

Juliana Carvalho Miranda Teixeira

**LA MULTITUDE ET LE PROLÉTARIAT DEPUIS LES FORUMS SOCIAUX
MONDIAUX DE 2001 À 2016 :
Élaboration, actualisation et anticipations d'utopie**

A MULTIDÃO E O PROLETARIADO A PARTIR DOS FÓRUNS SOCIAIS MUNDIAIS
DE 2001 A 2016:
Elaboração, atualização e antecipações de utopia

Saint-Denis (France)
2017

UNIVERSITÉ PARIS 8 – VINCENNES – SAINT-DENIS

ÉCOLE DOCTORALE SCIENCES SOCIALES

En cotutelle internationale

UNIVERSIDADE FEDERAL DO MARANHÃO – UFMA

PROGRAMA DE PÓS-GRADUAÇÃO EM POLÍTICAS PÚBLICAS

Doctorat

Sociologie / Políticas Públicas

Juliana CARVALHO MIRANDA TEIXEIRA

**LA MULTITUDE ET LE PROLÉTARIAT DEPUIS LES FORUMS
SOCIAUX MONDIAUX DE 2001 À 2016 :**

Élaboration, actualisation et anticipations d'utopie

Soutenue le 11 décembre 2017

DIRECTEURS DE THÈSE

Pierre COURTS-SALIES Professeur émérite à l'Université Paris 8

Joana A. COUTINHO Professeur à l'UFMA – Brésil

JURY

Stephen BOUQUIN Professeur à l'Université d'Evry

Claude SERFATI Professeur à l'Université de Versailles St-Quentin-En-Yvelines

Marcos F. DA C. LIMA Professeur à l'UFPE – Brésil

Jean F. G. TIBLE Professeur à l'USP – Brésil

Gustave MASSIAH Invité – Membre du CRID (France)

À Conceição Carvalho

REMERCIEMENTS

Nos remerciements vont à Pierre Cours-Salies qui a bien voulu diriger cette thèse, pour les remarques et suggestions au moment final de la rédaction, à Joana Aparecida Coutinho pour la codirection dans le cadre de la cotutelle.

Au *Programa de Pós-Graduação em Políticas Públicas* de l'UFMA pour la possibilité concrète de la cotutelle internationale de thèse. De même, au *Departamento de Serviço Social* (DESES) pour la réalisation de mon stage d'enseignante.

À Maria do Socorro Sousa, enseignante-chercheur en Travail Social avec qui j'ai pu faire mon stage d'enseignante au sein de l'Université Fédérale du Maranhão dans le cadre de la bourse CNPq. Pour la possibilité de faire cet apprentissage et aussi pour l'amitié patiente.

À Madame Morvan, responsable administrative de l'École doctorale Sciences Sociales, toujours prête à nous donner des informations précises sur la vie de doctorante.

À mon père Nelson.

À ma sœur Luanna Carvalho, mon amie fidèle et patiente qui m'a encouragée à suivre avec légèreté ce parcours de doctorante ; et à mes cousines et sœurs de cœur, Mônica Carvalho et Telma Teixeira pour les paroles apaisantes.

Aux amies Andréa Lemos et Michelle Moraes, pour le soutien pendant toute cette période car on était dans le même parcours, soit pour traiter un sujet sous la forme d'une mémoire de recherche, soit pour concevoir une thèse.

À Mari-Nilva Maia, une amie sensible et très solidaire à mes problèmes de santé.

Aux amis franco-brésiliens, Cristiane et Robert Gauthier ; Rose Panet et Alex Oliveira.

Aux amis français, Nicole et Brigitte Monnier, ainsi que Michel Baneyx et Jean-Charles Pinelli, puisqu'avec eux les jours froids ont été adoucis. De même, aux amis Catherine Sauviat et François Chesnais, pour les moments de discussions sur nos expériences dans le monde et pour toutes les invitations aux

séminaires, ainsi que les soirées cinéma parmi d'autres évènements culturels à Paris.

À Catherine Pascano et Rémi Crauste. Et de tout mon cœur, à Sylvie et Gil Delannoi et Pauline, pour l'amitié, pour m'avoir inclus dans leur vie quotidienne pendant mes séjours à Paris.

Aux amis brésiliens, Ana Luiza Nascimento, Stefanny Monteiro, Bruna Trindade, Adriana Avelar, Inocência Andrade et Sérgio Marques, parce que le monde a besoin de leurs gaité.

*E do amor gritou-se o escândalo
Do medo criou-se o trágico
No rosto pintou-se o pálido
E não rolou uma lágrima
Nem uma lástima
Pra socorrer*

*E na gente deu o hábito
De caminhar pelas trevas
De murmurar entre as pregas
De tirar leite das pedras
De ver o tempo correr*

*Mas, sob o sono dos séculos
Amanheceu o espetáculo
Como uma chuva de pétalas
Como se o céu vendo as penas
Morresse de pena
E chovesse o perdão*

*E a prudência dos sábios
Nem ousou conter nos lábios
O sorriso e a paixão*

*Pois transbordando de flores
A calma dos lagos zangou-se
A rosa-dos-ventos danou-se
O leito dos rios fartou-se
E inundou de água doce
A amargura do mar*

*Numa enchente amazônica
Numa explosão atlântica
E a multidão vendo em pânico
E a multidão vendo atônita
Ainda que tarde
O seu despertar*

*(Chico Buarque, Rosa-dos-ventos,
1969)*

*Et l'amour a crié au scandale
La peur a créé le tragique
Face a été peint pâle
Et pas une larme coula
Pas trop mal
pour aider*

*Et les gens ont l'habitude
Pour marcher dans l'obscurité
Murmurant entre les plis
Pour prendre le lait de pierres
Pour voir le temps d'exécution*

*Mais sous le sommeil des siècles
Spectacle aube
Comme une pluie de pétales
Comme si les plumes d'observation du
ciel
Mourrais de honte
Et il a plu le pardon*

*Et la sagesse des sages
Ni les lèvres contiennent osé
Le sourire et la passion*

*Pour débordant de fleurs
Le calme des lacs était en colère
La rose des vents-dansée
Les lits de rivière ont été remplis
Et inondé d'eau douce
L'amertume de la mer*

*Dans une inondation Amazon
Dans l'explosion de l'Atlantique
Et la multitude de voir la panique
Et la multitude voyant étonné
Bien plus tard
votre réveil*

*(Chico Buarque, Rose-des-vents,
1969)*

RÉSUMÉ

TEIXEIRA Juliana Carvalho Miranda. *La multitude et le prolétariat depuis les Forums sociaux mondiaux de 2001 à 2016 : élaboration, actualisation et anticipations d'utopie*. 580 f. Thèse : Doctorat : Sociologie : Políticas Públicas : Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis : Universidade Federal do Maranhão : 2017.

Au cours des années 1970, les forces politiques mondiales se sont engagées dans la course pour donner de nouveau du souffle à un projet capitaliste d'intégration internationale. Après la faillite du « lourd » modèle keynésien-fordiste, le consensus autour de l'adoption des principes néolibéraux pour faciliter la libéralisation des économies se réaffirme comme prémisses pour la survie de ce système. Cette facette du processus de globalisation impose la nécessité, au nom du marché et d'une politique d'intégration, d'ajustement des sociétés des pays tant du Sud que du Nord. Cependant, presque au même temps, déjà à la fin des années 1970, des groupes s'organisent pour protester contre la montée du néolibéralisme, contre la dette des pays sous-développés, contre la précarisation de la vie... dans une perspective plutôt anti-globalisation, devenu plus tard, altermondialiste (*un autre monde est possible*). Au plan théorique, pour les sciences sociales il s'agit de comprendre les enjeux de ces mobilisations aussi bien que les projets des sujets qui en sont engagés. Notre interrogation, en fait, partie de questions séparées (compréhension du mouvement altermondialiste et lecture critique de la théorisation de Negri) a permis de reprendre l'analyse d'un des mouvements politiques et sociaux majeurs de la période et de faire passer des théorisations au feu du besoin de comprendre ce mouvement avec sa dynamique et ses contradictions. L'idée directrice de cette thèse consiste à affirmer que les projets utopiques d'une transformation globale, altermondialistes ou anticapitalistes, qui s'esquissent de plus en plus avec le renforcement de la globalisation néolibérale, notamment après la plus récente crise du capitalisme mondial, met en cause l'usage de la conception imagée de la "*multitude*" telle qu'elle a été reformulée par les negristes. Cela a amené à mobiliser d'autres ressources de théoriciens qui montrent l'apport de Marx et sa pertinence pour mieux comprendre notre époque. Pour les negristes nous sommes devant l'action de la *multitude* d'inspiration spinoziste contre le pouvoir d'un Empire en crise ; pour nous, il importe d'actualiser sous une autre perspective, la notion marxienne du prolétariat en tant qu'expressive d'un être social et historique exploité, dominé et humilié à partir des contributions diverses de marxistes contemporains tels Georges Lukács, Ernst Bloch, Henri Lefebvre, Pierre Naville, Jean-Marie Vincent mais aussi de Michael Löwy, Flávio Farias, Atilio Borón d'autres, pour penser les figures de l'anticipation concrète en lutte contre les institutions de l'impérialisme global, orientées vers un nouvel avenir.

Mots-clés : Globalisation néolibérale. Altermondialisme. Multitude. Empire. Prolétariat. Impérialisme global. Anticipations d'utopie.

RESUMO

TEIXEIRA Juliana Carvalho Miranda. *A multidão e o proletariado a partir dos Fóruns Sociais Mundiais de 2001 a 2016: elaboração, atualização e antecipações de utopia*. 580 f. Tese: Doutorado: Sociologie: Políticas Públicas: Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis: Universidade Federal do Maranhão: 2017.

Ao longo dos anos 1970, as forças políticas mundiais se engajaram na corrida com vistas a conferir novo fôlego a um projeto capitalista de integração internacional. Após a falência do “pesado” modelo keynesiano-fordista, o consenso em torno da adoção dos princípios neoliberais para facilitar a liberalização das economias, se reafirma como premissa para a sobrevivência desse sistema. Esta faceta do processo de globalização impõe a necessidade, em nome do mercado e de uma política de integração, de ajustamento das sociedades dos países tanto do Sul quanto do Norte. No entanto, quase ao mesmo tempo, já no fim dos anos 1970, vários grupos se organizam para protestar contra a escalada do neoliberalismo, contra a dívida dos países subdesenvolvidos, contra a precarização da vida... numa perspectiva antiglobalização, tornada mais tarde, altermundialista (*um outro mundo é possível*). No plano teórico, para as ciências sociais, trata-se de compreender as especificidades dessas mobilizações, assim como os projetos dos sujeitos engajados nessa perspectiva mobilizatória. Nossa interrogação, que de fato parte de questões separadas (compreensão do movimento altermundialista e leitura crítica da teorização de Negri), permitiu a retomada dessa análise acerca de um dos movimentos políticos e sociais mais expressivos da contemporaneidade e de passar essas teorizações pela real necessidade de compreender esse movimento com a sua dinâmica e suas contradições. A ideia diretriz dessa tese consiste em afirmar que os projetos utópicos de uma transformação global, altermundialistas ou anticapitalistas, que se esboçam com o aprofundamento do processo de globalização neoliberal, sobretudo, após a mais recente crise do capitalismo, põem em xeque a concepção imagética da multidão tal que ela fora reformulada pelos negristas. Isso levou a mobilizar outros recursos de teóricos que mostram a contribuição de Marx e sua pertinência para melhor compreender nossa época. Para os negristas estamos diante da ação da multidão de inspiração espinosista contra o poder de um Império em crise; para nós, importa atualizar sob outra perspectiva, a noção marxiana do proletariado a partir das contribuições diversas de marxistas contemporâneos tais George Lukács, Ernst Bloch, Henri Lefebvre, Pierre Naville, Jean-Marie Vincent mas também de Michael Löwy, Flávio Farias, Atilio Borón, para pensar as figuras da antecipação concreta em luta contra as instituições do imperialismo global, orientadas para um novo amanhã.

Palavras-chave: Globalização neoliberal. Altermundialismo. Multidão. Império. Proletariado. Imperialismo global. Antecipações de utopia.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DE SIGLES	19
LISTE DE FIGURES	21
LISTE D'IMAGES	23
LISTE DE TABLEAUX	25
LISTE DE GRAPHIQUES	29
INTRODUCTION GÉNÉRALE	31
I) Le plan d'exposition de la thèse	33
II) La dynamique socioéconomique contemporaine	44
III) La détermination et la délimitation du sujet et du problème de la recherche ...	61
IV) Le cadre théorique et méthodologique.....	72
1. Les catégories d'analyse	75
A) Les figures processuelles ou catégories-figures versus les images	75
B) La généricité humaine	80
C) La réification	84
2. La méthodologie	91
PREMIÈRE PARTIE : L'ALTERMONDIALISME À L'HEURE ACTUELLE	99
INTRODUCTION DE LA PREMIÈRE PARTIE	101
CHAPITRE 1 – LA GRANDE TRANSFORMATION SOCIALE ET HISTORIQUE : du fordisme à l'après-fordisme	105
Introduction.....	105
1.1 LA CRISE DE LA SOCIÉTÉ SALARIALE FORDISTE	106
1.2 AU-DELÀ DU FORDISME ET DANS LA MONDIALISATION	116
Conclusion.....	126

CHAPITRE 2 – LA MOUVANCE ALTERMONDIALISTE : la multiplicité des expériences	127
Introduction.....	127
2.1 LA GÉNÉALOGIE DU MOUVEMENT	127
2.2 L'EXPÉRIENCE DES FORUMS SOCIAUX MONDIAUX	149
2.3 LES NOUVELLES MOBILISATIONS DEPUIS 2008	170
Conclusion.....	177
CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE	179
DEUXIÈME PARTIE : L'ÉLABORATION DU CONCEPT DE MULTITUDE ET DE LA CATÉGORIE PROLÉTARIAT	181
INTRODUCTION DE LA DEUXIÈME PARTIE	183
CHAPITRE 3 – LA GÉNÉRICITÉ ABSTRAITE DE LA MULTITUDE NEGRISTE : Negri héritier de Spinoza	185
Introduction.....	185
3.1 DE LA MULTITUDE MODERNE À LA MULTITUDE POSTMODERNE	186
3.2 LES SPÉCIFICITÉS DE LA MULTITUDE NEGRISTE	208
Conclusion.....	228
CHAPITRE 4 – LA TOTALITÉ CONCRÈTE DU PROLÉTARIAT : Marx et l'héritage spinoziste	229
Introduction.....	229
4.1 LE PROLÉTARIAT COMME FIGURE DE LA MULTITUDE MARXIENNE .	230
4.2 LES SPÉCIFICITÉS DE LA FIGURE PROLÉTAIRE MARXIENNE	239
Conclusion.....	253
CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE	254
TROISIÈME PARTIE : L'ACTUALISATION DU CONCEPT IMAGÉE DE MULTITUDE ET DE LA CATÉGORIE-FIGURE PROLÉTARIAT	257
INTRODUCTION DE LA TROISIÈME PARTIE	259

CHAPITRE 5 – L’APPROCHE STRUCTURALO-ANTINOMIQUE DE LA MULTITUDE À L’ÈRE POSTMODERNE.....	263
Introduction.....	263
5.1 L’EMPIRE ET LA MULTITUDE NEGRISTES COMME IMAGES ANTINOMIQUES DE LA POSTMODERNITÉ	261
5.2 LES NOUVELLES FIGURES DE LA MULTITUDE À L’ÈRE POSTMODERNE	301
5.3 LE « DEVENIR-PRINCE » DE LA MULTITUDE DES PAUVRES	306
Conclusion.....	321
CHAPITRE 6 – L’APPROCHE ONTOLOGICO-GÉNÉTIQUE DU PROLÉTARIAT CONTEMPORAIN.....	323
Introduction.....	323
6.1 L’ENSEMBLE ET LES SOUS-ENSEMBLES DE LA FIGURE DU PROLÉTARIAT	324
6.2 LA FIGURE PROCESSUELLE DU PROLÉTARIAT DANS LE CADRE DE LA CRISE DU CAPITALISME GLOBAL	339
Conclusion	369
CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE	371
QUATRIÈME PARTIE : LA PERSPECTIVE DE LA MULTITUDE ET DU PROLÉTARIAT COMME ANTICIPATIONS D’UTOPIE DEPUIS LES FORUMS SOCIAUX MONDIAUX DE 2001 À 2016	375
INTRODUCTION DE LA QUATRIÈME PARTIE	377
CHAPITRE 7 – LA MULTITUDE ET LES EXPÉRIENCES ALTERMONDIALISTES CONTRE L’EMPIRE	383
Introduction.....	383
7.1 LA MULTITUDE ET L’ESPRIT D’ALTERMODERNITÉ.....	384
7.2 L’ALTERMODERNITÉ AUTONOMISTE DE LA MULTITUDE POUR LA RÉALISATION DU COMMUN.....	400
Conclusion.....	413

CHAPITRE 8 – L’UTOPIE CONCRÈTE PROLÉTAIRE ET ANTICAPITALISTE	415
Introduction.....	415
8.1 LA GÉNÉRICITÉ PROLÉTAIRE ET LES NOUVEAUX ACTEURS DE L’ANTICAPITALISME.....	423
8.2 LA SUBJECTIVITÉ PROLÉTAIRE ET LA RÉALISATION DE LA POSSIBILITÉ	424
Conclusion	441
CONCLUSION DE LA QUATRIÈME PARTIE	442
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	445
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	459
RESUMO EXPANDIDO – <i>A MULTIDÃO E O PROLETARIADO A PARTIR DOS FÓRUNS SOCIAIS MUNDIAIS DE 2001 A 2016: elaboração, atualização e antecipações de utopia.....</i>	491

LISTE DE SIGLES

BM	Banque mondiale
CI	Conseil international du Forum social mondial
CUT	Central Única dos Trabalhadores (<i>Centrale unique des travailleurs</i>)
FMI	Fonds monétaire international
FSM	Forum social mondial
G7	Groupe des sept : Allemagne, États-Unis, Japon, France, Italie, Canada, Royaume-Uni + Union Européenne
G8	Groupe des huit jusqu'à 2014, formé par les États-Unis, Japon, Allemagne, France, Royaume-Uni, Italie, Canada et Russie
G20	Groupe des vingt (l'Union Européenne et les dix-neuf pays suivants : France, Allemagne, Italie, Royaume-Uni, Russie, États-Unis, Canada, Mexique, Chine, Japon, Corée du Sud, Inde, Indonésie, Turquie, Arabie Saoudite, Afrique du Sud, Brésil, Argentine et Australie).
MST	Movimento dos Trabalhadores Rurais Sem Terra (<i>Mouvement des travailleurs ruraux sans terre</i>)
NTIC/TIC/TICs	Nouvelles technologies de l'information et de la communication
OMC	Organisation mondiale du commerce
ONG	Organisations non gouvernementales
ONU	Organisation des nations unies
OTAN	Organisation du traité de l'Atlantique nord
PT	Partido dos Trabalhadores (<i>Parti des Travailleurs</i>)
UNASUR	Unión de Naciones Suramericanas (<i>Union des nations sud-américaines</i>)

LISTE DE FIGURES

- Figure 1 p. 56 La globalisation et le développement inégal, sous le prisme de l'État
- Figure 2 p. 57 La globalisation et le développement inégal, sous le prisme du capital
- Figure 3 p. 244 Les trois formes d'existence de l'être
- Figure 4 p. 247 La figure processuelle marxienne du prolétariat
- Figure 5 p. 282 L'État et le capital à l'échelle globale
- Figure 6 p. 288 Flux migratoires (vers l'Union Européenne), 2015
- Figure 7 p. 329 L'actualisation de la *catégorie-figure* du prolétariat
- Figure 8 p. 345 Formalité et employabilité de la force de travail

LISTE DES IMAGES

Image 1	p. 273	L'Empire postmoderne
Image 2	p. 278	La multitude des pauvres à l'âge de l'Empire postmoderne
Image 3	p. 284	La subsumption de la multitude à l'Empire
Image 4	p. 289	L'image de la multitude de l'homme du commun
Image 5	p. 294	Le règne du commun
Image 6	p. 297	La résistance de la multitude des pauvres gens à l'empire postmoderne
Image 7	p. 299	L'image antinomique de l' « Empire postmoderne <i>versus</i> la multitude des pauvres »

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1	p. 48	Le syllogisme de l'État national
Tableau 2	p. 50	Le grand syllogisme du capital en général
Tableau 3	p. 51	Le grand syllogisme des capitaux nombreux
Tableau 4	p. 54	Le grand syllogisme du mode étatique global
Tableau 5	p. 59	Le grand syllogisme de l'impérialisme global
Tableau 6	p. 148	La question syndicale dans le miroir de l'altermondialisme
Tableau 7	p. 175	Revenu familial mensuel des manifestants brésiliens, juin 2013
Tableau 8	p. 340	La détérioration des conditions du marché de travail dans les pays de la Triade et de l'OCDE
Tableau 9	p. 345	La situation du marché de travail des économies développées et de pays de l'Union Européenne
Tableau 10	p. 346	La situation du marché du travail et les perspectives en Amérique latine et dans les Caraïbes (pour cent)
Tableau 11	p. 351	Structuration de la force de travail dans l'ensemble des pays membres de l'OCDE, selon les catégories de la surpopulation relative (en milliers d'individus), 2000-2010
Tableau 12	p. 362	La condition de chômeur (surpopulation relative latente et stagnante) en trois contextes métropolitains
Tableau 13	p. 391	La participation à un mouvement ou organisation sociale (FSM de 2003 à 2005)
Tableau 14	p. 396	Les participants des forums sociaux de 2003 à 2005 par le critère d'âge
Tableau 15	p. 401	Pour la concrétisation d'un « autre monde est possible »

LISTE DES GRAPHIQUES

Graphique 1	p. 113	Évolution du taux de syndicalisation entre 2002 et 2011 (en % des occupés) : pays de l'OCDE, EUA, Allemagne et Brésil
Graphique 2	p. 117	Composition sectorielle aux États-Unis de 1980 à 2015
Graphique 3	p. 118	Écarts dans le niveau des inégalités de revenu
Graphique 4	p. 118	Augmentation des inégalités de <i>revenu marchand</i> entre 2007 et 2014
Graphique 5	p. 119	La concentration du patrimoine et du revenu
Graphique 6	p. 123	Nombre d'utilisateurs d'internet pour 100 habitants 2000-2015
Graphique 7	p. 167	Types d'activités du FSM 2016
Graphique 8	p. 285	Entrées permanentes dans le pays de l'OCDE
Graphique 9	p. 288	Nouveaux demandeurs d'asile depuis 1980 dans l'OCDE, UE et Allemagne
Graphique 10	p. 343	Répartition des femmes et des hommes en âge de travailler (15 ans ou plus) dans la population active, et femmes et hommes employés selon leur situation professionnelle (%), 2015
Graphique 11	p. 353	L'évolution de l'armée active (2000-2010)
Graphique 12	p. 354	L'évolution de la surpopulation flottante (2000-2010)
Graphique 13	p. 355	L'évolution de la surpopulation relative latente (2000-2010)
Graphique 14	p. 356	L'évolution de la surpopulation relative stagnante (2000-2010)
Graphique 15	p. 357	La composition de l'armée active selon l'âge (2000-2010)
Graphique 16	p. 357	La composition de la surpopulation relative flottante selon l'âge (2000-10)
Graphique 17	p. 358	La composition de l'armée active par le sexe (2000-2010)
Graphique 18	p. 358	La composition de l'armée relative flottante par sexe (2000-2010)
Graphique 19	p. 359	La configuration de la surpopulation relative latente (2000-2010)

Graphique 20	p. 360	La composition de la surpopulation relative stagnante selon l'âge (2000-10)
Graphique 21	p. 360	La configuration de la surpopulation relative stagnante par sexe (2000-10)
Graphique 22	p. 363	Distribution de l'emploi par statu et selon le niveau de revenu des pays
Graphique 23	p. 363	Réglementation des « différentes formes d'emploi » vis-à-vis de l'emploi classique selon le niveau de revenu des pays (1993-2013)
Graphique 24	p. 365	Estimations rapides des coûts unitaires de la main-d'œuvre
Graphique 25	p. 366	Capital par tête et coût relatif du travail France (1980-2010)
Graphique 26	p. 366	Nombre et proportion de travailleurs indépendants et de travailleurs familiaux dans l'emploi total (1991-2015)
Graphique 27	p. 386	Pourcentage de ménages ayant accès à internet, dans le monde et en fonction du niveau de développement, 2003-2013
Graphique 28	p. 397	Opinion sur les mesures pour faire face à la crise (le total de participants)
Graphique 29	p. 421	Profil des participant-e-s du FSM 2016

AVERTISSEMENT AUX LECTEURS

Toutes les traductions du portugais, de l'espagnol et parfois de l'anglais, des citations bibliographiques sont de notre fait.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Cette recherche a été réalisée avec une bourse du Conselho Nacional de Desenvolvimento Científico e Tecnológico (CNPq) – Brésil, en tant qu'étudiante à l'Université Paris 8, en cotutelle internationale de thèse avec l'Université Fédérale du Maranhão (UFMA).

Cette thèse reprend, tout en le développant en profondeur et en extension, le contenu d'un mémoire de recherche préparé et soutenu dans le cadre du master recherche réalisé en l'année universitaire 2010-2011 à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense – Paris 10.

I) Le plan d'exposition de la thèse

Dans ce travail de thèse, il s'agit tout autant d'analyser la portée de l'élaboration théorique de la *multitude*¹ versus l'Empire (HARDT, NEGRI, 2000, 2004) que de discuter de sa pertinence pour saisir l'originalité du *mouvement altermondialiste* à l'ère de la globalisation néolibérale. Sous une approche critique, on comprend la nécessité de réviser ce cadre conceptuel negriste en tant que moyen ou instrument intellectuel pour la compréhension et l'indispensable analyse critique du réel, tout en sachant que « la critique (plus ou moins radicale) de la société, ne suffit pas à dégager le nouveau concept. » (LEFEBVRE, 2002, p. 47). Souvent, ce genre d'approche, « en se voulant radicale, en dénonçant la société bourgeoise et le néo-capitalisme, grossit tel ou tel trait odieux et masque l'ensemble sous les détails. » (*Ibidem*). La primauté de l'expérimentation du monde réel devient alors décisive face aux élaborations purement idéales.

L'épistémologie negriste n'est-elle pas réductionniste ? Serait-on devant la "manifestation du travail vivant de la multitude en quête de l'émancipation des acteurs" comme le prétendent certains programmes altermondialistes ? En quoi l'événement de l'altermondialisme est-il l'expression d'un mouvement qui conduira l'humanité au communisme ? Il s'agit de phénomènes nouveaux qui ouvrent la voie à la production de méthodes et d'objets de recherches assez vastes, sous l'impulsion

¹ Il faut signaler que conceptuellement la *multitude* se distingue d'autres conceptions comme le peuple, les masses et la classe ouvrière (HARDT, NEGRI, 2004, p. 7-8). Nous ferons référence à cette distinction dans la troisième partie de cette thèse.

d'un auteur comme Negri, qui prétend « être un penseur du nouveau » (CINGOLANI, 2006, p. 41). En accord avec le sociologue Michael Löwy (2008, p. 32), on admet que

le mouvement altermondialiste est sans doute le plus important phénomène de résistance antisystémique du début du XXI^e siècle. Cette vaste nébuleuse, cette sorte de « mouvement des mouvements », qui se manifeste de forme visible lors des Forums Sociaux – régionaux ou mondiaux – et des grandes manifestations de protestation – contre l'OMC, le G8 ou la guerre impériale en Irak – ne correspond pas aux formes habituelles de l'action sociale ou politique.

Parmi ces formes nouvelles, le Forum social mondial est le plus expressif parmi d'autres de ladite mouvance altermondialiste. Toutefois, il faut souligner que « le mouvement altermondialiste ne se résume pas aux Forums sociaux, mais le processus des forums y occupe une place particulière » au cours des premières années du XXI^e siècle (MASSIAH, 2009, p.1).

Dans ce cadre complexe, nous entreprenons d'étudier un fragment de ce phénomène actuel, mais particulièrement important, avec deux genres d'approches distinctes : d'une part, la relation heuristique du concept de *multitude* suivant la perspective analytique de ceux que l'on appelle les *negristes* ; d'autre part, la catégorie marxienne et marxiste du *prolétariat* ; et finalement, la portée de ces deux approches vis-à-vis de certains aspects sociaux et politiques du mouvement contemporain altermondialiste qui porte la marque de l'esprit anticapitaliste.

On suppose qu'à chaque phase du travail de construction d'une thèse, il est important de bien distinguer les moments de l'investigation, de la recherche elle-même et de l'exposition dans le but d'avoir une exposition théorique cohérente concernant tous les angles d'approche, ainsi que la richesse des déterminations. De cette manière-là, après les nombreuses lectures sur le thème pour réaliser notre problématique, il a été mis en œuvre un plan d'investigation qui découle de notre question de départ ; il se dessinait ainsi une perspective stratégique.

Nous disposons d'un matériau divers, dont nous avons résumé les grands domaines : du mouvement des Sans terre aux Villes pour l'égalité, des femmes pour les droits de la personne et de leur réussite humaine aux prises de position des

mouvements qui affirment le lien entre le social et l'écologie. Nous avons tenu à comprendre et à construire cette perspective stratégique. Poursuivant cette question principale, nous en sommes arrivés à la transformer en thèse. En somme, nous retraçons le passage par le moment de l'investigation.

Ainsi, l'idée directrice qui a guidé ce travail de thèse consiste à affirmer que les projets utopiques d'une transformation globale, altermondialistes ou anticapitalistes, qui s'esquissent de plus en plus avec le renforcement de la globalisation néolibérale, notamment après la plus récente crise du capitalisme mondial, met en cause l'usage de la conception imagée de la "*multitude*" telle qu'elle a été reformulée par les negristes. En revanche, est réaffirmée la pertinence de la catégorie-figure marxienne du prolétariat, en tant qu'expressive d'un être social et historique exploité, dominé et humilié. Ce sont bien ces conditions qui assurent le sens large et profond à la catégorie du prolétariat voire la persistance de la lutte de classes dans la nouvelle situation concrète, à l'envers de l'idéologie structuraliste et, ou postmoderne.

Pour cela, ce travail de thèse qui porte en somme sur l'actualité de la catégorie-figure *prolétariat* en dépit de la conceptualisation negriste de l'image de la *multitude*, se divise en quatre grandes parties. Dans la première partie, sur le phénomène altermondialiste face au capitalisme globalisé, est proposée une caractérisation du mouvement altermondialiste face aux premières offensives néolibérales quant à la conjoncture présente du capitalisme sous le signe de la globalisation financière. Il correspond aussi à une caractérisation des expériences altermondialistes qui à présent s'opposent au processus de la globalisation (ou de la mondialisation néolibérale) mis en place par les diverses instances de l'impérialisme global pour l'expansion des marchés, pour la délocalisation et la désindustrialisation et surtout pour la primauté du *capital-propriété* par rapport au *capital-fonction*, ainsi que l'oppression de classe, au sens marxien du terme (voir le Tableau 3, ci-dessous). En termes didactiques et généraux, on situe l'objet de cette étude au sein du mouvement de l'histoire, dans une situation temporelle et spatiale déterminée.

Cette première partie a ainsi deux chapitres, pour approcher d'abord au premier chapitre la grande transformation sociale et historique au moment du passage du fordisme à l'après-fordisme à travers une analyse portant sur la crise de

la société salariale fordiste, pour ensuite traiter la configuration de l'après fordisme, en rehaussant quelques nuances sur la mondialisation. Dans le chapitre suivant nous présenterons, à partir d'une revue des publications, des éléments concernant la mouvance altermondialiste, mouvement anti systémique qui émerge avec le processus de mondialisation (globalisation) néolibéral, portant la marque de la finance mondialisée.

Pour la présentation de cette mouvance anti/altermondialiste, nous reconstruisons la généalogie de ce mouvement, en sachant qu'il n'y a pas de consensus (au moins théorique) à ce sujet. Puis, il s'agit d'approcher l'expérience singulière des forums sociaux mondiaux depuis sa première édition en 2001 au Brésil jusqu'au dernier événement qui a eu lieu en 2016 à Montréal. Enfin, nous avons reconstitué une partie des nouvelles mobilisations, depuis 2008, un peu partout dans le monde face à l'intensification de la crise du capitalisme globalisé. Cette référence à la réalité des expériences altermondialistes se configure comme un moment important de cette thèse une fois qu'à partir de cette nouvelle dynamique sociale pourra s'analyser la pertinence de l'usage tant du concept imagé de la *multitude* que de la catégorie-figure du *prolétariat*.

Établi cet état de lieu, et toujours à propos des moments de ce travail de thèse, nous arrivons à la deuxième partie avec l'idée motrice suivante : la pensée de Spinoza a été le point de départ de la construction tant de la catégorie *prolétariat* de Marx, que de la généralisation autour de la *multitude* faite par Negri. Ce double héritage se distingue respectivement par la construction d'une totalité concrète dialectique et d'une totalité abstraite antinomique. En ce moment, nous examinons l'élaboration du concept de *multitude* et de la catégorie *prolétariat*. Pour comprendre ce processus propre à la genèse de ce concept (*multitude*) et de la catégorie (*prolétariat*), la discussion est présentée en deux chapitres (Chapitres 3 et 4).

Dans le troisième, sont présentés des éléments conceptuels pour saisir la lecture negriste de certains écrits de Spinoza, et pour appréhender l'évolution de la multitude moderne à cette *multitude* qui deviendrait le sujet émancipateur de la domination propre à l'ère *postmoderne*. Pour cela, nous nous référons essentiellement à *L'anomalie sauvage* (1982) et à *Spinoza et nous* (2010), sans oublier de *Marx au-delà de Marx* (1979) et de l'ouvrage *Le pouvoir constituant*

(1997). Encore à propos du concept forgé par les negristes, les spécificités de cette multitude sont présentées, elle est posée de façon antinomique au pouvoir de l'Empire, cette sorte de réseau diffus qui exploite les singularités qui *travaillent sous la tutelle du capital*.

Cette procédure qui remonte à la genèse nous rappelle celle de Marx (1977, p. 153) selon laquelle « l'anatomie de l'homme donne la clef de l'anatomie du singe », autrement dit « le stade le plus primitif pourra donc être reconstruit par la pensée à partir du stade le plus évolué, de ses orientations, de ses tendances de développement » (LUKÁCS, 2011, p. 55). Dans cette thèse aura sa place une discussion sur l'interprétation negriste de la philosophie spinozienne, notamment à propos de la conception de *multitude*, ainsi que l'application récente de ce concept comme signifiant du sujet révolutionnaire à ladite phase de l'Empire situé historiquement dans la postmodernité.

Au cours de ce développement nous affirmons que le concept de *multitude* actualisé par le negrisme est sociologiquement imprécis ; cela rend problématique toutes les tentatives d'approche des faits concrets, tout analyse critique du réel. De fait la *multitude* reste un ensemble situé dans un lieu inexistant, le non-lieu de l'Empire global postmoderne, dont la configuration est aussi problématique quant à son contenu ; surtout si l'on part de la vision marxiste selon laquelle la « relation catégorielle dans son ensemble se laisse appréhender à travers la plénitude incontestable des formes catégorielles, des catégories-figures rencontrées en cours de route et progressant dialectiquement » (*ibidem*, p. 65).

Encore à propos de cette deuxième partie, l'analyse menée au cours du quatrième chapitre se rapporte à la totalité concrète du prolétariat, tout en considérant aussi l'influence de la pensée spinoziste pour l'élaboration de cette figuration processuelle constituée autour du sujet révolutionnaire. Pour cette discussion, nous sommes partis de quelques écrits spinozistes et de quelques autres auteurs qui ont essayé d'expliquer sa pensée philosophique, afin de pouvoir affirmer ce double héritage, surtout du point de vue la pensée marxienne.

La troisième partie de cette thèse, développe une idée motrice : l'actualisation structuralo-antinomique faite par Negri du concept de *multitude* se voit en difficulté d'appréhender la nouvelle configuration de la généricité humaine à l'ère

de la globalisation néolibérale. En revanche, à travers une approche ontologico-génétique (à partir de Lukács, Bloch, Lefebvre parmi d'autres marxistes du XX^e siècle), il est possible d'actualiser la figuration processuelle du *prolétariat* de manière à faire une analyse critique et révolutionnaire concernant ce nouveau contexte.

Ainsi, on propose dans le chapitre 5 de mener la discussion autour de la pertinence de l'usage actuel, vis-à-vis de la dynamique et de la complexité de la réalité contemporaine du capitalisme, soit au centre, soit dans sa périphérie, de la *multitude* telle qu'elle a été traitée par les negristes. À partir de la lecture de *l'Empire* (2000), de la *Multitude* (2004), du *Commonwealth* (2013a) et de la *Déclaration* (2013b) parmi d'autres textes de Hardt et Negri, on a construit sous une perspective critique, le chemin de ces auteurs pour rendre actuel le signifiant *multitude*, ainsi que l'interprétation negriste du processus de globalisation du capital et de l'État capitaliste sous la forme plutôt homogène d'un nouvel empire.

Nous verrons à propos du negrisme qu'il s'agit d'un raisonnement antinomique, du savoir pur, qui peut être représenté à travers certaines images pyramidales hiérarchiques, ou non-hiérarchiques. En ce sens, avec une analyse chargée de métaphores, les negristes affirment une double face de la mondialisation supposée, à savoir celle de la *différenciation* colorée de la « multitude » versus l'*uniformisation* grise de l'Empire, dont les images alternatives sont réciproquement telles qu'une pyramide hiérarchique républicaine et une pyramide non-hiérarchique communiste. On souligne encore à propos de ces représentations que toutes les deux restent quant à elles abstraites, éclectiques et *pauvres* en déterminations, et dont la construction théorique, qui reste très marquée par le soi-disant *choc des civilisations*, est évidemment postmoderne au sens d'un mélange sans aucune médiation, de la démocratie bourgeoise avec le communisme à l'échelle planétaire.

Dans ce moment historique spécifique, on pourrait penser que la critique du cadre conceptuel et analytique propre à la composition « multitude *versus* Empire » peut ne pas avoir du sens théorique ou scientifique, une fois qu'on ignore sa viabilité pratique. Toutefois, il est notoire que persiste un cadre conjoncturel d'*impérialisme global*, à notre égard sous une perspective évidemment bien différente de ce schéma intellectuel proposé par les negristes. D'ailleurs, tout ce qui est intelligent et intelligible peut bien avoir été déjà pensé mille fois, « mais, repensé

chaque fois dans un temps et une situation autres, ce n'est plus la même chose » (BLOCH, 2008, p. 7). D'où l'intérêt de confronter et d'opposer les analyses du *prolétariat* et de la *multitude* dans la conjoncture actuelle du capitalisme global.

C'est avec l'héritage de Marx (1843, p. 1) que l'on justifie une démarche soumise à la primauté de la pratique : « le critique peut donc se rattacher à n'importe quelle forme de la connaissance théorique et pratique, et déployer, en partant des propres formes de la réalité existante, la vraie réalité comme leur exigence et leur fin ultime^{2/3}. » C'est avec une approche à la fois déductive et inductive qu'il s'agit de mener une discussion à propos des projets théoriques de suppression des conditions actuelles ; il est fondé de reprendre l'interprétation negriste (proche de ce qu'il nomme "marxisme structuraliste") pour comprendre ses enjeux et ses limites face à la nouvelle configuration du capitalisme globalisé, tout en examinant si le projet majeur de cette *multitude* à l'ère postmoderne, à savoir de réalisation du communisme, au moins au niveau théorique, reste très près de se produire, tel que cette sorte de "marxisme structuraliste" l'imagine.

Dans la troisième partie à laquelle est inséré ce chapitre 5, la discussion se poursuit face à la pensée negriste liée aux phénomènes propres à l'ère postmoderne. Il y est réaffirmé que l'approche analytique-critique dévoile non seulement « le fait isolé ou la cohérence superficielle de l'immédiateté abstraite, également isolée du Tout, mais bien la relation des phénomènes avec le Tout qui leur est contemporain et le *Totum* utopique qui se trouve en processus » (BLOCH, 1991, t. I, p. 268-269). Il s'agit d'une position identifiable au mouvement de la méthode matérialiste, dialectique et historique par laquelle *s'interprète le monde pour le transformer*, en accord avec la pensée marxienne.

De même, à ce moment de la thèse, nous reprenons les propositions de certains marxistes du XX^e siècle, qui en général, ont fait une autre sorte d'actualisation de la catégorie-figure *prolétariat* pour analyser et favoriser les analyses postérieures, spécialement sur la dynamique actuelle de la lutte des classes. Dans le chapitre 6, la discussion se consacrera surtout aux écrits d'auteurs

² « Si les théories de Marx traitent essentiellement de sa compréhension de la société capitaliste, de ses origines et de son futur probable, alors sa méthode dialectique est le moyen grâce auquel il a développé cette compréhension [...] » (OLLMAN, 2005, p. 14).

³ À propos de la « logique dialectique », nous prenons aussi les contributions de Lefebvre (1982).

comme Ernst Bloch (1981) et Georges Lukács (2009). Pour ceux-ci, l'idée de « catégorie-figure » concernant le prolétariat a aussi ouvert la voie à d'autres approches marxistes tout au long du XX^e siècle. Il s'agit de mettre en relief l'actualisation faite par certains marxistes contemporains dont la contribution rend présente la conception marxiste du monde qui se dépasse elle-même, soit pour penser l'être social opprimé, soit pour appréhender la configuration capitaliste qui se produit à l'ère de la globalisation néolibérale.

A partir de la compréhension de l'ensemble et de sous-ensembles de la catégorie *prolétariat*, nous nous éloignons des discours qui identifient le prolétariat uniquement à la classe ouvrière liée directement à l'industrie. L'idée d'un prolétariat doté d'un désir utopique possible de suppression des conditions d'oppression est antérieure à la notion de la classe ouvrière, telle qu'elle est conçue par la sociologie⁴. En outre, on discute les conditions de ce prolétariat face à la nouvelle crise du capitalisme, en partant de l'idée selon laquelle les moments de crises sont toujours des moments de la recomposition de ce prolétariat (la population active et l'armée de réserve).

Nous mettons à contribution Lefebvre (1982) comme point de départ pour saisir la relation et les distinctions entre la logique formelle et la logique dialectique, spécialement pour saisir les spécificités de la *multitude* et du *prolétariat*. À ce propos, la théorie des ensembles, élément de la logique formelle, a été utilisée pour le traitement et l'adaptation nécessaires des données statistiques officielles, en considérant le rapport entre la théorie et la réalité, réalisé souvent par la médiation des approches réifiantes.

Sommairement, pour les données qui seront présentées dans cette troisième partie, notamment dans le chapitre 6, nous avons repris les définitions exposées dans la résolution de la treizième Conférence Internationale des Statisticiens du Travail réalisée en 1982, adoptées par les organismes internationaux tel l'Organisation Internationale du Travail (OIT). Cette résolution donne les traits statistiques généraux sur la réalité, certes réifiée, concernant la population active, la situation de l'emploi, du chômage et du sous-emploi. Face à ces données donc, on a

⁴ Tel est l'objet du grand livre d'Ernst Bloch, *Droit naturel et dignité humaine*. Paris : Payot, 2002. 398 p.

procédé à la nécessaire actualisation de la catégorie-figure *prolétariat* pour saisir ses diverses formes d'existence à l'heure actuelle.

Pour les negristes, les mouvements de résistance à la mondialisation néolibérale depuis la fin du XX^e siècle sont bien la manifestation du travail vivant de la *multitude*. Cependant, la conception antinomique de l'Empire *versus* la multitude devient de plus en plus problématique pour appréhender la richesse des déterminations des luttes contre l'exploitation, la domination et l'humiliation humaine à l'échelle globale. Il s'agit des conditions propres de l'existence du prolétariat ; nous sommes très proches des marxistes contemporains qui gardent la conception dialectique inhérente à l'approche du marxisme du XX^e siècle, et pour lire Marx et les marxistes de la manière que Benjamin (2000, t. III, p. 440) nous conseille : nous nous remettons aux écrits du passé pour « faire éclater le continuum de l'histoire » et de même, à travers une pensée dialectique, éveiller « la mèche du matériel explosif déposé dans le passé » (*idem*, 2006, p. 409).

Dans la discussion de la quatrième partie, il est incontestable que, « même si l'opposition à la mondialisation libérale constitue toujours le cadre unitaire élémentaire entre différentes composantes, il y a une ambiguïté réelle (bien que créatrice) entre l'antilibéralisme et l'anticapitalisme » (BONFIGLIOLI, BUDGEN, 2006, p. 14). Certes, il existe des divergences très importantes dans cette mouvance antilibérale. Nous mènerons l'analyse à la lumière de ces concepts et de ces catégories (dans les chapitres 7 et 8), de l'expérience concrète altermondialiste qui, à partir des documents produits à l'occasion des rencontres mondiales des différents mouvements et organisations sociaux, traduit par les forums sociaux mondiaux et les respectives perspectives de rupture ou de dépassement de l'état actuel des choses.

Enfin, dans la quatrième partie de cette thèse, à partir des données concernant la réalité du FSM, il sera présenté une analyse des sujets engagés dans le processus. Il s'agit d'analyser ces sujets face à l'éclectique imagée de la *multitude* negriste à l'âge de l'Empire global, ainsi que les perspectives utopiques d'*altermodernité* de la multitude (chapitre 7), d'une part ; d'autre part, la dynamique de la catégorie-figure *prolétariat* au moment de l'impérialisme global et l'utopie concrète et anticapitaliste d'un monde meilleur du rêve éveillé des prolétaires (chapitre 8).

En ce qui concerne les techniques de recherche de ce travail de thèse, un premier temps a été consacré à la lecture critique des principaux auteurs sur les concepts en question, à savoir l'Empire *versus* la *multitude* postmodernes. De même de certains auteurs marxistes du XX^e siècle qui venaient appuyer notre hypothèse à propos de la pertinence à l'heure actuelle d'utiliser la catégorie de la *lutte des classes*. Nous mettons donc à contribution les auteurs qui ont traité la catégorie *prolétariat* en tant que figure qui subit l'oppression de l'impérialisme global, en vue de rendre un cadre catégoriel valable pour une sociologie des mouvements sociaux.

Ainsi, il sera décisif d'utiliser dans la suite de cette thèse une autre « procédé scientifique » hérité du marxisme du XX^e siècle, qui consiste d'abord à « réduire » et ensuite à « restituer » au sens d'Henri Lefebvre (2000, p. 126-130.). Aussi, surtout au sujet du *prolétariat*, toute grandeur sera pensée tout en considérant « les différences qu'elle recouvre », en ce sens que « toute grandeur est une multiplicité d'unités. Et toute grandeur, dans la mesure même où elle appréhende une multiplicité, doit être cohérente, constituer sous sa forme métrique *un quantum* des multiples unités (BLOCH, 1981, p. 144).

L'actualisation du marxisme dans la problématique compréhension et transformation de la sphère étatique globalisée passe tant par l'ontologie de l'être social que par l'ontologie historique du *non-encore-être*. En effet, « c'est un des points les plus importants de la renaissance actuelle du marxisme que d'élaborer, concernant ces complexes de questions sur lesquelles Marx lui-même n'a pas pu travailler, les bases théoriques d'une praxis efficace fondée sur une histoire vraie et concrète. » (LUKÁCS, 2009, p. 249). En tant que formes de l'être, des déterminations de l'existence, les catégories qui seront explicitées à partir de la combinaison de cette ontologie de l'être social et historique seront utilisées pour dépasser un plan utopique abstrait de société idéale car

le plan concerne une prévision, l'utopie une anticipation. Dans le pronostic impliqué par le plan on se préoccupe de tirer des conclusions pour le futur en partant de phénomènes réguliers qui n'offrent du reste de garantie qu'en vertu de leur conformité à des lois ou, du moins, de leur répétition constante. Dans l'anticipation qu'implique en revanche l'utopie on se préoccupe de maîtriser la répétition afin de la transformer et de rompre sa loi. (BLOCH, *op. cit.*, p. 122).

Contre les démarches positivistes et mystifiées d'un monde que nous voulons comprendre, Bloch (*ibid.*, p. 147) nous a montré qu'il faut avoir « de critères qui ne se conforment pas à la simple réalité des faits, qui s'opposent même, le cas échéant, à ces faits et qui entendent les faire disparaître dès lors qu'ils représentent des moments réifiés d'un processus. » La perspective que nous adoptons avec Bloch (1981), c'est celle où les catégories dialectiques fonctionnent comme des figures (« figurations processuelles ») représentent la médiation entre les formes subjectives de la pensée humaine et les formes structurels de l'ordre objective, soit entre les « formes intellectuelles objectives » et la « possibilité objective réelle ».

Ainsi, face aux transformations du monde contemporain d'expansion des formes de violence, de l'intensification de la marche de l'oppression capitaliste, de la destruction de l'environnement, des guerres contre le terrorisme pour « assurer » la démocratie, entre autres signes de la barbarie postmoderne, il ne nous reste que l'attachement éclairé à l'ontologie de l'utopie concrète d'un monde meilleur. Du point de vue de cette ontologie de l'être social et historique, l'utopie concrète est ce mouvement tourné vers l'avenir à partir d'un présent qui communique avec le passé des expériences diverses des hommes, en sachant que la temporalité historique est vécue de manière différente suivant les générations. Il ne s'agit pas de refuser une partie de l'histoire comme le font les negristes, mais de comprendre la transversalité temporo-spatiale qui traduirait l'essentiel des expériences bouleversantes d'une époque à l'autre, rappeler l'histoire pour nourrir notre espérance dans la réalisation de ce nouveau monde.

Cela exige une lecture attentive des matériaux élaborés par les militants et les théoriciens de la mouvance altermondialiste, spécifiquement des matériaux produits depuis l'événement du Forum social mondial (FSM) dont la première édition s'est réalisée en 2001. À partir de la recherche de documents, de livres, de textes sous la forme d'articles a été construite notre explication de la genèse du concept negriste de *multitude*, ainsi que de la catégorie marxienne du *prolétariat*. Ensuite, ont été analysées les tentatives d'actualisation de ce concept, ainsi que de cette catégorie en rapport avec ses développements actuels pour finalement examiner leur corrélation avec la réalité des faits contemporains. A partir donc de cet effort d'actualisation qui a relié la théorie et les données réelles, on élabore l'hypothèse stratégique de ce travail, à savoir celle de l'existence réelle d'un *prolétariat*, ce qui

rend encore possible une théorisation des mouvements contemporains par la possibilité non encore réalisée de cette catégorie-figure.

De cette manière, à partir des éléments de la réalité contemporaine vis-à-vis de la dynamique du marché de travail, ainsi que de ces mouvements altermondialistes, nous ferons écho aux concepts et catégories présents, soit par la critique soit par l'essai d'actualisation, pour découvrir que la perspective ouverte par la catégorie-figure du *prolétariat* reste pertinente aujourd'hui afin de penser l'émancipation humaine en termes d'une utopie concrète. De la sorte nous corroborons dans ce travail, « à côté de son sens habituel et justement dépréciatif, cet autre sens qui, loin d'être nécessairement abstrait ou détourné du monde, est au contraire centralement préoccupé du monde : celui du dépassement de la marche naturelle des événements » (BLOCH, 1991, t. I, p. 20). En somme, il s'agit de prendre au sérieux l'importance actuelle de l'anticipation d'un monde meilleur.

II) La structure et la dynamique socioéconomique contemporaine

Nous devons mettre en avant quelques hypothèses sur le contexte de l'impérialisme global, qui servent de présupposés théoriques et méthodologiques à l'approche de cette thèse. Ce que l'on a pris pour l'ère postmoderne est un moment de l'histoire humaine situé chronologiquement à la fin de la modernité sous le prétexte de la fin de la lutte des classes (ANDERSON, 1999). Cela correspond à l'arrivée au pouvoir de Margareth Thatcher et de Ronald Reagan. L'ère postmoderne serait aussi l'ère du post-fordisme⁵. En somme c'est l'ère du marché libre et éternel (MANDEL, 1991) propre au néolibéralisme.

⁵ Les théories du post-fordisme essaient [...] d'arriver aux modifications de la production industrielle produites aujourd'hui par la cybernétique et l'informatisation par une exposition de la nouvelle flexibilité du produit qui est rendu possible par ces technologies [...]. Dans le post-fordisme, [...] les techniques cybernétiques et de l'information auraient permis que le produit fût le plus possible adéquat aux besoins et aux spécifications culturelles du consommateur ; cela au même temps que les technologies de la communication permettent un système de fourniture qui peut éliminer le stock physique qui non seulement occupe un espace immobilière coûteux, mais aussi menace de devenir dépassé dans une situation qui change en toute vitesse. C'est nouvelles tendances sont aussi utiles idéologiquement car elles permettent que l'accent se déplace de la production en tant que telle [...] ; elles atténuent aussi la distinction entre les deux autres catégories de la triade, distribution et consommation, de telle manière que le nouveau mode de distribution (très déterminant fondamentalement du post-fordisme comme concept) peuvent être exploités avec succès au moyen

Dans l'après-guerre mondiale, y compris les tensions qui découlent de la Guerre froide, ainsi que les grandes crises, notamment celle des années 1970. La nouvelle situation a apporté avec elle toute une série de mythes, parmi lesquels celui de la fin de l'histoire et de la disparition de la lutte des classes ; alors que se manifestait le maintien et la montée des inégalités propres à ce modèle de sociabilité capitaliste. Après avoir connu l'impérialisme des puissances nationales et des superpuissances continentales, il est sûr que l'impérialisme à l'heure actuelle n'est pas significativement le même que celui qui a été pratiqué il y a une trentaine d'années. *L'impérialisme global* (FARIAS, 2013b) correspond à une configuration nouvelle d'articulation entre le capital et l'État ; en général, sous certains aspects décisifs de la formation socioéconomique capitaliste « le changement a été évidemment important » (BORÓN, 2002, p. 12).

Phénomène historiquement déterminé, situé dans le temps et dans l'espace, l'impérialisme global « n'apparaît nulle part plus clairement qu'à travers les multiples relations dans lesquelles les déterminations de l'espace et celles du temps s'entrelacent » (BLOCH, 1981, p. 104). Outre cela, en ce qui concerne ce moment spécifique du capitalisme, il s'agit aussi de saisir le mouvement, ainsi que les mutations au niveau de la base économique, qui interfèrent en même temps qu'elles en sont les conséquences, dialectiquement. Nous devons sans doute cerner des événements au sein de la superstructure. Il y a une nouvelle configuration de rapports dialectiques de plus en plus intensifs entre l'État et le capital, qui traversent la situation concrète de la socialisation néolibérale, de la grande stratégie de la *pax impériales*, ainsi que la forme d'intégration de l'après-fordisme (FARIAS, 2013a, p. 17).

En grandes lignes, le moment historiquement déterminé du capitalisme globalisé s'affirme depuis beaucoup d'années de néolibéralisme comme un processus dont le mouvement est marqué par certaines « mutations » avec « son volatil et dangereux assemblage de persistance et d'innovation » (BORÓN, 2002, p. 12). Mais, le capitalisme global peut souvent tomber en *panne* en raison de la périodicité des crises organiques. Dans ce cadre socio-historique persistant de

d'une rhétorique de la consommation et du marché comme une valeur idéologique. (JAMESON, 1997, p. 53-54).

grands changements liés aux mutations scientifiques et technologiques, paradoxalement les prévisions capitalistes pour l'humanité ne sont certainement pas d'abondance et de bien-être pour tous. Bien au contraire, les barbaries et les inégalités se perpétuent dans l'ère postmoderne avec ses bouleversements socioéconomiques, ainsi que politiques.

Ainsi « l'accélération du processus de globalisation, loin d'atténuer ou de dissoudre les structures impérialistes de l'économie mondiale, n'a fait que potentialiser extraordinairement les asymétries structurelles qui définissent l'insertion des différents pays dans ce processus » (*ibidem*). C'est ainsi que se forme un horizon qui semble renfermer l'oppression de peuples et de nations entières, la propagation de catastrophes écologiques, mettant en danger même la vie humaine sur la planète et le danger découle aussi de la destruction de la planète.

Rappelons la croissance exponentielle de la pollution de l'air dans les grandes villes, de l'eau potable et de l'environnement en général ; le réchauffement de la planète, fonte des glaces des deux calottes polaires (Groenland et Antarctique), multiplication de cataclysmes « naturels » ; un début de destruction de la couche d'ozone dans l'atmosphère terrestre ; la destruction à une vitesse grandissante des forêts tropicales et la réduction rapide de la biodiversité par l'extinction de milliers d'espèces ; l'épuisement des sols, et la désertification ; l'accumulation de déchets, notamment nucléaires, impossibles à gérer que cela soit sur les continents ou dans les océans ; la multiplication des incidents nucléaires et menace d'un nouveau Tchernobyl ; la pollution de la nourriture par les pesticides et autres substances toxiques, ou par des manipulations génétiques, « vache folle » et autres viandes aux hormones. Devant ce tableau de « catastrophe écologique », Löwy (2011, p. 25) propose « une alternative radicale ».

Réellement, au-delà de la recherche incessante de pousser vers l'extrême la dynamique de la croissance économique, la grande stratégie de « l'état d'exception ordinaire » et de l'état de guerre permanente et illimitée ne reproduit guère la mission d'instaurer au XXI^e siècle « la promesse idéologique d'élargir à la planète toute entière le même bien-être déjà atteint par certains pays ou blocs régionaux dominants » (FARIAS, 2013a, p. 39). Nous sommes loin d'un nouvel ordre mondial objectif qui serait la manifestation positive de la division internationale du

travail. L'ère de la globalisation néolibérale, implique « la reconnaissance de plus en plus explicite et ferme de l'immixtion des appareils étatiques impériaux, de manière à établir une gouvernance soi-disant techniquement neutre à l'échelle globale. » (*Ibidem*).

À l'époque présente – qu'il faut lire aussi avec Ernst Bloch –, « cet instant inquiet n'est pas seulement fait de maintenant mais participe, de loin seulement, de l'obscurité de l'instant au moment même où il se vit » (1981, p. 81 ; 82). Il y a la configuration d'un capitalisme mondialisé sous l'angle du capital, mais ceci suppose d'une façon similaire un processus de mondialisation de l'État (FARIAS, 2013a). Mais, cette marche réelle, loin du tabou de l'emploi du terme « empire », ne correspond pas à la constitution d'un « Empire » à la façon negriste d'interprétation, dont la représentation partielle et unilatérale devient « incapable de percevoir la totalité du système et de rendre compte de ses manifestations globales au-delà de ce qui est supposée arriver sur les plages de l'Atlantique Nord » (BORÓN, 2002, p. 18).

Il faut souligner bien au contraire que « la mondialisation ne signifie pas la fin des États, mais une modification de leur rôle » ; en des termes simples, il suffit de constater que « l'État national n'a pas disparu, et rien ne laisse penser qu'il doit disparaître à court ou moyen termes » (COLLIOT-THÉLENE, 2011, p. 192 ; 196). En ce sens, on réaffirme avec Serfati (2005, p. 1) qu'« un changement majeur dans la conjoncture économique et géopolitique mondiale a eu lieu à partir de la fin des années 2000. Les deux dimensions doivent être prises en compte ».

La thèse negriste se mue dans les temps absolutisés, dans un présent « prisonnier d'une immédiateté presque entièrement privée de médiation » (BLOCH, 1981, p. 82). Elle conçoit la disparition de la forme étatique nationale comme une conséquence directe de la constitution d'un Empire mondial postmoderne de plus en plus puissant du point de vue des forces politico-économiques et juridiques. Alors que cette mondialisation se conduit d'une façon telle que les formes étatiques singulières demeurent vivantes, en dépit des mutations et adaptations, et avec une importance loin d'être négligeable au sein d'un « grand syllogisme⁶ » historique

⁶ Le syllogisme est une catégorie philosophique approprié par le matérialisme de Marx dans ce qui concerne la méthode matérialiste dialectique et historique. Il s'inspire de la pensée hégélienne pour

(FARIAS, 2013a), configuré par les différentes formes étatiques contemporaines, tant nationales que mondialisées. De ce point de vue, ontologiquement « comme toutes les catégories sociales importantes, l’objectivation et l’extériorisation ont en effet un double aspect : d’une part elles déterminent toutes les expressions vitales d’une manière universelle, et donc généralisable ; de l’autre et simultanément elles constituent leur singularité sociale spécifique » (LUKÁCS, 2012, p. 163).

Tableau 1 – Le syllogisme de l’État

GÉNÉRALITÉ	PARTICULARITÉ	SINGULARITÉ
Forme-État	Forme d’État	Forme de l’État
MODE DE PRODUCTION (féodalisme, capitalisme, etc.)	RÉGIME D’ACCUMULATION (fordisme, toyotisme, etc.)	RÉGIME D’ACCUMULATION DONNÉ (France, Brésil, etc.)

Source : FARIAS, 2000, p. 28.

Contrairement aux approches qui ont réduit la question de la nature de l’État aux conflits des classes, il s’agit d’une forme autonome relativement à la base puisqu’elle dispose des moyens d’existence propres à son domaine particulier, séparées des autres formes de la société capitaliste. En ce sens, le syllogisme de l’État ou le système des formes étatiques (envisagés dans le tableau 1) a pris de plus en plus une configuration d’une totalité concrète, complexe et contradictoire. La configuration planétaire étatique forgée au sens d’un « grand syllogisme » se complète aussi par l’inclusion active des formes nationales prises singulièrement, puisque sous le plan méthodologique « la singularité est bien sûr également une propriété ontologique générale de toutes les choses et de tous les processus » (LUKÁCS, 2012, p. 163).

Au bout de compte, il faut comprendre de manifestes arythmies du capital, contrairement à toute idée d’hégémonie, comme Marx le synthétisait dans les *Manuscrits de 1857-1858* (« *Grundrisse* ») :

la contradiction entre la production et la valorisation – dont le capital constitue l’unité – doit être appréhendée de façon encore plus immanente, comme manifestation indifférente et apparemment

penser la totalité en termes d’universalité – particularité – singularité d’où « l’énoncé du particulier au moyen de l’universel, de l’universel comme se présentant, s’imposant, se constituant dans le particulier, comme recollection existant par le rassemblement du quelque-chose multiple dans ce Quoi qui est le sien au moment considéré : c’est cela qui inaugure l’ordre catégoriel » (BLOCH, 1981, p. 68).

indépendante des différents moments singuliers du processus, ou plus exactement de la totalité de plusieurs qui s'opposent (MARX, 1980, p. 354).

La totalité qui s'exprime comme un syllogisme c'est la catégorie centrale dans la démarche de la critique marxienne de l'économie politique. Cela peut être perçu tant dans le Tableau 2 (sur le capital en général), que dans le Tableau 3 (concernant les capitaux nombreux), correspondant à l'ensemble de l'ouvrage *Le Capital* de Marx (1976, I. 1, 2 et 3), instrument théorique d'où nous pouvons voir les aspects concernant l'évolution interne du mouvement de la société capitaliste à la lumière des luttes de classes de nos jours.

La catégorie "capital en général" correspond à la discussion des Livres 1 et 2 de la *Critique de l'économie politique* de Marx (1976). Le capital en général n'est pas seulement une chose, mais aussi un rapport de production (I. 1), ainsi qu'un mouvement (I. 2). Le tableau 2 ci-dessous qui représente la structure du capital en général d'après Marx, dont le Livre 1 correspond à l'analyse de la marchandise et de la monnaie pour comprendre le capital lui-même (les petits syllogismes de la production marchande) et le Livre 2 est dédié à l'analyse du procès de circulation du capital (le grand syllogisme du capital social total), nous offre aussi la perspective où la classe des capitalistes industriels exploite la fraction active du prolétariat.

Le procès de production du capital (I. 1) est une totalité concrète dont l'objectivité réside dans le procès de travail, tandis que la subjectivité réside dans le procès de valorisation. Aussi, il y a la production et la reproduction de l'exploitation individuelle du salarié par le capitaliste et, donc l'accumulation du capital. Le capitaliste personnifie le procès de production immédiat, tandis que le salarié personnifie la force de travail. C'est un rapport social de production qui oppose le représentant des capitalistes au représentant des travailleurs, dans l'exploitation de l'homme par l'homme. Pour ce tableau, Marchandise, Argent, Production, Marchandises produites (M'), Argent augmenté d'une plus-value (A').

Tableau 2 – Le grand syllogisme du capital en général

Les petits syllogismes de la production marchande		Le grand syllogisme du capital social total		
Simple	Développée : Reproduction de P_i	Le cycle du capital-argent	Le cycle du capital-marchandise	Le cycle du capital productif
Petit syllogisme M-A-M' : Les marchandises singulières, dans le cadre particulier des échanges, mènent à l'argent, la marchandise universelle	Dans un espace socialement homogène, universel, la subsistance du salarié et la plus-value du capitaliste se produisent dans des différents moulinets singuliers, qui s'articulent hiérarchiquement dans une production marchande particulière	Petit syllogisme A-P-M : L'universel (la valeur-capital avance) devient particulier (la marchandise avec de la plus-value) par l'intermédiaire du singulier (le capital productif individuel)	Petit syllogisme M-A-P : La marchandise (avec de la plus-value) particulière devient un singulier (le capital productif individuel) par l'intermédiaire de l'universel (la valeur-capital avancée)	Petit syllogisme P-M-A' : Le singulier (le capital productif individuel) produit une marchandise avec de la plus-value particulière, qui devient par la suite un universel (la valeur-capital augmentée)
Médiation monétaire des contradictions (possibilité générale de la crise)	Médiation salariale des contradictions (vicissitude corrélative de la crise)	Capital financier	Capital commercial	Capital industriel
		Rotation du capital social total (base matérielle de la crise)		
		Reproduction du capital social total (lieu de manifestation de la crise)		

Source : FARIAS, 2015, p. 34, d'après Marx (1976b, l. 1, 2).

Le procès de circulation du capital (l. 2) concerne la totalité des cycles, de la rotation et de la reproduction du capital social total. Celui-ci est personnifié par la classe des capitalistes industriels, en opposition à la classe ouvrière, qui personnifie la force de travail industrielle comme un tout. C'est un rapport social de production qui oppose tous les capitalistes à tous les travailleurs.

Mais loin d'être un système cohérent, relativement défini, le capitalisme constitue aujourd'hui une totalité différenciée, spatialisée, globalisée, il consiste en une pluralité de syllogismes, comme on peut vérifier par le tableau 3. Dans la configuration définie par le capital productif et par le capital commercial, l'explication de la crise du capital ne se résume pas simplement à la baisse progressive du taux de profit (la valeur produite par le travail non payé) ; les conditions qui déterminent la

grandeur de ce profit à partager « sont extrêmement différentes de celles qui déterminent son partage entre les deux sortes de capitalistes et agissent souvent en sens contraire » (MARX, 1976b, l. 3, p. 337).

La catégorie “capitaux nombreux” correspond au Livre 3 de *La critique de l'économie politique* de Marx (*ibidem*). Les capitaux nombreux (voir le tableau 3 – Le grand syllogisme des capitaux nombreux) ne sont pas seulement les mouvements dialectiques horizontaux des trois formes capitalistes à savoir industrielles, commerciales et financières, mais aussi les mouvements dialectiques verticaux des doubles formes capitalistes concernant le productif et l'improductif, la fonction et la propriété, l'actif et le passif, etc. Dans le cadre du *grand syllogisme des capitaux nombreux*, ces catégories horizontales et verticales des capitaux nombreux sont personnifiées tant par ceux qui participent de la lutte des classes entre les capitalistes, que par ceux qui personnifient la lutte entre les classes fondamentales, à savoir : les capitalistes et les travailleurs.

Tableau 3 – Le grand syllogisme des capitaux nombreux

La pluralité du capital industriel : Le grand syllogisme historiquement déterminé			
Moment dialectique initial (homogénéité) : Lois de l'égalisation et de la chute du taux de profit en tant que tendances fondamentales de la concurrence entre les capitaux productifs (cause immédiate de la crise)			
Moment dialectique central (différentiation) : La configuration du capital industriel en tant que formation quantitative et qualitative du capital et de la classe des capitalistes (cause fondamentale de la crise)			
Capital productif		Capital improductif	
Capital-fonction		Capital-propriété	
Capital actif		Capital inactif	
Capital engagé		Capital retranché	
Capital en acte		Capital en puissance	
Capital réel		Capital-fétiche (<i>moneyed capital</i>) →	
Capital industriel	Capital commercial	Capital financier	Capital fictif→
	Capital marchand		Capital foncier→
Profit brut : Production pour la production			
Profit industriel	Profit commercial	Intérêt	Revenu foncier
Profit d'entreprise			
Capital (Profit d'entreprise + Intérêt)			Terre (Revenu)
Travail (Salaire) : Réduite demande solvable des masses (raison ultime de la crise)			
Moment dialectique final (hiérarchisation) : Les classes sociales. <i>Terre-Travail-Capital</i> réifiés en tant que source des revenus des classes sociales. <i>Formule trinitaire qui englobe tous les mystères du procès social de production.</i>			

Source : FARIAS, 2015, p. 64, d'après Marx (1976b, l. 3).

Soit individuellement, soit collectivement, dans le cadre d'un même tout, l'exploitation de l'homme par l'homme ne peut être séparée de la domination et de l'humiliation que par force des abstractions, jamais pour enfermer ses parties dans un isolément abstrait et non dialectique. Dans *Le Capital* (MARX, 1976b) il y a l'abstraction, mais non l'isolement de la forme État, dont l'essence reste déterminée subjectivement par la lutte de classes, mais objectivement par la division capitaliste du travail. D'où, l'importance de la rupture avec les conditions objectives qui font que les luttes des classes continuent à exister. Ainsi, l'État capitaliste (FARIAS, 2000) remplit la fonction de prémisse et de médiation des rapports contradictoires, dans la multiplicité et dans la généralité du capital, depuis sa genèse, son développement et son dépassement possible (et, donc l'extinction de l'État).

C'est à l'opposé de cette démarche évidemment dialectique de penser la totalité du capitalisme, que se configure à l'heure actuelle la proposition théorique éclectique propre à l'analyse negriste, autour des images de l'*Empire* et de la *multitude*. Elle provient, parmi d'autres influences, d'un type particulier d'analyse linéaire et antinomique. En outre, à propos de la *multitude* de Negri, ce dernier redéfinit la rupture révolutionnaire avec le capitalisme en ces termes : « plutôt que de compter sur l'effet boomerang de la dialectique pour déclencher au dernier moment le passage à l'extrémité opposée du spectre, même si le mouvement n'atteint pas sa conclusion », il reste l'affrontement direct au pouvoir impérial puisqu'il serait préférable de croire qu'aujourd'hui « la distance entre la transition et le but, entre les moyens et la fin devient si infinitésimale qu'elle cesse d'être un problème » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 513). Affrontement de l'État mondialisé et dépassement immédiat du système capitaliste, un instantané.

Par suite du refus de l'approche matérialiste et dialectique de la critique de l'économie politique, l'approche de Negri a été marquée par des éléments caractéristiques d'une analyse structuraliste où il n'étudie pas les structures d'une réalité d'un être social et historique et dont il fait une image globalisante et cristallisée de la composition et de la reconfiguration récente du système capitaliste. Peut-être, en dernière instance, s'agit-il d'un eurocentrisme des negristes en raison du « lieu privilégié d'où ils observent la scène sociale » des temps postmodernes (BORÓN, 2002, p. 18). Une critique s'impose par une autre démarche ontologique. Il nous faut

échapper à cette sorte d'éclectisme dominant en matière d'étude des phénomènes sociaux, en s'appuyant aussi sur le mouvement de la dialectique.

En général, « par une contradiction immanente du sujet, il ne cesse de faire surgir du Nouveau, aucune des formes déjà acquises du sujet ne le déterminant et ne le qualifiant définitivement et adéquatement » (BLOCH, 1981, p. 210). Dans ce cas il s'agit d'une perspective ontologiquement fondée sur l'être social et historique en tant que tel, et qui prenne en considération

d'une part, la spécificité des autres formes de l'être, l'interdépendance et les différences avec elles ; et d'autre part, le fait qu'interdépendance et opposition entre l'être des catégories, dans leur objectivité véritable, dans leur être indépendant, et les procédures idéales par lesquelles la conscience s'efforce de les saisir, doivent être maintenues et concrétisées si l'on veut réellement comprendre les deux complexes (LUKÁCS, 2009, p. 350).

De cette manière, il n'est pas sans intérêt de considérer comme un présupposé la notion de syllogisme historique pour comprendre ce « mode étatique global » correspondant aux « actuelles expériences étatiques nationales, transnationales et collectives idéales planétaires » (FARIAS, 2011, p. 11). Ainsi admettons avec lui qu'il faut élargir à l'échelle mondiale la notion d'Engels (1977, p. 315) selon laquelle c'est « l'État des capitalistes, le capitaliste collectif en idée. » Pourtant, cette généralisation ne nie pas les autres formes d'existence étatiques.

À partir de la contribution de Farias (2011 ; 2013a ; 2013b) « une vision plus large et plus profonde du phénomène exige une élaboration centrée sur le syllogisme du mode étatique capitaliste global ». La totalité concrète correspond à un mode d'existence « de la nouvelle constellation temporo-spatiale » (*idem*, 2011, p. 11). La configuration du capitalisme globalisé implique une analyse de plus en plus dialectique vis-à-vis des différents éléments étatiques spécifiques, soit nationaux (États-nations) soit régionaux (Union Européenne – UE, l'*Unión de Naciones Suramericanas*⁷ – UNASUR, etc.) ou planétaires (telles l'OMC, l'OTAN, le G20,

⁷ União das Nações Sul-Americanas – UNASUL (portugais), Union de Nations Sud-Américaines (français). L'économie politique de la mondialisation en Amérique latine s'est manifestée de manière plus ou moins radicale contre le néolibéralisme à travers plusieurs ouvrages collectifs. Il y a un consensus autour du refus de l'ALCA (fr. ZLÉA). Sur la reconfiguration latino-américaine en raison des accords d'intégration américains, voir Lima (sous la direction) (2001), Katz (2006), Oliva et Ayerbe

l'ONU⁸ etc.). Il suffit de comprendre que « le mode de production et le mode étatique s'élargissent à l'échelle mondiale et se développent de manière inégale et combinée : c'est une loi qui est inhérente aux deux modes d'existence capitalistes » (FARIAS, 2013a, p. 95).

Tableau 4 – Le grand syllogisme du mode étatique global

UNIVERSEL	PARTICULIER	SINGULIER
Forme étatique planétaire	Formes étatiques régionales	Formes étatiques nationales
Collective idéale	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Hégémonique centrale ▪ Sous-hégémonique centrale ▪ Sous-hégémonique périphérique 	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Hégémonique centrale ▪ Sous-hégémonique centrale ▪ Sous-hégémonique périphérique
Petit syllogisme 1	Petit syllogisme 2	Petit syllogisme 3
Homogénéisation – Différenciation – Hiérarchisation		

Source : FARIAS, 2014, p. 117.

D'après le tableau 4, au sujet du mode étatique global en tant que totalisation concrète, complexe et contradictoire, il s'agit de souligner que « les formes d'existence nationales singulières, insérés dans le contexte particulier des formes d'existence régionales, conduisent à l'avènement d'un mode d'existence global » tout en configurant dans un même tout le « grand syllogisme » des formes étatiques capitalistes contemporaines.

La représentation des trois petits syllogismes, « qui totalisent l'homogénéité, la différenciation et la hiérarchisation » signifient par conséquent « l'avènement d'une forme d'existence planétaire », comme présupposition d'*universalité* ; ainsi que « la reconfiguration des formes d'existence régionales », comme implication de *particularité* ; enfin, « la reconfiguration des formes d'existence nationales », comme supposition préalable de *singularité* (FARIAS, 2013a, p. 91-92). En lignes générales, d'après cet auteur, de la même façon que le capital se

(sous la direction) (2006), ainsi que Lagos (sous la direction) (2008). Pour insérer la question dans un cadre plus large, voir Segrera (sous la direction) (1998), Ceceña et Sader (sous la direction) (2002), Santos (sous la direction) (2003 ; 2004), Reyno (sous la direction) (2005), Girón et Correa (sous la direction) (2006 ; 2007), Lima (sous la direction) (2008), ainsi que Cassiolato, Matos et Lastres (sous la direction) (2014).

⁸ Contrairement aux promesses de la grande stratégie états-unienne de l'après-Guerre froide d'établir une mondialisation homogène et progressiste « un monde multipolaire » (AMIN, 2006), favorable à la soi-disant communauté internationale, dont les intérêts seraient légitimement représentés par l'ONU, le FMI, l'OMC, l'OTAN, etc., au sein du *mode étatique global*, le rôle de l'ONU est de plus en plus affaibli pour maintenir la paix et la sécurité internationales, pour réaliser la coopération internationale, pour respecter « le principe de l'égalité souveraine de tous ses Membres. » (ONU, 1945).

mondialise (CHESNAIS, 1994), l'État en tant que forme et fonction assume une nouvelle configuration, en se mettant au diapason du processus de la mondialisation du capital, mais de façon collective idéale planétaire sous la représentation des institutions comme l'OMC, l'OTAN, le FMI et le G20.

Certes, la réalisation d'un État mondial se particularise à l'ère du modèle fordiste. Néanmoins, de l'État capable d'avoir d'autres formes que celle particulière de l'État-nation, malgré les institutions politiques internationales, « si générale que soit la définition, on ne trouve pour l'heure aucun début de réalisation à l'échelle mondiale. » (LORDON, 2009, p. 248). Ces institutions citées plus haut, par exemple, ne représentent pas une authentique communauté politique mondiale, elles sont inefficaces pour imposer leurs normes au niveau « du mode étatique global » (FARIAS, 2013a).

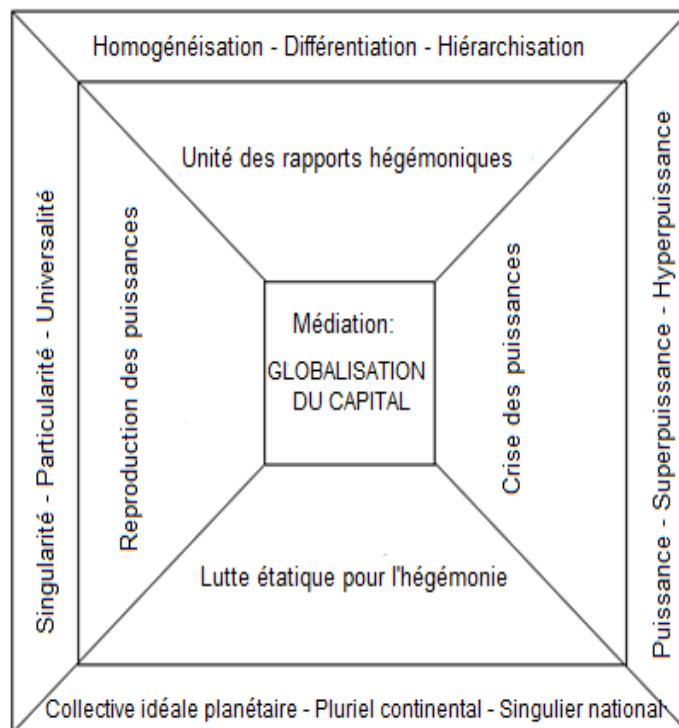
En outre, sous la configuration de ce « mode étatique global » se totalisent des déterminations et des réalités, dans le même grand syllogisme historique. D'un côté, la structuration et la dynamique du capital industriel, commercial et financier, dans la conjoncture actuelle des changements qui portent la marque de la lutte des classes, de la globalisation économique et du développement inégal du capitalisme, passe actuellement par une médiation globale postmoderne, sous la configuration de ce « mode étatique global ». La figure 1 exprime le fait, le développement (inégal) à l'ère de la globalisation, correspond aussi à la dimension étatique de constitution d'une totalité de puissances médiatrices des contradictions entre la production-reproduction du capital social-total et de la crise capitaliste globale.

Au niveau de l'impérialisme global, la figure 1 présente aussi la dynamique propre à l'interaction organique entre l'État et le capital. Il ne s'agit pas de prendre de manière isolée l'État en tant qu'objet médiateur du capital, et vice-versa, ces deux éléments se visent mutuellement.

Ces figures ci-dessous (1 et 2) représentent la structure de l'impérialisme global (FARIAS, 2015, p. 143 *sqq.*), en tant qu'une totalité concrète, complexe et contradictoire constituée par le capital et l'État, qui s'exprime au moyen d'une figure à trois dimensions, sous la forme d'un sablier pyramidal. Les axes (verticaux, horizontaux) qui déterminent les bases de ce sablier sont les syllogismes

universalité-particularité-singularité et homogénéité-différentiation-hiérarchisation, tant pour la forme-capital que pour la forme-État. Pour ces deux formes, la troisième dimension est déterminée par l'unité de l'unité et de la lutte.

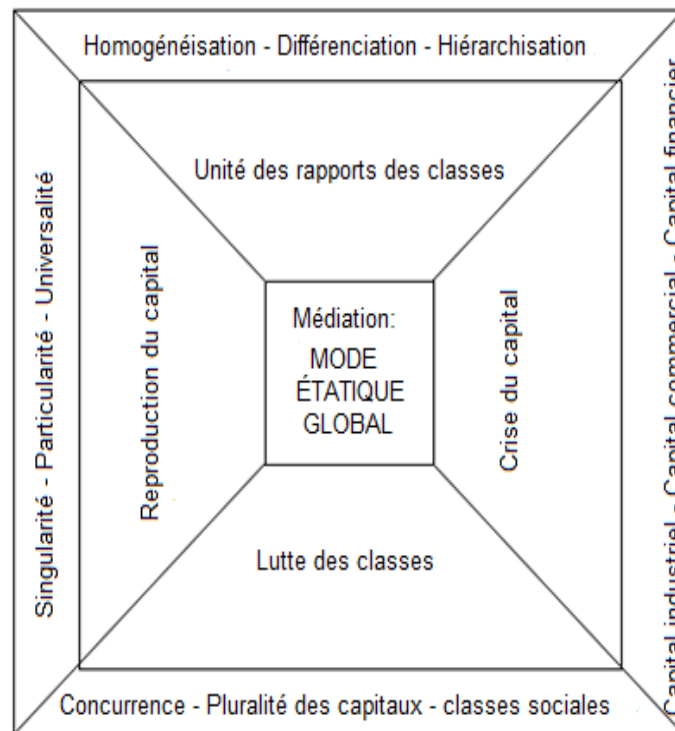
Figure 1 – La globalisation et le développement inégal, sous le prisme de l'État



Source : FARIAS, 2015, p. 145.

De l'autre côté, en ce qui concerne l' « impérialisme global » (FARIAS, 2013b), la structuration et la dynamique du *mode étatique global*, dans la conjoncture actuelle des changements qui portent la marque de la lutte étatique pour l'hégémonie, de la globalisation des formes étatiques et du développement inégal des puissances, passe présentement par une médiation globale postmoderne, sous la configuration de la globalisation du capital, conforme à la figure 2.

Figure 2 – La globalisation et le développement inégal, sous le prisme du capital



Source : FARIAS, 2015, p. 144.

D'après Farias (*ibidem*), il s'agit d'un tout qui s'exprime à la manière du matérialisme dialectique par des syllogismes historiques, situés dans l'espace et dans le temps. En effet, l'ensemble des catégories de l'élaboration de l'impérialisme global ne s'aurait être immobilisé et condensé dans une structure rigide, comme le prétendent certains structuralistes. L'interpénétration croissante et dynamique entre les figures du capital et de l'État signifie la perte de l'autonomie relative de l'un vis-à-vis de l'autre.

D'une part, si l'ancienne cristallisation wébérienne du capitalisme impérialiste sous « la thématique de la 'cage d'acier', des 'ténèbres glacées' qui attendent l'humanité pourrait être en fait rapportée à une sorte de ressentiment aristocratique mal surmonté et à demi conscient » (VINCENT, 1998, p. 76) ; de l'autre, l'actualisation structuraliste de l'impérialisme global sous un sablier fatal, éternisé ne serait qu'une réification bourgeoise bien établie et consciente.

Ces deux figures, selon Farias (2015, p. 145-146), expriment le contexte des éléments qui se mettent en rapport dans le grand syllogisme historique de

l'impérialisme global. Ainsi, se produisent, au sens propre, tant l'objectivation et la chosification des rapports sociaux, que l'extériorisation et la personnification des catégories. Il s'agit, en particulier, d'une configuration parfaitement inédite, (postmoderne) par rapport aux modalités plus simples de ses catégories élémentaires (modernes), tout en faisant une somme de la totalité concrète de tout le monde capitaliste et de la totalité également concrète des individus que le composent ; non pas comme image métaphorique de la multitude versus l'Empire, mais comme une figure concrète du prolétariat versus la bourgeoisie dans le contexte de l'impérialisme global.

Pour l'instant, l'étude par la pensée marxienne du présent, en fonction de ce qu'il y a de nouveau dans le monde de l'être social et historique, de la totalisation contradictoire du mode de production capitaliste où il est nécessaire considérer le processus de globalisation du capital, mais aussi celui de la globalisation des formes étatiques, devient pertinente. Mais dans cette configuration actuelle d'inégal développement, de coexistence de tous les niveaux (du local au supranational, en passant par le régional), l'impérialisme global reste inachevé et déstabilisé, ce qui rend le système réversible, du moins dépendant de possibilités de le remodeler.

Il convient donc de réfléchir dans les termes suivants : « dans cette totalisation concrète, complexe et contradictoire, les formes d'existence nationales singulières, insérées dans le contexte particulier des formes d'existence régionalisées, conduisent à l'avènement d'un mode d'existence global » ; c'est la combinaison historiquement déterminée entre les trois formes d'existence en trois « petits syllogismes », à savoir, la forme universelle, la particulière et la forme singulière, qui donne corps à ce « grand syllogisme ». C'est-à-dire, à travers le syllogisme dont on parle et que l'on assume en tant que perspective théorique pour penser la conjoncture actuelle, en ayant pour base l'analyse proposée par Farias (2011, 2013a ; 2013b ; 2015), surtout à propos de l'État capitaliste contemporain.

C'est donc une approche contraire au prisme negriste d'analyse de la réalité contemporaine présenté sous l'image de l'Empire, en tant qu'une république aristocratique globale situé à l'ère postmoderne, « un terrain très mélangé, composé entre autres choses, de mécanismes nationaux coordonnés, d'accords bi- et multilatéraux, d'institutions internationales et supranationales » (HARDT, NEGRI,

2013a, p. 391). Au contraire, c'est au sein de la formation socioéconomique capitaliste actuelle qu'il y a la configuration de l'*impérialisme global* (Tableau 5).

Tableau 5 – Le grand syllogisme de l'impérialisme global

UNIVERSEL	PARTICULIER	SINGULIER
Hyperpuissance planétaire	Superpuissances régionales	Puissances nationales
Impérialisme collective idéal	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Impérialisme hégémonique central nord-américain ▪ Sous-impérialisme central européen ▪ Sous-impérialisme périphérique sud-américain 	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Impérialisme étatsunien ▪ Sous-impérialisme français ▪ Sous-impérialisme brésilien
Petit syllogisme 1	Petit syllogisme 2	Petit syllogisme 3
Homogénéisation – Différentiation – Hiérarchisation		

Source : FARIAS, 2013a, p. 92.

Par ailleurs, sur l'existence mondiale des formes institutionnelles, telles le G7, le G8 et le G20 les auteurs Negri et Hardt (2000) dédient seulement six pages d'un ouvrage de presque 500 pages de leur proposition d'actualisation théorique par rapport à la configuration capitaliste actuelle – l'affirmation d'un Empire. Au-delà de la réalité de ces formes institutionnellement mondialisées, il y a l'existence propre et articulée des formes régionales configurées comme l'UE, l'UNASUR, avec la présence pas négligeable des états-nations dans un contexte où, historiquement, « ces diverses influences ont tendance à exercer tantôt simultanément dans l'espace, tantôt successivement dans le temps » (MARX, 1976b, l. 3, p. 243).

Pour saisir cela, il est suffisant qu'on se rappelle, à titre d'exemple, de la guerre aérienne menée d'abord par la France (forme de l'état-nation) en Libye en 2011. Action qui après, a eu l'appui de l'Angleterre (une autre puissance de la forme d'état *Union Européenne*), et ensuite des États-Unis, car pour Obama « le monde est plus sûr et plus juste quand l'Europe et les États-Unis sont solidaires » ; en dernière instance, cette guerre a culminé avec le bombardement du territoire libyen par l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN), comme appareil militaire d'une forme-état globalisée qui borne et encadre ce « mode étatique global » au sens de la proposition de Farias (2013a). Cet auteur brésilien actualise l'idée de Lefebvre (1978, t. 4, p. 23) selon laquelle depuis la Guerre froide, « l'État moderne » se généralise et se mondialise.

En effet, il fallait une actualisation, spécialement par le fait que « la mondialisation de l'État » (*ibid.*) ne s'est pas réalisé selon la *realpolitik* étatiste social-démocrate ou staliniste, mais dans un contexte autre, celui propre au néolibéralisme. D'ailleurs, il ne s'agit plus d'un simple phénomène d'internationalisation, mais de la mondialisation du capital.

Il y a encore la mise en cause postmoderne negriste de la lutte des classes au XXI^e siècle. Au moins du côté de certains milliardaires, il est clair et évident que la lutte des classes reste encore une réalité. Ainsi, Warren Buffet, propriétaire d'une compagnie d'investissements, un de ces milliardaires aux phrases catégoriques, adulé par beaucoup d'analystes financiers, qui les répètent comme s'elles étaient des proverbes et même des prophéties ; intelligiblement, pour lui « *it's class warfare, my class is winning, but they shouldn't be*⁹ » (BUFFET, 2005). Malgré la récente crise du système, qui au bout du compte « n'a pas infléchi la tendance à la concentration des revenus » (FUENTES-NIEVA, GALASSO, 2014, p. 5), les riches deviennent de plus en plus riches, et en contrepartie la majorité de la population mondiale se retrouve « exclue » de la prospérité expérimentée par cette sorte d'élite mondiale. Et quel tableau réellement existant ! « La crise est aussi celle de familles jetées à la rue pour dettes, celle des licenciements massifs, des fermetures d'entreprises et des délocalisations, de queues qui s'allongent devant les "Restos du Cœur", des sans-logis qui crèvent de froid, des petites économies au détriment des soins », aussi des sans-terre pour produire, « c'est la criminalisation des résistances sociales, la montée en puissance de l'État pénal en proportion inverse de l'État social, l'instauration d'un état d'exception rampant, sous couvert d'anti-terrorisme » (BENSAÏD, 2009, p. 47).

Outre cela, pour Serfati (2014, p. 139), d'après la tendance observée par Pijl (1998) de « transnationalisation de la classe des capitalistes » au niveau de la politique économique globale, il s'agit aujourd'hui d'un nouveau régime d'accumulation et de distribution qui a conduit à la concentration de la masse de la richesse dans les mains des 1% des privilégiés. Comme une tendance globale, cela ne signifie pas qu'on puisse identifier une classe capitaliste transnationale et homogène qui soit en train de contrôler le monde. Gardées les nécessaires

⁹ « Il y a une guerre des classes, où ma classe gagne de plus en plus, alors qu'elle ne le devrait pas. »

configurations nationales, à propos de ce procès d'internationalisation de la bourgeoisie, on peut voir dans les grands dirigeants des multinationales et le capital financier mondial une bourgeoisie transnationale.

III) La détermination et la délimitation du sujet et du problème de la recherche

Depuis une décennie, les forces sociales du monde entier se réunissent soit localement, soit globalement. Après la remise en cause du mouvement ouvrier, voire la crise de celui-ci dans les pays situés au centre du système capitaliste, les années 1990 ont été marquées par le développement d' « un mouvement international de protestations contre les travers et les injustices de la nouvelle mondialisation », et à ce moment particulier « ses participants étaient considérés comme des *altermondialistes* » (BRUNHOFF, 2006, p. 61). Dans ce contexte, nous sommes très proches des remarques faites par Gramsci (2012, p. 145-146), en ce sens qu'il y a un « capitalisme incontrôlable », qui pour ainsi dire « habite au même moment un peu tous les pays du monde » et qui poursuit sa recherche « des débouchés pour ses marchandises et des gains pour ses actionnaires, comme il peut et là où il peut ». Ceci n'a rien de prophétique, mais se trouve en correspondance avec la tendance même de ce mode de production particulier.

Pour essayer de rendre compte de cette nouvelle conjoncture, de nombreux théoriciens se sont plutôt situés à l'extrême de la pensée unique de la postmodernité, pour laquelle aucun *grand récit* n'est plus possible. Ils ont mis en place une ouverture telle que des emprunts théoriques diverses ont pu favoriser le foisonnement d'un pluralisme intellectuel à rebours de l'histoire. Après la modernité, ils présentent, sinon la disparition de tout repère de compréhension, un nouveau cadre explicatif face à la nouvelle configuration de la société éparpillée, avec un nouveau type de sujet protagoniste opposé aux effets de la globalisation capitaliste en marche.

Ainsi, la figure de la multitude se conçoit en ce qui concerne tant la perspective marxienne que la vision negriste, comme un héritage (direct ou indirect) de Spinoza relatif à l'idée de la généricité humaine située à un degré très élevé d'abstraction. C'est pourquoi depuis plusieurs siècles elle se prête à diverses

actualisations, souvent divergentes voire contradictoires. Ainsi, on a repéré ces deux tendances majeures. L'une est dialectique puisque « il ne suffit pas que la pensée tende vers sa réalisation, la réalité elle-même doit tendre vers la pensée » (MARX, 1998, p. 25), à savoir, la multitude prolétaire marxienne. L'autre représentation demeure, en dépit de la diversité annoncée, antinomique sans repères précis ; « sans liens d'action réciproques avec le réel, une utopie abstraite ayant pour seul effet de justifier une réalité mauvaise » (BLOCH, 1981, p. 63). C'est bien pour la critique du paradigme de la *multitude* altermondialiste et particulièrement *altermoderniste* negriste que l'on se référera tout au long de ce travail à l'héritage de Spinoza.

En définitive, en partant d'une pensée éclectique pour saisir et pour rendre compréhensible « le rôle de la science dans le monde capitaliste, et en utilisant des études américaines des années 1960 sur l'importance croissante de la connaissance, certains auteurs, parmi lesquels figure Negri, un intellectuel actif de ce courant l'*opéraïsme* italien des années 1970 » sont partis à la recherche de l'homme perdu au milieu des temps modernes (GARO, 2009, p. 229).

Les théoriciens de la conceptualisation imagée de la *multitude* en lutte à l'âge de l'Empire global « en viennent ainsi à construire une nouvelle théorie du capitalisme contemporain » (*ibid.*). Ils « se sont efforcés d'utiliser et de rénover le cadre théorique hérité du marxisme », tout en finissant par rompre avec quelques abstractions marxiennes générales (comme la base et la superstructure, l'objectivité et la subjectivité, l'apparence et l'essence) et spécifiques (comme l'armée industrielle et l'armée industrielle de réserve, capital en général et capitaux nombreux), ainsi qu'avec la base rationnelle (valeur et plus-value) et le caractère historiquement déterminé de la forme-capital (l'exploitation de classe et l'oppression de la dignité humaine, le développement inégal et combiné) pour se rapprocher de manière éclectique des thèses structuralistes.

Aussi, c'est une théorie – celle du capitalisme cognitif – qui privilégie la nouvelle dynamique d'accumulation, « une forme historique émergente de capitalisme dans laquelle l'accumulation » se trouve aussi « fondée sur l'exploitation systématique de la connaissance et des informations nouvelles » (PAULRÉ, 2001, p. 10). Ainsi, pour Negri et ceux qui défendent la pertinence de ce nouveau régime

d'accumulation et d'innovation, « la connaissance peut être considérée comme la forme nouvelle du capital » et, de ce point de vue se pose aussi « la question de la forme nouvelle du capitalisme », marquée de même, et surtout par l'émergence d'une autre nature du travail – coopératif et immatériel (*ibidem*).

Au-delà de son expérience *opéraïste*, Negri se réfère à des auteurs qu'il identifie à ses propres intuitions, des rapprochements parfois très peu argumentés, avec Michel Foucault, avec Gilles Deleuze. Il affirme (ainsi comme nous) qu'il faut repenser le capitalisme en ce nouveau stade postmoderne. L'un des constats qui en découlent suggère que ce système « ne regarde plus en dehors mais plutôt au-dedans de son domaine et son expansion est ainsi intensive plutôt qu'extensive, l'accumulation postmoderne repose sur la subsomption réelle du terrain capitaliste lui-même » (HARDT, NEGRI ; 2000, p. 332-333). Où ce genre de pouvoir sous-jacent traduit par « le biopouvoir est un autre nom pour la subsomption réelle de la société sous le capital » (*ibidem*, p. 440).

Pourtant, la nouveauté de cette nouvelle ère selon l'optique negriste correspond au fait que ce (bio)pouvoir « cède la place à une nouvelle contradiction, située à l'endroit même où se heurtent de plein fouet l'autonomie irréductible de l'intellect et la loi de la valeur capitaliste » d'où en dernière instance, d'après l'analyse negriste, « les nouveaux exploités, dont les intermittents du spectacle et les intellectuels précaires constituent le modèle, seraient en voie de remplacer l'ancien prolétariat » (GARO, 2013, p. 229), pris seulement par son activité – industrielle, dans un sens socio-économique certainement trop étroit.

Negri et ses partisans croient à la subversion qui déclenche la marche vers l'ère du *commun* à l'intérieur de ce nouveau capitalisme sous le signe de l'Empire postmoderne. Pour eux, les forces subversives (la *multitude* elle-même) que ce pouvoir impérial a créées sont finalement incontrôlables, sans pourtant tenir compte du phénomène de l'aliénation qui individualise, limite, restreint la participation grandissante de l'individu à l'ensemble des capacités de l'homme social, et sans se poser la question de savoir comment ce travail vivant des multitudes « résisterait fondamentalement à sa marchandisation et à son incorporation au capital » (*ibid.*, p. 231).

La « figure de la multitude » d'inspiration spinoziste a été aussi utilisée par l'analyse critique et révolutionnaire du capitalisme industriel sous la désignation marxienne de *population ouvrière active* et *surpopulation relative* (flottante, latente et stagnante). Une fois refusée l'approche de la population, une multitude qui fait abstraction des classes qui la composent, la population de la société capitaliste a été saisie dans ses multiples déterminations sous une totalité concrète formée par le *prolétariat* dont les intérêts sont opposés à ceux des oppresseurs. Cette mise en perspective échappe aux limites d'un certain marxisme vulgaire qui jusqu'aujourd'hui tend à réduire la représentativité de la figure *prolétaire* à la classe "ouvrière" de l'activité strictement industrielle, dissociée donc d'un projet plus large et profond d'émancipation humaine.

Littéralement, il faut retenir que le mot prolétaire, du latin *proletarius*, concerne les citoyens de la dernière classe du peuple, exempts d'impôt, qui ne peuvent être utiles à l'État que par leur descendance, c'est-à-dire qui ne fournissent à la cité d'autre ressource que leur progéniture, sa *prole* (ERNOU, MEILLET, 2001, p. 24) ; en bref, le prolétaire existait déjà à l'époque de la Rome Antique. La connotation péjorative du terme se reproduit jusqu'à ce que le capitalisme triomphe du féodalisme, sans cependant rompre avec les chaînes de l'exploitation, « s'il reste vrai que *la bourgeoisie a dissout la dignité personnelle dans la valeur d'échange*, elle n'a pourtant pas substitué *ipso facto* aux formes d'exploitation du Moyen Age, pieuses, chevaleresque et boutiquière, une *exploitation ouverte* et bien visible » (KORSCH, 1971, p. 155).

En dernière analyse, la contribution de cette même bourgeoisie « n'a fait que remplacer l'exploitation, enjolivée d'illusions religieuses et politiques, par une autre forme d'exploitation voilée, une forme plus raffinée et plus difficile à démasquer » (*ibidem*, p. 155) ; une telle perspective reste valable aux jours présents, et même que les mouvements actuels qui poussent partout dans le monde signalent le besoin d'une modification dans la formulation des objectifs, des formes et des perspectives vis-à-vis de la dynamique du mouvement ouvrier, un projet d'auto-émancipation implique la reconnaissance de « la "pluralisation" de la lutte des classes » (CHÂTELET, 1983, p. 32).

La figure du *prolétariat* elle aussi a réellement changé puisqu'elle n'a jamais été uniquement centrée sur la figure de l'ouvrier exploité en conditions salariales "normales" à travers l'accumulation de la plus-value. Certes, des analyses étroitement marquées par un économisme dérivé voulaient le croire et n'ont pas su voir que Marx parle de la classe de travailleurs et pas des seuls 'ouvriers'. Des relectures de plus en plus abstraites se révèlent incapables de comprendre « ce lien objectif spontané entre les luttes de classe du jour pour des objectifs économiques immédiats et le grand problème de parvenir à donner un sens à la vie humaine pour la totalité des hommes » (LUKÁCS, 2012, p. 516). Or, c'est « certainement l'une des raisons de l'irrésistible pouvoir d'attraction que possédait – même au-delà du prolétariat – le mouvement ouvrier de cette époque » (*ibidem*).

D'une manière générale, la pensée marxiste, au-delà du rétrécissement, a subi des « assauts majeurs » depuis le XIX^e siècle. Récemment, d'après Ollman (2005, p. 13), le plus significatif de ces assauts, relié à la négligence, voire distorsion de la dialectique, dérive du fait vraisemblablement d'

une sorte d'éclectisme délirant, un marxisme des *années de vaches grasses*, dépouillé de sa classe ouvrière, dans lequel les idées de Marx ont été mariées à une série de prétendants mal assortis en provenance de l'université bourgeoise pour produire autant de rejetons liés par des traits d'union. Ce dernier assaut serait en soi de peu d'importance s'il ne s'accompagnait invariablement d'un déplacement de la visée première de Marx, ainsi d'une dilution drastique de son analyse sociale et de son programme politique.

Il est vrai que les approches vulgaires dotées d'un économisme vis-à-vis de l'antagonisme de classes ont appauvri la richesse des diverses formes d'existence du prolétariat, alors que la reprise de la figure de la *multitude* par l'approche marxienne concerne un mode d'existence propre aux exploités, dominés et humiliés au sein du mode de production capitaliste.

On peut admettre l'hypothèse que cette voie est spécialement utile dans l'analyse de la conjoncture néolibérale actuelle en crise, surtout pour aborder la multiplicité qui compose le mouvement anticapitaliste, en même temps que l'on admet que celui-ci n'est pas incompatible avec le mouvement altermondialiste dans la perspective anticapitaliste du discours et des actions, puisque en réalité « les

luttons actuelles contre la mondialisation capitaliste relancent la question d'une mise en mouvement globalisante, capable d'ouvrir de nouvelles perspectives historiques pour une politique d'émancipation » (COURS-SALIES, VAKALOULIS, 2003, p. 13).

Au bout du compte, s'interroger sur les écrits de Marx et des marxistes, « notamment en les confrontant à d'autres courants théoriques, c'est ne pas en faire un credo, mais l'occasion de croisements pluridisciplinaires, de relectures et d'appropriations nouvelles, instruits des leçons de l'Histoire mais pas stérilisées par le passé » (GARO, 2013) ; la dimension historique reconnue par un certain marxisme devient un élément primordial pour l'opposer aux approches qui présentent une vision parcellaire des phénomènes, une fois entendu que « le rapport le plus élémentaire que l'on puisse imaginer de l'homme à la nature est, par-là, déjà historique » de même qu'« il est déjà social, rapport de l'homme à l'homme » (LABICA, 1976, p. 285).

De cette manière, l'actualisation faite par Negri de Spinoza sous la forme antinomique d'Empire *versus* multitude est marquée par un logicisme abstrait où le mouvement altermondialiste serait déjà un mouvement pour la réalisation du projet idéal *du commun*. La subsomption et la résistance de la multitude à l'Empire dans le cadre de cet ambitieux projet théorique de renouvellement du marxisme, ne configure pas un mouvement anticapitaliste dans le sens d'une praxis des exploités, dominés et humiliés, en ce sens de la perception des sujets en lutte et de la conception même de lutte des classes.

De même, cette sorte de grande remise en cause et révision positiviste¹⁰ du marxisme semble chercher à être menée « pour pouvoir libérer les potentialités théoriques et pratiques de la révolution théorique de Marx ». En effet, dans un premier temps, le projet de recomposition proposé par Negri¹¹ d'aller au-delà de la

¹⁰ Selon Korsch (1975, p. 265-266), sous une forme condensée, les points essentiels du marxisme sont : « 1. Toutes les propositions du marxisme, y compris les propositions apparemment générales, ont un caractère spécifique ; 2. Le marxisme est critique, et non positif ; 3. Il a pour objet non la société capitaliste existante, dans son état affirmatif, mais la société capitaliste déclinante, comme l'indiquent à suffisance ses tendances à la dislocation et à la décrépitude ; 4. Il vise essentiellement non la jouissance contemplative du monde actuel, mais sa transformation active [...] ».

¹¹ Il s'agit de la thèse de Negri présentée dans *Marx au-delà de Marx* (1979), où il écrivait les justifications théoriques de l'*opéraïsme* s'inventant une pensée de Marx à sa taille : « l'originalité des *Grundrisse* sert ici de point d'appui pour lire *Le Capital* » (p. 42). Cet ouvrage où il développe cette thèse selon laquelle *Le Capital* doit être complété par un retour aux *Grundrisse*, date d'avant ses ouvrages au sujet de l'Empire, de la *multitude*, de l'altermondialisme, du commun.

pensée marxienne a resté centré sur « la définition de la crise comme moment où le mouvement révolutionnaire se cherche de nouveaux fondements » ; analyse d'une réalité duale de « crise et lutte de classe » / de « la force de classe ouvrière contre le système de la valeur » (*ibid.*, p. 30 ; 45) pour soutenir les possibilités révolutionnaires d'un mouvement qui va « de la plus-value à l'articulation capital social-crise-subjectivité-communisme » (NEGR, 1979, p. 30) ; or « la méthode de la dialectique matérialiste s'oppose aux procédés idéalistes et abstraits, qu'elle remplace par l'examen et l'étude des choses telles qu'elles sont, dans leurs mouvements et dans leurs connexions réelles », tandis qu'une approche positiviste « se détourne de l'examen des choses au profit de l'examen des mots » (CORNFORTH, 2012, p. 56-57 ; 59). Audacieusement, encore, pourrait-on dire, « pour pouvoir sauver l'idée vraie de Marx de la catastrophe imminente, représentée par l'incapacité du marxisme à critiquer les formes théoriques et pratiques du stalinisme, et celles de l'évolutionnisme historiciste et progressiste » (TOSEL, 1994, p. 205).

Il faut faire un débat où la dialectique aussi doit être reconsidérée d'un point de vue nouveau, sous le prisme de l'actualisation de la pensée marxiste et examinée plus à fond suivant la perspective d' « une théorie des contradictions du réel qui ouvre à l'intervention politique son champ propre » (GARO, 2011, p. 1).

Pour un marxiste du XX^e siècle, relier cette pensée à la réalité de notre époque « offre enfin les conditions économique-sociales nécessaires à l'élaboration d'une théorie du non-encore-conscient et de tout ce qui y correspond dans le non-encore-devenu dans le monde » (BLOCH, 1991, t. I, p. 173). Voilà comment devant un homme inachevé dans un monde ouvert, sous l'angle d'une possibilité objective, « le marxisme surtout a enfin donné le jour à une conception de la connaissance axée non plus essentiellement sur le devenu, mais sur la tendance de l'advenant ; il est le premier à introduire la notion d'avenir dans l'approche théorique et pratique de la réalité » (*ibidem*). À l'oppression des travailleurs, des femmes, des réfugiés, etc., s'ajoutent la domination politique, technologique, etc., bien que la nécessité de changement à partir de l'actuel, le futur ouvert qui correspond à des tendances, peut se mettre déjà et concrètement à l'œuvre dans ce présent.

Concrètement, au sujet de la configuration actuelle de l'impérialiste global, « une telle connaissance de la tendance est nécessaire pour rappeler, interpréter,

mettre au jour les messages que le non-plus-conscient et le devenu peuvent continuer de nous adresser » (*ibid.*). En accord avec cette option assertive de la pensée du marxisme du XXe siècle, il s'agit ici de se mettre dans la direction de l'avenir tout en comprenant les mouvements du passé sans y rester, de même que ceux du présent vers l'avant sans oublier l'obscurité de l'instant actuel (*ibid.*). C'est pourquoi il faut redessiner en question cette interprétation antinomique de la *multitude* versus l'*Empire*.

Au sein du processus de restructuration productive, l'*ouvrier masse* du jeune Negri *opéraïste* a été substitué par l'image d'une *multitude* « progressiste » postmoderne des pauvres et semble confirmer la thèse de Tosel (1994, p. 185) selon laquelle « le tour ou plutôt retour de Spinoza dans le marxisme s'opère lors des crises du marxisme, au sein de moments les plus intenses où est en jeu l'interrogation sur sa structure théorique, sur sa dimension philosophique. »

Toutefois, le caractère vague et ouvert de cette actualisation consiste, entre autres aspects, à affirmer que le mouvement de résistance est le fruit du désir des singularités qui restent différenciées, mais qui ont quelque chose en commun, même si cette détermination reste pour l'instant à découvrir. C'est une sorte d'affirmation prophétique qui part d'une analyse conjoncturelle assez faible de la forme de l'impérialisme. Dans la perspective de la multitude, l'impérialisme se façonne dans la contemporanéité par le contraire, à savoir, que « pour mieux comprendre la nature de l'Empire naissant, nous devons étudier les antagonismes, les révoltes et les rébellions qui le harcèlent, car ces luttes pour la liberté déterminent tout le développement des structures du pouvoir » (HARDT, NEGRI, 2013, p. 338). La *multitude* s'affirme aussi comme élément théorique de cet ensemble de concepts abstraits appliqué au domaine de la subjectivité révolutionnaire opposée à l'oppression capitaliste.

En plus, le prisme structuraliste negriste tue la vie de la multitude et de fait la réifie sous une norme générale de population, qui se révèle nettement comme catégorie "postfordiste"¹². Le structuralisme¹³ de ce schéma construit autour de

¹² De la même manière que Garo (2009, p. 171), pour ce travail on recourt à la notion de postfordisme afin d'indiquer sans analyse précise un moment historiquement situé avec des spécificités au niveau économique, sociale, politique et culturel propres à un régime particulier d'accumulation capitaliste.

l'opposition horizontale entre la *multitude* et l'Empire semble se configurer comme une « structure constante », c'est-à-dire selon la philosophie blochienne (1981, p. 149), comme un « ensemble fixe de formes de pensée fermées sur elles-mêmes ». Malgré l'intérêt des negristes pour le réel et l'apparence de contenu qui caractérisa cette conception à sa genèse, la résurgence de cette analyse figée et fermée des catégories dans les notions d'Empire et de multitude postmodernes suit comme « un refus de toute l'histoire humaine mais aussi une répudiation du sujet lui-même, qui dans les temps primitifs ne s'était pas encore éveillé au monde et dont l'activité n'est censée être ensuite qu'un camouflage d'emprunts archaïques incessants » (BLOCH, 1981, p. 150). En termes méthodologiques, en raison du refus de la dialectique, la démarche negriste se rapproche tant de « l'empirisme (qui ne voit que des faits et finit par ne saisir qu'une poussière de constatations) » que de « l'intelligence *analytique* (qui atteint des éléments en les découpant dans le réel, mais laisse fuir le mouvement et la totalité) » (LEFEBVRE, 1975b, p. 163).

Une fois que la dialectique est refusée par ce cadre conceptuel d'analyse, comme le font en général les structuralistes¹⁴ à cause de son prétendu « effet boomerang » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 513), l'absence d'une pensée concrète rend problématique ce genre d'approche, une fois que la dialectique devient « l'enjeu politique d'un débat strictement théorique, qui ne prend plus en charge l'histoire réelle » (GARO, 2011, p. 1). Il y a un manque alors de la compréhension historique, à savoir : « tandis que le rapport du présent au passé est d'ordre purement temporel, celui de l'autrefois au maintenant est un rapport dialectique : de nature non pas temporelle, mais imaginaire » (BENJAMIN, 2012, p. 235), au sens utopique. Sa fonction « arrache cette part à la mystification ; elle fait en sorte que toutes les manifestations fraternelles de l'histoire se découvrent de plus en plus apparentées les unes aux autres » (BLOCH, 1991, t. I, p. 186). Ainsi, il est possible de ne pas

¹³ « La méthode structurale se situe en deçà de la logique dialectique, sur le terrain de ce que Hegel et les classiques du marxisme appellent la "pensée métaphysique", c'est-à-dire de la *pensée qui opère avec des catégories fixes* » (SÈVE, 1984, p. 63). Pour d'autres éléments d'analyse concernant la méthode structurale et la méthode dialectique voir : SÈVE Lucien. *Structuralisme et dialectique*. Paris : Messidor/Éditions Sociales, 1984. 272 p. (Collection Essentiel).

¹⁴ « L'opération fondamentale de l'intellect structuraliste, c'est la dichotomie. Il sépare, divise, classe (en genres et espèces), détermine des différences formelles, des paradigmes, des conjonctions et disjonctions, des oppositions binaires, des questions auxquelles il répond par "oui" ou bien par "non". [...] L'historique n'est pris en considération que comme perturbation des systèmes existants, irrationalité qui se glisse entre eux ou qui détermine des glissements d'une société vers une autre. » (LEFEBVRE, 1975b, p. 22 ; 25).

considérer « la temporalité historique comme continuité et succession, c'est-à-dire comme une temporalité séquentielle » (VINCENT, 1987, p. 126). Et, en ce sens, la dialectique est à la fois mise en mouvement et possibilité des retours réflexifs sur soi de diverses institutions et groupes, qui peuvent avoir l'effet paradoxal de stabiliser une forme et un moment d'un conflit devenant répétitif et sans débouché.

Un être non dialectique et non historique, telle la *multitude* postmoderne negriste, engendre un mythe. « L'emploi très large que Marx fait du concept de structure n'a rien de commun avec le structuralisme. » À travers ces concepts d'analyse, Marx « s'atteint un mouvement plus profond et plus réel : le mouvement dialectique de la société et de l'histoire. » (LEFEBVRE, 1975b, p. 189). C'est d'ailleurs dans ce sens qu'il faut dire que face au caractère dynamique de la réalité des hommes, la réalisation dialectique des formes d'existence ou des figures, au sens de Bloch (1981) est authentiquement historique, c'est-à-dire « les significations vont plus loin, ceux qui tout en représentant des héritages ne restent pas liés au lieu premier de leur formulation » (*ibidem*, p. 152). Ainsi une « figure processuelle » ou « catégorie-figure » préserve en vertu de son rapport dialectique avec l'expérience réelle concrète, leur validité au cours de l'histoire.

La dynamique prolétaire propre à la pensée marxienne ne doit pas être normalisée, encadrée et cristallisée au sens des élaborations negristes. La catégorie *prolétariat* correspond à une forme d'existence dynamique qui doit être comprise au sein de l'analyse du contexte temporel et spatial de l'accumulation du capital. De cette configuration pourtant, en tant qu'une catégorie historiquement déterminée, nous trouvons une série de questions constitutives de l'apport de Marx à la critique du système capitaliste.

On a pu ainsi écrire, que la condition de l'existence réelle des prolétaires « va ainsi en empirant relativement à mesure que la puissance du capital s'accroît par le déchaînement des forces nouvelles du travail socialisé » (CALVEZ, 2006, p. 174). Mais cette expression elle-même, – avec cet adverbe « relativement », qui reste très indéfini – soulève et délimite bien des questions : paupérisation absolue et relative, plus-value et constitution par les pratiques d'une classe capable de tout réorganiser, économie mondialisée et mises en concurrence généralisée suscitant des mouvements et des tentatives d'actions internationales communes,

différenciations au sein de cette classe et objectifs historiques débattus etc. Il est impossible d'ignorer le rapport historique qui existe entre ces tendances et les faits concrets¹⁵.

Il s'agit de la présentation d'une certaine tendance du débat théorique-militant pour penser les pratiques bouleversantes contemporaines qui s'expriment dans l'augmentation des inégalités et dans la financiarisation, d'ailleurs liée à une « dette illégitime » (CHESNAIS, 2011), dont les conséquences se propagent du centre à la périphérie. C'est une conjoncture marquée aussi par une crise capitaliste dont les résolutions (qui sont toujours justifiées, mais pas forcément acceptées) concernent l'immense majorité des citoyens, mais surtout le prolétariat.

Ainsi, il importe d'actualiser voire de refonder rigoureusement la catégorie-figure du *prolétariat*, puisqu'elle se transforme aussi en fonction des conditions historiques et sociales. Cette analyse et actualisation s'accompagnent d'une étude critique des approches qui essaient de reléguer cette figuration processuelle au rang de l'archaïque par une opération idéologique, certes fortement marquée par la tentative postmoderne d'inculcation de la pensée unique de l'indifférence et de « la perte de quelque sens actif d'histoire, soit comme espérance, soit comme mémoire » (ANDERSON, 1999, p. 67-68).

Par la pensée negriste la *multitude* semble rester plutôt insérée dans un cadre global pour nier sa forme d'existence nationale, alors qu'au niveau de la pensée marxienne cette forme n'est qu'un moment d'un processus qui devient monde, sans l'effacement abstrait des frontières. À propos de l'idée de

¹⁵ Les politiques de la bourgeoisie, confrontée aux luttes des classes, amène une transformation des formes des outils de travail. Le développement de la plus-value relative, toujours lié à celui des formes de la plus-value absolue – nationalement ou mondialement – change la société, augmente les potentialités d'un nouvel ordre du monde mais accroît les phénomènes de fétichisme de la marchandise avec leur cortège de hiérarchisations mais aussi de critiques formulées pouvait tracer une **culture commune**. « Pourtant, l'évolution des blocs historiques occidentaux montre que les affirmations de Gramsci sont encore plus valables aujourd'hui qu'hier. Les classes subalternes ne sont plus *amorphes et arrières*, mais possèdent une qualification culturelle croissante qui se reflète au niveau du sens commun. Les possibilités de développer une direction culturelle de ces couches sociales sont donc considérables, et cela autant plus que le bloc idéologique subit une crise profonde, parmi les intellectuels organiques comme au sein des intellectuels traditionnels. » (PORTELLI, 1972, p. 155). En ce sens, les travaux de Gramsci pourraient être actualisés, surtout pour une approche qui tienne compte « de la possibilité et de la nécessité de formation d'une nouvelle culture », dans le cadre du dépassement de la crise actuelle, car « la crise consiste justement en ce que le vieux est en train de mourir et le nouveau ne peut pas naître, et dans cette situation se réalisent les phénomènes morbides les plus divers. » (GRAMSCI, 1977b, p. 56).

« l'antagonisme entre défense et condamnation de l'état de choses existant » (LUKÁCS, 2009, p. 293), il est important de signaler, au niveau de la refondation de l'ontologie, que « la prise de position pour ou contre le stade atteint par la généralité, produisent nécessairement des antagonismes idéologiques qui sont, des deux côtés, intimement liés à l'interprétation de ce qui doit être considéré comme être réel. » (*Ibidem*). Outre cela, au sens de l'analyse d'un processus historique considéré dans sa complexité réelle, « les expériences immédiates comme les méthodes scientifiques devenues – plus ou moins – rationnelles, peuvent provoquer des distorsions, souvent très profondes, dans la compréhension de l'être (p. 294).

C'est bien cette distorsion due à l'immédiateté dans l'analyse de l'instant vécu qui marque, entre autres, la théorisation ouverte à toutes les notions et centrée sur l'idée d'une multitude révolutionnaire de singularités, qu'à ce moment particulier de l'histoire proprement dite, se trouve à la recherche de son élan commun perdu.

IV) Le cadre théorique et méthodologique

Dans le domaine de la sociologie politique, les figures d'analyse ou les catégories élaborées par Marx et les marxistes depuis l'avènement du capitalisme ont été mis en cause, surtout au moment dit postmoderne du capitalisme tardif. Depuis l'expérience échouée du « socialisme réellement existant »¹⁶, de la fin de la modernité et des grands récits, on voit des proclamations de la défaite du marxisme comme une conception du monde et comme une méthode d'analyse des processus socioéconomiques, et dans le milieu où il résiste, l'incompréhension de certains

¹⁶ Il ne s'agit pas ici d'examiner la nature du système soviétique et moins encore de s'engager dans une ample et profonde analyse sur le pouvoir bureaucratique autoritaire ainsi que l'oppression exercée contre le prolétariat. Ce projet ne correspond pas à un « projet véritablement original de construction du communisme, il ne fait en réalité qu'imiter la société capitaliste dans un certain nombre de ses caractéristiques les plus essentielles, particulièrement au niveau du mode de vie et des relations hiérarchiques-inégalitaires dans le travail. » (VINCENT, 1982, p. 55-56). En réalité l'URSS n'était pas un régime socialiste au sens d'une transition au communisme, mais la publicité systématique du régime en tant que la pointe la plus avancée d'une société alternative au capitalisme, ainsi que les espoirs que cela entraînait à l'étranger ont été décisifs pour la durée du régime dit soviétique (Cf. LEWIN, 2007).

aspects essentiels à ce courant théorico-politique de ralliement de la théorie à la praxis.

En tenant compte de la diversité des traditions qui lui sont apparentées, on ne saurait enfermer le marxisme dans des catégories figées, sectaires et dogmatiques, profondément antiscientifiques. Bien au contraire, nous pouvons souscrire au projet exprimé d'un regard renouvelé sur la forme et le contenu de ce vaste héritage dont nous pouvons nous réclamer aujourd'hui. Il faut l'actualiser tant comme pensée que comme praxis, pour pouvoir passer de la réflexion à la transformation, guidé par un esprit éveillé à la conscience utopique la plus vive, puisque « l'acte marxiste de l'analyse situationnelle est intimement lié à l'acte exaltant de la prospection » (BLOCH, 1991, t. I, p. 252).

De ce point de vue, il faut refuser certains « héritages », voire relectures réductionnistes, qui se présentent confusément vis-à-vis de la réalité des faits. Avec l'ontologie lukácsienne (2009, p. 158), nous rejetons « la tentative continuelle de faire des catégories logiques transmises par l'histoire de la philosophie comme par la praxis le fondement intellectuel de la nouvelle vision du monde ». Ce n'est que par la nécessaire actualisation engagée des catégories potentiellement ouvertes par un excédent utopique « que la pensée devient véritablement rigoureuse et fluide tout à la fois, qu'elle tire les leçons de l'action pour fixer de nouvelles fins, qu'elle en retient des perspectives nouvelles pour guider de nouvelles actions » (BLOCH, 1981, p. 240). Une fois compris qu'à la suite de certains des écrits marxistes « les catégories sont les formes d'existence sous lesquelles chaque société représente les rapports des hommes qui la composent, les uns avec les autres et entre eux et la nature », il s'agit donc de corroborer qu' « ici chacune des sociétés apparues dans l'histoire possède son propre système dominant de catégories, qu'il ait été constitué de façon consciente ou non » (*idem*, 1977, p. 151).

Puisque « la science purement contemplative s'attache nécessairement à ce qui est conclu et dès lors passé » elle devient « impuissante face au présent et aveugle quand il s'agit d'avenir » ; alors que dans la perspective du matérialisme dialectique et historique, la proposition est de conjuguer l'engagement, le courage et le savoir pour empêcher que les temps à venir ne s'abattent sur nous comme une malédiction ; aussi, dans un certain sens, « il est superflu de dire que cette manière

de procéder du savoir est la seule qui soit objective, la seule qui reflète la réalité de l'histoire : histoire élaborée par le travail des hommes et résultant des riches intrications processuelles du passé, du présent et de l'avenir » (BLOCH, 1991, t. I, p. 240).

En même temps, il importe de souligner qu'il ne s'agit pas de « réaliser des idéaux abstraits, mais bien de libérer les éléments opprimés de la société nouvelle, humanisée, c'est-à-dire de l'idéal concret » qui allie le facteur subjectif « aux facteurs objectifs de la tendance matérielle économique » (*ibidem*, p. 241). En ce qui concerne la dialectique,

dans la conception positive des choses existantes, elle inclut du même coup l'intelligence de leur négation fatale, de leur destruction nécessaire : parce que saisissant le mouvement même, dont toute forme faite n'est qu'une configuration transitoire, rien ne saurait lui imposer ; parce qu'elle est essentiellement critique et révolutionnaire. (MARX, 1976b, l. 1, p. 21).

Pour ce faire, pour une approche vraiment engagée dans l'expérience de la transformation, il faut « d'après la définition de Marx, saisir les choses à la *radix*, à la racine » puisque le marxisme est le matérialisme dialectique dans sa plénitude grâce à « l'analyse des conditions s'attachant à toute l'étendue situationnelle-historique. » (BLOCH, *op. cit.*, p. 322). Il s'agit d'une approche scientifique qui nous permet « de démasquer les idéologies et de démystifier l'illusion métaphysique », de même qu'en devenant ce courant de la « science des conditions », le marxisme devient aussi la « science de la lutte et de l'opposition à toutes les entraves et les dissimulations idéologiques » (*ibidem*), comme dans la réification de l'Empire *versus* la *multitude*. Il en dérive au plan épistémologique que l'activité de la pensée doit être, sous la logique de la découverte, une activité critique et révélatrice de nouvelles perspectives ; sous une praxis médiatisée par la théorie, l'aspect révolutionnaire du matérialisme dialectique et historique suppose aussi, la métamorphose du monde à partir du maintenant et de son présent pour que nous puissions arriver dans un monde au-delà de l'oppression, dont les principes n'ont « plus rien de commun avec l'au-delà mythologique » (*ibid.*), car ce monde meilleur anticipé se trouve aussi très éloigné du socio-étatique dégénéré par la réification. Autant de catégories d'analyse et de termes qu'il nous faut préciser.

1. Les catégories d'analyse :

La prise en compte sérieuse de l'apport de Marx outil de production scientifique, nous aidera à comprendre les enjeux du mode de production et la logique des forces productives, ainsi que l'évolution de l'institutionnel et des superstructures à l'ère de la globalisation néolibérale, contexte dans lequel émergent des activités diverses de la mouvance altermondialiste.

C'est en ce sens qu'on peut proposer, avec les catégories présentées ci-dessous, de s'interroger sur les multiples problèmes actuels qui restent dans l'obscurité de l'apparent immédiat, en insistant sur le moment dynamique de la connaissance.

A) Les figures processuelles ou catégories-figures *versus* les images

Le point de départ en ce qui concerne la démarche théorique, ou mieux le référentiel théorico-méthodologique propre à ces travaux de recherche, est centré principalement sur la notion de « figures » ou « figurations processuelles » en tant que « catégories de manifestation » qu'on a héritées de Bloch (1981 ; 1991). Pour l'instant, il suffit d'éclaircir que celles-ci se présentent comme fondements d'une approche marxiste de l'être social et historique, dont les catégories relèvent de la réalité elle-même et en conséquence, demeurent dans l'incertitude, ouvertes vers des figures ultimes (*idem*, 1981, p. 149). Il est acquis que « la conceptualisation et la réalité font mouvement l'une vers l'autre dans la mesure où les concepts se remettent en question dans et par l'extension de l'horizon balayé et travaillé » (VINCENT, 1987, p. 43). Il s'agit d'une démarche à la fois inductive et déductive.

C'est à partir de l'approche originale proposée par le marxisme du XX^e siècle, qu'il s'agit de discuter les questions référentes au sujet porteur de l'idéal émancipatoire, sous l'angle de la dynamisation des catégories historiques, concernant entre autres leur potentiel de réalisation, pour échapper ainsi des analyses théoriques manifestement réifiées par le simple usage des catégories *muettes* et anhistoriques.

De l'ontologie historique du *pas-encore-être* de Bloch (1981 ; 1991), on a acquis l'éclaircissement découlant du débat autour de la notion « catégorie-figure ».

Nous affirmons la validité d'une catégorie dont l'élément positif demeure « conservé de façon critique » pour approcher, sous le prisme du sujet potentiellement révolutionnaire, le mouvement de la société contemporaine. Le processus de « mondialisation capitaliste unifie le monde en le fragmentant et l'inégalisant », de même que « les inégalités entre les couches dirigeantes et les autres classes prennent des formes vertigineuses » (TOSEL, ca. 2009, p. 9). Il s'agit donc ici de promouvoir l'actualisation de la catégorie-figure du « prolétariat » (MARX, 1976b), tout en partant du présupposé selon lequel cette figuration processuelle conserve en soi l'excédent utopique « que l'histoire n'a pas encore accompli sur ce passé pur et simple, à savoir le rendre sans espoir et en faire simplement la sépulture d'un souvenir historique » (BLOCH, 1978, p. 115).

Il faut dépasser une sorte de théorisation spéculative, celui de l'approche postmoderne negriste, à partir de l'héritage acquis auprès d'un penseur marxiste engagé dans son *Experimentum mundi* (BLOCH, 1981). Contrairement aux images spéculatives – « qui semblent se réfléchir elles-mêmes, inaugurent et revendiquent la distorsion qui relie un discours, en apparence platement descriptif, au régime représentatif et conceptuel, mais fictionnel et politique, qui préside à son élaboration » (GARO, 2009, p. 8) –, pour l'ontologie de l'être social et historique, les « figures catégorielles » sont transformables vis-à-vis de la dynamique du réel. Bien qu'elles soient « catégories-figures », ou encore des « figures processuelles », en ce qui concerne ses formes d'existence, elles « sont toutes encore inachevées et, en tant que telles, elles sortent d'elles-mêmes » (BLOCH, 1981, p. 60). Dans « chaque catégorie s'établit la relation entre le 'Que' thétique, l'énergie du vouloir et le 'Quoi' de la prédication logique » ; cela signifie que « les catégories sont le comment de la relation développant ses formes et tentant de référer le *Que* au *Quoi* » ; en tant que telles, les déterminations catégorielles remontent « de cette sphère intermédiaire entre l'existence et l'essence, tout à la fois milieu et médiation, dans laquelle ne se déploient rien moins que les formes d'être en constante révolution de la réalité événementielle » ; il reste enfin que « leur affaire, la chose qui est la leur et qui est impliquée dans la marche du monde est encore en suspens. » (*Ibidem*, p. 75). C'est-à-dire que certaines formes conceptuelles enfreignent leur ère et dans certains cas, malgré certains résultats historiques qui leur sont attribués, à l'exemple de la catégorie du socialisme ; de même que celle du prolétariat, elles demeurent

inépuisées, en conséquence, il s'affirme que « beaucoup dans le monde n'est pas encore clos » (*idem*, 1991, t. I, p. 237).

Bien entendu, il en résulte, comme l'a montré si bien Bloch (*op. cit.*, p. 63), que « ce mouvement, ce caractère animé des formes signifie une transformation processuelle ne s'accomplissant qu'au front des choses, par l'intervention » directe et concrète « du travail sur le monde ainsi que par une mutation du monde qui répond à ce travail ». Il s'agit d'une relation, d'un échange dialectique entre le sujet qui participe et qui vit et l'objet vécu et expérimenté au-delà d'un rapprochement opposant les parties d'un même tout.

Loin du statisme annoncé par certains courants marxistes à propos de la catégorie-figure et l'existence concrète du *prolétariat*, insister sur l'aspect processuel correspond à un mouvement incontournable ; c'est une lecture analytique et critique par laquelle on se rend compte que « le catégoriel, dans la mesure même où il est aussi la théorie des figures, n'est en aucune manière l'opposé du flux génétique » (BLOCH, 1981, p. 144), ces catégories s'opposent aux concepts des approches traditionnels et se tournent vers l'avenir (le pas-encore-être). Le flux des catégories-figures débouche sur quelque chose car ces figurations ne demeurent telles qu'en eux-mêmes. Cela signifie également que ces figurations processuelles « continuent de se modifier en des formes toujours nouvelles », sur ce point, « leur détermination ne se bloque aucunement mais les révèle justement en les renversant, en les ouvrant vers le futur à elles-mêmes » (*ibidem*).

Pour remplacer les formules purement fonctionnelles comme celle de l'image de la *multitude* opposée à l'Empire, par exemple, « il faudrait un type de mesure en accord avec des contenus dialectiques animés et avec leurs figures catégorielles – un type de mesure qui inclurait aussi au premier chef l'hostilité du nouveau envers le statisme¹⁷ » (*ibidem*, p. 147). À propos de ce statisme, il « ne pourra être effectivement liquidé que par une nouvelle forme de mesure n'obéissant plus à un critère déjà donné mais au critère d'une valeur qui est en souffrance » car sans l'élément dialectique (p. 147). Le paradigme de la *multitude* postmoderne

¹⁷ Le statisme, état de ce qui est statique et se conforme aux critères déjà donnés. Pour le remplacer il faut un type de mesure par lequel sont conçus « les catégories comme déploiement matériel dialectique du contenu de l'impulsion » (BLOCH, 1981, p. 73).

demeure donc une image car dans un sens (de la genèse même du concept) « le propre de toute image est de créer des rapports sans les théoriser » (GARO, 2013, p. 81).

Quant à la figure marxienne du prolétariat (catégorie qui sera traitée dans les chapitres 4 et 6 de cette thèse), ensemble qui constitue une catégorie-figure, c'est-à-dire une catégorie de manifestation, elle représente de la même façon l'univers « des *figures processuelles* sortant d'elles-mêmes, mesures d'un nouveau qui se métamorphosent elles aussi » par le mouvement dialectique et d'une façon créatrice (BLOCH, 1981, p. 148), loin d'être productiviste.

Pourtant, dans le sens d'une approche historique ouverte référente à la figuration processuelle du prolétariat, il est possible en principe d'affirmer que toute la démarche negriste autour de la *multitude* spinoziste « reste quant à elle incontestablement prisonnière d'un recours archaïsant, en raison de son insistance sur la permanence d'une forme de présence qui demeure tournée vers le passé » (*ibidem*, p. 152) ; surtout au passé des révolutions du XVIII^e dans le but de « réinventer le concept de démocratie et à créer de nouvelles institutions adaptées » au monde globalisé « qui est le nôtre » (HARDT, NEGRI, 2004, 352-353). Or,

ce qui est décisif pour la signification de l'archétype, ce n'est pas cette démarche et cette attitude regardant en arrière, de pure remémoration, évocation de ce qui a été ; le leitmotiv de la remémoration doit bien plutôt trouver un écho dans un leitmotiv bien plus fort encore : le leitmotiv impossible à étouffer d'un pressentiment passé qui cependant n'est pas seulement passé mais justement non révolu (BLOCH, 1981, p. 152).

À propos de ce travail de réaffirmation et de la pertinence actuelle de l'usage de la catégorie du *prolétariat*, il importe d'établir ici la différence entre la perspective d'une « catégorie de figuration » (*ibidem*, p. 211) de celle d'une image au sens philosophique du terme. En général, « les figures » sont telles qu' « au lieu d'insinuer et de présupposer, (elles) soulignent et exposent, rendent au regard et à la pensée son pouvoir de choix, se désignent elles-mêmes comme le lieu d'un rapport de forces, comme représentations situées et situantes dont l'objet est la vie réelle » (GARO, 2009, p. 15).

Dans l'univers théorique des figures catégorielles il y a un procédé « de perfectionnement et de signification du 'Donné', qui sont dénommées *archétypes* quand elles résultent d'un perfectionnement » ; si ce travail de signification du donné conçoit un archétype fermé, nous saisissons que « cet embellissement cherche plutôt à compléter le 'Donné', mais il le fait de façon largement idéaliste et abstraite et sans base dialectique explosive et réelle » ces sont des archétypes qui se reproduisent extérieurement sans métamorphose, en regardant en arrière ; de ce côté encore il est intéressant de faire attention au fait que l'archétype du projet révolutionnaire du commun devient un genre d' « anticipation en l'occurrence purement spatiale et non, ou alors seulement de manière inauthentique » (BLOCH, 1991, t. I, p. 182).

En ce qui concerne l'idéologie de la *multitude* postmoderne et contre-impériale nous pouvons donc dire qu'elle est devenue trop étroite : ce qui dans le passé n'a pas réussi, est ainsi masqué par les negristes (le refus de la modernité). Cette procédure emprisonne le passé dans sa propre réification à savoir, celle « du simple établissement d'un ordre de succession conduisant de façon strictement chronologique jusqu'au présent » (*idem*, 1981, p. 89), une idée qui investit le passé « d'immobilité et lui attribue ce caractère observable propre à la réification » ; une telle attitude – d'attachement à ce qui est passé, conclu – condamne la conception de cette *multitude* postmoderne et contre-impériale à n'être plus qu'une démarche purement contemplative.

D'autre part, toujours à l'aide de la philosophie blochienne (1991, p. 183), il sera possible de confronter les déformations et les abstractions propres au système d'images de la vision instantanée du présent où s'opposent la *multitude* et l'Empire, aux catégories des figures qui s'accordent et se coalisent avec un monde toujours en procès. C'est pourquoi devant les professions de foi d'une intention idéaliste, résultante de la nature descriptive du réel par des figures immobiles devenue des images, nous proposons la lecture des latences par la matière des catégories-figures : elles ont « pour caractère, tant au sens temporel qu'au sens spatial, de ne pas être encore passée » ; elles sont le substrat de la possibilité dans l'ordre subjectif nourri du facteur objectif de la pulsion sociale (BLOCH, 1981, p. 215), tant en matière de l'épistémologie sociologique que d'une philosophie critique.

B) La généricité humaine

Contrairement à la thèse feuerbachienne selon laquelle l'essence religieuse est résolue en l'essence humaine, « l'essence de l'homme n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé, elle est l'ensemble des rapports sociaux » (MARX, 1845¹⁸). Cette dernière au sens de « la société humaine » ou de « l'humanité socialisée », que s'écarte ainsi de la société « atomisée en individus et dominée par un genre abstrait, un idéal abstrait d'humanité, de qualité humaine » (BLOCH, 1991, t. I, p. 316 ; 317). Il s'agit donc de refuser les perspectives où l'homme apparaît isolé de tout mouvement historique et social, c'est-à-dire des approches où la singularité prédomine vis-à-vis de l'individu, du caractère de l'individualité sociale. De même, s'agissant du domaine de la généricité humaine ou bien de l'humanité socialisée « la question de la formation de l'individu et de l'épanouissement des capacités humaines est inséparable de la question du dépassement du capitalisme » (GARO, 2009, p. 106). C'est bien dans le cadre de cette liberté post-capitaliste que « l'homme et le monde cessent de se comporter comme des étrangers l'un vis-à-vis de l'autre » (BLOCH, *op. cit.*, p. 253).

Dans ce sens, il faut comprendre que l'Humain, si l'on part de la thèse marxienne selon laquelle « le point de vue de l'ancien matérialisme est la société "bourgeoise", le point de vue du nouveau matérialisme, c'est la société humaine, ou l'humanité socialisée », n'est pas disséminé dans toutes les sociétés sous la perspective de l'être humain. Par contre, l'Humain demeure présenté « uniquement en tant que "genre", en tant qu'universalité interne, muette, liant d'une façon purement naturelle les nombreux individus » (MARX, 1976a, p. 3). Aussi, concrètement il ne se situe dans « aucune généralité existante », bien au contraire, cet Humain correspond à l'humanisme socialiste qui « ne sera gagné que par le communisme et se confondra avec lui » (BLOCH, 1991, t. I, p. 318), au moment de la complète coïncidence de l'homme avec lui-même. De même, avec la société (et ses pratiques) qui « ne renvoie pas, en ce sens, à un oubli de l'être ou à un enfermement totalitaire (soumission des individus à un universel abstrait), mais à l'insatisfaction de manque à être, au dérangement d'un vouloir-plus qui n'est pas

¹⁸ Édition de 1976. Dans les références bibliographiques : MARX Karl. Thèses sur Feuerbach. *L'idéologie allemande* / Karl MARX, Friedrich ENGELS. Paris : Éditions Sociales, 1976a.

encore réalisé » (VINCENT, 1987, p. 41). Le ressort de cette dialectique est énoncé avec clarté par Bloch (1982 ; 1991) : « ce n'est pas la propriété qui doit devenir libre, mais les hommes qui doivent être libérés de la propriété ; non pas liberté du profit, mais libération des hommes de l'égoïsme du profit ».

Par la négation de l'anthropologie feuerbachienne, Marx a fait « redescendre l'homme idéal-générique, planant au-dessus des individus, sur le sol ferme de l'humanité réelle, et de l'humanité possible » (*ibidem*, p. 319). Aussi, la réaffirmation de la généricité humaine fait écho au fait concret de la rupture révolutionnaire avec ce système qui différencie les hommes entre eux au même temps qui les aliène.

C'est bien par la critique de la philosophie de Hegel que le jeune Marx aisément souligne que l'affirmation de l'homme « en tant qu'être générique réel, en tant qu'être humain, ne deviendra possible que si, l'homme réalise effectivement la totalité de ses forces génériques – ce qui présuppose l'action commune des hommes, en tant que résultat de l'histoire » en opposition aux théorisations des post-hégéliens critiques au nom de la subjectivité individuelle de chaque « soi ». L'avenir de « Saint Max et saint Bruno », ironisent Marx et Engels dans « L'idéologie allemande », à se situer dans l'immédiat ne se met même pas au diapason des luttes anciennes en tant que faits historiques tout à fait cruciaux (MARX, 1996, p. 165).

Pour comprendre la réalisation de cette généralité humaine il importe aussi de considérer le rapport entre l'humain et l'inhumain à partir de la distinction entre ces faits, au sens repris par Lefebvre (2012, p. 34 *sqq.*). Selon lui, l'humain correspond en tant que fait à « la pensée, la connaissance, la raison, et aussi certains sentiments, tels que l'amitié, l'amour, le courage, le sentiment de la responsabilité, le sentiment de la dignité humaine, la véracité » ; tandis que l'inhumain ou le faussement humain « désigne : l'injustice, l'oppression, la cruauté, la violence, la misère et la souffrance évitables [...] » (*ibidem*, p. 34). En conséquence, à travers le développement extensif de cette généricité humaine qui s'exprime de façon plurielle, « l'homme ne devient humain qu'en créant un monde humain. » (P. 42).

Pourtant, il ne s'agit pas de recenser par rapport à « la nature éternelle de l'homme », un ensemble « de déterminations qui restent égales à elles-mêmes »

pour réduire l'homme à sa particularité immédiat. L'erreur serait de traiter la généralité humaine sous le prisme « des déterminations éternelles, ici exclusivement des déterminations réifiées, des déterminations d'abstractions réifiées ». Il suffit de corroborer le fait qu' « il n'y a pas d'être générique fixe "homme", avec des propriétés statiques sur lesquelles on pourrait fonder un droit naturel » ; le contraire s'affirme lorsqu'on constate que « toute l'histoire montre une transformation continue de la nature humaine » (BLOCH, 2002, p. 231). Il est sûr que l'homme reste « un produit des rapports sociaux du moment » et de ce point de vue, pour le marxisme, « l'humanum a la valeur d'un but historique, non d'un principe de déduction a priori, c'est le non-existant utopique et le pressenti » (*ibidem*) opposé donc à la vision religieuse, à la perspective anhistorique de la distorsion structuraliste.

Du point de vue de la démarche ontologique lukácsienne, à mesure que se réalise ce processus de « naturalisation » de l'homme en tant que résultat de l' « évolution sociale spontanée, objective, indépendante de l'activité de l'individu », de ce « processus spécifique de synthèse des actes téléologiques des hommes, en réponse à des questions de nature socio-économique », se crée un monde déterminé par la société – processus d'humanisation (LUKÁCS, 2012, p. 447).

Finalement le moment de « l'unité de la théorie et de la pratique comme fin de la scission de l'homme et du monde, comme fin du déchirement des hommes eux-mêmes serait, en ce sens, la venue à soi-même de l'espèce humaine » (VINCENT, 1987, p. 94). Cela nous confirme la perspective selon laquelle « on ne peut pas défendre la fétichisation du corrélat extérieur en homme éternel : la fétichisation d'une prétendue *nature globale invariable et normative* » (BLOCH, 2002, p. 232). La proposition ontologique est donc de la réconciliation de l'être et du social, de la réalisation consciente de l'homme comme être social, dans sa réalité et universalité.

Traiter la généralité humaine implique une vision historique au moins d' « une connivence avec l'histoire » (*ibidem*, p. 235), mais ce n'est pas seulement à titre d'un retour abstrait au moment de la vie dans la nature. La « naturalisation de l'homme » suppose sous le prisme du marxisme que s'engage au niveau de l'imbrication théorie et praxis dans le processus de renversement de toutes les conditions et de tous les rapports *dans lesquels l'homme est un être humilié, asservi,*

abandonné, méprisable ; et suppose aussi dans le même esprit, « l'humanisation de la nature » pour mettre en valeur « que l'individualité de l'homme ne peut d'aucune manière être une qualité originelle, innée » (LUKÁCS, 2009, p. 106).

Encore sous l'angle de cette philosophie radicale marxienne et par le même mouvement, il s'agit d'éviter que la « naturalisation de l'homme advienne dans une maison mère et que l'abolition des différences entre la ville et la campagne se réalise comme abolition de la ville, comme retour à la terre mère » (BLOCH, 2002, p. 235). Enfin, restituer l'humanité suppose l'abolition des conditions d'existence inhumaines dans la société capitaliste. En ce qui concerne la généricité humaine, loin d'un piège historiciste où « les hypothèses découlent automatiquement de l'étude des 'faits', et où l'explication consiste en une collection de relations de cause à effet, ou repose sur les concepts du déterminisme, de l'évolution, etc. » (HOBBSAWN, 2008, p. 39), toute l'histoire de l'homme correspond à l'appropriation par l'homme de son propre être, d'où l'idée selon laquelle « la prédominance de l'historicité ne doit pas non plus s'arrêter à l'analyse isolée de la genèse » (LUKÁCS, 2009, p. 73-74).

En effet, nous partons de cette perspective qui remet ontologiquement au centre le développement de la généricité humaine en partant de l'évolution de l'espèce humaine vers la réalisation de l'être social, celui-ci qui correspond, d'un point de vue général, à l'adaptation active, par la praxis, à son propre milieu. Il devient possible en termes aussi ontologiques de « restituer aux individus la participation à l'activité intellectuelle, sans délégation de compétence, par la participation active à l'élaboration d'une autre vie sociale qui inclut nécessairement la plus haute conscience d'elle-même » se détachant ainsi d'un « praticisme » et d'un schème d'action qui situe « un parti intellectuel collectif » au-dessus de l'organisation du prolétariat opprimé (VINCENT, 2004, p. 59). Au front du processus des forces en lutte pour l'émancipation humaine, c'est surtout « s'attaquer à l'aliénation qui suscite une division mortifère des tâches, privant les subalternes de leur voix » (*idem*, 1987, p. 103) par le travail qui représente

simplement l'activité productive de l'homme en général, l'activité qui lui permet de réaliser l'échange de matière avec la nature ; activité dépouillée non seulement de toute forme sociale et de tout caractère déterminé, mais encore, jusque dans sa simple existence naturelle,

indépendante de la société, située en dehors de toutes les sociétés ; cette activité est une manifestation et une affirmation de la vie, et à ce titre elle est commune à l'homme non encore social et à l'homme socialement déterminé de quelque manière que ce soit (MARX, 1976b, l. 3, p. 738).

De cette manière, à travers la notion de « généralité humaine » on essaye de surmonter certaines limites théoriques diffusées par la tradition marxiste vulgaire, dont la pensée réduit le marxisme à un économisme, pour finalement inclure la perspective humaine relative, au-delà de la dimension sociale d'égalité entre les hommes, à la question majeure concernant la dignité humaine et les alternatives humainement possibles pour dépasser ces temps de capitalisme tardif, d'ailleurs en crise globale (FARIAS, 2015). À la lumière des écrits ontologiques d'actualisation, ces travaux de thèse soulignent que « Marx ne voit pas que la misère dans la misère, comme l'ont fait tous les personnages abstraitement miséricordieux ou les utopistes abstraits, car la dimension d'indignation contenue dans la misère devient force active de l'indignation dirigée contre les causes du mal » (BLOCH, 1991, t. III, p. 538) ; et cela est aussi vrai en ces temps post-modernes, contre les déviations néfastes du capitaliste global.

C) La réification

La critique de la réification passe par un dévoilement du « caractère fétiche de la marchandise », car celle-ci résulte du travail des hommes, qui est occulté par un rapport naturel entre les formes matérielles. En effet, les produits fabriqués par les hommes, mis en circulation dans le marché comme objets utiles, « ont l'aspect d'êtres indépendants, doués de corps particuliers, en communication avec les hommes et entre eux » (MARX, 1976b, l. 1, p. 69). Il s'agit d'un phénomène inhérent à l'être social, ainsi qu'un phénomène de conscience sociale. C'est-à-dire qu'« à ce rapport abstrait avec les forces naturelles correspond un rapport tout aussi abstrait de l'homme avec l'homme. » (BLOCH, 1981, p. 242).

Dans une lettre à Engels sur *Le Capital*, du 8 janvier 1868, Marx (1973, p. 195) souligne « les trois éléments foncièrement nouveaux de l'ouvrage », à savoir : en premier lieu, il ne lui a pas échappé « que si la marchandise a le double caractère de valeur d'usage et de valeur d'échange, il faut bien que le travail représenté dans

cette marchandise possède ce double caractère lui-aussi » ; en second lieu, le fait qu'il a appréhendé derrière les formes phénoménales « rente, profit et intérêt » leur essence occulté sous « la forme générale de la plus-value » ; en troisième lieu, il s'aperçoit du fait que celle-ci est le résultat de la primauté, sur le procès de travail objectif, d'un procès de valorisation subjectif, où l'exploitation est « dissimulée » par la médiation du « salaire ». Pourtant, dans les expériences marchandes simples ou développées (où la force de travail et les moyens de production deviennent des marchandises), la primauté de la valeur ou de la plus-value, respectivement, exige que travail abstrait soit aliéné de ses conditions objectives, c'est-à-dire le travail concret dans une expérience, le procès de travail dans l'autre. Dans les deux cas, en raison du double caractère du travail, la sociabilité du travail abstrait réalisé dans la production d'une marchandise ne s'affirme qu'au moyen l'accès qui en découle aux autres marchandises comme objets utiles. Les rapports sociaux entre ceux qui produisent et personnifient des marchandises se cachent derrière ces choses. Pourtant, le double caractère du travail se trouve à la racine du fétichisme et de l'aliénation propres à la production marchande simple ou développée.

D'autre part, dans les rapports entre l'homme et la nature il y a une abstraction totalitaire au sens d'une abstraction ; celle-ci révèle toujours davantage que ce « rapport abstrait avec les forces naturelles », au détriment de la dimension écologique par « une destruction radicale de ses conditions d'existence naturelles », s'accorde à ce rapport abstrait entre les hommes, pour ne rester centré que sur une praxis réifiée, « qui se limite à la matière sociale » (*ibidem*). D'ailleurs, ce genre d'opération intellectuelle fait que « un être indéterminé » tel la *multitude* ne peut apparaître que comme « un produit mental : une abstraction de toutes les déterminations dont seule la totalité fait de l'être ce qu'il est » (LUKÁCS, 2009, p. 181).

De même, « le capitalisme organisé du *Welfare State* semble en effet pousser à l'extrême les phénomènes d'aliénation et de réification analysés par Marx » (BENSAÏD, 2011, p. 93) lors de son exposé sur le capitalisme industriel, et il est vrai que « la réification des rapports de production et comment ils deviennent autonomes vis-à-vis des agents de la production » (MARX, 1976b, I. 3, p. 751), reste présente à l'état actuel du capitalisme. Dans le cadre où « la primauté attribuée au marché libre et éternel a entraîné la plus extrême des réifications, le devenir

marchandise du monde lui-même » (FARIAS, 2015, p. 131), il y a un processus par lequel « les idées dominantes du XXI^e siècle commençant sont celles d'une domination qui cherche moins à idéaliser son règne qu'à diaboliser les alternatives » (GARO, 2009, p. 49).

Il s'agit d'imposer verticalement du haut en bas l'idéologie dominante du « *there is no alternative* », qui se perpétue pour configurer le « stade suprême de la domination », dans lequel « l'opposition se réduit à rechercher les alternatives à *l'intérieur du statu quo* », qu'au moyen d'un « discours technocratique emprunte le consternant : *on ne peut pas faire autrement !* » (ATTAC, COPERNIC, 2014, p. 113). En bref, il y a de la *realpolitik* à la manière « de la social-démocratie et des staliniens cogérants de l'État providence » (BENSAÏD, 2011, p. 99).

La catégorie de la réification a été développée par le jeune Lukács (1923¹⁹), surtout à partir des écrits marxistes sur le fétichisme et l'aliénation, parmi d'autres influences théoriques²⁰. Cette perspective constitue une forme assez particulière d'embrasser par la pensée, la déshumanisation des relations au moment contemporain de l'histoire humaine. Dans sa maturité Lukács (2009) a repris cette catégorie pour redonner des éclaircissements, ce qui rend toujours pertinente, en ce qui concerne le plan théorique, son usage actuel. Ainsi, la réification demeure une catégorie porteuse d'une « actualité sans cesse à construire et à reconstruire, et cela à partir de son passé le plus fécond et actif et dans ses postérités théoriques et politiques jusqu'à aujourd'hui » (GARO, 2009, p. 16), comme tant d'autres catégories héritées des réflexions marxistes.

À propos de la perception contemporaine du phénomène de la réification d'après celui de l'aliénation « si l'on suit le chemin que l'évolution du processus du travail parcourt depuis l'artisanat, [...] jusqu'au machinisme industriel, on y voit une rationalisation sans cesse croissante, une élimination toujours plus grande des propriétés qualitatives, humaines et individuelles du travailleur » (LUKÁCS, 1985, p. 144). Il s'agit donc pour Lukács (1976, p. 114) de comprendre le mouvement de marchandisation du monde, un monde des marchandises et de leur mouvement sur

¹⁹ *Histoire et conscience de classes*. Édition française de 1976.

²⁰ Notamment les écrits de Max Weber et de Georg Simmel.

le marché, objectivement, un monde de choses achevées où les relations entre les choses surgissent. De ce fait, la naturalisation éternelle du *devenir-choses des relations* – le capitalisme intensifie ce mouvement en même temps qu’accentue « le caractère déshumanisé et déshumanisant de la relation marchande » (*idem*, 1985, p. 150).

En lignes générales, la relation « sujet-objet » (BLOCH, 1977 ; 1981) au sens d’une démarche non contemplative, ne peut pas se contenter de la présentation partielle, en offrant pourtant une image immuable et muette des phénomènes. Contrairement, l’expérimentation méthodologiquement radicale du monde à partir de cette interaction transformatrice entre le sujet et l’objet, doit constituer « une partialité réfléchie, prenant parti pour la transformation et l’édification de l’histoire selon des buts humains, en faveur de toute tendance objective qui va dans ce sens. » (*Idem*, 1981, p. 147). Aussi bien que, par la même démarche, il est nécessaire de comprendre qu’ « il s’agit de critères qui ne se conforment pas à la simple réalité des faits, qui s’opposent même, le cas échéant, à ces faits et qui entendent les faire disparaître dès lors qu’ils représentent des moments réifiés d’un processus » (*Ibidem*). Mais, il convient d’admettre de même, à propos des « catégories dimensionnelles » correspondantes à la notion de temps et d’espace, qu’elles deviennent aussi des « catégories de cadrage ». À l’aide de ces catégories, il ne s’agit pas de vider le maintenant du contenu du passé pour regarder vers un futur isolé, tel que le conçoit l’idéalisme transcendantal ; ou encore « qu’on doive abstraitement négliger l’actualité du présent. » (*Ibidem*, p. 80 *sqq.*).

Loin de la réification « de l’instant qui se vit et de son immédiateté ponctuelle, encore entièrement étrangère à toute forme de médiation », il faut que l’on reconnaisse que « le présent n’est pas encore présence, au sens d’un rassemblement, d’une identification avec un accomplissement réussi et identique » ; autrement dit, ce qui arrive tout au long de cette décennie, surgit des contractions propres au moment actuel avec des éléments réels de continuité historique (KOUVÉLAKIS, 2007, p. 12).

Il est question d’un présent ne correspondant pas pour autant à l’interprétation simpliste, d’un dualisme antithétique, telle celle qu’ont donné Hardt et Negri (2013a, p. 349) aux écrits de Bloch (*Le Principe espérance*). Notamment sur

les « deux modes formels qui constituent précisément ensemble l'ampleur du présent » à savoir « la temporalité capitaliste » qui, selon eux, reste solidement ancrée dans le présent²¹ et l'autre mode correspondant à « la temporalité prolétaire orientée vers le futur ». D'où la question, de quel présent s'agit-il ? Et de quel genre de futur au sens philosophiquement riche de Bloch est-on dans l'attente ?

Par-delà ce projet futuriste abstrait propre à la perspective théorico-philosophique et réductionniste negriste, au sens d'un futur authentique, « ni leur irruption ni, *a fortiori*, leur contenu ne sont déjà pleinement conditionnés, déterminés et donc entièrement prévisibles » (*ibidem*, p. 86) ; une fois qu'on accepte qu' « un futur entièrement connu, auquel fait complètement défaut la surprise du nouveau qui émerge, est pour cette raison même un futur inauthentique » (*ibid.*) ; comme s'il venait vers l'homme « faisant retour dans un contexte ultérieur de quelque chose qui a déjà été », alors, un futur qui se tourne et « se plie sous le joug du passé, voire représente ce passé lui-même en se contentant de l'affecter d'un indice purement chronologique de postériorité » (p. 86 ; 87). Du moment qu'

un passé saisi et fixé dans son isolement n'est rien de plus qu'une simple "catégorie marchande", c'est-à-dire un factum réifié, perçu sans conscience de son fieri et de son processus continu. Mais toute action véritable dans le présent lui-même n'a lieu que dans la totalité de ce processus non mené à terme aussi bien vers l'arrière que vers l'avant ; la dialectique matérialiste devient l'instrument permettant de maîtriser ce processus, d'accéder au Novum médiatisé et maîtrisé (BLOCH, 1991, t. I, p. 16).

D'une manière ample, le phénomène de la réification permet aussi l'analyse des formes étatiques capitalistes globales représentés, par exemple, par la forme hiératique et rigide d'un « Empire » (HARDT, NEGRI, 2000 ; 2004 ; 2013a). Il s'agit d'un État mondial situé à l'ère postmoderne dont la sociabilité inhérente à cette conception (Empire) se cache derrière l'axe naturel des institutions supranationales liées à la division globale du travail. Cette approche s'accorde avec la prospective d'un ultra-impérialisme, favorable aux actions collectives des ensembles étatiques nationaux, dont la collaboration réciproque pourrait être capable de réguler le

²¹ Or selon Bloch (1981, p. 81) « cet instant est si rapide et si étroit que rien ne peut s'accrocher à lui, se maintenir. Le maintenant est donc toute autre chose que le *présent*, bien qu'il constitue le pôle autour duquel s'étend ce dernier. »

capitalisme mondial, pour assurer le mouvement envisagé par Negri depuis les années 1979²², de passage « du marché mondial au communisme » (p. 265 *sqq.*).

Cependant, « les processus irréversibles, même aux stades les plus élevés qu'ils aient atteints, ne sont que des tendances », avec cet énoncé on comprend donc, que « les possibilités d'évolution déterminées peuvent les favoriser ou les freiner, parfois même les exclure, mais jamais, les produire, obligatoirement de manière mécanique » (LUKÁCS, 2009, p. 152). Tomber dans la réification de l'État à l'échelle globale sous la forme d'Empire postmoderne comme le font les negristes, c'est croire à l'idéologie antiprocessuelle et anhistorique selon laquelle « l'Empire revient » de même qu'il n'est pas « une utopie » et que notre humanité n'a « désormais pas d'autre choix que de nous confronter à la formation de l'Empire » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 296).

Cet Empire qui à l'heure actuelle et dans le cadre de post-guerre froide représente, selon ces auteurs, un ordre global, « une forme de réseau de puissances qui requiert la large collaboration des États-nations dominants, des entreprises majeures, des institutions politiques et économiques supranationales, des diverses ONG, des conglomérats de médias et de toute une série d'autres pouvoirs » (*ibidem*, p. 298). Du reste, il n'a rien d'idyllique, il suffit de proclamer que « cette crise n'est qu'un interrègne durant lequel les processus de gouvernance globale constituent l'infrastructure d'un nouvel Empire en formation » ; comme pour l'« État-monde », l'Empire de la vision negriste s'inscrit dans une tendance dualiste et excessivement subjective des temps postmodernes, et ne peut effectivement fonctionner « sans soutien ni régulation politique, juridique ou institutionnelle de ce genre de structure globale » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 329 ; 392).

La dimension objective de la structure des formes étatiques globales n'est-elle pas simplement matière pour l'expression de la *chosification* des rapports étatiques nationaux et transnationaux à laquelle s'attache le technocrate national et transnational. Au sein de ce processus de *chosification* cet aspect caractérise aussi la figure tendue vers la forme animée de la personification de la catégorie étatique,

²² *Marx au-delà de Marx.*

représentée par le bureaucrate tant au niveau national, tant dans la perspective transnationale.

Dans le fétichisme de cet Empire en gestation dans la longue durée, puisque « nous vivons aujourd'hui une période de transition, un interrègne : l'ancien impérialisme est mort et le nouvel Empire est encore en train d'émerger » (*Ibidem*, p. 318). En termes de la personnification de ce concept pour définir la nouvelle condition planétaire, « les attaques et les aventures unilatéralistes qui se sont ensuivies, bien qu'elles aient été effrayantes et tragiques, ne représentaient pas les moments d'un changement radical mais des étapes dans la formation de l'Empire » (*ibidem*, p. 300). Et avec la création de l'ONU « malgré les injustices qu'elles ont dissimulées et les manipulations fréquentes des puissances dominantes, les Nations unies ont parfois remporté des succès en imposant un critère de paix minimal » (p. 321).

Comme « le nouvel Empire est encore en train d'émerger », les altermondialistes d'esprits réformistes ne peuvent que sentir des frissonnements idylliques face au fait que « l'orientation politique réaliste des Nations unies a contribué à éviter des explosions mondiales bien plus destructrices » et que, jusqu'à présent, elle se "refuse" de soutenir les guerres d'agression menées par les États-Unis « à l'égard du contrôle économique unilatéral » (*ibidem*, p. 311) dans le but de maintenir l'hégémonie américaine. Alors que celle-ci, avec la collaboration d'autres États dans la prétention de devenir un « État collectif idéal »,

n'a jamais été autre chose qu'un instrument d'oppression au service de la classe dominante ; [...] à l'ère capitaliste il devient vraiment et uniquement un "État idéal" [...]. La collectivité en son sens authentique, non celle dont on abuse pour des desseins guerriers, ne s'est manifestée qu'à des rares occasions dans l'histoire, mais ces jours-là furent véritablement révolutionnaires (BLOCH, 1981, p. 186).

Du côté opposé, il importe aussi d'échapper aux formes réifiées du sujet de la transformation sociale à l'heure actuelle, réduite à toute sorte d'approche analytique superficielle qu' « incorpore » la lutte des classes au projet néolibéral d'exacerbation de l'individualisme par une conception du monde dont « l'individu semble la réalité essentielle » (LEFEBVRE, 2012, p. 7). Cela pour masquer les inégalités et camoufler l'oppression et l'exploitation de l'homme par l'homme.

Le sujet collectif résistant ne doit pas s'attacher bureaucratiquement à l'économisme, ni plonger dans le volontarisme, en tant que déviations opportunistes qui essaient respectivement d'influencer le prolétariat à travers deux genres d'attitudes idéologiques. La première, à savoir « qui doit sans aucun doute directement limiter, et même freiner, toute praxis réellement efficace, socialement universelle » ; et la seconde, « qui l'isole subjectivement de sa base ontologique légitime, de la totalité dynamique du processus socio-économique dans son ensemble » (LUKÁCS, 2009, p. 208).

C'est donc à ce titre qu'il vient au jour de manière décisive et critique au-delà de la simple perception annoncée de l'exploitation et de la perpétuation des inégalités, le fait de l'actualisation et du réalignement d'un ordre néolibéral démocratique qui comporterait une plus grande diversité d'États. Comprendre les enjeux de cet ordre qui configure un système arbitraire de pouvoir et de violence, de l'inégalité de dignité, en vue de contribuer, au sein des circonstances actuelles, à une critique globale et dialectique du capitalisme pour ainsi dépasser les traditionnels projets d'un "alter" avenir, en élargissant la portée critique d'une théorie qui « donnera à voir les possibles qui sont inscrits dans le quotidien » (COURS-SALIES, ZARKA, 2012, p. 10).

2. La méthodologie

Le moment de construction d'un travail scientifique est toujours un moment de réflexion théorique qui appelle une bonne connaissance des différentes approches, des différentes interprétations. Pour ce travail en particulier, nous avons mobilisé des matériaux divers qui ont déjà été produites à propos du phénomène de la globalisation et des mouvements anti-systémiques propres à cette ère, pour pouvoir ensuite réaliser une réflexion critique du paradigme de la *multitude versus l'Empire* postmoderne, et aussi une analyse de l'*impérialisme global* qui opprime l'ensemble du *prolétariat* (voir la troisième et la quatrième parties). C'est dans ce sens, que nous avons tracé un cadre informatif, des repères des débats théoriques, bref accompagné les débats qui concernent la thématique sur laquelle nous

travaillons pour faire ressortir les lignes de clivage, les axes de réflexion qui concernent ce domaine thématique (BEAUD, 1985, p. 10).

De même, est incontournable la procédure formelle qui distingue le procédé d'investigation du procédé d'exposition ; « à l'investigation de faire la matière sienne dans tous ses détails, d'en analyser les diverses formes de développement, et de découvrir leur lien intime », dès l'instant où cette « tâche est accomplie, mais seulement alors, le mouvement réel peut être exposé dans son ensemble. Si l'on y réussit, de sorte que la vie de la matière se réfléchisse dans sa reproduction idéale, ce mirage peut faire croire à une construction *a priori* » (MARX, 1976b, l. 1, p. 21).

Ainsi, du point de vue de la référence théorique-méthodologique pour traiter le sujet proposé, il y a l'héritage de Goldmann (1973, p. 59 *sqq.*), qui a pris une perspective génétique. Cette méthode sera aussi utilisée dans ce travail de thèse, tout en sachant que « la méthode génétique n'est pas déduction à partir d'un principe *a priori*, mais reconstruction d'une totalité en ses diverses formes, respectueuse à la fois de l'ordre de dépendance ontologique et de la spécificité de niveaux pluriels » (TOSEL, 1994, p. 202).

Il est vrai que faire un rapprochement entre Marx et Negri, célèbres l'un et l'autre pour l'"héritage" de Spinoza, couramment insérés dans des situations concrètes distinctes, comme celles de la modernité et de la postmodernité, de l'impérialisme et de l'Empire, parmi d'autres éléments, a sûrement de quoi étonner le lecteur. D'habitude, un texte sur leurs pensées peut tout au plus mettre en conflit deux auteurs autonomes et antagonistes, comme l'a fait Borón (2002), et bien d'autres auteurs critiques de l'approche de la « multitude postmoderne » au détriment d'un autre type de démarche intellectuelle guidé par la catégorie-figure « prolétariat ». Celle qui vient du renouvellement même proposé par les marxistes conscients du fait que « la possibilité de ce renouvellement est fournie par la transformation du rapport perceptif au monde, rapport perceptif qui implique la sphère du travail mais aussi le monde urbain et noue par ce biais la représentation à la critique de l'économie politique » (GARO, 2013, p. 146).

De cette façon, tout en étant d'accord avec Goldmann (1973, p. 59), on se propose « au contraire » de la réification negriste « de montrer qu'il s'agit là d'une

illusion née d'une vue "anhistorique" qui prolonge vers le passé la situation actuelle, elle-même difficilement compréhensible si on ne la situe pas dans une perspective génétique ». Par ailleurs, cette perspective analytique permettra aussi de montrer qu'entre le vieux Negri et le vieux Marx se pose « toute une série d'éléments communs, peu visibles au premier abord, mais qui n'en constituent pas moins le fondement commun sur lequel s'élaborent d'incontestables antagonismes » (*ibidem*, p. 60).

La conception matérialiste et dialectique des formes sociales et historiques s'est renforcée et actualisée par l'ontologie des marxistes du XX^e siècle, comme Walter Benjamin (2000), Georges Lukács (2009 ; 2001 ; 1982 ; 1979), Henri Lefebvre (1980 ; 2012), Karel Kosik (1968 ; 1978), Pierre Naville (1960 ; 2016), Ernst Bloch (1978 ; 1981 ; 1982-1991), André Tosel (1994 ; 2008 ; 2009), parmi d'autres marxistes dont les contributions confèrent l'aspect dynamique à la méthode propre à cette conception du monde à tous ceux qui veulent « penser par eux-mêmes » (MARX, 1976b, l. 1, p. 11). À partir donc de la compréhension selon laquelle « la méthode, ne dispense pas de saisir en lui-même chaque objet ; elle fournit simplement un guide, un cadre général, une orientation pour la raison dans la connaissance de chaque réalité ». Ainsi au niveau de « chaque réalité, il faut saisir ses contradictions propres, son mouvement propre (interne), sa qualité et ses transformations brusques ; la forme (logique) de la méthode doit donc se subordonner au contenu, à l'objet, à la matière étudiée » (LEFEBVRE, 2012, p. 29).

Enfin, il s'agit d'appliquer cette conception matérialiste, dialectique et historique du monde à une analyse concrète des expériences contemporaines qui tentent de bouleverser l'ordre présent et procéder à partir de cela à la critique de la philosophie politique correspondante, dont la « possibilité réelle réside dans une ontologie qui est à refonder sans cesse de l'Être de ce qui n'est pas encore, ontologie qui découvre de l'avenir jusque dans le passé et dans la nature toute entière » (BLOCH, 1991, t. I, p. 286).

À propos de la conception proposée par les negristes – la « multitude » (HARDT, NEGRI, 2000 ; 2004), Cingolani (2006, p. 31) a souligné que celle-ci n'a déclenché une large discussion que dans le domaine philosophique, alors qu'elle concerne aussi le domaine social et politique. Au sens propre, il a insisté sur

l'importance du concept de *multitude* dans les débats sociologiques relatifs à l'actualisation critique de « la figure ouvrière ou prolétarienne ». Paradoxalement, l'actualisation postmoderne de l'idée de multitude « reste prise dans une logique destinale héritée d'un certain marxisme et qu'elle reste prise dans une téléologie, sinon même dans une théologie de l'histoire » (*ibidem*, p. 31-32). Outre cela, pour Cingolani,

en même temps, la pensée de Negri semble produire parfois les mêmes cristallisations dogmatiques à travers la prise en charge d'un nouveau grand discours sur la mondialisation et sur les formes d'expression contestataire du monde capitaliste et dans le raidissement de sa pensée sur quelques énoncés plus au moins anciens dans l'œuvre tels que "société-usine", "travail immatériel", ou sur quelques slogans : "travail social et revenu garanti pour tous", etc. (p. 31).

Dans ses textes sur Spinoza écrits depuis 1981, Negri (1994 ; 2010) a abandonné de plus en plus la pensée dialectique, sans se rendre compte que « dans le monde fait par l'homme, même la dialectique est une relation sujet-objet, rien d'autre : une subjectivité au travail qui toujours à nouveau dépasse et s'efforce de briser l'objectivation et l'objectivité qui lui sont advenues » (BLOCH, 1977, p. 484), au profit de la pensée antinomique, dans un sens idéologique et éthique.

Un haineux anti-hégélianisme pour nier la dialectique a été alimenté par les philosophes contemporains tels Foucault, Deleuze et Althusser dont les pensées ont fortement été sollicitées par l'élaboration postmoderne negriste, qui oppose directement la *multitude* à l'Empire de nos jours. Ce qui renforce cet esprit de rejet de la dialectique, une dialectique qui « loin d'être une simple caractéristique formelle de l'analyse – style ou méthode d'exposition – s'alimente des contradictions rencontrées par Marx lui-même au cours de l'effort de sa définition, contradictions qui animent de l'intérieur le mouvement de sa réélaboration constante » (GARO, 2009, p. 155). Pour Negri, en conséquence, « le désenchantement des philosophes du devenir, le cynisme des apologistes des médiations du pouvoir, et l'opportunisme des penseurs dialectiques se retournent contre l'être ainsi posé dans sa pureté » (*ibidem*, p. 9 ; 13).

Le monde de l'être social et historique devient superficiel au plus profond d'une totalité abstraite qui peut contenir tant l'Empire que la *multitude sans phrases*, comme dans le cadre de « la grande transformation²³ » (POLANYI, 1983) d'où résulte le processus de globalisation néolibéral, en tant que solution, parmi d'autres, de la crise du fordisme. Les apologistes de la *multitude postmoderne des pauvres* semblent « considérer l'histoire autrement que telle une constellation de dangers », à l'opposé, « la présentation matérialiste de l'histoire fait front à cette constellation de dangers ; c'est en elle que réside son actualité, c'est sur elle que sa présence d'esprit doit faire ses preuves » (BENJAMIN, 2012, p. 246) ; de cette façon, à l'égard de l'indifférence negriste au matérialisme dialectique « l'objet construit dans la présentation matérialiste de l'histoire est lui-même la [figure] dialectique. Celle-ci est identique à l'objet historique » (*ibidem*, p. 247), c'est qui rend problématique, parmi d'autres, l'approche imagée contemporain de la multitude postmoderne.

D'autre part, ce processus de globalisation néolibéral sous la forme d'Empire mondial sera saisi par une pensée éclectique à la fois postmarxiste, poststructuraliste et néo-spinozienne, enfin, « une philosophie sans temps : son temps, c'est le futur ! » (NEGRI, 2007, p. 66), tout en allant à rebours de la réalité en processus dynamique ; alors que ce processus « est lui-même médiation, aux ramifications profondes, entre le présent, le passé non liquidé et surtout le futur possible » (BLOCH, 1991, t. I, p. 237). Aussi, de même qu'en Hollande à l'époque moderne spinozienne, dans le monde à l'ère postmoderne negriste,

l'idée de crise, subsumée sous le processus ontologique, agit en lui : elle met en mouvement tous les mécanismes nécessaires à la constitution du collectif. L'idée de "*multitudo*" transforme le potentiel utopique et ambigu qui la caractérise à la Renaissance en projet et généalogie du collectif, comme articulation et constitution conscientes de l'ensemble, de la totalité. C'est pourquoi la révolution et son bord sont chez Spinoza le terrain sur lequel se fonde une extraordinaire opération de préfiguration du problème fondamental de la philosophie des siècles qui suivront : la constitution du collectif comme pratique (NEGRI, 2007, p. 66).

²³ Dans « *La grande transformation : aux origines politiques et économiques de notre temps* », Karl Polanyi analyse l'institutionnalisation du marché à travers les conséquences de la grande crise économique et politique des années 1930-1945 – de la « faillite » du libéralisme économique au modèle de resocialisation de l'économie.

Au temps présent, les mouvements altermondialistes auraient une « base qui permet d'opposer à l'*imperium* la puissance de développement d'une véritable démocratie révolutionnaire des luttes de la multitude » (NEGRI, 2010b, p. 25). À la subsumption de la multitude à l'Empire correspondrait automatiquement la résistance de la multitude à l'Empire, c'est ce qui servirait de repère pour les actions émancipatrices de la postmodernité. Pour Cingolani (2006, p. 38), la pensée negriste « nous apprend que le mode d'organisation de ces mouvements et de ces luttes est réticulaire, mais cela ne suffit pas à démontrer l'effectivité du concept et à rendre compte de l'efficience de la catégorie de *multitude* ».

D'ailleurs, le défi de saisir la nouvelle configuration de plus en plus globale suit les tendances contradictoires de la réalité effective de l'être social et historique. Le dépassement des frontières nationales qui ont posés les fondements d'un marché mondial avait déjà été affronté par l'ontologie lukácsienne de l'être social. Mais cette perspective a été écartée par la proposition negriste de l'Empire qui généralise, de manière réifiante, le moment pratique subjectif de la multitude, configurant un état de la situation où « le changement dû à la mode, cet éternel aujourd'hui, se soustrait à l'approche *historique* » (BENJAMIN, 2012, p. 247). D'après l'ontologie de l'être social et historique, on ne peut réduire le développement de l'économie capitaliste à sa capacité d'engendrer un processus d'intégration, de socialisation des hommes en nations :

Ainsi sont nées également des idéologies selon lesquelles l'intégration de fait aurait désormais dépassé ces barrières nationales et l'humanité aurait devant elle, comme perspective actuelle, des formes d'intégration plus développées et plus vastes. Jusqu'à présent du moins, cette idéologie s'est avérée prématurée. L'intégration économique du marché mondial n'a pas su jusqu'à aujourd'hui produire des formes propres, plus élevées, d'intégration sociale. Malgré tous les problèmes que les effets économiques du marché mondial ont engendrés, les formes nationales du capitalisme ont réussi à se maintenir (LUKÁCS, 2009, p. 343).

Aux formes principalement économiques et politiques de compétition entre grandes nations réunies dans des blocs régionaux, s'ajoute un conflit géopolitique croissant au sein des États-nations puisque ceux-ci persistent en tant que fonction et cause, nécessaires donc à l'accumulation capitaliste. Au bout du compte, « ne pas

reconnaître l'ampleur de ces antagonismes entre pouvoirs capitalistes rivaux revient à ne pas se donner les moyens de comprendre la nature du monde contemporain » (CALLINICOS, 2006, p. 172), au sens propre ; et, en général, l'on admet comme présumé méthodologique, pour faire face à la théorisation negriste qui nous présente la notion confuse d'un Empire postmoderne, l'approche de l'impérialisme global qui configure au vécu de notre époque, une totalité concrète, complexe et contradictoire ; de la même façon nous prendrons l'actualisation de la catégorie *prolétariat* pour comprendre les enjeux contemporains de la lutte de ceux qui veulent « un autre monde », au lieu de proclamer la puissance de la *multitude* de singularités aujourd'hui confrontée à l'Empire de l'ère postmoderne.

PREMIÈRE PARTIE
LE PHÉNOMÈNE ALTERMUNDIALISTE FACE AU
CAPITALISME GLOBALISÉ

INTRODUCTION DE LA PREMIÈRE PARTIE

Dans la première partie de cette thèse, il s'agit de présenter la réalité contemporaine des mouvements altermondialistes comme phénomène singulier propre à la conjoncture du capitalisme globalisé, pour une analyse particulière « d'une contradiction très forte » qui dénote clairement, entre autres, que « le possible reste en deçà de son affirmation et souvent la désorientation domine » (COURS-SALIES, ZARKA, 2013, p. 63).

C'est le cas des auteurs de l'École française de la régulation qui restent sous le prisme de la société salariale mondialisée et reproduite sans arrêt, prisonnière d'une utopie abstraite qui porte la marque de l'absence de la lutte des classes. A sa place est affirmée la dynamique des mutations techniques de successifs régimes d'accumulation capitalistes. Il importe de souligner que pour ne pas se mettre sous la perspective de la lutte des classes, au niveau de la protestation, la sociologie même des mouvements sociaux a fait une analyse structuraliste qui utilise la notion de cycle, dont la logique suit « en se développant dans des phases de visibilité des mobilisations et, au contraire, en se consolidant dans les phases de latence de la mobilisation » (PORTA, 2008, p. 21). Ainsi, pour chacun de ces cycles analytiques s'est-on servi d'une adaptation des concepts et des théories pour explorer, quelques fois par une spéculation abstraite, les particularités des mouvements actifs à rebours de la globalisation capitaliste à ce moment-là. Il est certain que les investigations sur cette vague des mouvements confirment la pertinence de certains concepts et de certaines hypothèses élaborées et problématisées dans le passé, mais le présent réaffirme le besoin d'actualiser l'analyse autour de ces processus, voire de certaines dimensions des luttes qui sont restées marginales.

Depuis « un siècle de capitalisme » et parmi plusieurs événements comme les impérialismes et les guerres, l'histoire de ce système a été marquée « par la survenue de trois grandes crises structurelles » à savoir, la crise des années 1890, celle de 1929 et la crise de 1970 (DUMÉNIL, LÉVY, 2003, p. 14 ; 22). On a fait, même brièvement, toute « une trajectoire du capital » allant « de la crise de 1929 à celle de la nouvelle économie », pour arriver enfin à « la grande crise du XXI^e siècle » (JOHSUA, 2006 ; 2009). Ces cycles de développement capitaliste ou «

les ondes longues » comme a souligné Mandel (2016), c'est-à-dire les mouvements à long terme de la croissance économique dans le capitalisme, et dont le rythme est asymétrique, dépend certainement des changements radicaux dans le mouvement d'intégration/socialisation de la base et de la superstructure à l'échelle mondiale. Il y a l'évolution tant du mode étatique capitaliste global à la sphère du cadrage des antagonismes entre les États bourgeois que du mode de production global à la sphère de cadrage des antagonismes entre les capitaux²⁴. Chacune de ces deux évolutions ayant leur vie propre, il y a de connexions (formelles et fonctionnelles) entre les sphères distinctes qui traversent les configurations historiquement déterminées d'intégration/socialisation (FARIAS, 2013a, p. 16-17).

À l'écart d'un économisme dont les analyses ne permettent de voir les problèmes du capitalisme qu'en termes purement économiques, au sujet de l'encadrement de la nouvelle conformation mondiale, il est remarquable que « ce monde postmoderne se donne à voir sous les auspices d'un pluralisme désordonné, alors qu'il représente en réalité la forme capitaliste la plus pure jusqu'à présent » d'une part ; d'autre part, il y a un processus de globalisation résultant d'un réarrangement où finalement, « l'intégration économique du marché mondial n'a pas su jusqu'à aujourd'hui produire des formes propres, plus élevées, d'intégration sociale », pour reprendre les mots de Lukács dans les *Prolégomènes à l'ontologie de l'être social* (p. 343).

Certainement, il s'agit d'analyser la réalité des mobilisations antisystémiques « ressenties comme des perturbations pour les relations sociales existantes et pour les institutions politiques, dans sa proximité avec une nécessaire approche critique des phénomènes de domination » (*ibid.*, p. 55). Dans l'après-fordisme la complexité autour de la condition humaine sous le régime capitaliste contemporain nous impose une relecture des conditions à la fois objectives et subjectives, ainsi que du référentiel théorico-conceptuel et de la praxis. Tout en repartant du principe selon lequel « la priorité ontologique de l'économie (forme primordiale de l'échange matériel entre société et nature) ne signifie aucunement l'occultation des autres formes d'intersubjectivité, qui se développent en fonction de

²⁴ À propos de ce rapport dialectique et historiquement déterminé entre l'État et le capital, voir la Figure 5 dans le chapitre 5, troisième partie de cette thèse.

finalités spécifiques » à l'exemple des dimensions concernant « la politique et le droit, la morale et l'éthique » (TERTULIAN, 2011, p. 42).

Il s'agit donc de procéder à une caractérisation de ladite mouvance altermondialiste en parallèle à une analyse conjoncturelle correspondante à l'émergence de ce phénomène nouveau. Comprenons bien que ce mouvement dans une certaine mesure accompagne le rythme du processus de globalisation capitaliste dont la crise invite à dire qu' « aujourd'hui, la question des alternatives de projets est centrale » (COURS-SALIES, ZARKA, 2013, p. 59), nous retrouverons cette idée dans la suite de la thèse, à propos notamment des expériences altermondialistes ; en même temps se réaffirme la lutte des classes – tout en considérant son axe objectif, à savoir la division capitaliste du travail – en tant que moment essentiel de la structure de l' « État capitaliste contemporain » (FARIAS, 2001), cachée sous la réification et camouflée par la simple apparence du pseudo-concret (KOSIK, 1978).

CHAPITRE 1

LA GRANDE TRANSFORMATION SOCIALE ET HISTORIQUE : du fordisme à l'après-fordisme

Introduction

Nous nous tenons ici à une brève présentation critique de l'approche régulationniste de la conjoncture propre à la transition du régime d'accumulation fordiste au régime d'accumulation postfordiste, comme résolution de la crise structurelle des années 1970 ; il s'agit de plus d'en saisir les conséquences au niveau de l'ensemble des décisions et des actions menées par les instances supranationales pour résoudre l'impasse engendrée par ces perturbations. De façon immédiate, cette grande crise se configure « d'abord comme une crise de suraccumulation, de baisse du taux de profit » ; la possibilité de régénération via l'augmentation des investissements supposait, entre autres, d'« augmenter le taux d'exploitation des salariés » (BÉNIÈS, 2005, p. 24), ainsi que la recomposition de l'armée de réserve par le biais de mutations qui se propageaient bien au-delà du domaine économique et politique étroitement compris. Cela implique tant les intérêts opposés entre les capitaux nombreux, qu'entre le capital en général et les prolétaires.

Il faut une délimitation historique, sous l'aspect de la question suivante : quels sont les éléments conjoncturels socioéconomiques importants pour la compréhension du phénomène altermondialiste auquel on fera référence dans un moment singulier ? Celle-ci sociale et historique, en alternant les considérations théoriques et des observations empiriques, permettra aussi la réflexion autour de la nouvelle condition du sujet *prolétaire* et de ses particularités, alors qu'il est confronté à ce moment spécifique du capitalisme, de complexité de plus en plus grande de la lutte de classes. Nous ferons tout d'abord une esquisse critique de la réification techno-économiste du capitalisme qui est pris pour patrimonial et cognitif.

1.1 LA CRISE DE LA SOCIÉTÉ SALARIALE FORDISTE

Dans l'après Deuxième Guerre mondiale, quand la « croissance économique dans les pays capitalistes développés est apparue comme celle d'économies mixtes, où secteurs public et privé, marchés et réglementation, finance privée et fonds d'État, s'interpénétraient », l'expérience de "l'état-providence" se consolide²⁵. Il y a une forme d'État prétendument social qui « est apparu comme un agent économique particulier, émetteur et récepteur de flux traversant toute l'économie nationale » dont l'intervention « a revêtu un caractère légitime, non plus seulement en temps de guerre, mais aussi en temps de paix, pour soutenir la croissance économique » (BRUNHOFF, 1986, p. 19). L'État providence intègre le plan de reconstruction des sociétés occidentales après les dégâts énormes de la Seconde Guerre mondiale. Ce plan, le « Plan Marshall » a été lancé en 1947 par les EUA pendant la Guerre froide, pour aider à la reconstruction de l'Europe après des années de guerre. Mandel (1989, p. 227) a noté l'insistance de Jacques Nagels « sur le fait que le Plan Marshall fut d'une importance cruciale pour relancer l'économie capitaliste en Europe occidentale. » Outre cela,

Au travers de l'opération du Plan Marshall et de l'Union des Règlements Européens qui l'accompagnait, les pays participants s'intégrèrent dans un marché mondial régulé par la loi de la valeur, tout en ayant le dollar américain comme instrument d'échange et de paiement et le pouvoir politique et militaire des États-Unis comme bras séculaire de ce pouvoir sacré. » (*Ibidem*, p. 175-176).

En effet, voulu pour réguler le maintien des emplois aux États-Unis, cette opération exige une planification des garanties de 'remboursement' par les états d'Europe occidentale ruinés par la guerre. Outre la dimension idéologique il s'agit bien de relations institutionnelles pour stabiliser un « bloc occidental ». Après des années de succès, l'expérience d'État providence devient « une forme de compromis devenue trop coûteuse pour satisfaire aux contraintes systémiques d'une

²⁵ « "L'État-Providence" désigne le financement public des dépenses sociales, consacrées à l'enseignement, aux services de santé, aux pensions, à l'indemnisation du chômage. Considéré comme l'effet de politiques reflétant des luttes ouvrières, il subit le poids de la crise des années 1970, difficultés financières, questions concernant sa légitimité et son efficacité, alors que les avancées techniques et le capital financier prennent plus d'importance que la force de travail ouvrière. » (BRUNHOFF, 1986, p. 47).

accumulation capitaliste régie par la tendance constante à lutter contre la baisse du taux de profit » (TOSEL, ca. 2009, p. 3-4).

Ainsi, « après la Deuxième Guerre mondiale, trente années de croissance économique des pays capitalistes développés, malgré de fortes fluctuations aux États-Unis surtout, semblèrent consacrer l'apport des idées keynésiennes et la fécondité de la politique économique » (BRUNHOFF, 1986, p. 26). Mais ça ne sera plus le cas durant les années 1970 : de la libéralisation à la domination des économies nationales par les entreprises multinationales, transnationales, il y a l'avènement de la grande crise du capitalisme les années 1970, « lorsque se détériorent à la fin des années 1960 les performances du changement technique et les niveaux de rentabilité », qui été suivie d' « une double vague d'inflation et de chômage », de sorte que s'instaure un cycle inexpérimenté de restructurations dans les domaines les plus variés de la vie sociale. D'après Revelli²⁶ (1996, p. 77), on est dans le cadre d'une crise « organique » (au sens gramscien du terme), où il y a la « dissolution » de la configuration prise par la production capitaliste sous le fordisme, ainsi que « l'épuisement de l'expérience historique du mouvement ouvrier tout au long du XX^e siècle » qui porte la marque de la « combinaison de parti de masses et d'État social, d'organisation générale et étatisation ».

Au plan idéologique, cette crise vue aussi comme structurelle « ouvrira, entre autres facteurs, la voie au néolibéralisme » (DUMÉNIL, LÉVY, 2003, p. 23), voire à une nouvelle orthodoxie économique, favorable à la régulation de l'économie par le marché soi-disant libre et éternel (BRUNHOFF, 1986, p. 27). Plus ou moins, « quelles que soient les origines du changement de climat social (déindustrialisation relative des pays capitalistes développés, changement des procès de travail, jeu des indemnités de chômage...), ses aspects idéologiques et politiques ont des conséquences » et dans cet état des faits « aucun New Deal²⁷ social n'est en vue, qui améliorerait la situation économique des travailleurs » (*ibid.*, p. 14).

²⁶ Marco Revelli est chercheur et enseignant en Science politique à l'*Università di Torino*. Auteur d'un important article d'analyse du fordisme et du toyotisme dans *Appuntamenti di fine secolo* de Pietro Ingrao et Rossana Rossanda (manifestolibri 1995).

²⁷ Cet ensemble de réformes appelé *New Deal* a « permis certains aménagements institutionnels de la condition ouvrière, sans toutefois avoir l'ampleur des réformes européennes de type social-démocrate. » (BRUNHOFF, 1986, p. 14).

Néanmoins, les innovations organisationnelles et technologiques pour animer le système qui marchait à sa perte ont permis le réarrangement des subjectivités individuelles, une forme transfigurée d'une ancienne pratique du capitalisme, à savoir le « contrôle » du temps – dans et en dehors de l'espace de travail (MÉSZÁROS, 2002). Autrement dit, le renforcement de la domination est « au prix d'une émergence conjointe de nouveaux types de travailleurs ou de chômeurs, dans les "pays capitalistes développés" et dans les "nouveaux pays industriels" » (BRUNHOFF, 1986, p. 15).

Dans la crise structurelle, « c'est donc l'ensemble du cercle vertueux des années "fordistes" qui se dérègle au milieu des années 1970. » (HUSSON, 2014, p. 229). Dans les années 1980, on assiste au redémarrage postfordiste du capitalisme en tant que système politico-économique au sens strict du terme, avec les résolutions majeures apportées par les gouvernements Thatcher et Reagan. Le processus conduit politiquement à la défaillance des forces sociales du travail et à la stabilité des forces néolibérales conservatrices, voire au démantèlement de la particularité historique du « compromis fordiste » institutionnalisé par l'état-providence en vigueur depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Au moment où les droits sociaux conquis sont en train d'être liquidés, « la transition des années 1970 aux années 1980 marque un changement de cours majeur du capitalisme, et la question de la nature du néolibéralisme apparaît cruciale », de sorte qu'au contraire de la fictive culture de paix postmoderne, « le contenu de classe et notamment le rôle joué par la finance dans l'ordre néolibéral sont très évidents » (DUMÉNIL, LÉVY, 2003, p. 28).

Pour les théoriciens de la régulation²⁸, le dépassement de la « société salariale fordiste » (AGLIETTA, BRENDER, 1984) n'a été possible qu'au moyen d'une nouvelle dynamique de mutations techniques tant dans le domaine de la finance et du patrimoine, que dans le domaine cognitif et des technologies de l'information et de la communication (DIEUAIDE, 2001, p. 90 *sqq.*). D'après Farias

²⁸ « La Théorie de la Régulation est née dans la deuxième moitié des années 1970. C'est-à-dire dans un moment très particulier en Europe et aux États-Unis, celui du passage avéré de la croissance à la crise. C'est dans ce contexte très particulier que se forme la Théorie de la Régulation : *tenter d'expliquer le passage de la croissance à la crise, et surtout tenter de le faire sans recourir à des 'deus ex machina' : à de chocs externes. Expliquer ce passage de manière endogène, à partir des mêmes catégories de base, en suivant le cours de leurs métamorphoses, tel est fondamentalement le territoire de naissance et d'affirmation de la Théorie de la Régulation* » (CORIAT, 1994, p. 104).

(2000, p. 90), l'approche de la régulation reste techniciste en ce sens qu'elle suppose la primauté ontologique du progrès technique au sein de la « société salariale », où la lutte de classes ne devient plus le moteur de l'histoire.

Nous constatons que la catégorie *société salariale* qui a été conçue par le courant techniciste de l'École de la Régulation est parfaitement compatible avec l'idée de Radovan Richta (1969, p. 41-42) selon laquelle « les objectifs fondamentaux des changements sociopolitiques [...] dépendent toujours, quant à leur réalisation, d'une structure et d'une dynamique déterminées des forces productives. » Ainsi, le progrès technique entraîne le progrès matériel et, donc la croissance de la production, « en faisant de cette production une création qui donnera à la fois naissance et satisfaction à des besoins et des forces humaines diversifiés. » (*Ibidem*, p. 54). D'autre part,

Ceci suppose d'abord l'abolition de toutes les formes antagonistes de classe qui empêchent une bonne partie des individus de s'approprier la richesse sociale. Cela suppose ensuite — ce qui est une caractéristique de la révolution scientifique et technique — une structure et une dynamique nouvelles des forces productives et par là même une telle intensité dans la création des richesses que le développement général de la civilisation ne soit pas payé par la limitation du développement de la majorité des individus. (*Ibidem*).

Pour la réification techniciste de la société salariale, le progrès technique aurait entraîné en même temps de progrès social au sein de la socialisation capitaliste spécifique qui constitue l'ordre fordiste d'intégration du prolétariat dans le projet social-démocrate. Le post-fordisme en serait la configuration inversée.

D'après Cours-Salies (2017), il est équivoque de voir ces grandes transformations antinomiques et positivistes sous l'angle d'un prolongement de la position de Pierre Naville (1960), tout en niant sa nature critique et révolutionnaire, pour admettre « un dépassement du capitalisme sans révolution sociale, par une profonde transformation de la technique. » Alors que la « question centrale » reste « la dépendance entre les hommes et les femmes à l'égard du travail, et les voies et moyens d'une auto-organisation qui permette de dépasser et d'abolir le rapport salarial capitaliste. » Enfin, pour « faire apparaître les possibilités technologiques nouvelles et l'importance d'une conscience et d'une action politique », en accord avec Pierre Naville,

il est possible, par les luttes de classe, d'aboutir à une situation où « l'exploitation aura certes disparu, mais pour autant les individus n'auront pas l'accès direct aux moyens de production, à la façon d'un artisan ». Il existera donc une « institution spécifique à travers laquelle les individus mettront leur force de travail à disposition de la société. (COURS-SALIES, *op. cit.*).

Cela justifie une démarche nettement héritière de Pierre Naville, concernant surtout son actualisation de la catégorie marxienne de l'intellect général, à savoir :

le développement du capital fixe indique jusqu'à quel degré le savoir social général, la connaissance, est devenue force productive immédiate, et, par suite, jusqu'à quel point les conditions du processus vital de la société sont elles-mêmes passées sous le contrôle de l'intellect général, et sont réorganisées conformément à lui. Jusqu'à quel degré les forces productives sociales sont produites, non seulement sous la forme du savoir, mais comme organes immédiats de la pratique sociale ; du processus réel de la vie. (MARX, 1980, t. II, p. 194).

Tout en accord avec la contribution de Pierre Naville, Cours-Salies (*op. cit.*) a constaté la possibilité tant de réforme que de révolution au moment actuel de l'intellect général, « la condition d'une action politique collective et de ne pas laisser faire l'accumulation capitaliste de la plus-value, permet de changer, au moins partiellement, les rapports sociaux : en créant des gratuités et des services pour tous, des éléments d'égalité et des garanties », d'une part ; de l'autre, « pour abolir le salariat et le travail, d'amples processus historiques seront inventés, expérimentés et imposés par des centaines de millions de personnes. »

D'ailleurs, à propos du progrès technique chez les régulationnistes « c'est paradoxalement chez les partisans de la nouvelle économie que l'on assiste à une résurgence d'un marxisme vulgaire, selon lequel la technique décide de tout » (HUSSON, 2014, p. 235). La formule des partisans de l'école française de la régulation reste « simpliste » puisque son raisonnement suit la formule selon laquelle s' « il y a des nouvelles technologies, il doit donc y avoir aussi plus de productivité, plus de croissance et plus d'emplois » (*ibid.*). Au plan théorique, cette matérialisation rejoint la critique portée par les réflexions de Kosik (1978, p. 16) au sujet d'une

double mystification à savoir « le monde inversé de l'apparence (des idées figées) est ancré dans une matérialité elle aussi inversée (réifiée). »

À l'ère des « systèmes financiers à structures administrées » (AGLIETTA, 1995, p. 59), c'est dans le contexte de l'internationalisation du capital que des régimes d'accumulation intensifs se sont formés, surtout dans les pays centraux. Dans chaque régime de croissance particulier, l'État national jouait un rôle décisif dans la quête du progrès matériel et du progrès social en toute souveraineté à l'intérieur de ses frontières. Il y avait dans ces régimes la triple combinaison de l'organisation de la production (taylorisme), de la planification de l'économie (keynésianisme) et de l'intégration politique (fordisme). En effet, il y a un compromis politique pour redéfinir ce qui persiste à se nommer "projet social-démocrate" à la fois entre les classes sociales et entre les États nationaux. Par contre, à l'ère des « systèmes financiers à structures libéralisées » (*ibidem*, p. 60), la forme d'internationalisation du capital a été mise en difficulté, de même que la régulation étatique et contractuelle de l'ordre et du progrès propre à la combinaison entre le taylorisme, le keynésianisme et le fordisme. Avec la suprématie de la finance, la société salariale nationale a souffert un double choc, à savoir : sous l'angle du progrès matériel, « les marchés financiers façonnent l'accumulation du capital » par l'exercice du « pouvoir créancier », par l'intermédiaire du « gouvernement d'entreprise » ; tandis que sous l'angle du progrès social, les marchés financiers favorisent un « individualisme patrimonial » comme un rapport social qui « remet en cause la souveraineté des États nationaux. » (ORLÉAN, 1999, p. 193).

Démantelant de la société salariale fordiste, « dans les années 1980, le néolibéralisme, à l'aide de tout l'arsenal des politiques publiques, a imposé une toute autre voie en étendant la logique de concurrence à toute la société » (DARDOT, LAVAL, 2014, p. 12). Cette montée en puissance des forces néolibérales menée par ce *duo* au pouvoir, signifie aussi à ce moment l'instauration d'un nouvel ordre *bourgeois*, centré sur la financiarisation, voire sur le passage de l'internationalisation du capital à la mondialisation du capital. Sans doute peut-on voir se dessiner une nouvelle phase des rapports sociaux dans la production capitaliste.

Particulièrement, le néolibéralisme fonctionne sous une logique bien spécifique qui *grosso modo* le caractérise comme « le recul des interventions

étatiques en matière de développement ou de protection sociale ; la croissance spectaculaire des institutions financières ; une large déréglementation financière ; le renforcement des pouvoirs et l'autonomie des banques centrales » (DUMÉNIL, LÉVY, 2003, p. 29). Sur le plan politique, le post-fordisme émerge comme le nouveau paradigme d'organisation du travail qui vient à affaiblir le pouvoir social et politique des travailleurs organisés auparavant dans les syndicats. Ceux-ci peinent « pour résister à l'offensive libérale et, au-delà, pour tracer des perspectives donnant sens à l'action quotidienne » (DEBONS, 1998, p. 166) et ils tombent dans une crise sombre et persistante.

À ce propos, il est remarquable qu'après les premières mesures néolibérales qui ont bouleversé directement l'organisation du travail, le « syndicalisme commence à s'impliquer activement dans un débat qui porte sur les moyens à utiliser, au-delà d'un appui ponctuel aux mobilisations avant tout associatives » (COURS-SALIES, NEUMANN, 1998, p. 9). En plus, il est évident que le processus de précarisation, de délocalisation, de sous-traitance entraîne l'affaiblissement de l'activité syndicale partout au monde :

le chômage de masse avec son cortège de précarisation sociale augmente sans cesse, alors que de leur côté, les effectifs syndicaux continuent à fondre lentement, comme le résultat d'une série d'échecs du syndicalisme, comme par exemple sur la réduction du temps de travail qui fut trop lente et trop partielle (*ibidem*, p. 16).

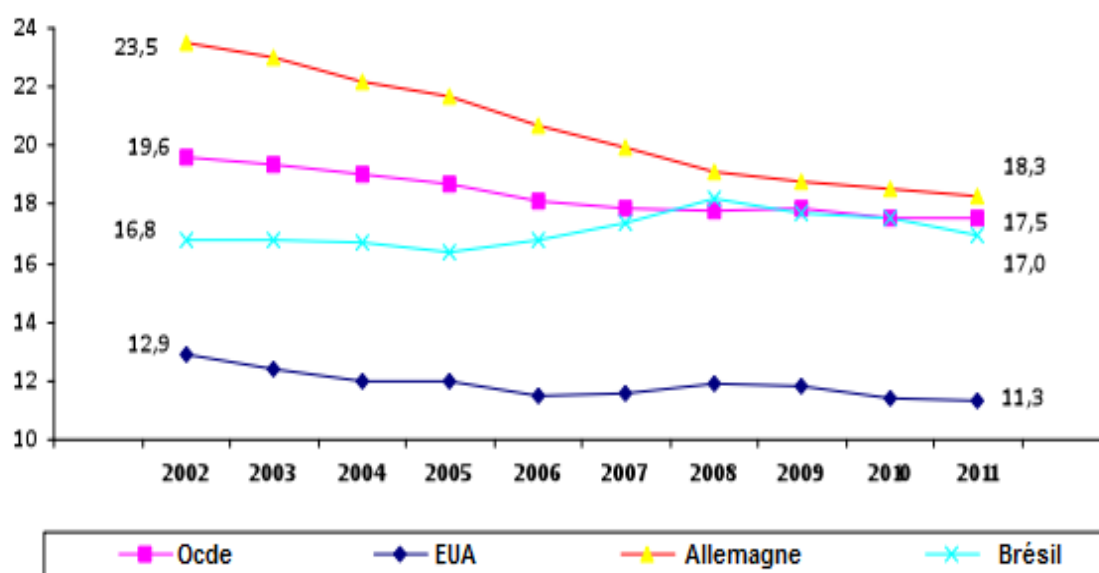
Au bout du compte, « l'entrée au 21^e siècle s'est accompagnée de la réduction de la densité syndicale parmi les travailleurs en secteurs importants des pays » (FPA, 2013, p. 4). En même temps que « la fin de la croissance économique régulière et élevée et l'aiguïsement de la concurrence internationale ont plongé les directions syndicales dans un désarroi stratégique, dont le dépassement vient tout juste d'être entamé » (COURS-SALIES, NEUMANN, 1998, p. 16).

Avec l'affaiblissement du très particulier compromis fordiste-keynésien, il y a une mutation du fordisme « qui à partir des années 80 s'est mué en toyotisme » (MORO, 2009, p. 8). Dans ce régime, le phénomène de désyndicalisation (graphique 1 ci-dessous) semble être à la fois conséquence et cause du processus de « changement du rapport de forces entre employeurs et les employés dans un sens défavorable à ces derniers » ; dans le même temps il a relativement « facilité le

travail de restructuration du capitalisme » (BOLTANSKI, CHIAPELLO, 2011, p. 380). C'est ainsi que la flexibilisation des relations de travail s'intensifie.

En outre, cette grande transformation sociale et historique implique aussi l'accroissement de « la généralisation de l'automatisme technique » (NAVILLE, 1963, p. 35). Ce que cet auteur constatait à cette époque comme une tendance, s'est confirmé aux yeux de l'histoire : « l'apparition d'une société technique autonome [...], superposée à la société humaine et commandée par elle en symbiose » (*ibidem*, p. 39).

Graphique 1 – L'évolution du taux de syndicalisation entre 2002 e 2011 (en % des occupés) : pays de l'OCDE, EUA, Allemagne et Brésil



Source : FPA, 2013, p. 5.

S'il s'agit d'une nouvelle phase du capitalisme dont la périodisation politique a été esquissée par la Trilatérale²⁹ et élaborée par le *shock* Volcker³⁰, « plus que la foi dans les technologies, ce sont les références aux nouvelles formes d'organisation du travail ("le toyotisme") qui jouent un rôle idéologique majeur dans

²⁹ Dans le contexte du monde bipolaire, la Trilatérale (la commission des pays de la triade : EUA-Japon-Europe) s'impose aux années 1973 comme un des principaux instruments d'orientation pour la garantie de la gouvernance de l'économie internationale (BOIRAL, 2003).

³⁰ En termes des politiques, le *shock* Volcker consistait en limiter la croissance de l'offre de la monnaie pour permettre que les taux de profit subissent pour casser l'inflation et la force de travailleurs (PANITCH, GINDIN, 2006, p. 81).

ce climat » d'euphorie vécu pendant cette période d'évolution des nouveaux principes libéraux³¹ (HUSSON, 2014, p. 230).

Pourtant, les années 1990 ont été fortement marquées par l'application en toute puissance de ce modèle néolibéral d'intervention tant dans les sphères économique et politique que dans le domaine social. Ce nouvel arrangement mondial a été finalement adopté par un grand nombre de pays occidentaux et appliqué comme une recette de *développement* et d'*intégration* pour essayer de réduire les risques futurs d'écroulement de l'économie mondiale. Il s'est créé un panorama politique nouveau, avec la chute du Mur de Berlin et la fin de l'URSS, qui, en quelques années, remodèle les paradigmes des questions sociales, la façon même de poser des « questions légitimes ». Au plan idéologique, c'était le moment opportun pour se délivrer des vieux noms, et faire des abstractions qui se donnent l'apparence davantage d'universalisme et de généralité ; ainsi que celui de « s'attacher avec une intense détermination à l'empirique et factuel » et de stigmatiser le résiduel comme philosophique au mauvais sens, c'est-à-dire, l'idéalisme pur, sans pour autant oublier de tomber « dans le matérialisme également occulte et métaphysique – ce sont bien les devises postmodernes » (JAMESON, 1997, p. 21).

Au sujet de la totalité complexe et contradictoire formée par ceux qui ne disposent que de leur force de travail et par ceux qui détiennent les moyens nécessaires pour déclencher un processus de production spécifique, face à « l'abandon des traits idéologiques spécifiques et à l'avènement d'une nouvelle représentation de l'entreprise et du processus économique », on peut mettre en relief le fait que capitalisme perpétue dans sa phase néolibérale, qu'il est, « à bien des égards, un système absurde : les salariés y ont perdu la propriété du résultat de leur travail et la possibilité de mener une vie active hors de la subordination ». D'autre part, « quant aux capitalistes, ils se trouvent enchaînés à un processus sans fin et insatiable, totalement abstrait et dissocié de la satisfaction de besoins de consommation, seraient-ils de luxe » (BOLTANSKI, CHIAPELLO, 2011, p. 40).

³¹ En termes d'une analyse économique, pendant les premières années de néolibéralisme jusqu'à ce moment de crise du capitalisme global, « le taux de profit est à la hausse : on pourrait donc en conclure que le capitalisme a reconstitué son dynamisme et qu'il est entré à nouveau dans une phase expansive. Mais d'un autre côté, c'est un capitalisme qui accumule peu » (HUSSON, 2014, p. 231).

Dans la longue durée, on passe de « l'idéologie anglaise » (CORNFORTH, 2012) au « nouveau siècle américain », le modèle de civilisation porte la marque « d'une certaine libération », où « tout est possible puisque créativité, réactivité et flexibilité sont les nouveaux mots d'ordre » (BOLTANSKI, CHIAPELLO, *op. cit.*, p. 150). Cela est diffusé par la dictature des marchés dans ce contexte de la globalisation néolibérale, dont la logique perverse mine irréversiblement les principes matériels, sociaux et écologiques de la vie humaine, tout en devenant de plus en plus un système prédateur, de manière que « la primauté attribuée au marché libre et éternel a entraîné la plus extrême des réifications, le devenir marchandise du monde » (FARIAS, 2015, p. 131).

Ce tournant historique vers un nouveau *laissez-faire* (voire vers la domination par les multinationales, ainsi que par les marchés libéralisés) a entraîné des désordres au niveau de la vie sociale des pays situés au centre du capitalisme qui autrefois garantissaient les services publics, de même qu'ils étaient les responsables directs de l'élaboration et de la mise en place des politiques publiques socioéconomiques.

Mais la critique radicale de ce nouveau *laissez-faire* doit devenir aussi une complète démythification pour expliquer la persistance de l'État-nation en dépit de l'*Empire*. À propos de ces activités économiques, il est certain qu'il existe, comme à l'époque de Gramsci (1977, p. 469), « une *réglementation* qui porte l'empreinte de l'État, introduite et maintenue par les lois et la contrainte : c'est le fait d'une volonté consciente de ses propres fins et non l'expression spontanée, automatique du fait économique ». De même que le système du *laissez-faire* constitue « un programme politique, destiné à changer, dans la mesure où il triomphe, le personnel dirigeant d'un État et le programme économique de l'État lui-même, c'est-à-dire à changer la distribution du revenu national. » (*Ibidem*). Ces tendances, pas homogènes, du développement économique mondial bouleversent la structure de l'État capitaliste qui se maintient, malgré les problèmes que les impacts économiques engendrent.

Une telle tendance à la constitution d'un gouvernement mondial s'exprime de manière immédiate, sous l'angle de l'intromission étatique régulatrice, dans la recherche du bien commun (universel). Le phénomène se réalise par l'intermédiaire de la négation, comme la perte de souveraineté des États-nationaux dans le domaine

de la politique économique, supposément soumise à l'influence du pouvoir des institutions internationales dans le but d'atteindre la forme hégémonique globale, de l'universalité globalisée. (FARIAS, 2004, p. 13) Cela s'inscrit sous cet esprit et sous une idée : pour atteindre les intérêts de cette communauté globale en matière de démocratie (au niveau interne) et au nom de la paix (au niveau de la politique externe), on ne dépend que de l'économie du marché libre et éternel. Ainsi se configure à l'ère postmoderne la grande communauté globale dans la perspective d'un « mode étatique global » (*idem*, 2013a).

La catégorie de la société salariale fordiste (centrale ou périphérique) aurait du mal à s'insérer dans ce processus, parce qu'on ne saisit pas la nature de la globalisation capitaliste si l'on affirme simplement les aspects universels d'*homogénéisation*, tout en écartant par la pensée des aspects spécifiques concernant la *différenciation* et la *hiérarchisation*. Par contre, la totalisation concrète selon un syllogisme historique nous permettra de penser « la violence des offensives du Capital contre les pays dits émergents et contre les pays les plus pauvres sous différentes formes », spécialement celles perpétrées par le « mode étatique capitaliste global » (*ibidem*), une configuration qui « a semé le désordre, la misère dans une grande partie du monde » (VINCENT, 2004, p. 61).

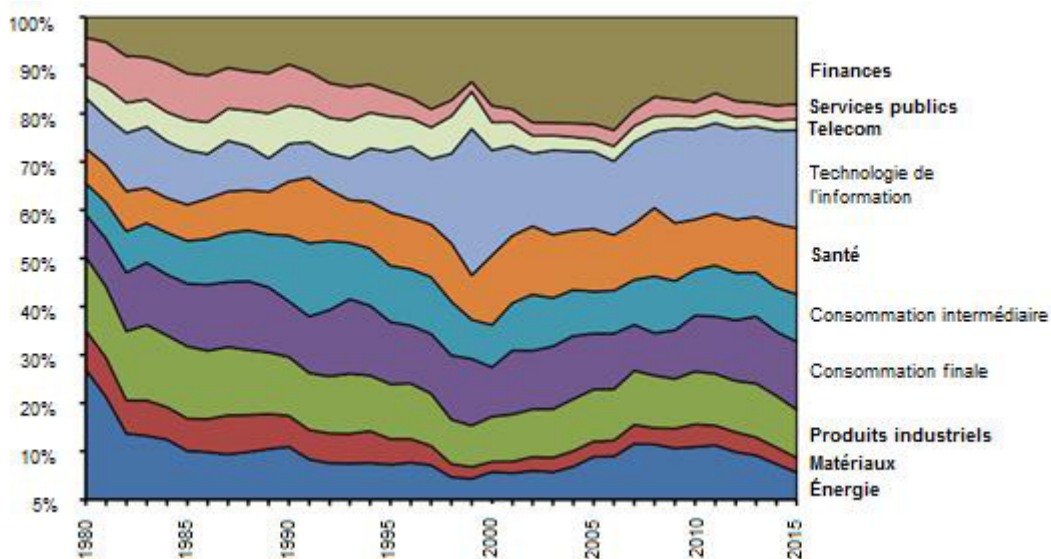
Au bout du compte, la grande transformation sans phrases, propre à l'approche régulationniste du capitalisme (cognitif, comme patrimonial) de nos jours, n'est pas une « abstraction rationnelle » (MARX, 1977) pour l'approche de la grande transformation sociale et historique actuelle de l'impérialisme global, dont la configuration inclut la restructuration du capital et de l'État, sous l'impulsion de la lutte de classes. Celle-ci ne saurait être occultée par la réification, techniciste du capitalisme cognitif, ou économiciste du capitalisme patrimonial.

1.2 AU-DELÀ DU FORDISME ET DANS LA MONDIALISATION

À la fin du XX^e siècle, les prospections technicistes à propos de ce qu'il y aurait au-delà du fordisme ont été élaborées surtout à partir de la « macroéconomie financière » de Michel Aglietta (1995). Le débat sur l'après fordisme ne se concentre plus sur les catégories du toyotisme, de l'uddevalisme, etc. Il se tourne maintenant vers l'anticipation du *capitalisme de demain*, tantôt appréhendé comme « capitalisme

patrimonial » (AGLIETTA, 1998), tantôt comme « capitalisme cognitif » (PAULRÉ, 2001). Même si le capitalisme devient patrimonial, l'actualisation du compromis social et du fonctionnement de la nouvelle société salariale découlerait du même noyau qui résiderait tant dans le progrès technique, que dans l'évolution des systèmes financiers. Le graphique 2 ci-dessous pourrait être utilisé pour illustrer l'exubérance financière, ainsi que l'essor des technologies de l'information et de la communication à nos jours à propos de la réalité des EUA. Avec ce graphique nous constatons que la composition de l'économie nord-américaine a changé, avec des entreprises qui nécessitent de moins d'investissements en capital que remplacent ceux qui demandent plus. Par exemple, le secteur de l'énergie, des matériaux et des produits industriels a représenté 50% de la capitalisation boursière, plus de 1.500 entreprises sur le marché américain en 1980, mais seulement 19% en 2015 (MAUBOUSSIN, CALLAHAN, MAJD, 2016, p. 10).

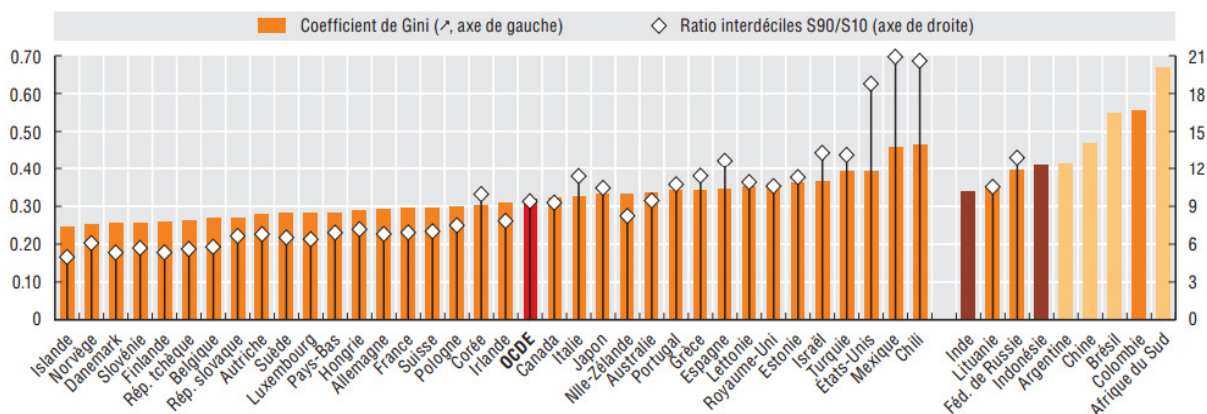
Graphique 2 – Composition sectorielle aux États-Unis de 1980 à 2015



Source : MAUBOUSSIN, CALLAHAN, MAJD, 2016, p. 11.

Il est tout aussi clair que le développement économique d'un marché mondial n'a pas produit une intégration homogène. Les trois graphiques ci-dessous pourraient être utilisés pour illustrer le manque d'équité dans le capitalisme du XXI^e siècle, pour le percevoir à la manière de Piketty (2013). En effet, en 2014 les inégalités de revenu n'étaient pas les mêmes dans les pays de l'OCDE (graphique 3).

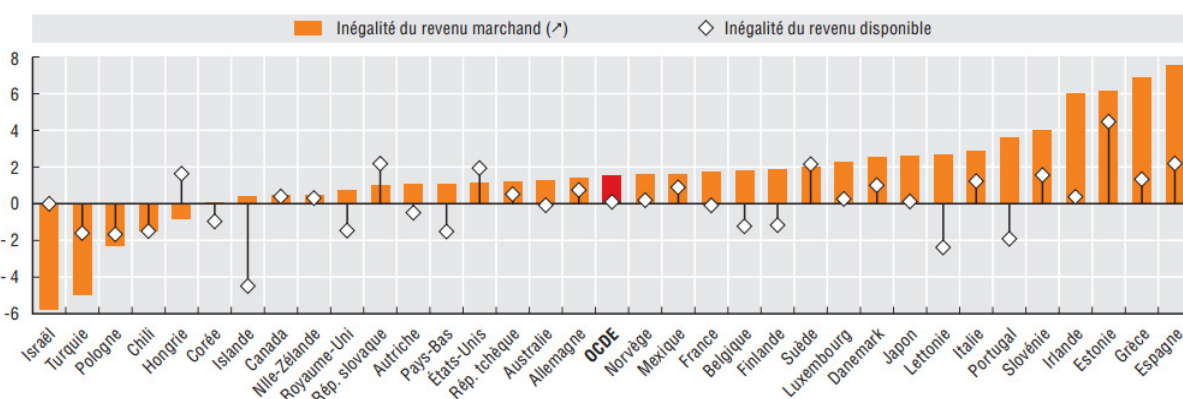
Graphique 3 – Écarts dans le niveau des inégalités de revenu³²



Source : OCDE, 2017, p. 111.

D'autres indicateurs des inégalités de revenu mettent en relief des aspects similaires, comme dans l'écart entre les revenus moyens des 10 % les plus riches et des 10 % les plus pauvres de la population. On constate que les inégalités de revenu sont plus fortes dans les pays périphériques que dans les pays centraux. En général, le revenu marchand (avant les impôts et les transferts), concernant les inégalités des revenus du travail et du capital s'est amplifié avec la crise globale (graphique 4). La répartition du revenu effectif des ménages (après impôts et transferts) est restée globalement la même, dans les cas des pays qui ont pris des mesures fiscales distributives. Par contre, le manque d'équité est relativement plus fort en ce concerne le patrimoine des ménages (graphique 5) vis-à-vis des inégalités de revenu.

Graphique 4 – Augmentation des inégalités de *revenu marchand*³³ entre 2007 et 2014³⁴



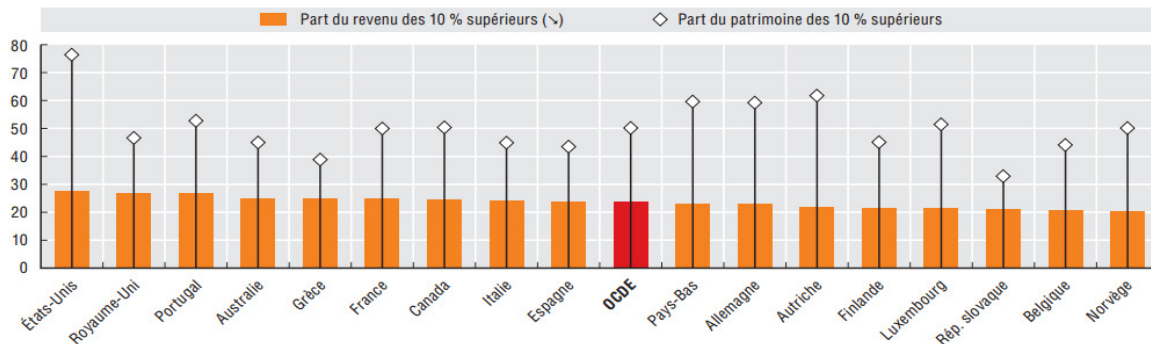
Source : *ibidem*.

³² À propos de ce graphique : coefficient de Gini du revenu disponible des ménages, et écart entre les 10% les plus riches et les 10% les plus pauvres, en 2014 (ou année la plus proche).

³³ La distribution des revenus du travail et du capital (avant impôts et transferts).

³⁴ Variation, en points de pourcentage, du coefficient de Gini pour le revenu disponible et le revenu marchand des ménages, entre 2007 et 2014 (ou année la plus proche).

Graphique 5 – La concentration du patrimoine et du revenu³⁵



Source : *ibidem*.

Toutefois, en accord avec Farias (2015, p. 64), comprenons que ces informations quantitatives, qui restent dans le cadre de la simple logique formelle, indicateurs d'inégalités de revenus ainsi que de financiarisation, se prêtent souvent à la réification numérique, en l'absence de la quantité logique dialectique correspondante, propre au capital comme un tout historique et déterminé. Verticalement, il s'agit d'une totalité à la fois homogène (raison immédiate de la crise), différenciée (raison profonde de la crise) et hiérarchisée (raison ultime de la crise), qui implique la lutte de classes. Horizontalement, il s'agit d'une totalité simultanément universelle (capital financier), particulière (capital commercial) et singulière (capital industriel), qui entraîne la lutte entre les capitalistes (voir le tableau 3). Aussi, il est équivoque de faire l'agrégation de ceux qui personnifient ces catégories dans une totalité abstraite (comme dans la multitude negriste). D'ailleurs, de nos jours un seul capitaliste peut personnifier l'une, les deux ou les trois formes du capitalisme industriel, ce qui rend trop compliquée une « euthanasie du rentier » sous l'impulsion du positivisme de Keynes, telle qu'il avait évoqué devant la crise des années 1929-1933 (1983, p. 255).

Selon la logique néopositiviste, la société salariale actuelle, « la finance oriente en très longue période le développement historique du capitalisme. Elle détermine les conditions de financement qui, alternativement, entraînent des phases longues où la croissance est encouragée, puis découragée. » (AGLIETTA, 1995, p. 59). D'autre part, cet auteur constate encore après les analyses sur les entreprises

³⁵ Le patrimoine est plus concentré au sommet que le revenu. Part du revenu disponible et du patrimoine net des ménages détenue par les 10 % les plus riches, 2012 (ou année la plus proche).

des pays centraux dans la période 1970-1993 une certaine tendance : « rentabilité maintenue mais difficultés à financer le progrès technique ». En d'autres termes, par-delà des activités purement financières, « la croissance dépend en premier chef de l'investissement producteur d'innovations » (*ibidem*, p. 16-17).

En outre, dans la voie du capitalisme patrimonial, *la globalisation financière* s'insère dans le cadre de la « grande transformation que vivent nos sociétés contemporaines » depuis les années 1980 (ORLÉAN, 1999, p. 259). Pour celui-ci encore, il y a un nouveau compromis global et instable entre le « pouvoir financier » et le « pouvoir managérial » complètement différent de l'ancien compromis national et stable autrefois maintenu entre le capital et le salariat du type fordiste-keynésien consolidé dans les expériences de *welfare state*, d'état providence et de *sozialstaat*, par exemple. (*ibidem*, p. 193).

En somme, « on est passé de la régulation fordiste qui privilégiait le pôle industriel et débiteur à une régulation financiarisée qui met en avant le pôle financier et créancier. » (P. 248). Au-delà de cet aspect et face à la dynamique croissante de *prolétarisation*, certainement, « porteuse de crises, la globalisation financière provoque périodiquement, ici et là, des transferts violents de richesse, dont le bilan d'ensemble est incertain, même s'il y a de bonnes raisons de penser que les simples salariés en sont dans chaque cas particulier très rarement les bénéficiaires. » (HUSSON, 2001, p. 355).

Néanmoins, avec les références fréquentes des théoriciens de l'école de la régulation à l'actualisation du progrès technique, matériel et social, à l'ère de la mondialisation doivent se lire les rapports d'exploitation, de domination et d'humiliation de plus en plus oppressifs, matérialisé quotidiennement à l'encontre des intérêts de l'ensemble du prolétariat.

La grande transformation, résultat du passage du régime fordiste au postfordiste n'a pas pris l'allure d'une libéralisation financière de manière spontanée. Parmi d'autres, elle « a été impulsée par le bouleversement de la norme monétaire qu'a provoqué Volker³⁶ en 1979 », et bien qu'elle soit autoritaire dans ses origines,

³⁶ Paul Volcker, président de la Banque de réserve fédérale nord-américaine en 1979, le *Federal Reserve* (EUA), a mis en place la « politique du dollar fort », l'une des responsables du mouvement

une fois qu'elle est bien installée, il faut dire que la régulation financiarisée ne se réalise jamais sans légitimité (ORLÉAN, 1999, p. 249), ou sans légitimation étatique tant nationale que globale.

Face au nouveau réarrangement du capitalisme (cognitif) découlant d'une grande transformation historique et sociale, des auteurs ont essayé de le caractériser en insistant sur certains aspects de cette mutation ; notamment, mais pas exclusivement, ceux concernant le domaine du processus de travail. Cette référence aux mutations admet l'existence d'un « processus d'intégration dynamique qui développe les productions en 'temps masqué', sur la base des nouvelles technologies et de la circulation en 'temps réel' de l'information » (TERTRE, 2002, p. 325). Cette théorisation centre ses analyses sur le rôle de ces innovations (organisationnelle, technologique, sociale), en face même de la multiplication et la globalisation de ces nouveautés.

Toutes ces projections technicistes sur un capitalisme patrimonial ou cognitif demanderaient « une analyse renouvelée qui mêlerait philosophie politique, sociologie et économie. » (ORLÉAN, 1999, p. 262). De la même manière, pour faire la critique de la globalisation financière dans le domaine de l'être social, par exemple, il faut saisir la dialectique des formes et des fonctions étatiques actuelles (FARIAS, 2000). D'ailleurs, il faut s'éloigner aussi du schéma apologétique selon lequel « la finance globale de marché est un puissant stimulant de l'innovation schumpétérienne, donc de l'innovation et de la diffusion du progrès technique, donc de la croissance. » (GIRAUD, 2001, p. 359), alors que les rapports entre capital-fonction et capital-propriété sont loin d'être linéaires.

Pour les théoriciens du « capitalisme cognitif », en ce qui concerne le lien entre la mondialisation et la tendance à l'unification étatique du monde, leurs prospections pourraient être proches de celles de l'*Empire* de type nouveau (HARDT, NEGRI, 2000). Au sein de cette conceptualisation autour d'un *Empire* postmoderne, « ces auteurs nous présentent aussi la perception d'une société complètement renouvelée par les technologies informationnelles et intégrée par des

récessif de l'économie mondiale, spécialement dans les pays en développement (observer les taux d'intérêts élevés).

réseaux de production de l'information » (BRAGA, 2009, p. 64). Il s'agit de la possibilité

qui consiste à observer ou à poser le principe du déclin des États-nations souverains et à considérer que la nouvelle régulation a un caractère mondial. La mutation de l'ordre capitaliste devrait alors être étudiée à ce niveau. Nous n'écartons pas cette orientation mais elle nous semble, au stade où nous en sommes, prématurée. Notre démarche doit par conséquent être comprise comme relevant d'une approche heuristique de la nouvelle régulation et ignorant, dans une première phase, les spécificités nationales des pays concernés. (CORSANI *et al.*, 2001, p. 5).

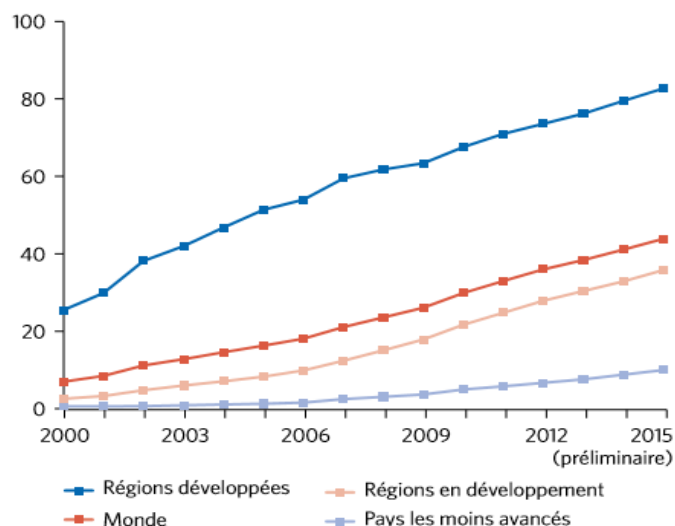
Negri et Hardt affirment constater qu'à l'ère du capitalisme cognitif « la connaissance peut être considérée comme la forme nouvelle du capital au travers de laquelle s'exprime la capacité créatrice des sociétés modernes » (PAULRÉ, 2001, p. 10). Le travail immatériel pour lequel une fraction toujours plus « importante du temps de travail est désormais consacrée à se former et s'informer, à communiquer, à circuler continûment au-dedans comme au-dehors des entreprises, à produire et échanger des connaissances formelles ou informelles », gagne de l'importance. Ceci, avec le support stratégique des NTIC puisqu'avec ces nouvelles technologies de l'information et de la communication « le travail gagne également en autonomie pour se (ré)déployer hors murs des grandes organisations (multi) fonctionnelles, hiérarchiques (bureaucratiques les plus souvent) héritées de l'ère fordiste » (AZAÏS, CORSANI, DIEUAIDE, 2001, p. 23 ; 24).

En outre, à propos de la théorie du capitalisme cognitif, notamment de la théorisation de Negri et Hardt, le processus de restructuration capitaliste serait visualisé sous une perspective restreinte, « le post-fordisme communicationnel dériverait d'un rapport existant entre le refus du travail taylorisé et la matérialisation des désirs et nécessités des travailleurs internationalisés » (BRAGA, 2009, p. 64).

Il est notoire que l'accès aux NTIC et à leur utilisation, dont le rythme, évidemment, sont répartis de façon inégale dans et entre les pays (graphique 6), ce qui a priori doit constituer un blocage au sujet *multitude*. Cette puissance anti-systémique de l'ère postmoderne, comme le développement du capitalisme en général, « prend dans son ensemble un caractère irrégulier, complexe, combiné » comme le signalait déjà Trotsky (1950, I. 1, p. 41). De la même manière, est entravé

son projet de révolution démocratique des connaissances et des informations, au nom, entre autres, d'une communication libre et sans frontière.

Graphique 6 – Nombre d'utilisateurs d'internet pour 100 habitants³⁷, 2000-2015



Source : ONU, 2015, p. 68.

À l'opposé des propositions propres à l'approche du capitalisme cognitif, l'impérialisme réellement existant est potentialisé par des mécanismes originaires des technologies de l'information et de la communication. Loin d'être neutres, ils se dédoublent tant en contrôle médiatique, qu'en contamination et invasion culturelle du *american way of life*, ainsi qu'en de nouvelles croisades manichéistes. Il ne s'agit pas simplement de la « domestication de la culture », car

la fantasmagorie marchande-médiatique ne fait pas que fasciner les esprits, elle s'inscrit aussi dans les affectivités et les sensibilités. Les marchandises vantées et transfigurées par la publicité se proposent sous des jours toujours nouveaux à l'investissement libidinal des clients réels et potentiels, les images et les sons électroniques (cinéma, télévision, internet) fournissent, apparemment sans limites, des schémas de comportement, des objets d'identification (personnes ou choses), des moyens d'évasion. Les marchandises médiatisées et l'imaginaire marchand s'insinuent en fait dans l'inconscient et le psychisme des individus, en leur interdisant de saisir leurs propres expériences et les modalités de leur insertion dans les rapports sociaux. (VINCENT, 2004, p. 57).

³⁷ De 0 à 100 représente le nombre, en pourcentage, de la population qui utilise Internet.

Ainsi, « le triomphe du capitalisme c'est le triomphe de ses méthodes, la consécration de la concentration toujours plus grande du capital avec ses effets sociaux inégalitaires qui iront toujours croissants. » (MEILLASSOUX, 2009, p. 13). Après la crise internationale des années 1970, sous l'emprise du néolibéralisme et du libre marché, on assiste à un désengagement progressif de la forme d'État du compromis fordiste-keynésien, « mais cette liberté des capitalistes et des entreprises serait bien fragile sans l'appui que lui fournissent les États », ainsi que leurs appareils répressifs (DUMÉNIL, LÉVY, 2006, p. 164) ; autrement dit, l'État néolibéral s'est délibérément dessaisi de certaines des fonctions étatiques propres au compromis keynésien y compris de l'alliance entre les travailleurs et les employeurs, mais il est plus fort que jamais, et tout aussi impérialiste que les États au moment du fordisme (*ibidem*, p. 165).

Un aspect important de la globalisation néolibérale concerne la place accordée, par certains auteurs de la théorie du capitalisme cognitif, comme de la conceptualisation de l'Empire postmoderne, à l'hégémonie du pouvoir économique-politique des États-Unis. Sur cette question, nous avons considéré le grand syllogisme du mode impérialiste global dans lequel s'insère l' « impérialisme collectif idéal » (FARIAS, 2013, p. 32 *sqq.*), en tant que forme planétaire universelle, dont l'une des formes phénoménales est la Triade³⁸, sous l'hégémonie des États-Unis. Il s'agit aussi de comprendre que le procès économique-politique qui donne cette forme à la globalisation capitaliste n'est pas complètement achevé, les contradictions internes sont visibles dans ce grand syllogisme tant du point de vue du capital, qu'au niveau des diverses formes d'existence de l'État capitaliste contemporain (*ibidem*).

En ce qui concerne la conceptualisation de l'Empire postmoderne, c'est bien la logique des grandes organisations qui a été transposée par Hardt et Negri (2000 ; 2004) au domaine de l'État compris à l'échelle mondiale et qui finit pour corroborer cet effort de réélaboration d'une nouvelle théorie, pour rendre intelligible le capitalisme de l'heure actuelle. Ces représentants d'un certain post-marxisme occidental opèrent une nouveauté théorique qui est « d'une grande diversité et d'une grande fécondité » mais en compensation ils ont « redéployé ses perspectives et

³⁸ Le terme la Triade ici fait référence au tout formé par la Commission et la Banque européenne, ainsi que le FMI.

parfois transposé ses problématiques » (GARO, 2013, p. 190) sans tenir compte des particularités de ce moment historique de reproduction du système capitaliste.

À ce propos déjà « les années 1970 ont été le théâtre des comportements d'une multitude de sujets sociaux qui unifiaient non pas une éthique du travail mais un système de besoins voire un véritable modèle hédoniste » (COCCO, 1994, p. 216). Enfin, du terrain de l'industrie et de l'image de l'*ouvrier-masse* vers le *non-lieu* de la postmodernité impériale où les singularités de la multitude sont toujours en lutte, la logique s'est invertie et « c'est le capital qui a dû sortir de l'usine, et se plier à la logique et aux lignes de fuite suivies par cette nouvelle subjectivité sociale » (*ibidem*) ; un processus quasi automatique conformément à ce post-marxisme dont la méthode analytique persiste sans la dialectique.

Certes la dynamique des capitaux nombreux manifeste les inégalités de répartition de la richesse, entraîne des désastres écologiques, les désordres financiers et l'inefficacité des politiques économiques nationales, alimentées par l'échec des institutions internationales. Insistons sur ce fait : elles n'ont pas réussi à mettre en place leur projet de nouvelle architecture depuis la crise asiatique (de 1997). Nous devons donc cerner un changement de plus d'une vingtaine d'années. Le défi actuel des visions de la régulation résiderait précisément dans le processus de « négation de la négation » selon lequel d'abord l'État keynésien a été nié par la globalisation financière ; ensuite, il y a eu la disparition de la primauté du politique sur les finances entraînant les désordres du capitalisme mondial.

Enfin, il faut nier l'inversion de la hiérarchie des principes entre le marché et le politique mise en place par le néolibéralisme, et cela revient à affirmer la conception cosmopolitique de l'État dans la mondialisation (AGLIETTA, BERREBI, 2007, p. 400). L'économie politique de la globalisation financière pose la question de la régulation du capitalisme à l'échelle mondiale, sans toutefois déterminer en détail la nature de classe de la forme étatique qui sera chargée de cette tâche fonctionnelle. C'est une vision fonctionnaliste dont la perspective est partagée avec la philosophie politique de l'Empire (FARIAS, 2013b).

Conclusion

Dans l'analyse de la grande transformation sociale et historique qui a dépassé le fordisme, les diverses interprétations de la dynamique des mutations techniques prennent la voie de la régulation réformiste, dans la théorie du capitalisme patrimonial comme dans la théorie du capitalisme cognitif.

L'interprétation donnée par la théorie du capitalisme cognitif dont les efforts analytiques sont centrés sur certains aspects indiqués par l'école française de la régulation³⁹, a présenté quelque originalité. On souligne surtout les discussions sur le rôle des nouvelles technologies de l'information et de la communication, ainsi que la réalité (pas répandue et hégémonique au niveau mondial) du travail immatériel.

Les contradictions spécifiques du développement du système capitaliste doivent être analysées, dans leur logique d'ensemble comme dans leurs spécificités ; elles demandent une étude des rapports capitalistes au-delà des inégalités de revenus et de l'exubérance financière.

L'économie politique de la globalisation de la société salariale reste très critique à la forme de capitalisme de l'époque située au-delà du fordisme et dans la globalisation. Toutefois elle ne parvient pas à des positions critiques par rapport à la dynamique du système social et de son probable avenir. Il lui faudrait prendre en compte et analyser les formes étatiques qui se mettent au même diapason de la mondialisation du capital, de même les positions de classe concernant les intérêts spécifiques et la question de l'émancipation de l'ensemble du prolétariat, dans un contexte de plus en plus oppressif. C'est bien dans cette conjoncture qu'émerge la mouvance altermondialiste, dont on exposera par la suite les principales caractéristiques.

³⁹ En somme, pour cette école « le capitalisme n'est pas viable sans un appareil d'institutions venant encadrer et réguler les tendances autrement déstabilisatrices du fonctionnement "spontané" des marchés. » (LORDON, 2009, p. 245-246).

CHAPITRE 2

LA MOUVANCE ALTERMONDIALISTE : la multiplicité des expériences

Introduction

Dans ce chapitre, il s'agit surtout d'examiner le processus constitutif des résistances d'abord antimondialiste et, ensuite altermondialistes. Elles ont émergé depuis la restructuration du marché capitaliste par la flexibilisation/précarisation du travail et la privatisation de la sphère publique, la libéralisation des économies mondiales jusqu'à l'avènement de la 'globalisation néolibérale'. Pour cela, il importe d'avancer trois perspectives d'approche, à savoir :

1) le façonnement des acteurs en mobilisations et leurs formes d'action au rythme de l'aggravation de la situation socioéconomique, politique et culturelle qui entoure l'ensemble du prolétariat ;

2) le cadrage spatio-temporel des actions spécifiques à cette période du capitalisme ;

3) la forme d'organisation mobilisatrice adoptée par ces représentations des luttes, pour faire face à la conjoncture capitaliste de crise depuis 2008.

Divisé en trois sections, ces approches se présentent dans la discussion de la généalogie du mouvement altermondialiste, par la compréhension de la configuration actuelle des actions vis-à-vis de l'état de crise économique concomitamment aux diverses formes d'attaques à la dignité humaine, en passant aussi par une lecture de l'expérience singulière de réalisation des forums sociaux.

2.1 LA GÉNÉALOGIE DU MOUVEMENT

Aujourd'hui, la *mouvance altermondialiste* est marquée par un discours qui gravite autour de la nécessité de saisir une autre forme de globalisation, même si cela n'a pas toujours été posé en ces termes. D'un moment purement antiglobalisation ou antimondialisation (anti-FMI, anti-BM, anti-OMC...), cette

mouvance est passée à l'opposition au modèle actuel d'intégration globale et s'est convertie à « un processus permanent de recherche et d'élaboration d'alternatives » qui, théoriquement, essaye de n'être pas réduit aux manifestations sur lesquelles il s'appuie (FSM, 2001, p. 1). D'un point de vue plus large, ce mouvement de résistance d'ensemble (antiglobalisation ou antimondialisation) à la logique capitaliste comporte un espace politique commun à des organisations, des mouvements sociaux diversifiés ; il est une mise en dialogue des différences des diverses luttes (syndicalistes, écologistes, féministes, défenseurs de droits de l'homme et des minorités ethniques etc.). Il assemble le local et le régional, l'universel et le spécifique, sans pour autant faire saisir à chacune les déterminants qui pourront les unifier a posteriori (si l'on pense, par exemple, en termes de la lutte de classes).

Dans cet état des choses, il faut insister sur le fait qu'il existe une divergence théorique, ou plutôt un débat par rapport à la dénomination de ces moments de rassemblement contre cette modalité capitaliste de la globalisation. Pour Callinicos (2003, p. 8), le « *mouvement antiglobalisation* est une dénomination absurde pour un mouvement qui se sent fier, précisément, de son caractère international et d'avoir été capable de promouvoir des mobilisations de manière efficace au-delà des frontières et dans les cinq continents. »⁴⁰

Pour bien d'autres, il s'agit d'un mouvement d'une « société civile globale » pour une « justice globale » (PORTA, 2008), où il suffit de réaffirmer que nous vivons dans un monde injuste et que la lutte consiste à rendre évidente la dynamique perverse de la financiarisation et de la répartition des revenus (PIKETTY, 2013). Au bout du compte, le changement qualitatif a favorisé le mouvement vers un autre format d'intégration globale sans pour autant expliciter les propositions voire les termes de ce nouveau processus de globalisation (mondialisation) au-delà des désirs d'un marché libéralisé.

Par la suite, le mouvement antimondialisation devient de plus en plus proche du qualifiant « altermondialiste » ; il peut être saisi à partir de la lecture de

⁴⁰ Ce que les représentations des mouvements réunies lors de la réalisation du deuxième Forum Social Mondial ont bien saisi : le passage de l'anti-globalisme ou de l'antimondialiste à l'altermondialiste.

phases distinctes vis-à-vis des transformations au sein même du mouvement, ainsi que sous l'effet de la conjoncture d'aujourd'hui, en crise globale et en guerre permanente. En ce sens, toutes proportions gardées au niveau de la procédure investigatrice, différentes contributions sont valables concernant cette approche du mouvement en phases, à savoir : l'analyse proposée par Pleyers⁴¹ (2007 ; 2013), sociologue spécialiste des mouvements sociaux y compris du mouvement altermondialiste ; l'analyse faite par un membre actif du Conseil International du FSM, Massiah⁴² (2011, p. 63), qui reconnaît que « de 1980 à 2008, plusieurs périodisations sont possibles. » Pour la compréhension de ces périodes, nous partons de la chronologie tracée par Seoane et Taddei⁴³ (2001), les sud-américains liés au CLACSO (*Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales*).

Pour certains auteurs, le mouvement antiglobalisation apparaît au même moment où sont adoptées avec beaucoup de conviction et de manière intensive des mesures néolibérales de réajustement des économies endettées des pays sous-développés. Ainsi, dans la perspective de Massiah (2011, p. 64-66), il y a l'analyse de la construction et de l'évolution « du débat stratégique » : la première période du mouvement altermondialiste est encadrée dans la conjoncture des années 1980 (de 1980 à 1989), dans laquelle il se présente comme un moment particulier des luttes du Sud « contre la dette, les famines et l'ajustement structurel » imposé à ces pays par les organismes internationaux propres à ce nouveau moment du développement capitaliste à savoir, le G7, le FMI et la BM. D'ailleurs,

Au Sud, où sont les majorités qui subissent de plein fouet l'impact des négociations commerciales internationales et des ajustements structurels, les mouvements paysans, les rébellions indigènes, les syndicats, les églises et les partis de gauche ont, bien avant les déferlantes de Seattle ou de Gênes, mobilisé en masse contre ce qu'ils considèrent souvent être les derniers avatars de l'impérialisme (POLET, DELCOURT, DUTERME, 2003, p. 4).

⁴¹ Pour Pleyers il faut saisir les quatre moments du mouvement altermondialiste, à savoir la première période s'inscrit aux années 1990, la deuxième va de 2001 à 2005, la troisième période, de 2006 à 2010 et enfin, la quatrième se configure par les événements depuis 2011.

⁴² Selon Massiah (2011), la première période va de 1980 à 1989 ; la deuxième de 1989 à 1999 et la troisième, de 2000 à 2008. « À partir de 2008, le mouvement, confronté à la crise globale, franchit une nouvelle étape » (p. 64).

⁴³ La chronologie proposée pour Seoane et Taddei (2001) situe la genèse du mouvement antimondialisation en 1996, au moment de la Première rencontre intercontinentale pour l'humanité et contre le néolibéralisme au Mexique. Elle situe la Bataille de Seattle comme le « baptême de feu » de l'antimondialisation.

De même, le centre du monde capitaliste désorganisé assiste aux manifestations de quelques ONG et d'autres centres d'étude et de recherche à l'occasion des sommets du G7 en 1984 (à Londres) et 1989 (à Paris) ; par exemple, des actions de l'ONG TOES – *The Other Economic Summit* et du CRID (Centre de recherche et d'information pour le développement) avec le Cedetim (Centre d'études et d'initiatives de solidarité internationale) engageant des groupes très divers. Pour Massiah (2011, p. 66), il est déjà admissible de traiter ces manifestations contraires au processus de globalisation à grands traits néolibéraux, en termes « anti(alter)mondialisation » (LABICA, 2002, p. 177), alors même qu'elles se contentent « souvent d'accompagner les méfaits du néolibéralisme » (*ibidem*).

Pour Pleyers (2013, p. 1), en partant de cette conjoncture des méfaits du néolibéralisme, spécifiquement celle du milieu des années 1990⁴⁴, « quatre périodes peuvent être distinguées dans la courte histoire de l'altermondialisme ». Ces politiques d'inspiration néolibérales, sont déterminantes en première instance pour les mobilisations tant au niveau local que régional. En ce sens, il ne faut pas perdre de vue les intenses « campagnes internationales, des réseaux et des rencontres d'intellectuels militants, d'ONG et de contre-sommets » qui dénonçait spécialement l'influence grandissante de l'OMC, le pouvoir des sociétés transnationales et le poids de la dette du Tiers-Monde.

Selon la chronologie tracée par Seoane et Taddei (2001), la genèse du mouvement altermondialiste, ou antimondialisation pour ce premier moment concernant la vague des résistances mondiales, nous amène probablement au Chiapas, au Mexique, à la première rencontre intercontinentale pour l'humanité et contre le néolibéralisme à l'initiative de l'*Ejército Zapatista de Liberación Nacional* (EZLN), réalisé en 1996. Considérée par plusieurs comme la première convocation d'expression internationale contre la mondialisation néolibérale, cette rencontre donnait suite aux manifestations locales contre la consolidation du *North American Free Trade Agreement*⁴⁵ – NAFTA. Mais cette mobilisation zapatiste a associé « la défense des exploités les plus exploités (les Indiens du Chiapas) à un discours

⁴⁴ Donc, un peu plus tard par rapport à la proposition analytique de Massiah (2011).

⁴⁵ En français, Accord de Libre-Échange Nord-Américain. Constitue un traité de libre commerce entre le Canada, le Mexique et les États-Unis, en ayant le Chili comme associé. Il a entré en vigueur en 1994.

universel contre le néolibéralisme » (AGUITON, 2001, p. 24). La question que l'on pose à ce mouvement antimondialisation : comment peut-on entamer un processus de transformation globale sans incorporer la lutte contre l'exploitation ? Ce n'est pas juste, pour ne pas dire que ça sera une abstraction peu rationnelle.

Pour les sud-américains, ainsi que pour Pleyers (2013), les premières manifestations de caractère antiglobalisation se situent aux années 1990. Seoane et Taddei soulignent encore les événements de 1997⁴⁶ : un type d'articulation internationale vis-à-vis de la diffusion de l'avant-projet de l'Accord Multilatéral sur l'Investissement (AMI). Ce traité aura été orienté pour la protection des investissements du capital étranger en dépit de l'intervention des états-nations et des peuples (SEOANE, TADDEI, 2001, p. 108). Ce qui accentue le caractère réactif et dénonciateur de ces mobilisations antiglobalisation.

Aux origines du processus de globalisation, – à la base duquel il y a eu la gestation d'une *mondialisation du capital* ou d'un *capitalisme mondial* –, se trouve la marche vers le marché mondial. Certes, il dépasse les « frontières », potentiellement mondial, mais non pas les « barrières » nationales⁴⁷. Liées à cet horizon stratégique de nouvelles idéologies sont nées, un phénomène déjà observé, le fait que « l'intégration économique du marché mondial n'a pas su jusqu'à aujourd'hui produire des formes propres, plus élevées, d'intégration sociale⁴⁸. » Les forces contraires à cette forme spécifique d'évolution – les altermondialistes en quelque sorte – s'organisent du local au mondial.

Pour maîtriser cette question dans sa « nouveauté », il est important d'insister encore sur le fait que les manifestations contre l'AMI (en 1997) – cette sorte de Constitution au profit du marché mondial qui était en train d'être négociée au sein de l'Organisation de coopération et de développement économique (OCDE) – configurent le premier moment de l'articulation européenne-nord-américaine

⁴⁶ Pour Rodríguez (2014, p. 273), un autre auteur lié au CLACSO, les manifestations contre le projet américain de communauté économique – l'ALCA (*Área de Livre Comércio das Américas*) ou ZLÉA (Zone de libre-échange des Amériques) apportent la marque de l'opposition à la transnationalisation néolibérale.

⁴⁷ « si ce capital s'est internationalisé dans ses investissements et peut le cas échéant ignorer les frontières, il n'est pas devenu pour autant "apatride". Chaque acteur principal de ces colosses de la banque ou de l'assurance a su se lier aux géants de l'industrie nationale de son pays d'origine. » (BENSACENOT, 2014, p. 34).

⁴⁸ Déjà cité dans ce texte : LUKÁCS, 2009, p. 343.

opposée à la politique néolibérale. La participation d'un ensemble d'ONG, représentant les mouvements sociaux, les activistes et les intellectuels, fut significative, une victoire et un signe de la naissance d'un mouvement d'antimondialisation. Face à l'objectif de ces mobilisations singulières, le problème qui se pose dans ce premier moment, est celui de la reconnaissance des "nouveaux" sujets en lutte, au-delà de la dimension économique.

Au cours de cette année, le projet de mondialisation du capitalisme a commencé à rendre présent à l'esprit les conséquences de l'ensemble des politiques d'orientation néolibérale dorénavant approfondies par un autre accord (Accord de Maastricht), « les nouvelles interventions de l'État sont liées à la dépréciation du travail et à la division des travailleurs » (BRUNHOFF, 1986). Aux États-Unis notamment, les travailleurs de l'entreprise *United Parcel Service* (une entreprise postale) se sont mis en grève pendant deux semaines, après l'appel du *Teamsters*, le syndicat de camionneur, pour réclamer contre le modèle de flexibilisation du travail et la généralisation des emplois précarisés promus par les institutions économiques internationales et les dirigeants des entreprises.

Cet appel a été rejoint par la confédération syndicale nationale – *Federation of Labour Organizations* (AFL-CIO) et eut pour conséquence la mobilisation solidaire de plusieurs catégories professionnelles (*ibidem*, p. 109). Toujours en 1997, sur la base de cette chronologie tracée par Seoane et Taddei (2001, p. 109 *sqq.*), on observe l'influence de la première Marche Européenne convoquée par le mouvement des sans-emploi, avec le soutien des syndicats, des organisations des sans-papiers et des droits humains de différents pays d'Europe, contre le chômage, la précarisation et les exclusions aboutissant à Amsterdam.

Dans la deuxième moitié des années 1990, la reconstruction capitaliste (le néolibéralisme) avait atteint un point d'inflexion (KOUVÉLAKIS, VAKALOULIS, 1995, p. 50). Du moins théoriquement, il ne s'agit plus de croire à la répétition de l'histoire des formes capitalistes, mais plutôt d'affirmer la possibilité d'une grande transformation sociale et historique, pour l'abolition de l'état de choses présent, en accord avec les anticipations concrètes marxistes. Cette marche pour transformer activement le présent s'orientait à la fois vers le passé au sens de la remémoration (d'inspiration benjaminienne), des grandes manifestations en territoire français en

1995⁴⁹, en lignes générales, contre la libéralisation de l'Europe, pour une Europe plus sociale. Manifestement, « en cette fin du XXe siècle, nous assistons à une extension de l'exploitation capitaliste et du sous-développement dans toutes les directions, géographiquement et socialement. » (MEILLASSOUX, 2009, p. 12).

Pour Seoane et Taddei, cette constellation de manifestations marque un moment dans lequel le local, voire le national, assume une grande importance au sein du mouvement antimondialisation ; citons quelques-unes, comme la « guerre de l'eau⁵⁰ » en Bolivie (2000), les mobilisations massives des paysans de l'Asie et de l'Amérique Latine qui à partir de 1993 s'organisent, avec les paysans d'autres pays des différents continents dans l'organisation internationale *Via Campesina*. De même, pour Pleyers (2013) elles délimitent la première période, celle de « la formation d'un mouvement global » qui combine le local et le régional, mais qui reste essentiellement organisé « autour de campagnes internationales à l'exemple des mobilisations contre la dette du tiers-monde, des réseaux et des rencontres d'intellectuels militants et d'ONG et de contre-sommets » (PLEYERS, 2013, p. 1).

La périodisation de Massiah (2011, p. 64) situe ces mobilisations anti-systémiques dans la deuxième phase de la périodisation du moment de l'histoire du mouvement altermondialiste, celle qui va de 1989 à 1999, où « le mouvement se construit dans la contestation des institutions internationales et de la mondialisation ». Il réalise une approche fortement centrée sur les luttes sociales au Nord, notamment en France, en Allemagne et aux États-Unis, soit contre l'AMI (en 1998), soit contre les grands-sommets internationaux⁵¹, même si d'autres types de campagnes suivent en peu partout – au Mexique de l'EZLN, en Pékin du mouvement féministe, à Vienne autour de la question urbaine entre autres. (*Ibidem*, p. 66-69).

⁴⁹ De 24 novembre au 15 décembre 1995, se constitue en France un « mouvement de grèves et de manifestations contre le plan Juppé de réforme de la Sécurité sociale, la réforme des régimes spéciaux et le contrat de plan SNCF. » (KOUVÉLAKIS, 2007, p. 9).

⁵⁰ Les plus diverses catégories se sont mises en lutte contre le gouvernement Hugo Banzer dans ce pilier ouvert par la « guerre de l'eau » de Cochabamba en 2000 contre la privatisation de la *Servicio Municipal de Agua Potable y Alcantarillado* (Service Municipal d'Eau Potable et d'Eaux d'égout) par l'entreprise multinationale *Aguas del Tunari*. Après la signature de ce contrat de concession, les différents mouvements sociaux commencèrent à diffuser les termes de cet accord, qui parmi d'autres, offrait des avantages au *Consortio Internacional Aguas del Tunari* en détriment de la qualité des services et ainsi autorisait l'augmentation du tarif d'eau (PFRIMER, 2009, p. 260 *sqq.*).

⁵¹ À exemple de la campagne élaborée à l'occasion de la réunion du G7 en 1998.

On constate, au sujet de « l'intégration des nouveaux mouvements féministes dans le mouvement anti-mondialisation libérale » (PLEYERS, 2007, p. 21), la difficulté propre à cette mouvance située à l'ère du capitalisme globalisé, d'analyser les enjeux de la lutte des classes en termes d'une totalité concrète à l'exemple des propositions du Mouvement des femmes, aujourd'hui poursuivi par la Marche Mondiale des femmes, et aussi marquée par une grève victorieuse des femmes contre Walmart, contre les bas salaires discriminatoires... ; la lutte des classes est polarisée par l'ordre de la production matérielle comme par l'urgence écologique, par les combats féministes et pour l'égalité femmes-hommes⁵², comme par les luttes salariales et les transformations du travail ; et la phase de cette histoire avec et après la fin des « deux blocs » laisse un ordre mondial erratique. Il manque la perspective dialectique pour inclure dans un même mouvement les questions d'ordre international, à l'exemple des grandes mobilisations au moment des grands-sommets ; et de même la réalité d'oppression singulière à chaque état-nation. Les conditions d'exploitation varient selon l'espace et le moment historique, de même que la domination, la dimension politique de la lutte des classes et l'humiliation, concernant la facette sociale de cette lutte.

Il s'affirme la tendance vers la constitution d'un *impérialisme global*, contrairement aux promesses de la grande stratégie états-unienne de l'après-guerre froide d'établir une mondialisation homogène et progressiste, favorable à la soi-disant communauté internationale, dont les intérêts seraient légitimement représentés par l'ONU, le FMI, l'OMC, l'OTAN, etc.

La mondialisation néolibérale a son cortège de criminalité mafieuse, de trafics en tous genres, des armes à la drogue, de piratage électronique et d'e-terrorisme, de concurrences impitoyables et de guerres impériales. Car elle ne saurait se limiter à la circulation des biens et des capitaux. Elle signifie aussi la globalisation des violences sans frontières, des crises écologiques, des paniques boursières. (BENSAÏD, 2010, p. 1).

⁵² Des employés du géant américain de la distribution Walmart à Los Angeles et à une dizaine de villes américaines, dont Dallas, Sacramento, Seattle, Chicago, Miami, Orlando et Washington D.C., ont organisé des grèves et manifestations pour de meilleures conditions de travail le jour des promotions du *Black Friday* en 2012, dans les magasins américains. Ils ont protesté et ont remporté une victoire contre la tentative du détaillant mondial de bâillonner les employé(e)s et d'exercer des représailles contre ceux et celles qui réclament des améliorations au travail.

Au-delà du fordisme, à l'ère postmoderne du « capitalisme cognitif », « les modalités de la mondialisation impériale contemporaine ne sont pas mécaniquement dictées par les logiques économiques et les conditions technologiques. Elles répondent aussi à la nouvelle donne politique consécutive » à la fin de la guerre froide (*ibidem*). C'est ce qui confirme la nécessité d'une compréhension altermondialiste de l'oppression au-delà de l'aspect purement économique, et du sujet dans sa totalité, à la différence de la parcellisation propre à l'approche des *nouveaux mouvements sociaux*. « *Nous sommes tous des clandestins* ⁵³ ».

Certes, c'est une des conditions de l'existence concrète du prolétariat, mais *l'arbre ne peut pas cacher la forêt* ; ce détail capté par les antimondialistes ne doit pas les empêcher de voir l'amplitude et la persistance historique de la lutte des classes.

À propos encore du premier moment du mouvement antimondialisation, il faut que l'on se rapporte à l'action des syndicats, particulièrement mobilisés en Corée du Sud – le *Korean Confederation of Trade Unions* (KCTU) – contre le licenciement en masse résultant des plans d'ajustement. Cette mobilisation s'opposait aussi à la baisse du pouvoir d'achat des salariés sud-coréens (SEOANE, TADDEI, 2001, p. 105 ; 110). De même, pour ce premier moment, il faut souligner le caractère multiforme de ce mouvement antiglobalisation : la participation des mouvements des intellectuels progressistes (réformistes, radicaux), des écologistes, des féministes à travers la Marche Mondiale des Femmes⁵⁴ (MMF), ainsi que les manifestations de plusieurs ONG.

Ces manifestations reflètent spécialement le fait que la reproduction élargie du capital social total ne se poursuit pas de manière cohérente et équilibrée, elle ne se réalise pas comme un cercle vertueux. Il s'agit d'une situation où se produit « la dévalorisation, qui est le lot du plus grand nombre, le déprécie à ses propres yeux et aux yeux des autres, le transformant en victime, coupable de ne pas avoir réussi » d'une part ; et, de l'autre, « le Capital ne fait pas qu'exploiter les

⁵³ Slogan de la manifestation à la veille du Sommet du G8 2001, à Gênes.

⁵⁴ À l'initiative de la Fédération de Femmes de Québec (FFQ) qui a réuni de 8 mars jusqu'à la manifestation de la MMF le 17 octobre 2000 à New York environ 6 mille ONGs de 161 pays, où des millions de femmes, à travers le monde, ont marché contre la pauvreté et la violence lors de la première édition des actions internationales, en 2000 (MATTE, GUAY, 2001, p. 169).

salariés employés dans la production de valeurs et de plus-values, il s'approprie des revenus, des capitaux en expropriant massivement des couches entières » (VINCENT, 2004, p. 55 ; 57). Il recompose la surpopulation relative mondiale, car

les capitaux dévalorisés lors des crises servent la valorisation d'autres capitaux dans la mesure où toute dévalorisation massive de capitaux modifie sur une grande échelle les conditions de l'accumulation. Que cela entraîne des destructions matérielles ou l'exclusion de la production de nombreux salariés est tout à fait secondaire, ce qui prime c'est la poursuite de la marche aveugle du Capital. (*Ibidem*, p. 55).

La crise économique-financière du sud-est asiatique à la fin des années 1997 reflétait ainsi la profonde instabilité que le processus de mondialisation entraîne dans les pays situés à la périphérie de cette communauté prétendument globale (SEOANE, TADDEI, 2001, p. 109). Il y a un contexte de développement inégal et combiné du capitalisme à un tel point qu'il est très compliqué de nier les asymétries radicales constituantes de l'actuel ordre mondial, pour plonger dans « l'illusion formaliste qui fait que des pays comme la Côte d'Ivoire ou le Nicaragua soient considérés comme *égaux* aux États-Unis ou à l'Allemagne » (BORÓN, 2001, p. 32).

Pendant l'année 1998, les mobilisations et campagnes contre l'AMI ont fait écho avec une telle régularité que finalement, au mois d'octobre, l'OCDE décida de suspendre les négociations autour de l'accord, tout en les rendant publiques, et cela constitue, pour des analystes, la première victoire du mouvement antimondialisation. Au sujet de cette modalité de protestations, on remarque avec Lefebvre (2002, p. 129) qu' « agissant au niveau des sommets de la grande politique », ces types de mobilisation risquent de négliger « quelque peu les réalités nationales et les problèmes intérieures » ; au contraire, la spontanéité mobilisatrice est en rapport avec le processus récent de *l'impérialisme global*.

Dans cette même année est créée l'Association pour la taxation des transactions financières et pour l'action citoyenne (ATTAC) à Paris et à l'initiative, entre autres, du *Monde Diplomatique*. L'objectif originaire était de promouvoir la proposition de l'économiste et prix Nobel James Tobin, c'est-à-dire entreprendre une « bataille » au plan international pour la création d'un impôt sur les transactions financières spéculatives. Au bout du compte, 1998 fut une année qui a signalé la

convergence des différents mouvements, organisations et associations internationales avec la participation de multiples fractions de la *population* s'opposant aux mesures conçues par des organismes supranationaux, tels l'OCDE, le FMI, la Banque Mondiale (BM) parmi d'autres. En accord avec la périodisation de Pleyers (2013, p. 2), il s'agit d'une étape où surtout des *intellectuels militants* « ont fondé des réseaux qui ont joué un rôle fondamental dans le mouvement, comme ATTAC, *Global Trade Watch*, *The Transnational Institute*, *Focus on the Global South*, *Jubilee South*. »

Tant dans les périodisations de Massiah et de Pleyers que dans la chronologie tracée par Seoane et Taddei, la Bataille de Seattle apparaît unanimement comme le moment où les manifestations antiglobalisation ont eu « une grande portée symbolique et ont incarné le message central de l'altermondialisme : de "simples citoyens" peuvent avoir un impact jusqu'au plus haut niveau de décision internationale. » (PLEYERS, 2013, p. 2). Le mouvement antimondialisation bénéficia, avant tout, après la « Bataille de Seattle » lors de la réunion en 1999 de l'OMC pour le début du *Millenium Round* (négociations gouvernementales pour la libéralisation mondiale du marché), d'une évidente notoriété médiatique. Il s'agit de mobilisations et protestations d'une coalition sociale de multiples facettes à l'exemple des acteurs écologistes, syndicats, mouvements de femmes, de jeunes, de paysans, d'ONG qui ont entrepris des actions suffisantes pour interrompre les démarches des cycles de négociations commerciales multilatérales qui configuraient le *Millenium Round*.

Au sein de la conceptualisation de la *multitude* à l'âge de l'Empire global « Seattle fut le premier épisode de contestation globale » et au-delà de la couverture médiatique, « la véritable importance de Seattle tient au fait d'avoir servi de "point de convergence" pour toutes les doléances formulées à l'encontre du système global » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 329 ; 331). Pour ces auteurs, probablement, ces « convergences de Seattle » résonnent comme une brève tentative de la puissance de la multitude puisque les manifestants de Seattle « maintenaient leurs différences et leur indépendance tout en restant liés au sein d'une structure en réseau. Le réseau définissait tant leur singularité que leur être-commun » (*ibidem*, p. 332).

Mais, la régionalisation réellement existante, en Europe et ailleurs, reste une construction néolibérale. L'existence au sein de la Triade de « rapports de concurrence en matière économique et fiscale ne doit pas masquer qu'ils exercent une véritable tutelle sur une grande partie de la planète et cherchent sans cesse à la renforcer » (VINCENT, 2004, p. 63), y compris à travers la financiarisation globale.

Dans ce domaine, la rationalité économique de l'exploitation se combine avec une logique sociale de domination et d'humiliation, qui se soutiennent mutuellement dans une société mondiale, laquelle « n'est en aucun cas une société unifiée, c'est au contraire une société tronçonnée, fragmentée, divisée contre elle-même, marquée par des mouvements erratiques et par des guerres régionales à répétition. » (*Ibidem*, p. 61).

Dans la particularité régionale de l'Amérique Latine à la fin des années 1990, la conjoncture a porté la marque de nombreuses et expressives mobilisations sociales, particulièrement pour mettre en cause l'arrangement des politiques néolibérales, en grande partie léguées par les régimes dictatoriaux. Dans ce contexte d'intensification des processus de privatisation, d'ouverture commerciale aux capitaux étrangers, d'ajustement structurel, de flexibilisation et de sous-traitance du travail, « la dégradation continue de l'emploi et la multiplication des plans sociaux n'ont épargné aucun secteur d'activité, commençant par l'industrie pour s'étendre par la suite au secteur des services » (KOUVÉLAKIS, 2007, p. 30) ; les expressions des mouvements du prolétariat (notamment de la fraction correspondante à l'armée de réserve), qui s'opposaient directement à ces politiques, ont été durement réprimés et le mouvement ouvrier, au sens strict du terme, a même subi une notoire récession comme conséquence de cette restructuration capitaliste du *monde du travail*.

En outre, à la fin du XX^e siècle, les résultats catastrophiques en matière sociale, économique et écologique de ces politiques néolibérales en Amérique Latine ont enflammé de nouvelles formes de luttes ; parmi celles-ci le mouvement zapatiste mexicain qui s'organise entre autres, pour la dignité des populations indigènes, et le *Movimento dos Trabalhadores Rurais Sem-Terra* (MST) brésilien, qui lutte pour un ample processus national de réforme agraire, sont les représentants les plus emblématiques (SEOANE, TADDEI, 2001, p. 117).

D'autre part, en considérant ce chemin de l'histoire contemporaine du mouvement antimondialisation en Amérique Latine, entre 1999 et 2000, il faut toujours considérer l'expérience du mouvement étudiant vis-à-vis de la privatisation des universités publiques⁵⁵. Rappelons aussi l'importance des protestations des « *piqueteros* » en Argentine en raison de la récession économique dans laquelle était plongé le pays dont un des résultats était la hausse du taux de chômage, de même que de la « *guerra del agua* »⁵⁶ en Bolivie (déjà citée ci-dessus), une intense mobilisation contre la privatisation du système municipal de gestion de l'eau.

Par ailleurs, la mise en œuvre du nouvel ordre mondial avec ses innovations dites cognitives et financières, pour certains, est aussi l'avènement de l'innovation guerrière, dans le cadre des déterminations générales de la grande stratégie nord-atlantique, asiatique, etc. Les guerres des vingt dernières années ont été incitées par les vieux buts impérialistes objectifs : elles « sont intimement liées aux ressources naturelles, et sont communément qualifiées de “guerres pour les ressources”, comme les a nommées Michael Klare, de “biens porteurs de conflits”, ou encore de “*conflict commodities*” (ONU) ou de “*mineral conflicts*” (OCDE). » (SERFATI, 2006, p. 114).

Cet univers de conflits, esquissé ci-dessus, s'inscrit dans un contexte politique, économique et social particulièrement complexe, « le thème commun à toutes ces manifestations étant la critique d'une sorte de dégénérescence de l'économie de marché, advenue suite à l'hégémonie acquise par les doctrines économiques néolibérales à partir des années 1980 » (PORTA, 2008, p. 15). Incontestablement,

l'augmentation des résistances résulte de celle des conséquences de la mondialisation de l'économie capitaliste. La féminisation de la pauvreté débouche sur la radicalisation des mouvements féministes, la destruction et la privatisation des richesses écologiques encouragent la création de groupes de défense de l'environnement, les destructions culturelles suscitent des réactions défensives

⁵⁵ L'UNAM (*Universidad Nacional Autónoma de México*), la plus grande université publique du Mexique, fut la scène d'une grève étudiante entre le 20 avril 1999 et 14 février 2000. Cette mobilisation avait pour but défendre le caractère public et gratuit de l'éducation tel qu'établi le troisième article de la Constitution mexicaine. (Cf. TRINDADE, 2001, p. 14). En 1999 aussi, les mobilisations des étudiants argentins contre les démarches de réduction budgétaire mise en œuvre par le gouvernement en matière d'éducation universitaire (SEOANE, TADDEI, 2001, p. 118).

⁵⁶ Ou « guerre de l'eau de Cochabamba ».

souvent rétrogrades, quand elles ne sont pas accompagnées d'une analyse adéquate (HOUTART, 2001, p. 65).

D'un caractère antiglobalisation prononcé, « ces diverses campagnes ont en commun le fait de considérer la libéralisation des marchés non pas comme un effet naturel du développement technologique, mais plutôt comme une stratégie avantageuse pour les entreprises multinationales, adoptée et défendue par les institutions financières internationales » (PORTA, 2008, p. 15). Se confirme ainsi qu'une partie minoritaire de la population mondiale reste consciente du vrai objectif de la globalisation capitaliste, au-delà de l'aspect bénéfique concernant le processus d'intégration communicationnelle et culturelle.

Parallèlement à cette offensive postmoderniste, le regroupement des mouvements à Porto Alegre depuis 2001 inaugure, selon Massiah (2011, p. 71), « une nouvelle convergence entre les dimensions sociales et citoyennes et crée, en contrepoint du Forum économique mondial qui se réunit à Davos, le Forum social mondial ». L'action des mouvements sociaux importants des cinq continents et de secteurs tout à fait différents, à savoir le MST du Brésil, les syndicats ouvriers de Corée du Sud, les coopératives agricoles du Burkina Faso, le Mouvement des Femmes du Québec et celui des chômeurs de France témoignent de la diversité de la composition de l'acteur de la mouvance antimondialisation (HOUTART, 2001, p. 66).

Pareillement, cette convergence marque le début de la troisième période, signe de « l'évolution du débat stratégique » : le mouvement est caractérisé par le processus des forums sociaux et le passage à l'altermondialisme (*ibidem*, p. 63 ; 71). Dans un monde en ébullition, « la période qui s'est ouverte le 11 septembre 2001 marque un tournant majeur dans l'économie mondiale et dans les relations internationales. Une augmentation considérable du budget militaire des États-Unis, après celle déjà massive mise en œuvre depuis 1999 (donc proposée par l'administration Clinton) aura lieu », par conséquent, « la militarisation de la planète (la "mondialisation armée") va connaître une amplification gigantesque. » (SERFATI, 2001, p. 1).

En ce qui concerne cet événement, pour les negristes « au lendemain du 11 septembre 2001 et du déclenchement de la guerre contre le terrorisme, les

mouvements altermondialistes ont été provisoirement dépassés par l'état de guerre généralisé. » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 327). Toujours à ce propos et vis-à-vis des revendications portées par la mouvance antimondialisation, ils soulignent que, à leurs yeux, « l'opposition à la guerre tend en réalité à devenir le concentré de toutes ces doléances : la pauvreté globale et les inégalités sont exacerbées par la guerre, qui empêche tout remède possible » (*ibid.*, p. 328).

Face aux conséquences néfastes dues au processus de la globalisation capitaliste « toutes les résistances ne sont pas nécessairement anti-systémiques, c'est-à-dire destinées à combattre le système capitaliste sous une forme ou sous une autre » (HOUTART, 2001, p. 67). Pourtant, le réformisme apparaît comme l'horizon indépassable de notre époque (GIRAUD, 2008, p. 158), et en ce sens « la quête de la citoyenneté devient la question centrale de certaines activités » (COUTINHO, 2011, p. 116), au sein de cette mouvance antimondialisation.

Dans cet esprit qui essaye d'humaniser le capitalisme par quelque réforme, « les fondamentalismes de toute sorte, qui certes sont généralement des réactions aux effets culturels des rapports sociaux du marché capitaliste, mais qui cherchent dans une restauration culturelle une solution à leurs problèmes » (HOUTART, 2001, p. 67-68), en sont un exemple. De même, on constate qu'avec la crise du néolibéralisme à l'échelle globale, l'étatisme remonte à la surface puisque l'intention de certains nationalistes représentant l'extrême droite se tourne vers le renforcement de l'État-nation, si bien que ce dernier n'a jamais cessé de jouer son rôle dans la scène du capitalisme mondialisé. En ce sens, les accords bilatéraux sont la confirmation du « grand syllogisme » correspondant à ce mode étatique global dont l'existence d'une forme apparemment universelle n'annule pas la persistance des autres formes particulières (continentales) et singulières (État-nation).

Dans la perspective analytique de Pleyers (2013, p. 2), la réalisation de la première édition du Forum social mondial ouvre, de même que pour Massiah (2011), une nouvelle phase du mouvement altermondialiste. Pour Seoane et Taddei (2001, p. 120), le forum social à Porto Alegre consolide un nouveau « point de départ ». Ainsi, à la suite de cette première rencontre altermondialiste, « des centaines de forums sociaux furent organisés au niveau local, national, continental et mondial »

puisqu'il ne s'agit pas seulement d'une lutte contre un Empire mondial, qui est partout et nulle part.

Certainement, pendant les années 2001 et 2005, les forums sociaux ont été situés au cœur du mouvement. Et pourtant, la réalisation de ce grand forum, concomitamment à celui de Davos, marque aussi l'adoption d'une nouvelle stratégie : « plutôt que l'opposition à une institution internationale », principale stratégie de lutte, sur la scène mondiale, les forums sociaux « ont pour objectif de favoriser les échanges entre des militants de différentes parties du monde autour des alternatives qu'ils mettent en œuvre » (PLEYERS, 2013, p. 2). Au cours de cette période (2001-2005), ces « forums sociaux ont bénéficié d'un grand écho populaire et médiatique, cette période correspond aussi à l'arrivée au pouvoir de gouvernements progressistes en Amérique latine ». Dans le cas spécifique du Brésil, la politique des années Lula n'a pas été complètement différente de celle de son prédécesseur, Fernando Henrique Cardoso en termes de libéralisation de l'économie ainsi que de la néolibéralisation des politiques sociales.

Cela étant dit, « loin d'avoir dépassé les vieux débats entre *réformistes* et *radicaux*, à certains égards les altermondialistes ont simplement reconduit ces oppositions sur d'autres questions » (BONFIGLIOLI, BUDGEN, 2006, p. 9) ce que, après l'expérience de Seattle, met en évidence un certain manque d'objectifs à long terme sur des questions socioéconomiques et politiques.

Les mobilisations de protestations à la politique des organismes internationaux vis-à-vis des pays économiquement fragiles et du processus de destruction des systèmes sociaux des autres économies capitalistes centrales et de l'écosystème planétaire rehaussèrent le caractère anticapitaliste et voire antimondialisation de cette mouvance. Parmi d'autres, elle pose en dernière instance la question du respect de l'autonomie politique, économique, sociale et culturelle de chacun des états-nations qui sont sous le joug du capitalisme mondialisé.

Compte tenu de la composition hétérogène tant des acteurs que de la configuration socio-spatiale présente, la périodisation de Pleyers (2007 ; 2013) indique qu'entre 2006 et 2010 l'altermondialisme est rentré dans « une autre géographie » d'où la nécessité d'observer l'évolution de ce mouvement au fil des

événements globaux qui ont marqué son histoire, à commencer par les Forums Sociaux Mondiaux.

Il n'est pas excessif de considérer que la périodisation de l'altermondialisme – ce mouvement qui « depuis près d'une quinzaine d'années, est devenu un acteur de ce monde globalisé » (*ibidem*, p. 13) – proposée par cet auteur demeure essentiellement centrée sur le processus du FSM une fois entendu que, « si le mouvement altermondialiste ne se résume pas aux FSM, ceux-ci sont néanmoins devenus un référent majeur du mouvement qui ne peut se comprendre sans une analyse de ces événements » (p. 85).

Ainsi, poursuit-il, après 2005, les résultats plus mitigés de plusieurs rencontres altermondialistes configurent cette « autre géographie » (*idem*, 2013, p. 3). Après la disparition de quelques réseaux actifs, tel que le réseau espagnol « *Movimiento de Resistencia Global (MRG)* » dissous en 2003, le déclin du nombre de participants dès le FSM polycentrique de 2006, et des deux versions réalisées en Afrique (en 2009 à Nairobi et à Dakar en 2011), le mouvement altermondialiste a semblé en difficulté, contrairement que l'on pouvait attendre puisque l'idéologie du capitalisme néolibéral, elle aussi était de plus en plus questionnée.

En effet, cette « faiblesse » du *mouvement des mouvements* a mis en évidence, parmi d'autres aspects, la nature combinée de la globalisation néolibérale, mais « le niveau national, toujours important pour la défense des acquis sociaux, n'est pas forcément synonyme de nationalisme ou de chauvinisme ». D'ailleurs, face aux défis réels de la globalisation, « le néolibéralisme au singulier est une abstraction fourre-tout, derrière laquelle grouille un faisceau d'intérêts différents et d'alliances variables » (BENSAÏD, 2008, p. 207 ; 264). Cependant,

il est tout simplement faux de prétendre que les mouvements de résistance contemporains peuvent éviter la question du pouvoir d'État. C'est devenu une partie du sens commun du mouvement altermondialiste, de la même manière que c'est le discours dominant sur la globalisation, de dire que l'État-nation est dans un déclin radical. Cette proposition ne tient pas face à une sérieuse analyse critique. Elle oublie, par exemple, le rôle décisif joué dans le développement global des politiques néolibérales de privatisation, dérégulation, flexibilisation, etc., par un État particulier, les États-Unis, dont les prétentions à l'hégémonie militaire ces dernières

années nous ont aussi rappelé que l'État n'était pas mort. (CALLINICOS, 2006, p. 1).

À propos de la crise du capitalisme globalisé, selon l'analyse de Massiah (2011, p. 73), ce moment inaugure une « nouvelle phase de l'altermondialisme et du processus des forums sociaux », processus qui ont mis en évidence « trois nouvelles approches », dont, brièvement : 1) malgré la crise, l'élite dominante entend « reproduire les systèmes plus que le modifier » (référence aux plans de sauvetages des banques) ; 2) la crise de l'hégémonie des États-Unis et l'éclatement du Sud (des pays émergents) et finalement, 3) l'affirmation du paradigme écologique (*ibidem*, p. 76).

C'est au cours de cette nouvelle phase du mouvement « qu'un projet ambitieux de transformation sociale prenant en compte le facteur "nature" et l'équilibre des écosystèmes » prend forme au niveau international (GAY, 2005, p. 89). Néanmoins, il ne s'agit pas pour autant de croire à la possibilité d'un « capitalisme vert » (TANURO, 2012), ou de poser seulement en termes d'« écosocialisme » (LÖWY, 2011) le projet d'une transformation sociale globale. Sous une perspective marxiste, une telle transformation qui suppose le rapprochement de l'homme à l'homme ne peut se faire que dans la consolidation de la relation homme-nature.

Pour les enthousiastes, le « mouvement des mouvements », ainsi quelques fois référencié, existe encore en dépit de tout ce qui est proclamé par ses opposants. Malgré la plus récente crise de l'archétype globalisant du capitalisme, le néolibéralisme, « continue d'orienter les politiques économiques, rappelant aux altermondialistes, qu'aussi profonde soit-elle la crise ne génère pas d'elle-même un changement de société », nous rappelle Pleyers (2013, p. 4). Sans doute ce grand mouvement « est entré dans une nouvelle phase et traverse une certaine crise d'identité » (BONFIGLIOLI, BUDGEN, 2006, p. 7), mais « une nouvelle génération » veut se faire entendre. En effet, « entre 2005 et 2010, le monde arabe a été la région où se sont tenus le plus grand nombre de forums sociaux internationaux » face à cette nouvelle crise du capitalisme, pour exiger des alternatives au sujet de la radicalisation pratique de la démocratie. Mais, dans une autre perspective, « les mouvements pour une alimentation locale et conviviale sont en pleine expansion et

convergent avec d'autres initiatives d'économies sociales et solidaires » ; contrairement à un moment où « ces mouvements se coordonnaient au niveau continental ou global il y a une décennie, les mobilisations contre l'austérité se succèdent mais ne dépassent pas le cadre national. » (PLEYERS, 2013, p. 4).

Certes, si l'on reste au niveau universel « l'altermondialisme contribue à la construction d'un espace public mondial qui constitue un enjeu essentiel pour affronter les problèmes globaux auxquels nous faisons face. » (*Idem*, 2008, p. 64). Aussi, le mouvement altermondialiste peut être caractérisé tant par le subjectivisme de l'émancipation globale que par un raisonnable refus de la réification selon la formule « *there is no alternative* ». Cependant, il y a plus car la totalité concrète du phénomène s'exprime par une dialectique du général et du spécifique.

Il ne s'agit pas d'évoquer un « *pauvretariat* » – cette figure issue d'une certaine vision chrétienne de la réalité contemporaine, selon Löwy (2006, p. 45) ; ou d'opposer le « précaire » à la figure du prolétariat. « Les métamorphoses du monde social exigent plus et mieux que les clichés impressionnistes » autour de ces concepts et catégories (BENSAÏD, 2008, p. 286 ; 287). Alors que, pour la majorité qui partage l'esprit de la mouvance altermondialiste, la compréhension en-soi d'un prolétariat porteur de causes diverses de lutte reste limité. En dernière analyse, ce qui configure l'un des grands problèmes de l'humanité semble « constitué par les politiques libérales poursuivies depuis au moins deux décennies par les gouvernements et les institutions internationales ainsi que la financiarisation de la vie économique, et non par le capitalisme comme système » (BONFIGLIOLI, BUDGEN, 2006, p. 14).

Du point de vue de l'ensemble de la production et de la circulation capitaliste, d'après les analyses fragmentaires du troisième livre du *Capital*, où Marx expose les éléments d'une crise du système, notamment sous l'angle de la dispute entre les capitaux nombreux, la tendance majeure actuellement s'oriente à attaquer seulement la dimension financière du capitalisme, contre le productif, qui serait un généreux et secourable régime d'accumulation capitaliste centré sur l'activité industrielle. Ainsi, avec cet argument fallacieux, se diffuse l'idée que « ce sont les entreprises qui créent l'emploi. Cet énoncé, le point névralgique du néolibéralisme,

c'est la chose dont la destruction nous fait faire un premier pas vers la sortie de la prise d'otages du capital » (LORDON, 2014, p. 1).

Certes, nous acceptons l'hypothèse de Bensaïd selon laquelle « le développement des luttes sociales depuis 1994 et leur cristallisation dans le mouvement altermondialiste rassemble divers refus dans une sorte de moment utopique ». Néanmoins, les attentes ne sont pas les mêmes (c'est évident) au sujet de la possibilité qui peut ouvrir au monde, cette expérience altermondialiste. Si pour Santos (2004), il est plus intéressant d'affirmer la possibilité d'alternatives que de la définir, par conséquent l'esprit utopique reste incertain « dans un contexte où l'utopie conservatrice prévaut en absolu », pour Coutrot, l'utopie altermondialiste se situe nettement dans l'horizon d'humanisation du capitalisme, par la voie donc du réformisme. Pour lui, la stratégie de « transformation sociale globale » dans la perspective de la « démocratie économique participative » (l'idéal utopique), doit « mener des politiques économiques tournées vers l'emploi, les services collectifs et le développement durable. » (2005, p. 192 ; 218).

Pour l'instant, l'utopie altermondialiste reflète plutôt, « la rhétorique en vogue de l'altérité abstraite (un autre monde..., une autre Europe..., l'autre campagne..., la politique autrement...) » tout en exprimant également et « assez bien ce moment d'indétermination du possible, lorsqu'on pressent que quelque chose cherche à naître, dont on perçoit à peine les contours et dont on ignore surtout les moyens de l'atteindre » (BENSAÏD, 2011, p. 40-41).

De ce point de vue, loin de la recherche d'une recette pour atteindre cet autre modèle de société, les expériences altermondialistes n'arrivent pas à s'organiser autour d'un but commun, même si à travers ces mouvements et aussi par les mouvements écologistes « les revendications autour du commun sont apparues à la fois dans les luttes locales les plus concrètes et dans les mobilisations politiques de grande ampleur » ; pour quelques-uns « seule l'urgence climatique devrait appeler une mobilisation générale » (DARDOT, LAVAL, 2014, p. 13).

Pour d'autres, ce sont les questions spécifiques concernant l'univers des droits féministes, indigènes, religieux etc. qui sont à l'ordre du jour, en une perspective fragmentée de la lutte des classes à nos jours, en dépit des visions positivistes comme celle qui s'exprime dans le Tableau 6 (ci-dessous). En tant

qu'une mouvance bien ancrée à gauche, dans la quête du dépassement de la crise globale, tout en portant la marque du renouveau de la dimension syndicale (Tableau 6) et politique de l' « écosocialisme » présente dans les trois moments de l'altermondialisme définis par Löwy (2011, p. 133-134) :

- 1) la protestation radicale contre l'ordre de choses existant, et ses sinistres institutions : le FMI, la Banque Mondiale, l'OMC, le G-8 ;
- 2) un ensemble de mesures concrètes, de propositions pouvant être immédiatement réalisées : la taxation des capitaux financiers, la suppression de la dette du Tiers-monde, la fin des guerres impérialistes ;
- 3) l'utopie d'un « autre monde possible », fondé sur des valeurs communes comme la liberté, la démocratie participative, la justice sociale, la défense de l'environnement.

Pour ce sociologue franco-brésilien, les écologistes se sont engagés, en convergence avec les syndicalistes (sur la question syndicale dans le miroir de l'altermondialiste – tableau 6 au-dessous), dans le mouvement altermondialiste dès son premier grand acte, à savoir les mobilisations à l'occasion de la réunion de l'OMC à Seattle en 1999 contre la globalisation capitaliste néolibérale. Au-delà du mécontentement des écologistes face à ce système qui désharmonise de plus en plus la relation entre l'homme et la nature, la dimension écologique est prise en compte depuis quelques années par d'autres mouvements sociaux organisés (indigènes, paysans, féministe...). L'un des fondements de l' « écosocialisme » est l'inséparable association entre socialisme et écologie pour créer un nouveau paradigme de civilisation, en rupture avec cette conjoncture de crises sociétales et écologiques.

Certes, le mouvement syndical en 2015, s'est fortement mobilisé pour le climat, avec la réalisation d'un sommet syndical sur le climat et l'emploi, des engagements nationaux dans le cadre de la campagne « *Les syndicats pour le climat* », des dizaines d'événements indépendants nationaux et sectoriels (la complexité du processus contemporain de la globalisation exige des mouvements antisystémiques cette diversité d'actions dans les différents espaces), une adhésion à des coalitions de la société civile, une participation à la journée d'action pour le climat, parmi d'autres mesures qui caractérisent cette alliance des forces diverses et altermondialistes (CSI, 2015, p. 1).

Tableau 6 – La question syndicale dans le miroir de l’altermondialisme

La question syndicale	Principes portés par la mouvance contestataire
Partenariat social démobilisant, hiérarchie et fragmentation des solidarités	Contestation des modèles de gouvernance, de la régulation institutionnelle (corporatiste) à la contestation sociale
Élitisme syndical et problème d’élasticité de la démocratie représentative	Pour davantage de démocratie participative, importance d’une horizontalisation du pouvoir et des réseaux
Déclin de la capacité de mobilisation	Renouveau de l’activisme : davantage d’organicité sociale, innovation dans les méthodes d’action, de coordination et de leadership (collectif/féminin)
Perte d’altérité politique	Recours à l’utopie et retour à un humanisme (radical), y inclus un agenda écologique

Source : LE QUEUX, 2014, p. 65.

En effet, il s’agit là d’une des interprétations du phénomène altermondialiste. Cependant, dans le cadre de la grande crise du capitalisme, il est vrai que

la mondialisation est en train d’évoluer et ses contradictions augmentent. Elle se traduit par une différenciation des situations suivant les régions du monde, une sorte de dérive des continents. Chaque grande région évolue avec des dynamiques propres et l’évolution des mouvements sociaux cherche à s’adapter à ces nouvelles situations. Cette évolution modifie les conditions de la convergence des mouvements (MASSIAH, 2013, p. 1).

En ce qui concerne ces dimensions spatiales, « c’est devenu une partie du sens commun du mouvement altermondialiste, de la même manière que c’est le discours dominant sur la globalisation, de dire que l’État-nation est dans un déclin radical. » Contrairement à ce genre superficiel d’analyse, on oublie, par exemple, « le rôle décisif joué dans le développement global des politiques néolibérales de privatisation, dérégulation, flexibilisation, etc., par un État particulier, les États-Unis, dont les prétentions à l’hégémonie militaire ces dernières années nous ont aussi rappelé que l’État n’était pas mort » (CALLINICOS, 2006, p. 1).

Enfin, au sein de cette mouvance, la référence à l'utopie et les perspectives d'anticipations, soit *altermodernistes* de la multitude negriste, soit anticapitalistes, propres au projet d'émancipation humaine de la catégorie-figure du prolétariat, constitueront l'objet de discussion d'un moment spécifique à la quatrième partie de ce travail.

De cette manière, nous poursuivrons la présentation analytique sur la consolidation du processus de forums sociaux depuis sa première version. Nous le faisons en ayant en perspective la thèse selon laquelle, à l'âge postmoderne, il est tout à fait valide de traiter les sujets en lutte à travers l'approche engagée qui demeure centrée sur la catégorie-figure du prolétariat actualisé par une pensée marxiste originale, liée à un projet d'émancipation humaine qui va au-delà de la réalisation indéfinissable d'une démocratie du commun.

2.2 L'EXPÉRIENCE DES FORUMS SOCIAUX MONDIAUX

Dans le cadre global de violences et d'attentats à la dignité humaine, l'idée de construire un espace ouvert et pluriel qui rassemblait les différentes organisations et associations se trouve mise à l'ordre du jour par une activité et des mobilisations transversales « pour la réflexion et pour l'organisation de tous, qui s'oppose à la globalisation néolibérale, mouvements qui sont en train de construire des alternatives pour favoriser le développement humain et de parvenir à la suppression de la domination par les marchés dans chaque pays et au niveau des relations internationales » (FSM, 2007, p. 1).

À propos de la construction du projet du FSM, sous son aspect historique il est curieux de noter qu'au-delà d'être « essentiellement, au départ, une initiative franco-brésilienne » (CASSEN, p. 15), les personnages brésiliens étaient directement liés à la scène politique nationale, soit en tant qu'ex-député "*petista*" (du PT) de l'état de São Paulo, le statut de Francisco Whitaker, qui d'ailleurs « parle parfaitement le français » (*ibidem*), soit en tant qu'entrepreneur (« de gauche ») israélo-brésilien, Oded Grajew « qui parle aussi parfaitement le français et lui aussi membre du PT. Conseiller spécial, chargé notamment des relations avec les mouvements sociaux brésiliens et étrangers » du gouvernement Lula, responsable,

entre autres, par la dissémination « des idées liées à la responsabilité sociale entrepreneuriale » (BENDASSOLLI, 2005, p. 10).

Au bout du compte, les forces organisatrices de la première édition du FSM qui a eu lieu à Porto Alegre, en 2001, attestent la “conscience” de l’alliance entre une petite élite intellectuelle et politique de la France parisienne et du sud brésilien européenisé notamment « avec trois des principaux acteurs de la vie politique de Porto Alegre » à savoir, les maires “*petistas*” Olívio Dutra (maire entre 1989 et 1992), Tarso Genro (1993-1996) et Raul Pont (1997-2000), caractérisant ainsi une procédure originalement conçue en haut, par un groupe minoritaire (d’intellectuels et d’hommes politiques) surtout quant à la participation du Brésil, liés au PT et à l’illusion de l’arrivée de la gauche au pouvoir du plus grand pays de l’Amérique Latine.

Toutefois, par rapport à la conjoncture sociopolitique brésilienne, l’image des ONG devient peu crédible, en tant qu’activités « non gouvernementales », notamment depuis l’arrivée au pouvoir du PT : des membres du parti ont immédiatement fondé leurs ONG et des militants de diverses ONG ont été mises au “centre” de la gouvernance *petista*. De même, au sujet du financement de ses activités, théoriquement orientées au bénéfice de l’ensemble de la société civile. Néanmoins, il est indiscutable que « les ONG furent fondamentales pour la création et l’organisation du FSM, avec la présence minoritaire des principaux mouvements sociaux », à titre d’exemple en termes de la réalité brésilienne, « de la *Central Única dos Trabalhadores* – CUT et du MST. Ce rôle central des ONG définit le caractère du Forum et la composition de ses participants pour une thématique spécifique : celle de la société civile » comme il a été souligné ci-dessus (COUTINHO, 2011, p. 112).

Le processus du FSM a eu sa première réunion en 2001 (au mois de janvier) dans la ville de Porto Alegre (Brésil), au moment même de la trente-et-unième édition du Forum économique mondial à Davos, forum qui « a réalisé depuis 1971 un rôle stratégique dans le domaine de la formulation de la pensée économique de ceux qui promeuvent et soutiennent les politiques néolibérales dans tout le monde » (FSM, 2007, p. 1). La capitale de l’état du Rio Grande do Sul, à partir de l’expérience bien développée du budget participatif identifié au Parti des Travailleurs (PT) pendant les années 1989, juste après la promulgation de la

Constitution Fédérale en 1988, fut présentée comme le paradigme de la démocratie inclusive et participative.

Ce « premier FSM a été conçu dans une logique de représentation, en ayant comme public visé la participation de délégués des organisations civiles ». Aussi, l'on souligne qu'il « fut réalisé dans l'espace d'une université privée (*Pontifícia Universidade Católica do Rio Grande do Sul* – Université Pontificale Catholique du Rio Grande do Sul) dans une dynamique de conférences, tables rondes, débats et manifestations » (AMARAL, CORRÊA, 2007, p. 12), et bien évidemment, pour posséder « les infrastructures nécessaires à l'organisation d'un tel événement » (PLEYERS, 2007, p. 19).

Certes, « l'expérience du budget participatif a eu une grande adhésion populaire » mais loin du mythe positiviste du renforcement de la démocratie participative, « cette expérience (comme celle des conseils populaires) a subi une procédure d'institutionnalisation qui a transformé sa pratique dans un rituel sans prendre en compte les décisions réelles de la population sur certains sujets » (COUTINHO, 2011, p. 116).

Selon Pleyers (2007, p. 19), dont la présentation du mouvement altermondialiste sous la perspective des forums sociaux est indubitablement faite dans ses moindres détails⁵⁷, l'idée d'organisation d'un forum social d'ampleur mondiale était posée pour que la mouvance altermondialiste, voire antimondialisation, transpose le caractère « purement réactif ». Ce caractère qui a été la marque des premières manifestations, par exemple, à Seattle à l'occasion de la réunion de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) en 1999. Pour ainsi devenir un grand moment de rassemblement des différentes organisations, associations et autres du genre, et d'avoir donc un certain rôle dénonciateur et de formulation de propositions, par-delà des mobilisations au moment des grands sommets des institutions du capitalisme mondial (côté réactif).

⁵⁷ L'auteur nous présente un écrit basé sur une recherche menée entre octobre 1999 et juin 2007, « elle m'a notamment conduit à suivre l'ensemble des Forums Sociaux Mondiaux et quelques-uns des principaux rassemblements internationaux du mouvement altermondialiste. » (PLEYERS, 2007, p. 15).

Actuellement, le FSM est tenu comme « un des piliers du mouvement global qui depuis les dix dernières années, a commencé à questionner la globalisation néolibérale » et est devenu l'organisation représentant le mieux une sorte de globalisation contre-hégémonique émergente (SANTOS, 2004, p. 4). Porteuse donc d'une logique propre. Pour d'autres, il s'agit d'un mouvement anti-systémique capable d' « agréger deux types différents de mouvements populaires, notamment distincts et rivaux par plusieurs aspects : lesdits mouvements sociaux et les mouvements nationaux » à présent en lutte (WALLERSTEIN, 2005, p. 263), des mouvements qui fragilisent et renforcent le système-monde (*idem*, 1995, p. 303). Un contre-pouvoir qui à ce moment de l'histoire de l'humanité se distingue au sujet du triomphe historique du capitalisme d'exploitation, d'oppression politique et sociale (domination et humiliation) et de destruction de l'environnement.

En effet, cette globalisation de caractère néolibéral nous place face à de vieilles questions à tous égards problématiques ; elle vient durement démontrer que l'exploitation reste liée à ces autres formes d'oppression qui affectent les êtres humains dans des conditions diverses, à savoir envers les femmes, les minorités ethniques, les immigrés, les homosexuels, les populations indigènes, les sans-emploi, les travailleurs informels ou les jeunes, la nouveauté est l'extension de la dégradation de la vie même. D'ailleurs, il est incontestable qu' « une transformation radicale de ce monde ne peut s'opérer qu'à partir d'une approche comprenant aussi bien les sphères économique, politique et sociale, que la dimension affective, sexuelle, éthique, esthétique, etc. » (ZAFARI, 2001, p. 37).

Le processus du FSM doit être compris à partir de cette lecture analytique de la conjoncture historique, précisément celle des années 1990. Il s'agit d'un phénomène historiquement situé dans le temps et dans l'espace, ayant un rythme particulier, et l'on comprend aussi qu'une réponse soit nécessaire, en cette période où la globalisation de *l'américan way of life* est présentée par ses partisans comme une évidence, un fait inévitable et donc à accepter sans discussion. Ce sont des tentatives, une conviction : « le monde est bel et bien connaissable et il est dans la même mesure transformable, contre l'opinion tranchée d'un pessimisme banal ou celle de cet optimisme bien présent qui croit pouvoir se contenter de consommer au lieu d'être militant » (BLOCH, 1981, p. 57). Ainsi, l'expérience du FSM se définit comme

un espace de débat démocratique d'idées, d'approfondissement de la réflexion, de formulation de propositions, d'échange d'expériences et d'articulation des mouvements sociaux, réseaux, ONG et d'autres organisations de la société civile qui s'opposent au néolibéralisme et à la domination du monde par le capital et par toute forme d'impérialisme (FSM, 2001, p. 1).

Ce qui caractérise aussi cet espace est sa pluralité et sa diversité, de même qu' « il n'est ni confessionnel, ni gouvernemental, ni partisan. Il se propose de faciliter l'articulation, décentralisée et en réseau, d'associations et de mouvements engagés tant au niveau local qu'international » sans pour autant faire disparaître les frontières nationales « dans des actions concrètes de construction d'un autre monde, sans prétendre pour autant incarner une instance représentative de la société civile mondiale ». Tout bien considéré, « le FSM n'est ni une association ni une organisation » (FSM, 2001, p. 1).

La première édition du FSM en 2001 a réuni des organisations de « 117 pays différents »; au niveau de l'organisation de ce processus réalisé à Porto Alegre, le Comité Organisateur du FSM 2001 a été formé de huit entités brésiliennes, à savoir : l'*Associação Brasileira de Organizações Não-Governamentais* (ABONG), la disparue *Associação pela Tributação das Transações Financeiras para ajuda aos Cidadãos* (ATTAC Brésil), la *Comissão Brasileira de Justiça e Paz da CNBB*⁵⁸ (C BJP), l'*Associação Brasileira de Empresários pela Cidadania* (Cives), la *Central Única dos Trabalhadores* (CUT), l'*Instituto Brasileiro de Análises Sociais e Econômicas* (Ibase), le *Movimento dos Trabalhadores Rurais Sem-Terra* (MST) et finalement la *Rede Social de Justiça e Direitos Humanos*. Ce Comité, dès 2000 et encore actuellement, appuie le processus du FSM, le Conseil International (CI) du FSM et les commissions et les comités organisateurs des événements annuels de ce processus (*idem*, 2007, p. 1).

La majorité des entités brésiliennes citées ci-dessus se constituent en tant qu'ONG. À l'égard du rôle, au sein de la mouvance altermondialiste, de ces organisations, Coutinho (2011, p. 112) remarque que « les ONG furent fondamentales pour la création et pour l'organisation du FSM, avec la présence

⁵⁸ La *Conferência Nacional dos Bispos do Brasil* constitue un organisme permanent qui réunit les évêques du Brésil.

timide des principaux mouvements sociaux du pays (la CUT et le MST). » Toutefois, cette auteure, dans son analyse sur les ONG dans le cadre des politiques néolibérales au Brésil, n'oublie pas que certaines ONG maintiennent des rapports ambigus avec la Banque mondiale et les Agences de Coopération : « en même temps qu'elles sont financées par la Banque mondiale, ces ONG sortent dans les rues pour protester contre l'OMC » (*ibid.*).

On retourne donc à la logique du fonctionnement de la première édition du FSM. À travers une gamme d'activités diversifiées, les participants des 117 pays représentés, approximativement 20.000 personnes (FSM, 2007, p. 1) ont pu discuter autour des quatre thèmes proposés par l'organisation de ce processus : « la production de richesses et la reproduction sociale ; l'accès aux richesses et le développement durable ou la *soutenabilité* ; l'affirmation de la société civile et des espaces publics ; la question du pouvoir politique et de l'éthique dans la nouvelle société » (FSM TEMÁTICO, 2012, p. 1). Ces lignes de réflexion et de débats ont guidé les discussions, les échanges et les partages entre les diverses organisations, associations etc...qui ont constitué le corps de la mouvance altermondialiste dans ce rassemblement particulier en 2001.

Concernant cette forme nouvelle de réaction au modèle de globalisation en cours, néolibérale financiarisée, certains auteurs ont centré leurs interprétations du phénomène altermondialiste sur les faits économiques, en partant surtout des mutations financières ; tandis que d'autres, sont restés attachés aux innovations dites cognitives et au niveau de l'information et de la communication, pour justifier l'ampleur de cette mobilisation. Puis, ces approches contemporaines ont écarté la centralité de la lutte des classes, alors qu'en réalité avec ces mutations dans la division capitaliste du travail, il faut voir que « la lutte des classes n'a pas disparu, elle s'est plutôt généralisée » (LEFEBVRE, 1980, p. 257).

Selon les informations organisées sur la page web de ce processus (2007, p. 1), c'est évidemment la capacité de mobilisation et l'effective et nombreuse participation des instances diverses qui garantira la réalisation d'autres éditions du FSM. « Après le succès du premier événement, les organisateurs ont évalué la nécessité de la continuité du FSM ». En ce sens, l'élaboration de la *Charte de Principes* confirme cette tendance et assure « le FSM comme un espace et

processus permanent ayant pour but les possibilités de construction d'alternatives au niveau mondial » (*ibidem*, p. 1).

Ainsi, pour rendre possible une articulation entre les diverses entités des mouvements sociaux au niveau mondial s'est constitué le Conseil International – CI du FSM en 2001, un organisme intégré par plusieurs réseaux thématiques, par des mouvements et organisations qui dès ce moment partagent leurs expériences et savoir-faire pour proposer d'autres alternatives au projet de globalisation néolibéral. Ce Conseil devient une instance consultative, opérationnelle et pour certains un organisme politique.

De façon générale, ce Conseil International définit les stratégies du FSM, les directives des mobilisations et intervient entre autres activités référentes dans la conformation même de cette instance : « la création du CI exprime la conception du Forum Social Mondial de se constituer en tant qu'espace démocratique et ouvert de rencontre qui bénéficie de la construction d'un mouvement international unificateur d'alternatives à la pensée unique néolibérale » (p. 1). En effet,

tout en poursuivant ce but et l'objectif de son existence même, les actions du CI ont favorisé une ample interlocution entre les organisations tant au niveau national qu'au niveau international. De même, il a appuyé l'organisation de comités de mobilisations nationales, de nombreux forums thématiques et régionaux, et les événements globaux qui se sont déroulés de 2002 à 2004. (*Ibidem*).

En ce qui concerne la composition du CI pour le processus du FSM, il semble important de souligner une distinction qui nous semble simplement de caractère administratif entre deux sortes de groupes au sein de cet instance politico-organisatrice ; l'un correspond aux groupes de délégués, composé par 166 réseaux, mouvements sociaux, ONG, syndicats, instituts etc. ; l'autre, celui des observateurs, est constitué par 9 comités diverses et par le réseau *Fórum Social de São Paulo*.

À partir de 2003, lors d'une réunion à Miami, après la réalisation de la troisième édition du FSM à Porto Alegre, le CI assume une nouvelle organisation ; divisée en six commissions, dont l'objectif est « de remplir avec plus d'efficacité ses fonctions prévues dans les orientations » de la réunion de Porto Alegre. De manière générale

Le Conseil international (CI) du Forum social mondial (FSM) est en charge des axes stratégiques et politiques du FSM. Il définit les thèmes du programme du FSM, établit une méthodologie et un format pour les conférences, identifie et invite les animateurs et intervenants des conférences. Il promeut le FSM avec l'objectif d'étendre et de consolider la portée de l'événement. Le CI est également chargé de trouver des fonds pour permettre aux réseaux et aux mouvements ayant peu de ressources de participer au FSM. (CRID, 2002, p. 1).

En ce sens, ce Conseil International du processus du FSM doit, selon les directives et en principe, être pluraliste et représentatif de la société civile. Il est constitué de plus de 130 réseaux, mouvements sociaux, ONG, syndicats, etc... Il importe de souligner, entre autres, que les composantes actives du CI sont « chargées d'inciter les organisations et mouvements sociaux de leur pays à participer à cet événement, notamment en contribuant à la création de comités de mobilisation » (*ibidem*).

Face à l'avancée des politiques et des mesures néolibérales en vue de la financiarisation des économies et parallèlement avec l'évolution du processus de mondialisation du FSM, de nouvelles opportunités s'ouvrent et de nouveaux défis apparaissent pour les diverses causes en lutte. Le CI adopte donc, à partir de juillet 2003 un ensemble de procédures : à travers celles-ci, les membres de ce Conseil cherchent à s'assurer que tous ses associés auront des conditions pour continuer à travailler ensemble vis-à-vis des adversités imposées par la conjoncture d'un capitalisme globalisé.

On revient à la présentation des éléments conjoncturels pour synthétiquement remémorer que, ce qui arrive au cours de l'année 2001, ira probablement engager les acteurs de la mouvance antimondialisation vers la consolidation de ce processus de rencontre mondiale des mouvements divers qui confirme et confère le ton du processus du FSM. L'élection de George W. Bush à la présidence des États-Unis, au pouvoir jusqu'à 2009, a d'une certaine façon, consolidé, fortifié la diffusion des principes du néolibéralisme à partir d'une base politique conservatrice, bien que les attentats du 11 septembre aux États-Unis aient mis en évidence une politique mondiale antiterroriste avec l'engagement dans une guerre préventive, « oscillant négativement entre la barbarie du nazi-fascisme, du (néo)colonialisme, du terrorisme etc. » (MÉSZÁROS, 2003, p. 109).

Pourtant, « la profonde crise structurelle du système du capital au plan militaire et politique ne nous laisse pas d'espace pour la tranquillité ou sûreté ». Au contraire, l'apologie du capitalisme « lance un nuage obscur sur notre futur, au cas où les défis historiques posés face au mouvement socialiste ne seraient pas combattus avec succès tant qu'il est encore temps. Pour cette raison, le siècle devant nous devra être le siècle du socialisme ou de la barbarie » (*ibidem*, p. 109).

Ainsi, poursuit-on en présentant quelques traits de la configuration mondiale en 2001. La réunion du Forum mondial économique se déroule cette année-ci à Wall Street, acte symboliquement « solidaire » des capitalistes vis-à-vis de la tragédie aux États-Unis, ce choix a paru aussi comme un hommage aux victimes de ces attentats. De cette manière, c'est bien face à la conjoncture de fatalités que le G7 sonne l'alarme des risques de récession mondiale, déjà en 2001. En même temps, l'Argentine subit une crise économique et sociale liée de façon générale à l'endettement du pays et la Chine vient à siéger à l'OMC. L'année 2001 a de même été marquée, à rebours, par une importante manifestation contre la politique capitaliste de mondialisation à l'occasion du sommet du G8 à Gênes, en Italie, avec une intervention extrêmement répressive qui l'a criminalisée.

En 2002 à Porto Alegre, les forces en lutte antimondialisation, environ 50.000 personnes, se réunissent pour continuer la conversation autour des directives autoritaires de la globalisation en marche. Selon la présentation faite par Massiah (2011, p. 301) c'est alors le passage de la phase de dénonciation à celle de propositions d'alternatives. Le mouvement assume le slogan « un autre monde est possible » en passant aussi de l'antimondialisation à l'altermondialisation car il ne s'agit plus d'être contre, mais de faire des propositions pour refaçonner ou réinventer la mondialisation en cours.

Par rapport à la première édition, force est de reconnaître l'élargissement de l'univers représenté qui compte avec la participation des instances des mouvements sociaux américains. De même, « le nombre d'Africains et d'Asiatiques présents a augmenté » depuis l'année précédente, même si « leur participation reste décevante ». Cependant, « ce second Forum Social Mondial ressemblait "plutôt à un forum Europe-Amérique Latine", aux dires même de certains responsables (PLEYERS, 2007, p. 26).

Cette deuxième édition du processus du FSM a proposé les mêmes axes thématiques, repris du premier FSM (de 2001), à titre de guide des séminaires, conférences, activités autogérées, etc... Au niveau du processus de décentralisation, marque du FSM en 2002, les forums sociaux régionaux et continentaux commencent à être organisés en différents endroits : à Quito (Équateur) a eu lieu le premier Forum Social des Amériques ; à Florence (Italie), la première version du Forum Social Européen ; au Mali, le Forum Social Africain ; et le Forum Social Transatlantique se concrétise à Madrid (Espagne).

Les ramifications des forums sociaux mondiaux sont passés au plan national, au niveau des états-nations avec ces questions singulières en matière d'ordres socioéconomique, politique, culturel et écologique à l'exemple du Forum Social de Colombie, Forum Social d'Uruguay, Forum Social du Maroc, de Belgique, du Cameroun, de la Norvège, etc. Au cours de l'année 2002, corrélativement à l'événement majeur du FSM, comme fut d'ailleurs la réalisation des autres forums, il y a eu également un forum thématique – le Forum de la mondialisation en Espagne.

De même, face à la conjoncture de guerre contre le terrorisme, « des positions claires à la fois contre le terrorisme et contre les guerres américaines ont été adoptées très rapidement par le mouvement altermondialiste » (PLEYERS, 2007, p. 26). Néanmoins, « ce ne sont plus seulement les menaces militaires, mais également celles contre les systèmes économiques, financiers, commerciaux et énergétiques, qui sont désormais définies comme enjeux de sécurité vitale pour les États-Unis et par contrecoup pour l'Otan » (SERFATI, 2001, p. 89).

La troisième édition de la réunion des instances qui personnifient les diverses faces du mouvement social s'est déroulée encore une fois à Porto Alegre, au moment de l'arrivée à la présidence de la république brésilienne du leader *petista* (du PT) Luiz Inácio da Silva. Ce moment (de l'annonce des résultats des élections présidentielles d'octobre 2002⁵⁹) particulièrement émouvant pour la gauche brésilienne redessiner l'action nationale de certaines de ces associations représentatives du mouvement social au Brésil. Les activités du FSM, les tables de dialogues et de controverses en sont un exemple.

⁵⁹ Avec prise de fonction pour le 1^{er} janvier 2003.

Par cette formule il a été possible à ces mouvements du monde entier, environ 100.000⁶⁰ personnes de 123 pays différents, de dialoguer avec les partis politiques et les états-nations autour des axes suivantes : développement démocratique et écologiquement soutenable ; principes et valeurs, droits humains, diversité et égalité ; sur les médias, culture et alternatives à la marchandisation et à l'homogénéisation ; du pouvoir politique, société civile et démocratie ; de l'ordre mondiale démocratique, lutte contre la militarisation et de promotion de la paix (FSM TEMÁTICO, 2012, p. 1). En somme, cette troisième édition du FSM a compté au total 10 conférences et 36 *paineis* (ateliers de discussions) avec 392 conférenciers de plusieurs pays, selon les estimatives de l'organisation, ce nombre dépasse en trois fois celui de 2001 (104 conférenciers des organisations et mouvements sociaux de coin diverses). Au niveau méthodologique encore, dans ce qui concerne les activités autogérées, cette version a confirmé environ 1.300 activités de ce type, le triple par comparaison à 2001.

Parmi les participants, un autre élément intéressant concernant cette édition du FSM se réfère à la présence de ce qui pour certains constituent une nouvelle génération de militants. La participation des *sans-droits* est aussi remarquable. On dirait au contraire, qu'il s'agit d'une compréhension, certes, fragmentée, des multiples dimensions concernant la situation concrète du sujet qui s'engage dans ce processus de construction d'*un autre monde*, ou simplement, « de rencontre, d'échange et de discussion pour des organisations, des mouvements sociaux et des personnes du monde entier » (FSM, 2015a p. 1).

De même qu'en 2002, suite à cette version du FSM, les forums sociaux se sont organisés un peu partout dans le monde, montrant que les problèmes régionaux et nationaux devaient être aussi privilégiés par ces rassemblements. L'intensification de la guerre en Irak, avec la présence des forces militaires étatsuniennes, provoque les esprits, de même que les réunions et conférences des organismes et institutions mondiales, à l'exemple du sommet du G8 et de l'assemblée de l'OMC en 2003. Ainsi, entre autres faits, on note la réalisation de plusieurs forums, tels le Forum

⁶⁰ Au nombre de participants, il importe d'ajouter la participation des jeunes approximativement 25.000 réunis dans l'*Acampamento da Juventude*, de plusieurs journalistes de la presse nationale et internationale, environ 4.000 et de participants individuels, qui ont pu s'intégrer à diverses activités proposées au cours de la troisième édition du FSM à Porto Alegre.

Social Européen en France, le Forum Social Asiatique en Inde, le Forum Social d'Afrique Australe, la Réunion de Consultation subrégionale en Mozambique.

Au niveau national, le Forum Social au Sénégal, le Forum Social du Pays Basque (Euskadi), Forum Social du Zimbabwe, le Forum Social de la Grèce, d'Autriche, de Belgique, d'Uruguay, du Danemark, de New York parmi d'autres. Les forums thématiques se sont répandus : le Forum Mondial de l'Éducation au Brésil, le Forum Social des Femmes Nigériennes, le Forum Social de la Santé en Argentine, le Forum Social Universitaire au Paraguay etc.⁶¹

À propos de ces processus des FSM, il s'agit selon Hardt et Negri (2004, p. 339) de prendre ces moments comme « un exemple instructif de la façon dont les ONG et les mouvements sociaux peuvent s'organiser sous la forme d'une entité mondiale. » Cet exemple de processus du FSM, ajoutent-ils, « montre plutôt qu'un ensemble d'acteurs non étatiques, comme les ONG, peut se réunir pour tenir des discussions réelles et approfondies, préfigurant ainsi une forme possible d'organisme politique global » (*ibidem*). Néanmoins, avec une « logique tout à fait particulière, "penser global, agir local", les ONG ne s'engagent pas dans la lutte pour une transformation sociale » (COUTINHO, 2011, p. 112).

La logique du processus des forums sociaux se poursuit, la quatrième rencontre mondiale du FSM en 2004 se tient à Bombay en Inde et pour la première fois, le forum est réalisé hors du Brésil. Cette décision a été prise par le Conseil International (CI) créé en 2001 et « exprime la conception du FSM en tant qu'un processus permanent, à long terme, qui vise à construire un mouvement international rassemblant des alternatives au néolibéralisme, pour un nouvel ordre social et pour la promotion d'une rencontre de la multiplicité et de la diversité des propositions » (FSM, 2002a, p. 1), « comme partie du processus de construction de l'internationalisation du FSM » (FSM TEMÁTICO, 2012, p.1).

Cette édition du forum s'est ouverte à de nouvelles formes culturelles par des expressions politiques sous forme théâtrale ou artistique, résultat d'une méthodologie qui misait sur l'inclusion dans le programme de grandes activités

⁶¹ Une liste des forums régionaux et nationaux est présentée par : MASSIAH Gustave. *Une stratégie altermondialiste*. Paris : La Découverte, 2011.

autogérées par les organisations inscrites, autour des thèmes suivants : le militarisme, guerre et paix ; information, connaissance et culture ; environnement et économie ; exclusion, droits et égalité. Transversalement, les organisations ont pu aussi discuter sur la globalisation impérialiste, le patriarcat, les régimes de castes et les formes de racisme et d'exclusions sociales ; sur le sectarisme religieux, les politiques d'identité et fondamentalisme (*communalism*) et enfin, sur le militarisme et la paix (*ibidem*).

Tout de même, elle s'est démarquée par rapport aux éditions précédentes par la grande participation des milieux populaires sud-asiatiques, comme le cas des *dalits*, les opprimés du système de caste indien. De grands rassemblements tandis que les salles de conférence étaient moins pleines. Au cours de 2004, se poursuivra la réalisation des forums sociaux thématiques, continentaux, régionaux et nationaux.

En 2005, le FSM revient à Porto Alegre dans une conjoncture marquée par le tsunami dans l'océan Indien et la hausse du prix du pétrole en 2004. Aussi par les discussions des institutions supranationales G7, FMI et BM sur la relation entre développement et croissance (2005). La dynamique du FSM fut proposée par le récent *Comitê Organizador Brasileiro* (COB) qui rassemblait 23 organisations (dans huit groupes de travail ouverts), autour des thématiques suivantes : Espaces, Économie Populaire Solidaire, Environnement et *Soutenabilité*, Culture, Traduction, Communication, Mobilisation et Software Libre, ce dernier articulé au GT de la Communication.

Selon les informations du *FSM Temático Porto Alegre* (2012), la programmation de cette rencontre fut élaborée à partir des activités autogestionnaires indiquées par les organisations participantes du FSM 2005 afin d'« éviter la répétition désarticulée des activités sur le même thème ». La problématique posée aux participants du FSM en 2005 tournait autour de cinq axes transversaux, à savoir, 1. L'émancipation sociale et la dimension politiques des luttes ; 2. Lutte contre le capitalisme patriarcal ; 3. Lutte contre le racisme ; 4. Genre ; 5. Diversité. À la fin, le Manifeste de Porto Alegre est lancé. Le mouvement de réalisation des forums sociaux en allant du continental, régional au national continue.

La nouveauté de la sixième version du FSM vient de son caractère polycentrique, c'est-à-dire de la décentralisation ou de l'agrandissement vers

différents coins du monde ce qui a garanti aussi la diversité des acteurs participants. Il a été réalisé simultanément à Bamako (Mali, Afrique) en janvier 2006 et à Caracas (Venezuela, Amérique) et à Karachi (Pakistan, Asie) au mois de mars de la même année. Chacun de ces forums a eu une méthodologie et une programmation propres tout en suivant les recommandations présentées par le CI. Comme en 2005, pour cette édition une grande importance a été donnée aux activités autogestionnaires.

La première version intégrale du FSM dans le continent africain a été réalisée en 2007 à Nairobi (Kenya). Pour tirer parti de l'expérience acquise, la préparation du FSM 2007 est marquée pour une ample consultation sur les actions, campagnes et luttes auxquelles se sont engagées les organisations participantes qui ont finalement défini neuf objectifs généraux, orientations majeures pour les activités du septième FSM : 1. au profit de la construction d'un monde de paix, de justice, d'éthique et de respect aux spiritualités diverses ; 2. pour la libération du monde du domaine des multinationales et du capital financier ; 3. pour l'intérêt de l'accès universel et soutenable aux biens communs de l'humanité et de la nature ; 4. en vue de la démocratisation du savoir et de l'information ; 5. pour la dignité, diversité, garantie de l'égalité et pour l'élimination de toutes les formes de discrimination ; 6. pour la garantie des droits économiques, sociaux, humains et culturels, spécialement pour la garantie des droits à l'alimentation, santé, éducation, logement, emploi et travail digne ; 7. pour la construction d'un ordre mondial basé dans la souveraineté, dans l'autodétermination et dans les droits des peuples ; 8. en ce qui concerne la construction d'une économie centrée sur les peuples et sur le développement durable ; 9. en faveur de la construction des structures politiques réellement démocratiques et institutions avec la participation de la population dans les décisions et pour le contrôle des affaires et des ressources publiques (FSM TEMÁTICO, 2012, p. 1).

Pour l'année 2008, le Conseil International du FSM précise qu'il n'y aura pas d'événement centralisé du processus du FSM, mais une semaine de mobilisation et d'action globale ou « Journées d'Actions Globales » dans 80 pays, au-delà de la réalisation des forums locaux, régionaux thématiques qui ont aussi rendu mondialement visibles les mécontentements devant la trajectoire de la globalisation capitaliste en cours à l'heure actuelle (FSMT, 2012, p. 1). Certes, ces mobilisations restent quant à elles bien éparpillées, on a même l'impression que ce

processus va là où le capitalisme s'est rendu "insupportable" (à Dakar, à Tunis) ; ou, pour saluer des initiatives qu'on emprunte au réformisme (Porto Alegre).

Pendant une nouvelle crise du capitalisme, la neuvième édition du FSM s'est déroulée dans une partie de l'Amazonie Orientale correspondant à Belém, capitale de l'état du Pará, au Brésil, face aux plans de sauvetages des institutions bancaires des pays situés au centre de ce *hurricane* financier. Délibérément, ce choix affirmait le poids de la question écologique parmi les préoccupations des associations et organisations réunies pour débattre et proposer des solutions de manière à confronter la mondialisation capitaliste en marche. Avec la présence significative des chefs d'État du Venezuela, du Brésil⁶², de la Bolivie et du Paraguay – Hugo Chavez, Luiz Inácio da Silva, Evo Morales, Fernando Lugo –, ce forum a permis l'alliance des peuples indigènes, des femmes, des ouvriers, des paysans et sans-terre tout en renouvelant la lutte sociale surtout au niveau d'Amérique Latine dont le nombre de participants se confirme autour de 4.312 milles latino-américains (CARTA MAIOR, 2009, p. 1).

Les ramifications de ce processus ont été moins nombreuses : au niveau continental et régional, il y a eu deux forums, à savoir le Forum Social du Sud-Est de l'Asie et le Forum d'Asie du Sud, Katmandu, Népal ; à l'échelle nationale, le Forum Social du Québec à Montréal et le Forum Social de Finlande ; et un forum thématique, le Forum Mondial de Science et Démocratie à Belém, au Brésil. Ces faits corroborent la perspective du caractère incertain par rapport aux raisons qui mobilisent ces sujets lors de ce processus pour *un autre monde*. Parfois économiques, d'autres, pour des raisons sociales, et aussi politiques, mais chacune à son temps, à présent pour réfléchir les effets de la crise mondiale du système capitaliste, cadre dramatique de récession mondiale et d'approfondissement de la

⁶² Contrairement à l'affirmation selon laquelle les BRICs ont été créés en 2008, le fait est que « l'idée des BRICS a été formulée par l'économiste-chef de Goldman Sachs, Jim O'Neil, dans une étude de 2001 intitulée *Building Better Global Economic BRICs*. En 2006, le concept donne naissance à un groupement, proprement dit, incorporé à la politique externe du Brésil, de la Russie, de l'Inde et de la Chine. Jusqu'à 2006, les BRICs n'étaient pas réunis par un mécanisme qui permettait l'articulation entre eux » (ITAMARATY, 2014, p. 1). Et c'est à l'occasion de la 61^e Assemblée Générale des Nations Unies en 23 septembre 2006 que s'institutionnalise verticalement le groupement économique-financier formé par le Brésil, la Russie, la Chine et l'Inde. En 2011, à l'occasion du *3rd BRICS Summit*, l'Afrique du Sud devient membre du groupement, qui adopte le sigle BRICS, avec un « s » final majuscule.

misère humaine. Des plusieurs milliers de personnes souffrent de la faim dans un monde souffrant aussi d'une crise écologique.

En 2010, le développement du FSM s'opère de façon décentralisée par la proposition d'une année globale d'actions avec la participation de groupes divers. Néanmoins, un important Forum Social Mondial Thématique a lieu à Salvador, capitale de l'état de Bahia (Brésil) pour discuter l'intégration, le développement et la souveraineté dans un moment de crise, en passant par la question raciale et ethnique. Au sein d'une crise qui bouleverse la réalité de chaque continent, et aussi de chaque pays, le processus des forums sociaux se réalise tous les deux ans.

Ainsi, on aura en 2011 le FSM de Dakar (Afrique) et la préoccupation du mouvement sera bien focalisée : « l'accent sera mis sur la place de l'Afrique dans la situation mondiale et dans la crise » (MASSIAH, PÉRÉ-MARZANO, 2010, p. 2). Avec la crise aussi, le débat centré sur les contradictions (géopolitiques) entre le Nord et le Sud, revient à l'ordre du jour pour les altermondialistes des forums sociaux. De même que la discussion sur certains aspects de cette crise globale du capitalisme. Cependant, sans considérer la dialectique de l'universel-spécifique, à cette occasion ils discutent les aspects d'une crise sociale (l'accroissement des inégalités) et géopolitique (les guerres), comme de la crise écologique (changement climatique) et idéologique (sécuritaire).

En 2012, de façon décentralisée⁶³, a eu lieu à Porto Alegre, le *Fórum Social Temático* avec le thème « Crise capitaliste, justice sociale et environnementale ». Ce processus singulier a été pris comme le moment préparatoire pour le Sommet des Peuples, un événement parallèle à la Conférence des Nations Unies sur le développement durable (*Rio+20*) qui s'est tenue à Rio de Janeiro, au Brésil en juin 2012. En même temps que ce forum thématique, d'autres forums sont réalisés, le Forum mondial de l'éducation et le Forum mondial de la santé et sécurité sociale.

Trois ans après le Printemps arabe, le 12^e Forum social mondial s'est tenu à Tunis (en Tunisie). Le moment de réalisation de ce processus, depuis 2011, ne

⁶³ Chaque année impaire a lieu un forum mondial social unique et aux années paires on a les journées de luttes qui s'expriment sous des formes diverses dans différentes parties du monde.

coïncide plus avec le moment du Forum économique de Davos. Pour cette édition, les organisateurs ont centré leurs discussions sur la lutte des tunisiens pour la dignité, celle-ci définie comme la thématique centrale des activités de ce processus, à côté de la discussion sur les droits. Cependant, la question de la dignité, au sein de la lutte des classes ne se sépare pas de ses autres dimensions, et « oui, on peut parler d'exploitation » (AJALTOUNI, 2013, p. 1),

et dénoncer les nombreuses violations des droits, surtout des femmes. En Tunisie comme ailleurs, elles sont très exploitées. Elles touchent des salaires trop bas, qu'on appelle des « salaires de misère ». Entre 80 et 95% de ces femmes sont jeunes et n'ont pas eu la possibilité de faire des études. Elles ne connaissent pas leurs droits (*ibidem*).

Au niveau régional européen, face à cette conjoncture de crise, « la disparition du Forum Social Européen (FSE) au moment même où les politiques d'austérité commençaient à être appliquées, l'Alter Sommet marque aussi des difficultés du mouvement altermondialiste pour construire un mouvement social européen » (ATTAC *et al.*, 2014, p. 15).

Finalement, le rassemblement du processus du FSM s'est tenu pour l'année 2015 à nouveau en Tunisie, à partir d'un critère bien singulier de la réalité du peuple tunisien : « consolider les dynamiques de changements issus de la révolution tunisienne et des mouvements démocratiques dans la région ». En outre, ce processus envisageait d'approfondir les débats sur « la crise du modèle libéral et la crise civilisationnelle, sur les enjeux géopolitiques nouveaux de promouvoir des alternatives qui respectent le droit des peuples, et qui soient fondées sur la paix et la justice sociale » (FSM, 2015b, p. 1). Il semble que la dimension *faire des propositions* a été mise de côté, pour revenir aux moments des débats, qui en général, gravitent autour de la complexité de la lutte des classes prise dans sa totalité, à ce moment de l'impérialisme global.

Face à ce contexte mondial de crise économique, sociopolitique si l'on pense à la situation de l'Europe face à la tragédie de la crise migratoire mondiale⁶⁴, à

⁶⁴ En général, il ne s'agit pas seulement de travailleurs immigrés, mais de gens persécutés par la guerre et la situation de dégradation des conditions de vie (la famine, la destruction de villes entières...).

l'ascension des discours des forces d'extrême-droite, enfin, de la survie du capitalisme néolibéral qui fait du marché le seul repère de la vie économique, sociale et politique, 35 mille personnes se sont réunis à l'occasion de l'événement du FSM 2016 pour revendiquer le respect aux droits humains et pour la justice sociale (COLLECTIF FSM 2016, p. 5, 8).

L'événement du Forum social mondial de Montréal en 2016 marque le moment de pesantes contradictions au sein même de l'organisation de ce grand processus. Sous la devise « un autre monde est nécessaire, ensemble il devient possible ! », son objectif comme dans les expériences précédentes était de « rassembler plusieurs dizaines de milliers de personnes provenant de groupes de la société civile, d'organisations et de mouvements sociaux qui souhaitent *construire un monde durable et solidaire*, où chaque personne et chaque peuple a sa place et peut faire entendre sa voix. » (FSM, 2016). Nonobstant ce fort désir de rassemblement, en plein mois d'août, les refus de visas à certains mouvements du Sud ont fragilisé la dynamique propre à la diversité des participants ; de ces 200 demandes de visa refusées ou bloquées pour le FSM 2016 à Montréal, la plupart d'entre eux qui n'ont pas eu le droit d'entrer au pays provenaient « d'Amérique latine, d'Afrique (République démocratique du Congo, Maroc, Nigeria), de l'Iran, d'Haïti et du Népal⁶⁵. »

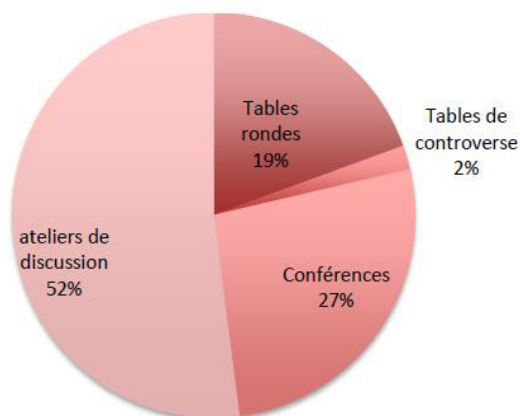
Pour cette 12^e édition les propositions des débats gravitaient autour de 13 thèmes à savoir : 1) alternatives économiques, sociales et solidaires face à la crise capitaliste ; 2) démocratisation de la connaissance et droit à la communication ; 3) culture de la paix et lutte pour la justice et la démilitarisation ; 4) décolonisation et autodétermination des peuples ; 5) défense des droits de la nature et justice environnementale ; 6) luttes globales et solidarité internationale ; 7) droits humains et sociaux, dignité et luttes contre les inégalités ; 8) luttes contre le racisme, la xénophobie, le patriarcat et les fondamentalismes ; 9) lutte contre la dictature de la finance et pour le partage des ressources ; 10) migrations et citoyenneté sans frontières ; 11) démocratie, mouvements sociaux et citoyens ; 12) monde du travail

⁶⁵ Plus de 200 demandes de visa refusées ou bloquées pour le Forum social mondial. Disponible sur : <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/796439/visa-refusees-bloquees-participants-forum-social-montreal>.

face au néolibéralisme, et enfin, 13) expressions culturelles, artistiques et philosophiques pour un autre monde possible (COLLECTIF FSM 2016, p. 13).

Différents types d'activités ont été proposées pour faciliter les discussions autour de ces différents thèmes :

Graphique 7 – Types d'activités du FSM 2016



Source : COLLECTIF FSM 2016, 2016, p. 16.

Parallèlement, d'autres forums thématiques ont eu lieu à Montréal durant le FSM. Le 5^e Forum mondial des médias libres pour discuter les enjeux de la communication et des technologies ; le 7^e Forum mondial théologie et libération, espace « visant à stimuler la création de spiritualités et de théologies contextuelles à perspective libératrice à propos d'enjeux cruciaux de notre temps » (FSM, 2016). De même, la réunion des élu-e-s progressistes de plusieurs pays pour faire entendre les défis et aussi les propositions auxquels font face la gauche politique et les mouvements sociaux dans le Forum parlementaire mondial ; le Forum des Premières Nations et le Second Forum social mondial thématique pour un monde libéré de la fission nucléaire civile et militaire, pour faire désarmer le monde de la menace nucléaire.

Structurellement, s'ajoutent aussi des difficultés qui tiennent à l'organisation même de la 12^e édition du Forum social mondial à Montréal, le premier à se dérouler dans un pays *du Nord*. L'avenir du processus plus large des Forums sociaux dans le monde exigerait sous le regard de certains comme Dufour (2016, p. 1), des « formes renouvelées de l'engagement militant » au-delà de cette formule

consolidée et qui demeure « ancré dans le monde des organisations au sens de groupes formels constitués. »

Cette brève caractérisation de l'expérience des FSM au long de ses quinze ans, appelle quelques remarques importantes au titre d'une analyse par-delà l'apparence de ce phénomène parmi les mobilisations anti-systémiques de notre temps, à propos des sujets et des projections en cause. La première pondération se réfère au caractère d'internationalisation des manifestations altermondialistes, surtout du processus du FSM, le moment par excellence de rassemblement des divers mouvements sociaux des différents coins du monde.

La polémique sur l'avenir du Forum social mondial, au sein du Conseil International des FSM aussi en crise, au regard des contraintes néolibérales, néoconservatrices et autoritaires, des inégalités et des violences qui prolifèrent partout ailleurs, fait écho à une difficulté historique soulignée dans un tout autre contexte par Marx en 1843 à savoir : « il semble y avoir plus grave encore que les obstacles extérieurs : ce sont les difficultés intérieures au mouvement. »

En effet, les propositions autour de l'avenir du Forum social mondial sont diverses : de la nécessité d' « articuler le fonctionnement du monde des "organisations" et les autres formes d'actions collectives dans la planification des événements et la mobilisation » pour reprendre les mots de Dufour (2016, p. 2), en passant par celle de la construction d' « un agenda pour ces forces politiques progressives » en mouvement (Menstrum, 2016, p. 2) ou d' « une réinvention complète des forums sociaux mondiaux et du processus des forums », proposition de Massiah (2016, p. 21). Pour Cameron (2016, p. 24) il s'agit de soutenir l'abolition du CI (Conseil International) ; pour Solón (2016, p. 6) il faut décréter la fin du processus tout entier du FSM, une fois qu'il identifie, parmi d'autres éléments, l'émergence de cette mouvance à l'apparition de gouvernements progressistes en Amérique Latine (2016, p. 6).

En ce qui concerne cette « crise » actuelle du CI face à la dynamique conjoncturelle internationale qui réalise le « schéma du pire » pour reprendre ici cette expression (LEFEBVRE, 1980, p. 174), deux différentes tendances ont pu être identifiées, selon Cameron (2016, p. 24-25). La première, « abolitionniste », pose ses arguments « sur le recul de la conjoncture et l'affaiblissement de la pertinence du

FSM dans l'unification des résistances et des mouvements de transformation sociale. Il propose tout simplement l'abolition du FSM », mais s'efforce d'atteindre « une renaissance basée sur une nouvelle dynamique mondiale centrée sur la mobilisation sociale. » L'autre, plus répandue, « souhaite rénover et faire évoluer le FSM afin de le pérenniser et de rendre fonctionnel non seulement les rendez-vous mondiaux, mais aussi sa principale instance, le Conseil international ». Toutefois, ces deux tendances convergent à propos « du “nettoyage” du CI, afin d'assurer une réelle représentation aux personnes siégeant au sein du CI. »

Explicitement, à propos des contradictions internes aux processus des Forums sociaux, les actions « alter », loin même de l'unité en termes d'anticipation, demeurent limitées par la « distance géographique ». Le pays où siège le FSM, par exemple, « finit par imprimer sa marque par le public présent. En Inde, la participation locale a correspondu à 84% du total et, au Brésil, en 2005, à 80% » (IBASE, 2005, p. 12). Néanmoins, on reconnaît que cela ne nie pas la capacité de ce processus singulier de regrouper la diversité qui représente un nombre considérable de pays, certainement, la population des nations dont la situation socioéconomique est forte par rapport à la dynamique autrefois « bien réussie » du capitalisme globalisé.

Certainement, comme l'affirme Massiah (2016, p. 20), « le processus des forums est interpellé par l'évolution de la situation mondiale » ; dans cette nouvelle conjoncture propre au développement des contradictions de l'impérialisme global, le mouvement altermondialiste y compris ces processus des forums font face à « des courants idéologiques réactionnaires et des populismes d'extrême-droite » qui sont de plus en plus actifs soit au nord, soit au sud. De même, ils voient renaître les racismes et les nationalismes extrêmes qui « alimentent les manifestations contre les étrangers et les migrants. Ils prennent des formes spécifiques comme le néo-conservatisme libertarien aux États-Unis, les extrêmes-droites et les diverses formes de national-socialisme en Europe » (*ibidem*).

Si « un autre monde est possible », la compréhension des diverses expressions de la lutte des classes est nécessaire. Ainsi, au niveau politique, il faut

rompre avec la domination propre à ce *schème du pire*⁶⁶ ; socialement, s'impose la nécessité de surmonter toutes les formes d'attentat à la dignité humaine sous la forme des pratiques méprisables en ce qui concerne les relations humaines. Enfin, la lutte altermondialiste doit aussi s'attaquer à toutes les conditions d'exploitation, ceci sous une perspective aussi autocritique.

2.3 LES NOUVELLES MOBILISATIONS DEPUIS 2008

L'analyse du régime d'accumulation installé de manière autoritaire à l'échelle mondiale depuis 1979 met en relief le pouvoir de la domination exercé par les finances au niveau des capitaux nombreux (FARIAS, 2003a ; DUMÉNIL *et al.*, 1999). Ce phénomène a déjà pris des configurations très diverses à côté des changements survenus dans les relations entre les États-nations et les fractions du capital, tout autant que dans les rapports politiques entre ceux qui personnifient le capital et la force de travail, à mesure que se consolide la globalisation néolibérale. Sans aucun doute, « la situation reste globalement défensive pour le monde du travail, tarudé par le chômage de masse et la précarité et confronté à la dictature des marchés financiers qui imposent leurs normes de rentabilité dans la gestion des entreprises » (DEBONS, 1998, p.166).

Pourtant, l'avènement du dépassement, au centre et à la périphérie, du syllogisme de l'ordre impérialiste n'est pas pour aujourd'hui, quand à travers des suppositions abstraites *l'Empire* devient « la forme globale de la souveraineté contemporaine » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 6), en même temps que par hypothèse « le capital et la souveraineté se confondent totalement dans l'Empire » (*ibidem*, p. 380).

Tout compte fait, le processus de globalisation « loin d'amoinrir ou de dissoudre les structures impérialistes de l'économie mondiale, au contraire ne fait que potentialiser extraordinairement les asymétries structurelles qui définissent

⁶⁶ « Il résume la pratique actuelle, l'organisation du capitalisme mondialisé. Cette pratique à la fois politique et organisationnelle maintient le rapport de domination en englobant dans le même schéma les rapports dits de production et de reproduction. » La généralité de ce schéma, Marx l'a tirée « d'une analyse critique du fonctionnement capitaliste dans l'Angleterre du XIX^e siècle [...]. Le schéma du pire se réalise donc avec le néocapitalisme techniquement développé » (LEFEBVRE, 1980, p. 175).

l'insertion des différents pays dans son cadre ». Toujours matériellement lourd et idéologiquement néfaste, ce processus, en gros, « a consolidé la domination impérialiste et approfondi la soumission des capitalismes périphériques, de plus en plus incapables d'exercer un minimum de contrôle sur leurs processus économiques domestiques » (BORÓN, 2002, p. 13-14).

Depuis 2008, le capitalisme mondialisé manifeste de nouveau une crise. Sa forme, résumée ci-dessus, est organique ou structurelle pour les auteurs proches du marxisme. Cette crise mondiale du capitalisme ou crise de capitalisme globalisé, met en évidence le phénomène de la persistance objective de la division capitaliste du travail, liée de manière organique à la subjectivité de la lutte de classes, tout en donnant de la substance aux structures étatiques gouvernementales, qui sont en train d'être transformées dans le crucial début du XXI^e siècle, à tous les niveaux spatiaux, locaux aux globaux (FARIAS, 2015).

Apparemment, la financiarisation de la vie sociale par les systèmes de crédit a pesé lourdement sur les épaules du plus grand nombre, de populations entières, dont les vies demeurent contrôlées par des instances majeures du domaine économique et politique. Dans cette situation, « de fortes mobilisations sociales ont eu lieu et se poursuivent dans les pays les plus touchés par les politiques d'austérité, dans lesquels se sont développées des formes inédites d'action telles que celles animées par les *Indignés* en Espagne ou le Mouvement des places en Grèce » mais, constat négatif pour l'heure, ces « mobilisations sociales européennes n'ont jusqu'ici pas réussi à peser sur les politiques menées » (ATTAC, COPERNIC, 2014, p. 14-15).

En conséquence de la crise qui a éclaté dans les pays les plus industrialisés, les conditions de prêts se sont déjà considérablement durcies pour les PED. Les importantes réserves de change qu'ils avaient engrangées ces dernières années ont constitué un amortisseur des effets de ce durcissement, mais elles ne suffiront sans doute pas à les protéger totalement. Certains maillons faibles de la chaîne de l'endettement au Sud sont directement touchés par la chute des matières premières. C'est par exemple le cas de l'Equateur (chute du prix du pétrole) et de l'Argentine (chute du prix du soja exporté). La situation n'est absolument pas sous contrôle et il faut agir résolument pour que ce ne soit pas les peuples qui paient une fois de plus le prix fort (TOUSSAINT, 2009, p. 1).

Entre un optimisme, pas toujours militant, et un sentiment pessimiste bien réaliste, les protestations des opprimés en Grèce, en Espagne, au Brésil entre autres, dans des pays donc situés à la périphérie d'un système totalitaire et pervers, indiquent que les prolétaires ont une autre perception des récentes intromissions étatiques globales qui cherchent à rétablir une prétendue normalité capitaliste avec tout un arsenal d'aides extrêmement « généreuses » pour ceux qui personnifient le capital sous ses diverses formes.

Il s'agit d'arrangements étatiques illégitimes et douteux concernant la privatisation des profits et la socialisation des pertes. Mais, au niveau du mouvement altermondialiste il y aura des implications : cette crise organique relève d'une mise en perspective forte, indiquée dès 1971 par Henri Lefebvre : « cette crise globale atteindra, elle atteint peu à peu tous les niveaux de la société existante, notamment l'idéologie, le culturel, c'est-à-dire les superstructures, les structures sociales et politiques, sans exclure bien entendu l'économique » (LEFEBVRE, 2002, p. 115).

Ainsi, « dans le combat de la récession, dans les plans fiscaux d'augmentation des dépenses et de diminution des impôts, dans les plans de sauvetage des oligopoles et de banques en faillite, etc., la dépense publique est élevée dans tous les pays, en même temps que le soulagement de la dette privée devient la pesanteur extrême de la dette publique » (FARIAS, 2013a, p. 82). La générosité envers les entrepreneurs se fait en contraste avec la timidité des aides aux prolétaires⁶⁷, qui restent, comme nous avons souligné, les plus grandes victimes de la crise.

Toutefois, comme auparavant, ces moments de protestation et de sentiment d'injustice ne représentent pas encore la « construction de nouvelles pratiques », ni l'avènement « de nouvelles lectures collectives de la société et du monde » et, même s'il est important que les opprimés résistent, « les intuitions qu'ils portent et les aspirations qu'ils manifestent ne sont pas transformées *ipso facto* en armes critiques contre les rapports sociaux de connaissances asservies aux machineries du Capital » (VINCENT, 2004, p. 58) ; le refroidissement de la saluée

⁶⁷ Dans la deuxième partie de ce travail nous verrons que le prolétariat correspond à la force de travail active et à la surpopulation relative, soumises tant à l'exploitation, ainsi qu'à la domination et à l'humiliation de l'homme par l'homme.

tradition révolutionnaire française est l'exemple de l'éparpillement propre à la condition postmoderne, de même qu'à la fragmentation institutionnelle du prolétariat qui, à ce stade, n'arrive pas à raisonner en termes de faire en commun, pour la construction collective d'une autre sociabilité.

Dans une perspective générique, au sujet des mobilisations du Nord, « les campements des indignés et des mouvements *Occupy* étaient également sporadiques. Ils ne sont cependant que la pointe de l'iceberg. Face à la crise, contre les politiques d'austérité, des milliers d'initiatives citoyennes se développent pour dépasser les limites structurelles de la démocratie représentative, notamment en Europe. Pourtant, au-delà de la crise économique, ces mobilisations

ont surtout dénoncé la crise de la démocratie. Ils se sont insurgés contre l'absence de choix offert par les principaux partis de la démocratie représentative, contre les inégalités et contre la collusion entre les « 1% » les plus riches et les dirigeants politiques. (PLEYERS, 2013, p. 4).

Devant l'empire réellement existant, le sujet collectif ne doit pas, dans une perspective révolutionnaire, « vouloir revenir aux souverainetés nationales », pour se conformer simplement à l'idéologie étatique interventionniste. De même celle-ci ne doit pas se limiter à la dénonciation des formes néolibérales du capitalisme et de la modalité de l'action des institutions multinationales, car « la mondialisation n'est pas seulement la globalisation des marchés appuyée par des organisations internationales ». Il faut donc ne pas « abandonner les terrains nationaux et [...] lutter contre les États tels qu'ils sont dans leurs interdépendances multiples. » (VINCENT, 2004, p. 63-64).

En ce sens, au Sud, spécifiquement au Brésil, un phénomène a causé une forte impression ; on se réfère aux *Journées de Juin 2013*, c'est-à-dire à l'expérience protestataire récente brésilienne, qui au contraire du discours médiatique de la « spontanéité » est présente dans la scène sociale depuis 2004 par les manifestations autour de la question du transport public de qualité. Selon Leher (2013, p. 1), à côté du *Movimento Passe Livre* (MPL)⁶⁸, dont l'action ne conteste pas

⁶⁸ Cf. LEHER Robert. *Manifestações massivas no Brasil têm origem na esquerda* [en ligne]. Correio da Cidadania, juin 2013 [réf. du 04 sept. 2013]. Disponible sur :

la présence des syndicats ni des partis politiques de gauche, une myriade de groupes a finalement manifesté, certains de manière réactive. En principe, pour mettre en question l'augmentation abusive du tarif de transports en commun, pour le "passe libre", et grosso modo, pour mettre en cause le projet néolibéral oppresseur, mis en place par la politique d'un parti⁶⁹ de droite (PRN⁷⁰ de Fernando Collor de Melo et Itamar Franco), renforcé par la politique sociale-démocrate brésilienne au pouvoir avec le PSDB⁷¹ (Fernando Henrique Cardoso) et continué par la formule néolibérale-sociale du Parti des travailleurs (Lula et Dilma).

Un sociologue brésilien a fait une analyse des mouvements populaires survenus « tout au long du mois de juin 2013, en un peu plus de deux semaines de protestations de rue, un véritable tremblement de terre social secouant la scène politique brésilienne, laissant derrière lui une empreinte de dévastation de la popularité de nombreux exécutifs municipaux et gouvernements d'États, ainsi que du gouvernement fédéral lui-même. » (BRAGA, 2014b, p. 1). D'après celui-ci, « les principaux protagonistes de ces mobilisations ont été des travailleurs, scolarisés, sous-rémunérés et insérés dans des conditions de vie et de travail précaires » (*ibidem*). Nous partageons l'idée selon laquelle

il est nécessaire de convoquer une sociologie balisée par la centralité axiologique de la connaissance des classes subalternes, c'est-à-dire, une sociologie critique, réflexive et militante capable d'appréhender la médiation entre la conflictualité propre aux différentes forces sociales en présence et la reproduction de l'actuel modèle de développement brésilien. (*ibidem*).

En ce sens, suivant les données réunies par André Singer dans le tableau ci-dessous (2014, p. 30), « il n'est pas surprenant de découvrir que la majorité des manifestants de Juin était formée par une masse de jeunes travailleurs scolarisés et néanmoins sous-rémunérés » (BRAGA, 2014b, p. 1), c'est-à-dire parmi les jeunes

http://www.correiocidadania.com.br/index.php?option=com_content&view=article&id=8543:submanchete270613&catid=63:brasil-nas-ruas&Itemid=200

⁶⁹ Au Brésil, il existe actuellement 35 partis politiques formellement enregistrés dans le Tribunal supérieur électoral (TSE). Disponible sur : <http://www.tse.jus.br/partidos/partidos-politicos/registrados-no-tse>

⁷⁰ PRN, Parti de reconstruction nationale, aujourd'hui, Parti travailliste chrétien (PTC).

⁷¹ PSDB, Parti de la social-démocratie brésilienne.

manifestants dont la présence était massive, 50% étaient considérés comme ménages à bas revenus.

Tableau 7 – Revenu familial mensuel des manifestants brésiliens, juin 2013

Tranches	Rio de Janeiro	Huit capitales	Belo Horizonte
	20/06/13	20/06/13	22/06/13
La plus basse	34 % (< 1 SM)	15 % (<2 SM)	20 % (<2 SM)
Intermédiaire 1	54 % (de 2 à 5 SM)	30 % (de 2 à 5 SM)	36 % (de 2 à 5 SM)
Intermédiaire 2	1 % (de 6 à 10 SM)	23 % (de 5 à 10 SM)	21 % (de 5 à 10 SM)
Supérieure	10 % (plus de 11 SM)	23 % (plus de 10 SM)	21 % (plus de 10 SM)
	100%	100%	100%

Source : SINGER, 2014, p. 30.

Légende : SM = salaire minimum au Brésil (R\$ 937,00 ≡ 268,00 €)

La plupart des manifestants est issue de catégories sociales intermédiaires (pour certains, la nouvelle classe moyenne brésilienne) dont le revenu familial mensuel oscille entre deux et cinq salaires minimums (536,00 et 1.340,00 euros). « Pour toutes les couches sociales au niveau de vie les plus modestes, le volume approprié de revenu résultante de la croissance a augmenté⁷² entre 2009 et 2012 » (MEDEIROS, SOUZA, CASTRO, 2015, p. 978) : en moyenne 5,8%. Pour les couches moyennes, le revenu disponible moyen par ménage s'est élevé à 5,2% par an, entre 2003-2013, tandis que le revenu des plus riches s'est élevé à 4,1% en moyenne pour la même période (POCHMANN, 2015, p. 53).

Pour certains auteurs (PESCHANSKI, MORAES, 2013, p. 120), il s'est agi d'une mobilisation visiblement hétérogène. Au moment des mobilisations, il était possible d'identifier, selon eux, deux niveaux de contestation :

- i) pour la société et pour l'État – plutôt réactive, contre le modèle politique corrompu ainsi que contre la situation économique du pays (basée sur l'exploration minière et le régime d'agro-exportation) ;

⁷² L'expansion récente des programmes de transfert de revenu focalisés parmi les couches les plus pauvres comme la Bourse Famille, le Bénéficiaire de la Prestation Continué d'Assistance Sociale parmi d'autres au niveau des états de la fédération et des villes, ont contribué pour la redistribution interne entre les diverses parties composantes du revenu des ménages (IBGE, 2014, p. 151).

ii) et dans les protestations elles-mêmes, s'est manifesté un ensemble de personnes : des groupes populaires des périphéries, des nouveaux *caras-pintadas*⁷³, des fractions de droitiers contre les droits humains, le *black bloc*, au-delà de la présence sous protestations, de quelques partis politiques (le PSOL et le PSTU, par exemple), qui se sont mis dans le spectre de la lutte pour le « passe libre ».

Au-delà d'un simple acte de « rébellion et de vandalisme » ou de « marche de folie », on a pu confirmer qu'au niveau de ce pays d'économie « émergente », « la réversion des attentes optimistes au niveau de l'économie, en pressant le pouvoir d'achat de la majorité de la population, en particulier de la fraction endettée des travailleurs nommée « classe C », a fini par synchroniser le Brésil avec la crise mondiale du capitalisme » (LEHER, 2013, p. 1).

« Des époques comme la nôtre sont favorables à ces états de bouleversement ». Se rapportant aux acteurs des mobilisations altermondialistes, y compris de cette nouvelle vague protestataire (depuis 2011), la participation de la jeunesse est remarquable, soit aux éditions des forums sociaux, soit en Turquie et au Brésil. Mais, la jeunesse dans le mouvement altermondialiste, ne correspond qu'à une « petite partie des militants, étudiants pour la plupart, qui ont peu de responsabilités dans des mouvements souvent organisés par des adultes. » (PLEYERS, 2007, p. 40). Dans les Camps internationaux de la jeunesse, par exemple, « chacun s'engage à coopérer avec le groupe sur l'un ou l'autre projet précis et à partir de là assiste aux réunions, investit une partie de son temps et met en place les moyens nécessaires à la réalisation de la partie du projet à laquelle il s'est attaché. »

D'ailleurs, la jeunesse en soi peut être comprise comme un des « lieux les plus propices au nouveau » (BLOCH, 1991, t. I, p. 146), en ce sens, le projet de la jeunesse particulièrement imbriquée dans les processus des forums sociaux, « peut être l'organisation d'une conférence, la sensibilisation à la prochaine grande mobilisation, une manifestation ou une série d'actions contre tel ou tel point de

⁷³ Les *caras-pintadas* (« figures-peintes ») c'était le nom donné au mouvement des étudiants brésiliens qui manifestait, au cours de l'année 1992, pour l'*impeachment* du président du Brésil à l'époque, Fernando Collor de Melo.

l'actualité » (PLEYERS, *op. cit.*, p. 41), dans une perspective plus de réaction que nécessairement de proposition.

Au bout de compte, les jours heureux du capitalisme globalisé ont dû se confronter à la fin de la docilité prolétaire, certes partielle, et à « la misère des plus grandes masses humaines » (LEFEBVRE, 2012, p. 37) par une série d'actes insurrectionnels certes très différents d'un espace à l'autre mais qui en général met en cause ce désordre du capitalisme mondialisé ; ce moment met aussi en évidence que « l'histoire peut donc au moins enseigner que la loi de la classe dominante n'est pas toujours capable d'imposer l'allure de l'escargot à ce qui entendait, par une révolution, marcher la tête en haut. »

Malgré les airs illusoires de la postmodernité, les moments anti-systémiques où l'impulsion « révolutionnaire, la plus ultra qu'exprime son pré-apparaître utopique, est immanent à l'avance de l'histoire » (BLOCH, 1981, p. 57). Ces expériences, en dépit de l'agilité du marché, annoncent aussi que « le monde est bel et bien connaissable et il est dans la même mesure transformable, contre l'opinion tranchée d'un pessimisme banal ou celle de cet optimisme bien présent qui croit pouvoir se contenter de consommer au lieu d'être militant » (*ibidem*, p. 57), une fois qu'elles admettent qu'*un autre monde est nécessaire*.

Conclusion

Même sommairement, il nous faut caractériser le mouvement antimondialisation dans la situation concrète de la mondialisation du capitalisme depuis les esquisses génétiques de la mouvance, et son développement, devenu peu à peu un mouvement altermondialiste, tel qu'on le connaît aujourd'hui. Il s'agit précisément d'une mouvance dont l'existence accompagne le moment de mise en place des politiques néolibérales dans les pays développés, et dans les pays situés à la périphérie du système capitaliste. Synonyme d'expériences dont la vocation est anti-systémique, ces manifestations sont très diverses dans le temps et dans l'espace. Elles peuvent résister et protester fermement contre les barbaries de la postmodernité, sans toutefois polariser radicalement, en tant que subjectivité révolutionnaire contre l'oppression de classe qui découle de l'exploitation, de la

domination et de l'humiliation de l'homme par l'homme à l'échelle globale. Il est vrai que le mouvement altermondialiste s'engage activement dans chacun de ces terrains de lutte, mais il n'arrive pas à dépasser dans des situations concrètes le clivage, la dispersion et les arythmies entre ces trois aspects décisifs de la lutte générale du prolétariat.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

Tout en suivant le raisonnement de Debons (1998, p. 166), aujourd'hui les grands changements sociaux et historiques⁷⁴ « créent de nouvelles conditions » ; l'action syndicale, par exemple, doit comprendre, la diversité de la condition prolétaire pour éviter toute sorte de sectarisme ouvriériste et bien renouveler l'action révolutionnaire ; c'est une des positions de base que soutient cette thèse.

Nous avons pu constater, par quelques éléments, que la nouveauté de cette « nouvelle » phase des mobilisations et protestations réalisées soit au niveau local et régional, soit au niveau international, témoignent la diversité des sujets engagés (femmes et hommes, adultes et jeunes, ruraux et urbains, peuples indigènes, retraités, étudiants, immigrés...), de même, des causes des luttes contre les effets des interventions sur l'activité économique au cours de ce processus de globalisation qui reste basé sur la différence du développement économique des nations et des régions.

Au rebours de signifier le refroidissement de la lutte des classes ou de configurer une « attitude dépréciatrice de leur propre époque » (BLOCH, 1991, t. III, p. 541), l'originalité de ce phénomène altermondialiste donne la possibilité de renouvellement de la base théorique capable de comprendre les subtilités de la question sociale pour la consolidation de la solidarité, entre autres, nécessaire pour rompre les limites toujours destructrices « du monde existant, d'attaquer et de transformer pratiquement l'état de choses » (MARX, ENGELS, 1976, p. 24).

Cette conjoncture nettement dessinée après la Chute du mur de Berlin, la désintégration de l'Union Soviétique en tant que référence controversée du «socialisme réel», les guerres des Balkans et du Golfe (BENSAÏD, 2008, p. 11), configure l'achèvement situé au XX^e siècle d' « une séquence historique », avec ce nouveau récit propre à cette nouvelle ère de « l'entrée irréversible dans l'éternité

⁷⁴ Il s'agit des « changements profonds des conditions de production, la mondialisation de l'économie, les bouleversements de la division internationale du travail, la concurrence libérale, l'insuffisance des États nationaux comme cadres de régulation, les nouvelles formes d'organisation du travail, la montée du chômage et de la précarité, le développement de la sous-traitance, l'entrée massive des femmes dans l'emploi, l'émergence des couches techniciennes, le poids de la jeunesse précarisée, la force des aspirations individuelles... » (*ibidem*).

marchande » ; puis de la nécessité théorico-idéologique de “rédemption” du capitalisme (néo)libéral. « La page ainsi tournée permet aux tenants du néolibéralisme de véhiculer l’illusion d’un retour, par-delà un Marx définitivement ringardisé » et présenté comme un philosophe décadent dont la pensée résulte du *zeitgeist* du XIX^e siècle. Ils recouraient pour certains, refoulée dans le passé, « à la philosophie politique classique de Hobbes, de Locke, de Tocqueville, généreusement gratifiés d’une improbable jeunesse » (*ibidem*). À propos de la multitude negriste, cette idéologie de la subjectivation individuelle comme productrice de valeur, on vérifiera dans la deuxième partie de cette thèse dont les premières analyses seront centrées sur la genèse de ce concept. L’approche génétique-ontologique sera décisive pour comprendre aussi dans cette deuxième partie, les éléments propres à l’élaboration de la catégorie marxienne du prolétariat.

DEUXIÈME PARTIE

**L'ÉLABORATION DU CONCEPT DE MULTITUDE ET DE LA
CATÉGORIE PROLÉTARIAT**

INTRODUCTION DE LA DEUXIÈME PARTIE

Pour cette deuxième partie de l'exposition, il s'agit maintenant de s'interroger d'abord sur la philosophie politique de l'Empire de la *multitude*, d'examiner les origines intellectuelles ou théorico-philosophiques de cette conception qui se veut radicale, mais qui reste trop abstraite, depuis le début, en dépit des tentatives ultérieures de la rendre plus proche des expériences concrètes. Au sens propre, est-ce qu'elle n'a pas exprimé, au fond, une vision positiviste, et donc « favorable » au capitalisme à la recherche d'un espace commun plus vaste, voire global tout à fait propice à sa propre reproduction ?

Il s'agit de comprendre l'actualisation faite par les negristes d'un concept présenté par Spinoza dans ses écrits sur une *cité nouvelle* dans une époque où la pensée était centrée autour des mystères du ciel, du transcendant et de l'image d'un Dieu « non seulement tout-puissant mais de plus archi-juste et infiniment aimant » digne de toute reconnaissance (BLOCH, 1981, p. 198). Est-ce un concept, situé à l'époque moderne, repris dans le sens d'une subjectivité qui devient subversive et révolutionnaire après être entrée en hibernation depuis longtemps ; qui dès lors se réveille comme une image dont la possibilité de réalisation n'est pas médiatisée avec le réel une fois méprisé le mouvement – la dialectique – qui rend compréhensible l'existence, concomitamment, d'objets et phénomènes contradictoires.

De même, la référence marxienne à la multitude spinoziste sera présentée, en tant que base rationnelle, parmi d'autres, de l'élaboration du prolétariat moderne. L'approche matérialiste dialectique et historique a permis à Marx d'arriver à la configuration hétérogène de la force de travail dans le cadre du naissant capitalisme, avec ses crises et leurs conséquences directes sur l'organisation de cet ensemble et de ses sous-ensembles, entraînant le processus de recomposition d'une surpopulation relative.

CHAPITRE 3

LA GÉNÉRICITÉ ABSTRAITE DE LA MULTITUDE NEGRISTE :

Negri héritier de Spinoza

Introduction

Pour élaborer la théorie de la *multitude* telle qu'elle se présente dans la contemporanéité, Negri s'approprie assurément une série des concepts expliqués par Spinoza dans son œuvre *Éthique*, en sachant que c'est bien autour des notions d'amour, de *conatus*, d'imagination etc. que gravite le corpus de cette embuscade théorique. De même, et moins explicite mais évidemment de manière directe (presque littérale), il s'agit d'un approfondissement des propositions lancées par Agamben dans ses écrits sur la multitude, le biopouvoir etc., déjà dans les années 1990.

L'objectif de ce chapitre est de présenter, dans un premier moment, l'interprétation que Negri a donné aux écrits modernes de Spinoza, clairement pris pour source intellectuelle fondatrice de sa pensée postmoderne, ou simplement de discuter sur le processus d'élaboration de la *multitude* par Negri. Ensuite, dans un second temps, la discussion portera sur le caractère éclectique de cette conceptualisation. Enfin, nous discuterons la théorie postmoderne de ces postmarxistes qui situent cette *multitude* en opposition directe, voire antinomique à l'Empire de nos jours, sans aucune sorte de médiation, à partir de références hybrides et dans certains moments, contradictoires. De même, nous proposons l'analyse de la façon dont ils transforment « l'opposition négative en opposition positive » et comment, au rebours de l' « homme unidimensionnel » de Marcuse (1977), ils fortifient la *multitude* en la rendant plus romantique, sous la vision liée au domaine de la pure imagination.

3.1 DE LA MULTITUDE MODERNE À LA MULTITUDE POSTMODERNE

Tout en se situant dans la postmodernité, Negri et Hardt proposent, depuis 2000, un nouvel ensemble de concepts à partir d'un mélange assez éclectique de diverses conceptions théoriques et de différentes sources d'inspirations pour donner un sens théorique à la nouveauté du monde globalisé. On peut le constater dans l'affirmation selon laquelle « on a besoin d'un nouveau vocabulaire et d'encadrements conceptuels nouveaux pour comprendre le monde contemporain et les possibilités qu'il nous proportionnent. » (HARDT, NEGRI, 2006, p. 96).

À travers cette appropriation, ils esquissent une théorie pour saisir la nouvelle configuration géopolitique mondiale où « la guerre, la pauvreté et l'exploitation caractérisent de plus en plus notre monde globalisant » (*idem*, 2012, p. 9). C'est ainsi qu'ils déterminent les traits d'un nouveau sujet dont le projet révolutionnaire de production *du commun* a eu un énorme succès partout dans le monde occidental – une approche « qui s'est présentée ces dernières années comme particulièrement ambitieuse » (DARDOT, LAVAL, 2014, p. 225) malgré le constat original par lequel ils confirment ce que le milieu académique-militant a tout de go compris : « notre vocabulaire politique est insuffisant pour saisir les nouvelles conditions et possibilités du monde contemporain » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 14).

Nous trouvons là, d'un côté, une lecture et un développement de la pensée d'Agamben, qui procédait en 1993 à la radicale « absolutisation du biopouvoir foucauldien » (BENSAÏD, 2011, p. 40) ; de l'autre une référence à la thèse de Foucault selon laquelle l'enjeu d'aujourd'hui est la vie et la politique devenant donc biopolitique, en ce sens substantiellement exacte (AGAMBEN, 2002, p. 17). « Le pouvoir souverain » devient « imperium » (p. 15), d'où le « mouvement global, tend en réalité à la constitution d'une sorte d'État policier supranational » (*ibidem*, p. 97), dans lequel, prophétiquement, la politique « ne sera plus un combat pour la conquête ou le contrôle de l'État par de nouveaux ou d'anciens sujets sociaux, mais une lutte entre l'État et le non-État (l'humanité), disjonction irrémédiable des singularités quelconques et de l'organisation étatique » (p. 99) ; puis, on aura « une vie politique orientée vers l'idée de bonheur et rassemblée dans une forme-de-vie,

qui n'est pensable qu'à partir de l'émancipation de cette scission, de l'exode irrévocable de toute souveraineté » (p. 19).

Selon Agamben (2002, p. 21), c'est de la référence au titre *De monarchia* – écrit par Dante Alighieri – « selon l'hypothèse la plus probable », en 1311, que Hardt et Negri (2000, p. 104) retiennent l'« inhérence » d'une *multitudinem* « dans la puissance même de la pensée »

puisque cette puissance ne peut être entièrement et simultanément actualisée ni à travers un seul homme, ni à travers une des communautés particulières, il est nécessaire qu'il y ait dans le *genre humain* une *multitude* à travers laquelle soit actualisée cette *puissance* tout entière. La tâche propre du genre humain considéré dans sa totalité est d'actualiser sans cesse toute la puissance de l'*intellect possible*, premièrement pour spéculer, deuxièmement, par voie de conséquence, pour agir, par extension de cette puissance (ALIGHIERI, 1993, p. 85 ; 87).

Nous avons accentué les termes qui sont toujours présents dans la relecture contemporaine faite par les negristes, à savoir, multitude et puissance ; de la même manière, ils ont donné l'emphase au terme *intellect possible* travesti par l'usage postmoderne avec celui du *général intellect*, qui justifierait l'usage d'un certain marxisme. Encore, par ce biais, il est possible de comprendre quels ont été les fondements théoriques du paradigme de la multitude, ainsi que l'explication figurée de la réalité contemporaine autour d'un Empire postmoderne, celui-ci projeté à l'image sémantique de l'Empire d'Henri VII couronné à Rome ; après tout, c'est à travers une démarche où le facteur subjectif est abordé en termes mécanistes sur le front de l'histoire, que se soutient la contribution « révolutionnaire » de cette multitude des pauvres singularités.

Au-delà de l'allusion aux idées de Dante, de Duns Scott et de Nicolas De Cues ou Pic de la Mirandole, pour assurer que le pouvoir de l'humanité est dans le monde, la construction idéale de la multitude, sujet porteur d'une puissance particulière pour « forger un projet de contre-mondialisation, un contre-Empire » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 103-104 ; 155), reprend en réalité « la pensée de Bartolome de Las Casas, de Toussaint Louverture et de Karl Marx » pour établir « un principe simple : l'humanité est une et la même pour tous » (*ibidem*, p 154-155). Toutefois, elle demeure centrée sur les écrits spinozistes et rompt avec le principe de

la relation dialectique entre base et superstructure, ainsi que de la primauté ontologique de la base par rapport à la superstructure, tout en s'éloignant entièrement de « la pesante architecture de la superstructure coiffant l'infrastructure » (BENSAÏD, 2011, p. 104-105).

Cette procédure méthodologique des negristes fait corps avec l'idée du nécessaire rétablissement entre le *zoe* et le *bios*, une nouvelle temporalité qui par la notion de « biopolitique » situe « une création de nouvelles subjectivités présentées à la fois comme une résistance et une dé-subjectivation » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 100).

Sous le prisme de la multitude des pauvres, « à plus d'un titre, les travaux de Michel Foucault ont préparé le terrain pour un examen des mécanismes du pouvoir impérial » (*idem*, 2000, p. 48) ou simplement du biopouvoir auquel s'oppose cette biopolitique dont l'événement « fait de la production de vie un acte de résistance, d'innovation et de liberté » via l'image de la multitude « en tant que stratégie politique » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 103).

Pourtant, à propos du désir de liberté collective théorisé par Negri et les negristes le point de départ reste celui de l'« atelier spinoziste » qui situe entre autres thèmes, « la politique au centre, et met en évidence sa valeur d'alternative par rapport à l'histoire de la pensée occidentale moderne » (NEGRI, 1982, p. 45 ; 333) pour s'éterniser ainsi comme « un philosophe contemporain, puisque sa philosophie est celle de notre avenir » (*ibidem*, p. 32). Sans prendre en compte la dialectique, Negri conçoit une ontologie de la statique qui curieusement raconte la versatilité de l'être comme étant « inscrite dans une texture d'actes matériels qui, bien que de composition et de figures différentes, vivent un processus de combinaison et d'auto-formation » (*ibid.*, p. 322) ; cela, il est vrai, une fois admise une prétendue simplicité linéaire de la réalité capitaliste contemporaine.

Contrairement à cette perspective théorique, un important marxiste du XX^e siècle, Bloch, souligne qu'il faut d'abord « délivrer les catégories systématiques » concernant la classe révolutionnaire du « stalinisme auquel les condamne leur brouillage par les idéologies » ; dans le cas examiné ici, il s'agit des notions structuralistes et postmodernes : « voilà justement la tâche d'une critique de l'idéologie perçant à jour les conditions historiques de sa genèse, donc, leur

développement historique, l'essor socioéconomique, la création de normes » ; car elles deviennent un attentat à la dignité humaine, « avec les différents niveaux, les différentes sphères de classification qui se sont déposées au fur et à mesure à l'intérieur » (BLOCH, 1981, p. 23) de cette genericité humaine.

En partant d'autres considérations, « le refus du statisme qui inspire cette exigence de catégories ouvertes » se base par ailleurs « sur le caractère historique propre à la genèse de toutes les catégories jusqu'à ce jour, sur leur lien de dépendance avec le lieu où elles ont vu le jour et avec les rapports sociaux » (*ibidem*, p. 69). Cependant, le cadre conceptuel de la multitude formulé par le negrisme, en discutant du rapport entre la possibilité et la réalité, véhicule tout un problème propre à « l'excédent utopique ». Dans son enfermement, par la création du concept de *multitude* postmoderne ils visent une sortie sans doute illusoire. D'ailleurs, selon Bloch, l'effort de

tenter de dégager, *non point l'idéologie des catégories, mais des catégories sans idéologie*, ou du moins de les esquisser, est un effort dont la possibilité n'est encore à aucun égard assuré ; mais c'est un effort qui reste à faire, et il faut voir bien autre chose que le reflet projeté par la société existante dans les nuages d'un ciel brumeux (1981, p. 25).

Ainsi, devant la résolution postmoderne (néolibérale) de la crise structurelle des années 1970, il fallait insérer la téléologie du « nouveau paradigme de la subjectivité » dans le même diapason du temps et de l'espace postmoderne, où la restructuration et la mondialisation capitalistes ont impliqué la « nouvelle composition technique et politique du prolétariat. » (NEGRI, 1997, p. 16-17).

Pendant les années 1990, l'auteur italien a mis-en-œuvre plusieurs recherches sur le pouvoir constituant, sur l'État postmoderne, sur l'Empire, etc., pour faire *in fine* la substitution de la catégorie du prolétariat par celle de la multitude :

chacune de ces recherches creuse de plus en plus profondément la radicalité ontologique du temps constitutif, lui fait vivre productivement dans la biopolitique, recompose la cervelle et l'affect dans la productivité de l'intellectualité de masse et, en général, dans l'activité désirante du prolétariat postmoderne. Cela revient à dire qu'il y a de plus en plus un approfondissement du telos dans la nouvelle qualification du topos. C'est-à-dire qu'ouvre le topos à une nouvelle

'publicité', qui est action de la multitude, un entrelacement et une superposition de lutte sociale et politique, de lutte économique et lutte pour les droits, de subversion éthique. (*Ibidem*, p. 17).

On note aussi l'emploi éclectique d'une approche subjectiviste, antinomique et structuraliste, marquée par l'adhésion à l'idéologie postmoderne, où la catégorie *multitude* a déjà perdu toute l'héritage propre à une ontologie de l'être social et historique.

« L'immatunité du possible réel », malgré l'audace courageuse et la loyauté déclarée aux idéaux communistes de Hardt et Negri, (« *nous ne sommes pas des anarchistes, mais des communistes*⁷⁵ »), due particulièrement à l'incompréhension voire l'imprécision du phénomène qui se pose à l'heure actuelle, correspondant à la globalisation néolibérale en tant que résultat historique de la relation dialectique entre l'État et le capital. Ce genre d'analyse du cadre géopolitique contemporain n'a permis à nos auteurs que de rester à des représentations abstraites de l'essence de l'impérialisme global. Il en résulte que les formes d'existence catégorielles auxquelles ils sont arrivés correspondent plus à des ornements au sens ordinaire, au sens d'une structure répétitive qui se prête à la fixation (BLOCH, 1981, p. 210).

Dans ce sens, « loin d'une théorie du reflet qui présuppose l'extériorité d'un regard situé face au réel » (GARO, 2013, p. 189), il faut ainsi partir de l'entendement suivant : « tout comme la société est historique, les catégories qui naissent en elle et dans lesquelles elle se réfléchit, le sont aussi ; ces catégories traversent cependant diverses phases, conformément au mouvement de leur base sociale. Les catégories sont elles-mêmes en procès. » (BLOCH, 1981, p. 69). En outre, les catégories ne doivent pas être « des essentialités panoramiques immuables mais des figures processuelles dialectiques » (*ibid.*, 158).

Tout en prenant l'ère postmoderne, Negri propose au début des années 1980 une évolution de Spinoza, comme il avait fait de Marx à propos des *Grundrisse*. *L'anomalie sauvage* de la philosophie de Spinoza est réaffirmée comme *subversive*⁷⁶

⁷⁵ HARDT, NEGRI, 2000, p. 423.

⁷⁶ Déjà à l'époque de Spinoza sa pensée a été présentée comme étant subversive ainsi par d'autres philosophes. « En 1717 Buddeus dénomme Baruch de Spinoza comme l'*atheorum nostra aetate*

dans les ouvrages de Negri (1982 ; 1994), cela, entre autres⁷⁷, pour avoir posé d'une façon matérialiste la problématique de la liberté humaine par « une forme non mystifiée de démocratie » (*idem*, 1982, p. 30). Par la suite, il s'agit pour lui de penser la *postmodernité* (2010, p. 13) et l'ensemble des conditions données par la négation du passé, tout en suivant une analyse adialectique du présent, dans une perspective clairement « antimodernité » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 109).

Il y a beaucoup de l'optimisme de la raison chez ces auteurs, jusqu'au point de ne pas voir que les destructions qui furent l'œuvre des guerres de la modernité ne sont que de la ruine pure et simple, et qu'elles ne sont pas des inflexions dialectiques, de sorte que « les mises à mort d'un Hitler » ainsi que d'autres figures clés de l'histoire moderne, « toutes ces catastrophes n'engendrant que le Mal, sont à rattacher à l'enfer de l'ultime abîme, mais n'ont rien à voir avec la promotion de l'histoire » (BLOCH, 1991, t. I, p. 373).

Avec une vision néo-positiviste, Hardt et Negri (2012, p. 103) ont fait une approche du réarrangement capitaliste inhérent à la postmodernité, voire de la nouvelle configuration politico-économique et juridique mondiale qui aurait entraîné la consolidation d'un nouveau type de pouvoir *impérial* postmoderne. C'est dans le contexte de l'*Empire*⁷⁸, ce « sujet politique qui règle effectivement les échanges mondiaux, le pouvoir souverain qui gouverne le monde⁷⁹ » (*idem*, 2000, p. 15), qu'émergent finalement les mouvements des *singularités* rebellées (*idem*, 2012, p. 103). Ils ont repris la vieille figure spinoziste *multitudo* – qui, « au cours des grandes révolutions bourgeoises des XVII^e et XVIII^e siècles est effacée du vocabulaire

princeps ("le grand leader des athées de notre temps"). Aux environs de 1744 un professeur de Pisa, Tommaso Vincenzo Moniglia, résuma dans un livre où s'attaqua lesdites "philosophes fatalistes", que l'érosion de l'autel, le trône et les privilèges s'était due à un courant diabolique appelé *Spinosisme* » (VARELA, 2012, p. 7).

⁷⁷ « L'anomalie de la pensée de Spinoza au regard de son temps se fait donc anomalie sauvage. Sauvage parce qu'articulée à la densité et à la multiplicité des affirmations qui surgissent de la générosité sans borne de l'infini. [...] Le terme "anomalie sauvage" ne renvoie donc pas seulement à la place historique de la pensée de Spinoza dans son siècle et dans l'histoire de la philosophie occidentale, [...] : il désigne aussi un moment essentiel et un mode propre de l'expression de l'être. » (NEGRI, 1982, p. 335).

⁷⁸ À propos de la généalogie du concept d'Empire Hardt et Negri (2000, p. 33) nous expliquent que « le concept nous arrive d'une longue tradition fondamentalement européenne, qui remonte au moins à l'ancienne Rome. »

⁷⁹ Sur les tendances contemporaines de l'Empire, pour Negri et Hardt (2000, p. 32), il s'agit de partir d'« une nouvelle notion du droit ou plutôt une nouvelle inscription d'autorité et un projet nouveau de production des normes et des instruments légaux de coercition garantissant les contrats et résolvant les conflits. »

politique et juridique » (*ibidem*, p. 89), – pour esquisser le paradigme de la libération postmoderne : une fois que la multitude pousse tout de go le capitalisme vers sa destruction. Ce projet de libération s’insère dans le contexte d’une sorte de mondialisation heureuse au sens des *Rêves* de Benjamin (2009, p. 79) :

La conjoncture heureuse, l’évidence fantastique ne se présentent dans ces couches, qui comptent parmi les plus profondes, que de façon intermittente, occasionnelle, et cette pratique, qui rend l’artiste plus souple, prompt et habile face à l’esprit, risque de falsifier dangereusement les données les plus importantes, à savoir le temps, le lieu et la condition sous laquelle ils peuvent devenir intelligibles.

Il fallait aiguïser la pointe critique de l’analyse de l’histoire à rebours, au sens de Walter Benjamin (2000, t. III, p. 427 *sqq.*), dont le point de départ est la situation réelle au temps présent, pour appréhender que l’histoire reste toujours ouverte, dans une approche de l’histoire « qui ouvre sur un vertigineux champ des possibles, une vaste arborescence des alternatives, sans tomber pour autant dans l’illusion d’une liberté absolue : les conditions ‘objectives’ sont aussi des conditions de possibilité. » (LÖWY, 2001, p. 125).

Pour rendre compréhensible sa ligne analytique, Negri, lui, cherche d’abord à inscrire cette nouvelle pensée dans le cadre de la société salariale postfordiste, précisément le moment historique postérieur au fiasco de ladite expérience “socialiste réelle” de l’ex-URSS, c’est-à-dire à l’ère de la globalisation néolibérale, tout en attribuant à cet *ensemble des singularités* (NEGRI, 2002, p. 36) le *désir* (*idem*, 2010, p. 110) de *liberté et d’égalité*, passant par l’établissement d’une *démocratie absolue* (*ibidem*, p. 46) comme but ultime qui consolide le projet de la *multitude* postmoderne. Il s’agit d’une actualisation théorique particulière du sujet politique traité par Spinoza (2007, p. 283-284), à propos de l’*image de la multitude*.

On s’interrogera sur les origines du concept de multitude tel qu’il a été réélaboré par Negri, ainsi que par d’autres auteurs negristes à partir de la lecture des textes théoriques qui ont été produits par l’auteur italien lui-même ou en collaboration avec d’autres théoriciens ; nous examinerons aussi les idées philosophiques de Spinoza concernant cette notion, dans le but de réaliser une approche critique de la

représentation particulière de la multitude à laquelle Negri est parvenu, tout en partant de la pensée originale et subversive spinozienne.

Par ailleurs, on ne peut que reconnaître cet effort d'actualisation du marxisme à partir de la construction de ce concept, qui reste certes, assez problématique pour penser les transformations contemporaines, tant du point de vue théorique que pratique. Au sens postmoderne, Negri (2001b) procède à une révision, à une réduction et à une simplification théorique et méthodologique de la pensée marxienne jusqu'à *l'invention de nouveaux termes face aux nouvelles conditions du monde contemporain* (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 14). Paradoxalement, il constate que le passage de l'ère des États-nations à l'Empire est une résultante des luttes même de la classe ouvrière, car il croit unilatéralement que « les luttes qui génèrent le développement, les mouvements du prolétariat produisent l'histoire » (NEGRI, *op. cit.*, p. 3).

À l'origine de l'approche negriste se trouve aussi l'ouvriérisme italien, voire les adeptes de la formule antinomique selon laquelle la classe ouvrière serait le moteur du capital ; en compensation, le capital serait une fonction de la classe ouvrière : « on recommandera donc, à qui possède le goût ou le génie de la découverte critique, une lecture 'américaine' du *Capital* et des *Grundrisse*. » (TRONTI, 1977, p. 368). En contraste avec l'Europe, aux États-Unis d'Amérique la classe ouvrière n'a pas eu besoin de sa propre science, de Marx et du parti, car

il y a une histoire américaine d'organisations qui ne sont pas le parti et qui sont pourtant de véritables organisations. Tout comme il existe dans la pensée américaine, une veine qui n'est pas marxiste, mais qui représente une véritable pensée ouvrière. Une classe ouvrière forte n'est pas jalouse de sa propre autonomie que les couches semi-subalternes qui cherchent un débouché révolutionnaire à leur situation désespérée. Une classe ouvrière forte est capable de former sa propre organisation en utilisant l'organisation capitaliste du travail industriel, et de former sa propre science en captant les résultats de la pensée des intellectuels du capital qui sympathisent avec les ouvriers. (*Ibidem*, p. 369).

Ainsi, au sens de la genèse du concept de *multitude* nous avons suivi l'histoire à rebours de la pensée ouvriériste pour discuter l'idée selon laquelle l'*opéraïsme* italien

est un des rares courants marxistes contemporains qui ait pris le parti de réfléchir de manière positive face aux difficultés du marxisme lui-même en tentant de développer des catégories théoriques rendues caduques par le mouvement historique et d'en construire de nouvelles plus adéquates à la nouvelle expérience historique des classes ouvrières européennes." (GAUDEMAR, 1980, p. 9-10).

Dans le cadre de la crise du fordisme et de l'État social, « La domination et le sabotage » (1977) un écrit pamphlétaire « opéraïste » concernant le mouvement « *autonomia operaia* » a servi à une "affaire" conduisant la magistrature italienne à incriminer Antonio Negri de pratiques terroristes, alors qu'il s'agissait de neutraliser cet extrême opposant de la forme étatique capitaliste dominante en Occident depuis une moitié de siècle (GAUDEMAR, 1980, p. 137 *sqq.*). Dans le nouvel ordre de restructuration capitaliste entraîné par la crise des années 1970, pour l'ouvriériste italien « l'État ne peut donc plus apparaître comme un instrument dont le mouvement social doit s'emparer, mais comme sujet principal de la rationalité capitaliste et comme tel à détruire. » (*Ibidem*, p. 139). Sous une logique antinomique, « Negri y pose le sabotage ouvrier comme réponse ouvrière aux formes contemporaines de domination capitaliste, à la fois cause et effet d'une crise du commandement et figure positive du mouvement social. » (P. 141).

Parmi les tendances du marxisme contemporain, le refus du référentiel marxien à propos des catégories processuelles propres à *l'analyse concrète d'une situation concrète*⁸⁰ par certains intellectuels negristes, dérive, surtout des propositions qui restent prisonnières de leurs propres clichés comme si leur doctrine était un acquis définitif du savoir.

Après les contre-révolutions orientales dans plusieurs expériences de déchirement et frustration, une certaine gauche ne voudrait plus incarner une politique d'émancipation : au contraire, l'espérance révolutionnaire « exacte et précise, animée de la plus haute espèce de conscience qui soit, celle du but, éveille la méfiance vis-à-vis de toute réalisation qui se donne un peu trop vite comme telle » (BLOCH, 1991, t. I, p. 221) ; les apothéoses ne seront jamais, même pour une conscience qui n'honore pas le radicalisme abstrait » – comme dans le cas de Negri – que plates et purement décoratives comme des simples ornements.

⁸⁰ D'après Lénine (1920), « l'âme vivante du marxisme : l'analyse concrète d'une situation concrète. »

En dernière instance, vis-à-vis de ces expériences dites socialistes et communistes, « c'est pourtant de ce déniement et de cette désillusion nécessaires que dépend toute relance future » (BENSAÏD, 2011, p. 35) du marxisme comme conception du monde et d'une anticipation concrète d'un monde meilleur. Pour un autre marxisme le « mode d'être n'est pas celui de la réalité donnée ou de la réalité qui s'offre tout d'abord, et cet espoir, loin d'être abstrait, est dans le prolongement concret de ce qu'il devance, il n'est jamais tout à fait extrinsèque à l'objectivement possible dans la réalité » (BLOCH, 1991, t. I, p. 225).

Pour la pensée negriste « le pouvoir de la dialectique a été définitivement dissout » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 487), en particulier « car la dialectique est en réalité la forme sous laquelle se présente toujours l'idéologie bourgeoise, dans toutes ses variantes » (NEGRI, 2007, p. 65). Déjà au moment où Negri (1979, p. 327) proposait le dépassement du *Capital* vers les *Grundrisse*, le procès antagoniste propre à l'indépendance de la classe ouvrière devrait nier la dialectique (formule de la rationalité bourgeoise) pour enfin « libérer la riche multilatéralité indépendante du communisme. » De ce point de vue, le negrisme a conçu une relation conceptuelle antinomique, à savoir de la multitude *versus* l'Empire et vice-versa, d'où il résulte que « la multitude est directement opposée à l'Empire, sans médiation entre eux » (*ibidem*, p. 474). L'Empire est ainsi compris en tant que tendance postmoderne, qui se consolide à la fin du XX^e siècle, l'ennemi même de la multitude, considéré non tant comme un « phénomène presque naturel d'identification d'un ennemi qui nous menace, mais plutôt » comme conséquence d'un « processus de production et de diabolisation de l'ennemi » (ECO, 2014, p. 13) ; un ennemi dont son « non-espace » constitue l'arme de la « multitude pour » le règne *du commun* au-delà de l'aliénation bourgeoise. Alors que, tout en prenant en considération la dynamique de la lutte des classes contre l'oppression dans le dépassement de celle-ci,

on doit donc se garder de toute simplification formaliste, et le moyen le plus efficace contre cela est une connaissance aussi précise que possible de la situation historique donnée dans sa spécificité sociale, naturellement à condition de ne pas laisser cette situation, quand on la pense, se pétrifier en un état statique, mais de s'efforcer de la comprendre dans sa dynamique concrète, dans ses origines et ses perspectives concrètes (LUKÁCS, 2012, p. 328).

Loin de là, pour donner plus de contenu à l'image de la configuration d'une nouvelle catégorie d'une espèce de « manifeste communiste en vue du XXI^e siècle⁸¹ », d'une part ; et, de l'autre pour devenir de plus en plus « révolutionnaire », Negri reprend aussi la démarche structuraliste de Foucault – surtout à partir des séances au Collège de France entre les années 1978 et 1979 –, notamment la notion d'une « biopolitique » dans « la perspective des pauvres » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 349), tout à fait opposée à un « biopouvoir » impérial qui s'est mis à l'échelle mondiale en cette nouvelle ère (NEGRI, 2010, p. 124).

Aussi, à partir de Foucault, Negri inclut dans sa construction théorique une perspective subjective pour expliquer la puissance de la multitude à l'âge de l'Empire ; de même qu'il croit pouvoir, malgré tous les risques de l'éclectisme, faire référence à Foucault pour affirmer son hypothèse quant à l'existence d'une « sociologie spinozienne » (*ibidem*, p. 128).

Il s'agit d'un des points problématiques de ce type de raisonnement, lorsqu'on constate qu'une tendance extrémiste du marxisme⁸², au départ « obsédée par les luttes sur le lieu de production, adopte un point de vue radicalement opposé, se rapprochant des thèmes postmarxistes de la pluralité des rapports de pouvoir et des mouvements sociaux » (CALLINICOS, 2006, p.166). Dans ce cas, on voit bien que l'image conceptuelle construite théoriquement par Negri et Hardt supporte beaucoup d'incertitudes au lieu d'apparaître comme une approche claire et objective pour penser les manifestations contestataires de l'ordre capitaliste établi. On comprend leur intention d'apporter « un cadre théorique général et une boîte à outils de concepts pour théoriser et agir à la fois dans et contre l'Empire » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 21), cet ennemi de la multitude postmoderne, mais leurs ouvrages restent marqués par des « confusions théoriques et approximations sociologiques qui s'appuient en effet sur un fonds philosophique discutabile » (BENSAÏD, 2008, p. 290), ou mieux idéologique, en ce sens que pour qu'une philosophie soit « sans temps », il faut commencer par la décontextualiser pour en faire un objet culturel fétichisé.

⁸¹ Slavoj Žižek (2000) à propos de l'ouvrage *Empire* publié originellement en 2000.

⁸² Au sens propre, il y a une « posture » de Negri refusant de construire un pouvoir collectif des exploités (et donc un rapport de force avec des hauts et des bas), parce que cela suppose des questions stratégiques comme nous verrons ci-dessous.

Au début des années 1980, Negri (p. 136) affirmait déjà l'existence d'une « tension révolutionnaire des masses qui devrait être dissoute et ponctuellement confrontée à la multiplicité des trajectoires individuelles, pour ensuite être reconstruite dans le concept de *multitudo*, articulée enfin dans la figure du sujet politique de la constitution démocratique ». À propos de l'analyse socioéconomique de la multitude negriste, on reprend l'affirmation d'Artous (2010, p. 103) pour qui cette démarche théorique proposée par les negristes

se réalise à travers une ontologisation de l'activité de production qui a fortement marqué l'extrême gauche italienne dans l'après 1968 ; sauf que la figure sociologique incarnant cette ontologisation a changé. À l'époque, la figure valorisée était celle de l'ouvrier-masse produite par l'organisation fordiste de la production industrielle qui, intégrée dans un procès de production coopératif, était perçue comme un sujet révolutionnaire quasi constitué, porteur des formes de socialisation communautaire.

Repris longuement comme « un concept qui vit tout au long de l'élaboration de la pensée de Spinoza » (NEGRI, 1982, p. 44), l'idée devenue image de « *multitudo* » confirme la perspective de Negri selon laquelle « la philosophie de Spinoza est une philosophie sans temps » (*ibidem*, p. 64) toujours en projection et en projetant, ce qui consolide enfin cette pensée spinoziste « sur le terrain d'une philosophie de l'avenir : d'une anticipation qui prévoit déjà, dans la radicalité de son impact polémique, la crise séculaire de la science et du système capitaliste » (p. 324). La philosophie de Spinoza aurait été un signe de construction des lumières radicales⁸³. Cela libère Negri de penser comment, à l'époque du *general intellect*, du fait des luttes de classe et des changements du capitalisme dans les formes de pouvoir et de propriété, une question de nouvelle liberté et nouvel individualisme pourrait être posée à partir du dialogue avec Spinoza ; avec à la fois une grande diversité de situations et une multiplicité de groupes et de pratiques s'expriment (cf. les FSM).

⁸³ Concept historiographique pour comprendre la philosophie des penseurs des « extrêmes » comme le philosophe Spinoza, par exemple. Le philosophe britannique Jonathan Israël a publié un ouvrage (en 2001, éd. fr. 2005) dédié à cette thèse des « lumières radicales » où ce qui caractérise la pensée de Spinoza, c'est « la place accordée à la raison », le fait qu'elle s'appuie exclusivement sur la raison pour analyser « toute la pensée, toute la réorganisation de la société, des idées, de l'enseignement », soit les faits naturels, politiques et sociaux. (ISRAËL, 20 ?).

Comme nous avons déjà souligné, il faut faire une brève histoire à rebours de la pensée negriste, dont la genèse est liée à son engagement ouvrieriste contre la violence politique prise à la fois pour préalable et pour inhérente au double caractère de la production marchande simple (travail concret et travail abstrait) et développée (procès de travail et procès de valorisation), ainsi qu'à la régulation monétaire et salariale fordiste, spécifique à l'ère keynésienne avec son État planificateur.

Pour Negri (1979, p. 318), c'est la toute-puissance de la « dynamique communiste » que s'y oppose en tant que « processus constitutif » qui rend caduque la valeur et, donc la plus-value comme base rationnelle des rapports marchands, dont la devise bourgeoise reste à chacun le même, en dépit de la socialisation providentielle. Selon Negri (1997, p. 49), dans l'approche marxienne, en opposition à « la domination du travail vivant par le travail mort », c'est le « travail vivant », d'une part qui « incarne le pouvoir constituant et lui offre les conditions sociales générales à travers lesquelles il peut s'exprimer » ; d'autre part le travail vivant c'est un « noyau » qui contient « cette tension créatrice qui est à la fois politique et économique, productrice de structures civiles, sociales et politiques, et qui est donc tension constituante », dont l'anticipation communiste se réalise dans l'immédiat et sans la médiation dialectique. Au sens propre, la critique du travail devient tout de go critique de la politique et de l'État et vice-versa. Dans cette démiurgie, Negri (*ibidem*, p. 52) ira « chercher à définir le lieu où réside maintenant le travail vivant de la puissance, ainsi que la façon dont il se représente et dont il opère aujourd'hui. » Pour cela, Negri deviendra au bout du compte tant postmarxiste – « et nous serions ravis de nous passer de Marx » (*id.*, 1979, p. 44) – que postmoderne.

Avant cela, il y a la critique politique du « compromis historique » et du « révisionnisme » en Italie, qui a été faite par le jeune Negri (1978, p. 13 *sqq.*) dans le cadre d'une grande transformation sociale et historique entraînée par la grande crise du fordisme, l'impérialisme et la restructuration à l'échelle mondiale. Tout en lisant sa préface de juillet 1977 à l'édition française de *La classe ouvrière contre l'État* (1977) on peut trouver dans son *opéraïsme*⁸⁴ les racines d'une démarche antidialectique qui

⁸⁴ L'**opéraïsme** est un courant marxiste italien « ouvrieriste » apparu en 1961 autour de la revue *Quaderni Rossi. Operaio*, mot italien, vient du latin et signifie « ouvrier ». Ses origines intellectuelles remontent à l'*operaismo* ou *sinistra operaista* (opéraïsme), un courant marxiste spécifiquement italien, dont la figure de proue était Mario Tronti, dans laquelle les premiers écrits de

sera poussée à son comble dans l'antinomie de la *multitude* versus l'*Empire* (HARDT, NEGRI, 2000 ; 2004). C'est ce qui ressort quand ceux-ci simplifient les rapports entre le prolétariat, l'État et l'impérialisme, qui ont été approchés linéairement ou mieux, mécaniquement. En effet, synthétiquement

il nous semble qu'une position marxienne aujourd'hui doit tenir compte de l'exceptionnel élargissement du concept de prolétariat d'une part, et de l'augmentation non moins exceptionnelle des degrés de domination et de commandement impérialiste (multinational) de l'autre. L'État fonctionne comme le représentant direct et immédiat du commandement multinational du capital ; sa forme, la figure déterminée qu'il revêt, doivent donc être analysées directement en termes de critique de l'économie politique, de même que doit être déterminée du point de vue ouvrier et prolétarien une critique immédiate et directe de la politique tout court. (NEGRI, 1978, p.18-19).

Avec ce politicisme ouvrieriste, il a donc mis en avant l'antinomie de l'ouvrier social contre l'État social. Au lieu de faire l'actualisation de la catégorie prolétariat à la lumière des luttes de la fin des Trente glorieuses (1945-1975) contre l'exploitation, la domination et l'humiliation capitalistes, il exprime un exceptionnel élargissement de la classe ouvrière dans une anticipation abstraite qui ne sera réalisée pleinement que dans l'image de la multitude dérivée de Spinoza (NEGRI, 1982).

À partir de la formulation paradoxale, voire absurde de « la critique marxienne de toute dialectique » (NEGRI, 1979, p. 327), il fait la substitution postmarxiste de la dialectique par l'antinomie. Ainsi, il a conclu que « la force d'inversion du développement capitaliste que le communisme, sa dynamique, son procès, mettent en œuvre, est immense. Mais cela ne doit pas nous faire oublier l'effet d'aplatissement que les résidus dialectiques du discours marxien engendrent toutefois. » (*Ibidem*, p. 297). Outre cette démarche antinomique dans le but d' « arriver à une nouvelle exposition du communisme sous la forme de la transition »

Negri ont pris une influence importante. L'attention de ce courant se portait tout particulièrement sur le conflit entre le capital et le travail dans le procès de production effectif (CALLINICOS, 2006.). C'était un « mouvement théorique et politique italien », essentiellement actif dans les années 60 et au début des années 70. L' « *autonomia operaia* » fit son entrée sur la scène politique en mars 1973 en Italie, c'était une organisation hétérogène. A une époque où le mouvement ouvrier, en crise, est pris dans des débats extrêmement "idéologiques", l'opéraïsme se caractérise essentiellement par un "retour à la classe ouvrière" (MATHERON, 2004, p. 1).

(*ibidem*), il y a aussi une complète marche en arrière dans la méthode marxienne concernant le moment de l'investigation et celui de l'exposition, pour soutenir en spécial que les catégories de la crise et de la lutte des classes dans les *Grundrisse* se situaient au-delà des catégories de la crise et de lutte des classes dans *Le Capital*. C'est pourquoi Negri affirme que les *Grundrisse* sont

un texte politique qui conjugue l'appréciation portée sur les possibilités révolutionnaires que recèlent la crise imminente et la volonté théorique de synthétiser de manière adéquate l'action communiste de la classe ouvrière face à cette crise ; les *Grundrisse* sont la théorie de la dynamique de ces rapports. (1979, p. 27).

En raison de son mépris explicite de l'ouvrage *Le Capital*, l'appréhension negriste du fétichisme du capital fait défaut, car les sujets appartenant aux classes en lutte, qui personnifient les catégories du capitalisme industriel restent dans un l'isolement abstrait de la totalité objective qui s'exprime au moyen du syllogisme historique du capital, dont la crise s'exprime au niveau tant du capital en général que des capitaux nombreux (voir les Tableaux 2 et 3). Enfin, Negri passe au large de la conscience de classe du prolétariat devant la réification bourgeoise de l'exubérance financière et de la trinité Terre-Travail-Capital (MARX, I. 3, 1976).

Par ailleurs, puisqu'il s'agit d'un être social et historique, la forme-État est structurée tant par le rapport dialectique entre objectivité et subjectivité, que par le rapport dialectique entre essence et apparence. Le volontarisme politique du passage immédiat du capitalisme au communisme prend le devant de la scène, car c'est uniquement du point de vue de ce dernier rapport, et sous l'angle subjectif que Negri (1997) fait l'insertion structuraliste du « pouvoir constituant » (et donc de la lutte des classes) versus le « pouvoir constitué » (et donc de la légitimation étatique ou démocratie bourgeoise formelle). Cela veut dire qu'il néglige, d'une part le rapport dialectique essentiel au sein de l'État lui-même entre la lutte des classes et la division capitaliste du travail (c'est-à-dire, les déterminations objectives de l'État, qui portent la marque de la restructuration et de la mondialisation du capital) ; et, d'autre part il néglige le rapport dialectique entre cette essence objective et les appareils bureaucratiques et administratifs gouvernementaux (FARIAS, 2000, p. 30-31).

Pourtant, les appareils de l'État représentatif ne sont dérivés par Negri (1997, p. 412) du « pouvoir constituant » que de manière subjective, représentative

et pseudo-concrète, au niveau phénoménal du « pouvoir constitué », où celui-là est convenablement « neutralisé », à savoir « la division et le contrôle réciproque des organes de l'État, la généralisation et la formalisation des processus administratifs consolident et fixent ce système de neutralisation du pouvoir constituant. »

En somme, le prix à payer pour le subjectivisme et le volontarisme negriste c'est l'abandon de la stratégie de la démocratie prolétaire, c'est-à-dire le moment de la rupture avec les conditions objectives qui perpétuent la dynamique de la lutte des classes, en accord avec la téléologie de l'extinction de l'État capitaliste (FARIAS, 2000, p. 36 *sqq.*). Selon l'interprétation de Negri (1997, p. 380 ; 385), dans la thèse léniniste cette extinction c'est

la tâche même de la révolution prolétarienne, devenue possibilité matérielle à un certain degré de développement de la lutte de classe [...] Lénine opère un court-circuit entre l'action des masses et le commandement du parti, où il voit le pouvoir constituant organisé comme une réalité dynamique, tout à la fois fondation et projet d'avenir. Le compromis institué entre le soviét et le parti est un compromis entre le travail vivant et un projet de nouvelle accumulation initiale, qui devrait déboucher sur la détermination des conditions du communisme.

Pourtant, l'abandon de la médiation dialectique de la transition socialiste ne sera entièrement accompli que dans les ouvrages collectifs de Hardt et Negri (2000 ; 2004) sur l'État postmoderne, *l'Empire* et sur le nouveau sujet social révolutionnaire – la *multitude*, respectivement.

Au sujet de la configuration contemporaine de « *multitudo* » il y a un paradoxe : ce concept est devenu l'image de la multitude postmoderne negriste, car sa dimension socioéconomique détermine sa dimension politique puisque « ce qui disparaît est la notion de l'autonomie du politique » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 375). Pour Cingolani sous l'image de la multitude, Negri cherche à faire relever du signifiant ouvrier, de même que du travail (ou de l'histoire du travail) un ensemble de configurations politiques et culturelles qui ne lui appartient que très partiellement, « tout comme Touraine, à la fin des années 70, cherchait l'acteur de la mutation sociétale au-delà du mouvement ouvrier et sondait les figures objectives au sein de la société post-industrielle qui pourraient en prendre le relais » (2006, p. 35).

A l'ère de l'Empire, l'idée de perpétuation de la puissance de la *multitude* commence, selon les negristes, à jeter à terre le pouvoir de ce « Léviathan moderne » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 93) qui se configure à l'heure actuelle. Si l'on prend l'imprécision théorique quant au « devenir-sujet de la multitude » (*ibidem*, p. 489), on peut déjà se poser la question, que les lecteurs attentifs de ces deux ouvrages se posent : comment la multitude des pauvres singularités va-t-elle arriver à prendre une décision politique et agir conformément à cette décision ? L'ouvrage *Multitude* résulte des efforts des auteurs de souligner le commun qui relie ces singularités autour d'un projet *du commun*, autrement dit d'atténuer les différences autrefois exaltées au sein de l'ensemble de la *multitude* – le « corps politique » de la postmodernité (HARDT, NEGRI, 2004, p. 126).

Après l'élaboration de cet ouvrage dont le ton est philosophique (HARDT, NEGRI, 2004, p. 10) – en ce sens que « c'est sur le terrain conceptuel de la philosophie, et non sur celui de la sociologie, que se situerait d'abord l'enjeu de leur innovation conceptuelle » (BENSAÏD, 2004) –, plusieurs textes sous la forme d'articles et de livres, ont été écrits tentant de rendre plus intelligible ce que Negri et ses amis veulent dire avec l'usage insistant situé à l'ère postmoderne du concept de *multitude*, comme construction théorique valable pour expliquer la nouveauté des mobilisations qui se font entendre notamment depuis les années 2000.

Toutefois au-delà de ces efforts, la multitude negriste reste conceptuellement fragile ; il semble que cela soit vrai non seulement pour les lecteurs de la production negriste, mais pour Negri lui-même. Celui-ci, à l'occasion d'une conférence délivrée à l'université romaine de *La Sapienza* (2001), a reconnu l'indétermination théorique de la multitude, terme qu'il utilise à titre expérimental : « d'un point de vue scientifique, c'est un concept sans aucun doute encore primaire, que je lance pour voir s'il fonctionne » (NEGRI *apud* BENSAÏD, 2008, p. 283-284).

Il en découle que l'on peut se poser la question : d'où partir alors, pour penser le projet *du commun* de la multitude ? Les plus récents ouvrages, ceux consacrés à une sorte d'analyse, continuent limitée et sans la dynamique de la mouvante réalité, ne semblent tenter que de se fixer en un type de système unilatéral. Fidèle à lui-même, le negrisme continue à se montrer incapable de comprendre les contradictions dans les structures de la formation socioéconomique

actuelle et en conséquence, ne parvient pas à nous apporter une contribution au sens du dépassement de ce moment historique de l'humanité.

Le recours à la philosophie spinoziste telle qu'elle est constituée par Negri, ratifie un certain discours postmoderne, au sens littéral du terme. On voit que « comme la fin des idéologies, la disparition des classes, et donc de la lutte des classes, est un des piliers de la propagande du libéralisme mondialisé » (NIELSBERG, 2004, p. 17). L'idée d'une *multitude* servirait à surpasser les anciennes théories d'une gauche en crise. Ainsi, devant la grande communauté globale, il n'y a aucun sens de parler de classes sociales, on n'a qu'une multitude de singularités qui veulent pouvoir transiter librement à l'intérieur de la communauté impériale, que le « libéralisme économique a censé permettre » (*ibidem*, p. 17).

La question issue de ce type d'analyse reste liée au fait que les sociétés capitalistes sont toujours constituées de différentes classes sociales au-delà de l'abstraction par exemple en termes de la compréhension de la population (le tout), et qu'eut concerné ce moment historique, comme disait déjà Marx dans son *Introduction à la critique de l'économie politique* (1977).

Telles sont les raisons pour affirmer que la « conviction profonde » de Negri et Hardt n'est, à l'inverse, que la rupture théorique avec la critique de l'économie politique, et tout particulièrement avec sa « confiance dans les pouvoirs du progrès » (DARDOT, LAVAL, MOUHOUD, 2007, p. 20). Plus nettement, il s'agit d'une formulation abstraite niant des déterminations importantes pour saisir l'homme humilié, exploité et dominé, le sujet générique d'une possible transformation sociale.

Les rassembler seulement par la dimension de l'exploitation, comme d'ailleurs le faisaient (et le font encore) les syndicats classiques, montre les limites de la formation intellectuelle de Negri au sein de l' « *autonomia operaia* » pendant les années 1970. Malgré les efforts de renouvellement de son marxisme marqué par le passage de l'ouvrier-masse à la multitude employée dans les activités immatérielles (les « intellectuels en général »), on souligne que « c'est précisément à ce sujet qu'ils s'en séparent radicalement » (GARO, 2013, p. 228).

À propos de la formulation conceptuelle de *multitude*, Negri situe sa première approximation à la philosophie spinoziste en affirmant avec conviction l'actualité du débat suscité dans les années 1980, à savoir,

L'anomalie sauvage a affirmé un nouveau point de vue dans la lecture de Spinoza ; elle a été prise autour de 1968, dans cette épistémè d'innovation et de révolution qui, à la suite des ors et des catastrophes du socialisme réel, a rétabli les fondements de la science de l'esprit ; ou encore – aussi, surtout – qu'elle a rendu à nouveau possibles la conscience et la volonté d'agir pour la transformation et/ou pour le dépassement du mode de production capitaliste, pour l'affirmation de l'égalité et du commun des hommes (NEGRI, 2010, p. 11).

Nous devons préciser, ici, que notre thèse rencontre les théorisations de Negri en ce qu'elles interfèrent avec le mouvement altermondialiste ; nous ne pouvons donc pas chercher à rendre compte et discuter de ses évolutions théoriques depuis les années soixante.

Nous observons que l'interprétation et la proposition de Negri sont assez originales en ce sens qu'il fait de Spinoza un penseur qui anticipe la révolution sociale. Selon lui, celle-ci nous mènera à un nouveau régime de sociabilité sous le prisme de « la dualité de la pensée de Spinoza », manifeste dans « cette impulsion interne qui en déplace le sens sur divers horizons », une dualité qui enfin « est une anomalie si forte et si spécifique de la pensée spinoziste qu'elle la rend à la fois proche de nous, et irréductible à tous les mécanismes de filiation » (NEGRI, 1982, p. 39). Pour Negri, il est question d'

au lieu de fêter avec une légère angoisse la nécessité de revenir à l'ordre et de se soumettre au rude exercice des armes économiques du capitalisme, au lieu d'accepter une conception de l'être à l'intérieur de laquelle noyer le souvenir d'une formidable époque des luttes, il a été possible de commencer à reconstruire sur le terrain du spinozisme une perspective révolutionnaire (*ibidem*, p. 45).

Paradoxalement, à l'âge de l'Empire, « le concept de multitude vise à réactiver le projet politique de la lutte des classes tel qu'il est formulé par Marx⁸⁵ » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 131) ; mais en renonçant à certaines catégories essentielles de l'ontologie de l'être social et historique (LUKÁCS, 2009 ; BLOCH, 1981) fondamentales pour la compréhension de la nouvelle configuration de la figure de la subjectivité révolutionnaire, et de la lutte des classes. La négation negriste de celle-ci vient peut-être de la confusion qui fait de la politique actuelle tout simplement « l'exercice du pouvoir ou lutte pour le pouvoir » (RANCIÈRE, 2008, p. 66). Ils semblent bien faire abstraction des développements les plus récents des atteintes à la dignité humaine (BLOCH, 2002), sous l'impulsion du néolibéralisme.

Au rebours de l'analyse que font Negri et Hardt de la conception de lutte des classes à partir de la relation dichotomique « multitude *versus* Empire » une vision sous l'angle « essentiellement socioéconomique » de la dynamique de la lutte des classes « doit être analysée en tenant compte des multiples déterminations de l'individuel et du social ; bien au-delà de l'économique et du politique étroitement compris » (VINCENT, 1987, p. 44), tout en tenant en perspective une vision dialectique de la totalité historique contemporaine, puisque « on ne passe pas d'une compréhension intellectuelle à une décision d'action » (RANCIÈRE, 2008, p. 74).

De moins en moins proche des catégories critiques du marxisme – toute la théorie construite autour des notions d'Empire et de *multitude* est exactement la négation de la méthode, surtout de la notion de médiation et de dialectique (refusée par son origine moderne) et des catégories marxistes concernant les formes sociales et historiques⁸⁶ – Negri est de plus en plus convaincu que chez Spinoza

il y par conséquent quelque chose qui est encore plus avancé et plus puissant que tout ce que nous avons essayé d'esquisser jusqu'à présent. Ce quelque chose, c'est la conscience absolument

⁸⁵ « Le marxisme n'a pas à être une théorisation positive de la société et du monde, mais une théorie critique et autocritique, constamment en train de déplacer son objet et de se décaler elle-même par rapport à lui pour être une nouvelle pratique de la théorie. Afin de travailler dans l'horizon du futur et de contribuer à transformer le monde, la théorie marxiste doit être transformatrice d'elle-même, répudier toute relation contemplative au monde. La théorie révolutionnaire se doit donc de combattre l'illusion théorique par excellence, celle que se croit en mesure de diriger la pratique par décret d'en-haut et, ce faisant, de s'appropriier le monde » (VINCENT, 1987, p. 48-49).

⁸⁶ À propos de cette démarche voire l'article de Farias (2002), pour une critique de l'Empire et du sujet révolutionnaire de la postmodernité, c'est-à-dire la multitude, tel qu'il a été proposé par Hardt et Negri (2000).

matérialiste, c'est-à-dire biopolitique – il s'agit là d'une synonymie qui peut aujourd'hui être utilisée pour exprimer l'immanence de manière radicale –, la conscience matérialiste et biopolitique donc, de ce que le social est politique, de ce que les relations interindividuelles sont, à travers le jeu des singularités, immédiatement reprises dans le commun (NEGRI, 2008, p. 414-415).

Ainsi, il affirme son interprétation de la philosophie spinoziste en réaffirmant, vis-à-vis du contexte actuel, l'idée selon laquelle

le problème que Spinoza soulève, c'est celui de la possibilité, au cœur de la modernité, d'une pensée démocratique, d'une hypothèse de gouvernement de la multitude, d'une institutionnalisation du commun. Ou encore : c'est le problème de la possibilité, voire de la nécessité, de fonder l'éthique (et en particulier l'éthico-politique) sur les corps, sur la matérialité du désir et sur les flux de leur rencontre et de leur affrontement. C'est la question de la manière dont l'amour, qui nous arrache à la solitude et qui nous permet de construire ensemble le monde, peut s'imposer comme la raison de ce développement (NEGRI, 2010, p. 32).

Notons qu'il est proposé par Negri, avec son usage de la philosophie spinoziste, « une alternative de lutte contre l'exploitation et de recherche du bonheur » (*ibid.*, p. 51). *In fine*, « pour trouver une alternative il faut plutôt explorer les forces de l'*altermodernité*, c'est-à-dire les résistances à la domination moderne » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 115). Subjectivement, tout ce processus sera mené par l'action de la multitude ; en effet selon le regard des negristes sur certaines conceptions spinozistes, « la société n'a pas besoin du pouvoir pour se constituer. Seuls les sujets peuvent construire la société – mieux : produire, en insistant sur la puissance des singularités, par les passions qui traversent les multitudes, toutes les formes d'État » (p. 63). Il nous faut cependant rappeler que, pour la réflexion de Spinoza, l'État peut avoir l'existence d'un individu d'individus ; il ne peut exister sans se donner comme une âme. Dans cette situation, la volonté de la cité doit être tenue pour la volonté de tous ; mais cette unanimité n'est pas acquise automatiquement. « Il faut la construire en fonction des contraintes que constituent les mouvements des esprits ou âmes de la masse », pour reprendre le commentaire de Balibar (BALIBAR, 1997, p. 75).

On vérifie chez Negri une transposition atemporelle et arbitraire de l'« *imperium*⁸⁷ » de Spinoza (LORDON, 2010, p. 201). L'adoption de cet État spinoziste servirait à offrir un cadre conceptuel explicatif tant de l'état actuel de la reproduction du capital, que de la forme et de la fonction de l'État correspondant à ce moment de globalisation. Il tient ainsi sa position sans la dialectique du concret où les « diverses influences ont tendance à s'exercer tantôt simultanément dans l'espace, tantôt successivement dans le temps ; périodiquement, le conflit des facteurs antagoniques se fait jour dans des crises » (MARX, 1976b, l. 3, p. 243). Pourtant, à rebours du raisonnement carré et déterministe qui conduit à une multitude negriste prédestinée au ciel du règne du commun, il importe de souligner que « l'avantage de cette définition, très conceptuelle et abstraite » de l'*imperium* dont l'actualisation devient nécessaire,

consiste précisément en ce que, par sa généralité même, elle ne préjuge en rien des multiples formes que peut prendre l'exercice de l'*imperium* : les circulations et les captures de la puissance de la multitude peuvent a priori se couler aussi bien dans les agencements de l'État unitaire centralisé, de l'État fédéral... ou de toute autre forme que pourrait concevoir une imagination politique fertile, celle de l'Histoire » (LORDON, 2010, p. 168).

En ce qui concerne la méthode pour approcher la relation entre l'Empire et la multitude, la proposition negriste nie la dialectique, sous le prétexte que « Spinoza, lui, ne prend même pas en considération la dialectique. Il se place radicalement à l'extérieur de celle-ci », de la sorte que c'est seulement « l'immanentisme spinozien qui peut enfin nous libérer de toutes les formes du dialectisme, de toute téléologie » (p. 36). Il nous faut signaler une question et demander, du point de vue d'une méthodologie sociologique, pourquoi est énoncée par Negri cette quasi identité entre « dialectique » et « téléologie » en avançant qu'il faut détruire la dialectique pour libérer la subjectivité ouvrière vers le procès constitutif du communisme (NEGRI, 1979). Par contre, en tant que lecteur de Spinoza, « Marx n'a jamais renoncé à la méthode en même temps historique et dialectique de la connaissance de l'essence de l'être », avait indiqué Lukacs (2009, p. 74). Par ailleurs, il est important de souligner que la pensée marxiste de Negri illustre le fait que

⁸⁷ « Ce droit que définit la puissance du nombre [multitude], on a coutume de l'appeler pouvoir public [*imperium*] » (SPINOZA, 2007, p. 21).

cette grande idée a rarement trouvé son expression adéquate dans le marxisme. En effet, on déforme cette grande conception de Marx lorsque, comme cela s'est souvent produit, les modes d'être singuliers sont étudiés de manière statique, isolée, et que les relations catégorielles mises en lumière de cette façon sont absolutisées abstraitement, pour ensuite 'appliquer' chaque fois à d'autres types d'être le rapport ainsi obtenu. Ainsi sont apparues les conceptions, fondamentalement fausses dans leur fondement, selon lesquelles cette vérité historico-dialectique ne serait valide que pour l'être social et non – *mutatis mutandis*, comme nous l'avons dit – pour l'être dans sa totalité (LUKÁCS, 2009, p. 74).

Cela est décisif dans le passage dialectique de la critique de l'économie politique à « la dimension étatique, déterminée essentiellement par l'évolution de la division capitaliste du travail et de la lutte des classes correspondante », en particulier dans le « contexte de la restructuration de la production et de la reproduction, ainsi que de la crise du capitalisme à l'agonisante ère globale postmoderne » (FARIAS, 2012, p. 8). En ce sens, l'actualisation marxienne de la catégorie « multitude » en tant que catégorie qui porte la marque de l'histoire ne nie pas l'aspect dialectique, bien au contraire, elle ratifie cet élément qui rend possible l'analyse de la réalité dynamique des différents faits socioéconomiques. D'ailleurs, comme a bien remarqué Lefebvre (2012, p. 24-25), Marx analyse, méthodiquement, les aspects et les éléments contradictoires d'une réalité objective déterminée, en plaçant au centre des préoccupations la recherche des contradictions et de leur fondement objectif.

3.2 LES SPÉCIFICITÉS DE LA MULTITUDE NEGRISTE

On constate chez Negri une certaine difficulté à expliciter clairement ce qu'est la *singularité* – la matière constituante de l'image de la multitude. Mais, en partant de l'un des derniers écrits de Negri dédié à la philosophie spinoziste on peut comprendre tout de go que la singularité peut être définie comme

non-individualité, parce qu'elle est insérée dans une substance commune, éternelle, et pourtant, dans cette substance, à partir de cette insistance ontologique émerge quelque chose qui est marqué par une *eccéité* irréductible, par une singularité elle aussi irréductible, par une marque d'éternité, et elle vit et se transforme en un

mouvement éthique, ou plus exactement en un rapport interindividuel (NEGRI, 2010, p. 109).

C'est bien la référence à l'idée de *singularité* que l'on trouve chez Spinoza, principalement si l'on prend la notion d'individu (et non d'individualité) comme faisant partie d'une « substance éternelle » (NEGRI, 2010, p. 108), donc abstraite. Ainsi, de la multitude spinozienne, d'après les « nouvelles tendances interprétatives » negristes, il y a des manières particulières d'être-multitude qui relient les singularités et la multitude. Assurément pour Negri, il y aurait deux manières d'être-multitude et « la première, c'est son existence en tant que multitude » (*ibidem*, p. 104 ; 109).

Or, cette affirmation de Negri peut expliquer par le biais de la singularité ladite manière d'être-multitude, même s'il affirme que cette manière d'être correspond au « processus qui recompose les singularités dans la multitude selon le principe d'utilité » ; puis, dans le sens de l'existence même de cette multitude, il ajoute : cela veut dire que « c'est dans le rapport entre les singularités que s'établit l'*être-multitude* », un rapport où « il y a des tensions et des mutations », dont l'unité pour penser la multitude postmoderne demeure irrésolue (p. 111).

Il faut encore examiner la deuxième manière d'*être-multitude* telle que l'a définie Negri à partir de la philosophie spinozienne. Cette seconde manière d'être-multitude, sous la perspective de Negri (2010, p. 112) est caractérisée quant à la condition humaine, plus précisément « dans le rapport entre les singularités et la multitude en tant que processus constitutif ». Cela signifie que « la seconde manière d'*être-multitude*, c'est, au sens strict, de *faire-multitude* » pour réaliser la « possibilité d'une société sans État » que Spinoza, à son époque, a consolidé comme la République, encore selon Negri.

En ce qui concerne le processus qui a mené à la République, « il s'agit d'un processus matériel et collectif dirigée par la passion commune », linéairement à notre temps. Le processus révolutionnaire qui nous amènera au *règne du commun* sera dirigé par la force de « l'imagination » (NEGRI, 2010, p. 112 ; 19). Avec ce genre de transposition, le refus de toute sorte d'attitude théorique qui médiatise le présent, a pour effet que la multitude et son projet semblent se situer dans un « présent ordinaire » contrairement donc à une perspective qui conçoit le présent

comme « un moment de transition pour des médiations considérablement ramifiées, pour des décisions concrètes » (BLOCH, 1981, p. 83).

De même se révèle « le mystère irrésolu » de la multitude de singularités, subjectivité de la postmoderne dont le concept, selon Hardt (2002, p. 1) « fonctionne plus comme un concept poétique qu'effectif ». Nonobstant, le *faire-multitude* est une forme de *praxis*⁸⁸ commune (NEGRI, 2010, p. 113) qui finalement consolidera le passage de la « multitude contre » à la « multitude en faveur » de la construction collective *du commun* (HARDT, NEGRI, 2006, p. 99) « de la libération du travail vivant » (*idem*, 2000, p. 93). Cette « constellation de singularités » a déjà orienté en tant que protagoniste même, le « délicat passage par lequel la subjectivité de la lutte des classes transforme l'impérialisme en Empire » (*ibidem*, p. 291).

Il faut avancer aussi que pour Spinoza l'imagination exprime « en effet la disposition du corps sous l'effet de causes extérieures, parmi lesquelles se trouve presque toujours la chose au sujet de laquelle est formée une idée imaginative » (SÉVÉRAC, 1999, p. 48) ; en d'autres termes, la formulation en associant la raison et l'imagination (étant donnés nos rapports avec le monde et avec les autres), est celle dont « la raison est présente, dans la mesure où le contenu du modèle est rationnel ; mais l'imagination l'est également, puisque le modèle, en tant qu'il est visé comme une fin permettant de donner sens aux concepts de bien et de mal, relève d'une pensée imaginative » (*idem*, 2011, p. 188).

Sans doute, si tous les hommes considèrent la réalité d'un point de vue imaginaire, ce n'est pas parce qu'ils le veulent bien, dans un comportement dont ils porteraient la responsabilité juridique, mais parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement : « c'est ainsi qu'il faut prendre à la lettre l'idée que tous les hommes sont

⁸⁸ Cette perception restreinte de la praxis révèle le problème de quelques interprétations, et pas seulement celle de Negri. Sur cette catégorie, rappelons Lukács (2009, p. 326) : « la praxis réelle, aussi bien comme échange organique de la société avec la nature que comme division du travail, comme les répercussions, qui s'imposent socialement, du travail sur la généricité humaine, tend objectivement à réduire l'être humain à sa particularité immédiate. Cette tendance est caractéristique de toute manipulation par des moyens principalement socioéconomiques, en partie consciemment (qu'on pense à des idéologies comme la "désidéologisation", la "théorie de l'information", etc.), en partie à travers des résultats pratiques de l'état général de manipulation de la conduite de vie, qui privilégie, promeut, et même cultive chez les hommes, des motifs d'action qui, justement sous l'apparence d'une différenciation extrême, ramènent la personnalité aux motifs en définitive les plus primitifs d'une particularité exclusive, et semblent s'appliquer avec succès à les maintenir éternellement à ce niveau. »

esclaves de l'imagination » et finalement, que « l'imagination ignore les causes qui déterminent réellement notre activité, mais elle ne les supprime pas » (MACHEREY, 1979, p. 86).

En se référant aux deux manières explicitement spinoziennes d'être-multitude, la différenciation entre l'*être* et le *faire-multitude* essaie de rendre plus visible sur le plan théorique les aptitudes et l'orientation politiques de celui qui n'est pas pour eux, « un sujet politique spontané mais un projet d'organisation politique ». Cela rend cette réalité toujours difficile à saisir en tant que sujet de la transformation sociale situé dans un futur immédiat, car elle doit être comprise « comme un être constamment transformé, enrichi, façonné par un processus de construction » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 256). D'où la nécessité de la distinction entre l'*être* de la multitude et le *faire-multitude*, celui-ci entendu « comme un processus continu de métamorphose ancré dans le commun » (*ibidem*, p. 257).

Mais au cours d'une période perturbée en raison des désordres mondiaux on peut identifier « les affrontements⁸⁹ les plus radicaux et les plus forts du XX^e siècle » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 85). Cependant, pour les idéologues de la multitude exploitée en lutte contre le *Léviathan* postmoderne « chacune de ces luttes étaient spécifique et fondée sur des intérêts régionaux immédiats, si bien qu'on ne peut en aucune façon les relier entre elles comme maillons d'une chaîne de révolte » (*ibidem*) ; mais il manquait la communication pour devenir une révolte de la multitude.

En dépit de cela, par une nouvelle proposition présentée en 2012, « la multitude peut être une figure révolutionnaire et, plus encore, qu'elle est la seule figure capable aujourd'hui de révolution » (HARDT, NEGRI 2012, p. 263). Cela résonne comme le signe d'un embrouillement théorique conceptuel avec leur propre discours d'auparavant quand elle n'avait ni forme ni projet politique concrètement présentables.

⁸⁹ « Les événements de la place Tiananmen en 1989, l'intifada palestinienne contre l'occupation israélienne, les émeutes de Los Angeles en 1992, le soulèvement du Chiapas qui a commencé en 1994, les grèves qui ont paralysé la France en décembre 1995 et celles qui ont affecté la Corée du Sud en 1996. » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 85).

En conséquence des premières formulations, le projet de la multitude, c'est-à-dire, le *faire-multitude* est donc l'établissement d'un état de pleine démocratie, une fois admis qu' « aucun individu, en effet, ne pourra jamais transférer sa puissance – ni son droit, par conséquent – au point de cesser d'être un homme. » Outre cela, il ajoute quelques principes de cette communauté d'avenir, à la manière d'un prophète : « jamais une souveraine Puissance n'aura le pouvoir d'exécuter rigoureusement tout ce qu'elle souhaiterait. La démocratie sera fondée sur la tolérance et en même temps sur la réalisation de la liberté » (SPINOZA *apud* NEGRI, 2010 p. 113).

Negri considère encore le *faire-multitude* comme « un processus structurel dans lequel les singularités se rapportent les unes aux autres dans une relation qui a les caractéristiques de l'éternité et qui implique une causalité divine » (NEGRI, 2010, p. 115). Le rapport entre les singularités et la multitude, en tant qu'entité transcendante, est donc téléologique. Même si le projet consiste à se « libérer de toutes les formes du dialectisme, de toute téléologie », la finalité pour lui vient ici d'en bas, elle est intrinsèque à la *praxis*, au conflit, c'est-à-dire au mouvement éthique du *faire-multitude* » (*ibidem*, 116). Mais, il y a une condition pour cela : « il n'y aurait aucune possibilité de mettre ensemble les singularités dans la multitude si la construction *du commun* n'était pas un processus continu et solidaire » (*ibid.*, p. 117).

Dans l'ontologie de la multitude negriste « le dispositif téléologique découvre sa condition à partir du bas » ; ce dispositif « se donne comme tension entre la pauvreté et l'amour ». La pauvreté, à ce moment de la philosophie negriste acquiert un sens plus abstrait, moins défini par le processus économique tel que décrit en 2004 ; elle se réfère à « la pauvreté de l'homme qui naît misérable et incapable de survivre si, au moment de devenir sujet de socialité, il n'est pas soutenu par la solidarité des autres hommes » (p. 117).

Et le moyen de sortir de cette pauvreté n'est pas non plus la guerre comme il le pensait en 2004. « *L'exode et l'émergence de la démocratie sont donc une guerre contre guerre, un usage démocratique de la force et de la violence et cela est différent* » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 388.). Au bout du compte, seul l'amour peut

nous extraire de cette pauvreté, dont tous les individus sont composants, d'après l'ouvrage *Multitude* de Hardt et Negri (*ibidem*).

Cependant, « l'amour comme force ontologique, collective, qui n'a rien à voir avec la manière dont l'individualisme possessif l'a réduit à une sorte d'égoïsme érotique, ni avec celle dont le mysticisme religieux a poussé l'amour vers la désingularisation » (NEGRI, 2010, p. 117-118), devient en fait « une force pour combattre le mal, une déformation de l'amour et du commun ; le mal est la corruption du commun qui empêche sa productivité et sa production, le mal est un amour qui a mal tourné, un amour corrompu de telle manière qu'il ne peut fonctionner » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 278 ; 282 ; 284). Au bout du compte, « l'amour n'est pas qu'un moteur ontologique qui produit le commun et le consolide dans la société, mais aussi un champ de bataille ouvert » (*ibidem*, p. 286). Pourtant, ce même genre d'amour qui peut être représenté par l'image d'un « ange armé » (p. 288) fut démystifié par Marx et Engels (1846 *apud* BLOCH, 1991, t. I, p. 328), dès l'instant que « l'expérience montre que cet amour est resté inefficace, il n'est parvenu ni à modifier les conditions sociales, ni à établir son règne. »

De cette façon, au contraire des philosophes des lumières comme de la perspective marxienne qui a annulé « la transformation des conditions de rapports actuelles » par « cet amour qui embrase tous les cœurs chaleureux du monde » (MARX, ENGELS, 1846 *apud* BLOCH, 1991, t. I, p. 329), en ces termes de la multitude incapable de devenir un sujet politique, Negri pense plutôt positivement la constitution de l'être de la multitude et abstraitement l'amour transformateur. Cette discussion sera présentée dans la troisième partie de cette thèse :

ces singularités qui constituent la multitude peuvent également se reconnaître et se déplacer. Si nous considérons ce processus producteur d'excédences singulières, nous voyons bien, pourquoi la dynamique de la multitude ne peut être enserrée dans la fixité et/ou dans le formalisme du concept juridique, constitutionnel et bourgeois, de *peuple*. La multitude, à la manière dont je l'ai redécouverte chez Spinoza, sert à lire ce *plein* de la réalité et de l'histoire que des singularités construisent c'est de la *praxis* que la démocratie a besoin (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 120 ; 122).

Tout en suivant la même perspective, on voit que pour lui, le recours à la pensée spinozienne n'est qu'une actualisation en accord avec « l'esprit des temps »,

désigné dès la discussion autour du pouvoir constituant, de « la liberté politique ». C'est ainsi que selon Negri, Spinoza fut certainement le « premier penseur de ce pouvoir illimité, ou plutôt de cette "puissance" (*potentia*) irréductible à l'exercice du pouvoir (*potestas*) » (BENSAÏD, 2001, p. 194 ; 196),

c'est-à-dire qu'il sera alors possible de reconnaître en Spinoza, dans les alternatives théoriques et dans la résistance qu'il a formulée contre les figures modernes du pouvoir, une ouverture à l'actualité, une initiation au désir de connaître les structures de la société et du pouvoir qui sont aujourd'hui en train de prendre forme. En somme, à l'époque postmoderne, n'est-il pas possible de reconnaître dans l'anomalie spinozienne une anticipation de l'avenir ? (*Ibidem*, p. 124-125).

Dans ce sens, Negri et Hardt sont convaincus dans l'ouvrage sur le nouvel empire mondial (2000) qu'« une nouvelle compréhension du pouvoir et une nouvelle conception de la libération sont lancées », parmi lesquelles on met en avant la perspective « de la démocratie des sectes protestantes à Spinoza et à son idée du caractère absolu de la démocratie » (p.106), sans se rendre compte que « les contradictions ont rendu possible le développement mondial du capitalisme, la tendance vers la réalisation effective de ce qui n'était auparavant que virtuel, le mode de production capitaliste » (LEFEBVRE, 1980, p. 222). Ainsi, à propos de l'actualité de la philosophie spinoziste pour les negristes,

au moment où l'on arrive à Spinoza, l'horizon de l'immanence et celui de l'ordre politique démocratique coïncident entièrement. Le plan de l'immanence est celui sur lequel les pouvoirs de singularité se réalisent et celui sur lequel la vérité de l'humanité nouvelle se détermine historiquement, techniquement et politiquement. De ce fait même, puisqu'il ne saurait y avoir de médiation extérieure, le singulier est présenté comme la multitude (*ibidem*).

On voit bien que les termes employés pour l'élaboration d'une théorie de la multitude sont repris d'un autre moment historique tout en étant transposés à partir d'une interprétation limitée, simplifiée et modifiée réductrice de la pensée marxienne, au sens souligné par Lefebvre (1980, p. 222). C'est bien le cas negriste avec sa lecture critique de la nouvelle configuration mondiale dans laquelle demeure absente une actualisation de l'articulation dialectique entre l'État et le capital, de même que la lutte des classes en tant qu'essence au plan subjectif de la structure de l' « État

capitaliste contemporain » (FARIAS, 2000). Des difficultés et des limitations cependant apparaissent lorsqu'on essaye de voir la multitude au plan concret, comme élément central d'une démarche prétendument ontologique. Bien au contraire, impérieusement, « le retour authentique à l'être véritable ne peut se produire que si les qualités essentielles sont toujours saisies comme moments d'un processus de développement, par essence historique, et sont placées au centre de la considération critique » (LUKÁCS, 2009, p. 70 ; 71) ; on le verra ci-dessous.

Tout au début de l'ouvrage consacré à la *Multitude* (2004), Hardt et Negri délimitent la frontière *spéculative* entre la multitude et les autres formes qui semblent *a priori* avoir les mêmes caractéristiques de cet « ensemble des singularités », pour l'heure organisé autour d'un projet démocratique pour l'avenir des hommes dans la société du commun. D'abord, ils affirment que « la multitude n'est pas une nouvelle classe ouvrière. » (*Ibidem*, p.8). Pourtant il est certain qu'avec ce concept de multitude l'idée principale est d'inclure toutes sortes de travailleurs dans un seul ensemble, puisque la multitude est « un concept ouvert et expansif », même si le fait est que la multitude ne peut pas être réduite en tant que concept théorique à la notion de classe ouvrière, qui reste un concept restrictif et « exclusif » (*ibidem*). Certes, avec ce concept de classe ouvrière leur tendance est d'isoler les travailleurs de l'industrie des autres salariés, ou d'inclure tous les travailleurs salariés en excluant tous les travailleurs non-salariés, condition institutionnellement nouvelle du point de vue de la relation entre le capital et la force de travail.

Quelques philosophes à l'âge moderne à exemple de Rousseau, ont situé le peuple au plan d'une nouvelle sociabilité en tant que la figure représentative de la souveraineté politique et de la volonté générale. Contradictoirement, situés aux temps modernes, les negristes partent de la négation du signifiant « peuple » pour réaffirmer la multitude au moment postmoderne. En ce sens, affirment-ils, « le peuple est quelque chose qui est un, avec une seule volonté, et à qui l'on peut attribuer une action unique ; le peuple fournit une seule volonté et une seule action », constat qu'au bout du compte sert à prouver que « rien de tout cela ne peut être proprement dit de la multitude » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 140).

Puis, par un statisme historique, la multitude se dynamise pour faire face à la catégorie peuple qui au sens des negristes « tend vers l'identité et l'homogénéité

internes, tout en posant sa différence par rapport à ce qui reste en dehors de lui et en l'excluant ». De la sorte, la multitude est philosophiquement distincte de la contemporanéité puisqu'elle constitue « une multiplicité, un ensemble d'individualités » (*ibidem*, p. 140). Métaphoriquement, la multitude est encore, selon eux, un jeu ouvert de relations, qui n'est ni homogène ni identique à lui-même, et porte une relation indistincte, inclusive, avec ceux qui sont en dehors de lui (*ibid.*).

Il est intéressant d'élargir la présentation conceptuelle de la *multitude* postmoderne esquissée par Negri, mais profondément réélaborée par d'autres sympathisants⁹⁰ de ce cadre théorique face à la dynamique actuelle du système capitaliste globalisé. Si le peuple fait de la population – avec toutes sortes de différences visiblement remarquables – une « unité », la multitude quant à elle demeure superficiellement au niveau conceptuel, « une multiplicité de différences singulières » qui doit, contradictoirement au bout de compte, trouver le commun pour faire vivre l'expérience du commun (HARDT, NEGRI, 2004, p. 8). Aussi est-il curieux de voir que pour eux la multitude ne doit pas être pensée qualitativement en termes d'une « masse », de même « que les masses se composent de toutes sortes d'éléments », car les negristes disent avec force :

on ne peut pas dire qu'elles se composent de sujets sociaux différents : toutes les différences se trouvent submergées et noyées dans la masse », tandis que la multitude garde les « différences de culture, de couleur, d'ethnicité, de genre et de sexualité, mais aussi différentes formes de travail, différentes façons de vivre, différentes visions du monde, différents désirs (*ibidem*).

Finalement, la généralisation de la multitude se distingue principalement de la notion de « classe ouvrière » qui, au sens classique pour eux a été traité comme le synonyme de travailleur manuel dans la grande industrie moderne, à mesure que « dans son acception la plus ample » ce concept « renvoie à tous les travailleurs salariés ; sans doute par opposition aux travailleurs pauvres et non rétribués de la sphère domestique et à tous ceux qui ne reçoivent pas de salaire ». Mais la détermination de la multitude reste dépendante des transformations du

⁹⁰ La philosophie de Spinoza dans sa diversité de thèmes a été interprétée par tant de philosophes contemporains. Sur ces usages de la philosophie spinozienne voir, par exemple les écrits d'Étienne Balibar (1985 ; 1997) ; Pascal Sévérac (2009 ; 2011) ; Frédéric Lordon (2007) ; Marilena Chaui (1995 ; 2003 ; 2006 ; 2011) ; Jonathan Israël (2005 pour l'édition française).

monde du travail : « le travail lui-même, tel que le configurent les transformations de l'économie, tend à s'insérer dans des réseaux de communication et de coopération en même temps qu'il contribue à en créer » (p. 8 ; 9).

Par contraste, le nouveau concept de multitude réalise un élargissement considérable : « le *nouveau prolétariat* (HARDT, NEGRI, 2000, p. 483) que constitue la multitude ne présuppose aucune priorité du travail salarié par rapport au travail non salarié ; mieux, il ne présuppose même pas la priorité du travail sur le non-travail » (DARDOT, LAVAL, MOUHOUD, 2007, p. 28), pour assumer la qualité commune aux singularités concernant la pauvreté absolue sous l'angle de « sa dimension économique » ; ce qui la rendrait « porteuse de la démocratie aujourd'hui » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 9). En effet, la multitude de Negri et Hardt renvoie à un type de prolétariat, voire à un « nouveau prolétariat », ou plutôt à un type d' « image trompeuse », une forme « illusoire d'enrichissement de soi qui ne pouvait qu'enfermer un peu plus les individus dans les rets de la pauvreté » (RANCIÈRE, 2008, p. 50).

Il faut néanmoins faire une remarque : le concept de « prolétariat » selon eux doit être compris comme un concept général « définissant tous ceux dont le travail est exploité par le capital, la totalité de la multitude coopérante » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 483) ; ainsi, le prolétariat *negriste* se maintient, associé au paradigme conceptuel qui ne voit le capitalisme que comme un système de l'exploitation des singularités en mouvement dans ce « non-lieu de l'exploitation » (*ibidem*, p. 261).

Mais les profondes transformations introduites par le capitalisme à l'ère postmoderne imposent, selon eux, le traitement d'un autre concept, à savoir celui du travail immatériel et matériel. Au moment où « les travailleurs sont devenus des appendices fonctionnels de la machine, où le masque technologique contribue à masquer l'inégalité et l'esclavage », et où « la mécanisation réduit ainsi en quantité et en intensité l'énergie physique dépensée au travail⁹¹ » (BENSAÏD, 2011, p. 100).

⁹¹ Les analyses de Negri ignorent les travaux de la sociologie du travail, puisque déjà aux années 1960, Naville (Cf. *Chapitre 1*) a évoqué *la réalité des régulations d'un genre nouveau où les systèmes techniques et les systèmes sociaux fonctionneraient à la fois en autonomie et en coopération* : « l'avenir lointain n'appartiendrait alors ni au robot mécanique, ni au robot vivant, mais à une combinaison des deux » (NAVILLE, 1960, p. 285).

En bref, la conjoncture actuelle est favorable, au sens negriste, à l'hégémonie tant du travail immatériel que du travail des intellectuels en général, autrement dit du travail producteur de biens immatériels, tels le savoir, l'information ou la communication ; de sorte que « l'hégémonie désigne ici une tendance » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 133), mais ce n'est pas un signe que le nombre des travailleurs dans le secteur des services ou de la communication a dépassé quantitativement le nombre des ouvriers de l'industrie.⁹²

Dans l'émancipation conçue par Negri il n'y a pas une sociologie du travail capable de faire une « critique du travail » (VINCENT, 1987) pour démolir la construction fétichiste d'une muraille de Chine entre les conditions et les prémisses politiques de l'exploitation, de la domination et de l'humiliation de l'homme par l'homme, d'une part ; et, de l'autre les médiations étatiques et sociales (contractuelles) dans la résolution des contradictions des rapports capitalistes de production, accumulation, reproduction et crise. Dans l'expérience concernant le monde actuel, il faut appréhender l'économique, le social et le politique sans rester dans leur isolement abstrait, sous une abstraction irrationnelle, qui tombe in fine dans le fétichisme d'une « politique révolutionnaire [...] assimilée à l'accession, plus ou moins subite, des masses à une conscience historique de leurs tâches supposées. » (*Ibidem*, p. 158).

Tout simplement en accord avec la critique marxienne de l'économie politique,

il n'y a pas de société moderne qui puisse survivre sans produire, mais cela n'implique pas qu'on laisse la production devenir un moment complètement autonome (la production pour la production) et qu'on la sépare, par sa force d'inertie, de ce que les hommes essayent de faire d'eux-mêmes et de leurs rapports au monde. Les relations sociales ne sont pas là pour la production, c'est au contraire la production qui doit être mise au service des relations sociales et en refléter les caractéristiques et qualités essentielles. Ce n'est évidemment pas la voie qui est suivie dans les circonstances présentes : les plans et les orientations des hommes d'aujourd'hui sont au contraire subordonnés aux stratégies des multinationales et des grands complexes financiers, c'est à dire déterminés directement

⁹² Pour le cas français, par exemple, Bensaïd (2008, p. 286) cite le résultat d'une grande enquête sur la région industrielle de Montbéliard conduite par Stéphane Beaud et Michel Pialoux, où ils ont constaté que « la classe ouvrière n'a pas disparu, loin s'en faut ».

ou indirectement par les automatismes de la reproduction du capital. (VINCENT, 1996).

Cependant, une pensée prétendue critique et révolutionnaire ne devient organiquement efficace dans les luttes anticapitalistes qu'en tant qu'elle s'approche de l'ensemble de leurs déterminations économiques, sociales et politiques :

les luttes, pour ne pas rester enfermées dans les limites de la valorisation capitaliste doivent se donner un horizon anticapitaliste de dépassement des rapports de travail. Mais la perspective qu'il s'agit de défendre n'est pas la perspective d'un autre mode de valorisation du travail par la planification de l'économie, elle est celle de la disparition du salariat et du décrochage des activités humaines de la reproduction du capital.

Nous constatons que dans les circonstances actuelles, le contrôle par l'usage des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) « libère des possibilités d'intervention de la part des usagers, mais les réseaux sont inscrits dans le processus de financiarisation spéculative dont ils sont à la fois le support, l'agent et un moment constitutif en tant qu'industries particulièrement lucratives » (TOSEL, ca. 2009, p. 15). Pareillement,

l'essence ontologique de ces innovations – même si leur structure technique peut paraître d'une diversité infinie –, consiste toujours essentiellement en une réduction du temps de travail socialement nécessaire à la reproduction immédiate du travailleur, dans la production de réalisations et de résultats du travail présentant un caractère social général (LUKÁCS, 2009, p. 74).

Par des références imprécises, le travail immatériel assume une perspective positive où les negristes n'exaltent que la capacité d'expansion *du commun* par la voie de la communication et de la coopération. Pour un autre auteur qui traite aussi de façon clairement optimiste, « les potentialités émancipatoires inhérentes à la *révolution informationnelle* » (BRAGA, 2009, p. 59), vis-à-vis de la théorie du capitalisme cognitif « la dimension communicative n'est qu'un aspect unilatéral de la dimension politique de l'information » (LOJKINE, 2008, p. 31). En outre, en ce qui concerne ces innovations,

Par l'intermédiaire de la croissance constante de la productivité du travail qu'elle provoque, il résulte de cette tendance évolutive du travail, d'une part un recul des limites naturelles, une socialisation toujours plus forte de la société, et d'autre part une croissance constante des sociétés particulières, l'intensification constante des relations économiques qui naissent entre elles, et qui ont atteint leur apogée jusqu'ici dans le marché mondial édifié par le capitalisme, qui montre pourtant depuis longtemps déjà des signes évidents de la nécessité d'une évolution ultérieure, quantitative comme qualitative (LUKÁCS, *op. cit.*, p. 74).

D'après l'ontologisation idéaliste-subjectiviste propre au raisonnement de Hardt et Negri, à l'ère du post-fordisme il est possible de constater que « toutes les distinctions entre travail productif et travail improductif, entre travail industriel et travail agricole, entre travail industriel masculin et travail reproductif féminin, comme entre travailleur et chômeur ou entre temps libre et temps d'activité sont aujourd'hui brouillées et pour ainsi dire dissoutes » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 132). Cette construction dichotomique est distante d'une analyse socio-historique qui considère, après un processus d'abstraction, le fait que le travail est, au même-temps, le résultat d'un mouvement économique d'aliénation et d'un mouvement historique de libération de l'homme. Il semble manquer aux negristes la sagacité théorique à propos de la sociologie du travail puisque face à ce changement social

le travail, après tout serait partie prenante d'un mouvement perpétuel de différenciation, de distinction, de transgression, destiné à renouveler les activités de production et les compétences humaines en repoussant toujours plus loin les limites atteintes jusqu'alors. (VINCENT, 1995).

Toutes les distinctions, typiques des analyses sous la perspective de la *classe ouvrière*, ou simplement par l'analyse des faits qui opposent concrètement les hommes qui sont dans des conditions différenciées, sont dissipées dans la multitude pour qu'aucun type de travailleur ne jouisse de quelque privilège que ce soit : « il faut chercher ailleurs que dans ce prolétariat asservi, non seulement par les chaînes brutes de l'exploitation, mais aussi par les chaînes de la » subsomption réelle, « les ressources subversives d'un sujet » potentiellement subversif (BENSAÏD, 2011, p. 100). Aussi, une fois compris que « toutes les formes de travail sont aujourd'hui socialement productives » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 133), et que « nous participons tous à la production sociale », l'on doit conclure que nous appartenons tous à la

multitude (*ibidem*), ce sujet subversif de l' « illusion du dehors absolu » (BENSAÏD, 2011, p. 100).

D'ailleurs, quand Negri a fait des *Grundrisse* la clef du *Capital*, il n'a pas seulement inversé la méthode d'exposition et la méthode d'investigation, mais il a aussi confondu la genèse et le développement de la valorisation capitaliste, de sorte que le rôle de la violence étatique propre à ses prémisses deviendrait structurel dans le régime d'accumulation fordiste (VINCENT, 1987, p. 99-100). Par ailleurs,

pour maîtriser la science et la technologie, le capital doit les répandre, les socialiser à sa façon, et bien au-delà de ce qui lui est strictement nécessaire. Sans doute restent-elles dépendantes dans leurs finalités, dans leur mise au point et dans leur utilisation de la dynamique de la valorisation, mais elles s'inscrivent dans des hommes (les forces productives humaines) qui, justement, ne se réduisent pas à cette dynamique. Vouloir tout faire passer par le chas étroit de l'aiguille du travail abstrait apparaît bien, en ce sens, comme une entreprise qui n'est jamais définitivement assurée. (*Ibidem*, p. 120).

Également, la composition de ce sujet social est sans bornes, car la « multitude est un concept de classe » (NEGRI, 2002, p. 37), dérivé du fait qu'elle est aussi soumise à un régime pervers d'exploitation, analogiquement, comme la classe ouvrière, une contrainte définie par l' « exploitation de la coopération des singularités », c'est-à-dire par un processus d'expropriation du commun. Et, c'est ici qu'émergent comme exemples significatifs, l'appropriation privée des connaissances produites par des communautés indigènes ou des communautés scientifiques (HARDT, NEGRI, 2004, p. 184).

En abusant toujours des métaphores, au-delà d'être une classe, ce « sujet radicalement nouveau » (BENSAÏD, 2011, p. 101) prêt à affronter la bête postmoderne, à savoir, la multitude, celle-ci « est aussi le concept d'une puissance » qui veut conquérir un corps ; cela signifie pour Negri (2002, p. 38) qu'elle « veut se transformer en corps du *General Intellect*⁹³ » pour ne prendre de réellement important que les idées qui consolident les *Manuscrits de 1857-1858* (dits *Grundrisse*), plus particulièrement lorsqu'est faite la « distinction entre subsomption

⁹³ Cf. MARX, 1980, t. II, p. 194.

formelle et subsomption réelle pour l'appliquer aux activités immatérielles » (GARO, 2013, p. 229).

Or, le problème de l'usage à ce stade de cette catégorie réside dans le fait que le présent « *intellect général* capitaliste n'est que la soumission formelle et réelle d'un savoir estimé à l'aune de la rentabilité accrue qu'il permet d'espérer et qui n'a rien à voir avec une régulation collective et consciente de l'ensemble du procès de production » (*idem*, 2009, p. 113). Pourtant, cette « intelligence générale historiquement disponible demeure pour l'instant en très grande part appropriée comme capital constant, matérialisé dans la technologie sociale incorporée dans les moyens de production et de conception, toujours soumis à la logique de la valorisation capitaliste » (TOSEL, ca. 2009, p. 16).

Bien loin de l'optimisme technologique, cela appelle une analyse bien plus radicale – en termes d'appropriation des savoir produits à l'époque d'une société définitivement marchande, mais qui reste marquée par la contradiction – celle qui permettra de comprendre les enjeux des « aspirations des individus à la libération et à la créativité et la logique de valorisation et d'accumulation qui les bride » (GARO, 2009, p. 112). Pourtant, il faut tenir compte du fait que

la grande majorité des producteurs d'idées et de savoirs ne sont pas des idéologues à la solde des dominants, mais de salariés soumis à une nouvelle phase de taylorisation et d'embrigadement disciplinaire de type *workfare*⁹⁴, celles des activités intellectuelles elles-mêmes, rendue possible par l'utilisation des nouvelles technologies de l'information et de la communication (GARO, 2009, p. 112).

Pour justifier le désir de la multitude de se transformer en corps du *général intellect*, les negristes affirment donc que « c'est quand le prolétariat semble prêt de disparaître de la scène mondiale qu'il devient la figure universelle du travail ». Cette confusion entre classe des travailleurs et catégorie socio-professionnelle des ouvriers industriels, pour fréquente qu'elle soit, témoigne d'une absence de lecture précise de l'ensemble de la production de Marx. Les negristes considèrent en effet

⁹⁴ Le terme "workfare", mélange de *welfare* (aide sociale) et *work* (travail), apparaît aux États-Unis aux années 1970 en ayant par principe que « les bénéficiaires de l'aide sociale doivent travailler pour toucher une allocation mensuelle ». Au cours des années 1990, « l'augmentation du workfare a constitué une stratégie parmi d'autres de flexibilisation de la main-d'œuvre publique » (KRINSKY, 2009, p. 1 ; 3).

que « ce qui a disparu est la position hégémonique de la classe ouvrière industrielle », tout en reconnaissant qu'« elle n'a pas disparu ni même décliné en nombre : elle a simplement perdu sa position hégémonique et s'est déplacée géographiquement » ; malgré les confusions théoriques présentes dans la même proposition, les mêmes concluent que « le concept de *prolétariat* ne se réfère pas simplement à la classe ouvrière industrielle, mais à toutes celles qui sont subordonnées au capital, exploitées par lui et qui produisent sous sa férule » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 315), réduites de même à la figure de l'exploité. Cette dernière remarque amène à ne plus comprendre ce qui change et reste et ce qui aurait disparu à propos de la diversité des situations vécus par l'ensemble du prolétariat.

Cependant, si pour les negristes la notion même de *l'intellect général* reste limitée et donc mal comprise, puisqu' « à un certain moment du développement capitaliste – que Marx ne voyait que dans l'avenir – les pouvoirs du travail sont pénétrés par ceux de la science, de la communication et du langage » (*ibidem*, p. 439) comme si pour celui-ci « les nouveaux pouvoirs du travail étaient seulement intellectuels et non également matériels et même physiques » (*ibid.*, p. 439-440). À notre sens, « le *general intellect*, ainsi que l'appelait Marx, rend possible un nouveau monde de la production. L'imbrication de métiers différents et leur intrication, y compris à distance, appellent une capacité nouvelle à se comprendre avec d'autres » (COURS-SALIES, ZARKA, 2013, p. 57).

Néanmoins, dans le même temps, « le système capitaliste a besoin de salarié·es dépendant·es de ses agents de direction. La part d'autonomie et d'esprit d'initiative nécessaire devient facteur d'auto-exploitation » (*ibidem*, p. 57-58). C'est le contraire de la perspective qui met en évidence en termes entièrement positifs le fait que « les outils de production tendent à se recomposer en subjectivité collective, et dans l'intelligence et l'affect collectifs des travailleurs. En ce sens, pour les negristes, à l'ère de l'hégémonie du travail immatériel où la richesse de la production capitaliste est appropriée par le mode de production de la subjectivité collective, « l'esprit d'entreprise tend à s'organiser par la coopération des sujets dans l'intellect général » ; au même temps qu'elle se recompose, cette multitude commence à s'organiser et à apparaître sur la scène mondiale « comme sujet politique – en tant

que *posse* », c'est-à-dire comme « une auto-organisation biopolitique » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 493).

En tout cas, à propos de la figure processuelle du prolétariat, il est vrai qu'aujourd'hui – à la lumière d'une conception marxiste actualisée à partir de certains auteurs du XX^e siècle, comme Ernst Bloch, Georges Lukács, Henri Lefebvre et Pierre Naville entre autres – cette figure ne correspond pas seulement à la figure de l'ouvrier de l'industrie. On partage avec Negri et Hardt l'idée que la catégorie du prolétariat désigne tous ceux qui sont exploités par le système de production capitaliste, mais le capitalisme est aussi un système de domination et d'humiliation de l'homme par l'homme, tel que la pensée marxienne elle-même l'avait déjà souligné depuis ses écrits soit de jeunesse, soit de la maturité.

Si l'on reste attaché à la dimension de l'exploitation on risque d'avoir, à la façon de Negri et Hardt, une vision ouvriériste devant les situations concrètes d'attaques à la *dignité humaine*. Enfin, on ne peut pas perdre de vue la richesse des déterminations de la lutte des classes concernant l'être opprimé à l'ère contemporaine vis-à-vis des différentes conditions de ceux qui vivent du travail.

Finalement, l'imprécision sur ce que c'est la multitude se retrouve aussi à d'autres moments de la production intellectuelle negriste. L'on aperçoit très clairement la fragilité théorico-conceptuelle de « multitude » lors d'un entretien avec Negri, quelques années après qu'Hardt en 2002 ait affirmé la même thèse. Ainsi, pour Negri (2006, p. 1) il est certain que

le concept de classe est au centre de la thématique marxiste et de toute la thématique révolutionnaire, mais il est de plus en plus défini par rapport à la composition technique et politique du prolétariat. Il n'existe pas une figure éternelle et immuable du concept de classe ni une forme stable et universelle de l'abstraction du travail (c'est-à-dire du procès d'exploitation).

Du point de vue de Negri, la multitude en tant que classe sociale n'est pas un concept qui concerne simplement la catégorie de l'ouvrier salarié subsumé au capitaliste, puisque « les régimes de production et d'exploitation capitalistes imposent avec toujours plus de sévérité des modes de vie et de travail caractérisés par la mobilité, la flexibilité et la précarité ». Ce caractère de la vie postmoderne rend

de l'image du pauvre et du phénomène abstrait de la pauvreté les concepts clés de leur cadre conceptuel et analytique, justifiables à ce stade de leur analyse d'un constat : « les pauvres, qu'ils touchent un salaire ou non, ne se situent plus seulement à l'origine historique ou aux frontières géographiques de la production capitaliste mais, de plus en plus, en son sein » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 95). Aussi,

si aujourd'hui nous utilisons au lieu du concept de classe le concept de multitude c'est parce que nous considérons le concept de classe ouvrière très limité pour définir l'intensité (immatérielle et cognitive plus que matérielle) et l'extension (non seulement dans l'usine, mais aussi dans toute la société) du travail exploité. Quand on insiste sur les nouvelles déterminations de l'exploitation, on doit aussi insister sur les nouvelles qualités du sujet prolétaire : la négativité de ses actions, le cri des protestations que lance la multitude, doivent toujours être accompagnée d'un modèle d'organisation et de la capacité de construire d'efficaces figures institutionnelles pour la libération du travail vivant (NEGRI, 2006, p. 1).

En somme, le manque de bornes en ce qui concerne l'image de la multitude negriste, ainsi que « la fascination pour la *multitude déterritorialisante* laisse échapper la permanence de la conflictualité de classe et ses divisions internes » (VERGNE, 2007, p. 1), de même, la richesse des déterminations qui perpétue la dynamique de la lutte des classes en tant qu'essence subjective de la structure de l'État capitaliste contemporain (FARIAS, 2000). Du point de vue du paradigme de la multitude postmoderne en « lutte » contre l'Empire, il nous semble constater, bien entendu, une inconsistance théorique qui amène une limite pour l'élaboration d'une définition objective et utile pour saisir la réalité de cette multitude « à l'âge de l'Empire » exploiteur (HARDT, NEGRI, 2004). Avec pour conséquence, de ne pas penser le mouvement par lequel ce sujet passera à l'action politique pour réaliser le « projet de transformation révolutionnaire » (*idem*, 2012, p. 95).

Pour Callinicos (2006, p. 171), la construction philosophico-sociologique negriste est pareillement problématique en ce qu'elle résulte d'une « analyse du capitalisme à la fois vague et à certains égards profondément erronée ». Celle-ci implique une vision réductrice de la lutte des hommes au sein de la multitude comme une lutte contre l'exploitation, tout en réaffirmant la tendance d'un certain marxisme à ne voir le potentiel d'émancipation humaine qu'à partir de l'exploitation de la force de

travail. Par rapport à ces limites, au plan de la démarche donc, on souligne que « toutes les méthodes qui prétendent saisir de manière unitaire ce qui est ontologiquement décisif dans l'être social en élevant à l'hégémonie des moments isolés finissent toujours par mener à des représentations déformées de sa nature véritable. » (LUKÁCS, 2009, p. 61).

Sur cet aspect encore, concernant l'éclaircissement des différentes modes de l'être on suppose d'après Lukács que

sans une maîtrise intellectuelle et scientifique de l'être social – qui sur le plan de l'être doit toujours partir de tentatives d'explication théorique de la praxis humains (au sens le plus large) – il ne peut y avoir aucune ontologie fiable, fondée objectivement. Aussi nombreuses que soient les indications immédiates et les plus importantes sur l'essence de l'être social que la praxis fournit elle-même, aussi indispensable que soit son noyau objectif pour une ontologie authentique, critique, il n'en reste pas moins que les tentatives d'interpréter correctement ces indices immédiats sur l'être social ne peuvent qu'échouer si elles en restent à cette immédiateté (*Ibidem*).

À partir de cela, on conçoit l'idée qu'une figure peut être une représentation d'un être social, y inclus d'une classe, à mesure qu'elle accompagne le mouvement des transformations consubstantielles à la réalité ; c'est donc à partir de cette lecture analytique et méthodologique du *concret réel*, du mouvement de l'être, qu'il est possible de revenir ou de restituer la pensée pour aboutir au *concret pensé*, qui n'est pas donné pour toujours. En procédant « de la sorte, le marxisme a sauvé le noyau rationnel de l'utopie en le ramenant dans le concret, de même que le noyau de la dialectique de la tendance, encore idéaliste » (BLOCH, 1991, t. I, p. 173).

On voit que la pensée de Spinoza en ce qui concerne le *sujet* politique de la modernité est la reconnaissance des différentes situations et positions que chaque individu occupe dans la société (LAZZERI, 1998, p. 282). L'analyse est donc centrée sur le concret, de sorte que même Dieu n'est pas conçu au plan de la transcendance, mais au contraire est tout l'esprit d'un moment historique des hommes.

En effet, l'ontologie de Spinoza est profondément marquée par l'idée de multiplicité à partir de l'individu, puisque « l'individualité est chez Spinoza la forme de l'existence nécessaire, et par conséquent réelle » (BALIBAR, 1996, p. 36). Ainsi, « l'individu n'est évidemment pas substance, mais inversement la substance n'est rien d'autre que la multiplicité des individus, elle désigne identiquement le procès infini de production d'individus » (*ibidem*, p. 37). Pour Spinoza, par exemple, Dieu est une entité singulière mais constituée d'infinis attributs, il est l'unité de la diversité, est une substance infinie. C'est dans ce sens qu'on peut affirmer qu'il a construit une référence philosophique de la diversité, d'où chaque corps, soit humain, soit social est composé de multiples éléments ; dès lors chaque corps existant exprime un certain pouvoir d'affecter et d'être affecté qui le rend unique :

Exister, cela veut dire opérer ou agir sur d'autres choses. Mais cette opération est toujours nécessairement déterminée par quelque autre chose ou cause. En conséquence *causer* est l'opération par laquelle quelque chose modifie la façon dont quelque autre chose opère elle-même. C'est pourquoi l'infinie connexion des causes ne peut être représentée par une addition de séries linéaires indépendantes, ou de généalogies de causes et d'effets (A cause B, qui cause C, qui etc.), mais seulement par une unité dynamique d'activités (BALIBAR, 1996, p. 38).

L'affirmation de cette multiplicité en tant que dispositif de compréhension du mode de composition des corps et des esprits permet de refonder la pensée politique à partir de la référence à un nouveau sujet politique constitué de multiples éléments. De même que les multiplicités sont aptes à composer des corps et des esprits, elles peuvent établir le sujet politique, car le multiple est à l'origine de toutes les choses. Chaque chose est composée d'une multiplicité déterminée et participe de tant d'autres formes multiples d'organisation.

La ferveur negriste en matière de l'avenir proche de la *société du commun* (sous l'empreinte de l'obscurité de l'instant passé, du refus de la modernité) est d'une telle intensité, qu'elle dépasse tout de go la complexité du socioéconomique et du politique de notre époque, pour ainsi poursuivre un type de démarche, celle d'une observation réifiée du devenu qui s'attache fermement au présent. Enfin, un raisonnement qui par « le recours familial à certains rapports qu'autorisait l'éloignement dans un passé très reculé, perd tout fondement » (BLOCH, 1991, t. I,

p. 355). On verra ensuite que par leurs images antinomiques situées à l'ère postmoderne, les negristes établissent une primauté de la métaphore sur l'argumentation scientifique.

Conclusion

Selon la pensée negriste, la tradition politique de la modernité a expulsé la multitude, au moment de la réflexion sur le mouvement fondateur même de la politique ; par contre, Spinoza a construit sa théorie politique et les fondements de la légitimation du droit civil⁹⁵ à partir de la multitude, puisqu'il s'agit pour lui du sujet politique qui sert de référence pour la constitution de « la République et du droit civil » (NEGRI, 2010, p. 112).

Chez Spinoza, la multitude acquiert une connotation plutôt positive, si l'on prend comme référence la pensée de Hobbes, pour qui la multitude est le synonyme de chaos et du désordre, sujet impossible à gouverner et conduire les décisions politiques de la *Cité*. De cette façon, pour un certain courant théorique, la multitude est pour Spinoza le protagoniste du scénario politique de la modernité (HARDT, NEGRI, 2000, p. 395-396).

Les impasses théoriques auxquels on est confrontés aujourd'hui émergent lors des interprétations diverses des écrits spinoziens. Ainsi, les negristes accentuent la nature abstraite du tout, – la configuration capitaliste contemporaine ainsi que le dessin du sujet collectif en lutte –, tandis que d'autres marxistes ont élaboré une figure de la subjectivité révolutionnaire constitutive d'une totalité concrète tout en ayant pour principe que « la philosophie marxiste est celle de l'avenir et donc aussi celle de l'avenir dans le passé » (BLOCH, 1991, t. I, p. 17). Dans le chapitre suivant on analysera quelques éléments théoriques importants y inclus de la philosophie spinozienne, pour saisir les fondements génétiques de la catégorie marxienne *prolétariat*.

⁹⁵ En autre sens, le droit civil « prolonge le droit naturel et la vie politique est la vie naturelle dans une autre dimension » (CHAUI, 2006, p. 130). Cette conception ne correspond pas au sens moderne de « droit civil ».

CHAPITRE 4

LA TOTALITÉ CONCRÈTE DU PROLÉTARIAT :

Marx et l'héritage spinoziste

Introduction

En ce qui concerne la philosophie de Spinoza, les spécialistes des Lumières soulignent sa radicalité théorique, car « son objectif n'était pas seulement, pour paraphraser Marx, de penser le monde mais de le transformer » (ISRAËL, 2001, p. 212). Pour nous, la discussion restera centrée sur les positions spinozistes par rapport à la notion de *multitude* à rebours de la généralisation d'une multitude sans phrases, tout en sachant qu'il n'y a pas chez lui de théorie de la *multitudo* en tant que théorie d'un sujet potentiellement révolutionnaire.

Toutefois, il y a toute une série d'interprétations qui lient sa philosophie à la pensée marxienne, comme on a pu le lire chez Marx (1976, I. 1, p. 437 *sqq.*) sur le prolétariat en tant que population active et surpopulation relative, jusqu'à aujourd'hui chez des marxistes comme Tosei (1994), Balibar (1996 ; 1997), Macherey (1979) entre autres. Nous poursuivons notre discussion au sujet de Negri sur la *multitude* représentée par les pauvres employés et sans emploi. Quelles sont les différences conceptuelles entre l'élaboration catégorielle correspondante à la figure marxienne du *prolétariat* autrement actualisée par le marxisme contemporain (FARIAS, 1988 ; 2010 ; FARIAS, TEIXEIRA, 2014) et la proposition negriste dont l'ensemble des opprimés se distingue par l'image adialectique de la *multitude* ?

Comme pour la présentation de la *multitude* postmoderne negriste, il faut déterminer la catégorie « prolétariat » à partir de la lecture de certaines interprétations marxiennes, de quelques principes propres à la philosophie spinoziste, et des éléments qui nous permettront d'approcher la spécificité prolétaire décrite par Marx dans le *Capital*.

4.1 LE PROLÉTARIAT COMME FIGURE DE LA MULTITUDE MARXIENNE

Nous verrons que l'idée marxienne du prolétariat, figure de l'unité des opprimés qui renferme la diversité, s'inspire pour beaucoup de la référence spinoziste à la notion de *figure*. Il est vrai que Marx n'a pas produit « un effort théorique explicite pour élucider thématiquement » le rapport de ses écrits « au spinozisme », dans un cahier de notes « constitué exclusivement d'extraits du *Traité théologico-politique* et de la correspondance, présentés sans un ordre » (TOSEL, 1994, p. 185). Mais, il est incontestable à propos de l'ontologie marxienne vis-à-vis de la pensée spinoziste « que chaque objectivité contient un nombre infini de déterminations et que le type de leurs interactions dans les processus ontologiques exprime, évidemment, aussi les conséquences de cette situation » (LUKÁCS, 2009, p. 388).

Notre proposition est d'analyser la manière dont Marx s'approprie de l'idée spinozienne autour de la relation entre *figure* et négation (même s'il le fait, probablement⁹⁶, à partir de la lecture de Hegel⁹⁷), pour penser dialectiquement les aspects universel, particulier et singulier d'une chose. Hegel (1985, p. 375-376) a conclu que la thèse de Spinoza sur les déterminations de l'entendement (selon lui, *omnis determinatio est negatio*) exprime que

seul est donc véritablement réel "effectif" le non-particularisé, l'universel, il est seul substantiel. L'âme, l'esprit est une chose singulière, et comme tel il est borné ; ce qui fait qu'il est une chose singulière est une négation, il n'a donc pas de véritable réalité effective.

De ce point de vue, et après la lecture de la thèse de Ribeiro (2015, p. 135), nous pouvons conclure que Marx est allé plus loin pour trouver « sa propre solution aux controverses en vigueur », il ne nie pas l'aspect particulier comme le proposait Hegel⁹⁸. C'est ainsi qu'il rend matérialiste la philosophie idéaliste allemande. Notre intention n'est pas d'analyser l'influence de la philosophie

⁹⁶ Cf. RIBEIRO Bernardo Bianchi Barata. *Le fil rouge de la transformation : Marx et Spinoza*, 271 p. Thèse : Philosophie : Paris I : UFRJ : 2015.

⁹⁷ *Leçons sur l'histoire de la philosophie VI : la philosophie moderne*.

⁹⁸ « C'est à cette négation de tout particulier que doit arriver tout philosophe ; c'est la libération de l'esprit et sa base absolue » (HEGEL, 1985, t. 6, p. 1456).

spinozienne sur tous les écrits marxistes, par exemple, en ce qui concerne le mouvement théorico-politique qui va de la défense de la démocratie⁹⁹ jusqu'à aux propositions révolutionnaires de l'émancipation de l'homme. Comme pour Lordon (2010, p. 10), nous croyons aussi à des affinités théoriques entre Marx et Spinoza, affinités « suffisamment fortes en tout cas pour que les mettre ensemble ne fasse pas courir le risque du borborygme intellectuel. »

Au contraire de certaines interprétations postmodernes, on comprend que pour Spinoza « plus un individu est complexe, plus il a de relations avec le monde extérieur, plus les échanges de parties avec d'autres individus semblables ou dissemblables seront intenses » (BALIBAR, 1996, p. 42) ; dans ce cas et « en dernière analyse, la multiplicité des autres choses singulières est nécessairement plus forte, plus puissante que toute chose singulière donnée, et elle l'est d'autant plus que toutes ces choses forment une unité » (*ibidem*, p. 42).

Quand il fait référence au terme multitude dans l'*Éthique* (publié en 1677) c'est bien au sens de « multiplicité », ou de « grand nombre de » comme on peut le voir dans la citation suivante : « Cet amour envers Dieu ne peut être souillé ni par l'affect d'Envie ni par celui de Jalousie ; mais il est d'autant plus alimenté que nous imaginons *plus d'hommes* joints à Dieu par le même lien d'Amour » (SPINOZA, 1999, p. 509), mais il faut dire que « nous ne sommes pas des *jouets* purement inertes et passifs de Dieu ; nous sommes l'activité même de Dieu comprise d'une manière précise et déterminé », nous sommes « une partie de la puissance divine » (SÉVÉRAC, 1999, p. 25).

Il faut avant tout avancer que pour Spinoza, d'après Macherey (1979, p. 79), les idées même « ne sont pas des images, de représentations passives, et elles ne reproduisent pas, d'une manière plus ou moins correcte, des réalités qui leur seraient extérieures : elles ne sont pas des *peintures muettes sur un tableau*, fictions allusives d'une réalité ou d'un modèle qui subsisterait en dehors d'elles ». Et dans ce cas, la catégorie-figure marxienne confirme de la même façon l'angle analytique du matérialisme spinoziste.

⁹⁹ « Marx reprend en effet à la lettre la thèse spinozienne selon laquelle la démocratie n'est pas seulement un régime politique constitué, mais l'essence de la politique, le régime le plus naturel, le constituant de la puissance du peuple. » (TOSEL, 2008).

Par rapport à la notion de catégorie-figure, au contraire de l'approche negriste dont les concepts s'affirment mécaniquement dans le présent, il arrive que,

au nom d'une fluidité réifiée, ils laissent par conséquent de côté les catégories objectivées, comme si elles n'étaient que le déchet de la vie. Or, le catégoriel, dans la mesure même où il est aussi la théorie des figures, n'est en aucune manière l'opposé du flux génétique. Il est bien plutôt le signe que ce flux débouche sur quelque chose : sur un quelque chose progressivement déterminé. Car ni les figures ni leur concept, pour autant qu'ils valent quelque chose, ne demeurent tels qu'en eux-mêmes. Ils continuent de se modifier en des formes toujours nouvelles pour la simple raison qu'ils sont encore trop peu déterminés. Leur détermination ne se bloque aucunement mais les révèle justement en les renversant, en les ouvrant vers le futur à elles-mêmes (BLOCH, 1981, p. 144).

C'est donc le jeune Marx qui à la rencontre de Spinoza cherche le lien réaliste et pratique pour penser la démocratie et la nécessité préalable de la liberté des individus – la « liberté éthique » ; comme on peut le constater, « cette finalité éthique ne sera plus jamais désavouée par Marx qui recherchera durant son activité les conditions théoriques et pratiques d'une émancipation de toutes les autorités extérieures » jusqu'au nécessaire dépassement du *règne de la nécessité* et l'avènement du *règne de la liberté* (*ibidem*, p. 186). Cette « nouveauté radicale dans l'histoire » pour reprendre la description de Calvez (2006, p. 346) se réalisera par la force d'un prolétariat doté, encore au plan éthico-philosophique, d'une mission émancipatrice.

Par rapport à cette catégorie marxienne du prolétariat en tant qu'originaire du *peuple* ou de la *multitude*, il y a une dialectique au sein d'une genericité réellement existante, et non d'une « unité » socioéconomique (sans la politique) au sens logiciste, voire « théoricien » propre au negrisme (CINGOLANI, 2006, p. 42). D'ailleurs, selon cet auteur, le signifiant peuple ne s'identifie pas avant tout à un groupe social particulier, même si le social est décisif quant à la relation au tort ; mais tout autant,

une activité à la fois matérielle (car la force n'est pas étrangère à la politique) et symbolique qui conteste les énoncés cristallisés, jusqu'à la banalité de la domination, et actualise l'égalité en ouvrant l'espace public et la sphère du commun sur des figures sociales inattendues.

C'est la raison pour laquelle les traits du peuple ont pu historiquement changer en s'identifiant tantôt à l'acteur ouvrier, tantôt à l'acteur femme, tantôt à l'acteur immigré ou aujourd'hui à l'acteur sans-papiers – à chaque fois dans un effet d'amphibologie entre la partie et le tout, il inclut en lui-même des nouvelles figures jusque-là socialement et/ou politiquement exclues (*ibidem*).

Même si la catégorie *peuple* a été renforcée à travers la notion élargie et approfondie du prolétariat par Marx, le sens reste identique au moins par rapport à l'idée selon laquelle il s'agit de concepts capables de saisir la diversité d'une société de classes dans la richesse de ses déterminations. Pourtant, on sait que l'idée empruntée à Spinoza « *determinatio est negatio* » a considérablement inspiré l'analyse concrète procédé par Marx concernant « l'existence différenciée du prolétariat dans la société capitaliste » (FARIAS, 2010, p. 16). Mais on ne soutient pas le point de vue absolu par lequel les contributions marxiennes se présenteraient « comme une formule quasiment magique dans laquelle le spinozisme tout entier, avec ses contradictions, ses promesses et ses échecs, se trouve en quelque sorte résumé » (MACHEREY, 1979, p. 141).

Dans cette perspective, « la négation comme moment de détermination de la figure de toute chose finie exprime le rapport de tout être singulier à l'être-autre des autres étants » (LUKÁCS, 2009, p. 168-169), correspond au « présupposé ontologique » référencé par Spinoza lors d'une lettre adressée à Jarig Jelles dans laquelle il affirme que

Pour ce qui est de cette idée que la figure est une négation mais non quelque chose de positif, il est manifeste que la pure matière considérée comme indéfinie ne peut avoir de figure et qu'il n'y a de figure que dans des corps finis et limités. Qui donc dit qu'il perçoit une figure, montre par là seulement qu'il conçoit une chose limitée, et en quelle manière elle l'est. Cette détermination donc n'appartient pas à la chose en tant qu'elle est, mais au contraire, elle indique à partir d'où la chose n'est pas. La figure donc n'est autre chose qu'une limitation et, toute limitation étant une négation, la figure ne peut être, comme je l'ai dit, autre chose qu'une négation (SPINOZA, 2007, p. 283-284).

À partir de ce présupposé ontologique, on peut voir que « Spinoza fait de la pensée un attribut de la substance de manière encore plus résolue que Hegel. Puisqu'il conçoit néanmoins la substance existante (l'être compris comme l'univers

tout entier) elle-même comme au-delà de toute concrétude, de tout processus. » (LUKÁCS, 2009, p. 168). De même, dans le cas de la pensée de Spinoza « les contradictions de la philosophie hégélienne n'apparaissent pas » puisque « la totalité dialectique de Hegel était encore une totalité du savoir remémoré et en plus une totalité monadique » (BLOCH, 1978, p. 115).

Cependant, pour ce qui regarde l'analyse concrète de la situation du prolétariat anglais, la dialectique correspondante à la méthode empruntée par Marx, « n'est pas seulement, l'unité des contraires, mais l'unité de l'unité et des contraires » (*ibidem*, p. 115) ; dans cette logique, par l'affirmation spinozienne, « la forme (le mode d'être de la singularité) peut dans une certaine mesure être conçue comme négation » (LUKÁCS, 2009, p. 168).

Comme on peut aussi le constater, « l'univers spinoziste constitue la totalité réelle de tout ce qui est concrètement » (*ibidem*, p. 168) l'univers est compris à partir d'une vision matérialiste de la réalité et les substances sont uniques en termes d'attributs d'où Spinoza affirme qu'« une substance ne peut être produite par une autre substance » (SPINOZA, 1999, p. 21). C'est-à-dire qu'une substance comprend en soi la totalité des attributs, son essence, dont elle est la réalisation et de cette façon, il ne peut avoir des substances identiques. Tout en passant par la conception spinozienne, la *multitude* est constituée par des multiples éléments, par des « complexes singuliers, qui sont déjà eux-mêmes des synthèses de complexes processuels reliés par un processus unitaire, et qui constituent une totalité concrète, effectivement unie dans la totalité » (LUKÁCS, *op. cit.*, p. 246).

Certes, Marx ne se réfère nullement à Spinoza en ce qui concerne la conception matérialiste et la méthode dialectique qui chasse « de partout la fausse conscience et le romantisme sans objet » et qui prend « en charge les éléments utopiques et subversifs, la matière refoulée de ce qui n'est pas encore passé » (BLOCH, *op. cit.*, p. 113-114). Pourtant, « sur la base d'un implacable matérialisme (Naturalisme), Spinoza, avec une extraordinaire et solide acrobatie conceptuelle, construit un Humanisme radical, qui ne peut pas ne pas produire une attraction considérable sur le jeune Marx » (VARELA, 2012, p. 114-115).

Spinoza est certainement, le premier philosophe à avoir combattu la superstition et les opinions des prophètes à travers la méthode historico-critique. Par

cette méthode Spinoza a proposé, dans le *Traité Théologico-politique*¹⁰⁰, une interprétation rationnelle de la Bible de manière telle, qu'il a pu montrer que la dégénérescence de la religion en superstition est fondée sur la crainte des forces naturelles et humaines, et sur le dogmatisme intéressé des Églises (BALIBAR, 1985, p. 9) : « les hommes ne sont dominés par la superstition qu'autant que dure la crainte, le vain culte auquel ils s'astreignent avec un respect religieux ne s'adresse qu'à des fantômes, aux égarements d'une imagination d'une âme triste et craintive » (SPINOZA, 1965, p. 20).

De même, pour Marx dans sa *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel (1844)*, la critique de la superstition religieuse « est donc, en germe, la critique de cette vallée de larmes, dont la religion est l'auréole » (1998¹⁰¹, p. 9) dans la recherche scientifique de la base matérielle de l'aliénation au niveau de l'État et de l'économie. La philosophie humaniste et rationnel de Marx, comme celle de Spinoza pour qui toute philosophie qui cherche à expliquer la Nature basée sur l'idée d'un Dieu tout puissant correspondra, en effet à une forme raffinée de superstition, essaye de libérer les symbologies socialement répandues dans le monde par toutes les religions ; la profondeur de la critique marxienne « s'achève par l'enseignement que l'homme est l'être suprême pour l'homme » (*ibidem*, p. 25). À cet égard, il importe de souligner avec Lucien Sève (1980, p. 409-410) que la philosophie marxiste n'est pas un athéisme ; c'est un matérialisme radical, car, méthodologiquement ou non (en tant que conception du monde, de pratique sociale), il n'y a pas d'athéisme marxiste : « le marxisme aborde la foi dans le termes d'une conception purement matérialiste ».

Au vu de l'ensemble de notes réunies d'après le *Tractatus theologico-politicus* de Spinoza et de quelques extraits de la correspondance de ce philosophe sélectionnés et édités par Marx, on conçoit l'influence de quelques éléments de la philosophie spinozienne sur certains aspects de la conception marxienne matérialiste historique et dialectique du monde (voir la figure 3 – les trois formes d'existence de l'être), qui s'exprime dans le domaine spécifique de l'être social et historique, idéologique, étatique etc., au moyen des totalités structurées à la fois apparentes et

¹⁰⁰ De l'édition Garnier-Flammarion, 1965.

¹⁰¹ Éditions Allia (1998) de la *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*.

essentielles, objectives et subjectives (FARIAS, 2015), tout en devenant le support pour le fétichisme et le pseudo-concret. Ainsi, en est-il de la brève explication introductive à propos de la totalité formée par « production et consommation », où succinctement « cette identité de la production et de la consommation revient ni plus ni moins à la proposition de Spinoza : *determinatio est negatio* (la détermination est négation) » ; de plus Marx précise que « cette détermination de la consommation productive n'est précisément établie que pour distinguer la consommation qui s'identifie à la production de la consommation proprement dite » (MARX, 1977, p. 156). Du reste, on verra que celui-ci se rapporte à Spinoza dans l'élaboration du concept d'armée industrielle de réserve vis-à-vis de l'armée industrielle active (MARX, 1976b, l. 1, p. 437 *sqq.*), puisque Spinoza a élaboré un modèle de causalité structurale permettant de penser l'efficace de la structure comme cause absente sur ses effets : « d'une cause déterminée que l'on suppose donnée, suit nécessairement un effet, et au contraire si nulle cause déterminée n'est donnée, il est impossible qu'un effet suive » (SPINOZA, 1965, p. 22, A. III). Pour Marx, le rapport cause/effet correspond à une interaction très complexe :

avant d'avoir un effet il est difficile de savoir ce qui constitue la cause, ou – une fois décidée ce qu'est la cause – de savoir d'où cette cause provient, ou – ceci ayant été déterminé – de savoir à quel moment de son évolution comme cause nous devons commencer notre étude (OLLMANN, 2005, p. 123).

Il faut souligner encore qu'au plan méthodologique, spécifiquement dans le *Court traité* Spinoza a utilisé la méthode génétique pour combattre l'irrationalisme de son époque en affirmant, entre autres que « l'amour naît de la représentation et de la connaissance que nous avons d'une chose et, suivant que la chose se montre plus grande et magnifique, plus aussi l'amour est grande en nous » (1964, p. 99). Pour ce philosophe il s'agit de connaître les choses par la *cause* : connaître par la cause correspond à comprendre les moyens auxquels les choses ont été produites – il s'agit donc d'une procédée génétique – la même utilisée par Marx lors de ses recherches.

Par ailleurs, d'un certain point de vue, la liberté marxienne ne s'éloigne pas de la « liberté spinozienne », une fois compris qu' « elle est l'unité d'une liberté négative et d'une liberté positive » selon l'esprit philosophique spinoziste par lequel

encore « le problème de Spinoza était de démontrer la nécessité de se garantir d'amples marges de liberté individuelle » (VARELA, *op. cit.*, p. 119).

Par liberté négative il faut comprendre « la lutte de libération contre toute autorité extérieure (État, Église dans la logique spinozienne et de l'État et des rapports capitalistes selon la perspective marxienne) ; tandis que la liberté positive est comprise comme l'état où émerge « l'humanité puissante du sage spinozien, union d'un corps aux multiples aptitudes » et l'individualité libre, la personnalité multilatérale, riche en besoins et en facultés chère à Marx (TOSEL, 1994, p. 187). C'est justement dans ce sens que l'on reprend la conception de l'homme à partir du présumé de l'être générique présenté par (le jeune) Marx :

L'homme est un être générique. Non seulement parce que, sur le plan pratique et théorique, il fait de l'espèce, la sienne propre aussi bien que celle de toute chose, son objet, mais encore – et ceci n'est qu'une autre façon d'exprimer la même chose – parce qu'il se comporte vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis d'une espèce réelle, vivante, parce qu'il se comporte vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis d'un être universel, donc libre (MARX, 1996, p. 113-114).

Ce passage, extrait des *Manuscrits de 1844* révèle la perspective d'humanisation du jeune Marx tout de même le « procès d'objectivation-aliénation de l'essence humaine, elle-même définie comme activité pratique » explorée par la pensée marxienne (TOSEL, *op. cit.*, p. 189), qui caractérise la perte de soi ou encore selon la pensée blochienne (1978, p. 107 *sqq.*), cette « contradiction subjectivement non-contemporaine », cette sorte de sentiment de « colère rentrée » qui configure donc la perte totale de l'humain chez l'homme. La conscience de soi est conscience de la contradiction de soi par le monde capitaliste ; il est difficile de dire « colère rentrée » sans dire qu'il s'agit de la prise de conscience de la perte de l'humain, certes perte de « l'humain total » (qui n'existe pas sauf par hypothèse), alors que cette prise de conscience, de fait, implique qu'il n'y a pas de perte totale de l'humain. Cela implique l'unité de la prise de conscience des négations et de potentialités car la non-coïncidence de l'homme avec lui-même et avec les autres hommes en société (des négations) renvoie à l'insatisfaction de ce que manque à être, à la perturbation d'un vouloir-plus (des potentialités) qui n'est pas encore réalisé.

Puis, dans le même sens, on peut considérer que « pour Marx la référence à l'homme générique (réappropriation par l'homme de son essence humaine) fonctionne en opposition à la scission établie par le monde moderne entre le citoyen abstrait et l'homme égoïste » (ARTOUS, 1999, p. 42), proposition analytique donc distincte de la lecture réductrice de la production théorique du *jeune* Marx soit « en réduisant la théorie de l'aliénation à une théorie socio-psychologique » (*ibidem*), soit par l' « hégélianisation » des textes marxistes propres à ce moment.

De façon particulière et selon l'esprit du jeune Marx (1996, p. 147), « il faut surtout éviter de fixer de nouveau la *société* comme une abstraction en face de l'individu. L'individu *est l'être social* » ; et pour cette raison, « la vie individuelle et la vie générique de l'homme ne sont pas différentes, bien que – et ceci nécessairement – le mode d'existence de la vie individuelle soit un mode plus particulier ou plus général de la vie générique ou que la vie du genre soit une vie individuelle plus particulière ou plus générale » (*ibidem*). Certes c'est le matérialisme « pratiquement-critique » que lui permettra de définir l'essence humaine à partir des multiples relations entre les individus.

Il est dès lors incontestable que « Marx se débat assurément avec le thème de l'homme, mais il tend, très clairement, à rejeter une essence toute faite et éternelle de cet homme. Il ne s'aventure à le poser que dans l'avenir » (CALVEZ, 2006, p. 342) en termes du passage de ce sentiment décrit par Bloch (1991, t. III, p. 537) d'humanité, de sensibilité, d'un sentiment de bienveillance envers ses semblables, à l'acte : « en tant que conscience générique, l'homme affirme sa vie sociale réelle et ne fait que répéter dans la pensée son existence réelle ; de même qu'inversement l'être générique s'affirme dans la conscience générique et qu'il est pour soi, dans son universalité, en tant qu'être pensant » (MARX, 1996, p. 147).

Une pondération importante pour l'aspect humaniste de la pensée marxienne part de la thèse selon laquelle « l'essence humaine n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. Dans sa réalité, elle est l'ensemble des rapports sociaux » (MARX, 1976a, p. 90), et il ne s'agit pas d'un « humanisme idéaliste » mais d'un humanisme « de l'avenir : l'homme est en avant, dans l'homme social de la société communiste » (CALVEZ, 2006, p. 344), ce qui rend tout à fait compatible, l'humanisme du jeune Marx à celui de la maturité dès l'instant où

« l'attitude humaine choisie par Marx n'est donc pas générale et abstraite, car elle a un destinataire précis : elle s'adresse exclusivement à ceux qui en ont besoin » (BLOCH, 1991, t. III, p. 537). Ainsi, « on ne peut comprendre Marx si l'on ne comprend pas cette dimension centrale de la coexistence des deux tendances dans son œuvre » respectives aux façons, pour certains, d'interpréter le marxisme et que grosso modo, opposent les « écrits de jeunesse "philosophiques" et la précision scientifique, purement économique du *Capital* » (LUKÁCS, 2009, p. 385). L'humanité de Marx

qui se veut concrète et l'est, témoigne également d'une certaine amertume, c'est-à-dire qu'elle renferme dans un même élan, et selon le côté vers lequel elle se tourne, une part aussi grande de colère que d'appel à une action pour réagir, et qu'elle cherche, trouve et communique tout ce qui peut contribuer objectivement à sauver l'homme. De plus Marx ne voit pas que la misère dans la misère, comme l'ont fait tous les personnages abstraitement miséricordieux ou les utopistes abstraits, car la dimension d'indignation contenue dans la misère prend chez lui toute sa valeur, c'est-à-dire qu'elle devient force active de l'indignation dirigée contre les causes du mal (BLOCH, *op. cit.*, p. 537-538).

D'après les notes sur le prolétariat de Rubel (2000, p. 283 *sqq.*), la nature, voire l'essence éthique de cette catégorie « conçue par Marx avant ses études économiques, réapparaît dans l'œuvre maîtresse » et reste ainsi intimement liée à l'idée d'un humanisme critique et conscient où l'homme se crée lui-même.

Il nous faut donc nous attacher à la compréhension d'une autre lecture, celle qui a été menée par Marx lors de l'exposition de la *figure processuelle* du prolétariat, figure emblématique du point de vue de la perpétuité du capitalisme, compris en tant qu'un système, un mode de production qui dissémine et potentialise l'oppression des hommes par les hommes.

4.2 LES SPÉCIFICITÉS DE LA FIGURE PROLÉTAIRE MARXIENNE

Spinoza a avancé un principe qui nous semble tout à fait dialectique (*determinatio est negatio*) et donc décisif soit pour les approches marxistes (MARX, 1976b, l. 1, p. 671, note 33), soit pour les analyses structuralistes (NEGRI, 1982, p.

135 ; 2010, p. 9 *sqq.*), de la subjectivité révolutionnaire, même si du point de vue méthodologique il est « absurde de découvrir dans Spinoza l'esquisse ou la promesse d'une dialectique, manifestement absente de son œuvre. Pourtant, cela n'empêche pas qu'à partir de Spinoza nous pouvons nous-mêmes penser à nouveau la dialectique » (MACHEREY, 1979, p. 12). Voilà la contribution originale tant du jeune que du vieux Marx.

Théoriquement, il est important de penser la liaison entre les termes détermination et négation de la méthode dialectique puisqu'au niveau de la pensée humaine on ne peut saisir les aspects d'une chose ou d'un phénomène qu'en analysant l'ensemble pour mieux le comprendre. Au fil de cette analyse, les contradictions dans la pensée émergent « parce que les réalités ont, non seulement plusieurs aspects, mais des aspects changeants et contradictoires » (LEFEBVRE, 2012, p. 24). Pourtant, la pensée humaine « qui n'arrive pas à saisir du premier coup les choses réelles se trouve obligée de tâtonner et de cheminer à travers ses propres difficultés, ses contradictions, pour atteindre les réalités mouvantes et les contradictions réelles » (*ibidem*).

L'ontologie spinoziste est profondément marquée par l'idée de multiplicité, comme nous l'avons expliqué brièvement, et la négation que s'approprie Marx apparaît plutôt comme existence et comme quelque chose (p. 45). En ce sens nous affirmons que la dialectique marxienne dans le premier tome du *Capital*, part de cette idée spinoziste – *determinatio est negatio* et des principes définis dans *Éthique* pour démontrer la cause rationnelle de toutes les choses.

Encore dans la section VII sur l'accumulation du capital, chapitre XXIV de la transformation de la plus-value en capital, spécifiquement avec la « Théorie de l'abstinence » il est démontré (pour la deuxième édition allemande), contrairement aux propositions des économistes vulgaires « que toute action humaine peut être envisagée comme une “abstention” de son contraire. Manger, c'est s'abstenir de jeûner ; marcher, s'abstenir de rester en repos ; travailler, s'abstenir de rien faire ; ne rien faire, s'abstenir de travailler, etc. », d'où il conclut que ces économistes vulgaires « feraient bien d'étudier une bonne fois la proposition de Spinoza : *Determinatio est negatio* (Détermination est négation) » (MARX, 1976b, I. 1, p. 672). Ensuite, il montre que les prolétaires ne s'unifient pas a priori, en tant que force de travail appartenant

à la surpopulation active, mais aussi se diversifient comme membres d'une grande masse de surpopulation relative, comme on verra dans la suite.

Penser le prolétariat au sens marxien du terme, en tant que généralité concrète, loin d'un simple retour vers l'humanisme marxien de jeunesse, c'est comprendre le tout « qui constitue en vérité le motif de tout le travail ultérieur qui fonde les assises économiques » (BLOCH, 2002, p. 226). La combinaison de ces aspects éthico-philosophique avec ceux sociaux et politiques nous amène à saisir qu'

en effet, le rapport réel actif de l'homme à lui-même en tant qu'être générique, autrement dit l'affirmation de son être en tant qu'être générique réel, en tant qu'être humain, ne deviendra possible que si, d'une part, l'homme réalise effectivement la totalité de ses forces génériques – ce qui présuppose l'action commune des hommes, en tant que résultat de l'histoire – et si, d'autre part, ces forces se présentent face à lui comme des objets, ce qui à son tour n'est possible que sur la base de l'aliénation (MARX, 1996, p. 165).

D'après ce passage il paraît explicite que « la généralité est une qualité objective élémentaire de tout étant » (LUKÁCS, 2009, p. 76) opposée pourtant à cette condition de « mutilation essentielle de l'individu par le capitalisme » (GARO, 2013, p. 223). D'ailleurs, la réalisation même de la socialité dans les formulations de Marx renvoie à cette conception de la généralité humaine. La lutte réelle des hommes au sein de cette formation économique sociale doit être pensée au niveau des enjeux contradictoires de l'expérience concrète de chacun, une lutte des êtres exploités, dominés et humiliés, en comprenant que tout au long de l'histoire de l'oppression des hommes,

l'être générique de l'homme, sa nature, aussi bien que ses facultés intellectuelles génériques, sont transformés en un être qui lui est étranger, en moyen de son existence individuelle. Le travail aliéné rend l'homme étranger à son propre corps, au monde extérieur aussi bien qu'à son essence spirituelle, à son essence humaine (MARX, 1996, p. 116).

Cette existence aliénée et marginalisée du prolétariat correspond aux premières descriptions marxiennes et nous offre certes une vision chargée d'un humanisme, ceci au sens de la libération de l'homme. Avec la figure du prolétariat

Marx dénonce l'inhumanité du capitalisme, un système où le prolétariat, « plus il crée de valeurs, plus il se déprécie et perd en dignité, plus son produit a de forme, plus l'ouvrier est difforme ; plus son objet est civilisé, plus l'ouvrier est barbare » (1996, p. 111), pour réaffirmer la réalisation de « l'humanisme pratique » (*ibidem*, p. 178).

L'élaboration de la figure du prolétariat propre à l'approche marxienne a eu comme point de départ effectif la population, « représentation chaotique », abstraction qui s'obtient quand on néglige, comme nous l'avons signalé, les « classes dont elle se compose » (MARX, 1977, p. 165-166), puisqu'au sens marxien, comme le souligne la lecture lukácsienne (2009, p. 352) « le mot classe est par exemple un mot vide de sens sans les éléments concrets sur lesquels il repose » ; autrement dit, si l'on néglige les particularités et les aspects singuliers concernant l'existence réelle, historiquement déterminée, de chaque homme.

Fidèle à l'application de la méthode de l'économie politique pour laquelle « le concret est donc un être réel et, justement pour cette raison, non pas le résultat, mais le point de départ de l'examen de l'être » (*ibid.*, p. 352), tout en partant des « concepts les plus simples » par la dissociation et par l'abstraction, il a restitué la population par la démarche rationnelle selon laquelle « la pensée doit en revenir au point de départ, à la totalité, pour concevoir enfin la population comme « une riche totalité de déterminations et de rapports nombreux » (MARX, 1977, p. 166). En termes généraux il s'agit de réaffirmer ce que Marx avait déjà compris : « la connaissance scientifique et même philosophique doit donc partir de l'objectivité concrète de l'étant devenu chaque fois objet (*Objekt*) et aboutir à l'élucidation de sa nature ontologique réelle » (LUKÁCS, *op. cit.*, p. 352).

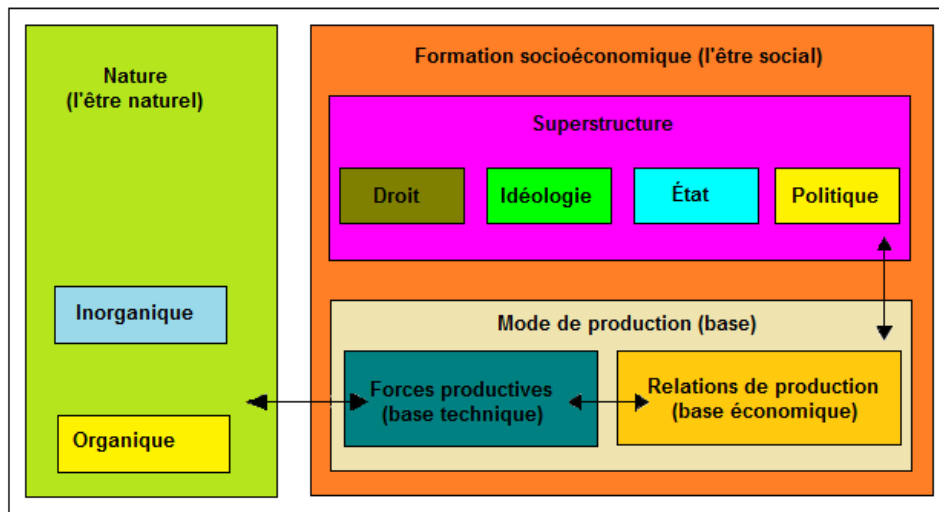
Les abstractions restituables auxquelles a procédé Marx ont eu pour fondement le principe dialectique spinoziste tel qu'on l'a avancé, perceptible dans le concret pensé de la figure du prolétariat, unité qui révèle les diverses conditions de l'être social au sein d'une configuration socioéconomique particulière ; dans un sens tel que la « recherche des figures de l'ordre objectif », les catégories « ne se contentent pas de reproduire, de refléter, mais font elles-mêmes évoluer leurs formes de façon objective » (BLOCH, 1981, p. 154), loin de ce que des spéculations peuvent accentuer.

La conception générale de l'être, selon les élaborations méthodologiques de Marx (1977) est aussi inspirée, comme on a déjà souligné, par la proposition de Spinoza – *Determinatio est negatio* – ; et cela à propos de la conclusion à laquelle il est arrivé, « la production est aussi immédiatement consommation » (MARX, 1977, p. 156), comme pour concevoir la figuration processuelle capable de rendre intelligible la corrélation propre au capitalisme, cette formation socioéconomique située historiquement, qui se distingue en trois grands types, à savoir la nature inorganique, la nature organique et la société (LUKÁCS, 2009, p. 39).

Chacun et tous, d'une façon générale, se corrént, s'influencent dialectiquement et se différencient : la détermination existentielle de la base économique n'annule pas l'existence des éléments de la superstructure où la détermination n'est rigoureusement établie que pour procéder à la distinction de ces deux mouvements au sein d'une formation économique sociale spécifique. Ainsi, « les trois types d'être existent simultanément, imbriqués les uns dans les autres, et exercent donc souvent simultanément leurs effets sur l'être de l'homme et sur sa praxis » (*ibid.*, p. 44), une imbrication remarquable si l'on observe la représentation suivante (Figure 3). En ce qui concerne cette distinction, déjà Lukács (2009, p. 39) avait souligné le fait que la coexistence de ces trois grands types d'être se transforme en une référence « si immuable de tout être qu'aucune connaissance du monde se déployant sur le terrain, aucune connaissance de soi de l'homme ne serait possible si l'on ne reconnaissait pas comme fait fondamental une base aussi variée », qui est ainsi, la base même de toute praxis consciente.

La détermination des formes d'existence de l'être, à savoir la nature (organique et inorganique) et la formation socioéconomique, passe par la négation de l'existence d'un monde surnaturel qui en serait le démiurge. Tandis que la négation de la naturalisation des formes d'existence sociales détermine l'être social et historique. Celles-ci se structurent et deviennent des totalités concrètes qui s'expriment par des syllogismes historiques. En somme, ces abstractions qui conduisent à l'idée générale marxienne concernant la base et la superstructure sont venues d'abord de la pensée spinozienne, tout en passant par la suite, notamment, par l'héritage de la philosophie classique allemande (Hegel, Feuerbach), de l'économie politique anglaise (Smith, Ricardo), de la sociologie classique française (Rousseau, Diderot), du socialisme utopique (Fourier, Owen), etc. (MANDEL, 1994).

Figure 3 – Les trois formes d’existence de l’être



Source : FARIAS, 1988, d’après MARX, 1977, p. 2-3.

Certes, l’être humain appartient, indubitablement, à la sphère de la nature organique (l’être biologique) en coexistence permanente avec la nature inorganique. La coexistence de ces trois grands types d’être d’après Marx (1977, p. 2-3), expriment le fait que dans la production sociale de leur existence (au sein d’une formation sociale), les hommes entrent en des rapports déterminés : *rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles* (la base technique). *L’ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société* (le mode de production), *la base concrète sur laquelle s’élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociales déterminés, c’est-à-dire « les formes religieuses, artistiques ou philosophiques, bref, les formes idéologiques sous lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent jusqu’au bout. »* (*Ibidem*, p. 3).

Examinée sous cet aspect, cette corrélation permet d’énoncer quelques questions ontologiques authentiques de l’être social. Cependant « toute pensée dont les présupposés et les conclusions s’éloignent de ce point fondamental, ne peut, dans sa totalité, dans ses résultats finaux, que se dissoudre dans le subjectivisme », en dépit du sens objectif fondé dans le réel. D’ailleurs, « même s’il faut de l’immédiateté de la vie quotidienne, il est en même temps nécessaire de la dépasser, pour pouvoir saisir l’être en tant qu’authentique en-soi » (*ibid.*, p. 40). Dans ce cas précis, il s’agit de penser que les analyses des formations socioéconomiques du

passé et du présent correspondent déjà à une analyse de la transformation, du devenir historique.

Ainsi, la particularisation des êtres de la nature inorganique et organique détermine-t-elle l'être de l'autre, à savoir : l'être social en tant que forme d'existence distincte, qui se totalise contradictoire et concrètement au sein d'une formation socioéconomique. Selon l'un des premiers résumés d'analyse marxienne,

dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociales déterminées (MARX, 1977, p. 2).

De même, la dynamique de la base économique est le cadre dans lequel agit la loi générale de l'accumulation capitaliste, qui façonne la figuration processuelle de l'ensemble et des sous-ensembles de la force de travail active et de la surpopulation relative (MARX, 1976b, I. 1, chap. 25), c'est-à-dire du prolétariat. En plus, sous la perspective de la méthode dialectique, « la critique marxiste fait ressortir avec d'autant plus de netteté les rides, les lézardes, les fissures, les oppositions propres à l'économie objectivement existante » (BLOCH, 1982, t. II, p. 212). Il s'agit

des archétypes qui se reproduisent en apparence sans changement mais ne restent nullement prisonniers du passé. C'est précisément le fait qu'on puisse parler d'eux comme d'un genre qui permet de saisir le passage des archétypes aux catégories authentiques de ce genre, ou plus exactement leur révélation en elles – un dévoilement incontestablement chargé d'un contenu qui n'a rien de commun avec des concepts généraux purement formalistes (BLOCH, 1981, p. 152).

Pour Marx, dans le cadre de la dynamique de l'accumulation capitaliste, « en dehors de grands changements périodiques qui surviennent dans l'aspect général de la surpopulation relative, celle-ci présente toujours des nuances variées à l'infini. » (MARX, 1976b, I. 2 p. 462). Le jeune Marx (1844¹⁰²) a bien compris « que

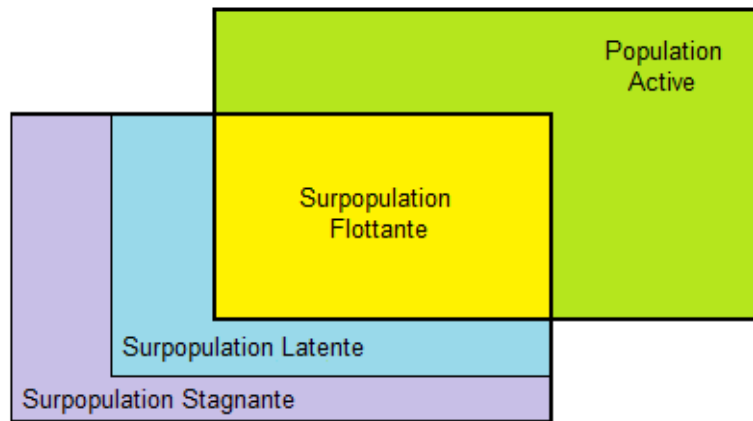
¹⁰² Édition Flammarion de 1996, p. 63.

l'économie politique ne considère le prolétaire, c'est-à-dire celui qui, sans capital ni rente foncière, vit uniquement du travail, d'un travail unilatéral et abstrait, que comme ouvrier » pour distinguer au niveau de l'unité prolétaire « quelques grandes catégories, quelques différences de forme fortement prononcées : la forme flottante, latente et stagnante » (MARX, *op. cit.*). L'élucidation par rapport aux nuances de l'existence du prolétariat reste une trace importante concernant une catégorie-figure ouverte, dont il demeure la possibilité d'actualisation à l'égard du mouvement propre de chaque réalité une fois compris que, « comme l'observe Marx, toute connaissance n'est jamais qu'une approximation plus ou moins précise de son objet » (LUKÁCS, 2009, p. 388).

Certes, à mesure que la classe salariée réussit à produire l'accumulation du capital elle « produit donc elle-même les instruments de sa mise en retraite ou de sa métamorphose en surpopulation relative ». Avec cet énoncé, Marx, par rapport au moment précapitaliste, dévoile « la loi de population qui distingue l'époque capitaliste et correspond à son mode de production particulier » (*ibidem*, p. 453) par l'identification du mouvement propre aux diverses instances correspondantes à ce mode de production particulier en rehaussant l'expérience singulière du capitalisme anglais et les contradictions distinctes de la totalité formée par la « conjugaison » des intérêts des capitalistes détenteurs des moyens de production et du prolétariat, figure qui ne dispose que de sa propre force de travail.

Sous cet angle, les sous-ensembles de la force de travail configurés comme élément de la catégorie figurante du prolétariat sont historiquement déterminés et également figurés comme « le multiple d'un même » (BLOCH, 1981, p. 159), où le spécifique est numériquement déterminé par les éléments qui l'unifient et, de cette façon, le résumant ; l'ensemble de la force de travail doit toujours être situé dans le temps et dans l'espace, comme une unité catégorielle qui renferme la multiplicité et tolère dans ces limites les différences.

Figure 4 – La figure processuelle marxienne du prolétariat



Source : FARIAS, TEIXEIRA, 2013, p.173, d'après MARX, 1976b, l. 1.

Le résultat obtenu à travers cette figuration processuelle illustre, selon Lukács (2009, p. 168) que la dialectique marxienne a refusé une certaine « opération logique de la détermination » spinozienne qui consiste à « dénier à la totalité toute figure ». Cette représentation processuelle du prolétariat inclut aussi l'armée de réserve qui est aussi nombreuse que la richesse sociale car « la grandeur relative de l'armée industrielle de réserve s'accroît donc en même temps que les ressorts de la richesse » (MARX, 1976b, l. 1, p. 465). Dans ce cas, « quelle que soit la composition actuelle du capital, la loi selon laquelle la demande de travail augmente dans la même proportion que le capital recommence plus ou moins à opérer » (*ibidem*, p.452).

Pourtant, par rapport aux catégories-figures qui concernent aussi celle du prolétariat, il importe d'avancer que « le quantum qualitatif dans lequel se traduit, de plus en plus englobante, chaque catégorie figurante ne possède pas encore sous une forme achevée et statique sa figure quantitative authentique : elle est plutôt encore en fermentation à l'intérieur de lui-même » (BLOCH, 1981, p. 148). Voici l'élément théorique qui rend fallacieuses les diatribes qui essayent de réduire par une abstraction orthodoxe, la représentativité de cette figuration processuelle marxienne à une détermination purement économique concernant la nature complexe de l'oppression capitaliste des classes.

Ainsi, se poursuit la démonstration marxienne sur les conditions objectives qui perpétuent l'existence opprimée du prolétariat. « Dans le progrès de l'accumulation, en effet, il n'y a donc pas seulement accroissement quantitatif et

simultané des divers éléments réels du capital : le développement des puissances productives du travail social que ce progrès amène se manifeste encore par des changements qualitatifs », de même que « par des changements graduels dans la composition technique du capital, la masse de l'outillage et des matériaux augmente de plus en plus en comparaison de la somme de force ouvrière nécessaire pour les mettre en œuvre » (MARX, *op. cit.*, p. 444). Toujours sous cette perspective, il est encore important de souligner que pour Marx l'antagonisme de classes n'est pas une caractéristique secondaire voire accidentelle du capitalisme, au contraire, celle-là constitue l'élément qui définit sa propre nature, correspond à l'essence subjective de l'État capitaliste.

En outre, Marx a méthodiquement analysé certains aspects et quelques éléments constitutifs et contradictoires d'une réalité objective déterminée, celle du capitalisme industriel anglais d'où il a pu conclure que « le caractère spécifique de la production capitaliste » repose essentiellement sur le fait que

la force ouvrière ne s'achète pas dans le but de satisfaire directement, par son service ou son produit, les besoins personnels de l'acheteur. Ce que celui-ci se propose, c'est de s'enrichir en faisant valoir son capital, en produisant des marchandises où il fixe plus de travail qu'il n'en paye et dont la vente réalise donc une portion de valeur qui ne lui a rien coûté. Fabriquer de la plus-value, telle est la loi absolue de ce mode de production (MARX, 1976b, I. 1, p. 440).

Également à propos de ce même mouvement, dont résulte l'exploitation du prolétariat, « il reste évident que la diminution du travail gratuit des ouvriers n'empêche en rien le capital d'étendre sa sphère de domination. Ce mouvement, au contraire, accoutume le travailleur à voir sa seule chance de salut dans l'enrichissement de son maître » (*ibidem*, p. 441) ; voici un trait évidemment théorique qui distingue essentiellement l'exploitation de la domination, dont l'une ne doit pas figurer comme émanant de l'autre, voire comme la déterminant, ce sont deux dimensions qui potentiellement constituent aussi « en même temps la toile de fond d'or sur laquelle se tissent toutes les utopies concrètes » (BLOCH, 1981, p. 379) comme des éléments qui configurent l'existence de la lutte entre les classes.

Loin de tomber dans un économisme néfaste, pour une ontologie visant en principe l'émancipation humaine, on dévoile des traits pertinents pour la

réaffirmation du prolétariat en tant que catégorie processuelle. Certes, pas encore réalisée, elle comporte donc un extra utopique encore valide pour la réflexion autour des mobilisations contemporaines contre le capitalisme globalisé en crise, de même que la réaffirmation de l'essence de l'État capitaliste contemporain, à savoir, la lutte des classes axée sur la division du travail (FARIAS, 2000).

Ainsi, d'après Marx (1976b, l. 1, p. 453), la compréhension de la dynamique « de la décroissance proportionnelle du capital variable et de la diminution correspondante dans la demande de travail relative » nous amène enfin à confirmer le corollaire selon lequel « l'accroissement absolu du capital variable et l'augmentation absolue de la demande de travail suivent une proportion décroissante, et enfin, pour complément, la production d'une surpopulation relative » (*ibidem*). Il s'agit là d'un énoncé qui relie l'aspect théorique et concret une fois confirmé que l'idée de prolétariat se présente avant même l'analyse marxienne du développement du capitalisme dans l'Angleterre.

Tout compte fait, l'articulation entre les différentes formes existentielles de la figure du prolétariat démontre encore que « plus cette armée de réserve grossit, comparativement à l'armée active du travail, plus grossit la surpopulation consolidée, excédent de son travail. Plus s'accroît enfin cette couche de la classe salariée, plus s'accroît aussi le paupérisme officiel » (*ibidem*, p. 466). Cela configure ainsi une sorte de règle perpétuelle de l'existence catastrophique et progressivement destructrice du système capitaliste.

Dans le cadre conjoncturel du capitalisme en crise ou « pendant les périodes de stagnation et d'activité moyenne » il y a une sorte de restructuration au sein de la figuration processuelle du prolétariat telle que

l'armée de réserve industrielle pèse sur l'armée active, pour en refréner les prétentions pendant la période de surproduction et de haute prospérité. C'est ainsi que la surpopulation relative, une fois devenue le pivot sur lequel tourne la loi de l'offre et de la demande de travail, ne lui permet de fonctionner qu'entre des limites qui laissent assez de champ à l'activité d'exploitation et à l'esprit dominateur du capital (p. 460).

Au-delà de la situation d'humiliation générée au quotidien, « quel que soit le taux des salaires, haut ou bas, la condition du travailleur doit empirer à mesure

que le capital s'accumule » (*ibidem*), c'est qui perpétue l'oppression socioéconomique.

Sous la perspective marxienne du *Capital* par rapport à la relation entre l'accumulation du capital et la formation d'une surpopulation relative il est considérable de souligner qu' « enfin la loi, qui toujours équilibre le progrès de l'accumulation et celui de la surpopulation relative, rive le travailleur au capital plus solidement » ; dit simplement,

c'est cette loi qui établit une corrélation fatale entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère, de telle sorte qu'à l'accumulation de richesse à un pôle, correspond une égale accumulation de pauvreté, de souffrance, d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation morale, d'esclavage, au pôle opposé, du côté de la classe qui produit le capital même (p. 467).

Contrairement aux analyses qui ont fini par encadrer et rendre synonyme le prolétariat et la classe ouvrière, et qui ont absolutisé emphatiquement la pauvreté sociale, sous l'angle des élaborations marxiennes sur ce phénomène de la pauvreté « sa production est comprise dans celle de la surpopulation relative, sa nécessité dans la nécessité de celle-ci » (MARX, 1976b, I. 1, p. 464). Ainsi, au-delà de caricaturer cette condition, pour les negristes la pauvreté de la multitude correspond à la « production de subjectivité sociale¹⁰³ » et potentiellement bouleversante, il est important de considérer avec attention que le phénomène du paupérisme, constitue « une condition d'existence de la richesse du capitalisme » (*ibidem*, p. 465), ainsi, la configuration de ce phénomène reste très variée selon le temps et l'espace. Il y a un appauvrissement relatif, même dans la situation la plus favorable au prolétariat en tant que population active, concernant l'accès à la richesse sociale, car

le procès de travail n'est que le moyen du procès de valorisation, celui-ci, comme tel, étant essentiellement production de plus-value, c'est-à-dire objectivation de travail non payé. C'est ce qui caractérise de manière spécifique le procès de production capitaliste, dans son ensemble. (MARX, 1971a, p. 145).

À travers cette représentation du prolétariat, Marx confirme le phénomène de l'aliénation en tant qu'une domination par laquelle il cherche à se faire reconnaître

¹⁰³ HARDT, NEGRI, 2013a, p. 74.

en se niant pour entrer dans son rôle dicté par le système social et économique du capital. Ainsi qu'il dévoile le caractère oppresseur et les diverses formes d'exploitation qui subissent les diverses fractions soit de la population active, soit de la surpopulation relative sous la forme tant de flottante, que de latente et de stagnante – le *prolétariat*. C'est ainsi que l'humanisme marxien évide les possibilités d'affranchissement de l'oppression capitaliste.

D'après la philosophie blochienne (1991, p. 16), une autre rhétorique, le pathos de la transformation inaugure ainsi une théorie qui ne se résigne plus à la contemplation du passé et du présent, de même qu'à la simple description de l'état actuel des choses. De cette façon, il faut s'apercevoir que

la connaissance peut progresser des phénomènes en tant que donné immédiat à leur compréhension catégorielle ou bien de celle-ci à ceux-là ; on a toujours affaire au même processus ontologique et à une praxis humaine unitaire – seulement en dernière instance – historiquement toujours plus apte à éclairer les déterminations ontologiques principales d'un être essentiellement unitaire malgré toutes les différenciations. Une fois parvenue à la conscience de l'humanité cette processualité irréversible de l'être (dans toutes ses déterminations) comme fondement de la praxis humaine et de la connaissance de l'être qui en résulte, toute muraille de Chine établie entre la science et la philosophie au cours de l'évolution historique est vouée à s'effondrer, sans que leur distinction en soit supprimée pour autant (LUKÁCS, 2009, p. 321).

En ce sens, c'est la dialectique de l'abstract et du concret (ou de la théorie-praxis) qui nous permettra de comprendre l'actualisation faite pour Marx de la pensée spinozienne, par exemple, jusqu'à la catégorisation d'un *prolétariat*, sujet tant au plan éthique, qu'au plan social et politique, en tant qu'une figure universelle de la théorie révolutionnaire de la libération de l'homme, de la réalisation de sa genericité.

Après tout, la catégorie de la genericité chez le jeune Marx dit 'humaniste' n'est pas opposée aux écrits qui configurent la conception du monde développée en continuité par le vieux Marx concernant la figure du *prolétariat*. D'ailleurs Lefebvre (1975, p. 104) avait mis en évidence la thèse selon laquelle « les œuvres philosophiques dites de jeunesse n'ont pas moins d'importance que les œuvres économiques de la maturité et les œuvres politiques de la fin » : de même que pour Lukács, pour qui

il est complètement faux, et cela correspond simplement aux intérêts d'un pragmatisme tactique et bureaucratique ignorant, d'opposer le jeune Marx "philosophe" au Marx "économiste" de la maturité. La continuité de la problématique et de la méthode n'est jamais interrompue chez Marx. Au contraire, la possibilité méthodologique de fonder correctement dans l'économie tout phénomène social, toute évolution sociale, est impensable sans ces acquis ontologiques du jeune Marx (LUKÁCS, 2009, p. 159).

Doué d'un sentiment d'humanité, Marx comme être humain aperçoit que des êtres humains comme lui sont opprimés et « l'attitude humaine choisie n'est donc pas générale et abstraite, car elle a un destinataire précis : elle s'adresse exclusivement à ceux qui en ont besoin » (BLOCH, 1991, p. 537), en tant qu'exploités, dominés et humiliés. Il s'agit d'un aspect particulièrement important par rapport à la diversité de cette figure-catégorielle du prolétariat. D'ailleurs, dans cette conception marxienne de la multitude prolétaire, les formes d'existence particulières ne disparaissent pas au sein de la généralité, malgré ce qu'affirme Badiou (2011, p. 79-80) :

On sait que Marx appelle « humanité générique » l'humanité dans le mouvement de sa propre émancipation, et que « prolétariat », le nom « prolétariat », est le nom de la possibilité de l'humanité générique sous sa forme affirmative. « Générique » nomme pour Marx le devenir de l'universalité de l'être humain, et la fonction historique du prolétariat est de nous livrer la forme générique de l'être humain. Ainsi, la vérité politique de Marx se situe du côté de la généralité, jamais du côté de la particularité.

Contrairement à cette version de la généralité, on tient qu'après avoir eu la compréhension qu'il fallait « renverser toutes les conditions dans lesquelles l'homme est un être humilié, asservi, délaissé, méprisable », le fait est que le jeune Marx (1998, p. 25) a approfondi les spécificités de ce qui il a pris comme étant la figure du prolétariat et la richesse de cette condition qui s'exprime au niveau de la diversité des expressions de la lutte des classes. Ce procès marxien a ramené l'humain (et l'action humaine) à une position active dans l'histoire, cela « pour qu'il puisse enfin sortir d'un mode d'être uniquement intérieur » (BLOCH, 1991, t. III, p. 540) pour pouvoir réintégrer sa propre humanité, soit réaliser la généralité humaine. De ce point de vue, il est possible d'établir nettement cette constante de sa pensée en lisant les analyses de l'individualisme et du dépassement de ses contradictions dans

l'Idéologie allemande – la place de la propriété collective et de la co-organisation dans ce cadre-là ; car on en retrouve la même dynamique dans *La Critique du Programme de Gotha* où il est question, pour Marx, de développer des gratuités et des comportements socialisés et pas seulement un « partage des richesses ».

Conclusion

La conception marxienne du monde a pu être rapprochée de la philosophie de Spinoza sous le point de vue des orientations philosophiques capables de nous faire penser par nous-mêmes. Spinoza a remis Dieu sur terre pour défendre la liberté de penser : les hommes se sont représentés « Dieu comme un régulateur, un législateur, un roi, alors que tous ces attributs appartiennent à la nature humaine seulement et doivent être entièrement écartés de celle de Dieu » (SPINOZA, 1965, p. 92) ; Marx a défendu la critique la religion : « la critique de la religion désillusionne l'homme, pour qu'il pense, agisse, forme sa réalité comme un homme désillusionné, devenu raisonnable, pour qu'il se meuve autour de lui ». Ces deux philosophes ont défendu le désir de liberté des individus, possible d'être réalisé par les hommes eux-mêmes.

Du point de vue marxien, il ne s'agit pas de la défense d'un humanisme abstrait attaché à des valeurs atemporelles. L'humanisme de Marx présuppose le rapport dialectique entre l'homme et son être générique, c'est-à-dire la production de soi-même et aussi avec la nature. En outre, il importe de reprendre l'idée marxienne selon laquelle « l'homme est le produit d'un processus d'enfantement qui est l'histoire » (MARX, 1996, p. 172).

La prochaine étape de ce travail de thèse sera occupée à la compréhension de l'évolution en termes d'actualisation de l'image de la multitude negriste qui de manière dualiste s'oppose au pouvoir impérial, de même qu'à la discussion autour de la « catégorie-figure » ou « catégorie figurante » (BLOCH, 1981, p. 148) du prolétariat tout en ayant pour référence la totalité complexe, d'aspects contradictoires, correspondant à l'impérialisme global explicitement en crise depuis 2008.

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE

La pensée de Spinoza, on a pu le voir, a été le point de départ tant de la conceptualisation autour de la *multitude* chez Negri, que de la figuration processuelle marxienne du *prolétariat*. À propos de la multitude postmoderne, cet héritage est marqué par la construction d'un tout qui se révèle comme une généralité abstraite.

En effet, la méthode structuralo-antinomique utilisée conduit le negrisme à une totalisation de la multitude qui est plus paradoxale que réelle. Ainsi, il y a d'une part une *multitude contre*, construite selon une taxinomie marquée par « le subjectivisme de type opératoire » (TURCHETTO, 2003, p. 152) d'abandon des contradictions du travail pour y voir la possibilité de la valorisation de soi comme subjectivation (« auto-valorisation de l'humain »), qui élabore immédiatement la catégorie de pauvres ; d'autre part une *multitude en faveur*, élaborée selon une téléologie (théologie) historiciste « de la répétition ou de l'éternel retour » en projetant le passé des « contenus formels achevés » dans le futur, surtout dans l'avenir, c'est-à-dire « sur le plan de l'intention humaine c'est ce qui est espéré » (BLOCH, 1991, t. I, p. 10 ; 13). Le principe d'espérance de la *Multitude* est celui qui débouche immédiatement sur la catégorie et la réalisation même du communisme par le pouvoir de « l'imagination » de « la divinité de la multitude du pauvre » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 202).

L'explication, par des idées antinomiques, de la réalité contemporaine immédiate amène les negristes à des élaborations catégorielles qui s'opposent frontalement en tant qu'extrêmes contradictoires d'un même processus sans aucune sorte de médiation, abandonnant la dialectique marxienne. D'après Ollman (2005, p. 39) les « désaccords très répandus quant à la signification et à la valeur de la dialectique tiennent à de multiples raisons », mais c'est seulement par la *force de l'abstraction* (MARX, 1976b, l. 1, p. 11) que nous pouvons penser de manière adéquate l'interaction et le changement des parties spécifiques d'un tout – penser dialectiquement.

Comme on a pu l'analyser, il ne s'agit pas de rejeter tout le savoir produit par les hommes au long de l'histoire moderne au nom d'une « nouvelle science » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 399). Au contraire, il s'agit toujours d'essayer de

comprendre l'être dans toutes ses déterminations et face à la réalité concrète, « il s'agit du même coup de critères qui ne se conforment pas à la simple réalité des faits, qui s'opposent même, le cas échéant, à ces faits et qui entendent les faire disparaître dès lors qu'ils représentent des moments réifiés d'un processus » (BLOCH, 1981, p. 147). D'où l'importance de travailler l'actualisation dialectique des catégories de la *multitude* et du *prolétariat*.

TROISIÈME PARTIE

**L'ÉLABORATION DU CONCEPT DE MULTITUDE ET DE LA
CATÉGORIE PROLÉTARIAT**

INTRODUCTION DE LA TROISIÈME PARTIE

À l'ère de la globalisation du capitalisme, l'Empire qui émerge aujourd'hui à certaines caractéristiques différentes de l'impérialisme pratiqué jusqu'au dernier quart du XX^e siècle par les pays européens en concurrence, y compris de la forme de conquête de territoires, surtout dans les continents africain et asiatique. Toutefois, au-delà d'une simple définition par la négation, le phénomène postmoderne reste vérifiable par une tendance à la constitution d'une globalisation du capitalisme concernant le capital et l'État, qui se présente comme une totalité complexe et contradictoire. En dernière instance, « en réalité, l'Empire ne supprime pas l'ancien ordre des dominations interétatiques. Il s'y superpose », de manière à maintenir le statut des états-nations, ou mieux « l'ébauche d'un nouvel ordre juridique supranational demeure liée à l'ordre ancien des États », en ce sens que dans le capitalisme globalisée « le capital et les firmes se transnationalisent, mais ils continuent à s'adosser à la puissance militaire, monétaire et commerciale des États dominants » (BENSAÏD, 2001, p. 208).

Plusieurs courants théoriques¹⁰⁴, de la pensée conservatrice (libérale ou sociale-libérale), ou de l'approche critique (de l'alterglobalisme multipolaire, régulationniste ou néomarxiste, pour ne donner que quelques exemples) ont esquissé des explications afin de saisir la conjoncture actuelle tant au niveau de la globalisation du capital qu'au niveau des nouvelles formes étatiques globalisées. Ainsi en est-il de la compréhension des nouveaux acteurs de la contre-offensive contemporaine, qui à titre d'exemple se présentent dans la conception de « l'émergence lente, mais inéluctable d'un "État-monde" », auquel s'opposerait le « peuple-monde » (BIDET, DUMÉNIL, 2007, p. 269). Cela est semblable au paradigme postmoderne de la « forme-multitude » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 172) contre le nouvel Empire formé après l'échec de la tentative de « tenter de concentrer les pouvoirs de l'ordre global entre les mains des États-Unis » (*ibidem*, p. 299). Cette démarche conçoit le prolétariat comme une figure uniquement liée à l'espace industriel ou entrepreneuriale, refoulant ainsi dans le passé l'œuvre d'un Marx par un archétype marxiste « profondément noyé et dissous dans les vapeurs magiques »

¹⁰⁴ Une schématisation des théories et des consensus à propos de l'impérialisme global, loin d'être simpliste a été faite par FARIAS (2013b). Voir les Tableaux de l'introduction sur « le mode étatique global » et sur « l'impérialisme global ».

(BLOCH, 1991, t. III, p. 543) de la postmodernité ; une époque marquée par la fin des grands récits, notamment celui de l'émancipation humaine.

Par conséquence, une idée s'impose, celle de la nécessaire réadaptation du système capitaliste sous la promesse des réformes radicales pour l'humaniser. En ce sens, il importe de poursuivre à la recherche d'une approche qui permette de rendre justice à la subjectivité des sujets, en saisissant la multiplicité des déterminations objectives – la notion même de subjectivités exploitées, dominées et humiliées. Ainsi, restituer à présent les catégories marxistes « qui, dans une large mesure, sont héritées du passé » y compris de certains principes de la philosophie spinoziste, « ne saurait donc simplement – surtout globalement – être rejetées comme des coquilles périmées » (BLOCH, 1981, p. 24). Pour ceux qui veulent librement bavarder sur la fin de la lutte des classes et, pendant qu'on y est, de la mort du marxisme, ces catégories « ne sauraient être rejetées sans examen, voire sans raison profonde » (*ibidem*).

En dépit des cours de la pensée unique ou du pluralisme intellectuel postmarxiste quand « aujourd'hui, il y a de multiples marxismes, que l'on s'efforce en vain de réduire à un *modèle* unique » (LEFEBVRE, 1975a, p. 19), on partage la perspective de Mandel (1983, p. 292) selon laquelle Marx a élaboré un instrument scientifique « qui remet radicalement en question toutes les conditions sociales inhumaines, en expliquant leurs origines, leur nature profonde, leur évolution et les conditions de leur dépérissement » ; dans un état de confusion extrême seul un dogmatisme s'efforce encore de travailler avec une sûreté absolue, de trouver dans le marxisme une science homogène ; aujourd'hui, par rapport à l'œuvre de Marx, « il faut prendre les concepts, les modifier, les compléter, les transformer en leur adjoignant d'autres concepts... ni fétichiser Marx, ni l'envoyer aux poubelles ! » (LEFEBVRE, 1983, p. 23). On peut aussi reprendre les mots de Marx (1976b, l. 1, p. 16) contre l'éclectisme, dans la mesure où la lecture de certains théoriciens contemporains, « dépayés étalèrent un véritable luxe d'érudition historique et littéraire ; ou encore ils mêlèrent à leur denrée d'autres ingrédients empruntés à ce salmigondis de connaissances hétérogènes ».

Il faut prendre une certaine distance critique de « l'émergence brouillée d'un peuple-monde » pour faire face à ce « nouvel espace politique » désigné par un

groupe de néomarxistes comme le synonyme de la gestation d'un système global, du système du monde référencié par la conception d'un « État-monde » – encadrement contemporain explicatif propre à cette approche néomarxiste – qui s'engagerait dans le processus de construction d'un autre monde à travers des politiques altermarxistes (BIDET, DUMÉNIL, 2007, p. 284 ; p. 268). En réalité, le renouvellement du marxisme, dans une perspective humaniste et émancipatrice dont l'univers représenté est plus vaste que le cercle restreint correspondant à ces ouvriers exploités, part du principe selon lequel « le sentiment marxiste d'humanité peut inclure des cercles toujours plus vastes, jusqu'à dépasser ceux qui sont radicalement exploités pour s'étendre à *tous ceux qui pâtissent du capitalisme* » (BLOCH, 1991, t. III, p. 538).

Enfin, il est nécessaire de le souligner, « Marx ne perd pas une minute l'objectif pratique de l'enjeu réel », dans une approche qui ne soit pas pour la constitution d'un système ouvert, tout en rejetant toute sorte de réification de la réalité à travers des catégories et des structures rigides, plutôt pour proposer à ceux qui veulent penser par eux-mêmes « l'analyse de la pratique sociale et du monde moderne, pour agir et les transformer en partant des tendances immanentes » (LEFEBVRE, 1975a, p. 18 ; 20). De même, la compréhension selon laquelle les rapports au sein de ce système au sens large du terme « sont dialectiques, complexes. Ils constituent un tout structuré, hiérarchisant et situant de multiples contradictions » (*idem*, 1971, p. 146). Puis, d'après la méthode dialectique et historique, « essentiellement critique et révolutionnaire », tout en expérimentant ainsi le monde, il devient acquis que « le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme » (MARX, 1976b, l. 1, p. 20). C'est la dialectique même de l'être social et historique depuis sa naissance, sa vie, jusqu'à sa mort, qui exige qu'on utilise une démarche dialectique.

CHAPITRE 5

L'APPROCHE STRUCTURALO-ANTINOMIQUE DE LA MULTITUDE À L'ÈRE POSTMODERNE

Introduction

Dans le sens développé jusqu'ici, on tient déjà à l'esprit que les negristes développent une pensée sur le monde contemporain postmoderne, sous une sorte d'absolutisation du moment présent ou encore sous une « transcendance hypostasiée » (BLOCH, 1981, p. 231), qui « a généralement tendance à pérenniser le donné immédiat » (LUKÁCS, 2009, p. 73).

Dans les termes de la nouvelle configuration planétaire, pourrait-on affirmer qu'à l'ère de la globalisation néolibérale les transformations corroborent la perspective analytique de l'Empire postmoderne et de l'image de la multitude présentée comme la force collective qui mène les actions de caractère anti-systémiques actuelles ? Dans cette troisième partie, sont discutées les propositions afin de mener une actualisation des concepts utilisées, la *multitude* chez les negristes depuis 2000 et la catégorie-figure du *prolétariat*. Cette élaboration marxienne a été retravaillée par certains marxistes contemporains, dont les contributions l'ont rendue plus capable d'être une forme sociologiquement adéquate pour penser la dynamique de la lutte des classes à l'heure actuelle.

5.1 L'EMPIRE ET LA MULTITUDE NEGRISTES COMME IMAGES ANTINOMIQUES DE LA POSTMODERNITÉ

Il est vrai qu'après les manifestations récentes, qui se sont propagées dans le monde depuis le début de cette grande crise du capitalisme au XXI^e siècle, les termes et même l'ensemble du paradigme de la multitude face à l'Empire ont exprimé une sorte d'adéquation assez intéressante au niveau de la compréhension, par exemple, de la diversité constitutive de la lutte des classes à l'ère contemporaine. Par contre, elle reste un ensemble théorique marquée par le manque

d'incorporation de l'élément dynamique fourni par une pensée dialectique, « comme si on pouvait effacer d'un trait de plume les divisions entre les “sans” et les “statutaires”, entre le public et le privé, entre les autochtones et les immigrés, entre les hommes et les femmes, entre les jeunes et les anciens » ou encore ignorer « la ségrégation scolaire et culturelle, la ségrégation des modes de vie, des modes d'habitat, l'attitude à l'égard des immigrés » enfin, toute cette série d'éléments d'une situation paradoxale que la plupart des théoriciens des nouveaux mouvements sociaux ou du sujet actif dans le processus de libération humaine ont « du mal à prendre en compte » (LOJKINE, 2008, p. 33).

Malheureusement, cela se confirme dans le déroulement de la *pensée* negriste, qui par ailleurs est devenue une parfaite illustration du fait que « tout au long de ces assauts contre l'intégrité du marxisme, aucun élément de la pensée de Marx n'a reçu de traitement plus pitoyable que la dialectique, que ce soit sous forme de critique directe, de distorsion grossière, ou de négligence absolue » (OLLMAN, 2005, p. 13).

Cependant, la dialectique « est plutôt une façon de penser qui oriente notre attention sur toute la palette des changements et interactions possibles qui s'exercent dans la réalité » (OLLMAN, 2005, p. 23) ; elle rompt avec ce cycle coriace dans lequel la possibilité réelle reste emprisonnée, sous l'effet d'une représentation limitée de certains produits historiques authentiquement progressistes mais qui sont perçus comme « la reproduction de quelque chose de “possédé” jadis et d'originellement perdu » (BLOCH, 1991, t. I, p. 246), comme la *multitude* et l'Empire sans phrases de la philosophie politique negriste.

En tout cas, « pas de table rase en politique » (BENSAÏD, 2006, p. 126), de sorte que le problème d'une réflexion a-dialectique réside dans la tendance à dichotomiser les parties d'un phénomène, tout en restant superficiel dans tous les domaines de la totalité complexe qui « est celle de la société considérée, en tant que complexe contradictoire, qui constitue dans la pratique des hommes l'objet en même temps que la seule base réelle de leur action » (LUKÁCS, 2012, p. 160).

Les conséquences de ce processus se perpétuent surtout en ce qui concerne la compréhension du mouvement même de cette société puisque « le mouvement dialectique est en tant que tel celui du Nouveau », qui « par une

contradiction immanente du sujet ne cesse de faire surgir du Nouveau » (BLOCH, 1981, p. 210). Celui-ci, la philosophie politique negriste ne fait que l'interpréter, sans réfléchir le présent à partir du passé, négligeant au nom d'un futur vide de réaliser l'invitation de Benjamin, « en termes historiques, tenter de faire la conquête de la tradition, contre le conformisme » (BENJAMIN, 2013, p. 60). Or, « qui n'a pas de mémoire des luttes passées, des défaites comme des victoires, n'a guère d'avenir » (BENSAÏD, 2006, p. 126).

Ainsi, pour traduire au plan théorique la relation entre la multitude et l'Empire, Negri et Hardt ont réduit leurs concepts à certaines représentations, où ils ont fait l'usage de beaucoup de métaphores, tout en essayant de rendre claire la compréhension de chacune de ces notions complexes ; celles qui à la fin ne constituent que des images d'une réalité réifiée sous certains aspects.

Pour élaborer le schéma de représentation de l'Empire postmoderne, les negristes s'inspirent de la formule de Polybe, historien grec qui a étudié un autre Empire appartenant à l'histoire ancienne à savoir l'Empire romain. Cette nouvelle théorisation, définie « par le déclin définitif des États-nations souverains, par la dérégulation des marchés internationaux, par la fin des antagonismes entre États assujettis, etc. », du fait de ces spécificités, amène souvent à penser « le passage à l'Empire en termes purement négatifs ». Mais pour nos théoriciens ce « nouveau paradigme fonctionne déjà en termes entièrement positifs et il ne pourrait en être autrement » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 37).

Aussi, « le modèle de l'autorité impériale » (*ibidem*) au moment où « le capital et la souveraineté se confondent totalement dans l'Empire » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 380), – cette « nouvelle forme de souveraineté illimitée, qui ne connaît plus de frontières ou plutôt qui ne connaît que des frontières flexibles et mobiles » (HARDT, NEGRI, 2001, p. 153), – est donc le déterminant direct de la puissance de la multitude ; à l'ère de la mondialisation du capital et, par conséquent de l'État (mais pas dans le même *rythme*¹⁰⁵), l'antagonisme d'autrefois du *Travail* et du *Capital* coïncide entièrement avec « l'antagonisme de la multitude et du pouvoir impérial ». Cette analogie pose également beaucoup de problèmes, en ce sens que

¹⁰⁵ Cf. Henri LEFEBVRE (1992).

la relation entre État et capital n'est pas aussi simple, car « l'État fonctionne dans le développement de la société bourgeoise en jouant le double rôle de condition préalable et de médiation des rapports du capital en général et des capitaux nombreux » (FARIAS, 2013b, p. 67), de sorte qu'il faut penser la relation entre les travailleurs et les capitalistes, au-delà de l'« exploitation biopolitique » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 205), pour ne pas négliger la richesse des déterminations entre eux.

Selon la notion qui oriente la construction negriste pour aborder la configuration actuelle du capitalisme, l'idée selon laquelle l'Empire institue « une nouvelle notion du droit ou plutôt une nouvelle inscription d'autorité et un projet nouveau de production des normes des instruments légaux de coercition garantissant les contrats et résolvant les conflits » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 32). À cette forme représentative, « lorsque l'on analyse les configurations du pouvoir mondial en divers corps et organisations, on peut identifier une structure pyramidale de trois *étages* en ordre progressivement croissant, dont chacun contient plusieurs niveaux » (*ibidem*, p. 377). Comme on peut le constater, la « pyramide de la constitution mondiale » (HARDT, NEGRI, *op. cit.*) ou la représentation qui identifie l'Empire et la multitude à une « aigle à deux-têtes » (p. 91), c'est bien une « réactualisation d'une définition du pouvoir impérial à *la Polybe*¹⁰⁶ » (NEGRI, 2001).

En somme, la structure à trois étages du pouvoir impérial actuel, par-delà de la frontière des États-nations, ressemble ainsi au portrait de l'empire romain, en mélangeant dans une même structure la monarchie, l'aristocratie et la démocratie, toujours en accord avec le schéma analytique de Polybe : « nous empruntons ce concept d'Empire à l'ancienne configuration romaine dans laquelle l'empire était censé dépasser les trois formes de gouvernement – monarchie, aristocratie, et démocratie – en les combinant en une seule direction souveraine unifiée » (HARDT, NEGRI, 2001, p. 153).

Au sommet de cette « pyramide de la constitution impériale » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 377) se situent les corps pris métaphoriquement comme

¹⁰⁶ Né entre 210 et 202, Polybe, exilé à Rome après l'effondrement de la puissance macédonienne, devint le principal historien de la victoire de Rome sur Carthage et de l'expansion romaine vers l'Orient. Pragmatique, il chercha à expliquer les causes des développements historiques auxquels il assista. Il mourut en 126 environ avant J.-C.

monarchiques – les États-Unis, le G7 et d'autres institutions internationales comme l'OTAN, le FMI et la BM, dont le pouvoir "monarchique" « est évident dans les phases de conflit militaire » ; et selon eux, il est encore remarquable « à quel point le Pentagone, avec son arsenal atomique et sa supériorité technologique, peut dominer effectivement le monde » au même temps que « les institutions économiques supranationales exercent aussi parfois une domination de type monarchique sur les affaires globales (*idem*, 2001, p. 153-154).

Puis, au deuxième étage de cette pyramide vient une élite d'acteurs aristocratiques, comme les entreprises transnationales et certains États-nations dont le rôle « demeure central car un petit nombre d'États dominants s'arrogent le pouvoir de gouverner l'économie globale et de contrôler les flux culturels par une sorte de direction aristocratique » (*ibidem*, p. 154). Au dernier étage, on trouve les organes démocratiques, tels l'Assemblée générale des Nations Unies, les ONG parmi d'autres de même format, puisque « l'Empire est aussi démocratique, au sens où il prétend représenter l'ensemble des peuples » même si « cette prétention reste largement illusoire » (p. 154).

Sous cet angle, pour les negristes l'Empire se configure comme « un appareil *décentralisé* et *déterritorialisé* de gouvernement, qui intègre progressivement l'espace du monde entier. » Dans cette perspective encore, il importe pour eux de distinguer les formes d'impérialisme par la formule simpliste selon laquelle « les couleurs nationales distinctes de la carte impérialiste du monde » à l'époque moderne de l'histoire de l'humanité « se sont mêlées dans l'arc-en-ciel de l'Empire » postmoderne, de même que cet autorité impériale est au sens pratique, le résultat de l'action par laquelle « la subjectivité de la lutte des classes transforme l'impérialisme en Empire » ; et aussi par d'autre formule théoriquement hétérogène « un hybride de la théorie du système selon Niklas Luhmann et de la théorie de la justice selon John Rawls » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 17 ; 37 ; 291).

Par tout cet éclectisme-là ce paradigme situé à l'ère postmoderne essaye de devenir une pensée communiste avancée, mais c'est le contraire qui se confirme, car ces images « sont encore prisonnières aujourd'hui d'un environnement socialiste à coup sûr insuffisamment développé » (BLOCH, 1981, p. 22) considéré le refus des jours modernes.

Néanmoins, il faut rendre clair que pour les negristes « l'Empire qui émerge aujourd'hui n'est pas vraiment un retour à l'ancien modèle polybien, même sous sa forme négative et mauvaise », puisque finalement « notre Empire postmoderne n'a pas de Rome » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 385-386) ; il n'y a par contre que les États-Unis, selon eux, comme la seule superpuissance avec un « statut singulier » (*ibidem*, p. 377), dès l'instant où on observe sous le prisme de la théorisation negriste, « le passage à l'Empire, les espaces nationaux perdent leur qualification, les frontières nationales sont relativisées, et les imaginaires nationaux sont déstabilisés » (HARDT, NEGRI, 2001, p. 156). Il faut à cette configuration théorique de larges abstractions pour comprendre la complexité autour duquel s'articule organiquement le capital et l'État, tant au niveau singulier, qu'en ce qui concerne les spécificités du processus de régionalisation au sein de la tendance à la constitution d'un tout étatique globalement influent.

Sous une perspective équitable et solidaire, l'Empire qui se constitue à l'époque contemporaine est le résultat du désir des organisations internationales telles l'ONU, le FMI et même des organismes humanitaires, qui « demandent aux États-Unis d'assumer le rôle central dans un ordre mondial nouveau » (p. 229). Ainsi, par rapport au *fantastique monde* de Hardt et Negri, il faut ajouter l'idée éloquentes selon laquelle « la responsabilité d'exercer un pouvoir de police international *tomba carrément* sur les épaules d'Oncle Sam » et dans ce cas, « l'importance de la Guerre du Golfe vient plutôt du fait qu'elle présenta les États-Unis comme la seule puissance capable de gérer la justice internationale, *non en fonction de ses propres motifs nationaux, mais au nom du droit mondial* » (*ibidem*, p. 227).

Qu'il s'agisse de la naïveté ou de l'ignorance, l'aveuglement est frappant vis-à-vis du côté néfaste des dernières interventions militaires sous l'hégémonie des États-Unis, dans la configuration impérialiste globale, dont le besoin de nouvelles sources de matières premières pour les industries du capitalisme tardif postmoderne ne cesse d'augmenter au même diapason que son caractère destructeur. D'ailleurs, la Deuxième guerre mondiale avait déjà entraîné cette idée, « l'effondrement du vieux colonialisme à l'échelle mondiale, cette nouvelle forme de gouvernement démocratique devait mettre sur la voie de la civilisation tous les peuples plus ou moins arriérés » (LUKÁCS, 2012, p. 526).

Aujourd'hui, le sens totalitaire du projet sociopolitique « humanitaire » de la grande stratégie hégémonique n'est pas pris au sérieux par nos auteurs post-modernes : les effets restent non analysés en termes de nombre de victimes pour le bilan de la Guerre de Golfe, l'acte d'agression brutal mené par les EUA sous la gouvernance de Georges W. Bush contre l'Irak de Saddam Hussein, sous la supposée existence d'armes de destruction massive. Dans une certaine mesure, curieusement, ils arrivent à la proximité du libéralisme pour lequel la Guerre du Golfe n'a fait que confirmer naturellement la position privilégiée des États-Unis après la victoire dans la Guerre froide.¹⁰⁷ L'agression contre l'Irak, si on les lit, loin d'être un acte d'agression barbare, « était une opération de répression fort peu intéressante du point de vue des objectifs stratégiques, des intérêts régionaux et des idéologies politiques impliquées » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 227). Aussi, les réserves de pétrole de cette région n'étaient pas si intéressantes, car l'objectif de l'occupation en Irak était « de détruire les structures sociales de l'économie irakienne, de labourer le terrain économique, de faire table rase, pour ainsi dire, et à partir de là, en partant de rien, d'inventer une économie néolibérale pure » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 312), pour finalement assurer « la domination mondiale pacifique et libre de la *pax americana* » (LUKÁCS, *op. cit.*).

Pour Hardt et Negri (2000, p. 377), les États-Unis restent alourdis de leur rôle de superpuissance impériale, qui pèse sur ses épaules dès l'instant où il se situe « à la pointe étroite de la pyramide », en ce sens que « dans tous les conflits régionaux de la fin du XX^e siècle les États-Unis ont été appelés à intervenir militairement. Même s'ils étaient hésitants, les militaires américains ont dû répondre aux appels, au nom de la paix et de l'ordre du monde » (*ibidem*, p. 229), au nom de ce qui les fait une superpuissance « qui peut agir seule mais qui préfère agir en collaboration avec les autres sous l'égide des Nations Unies » (*ibidem*, p. 377). Pour eux, il est important d'insister sur le fait qu'idéologiquement, au sein du nouvel Empire, « l'explication de l'hégémonie des États-Unis se fonde sur le fait qu'ils agissent invariablement, dans le domaine national et à l'étranger, pour promouvoir et défendre la liberté et la démocratie » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 309).

¹⁰⁷ Quand « le seul ennemi semblait être la "soif de conquête" de l'Union Soviétique » (LUKÁCS, *op.cit.*, p. 526).

Étonnamment, dans la base de cette « pyramide de la constitution mondiale » postmoderne (*idem*, 2000, p. 377), les negristes procèdent à une valorisation contradictoire si l'on part du fait qu'actuellement l'Organisation des Nations Unies (ONU) compte 193 États-nations membres¹⁰⁸, dont certains d'entre eux, il faut reconnaître, se sont engagés « dans toute une série de barbarismes » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 147). En raison soit d'une idée naïve, soit d'une dramatique limitation théorique ou de l'aveuglement même, le fait est que le discours negriste par rapport à l'ONU comme institution qui représente le peuple arrive à « reconnaître que la notion de droit définie par la charte des Nations Unies suggère une nouvelle source positive de production juridique, efficace à l'échelle mondiale – un nouveau centre de production normative capable de jouer un rôle juridique souverain » (*ibidem*, p. 27).

Néanmoins, Hardt et Negri semblent avoir du mal à se rappeler que l'ONU n'a produit pour l'instant que des « lettres mortes », sauf quand sa « production juridique » coïncide avec les intérêts des États-Unis, comme fut le cas lors de l'intervention de cet organisme en Haïti à travers une opération mise en place par le Brésil, face à un pays où il n'y avait que des ONG¹⁰⁹, consolidant le rôle majeur d'« une structure dans laquelle se reproduisent toutes les inégalités interétatiques, un lieu de recours et une machine bureaucratique, un lieu qui porte aide et assistance à des victimes de conflits ou des catastrophes naturelles et qui reste inerte devant d'autres massacres ou tragédies » (ANDERSSON, 2010, p. 19).

Finalement au niveau de l'Empire, reconnaissent-ils, « le problème de cette image, c'est qu'elle se concentre sur l'autorité transcendante et que la violence éclipse et mystifie les formes de pouvoir véritablement dominantes qui continuent de

¹⁰⁸ Information disponible sur : <http://www.un.org/fr/members/index.shtml>

¹⁰⁹ Selon la thèse de Jean Anil Louis-Juste, professeur haïtien assassiné lors d'une manifestation en janvier 2010 quelques heures avant le tremblement de terre, contre la Mission des Nations Unies pour la stabilisation en Haïti (MINUSTAH) et l'impérialisme, « les ONG s'y impliquent, d'une part, en procédant et en opérant des carences, et de l'autre, en collectant des fonds et en finançant des projets de développement ; une telle pratique présuppose l'existence de privilèges exprimés en termes d'exploitation, de domination et de discrimination contre des travailleurs et poursuivis à travers la coopération internationale au développement. Le FMI, la BM et l'OMC représentent en ce sens, une puissante *Internationale Communautaire* qui oriente les politiques destinées à la reproduction des inégalités sociales entre des privilégiés et des nécessiteux. « Dans ces circonstances, le projet d'éducation populaire », proposition de ces ONG, selon son étude, « est incapable de produire des êtres sociaux qui mettent en avant la libre individualité comme alternative à l'ordre du capital. » (LOUIS-JUSTE, 2007, p. 7).

nous gouverner aujourd'hui : le pouvoir incarné par la propriété et le capital, le pouvoir enchâssé dans la loi et qu'elle soutient pleinement » (*idem*, 2012, p. 24). De ce point de vue et vis-à-vis de la démarche negriste d'interprétation du moment présent, « il faut néanmoins apprécier avec beaucoup de prudence – *rebus sic stantibus* – leur importance en tant que moteur d'un bouleversement social » (LUKÁCS, 2012, p. 520).

Il n'y a chez les negristes qu'une raison économique et technique attachée à l'idéologie de la régulation du capitalisme. Pour la conception de leur nouveau paradigme, ils ne prennent en compte aucun schéma explicatif à partir du capital en général et des capitaux nombreux pour l'analyse essentielle de la dimension économique correspondant à la base qui serait articulée dialectiquement à cette nouvelle configuration de la superstructure, notamment de l'État et des appareils juridiques, ceux-ci présentés comme en étant capables « de traiter la totalité de la sphère planétaire comme un ensemble systémique unique » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 51). Cela est aggravé par l'extravagante affirmation : « de nos jours, la notion de politique comme sphère indépendante de la détermination du consensus et sphère de médiation entre forces sociales en conflit a peu de place pour exister » (*ibidem*, p. 375).

Se confirme ainsi dans leurs analyses une sorte de déterminisme ou un hyper-économisme, d'où s'explique que se configure l'Empire actuel (*ibidem*), « par des facteurs économiques, tels que l'équilibre des balances commerciales et la spéculation sur la valeur des monnaies », dont le contrôle se réalise par l'articulation de « toute une série de corps et des fonctions internationaux ».

Par une telle formulation, toutes les nuances du développement inégal et combiné du capitalisme, persistant pourtant, disparaissent dans le consensus abstrait de cet Empire économiquement déterminé marqué par « le déclin de toute sphère politique autonome » (*ibidem*, p. 375). Dans celui-ci, finalement, « de grandes sociétés transnationales ont effectivement surpassé la juridiction et l'autorité des États-nations : *l'État a été vaincu et les sociétés gouvernent à présent la terre !* » (*Ibidem*, p. 374). C'est l'apologie de l'Empire des sociétés transnationales et des institutions politiques supranationales. Sous le prisme des negristes, à la fin de la modernité et à l'ère de la globalisation impériale, dans cette nouvelle configuration

spatiale, « les États sont contestés d'en haut par des organisations globales et régionales ; d'en bas par les milices ; et sur les côtés par différentes organisations non gouvernementales (ONG) et des entreprises » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 297).

Pour eux, il y a une sorte d'État à l'échelle mondiale, sous la désignation d'*Empire*, une figure presque homogène, avec sa relation de soumission et d'exploitation, car « le capital continue d'accumuler aujourd'hui par le biais de la subsomption dans un cycle de reproduction en expansion » (HARDT, NEGRI, 2000. p. 32), de la multitude des pauvres singularités, forge déjà sa fin à *l'intérieur* de ce « parasite » impérial (*idem*, 2013, p. 434). Même si « dans cet espace lisse de l'Empire » (p. 239) disparaissent toutes les notions d'intérieur et d'extérieur, « dans le passage du moderne au postmoderne et de l'impérialisme à l'Empire, il y a de moins en moins de distinction entre intérieur et extérieur » (p. 235).

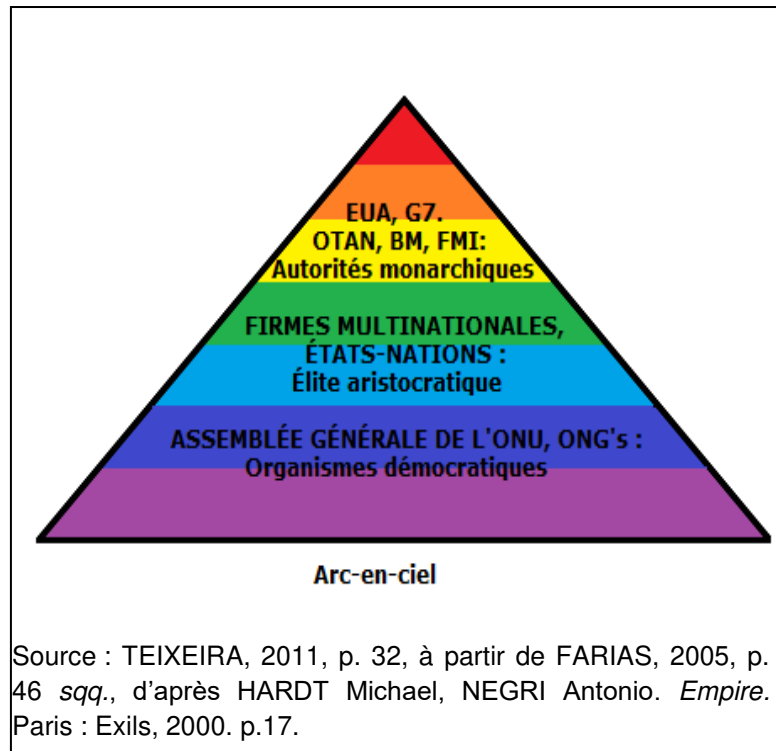
Au contraire, de nos jours, il importe de remarquer que « l'ordre socioéconomique capitaliste mondial ne peut subsister sans immixtions accrues et permanentes des formes étatiques nationales et transnationales (régionales et planétaire) » dans une situation concrète où « la bourgeoisie est devenue une classe ambivalente, car selon le type d'intérêt en dispute elle prend une allure nationaliste ou cosmopolite, ou les deux à la fois » (FARIAS, 2013a, p. 24). Tout en étant confronté aux forces en luttés, certes

le changement de nature, d'échelle et de fonctions du mode capitaliste étatique d'existence de plus en plus global explique en partie pourquoi il devient de plus en plus difficile de trouver aujourd'hui une bourgeoisie nationale au sens traditionnel du terme, qui personnifie une fraction du grand capital attachée uniquement à un projet de développement et de pouvoir étatique capitaliste national (*ibidem*).

Mais, lorsqu'il s'agit de leurs intérêts quotidiens, la bourgeoisie en Europe (qui est le lieu privilégié choisi par la philosophie politique des negristes), comme la finance française ou allemande à nos jours, au-delà des aspects singuliers conjoncturels, il y a le maintien des pratiques étatiques bourgeoises courantes du grand capital pour la domination structurelle du centre sur la périphérie endogène à l'Union européenne, ainsi que la domination de celle-ci de la périphérie hors-UE, constitue le seul moyen d'assurer une défense efficace des forces productives européennes contre celles du reste du monde soi-disant hyperpuissant, puissant ou

émergent dans le cadre de la base économique capitaliste mondialisée (*ibidem*, p. 57 sqq.).

Image 1 – L'Empire postmoderne



Pour Hardt et Negri (2000, p. 385-386), « le processus de subsomption réelle – subsomption du travail dans le capital et absorption de la société mondiale dans l'Empire – contraignent les figures du pouvoir, mêlant les figures sous des formes hybrides ». Pourtant, c'est « dans ce non-lieu impérial » (*ibidem*, p. 387), tout en affrontant ce pouvoir correspondant à l'ordre global présent, que l'on aurait un ensemble de singularités exploités dont le désir de « faire-commun » s'oppose directement, sans médiation comme on l'a déjà souligné, à la structure de contrôle et de subsomption à l'Empire (p. 388).

Aussi, disent-ils, « notre critique du capital, se voudrait un processus actif de résistance et de transformation, qui libère les éléments d'une démocratie à venir à partir de nouvelles bases, et qui émancipe le travail vivant emprisonné dans le capital et la multitude enfermée dans sa république » (*idem*, 2012, p. 31).

Il faut prendre en compte l'idée selon laquelle la relation entre ces deux pôles est telle que, selon le moment historique, chacun d'eux, tout en suivant le schéma negriste, peut être à son tour le positif pendant que l'autre est le négatif, ce

que nous remet au principe du film négatif ou simplement *négatif* propre aux images enregistrées photographiquement, d'où l'image négative est une image dont les couleurs ont été inversées par rapport à l'originale. Rappelons la première thèse « Sur le concept d'histoire » de Benjamin (2000, t. III, p. 427-428),

On connaît l'histoire de cet automate qui, dans une partie d'échecs, était censé pouvoir trouver à chaque coup de son adversaire la parade qui lui assurait la victoire. Une marionnette en costume turc, narghilé à la bouche, était assise devant une grande table, sur laquelle l'échiquier était installé. Un système de miroirs donnait l'impression que cette table était transparente de tous côtés. En vérité, elle dissimulait un nain bossu, maître dans l'art des échecs, qui actionnait par des fils la main de la marionnette. On peut se représenter en philosophie l'équivalent d'un tel appareil. La marionnette appelée « matérialisme historique » est conçue pour gagner à tout coup. Elle peut hardiment se mesurer à n'importe quel adversaire, si elle prend à son service la théologie, dont on sait qu'elle est aujourd'hui petite et laide, et qu'elle est de toute manière priée de ne pas se faire voir.

Aussi, nous pouvons nous représenter en philosophie une réplique de la magie photographique en chambre noire, pour créer une allégorie ironique contre l'automatisme imagée de la révélation negriste qui oppose frontalement la *multitude* à l'*Empire* postmodernes.

À propos de cette inversion de l'histoire et « sur l'inachèvement de la réalité fragmentaire qui est celle du monde pèse toujours la menace de voir l'histoire passé basculer à son terme dans une obscurité absolue au lieu d'atteindre à la lumière et à notre visage dévoilé » ; vis-à-vis de la double image inversible de la multitude negriste dont la puissance demeure centré sur la subjectivité, le contraire s'affirme par le principe selon lequel « ni ce négatif ni le positif ne sont toutefois définitivement arrêtés ; quant au positif il peut être activé par le sujet et possède dans le facteur objectif des alliés puissants, sous le signe de l'invariance de la bonne orientation » (BLOCH, 1981, p. 250).

En effet, la médiation, manifestement ignorée par des auteurs structuralo-marxistes, est une catégorie sociale et historique dont la forme idéologique phénoménale est la régulation, ceci située pourtant, dans le temps et dans l'espace. « De même qu'il ne faut pas juger une personne sur ce qu'elle dit d'elle-même, la

médiation au sein des phénomènes objectifs contradictoires n'est pas la régulation, en tant que position politique et idéologique qui s'exprime subjectivement par des mots, désirs et volontés » (FARIAS, 2013b, p. 102).

Les formes de la superstructure n'assurent pas de fait, d'après l'affirmation de Hardt et Negri (2000, p. 313), une régulation par « l'application effective de la gestion et de l'autorité capitalistes » sur ces aspects contradictoires pour imposer une unité sans lutte, au sein du « marché mondial dans son entier », qui au bout du compte tendrait à « être le seul domaine cohérent ». Dans le cadre de l'empire réellement existant, au-delà de la régulation multilatérale garantie par un *soft power*, la « nouvelle doctrine » totalitaire mise en œuvre par les faucons de Bush poursuit son trajet basé sur trois principes de la régulation unilatérale exercée par un *hard power*, à savoir : l'action armée préventive, la destruction des régimes pris pour menaçants et l'affirmation de la prééminence états-unienne (ATTAC, COPERNIC, 2004, p. 45).

Au sein de la totalité contradictoire de ce « mode étatique global », la médiation prend une forme qui implique à la fois la permanence de l'impérialisme national assurément restructuré, et le devenir de l'impérialisme postmoderne, alors que certainement il se produit la déconstruction de la souveraineté impérialiste nationale, mais en termes pour ainsi dire absolus pour la périphérie et seulement relatifs pour le centre du système capitaliste (FARIAS, 2013b, p. 102).

Après avoir saisi le schéma de représentation de la multitude à l'ère de l'Empire mondial (représenté avec les couleurs d'un arc-en-ciel), cela n'est, on l'a vu, que l'image négative de cette nouvelle organisation structurante des relations entre les États-nations, les institutions supranationales et les organisations supposément démocratiques. À propos d'un tel inversement, d'après Matheron (2001, p. 14),

nous savons, en un mot, que nous ne voulons pas nous contenter, nous ne nous contentons pas d'un concept négatif. Dans une conception minimaliste, qui n'est pas la plus répandue, la multitude désigne en quelque sorte le fait que tout le monde ne réagit pas de la même façon face aux mêmes événements, aux mêmes informations : usage finalement encore négatif.

Correspondant direct de l'Empire, l'image de la multitude est « l'objet que le capital collectif s'efforce de transformer en corps de son propre développement » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 127). C'est donc dans ce sens que pour les negristes « le pouvoir déterritorialisant est la force productive qui soutient l'Empire, et au même temps la force qui appelle et rend nécessaire sa destruction » (*idem*, 2000, p. 93). De sorte que c'est autour de l'action de l'Empire, précisément dans le domaine du travail (surtout du travail immatériel) « que la véritable figure productive biopolitique de la multitude commence à émerger » (*idem*, 2004, p. 127) – une « *sociedad abigarrada* » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 172) sur le fonds gris de la population appauvrie et subsumée.

Il demeure évident que la notion de “travail immatériel” souffre aussi d'imprécision quant à son champ d'extension » : « elle renvoie, à tel moment, au traitement abstrait des données par un corps de spécialistes », ce que relativise « le travail d'information des salariés des services, leur savoir-faire relationnel » ; et, à un autre moment les negristes l'étendent « finalement à tout type de travail qui devient “producteur d'interaction social”, de communication » (LOJKINE, 2008, p. 32), d'une *multitude* au meilleur style messianique.

Encore, il est important de signaler que pour les negristes la multitude se constitue d'un ensemble de pauvres, puisque « le seul “non commun” non localisable et de pure différence dans toutes les époques est celui du pauvre » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 202). Mais, la pauvreté pour eux ne correspond pas à la pauvreté du discours « officiel » telle qu'elle est définie par les organismes mondiaux (« dans des termes négatifs »), mais comme condition de tous ceux qui sont exploités par le système capitalisme sous l'égide de l'Empire, c'est-à-dire « la pauvreté non comme manque, mais comme exclusion totale de la richesse objective » et comme inclusion aux « circuits de la production sociale » (*idem*, 2004, p. 185).

Et ainsi, « le pauvre ne se définit pas par le manque mais par la possibilité, « c'est le commun dénominateur de la vie, le fondement de la multitude » (HARDT, NEGRI, *op. cit.*, p. 202). Le pauvre, l'immigré, les travailleurs *précaires* (c'est-à-dire sans emploi stable) sont souvent considérés comme complètement intégrés aux rythmes globaux de la production biopolitique » dont la coopération et la communication, à la contemporanéité, « nécessaires à l'organisation de la multitude

des subjectivités productives sont générées de manière interne » par les instances de l'Empire (*idem*, 2012, p. 15 ; 430).

En tout cas, on observe que c'est la matière commune qui fait des singularités une multitude ; c'est le sujet digne d'affronter la logique biopolitique de l'Empire, une fois que selon eux – « dans toute période historique, un sujet social toujours présent et partout le même est identifié » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 201) –. C'est la pauvreté, et analogiquement la figure de l'ouvrier-masse, le pauvre, qui demeure ce « personnage soumis et exploité, une figure de la production ». Elle a, à l'époque impériale actuelle, « récupéré son pouvoir » pour « finir, dans les régimes biopolitiques de production et dans les processus de post-modernisation ». Donc voici : « c'est là que réside la nouveauté » (*ibidem*, p. 203).

Ainsi, la multitude n'est plus qu'un simple ensemble de pauvres, ce sont des « pauvres *en puissance* » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 15) puisque « le pauvre est une figure susceptible de désigner la société dans toute sa généralité, comme un tout inséparable, défini par sa base » (*idem*, 2004, p. 185). À cet égard, Hardt et Negri considèrent que « les pauvres expriment une richesse et une productivité fabuleuses » et donnent comme exemple de cette richesse singulière les populations indigènes¹¹⁰ d'Amazonie, au nord du Brésil : ils sont des pauvres qui savent profiter avec respect du contact avec « espèces végétales et animales » (p. 164-165).

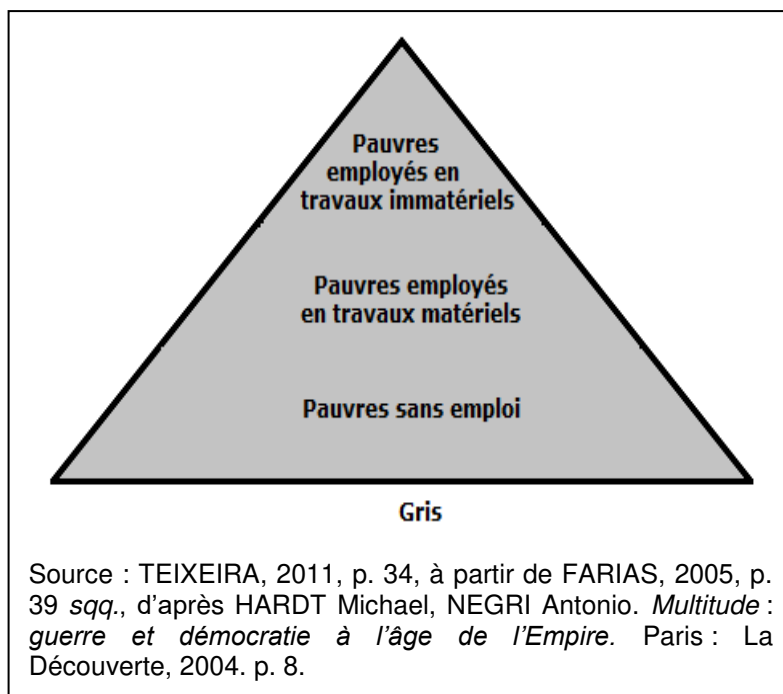
La conclusion de tout cela est que, comme les indigènes d'Amazonie, « nous sommes tous des pauvres ! » (P. 185). Et, la «caverne» de cet Empire postmoderne « est le lieu où les images sont prises pour des réalités, l'ignorance pour un savoir et la pauvreté pour une richesse » (RANCIÈRE, 2008, p. 50). En somme, selon leur fertile imagination, les negristes configurent la généricité humaine correspondante à ce nouvel arrangement global traduit sous le signe de l'Empire.

Et, dans cette perspective, ils inscrivent le « pauvre » en tant que singularité et caractère générique fondateur de la multitude, une fois bien entendu que « sous l'hégémonie de la production immatérielle, le pauvre est la figure paradigmatique » ; quant à la multitude, « tout comme la souveraineté impériale, les

¹¹⁰ Un dialogue entre les écrits de Marx et la réalité de l'Amérique indigène fut l'objet de la thèse de doctorat de Jean Tible : *Marx e América Indígena: diálogo a partir dos conceitos de abolição e recusa do Estado*, 2012 (UNICAMP – São Paulo).

subjectivités de la société de contrôle ont des constitutions mélangées » (HARDT, NEGRI, 2000, 2004, p. 185 ; 402).

Image 2 – La multitude des pauvres à l'âge de l'Empire postmoderne



En ce qui concerne cette démarche negriste, remarquons une sorte de fixation dans la dimension subjective de cette réalité suspendue dans les airs du temps, au détriment des conditions objectives. D'ailleurs dans cette approche de la *multitude* postmoderne, nous témoignons du déterminisme du subjectif au fur et à mesure que les ouvrages se rapprochent du présent en dépit de certains éléments du passé. Ainsi, il est quasiment impossible de transcender la perplexité de l'immédiateté subjective face à « l'obscurité de l'instant qui se vit et de son environnement spatio-temporel », sans pour autant « rebaisser le matérialisme au ras du sol à force d'arguments mécanistes ». La formule raisonnable « qui permet de sortir de l'immédiateté subjective amène avec elle l'objectivation de l'actuel ; plus, elle le comprend et ne voit pas seulement en lui ce qui reste caché dans le processus en train de s'accomplir mais le moteur de son mouvement » (BLOCH, 1981, p. 18 ; 19).

Au même temps, il faut comprendre qu'en général à propos d'une perspective sociale et historique, la dimension objective correspond aussi au procès de « l'objectivation de soi de la société humaine à une étape déterminée de son

évolution, et cette conformité à des lois ne vaut que dans le cadre du milieu historique qu'elle produit et qu'elle détermine à son tour » (LUKÁCS, 1976, p. 71), il s'agit d'un processus qui veut comprendre l'être du présent à partir de son origine et aussi comme tendance ouverte vers un nouvel avenir.

Pour la compréhension de la *multitude*, soulignons le fait : les lignes qui délimitent les différentes conditions de ces pauvres sont faiblement démarquées dans notre représentation illustrative, parce qu'il n'y a pas de hiérarchie entre les diverses conditions d'être pauvre vis-à-vis notamment du marché de travail. Hardt et Negri mettent en relief ladite hégémonie à l'ère postmoderne du travail immatériel, situé, avec ses pauvres, au sommet des pyramides de la multitude contre et pour puisque c'est « grâce en particulier à l'analyse des transformations du travail et de la production » qu'on peut selon eux « évaluer le nouveau potentiel de prise de décision démocratique » du côté de « la figure politique qui correspond au processus révolutionnaire » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 496).

Se reposer sur une image centrée sur l'hégémonie du travail immatériel pour la réalisation du communisme (à leur sens, déjà en bonne voie de l'être) se traduit d'abord par l'interprétation équivoque, dira-t-on, du rôle des machines en termes de la réduction du temps de travail. Mais « lorsque Marx, dans *Le Capital*, étudie la réduction du temps de travail grâce aux machines et qu'il évoque Aristote et le poète Antipatros qui avaient imaginé une libération de l'homme par l'invention de machines, il ne glorifie pas ainsi une quelconque utopie » (LUKÁCS, 2012, p. 517).

Dans la pensée marxienne, « le travail s'organise, se divise autrement selon les instruments dont il dispose » (MARX, 1972, p. 140) ; ainsi, il affirme que sur le plan historiquement déterminé, « les machines ne sont pas plus une catégorie économique, que ne saurait l'être le bœuf qui traîne la charrue. Les machines ne sont qu'une force productive. L'atelier moderne, qui repose sur l'application des machines, est un rapport social de production, une catégorie économique » (MARX, 1972, p. 140-141). En raison de l'oubli de cet héritage théorique concernant l'objectivité et la subjectivité des rapports capitalistes, les negristes se trompent ; de fait, à l'échelle mondiale,

la place de l'économie de la connaissance se révèle limitée et localisée, parfaitement compatible avec une division globale du travail qui maintient et répand des conditions de travail classiques, où

prévalent déqualification et hiérarchie traditionnelle, voire le retour planifié de formes archaïques de domination et d'exploitation (GARO, 2013, p. 236).

De cette manière, « plus les prisonniers s'imaginent capables de construire différemment leur vie individuelle et collective, plus ils s'enlisent dans la servitude de la caverne » de l'Empire mondial situé au-delà de la modernité, et bien dans le centre économique mondial (RANCIÈRE, 2008, p. 51).

Aussi, la multitude est conçue par les negristes « comme l'ensemble de ceux qui travaillent sous la tutelle du capital et donc, potentiellement, comme la classe de ceux qui refusent la domination du capital » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 132). La multitude est « composée, en puissance, de toutes les différentes figures de la production sociale » (*ibidem*, p. 9) et pour la définir, les théoriciens de la multitude et de l'Empire « ne prennent en considération que la part du savoir effectivement devenue force productive, omettant ses autres dimensions et ses autres composantes » (GARO, 2013, p. 243).

À partir d'une conception hétérodoxe, tout en restant proche d'un certain marxisme « orthodoxe » qui reste centré sur l'image de la classe ouvrière exploitée, Negri et Hardt forgent une actualisation du sujet révolutionnaire à l'image d'une *multitude* dite postmoderne, que finalement et en réalité « s'inscrit dans le grand travail d'élargissement de la notion de *force productive*, et qui a marqué la théorie et les mouvements marxistes dans la seconde moitié du XX^e siècle » (RANCIÈRE, 2002).

Néanmoins, l'image d'un Empire isolé par une abstraction logiciste et trouvée hâtivement dans le temps révolu devient aussi une sorte de mythe apaisant, disponible à l'opération contemplative, une fois que ces abstractions n'incorporent pas l'interaction et les changements au niveau des formes singulières, particulières et universelles qui se produisent à l'ère de l'impérialisme global. Aussi, par le fait d'ignorer l'articulation entre les forces objectives et subjectives de l'histoire, ce sont des abstractions qui deviennent incapables de « saisir dans le présent les tendances d'une médiation » pour surmonter l'impérialisme réellement existant, et qui fascinés par les possibilités objectives-réelles tombent dans « le fétichisme de la pensée réifiée qui ne se sent vraiment en sécurité que dans le passé achevé » (BLOCH, 1981, p. 18) de l'histoire de l'occident. Tandis que la réalité postmoderne, loin d'être

l'aboutissement, harmonieuse, fermée et définitive dans un système clos, ou (métaphoriquement) ouvert tel celui de l'Empire décentré et déterritorialisé qui « se matérialise sous nos yeux » même s'il est « un non-lieu » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 15 ; 239), ne se configure que comme une tendance conflictuelle, contradictoire pour l'émergence "automatique" du nouveau monde de la *multitude* contemporaine.

Au-delà de cette inscription *sinistra operaïsta*, pour les auteurs de *Multitude : guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*, et même dans d'autres écrits de Negri, « l'ensemble des singularités » dans son essence ontologique porte une promesse « du devenir-Prince » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 10), aussi de l'émancipation. Ce processus sera possible par l'établissement sans attente d'un régime qu'ils préfèrent nommer de « démocratie de la multitude », pour rajouter de cette manière quelques éléments de la pensée gramscienne à la mixité de la multitude biopolitique contre-impériale (NEGRI, 2010b, p. 12).

Les negristes poursuivent leur analyse de la conjoncture mondiale par le seul aspect homogénéisant du phénomène de la globalisation du capital. De ce fait, ils n'aperçoivent que la relation spatiale de contrôle et de domination, cette relation que « lisse les frontières nationales, va de pair avec la réalisation du marché mondial et la subsumption réelle de la société mondiale par le capital » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 403). Sans non plus se rendre compte de la différenciation et de la hiérarchisation au niveau de cette totalité complexe et contradictoire qui implique la globalisation capitaliste (voir Figure 5) puisqu'il n'y a pas « le capitaliste ou l'État » (*ibidem*, p. 430).

Faisant abstraction de ce contexte, l'Empire gouverne la multitude « avec les instruments du système capitaliste postmoderne et dans le cadre des relations sociales de la subsumption réelle » ; la multitude est « subsumée sous un pouvoir qui descend jusqu'aux centres vitaux de la structure sociale et de ses processus de développement » et c'est là qu' « elle réagit comme un corps unique » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 50 ; 416). Ainsi, sans s'en expliquer, ils ne tiennent pas compte d'un fait : une partie des savoirs et de la culture est le fruit du travail immatériel de la multitude des pauvres « demeurant en position d'extériorité à l'égard du monde de la production, qui ne les intègre que partiellement et seulement dans la mesure où ils sont créateurs de valeur » (GARO, 2013, p. 242).

Figure 5 – L'État et le capital à l'échelle globale



Source : FARIAS, 2013a, p. 17.

Au sens de cette relation de subsomption de la multitude à l'Empire, celle-là demeure « exploitée dans la production ; et envisagée d'un point de vue spatial, la multitude est encore exploitée en tant qu'elle constitue de la société productive, de la coopération sociale pour la production » (NEGRI, 2002, p. 37). À propos de l'« exploitation biopolitique » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 205), les théoriciens du « commun » négligent un héritage important de l'approche marxienne sur la distinction entre genèse et développement, comme dans le cas du « radicalisme géographique » de Harvey (2010), à travers sa démarche du « néo-impérialisme expropriateur » (FARIAS, 2013, p. 64).

Il s'agit d'un aspect important concernant la critique de l'économie politique exposé par Marx (1976, l. 1, p. 517 *sqq.*) autour de l'accumulation primitive. Selon les mots de Harvey (2010, p. 172-173) « puisqu'il semble curieux de taxer de "primitif" ou d'"originel" un processus toujours en cours, je substituerai à ces termes le concept d'"accumulation par dépossession" » ; pour les negristes, « dans la mesure où l'économie libérale contemporaine favorise l'accumulation à travers l'expropriation du commun, le concept d'accumulation primitive devient un outil analytique encore plus indispensable ».

De cette façon, pour Hardt et Negri, il est encore possible d'user des termes « accumulations primitives », et de regrouper « sous deux modèles généraux qui illustrent la relation entre richesse et autorité, et entre intérieur et extérieur » présentes à l'époque moderne, mais qui a été renversée par « le rôle central que l'accumulation d'informations joue dans les processus d'accumulation primitive postmodernes » le processus contemporain en cours (HARDT, NEGRI,

2000, p. 316 ; 318). À rebours de ces deux propositions sur le processus d'accumulation primitive, il faut comprendre en réalité qu'

au fond du système capitaliste il y a donc la séparation radicale du producteur d'avec les moyens de production. Cette séparation se reproduit sur une échelle progressive dès que le système capitaliste s'est une fois établi. Le *mouvement historique* qui fait divorcer le travail d'avec ses conditions extérieures, voilà donc le fin mot de l'accumulation appelée "primitive" parce qu'elle appartient à l'âge préhistorique du monde bourgeois (MARX, *op. cit.*, p. 518).

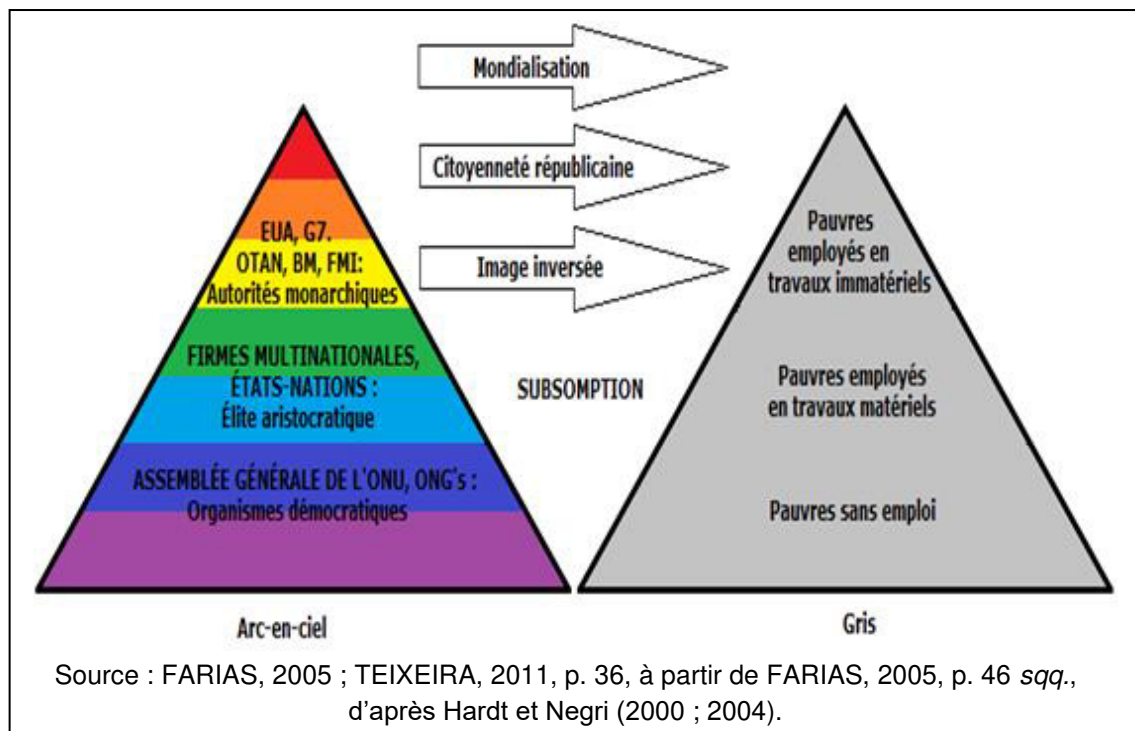
Au lieu donc de prendre l'accumulation primitive comme le point de départ de la production capitaliste, les negristes de même que Harvey, la pensent permanente, comme le résultat de cette production capitaliste. Il s'agit, en ce qui concerne l'expérience historique du capitalisme industriel, tant de garantir l'accumulation primitive de richesses nécessaires au monopole des moyens de production par la classe des capitalistes, que de déposséder le prolétariat des conditions d'existence autonome et les obliger à vendre leur force de travail aux possesseurs des moyens de production (FARIAS, 2013b, p. 69).

Du passage de la modernité à la postmodernité, une dernière remarque à propos de ce processus historiquement situé de l'accumulation primitive doit être soulignée. Selon les negristes, à contresens de l'histoire, « l'accumulation n'est pas un processus qui n'intervient qu'une seule fois ; au contraire, les rapports capitalistes de production et de classe sociale doivent être continuellement reproduits ». (HARDT, NEGRI, *op. cit.*, p. 317). En tant qu'essence de la structure de l'État capitaliste contemporain, il est évident que la lutte des classes continue à exister, mais différemment de cette opération théorique qui essaye de faire de l'histoire un continuum, sans les éléments de différenciation et de hiérarchisation.

Encore selon les negristes « ce qui a changé est le modèle ou le mode d'accumulation primitive » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 317). Dans ce contexte postmoderne biopolitique en crise, « le capital subsume non seulement le travail mais la société dans son ensemble, ou plutôt la vie sociale elle-même puisque dans la production biopolitique la vie est à la fois ce qui est mis au travail et ce qui est produit » (*idem*, 2012, p. 213).

Au sein de cette conceptualisation antinomique, la figure de l'État-nation est réduite à la manière d'un certain marxisme vulgarisé, simplifié à une structure réifié et vide, « au profit d'une vision mécaniste, fonctionnaliste de l'État national bourgeois, instrument de domination de la classe bourgeoise » (LOJKINE, 2008, p. 34).

Image 3 – La subsomption de la multitude à l'Empire



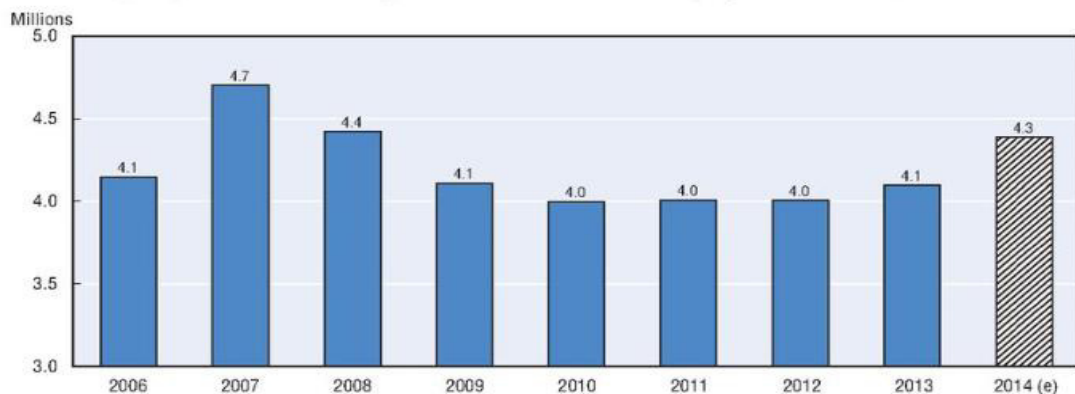
Tout en suivant le raisonnement de ces auteurs, on s'aperçoit que malgré le fait que la multitude soit sous la tutelle d'un *Empire coloré*, celui-ci se trouve hiérarchiquement au-dessus de la multitude, ces singularités sont aussi quelque chose de « multicolore et bigarrée, à l'image de la tunique de Joseph, le fils de Jacob » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 8). Porteuse en soi d'un fort désir de fuite par l'ébranlement des frontières nationales ou l'exode, où enfin tendant à la condition de citoyens du monde, les singularités pauvres de cette multitude peuvent circuler (au moins "en principe") librement, partout au monde, puisque, justifient-ils en 2012 (p. 202),

tous les niveaux des entreprises capitalistes des pays dominants, depuis les gigantesques entreprises jusqu'aux petits, depuis les agro-industries jusqu'au secteur industriel, du travail domestique au

bâtiment, ont besoin de flux permanents de migrants légaux et illégaux pour compléter la force de travail locale.

Probablement, les negristes s'appuient sur les statistiques dépassées, réifiées et partielles des organismes internationaux pour saluer le fait que « pour la première fois depuis 2007, les flux de migrations permanentes vers les pays de l'OCDE », ont fortement augmenté en 2014, « avec 4.3 millions d'entrées permanentes dans la zone OCDE » (OCDE, 2015, p. 16). Mais il faut noter que cela se fait sous des critères bien restrictifs ; des critères dont les auteurs d'*Empire* ont traités comme abstraits : d'abord, il n'y est en général acceptable que le travailleur qualifié ; à ce propos « le nombre de médecins et d'infirmiers immigrés¹¹¹ exerçant dans les pays de l'OCDE a augmenté de 60% en dix ans » (*ibidem*, p. 14). Parmi les bienvenus il y a aussi les investisseurs et les entrepreneurs, ils sont très bien acceptables dans ces pays (p. 13). De même, les étudiants étrangers, « en 2012, il y avait 3.4 millions d'étudiants étrangers » dans l'enseignement supérieur dans cette zone, la majorité provenait d'Asie – Chine, Inde et Corée avec leurs visas de long séjour pour études (p. 19).

Graphique 8 – Entrées permanentes dans le pays de l'OCDE¹¹² (2006-2014)



Source : OCDE, 2015, p. 20.

Néanmoins, loin de ces discours, le traitement envers les illégaux, reste avilissant, et selon l'origine, les migrants légaux ne sont pas exclus de ce genre de

¹¹¹ D'après ces données (OCDE, 2015, p. 15), « la part des médecins et infirmiers nés à l'étranger parmi les professionnels de santé exerçant dans le pays de l'OCDE a augmenté dans la plupart des pays de l'OCDE entre 2000/01 et 2010/11, passant en moyenne (sur 23 pays) de 19.5% à plus de 22% pour les médecins et de 11% à 14.5% pour les infirmiers (22 pays). »

¹¹² « Les données pour 2006 à 2013 sont la somme des données standardisées pour les pays pour lesquelles elles sont disponibles (représentant 95% du total) et des chiffres non standardisés pour les autres pays. Les données pour 2014 sont des estimations basées sur les taux de croissance 2013-14 publiés par les offices statistiques nationaux. » (OCDE, 2015, p. 20).

réception. « Une façon nouvelle de traiter l'immigration des pauvres se répand dans les pays occidentaux. » En Europe, c'est déjà la réalité des naufrages et parfois du refoulement. Et quand les migrants parvenaient à atterrir dans le sud de l'Italie, par exemple, ils sont « parqués dans des camps immondes, avant d'être expulsés (BRUNHOFF, 2006, p. 60) ; une fois que, selon les accords de Schengen (premier outil de gestion pour l'UE, qui ont supprimé les contrôles aux frontières intérieures de l'espace européen), il n'est assuré la libre circulation que pour les citoyens des États-membres.

Mais, « on sait que cette libéralisation intérieure s'est accompagnée d'un durcissement considérable des contrôles aux frontières extérieures de l'Europe », contrôle assuré par un deuxième outil de gestion pour l'UE : l'agence européenne Frontex¹¹³, opérationnelle depuis 2005¹¹⁴. Basée à Varsovie, elle est chargée du contrôle des frontières externes de l'UE, et elle mobilise des gardes-frontières européens appartenant à différents corps de police nationaux.

En fait, tout à fait conforme à l'esprit du capitalisme, « loin d'esquisser au niveau régional ce qu'une communauté transnationale pourrait être, l'Europe unie reproduit en grand la logique de toute communauté réelle, qui n'inclut qu'en excluant » (COLLIOT-THÉLÈNE, 2011, p. 178). Cependant, face à une concurrence exacerbée entre les autochtones et les migrants, « le contrôle des étrangers n'est qu'une partie d'une politique généralisée de contrôle des populations » à travers l'usage d'

instruments de contrôle des populations, fichiers de toutes natures et pratiques administratives diverses dont il faut être naïf pour ne pas reconnaître qu'ils entament les libertés civiles des nationaux eux-mêmes, en vertu du présupposé qui préside à leur établissement : que, tout citoyen est virtuellement un suspect (*ibidem*, p. 179).

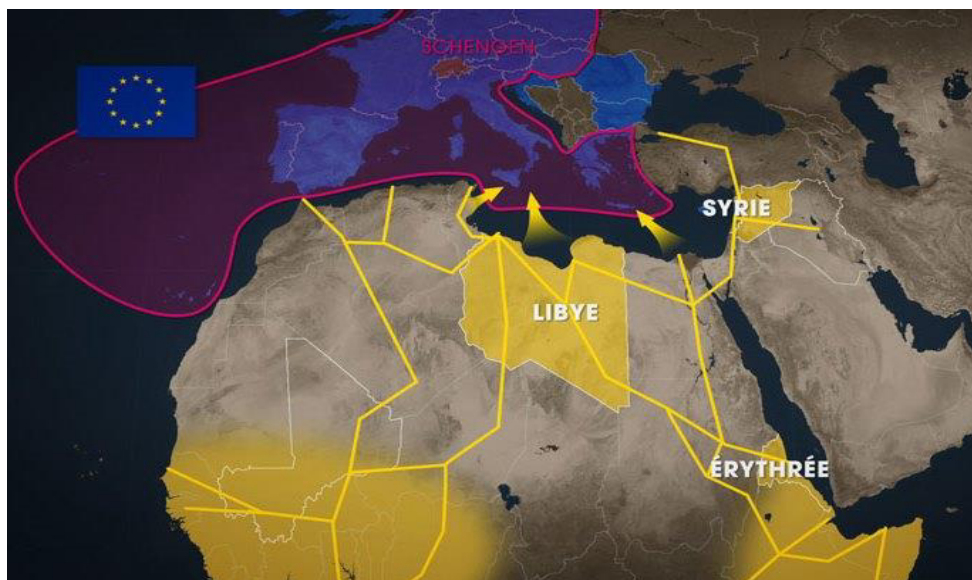
¹¹³ À la demande d'un État de l'Union européenne, l'agence peut aussi coordonner des opérations d'interception de migrants.

¹¹⁴ « Avec l'objectif d'améliorer les procédures et méthodes de travail du *External Border Practitioners Common Unit*, le 26 octobre 2004, l'Agence européenne pour la gestion de la coopération opérationnelle aux frontières extérieures des États membres de l'Union européenne (Frontex, en abrégé « Frontières extérieures ») a été établi par le règlement (CE) 2007/2004. » Disponible sur : <http://frontex.europa.eu/about-frontex/origin/>

Face à cette nouvelle organisation, les « singularités » negristes doivent encore faire attention à une autre grande nouveauté, « celle de l'édification d'un mur américain, pour rendre impossible le franchissement illégal de la frontière entre le Mexique et les États-Unis, jusque-là très surveillée », par la *United States Border Patrol* (la police militarisée spéciale). Par ironie, ces pauvres singularités doivent se mettre en forme tant pour nager, que pour escalader ce mur qui protège les États-Unis (autrefois le centre du pouvoir du nouvel Empire), contre les investissements de cette multitude nomade des illégaux¹¹⁵. « Le signal est clair : il faut mieux contrôler l'immigration des pauvres dans l'intérêt des États-Unis » (*ibidem*).

Le cadre conjoncturel de « crise des réfugiés » et les données préliminaires pour 2015 relativement à la situation de la migration au monde, suggèraient que ce serait une année record par rapport aux demandes d'asile. « Les principaux pays de destination sont l'Allemagne, les États-Unis, la Turquie, la Suède et l'Italie. La France est seulement sixième, après avoir longtemps été un des trois principaux pays de destination » (OCDE, 2015, p. 13).

Figure 6 – Flux migratoires (vers l'Union Européenne), 2015



Source : ARTE, 2015.

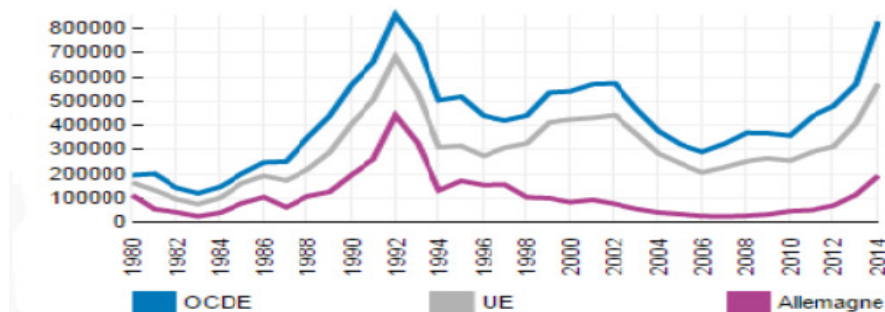
Ainsi, les pays de l'OCDE sont confrontés à une crise des réfugiés sans précédent, notamment provenant de l'Afghanistan, de la Somalie et de la Syrie, pays

¹¹⁵ Selon le rapport de *Pew Research* le nombre d'immigrants illégaux aux États-Unis est d'environ 11,7 millions.

actuellement dans une guerre civile qui a été instrumentalisée par les États-Unis, le Royaume-Uni, certains pays de l'Union Européenne (France et Italie) et actuellement par la Russie. Cela configure le résultat concret de la politique impérialiste contemporaine¹¹⁶.

Donnons un autre exemple : la France, en 2013, décide de soutenir militairement Bamako, en lançant l'opération « Serval », une intervention humanitaire afin d'éviter l'expansion d'un terrorisme sahélien, de même que la fragmentation des territoires ouest africains. L'opération Barkhane lui succède en août 2014. Elle s'étend alors sur 5 pays (Mauritanie, Mali, Niger, Tchad et Burkina Faso). L'objectif porte sur les intérêts de sécurité de la France, mais tout autant sur les intérêts liés à l'uranium en exploitation au Niger. Cette lutte « anti-terroriste » bénéficie aussi aux autres états de l'UE. En contradiction avec les opinions négatives à propos des bienfaits de l'immigration d'une multitude dotée d'un esprit nomade, le renforcement des contrôles aux frontières, puis les politiques de restriction de l'accès aux marchés du travail, puisqu'ils n'ont aucun intérêt concret de faciliter leur intégration, ne font qu'aggraver le problème de l'oppression

Graphique 9 – Nombre de nouveaux demandeurs d'asile depuis 1980 dans l'OCDE, UE et Allemagne



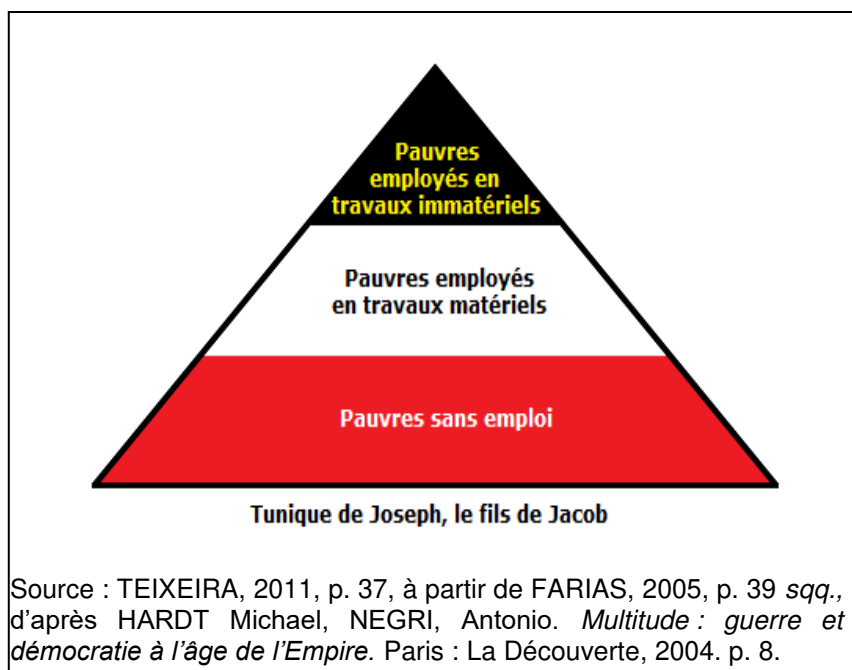
Source : OCDE, 2015.

Sans compter les moments de guerre et, au-delà de la puissance digne d'un héros d'une bande dessinée, ils ont évoqué le personnage biblique pour endosser cette puissance de la multitude des pauvres. Il s'agit bien de Joseph,

¹¹⁶ Nous pouvons affirmer avec Lefebvre (2002, p. 142) que « par un choc en retour, la décolonisation réagit sur les pays industrialisés, et cela d'une façon imprévue. Un pays qui en opprime d'autres ne peut être libre ; les chaînes que les complices, ne fût-ce que par ignorance ou passivité, de l'oppression mettent autour des opprimés, servent aussi à les ligoter. »

personnage de l'Ancien Testament, le fils préféré de Jacob qui est devenu le roi de l'Égypte après être vendu par ses frères, tous jaloux par le fait que Joseph avait gagné de son père, une belle tunique colorée et ornée. C'est qui importe pour le jeu métaphorique élaboré autour de la *multitude* versus l'*Empire* est bien l'apparence de ce cadeau de Jacob à son fils préféré. Il s'agit de la tunique multicolore de Joseph dont la description des negristes nous révèle qu'elle était blanche, avec des rayures rouges et trois bandes noires ornées de motifs jaunes (Gn 37, 3¹¹⁷). Par cette comparaison imagée, les negristes ont célébré la vraie facette du sujet de la transformation sociale (le Joseph roi autrefois exploité), dont nous avons besoin pour avoir un monde plus juste, fraternel, démocratique et égalitaire, puisque « cette société n'est pas tant une mosaïque statique de parties multicolores qu'un kaléidoscope où les couleurs bougent sans arrêt pour former de nouvelles figures, plus belles, qui se mélangent afin de créer des couleurs nouvelles » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 172).

Image 4 – L'image de la multitude de l'homme du commun



¹¹⁷ « Israël aimait Joseph plus que tous ses autres enfants, car il était le fils de sa vieillesse, et il lui fit faire une tunique ornée. » (*La Bible de Jérusalem*. Vatican-Rome. Disponible sur : http://www.vatican.va/archive/bible/genesis/documents/bible_genesis_fr.html#Capitolo37).

Néanmoins, plus récemment, la multitude a été dotée d'un nouveau signifiant, elle « est aussi une société sans cesse prise dans un processus de métamorphose ». Autrement dit, par le jeu métaphorique de couleurs la multitude « n'est pas tant un mosaïque statique de parties multicolores qu'un kaléidoscope où les couleurs bougent sans arrêt pour former des nouvelles figures, plus belles, qui se mélangent afin de créer des couleurs nouvelles » ; pour essayer de rompre la logique de la production biopolitique qui, au-delà de l'exploitation étend son caractère aliénant par le fait que à l'époque présente « le capital coupe le travailleur du produit mais aussi du processus lui-même », « cette nouvelle perception de l'aliénation est également due au fait que certaines caractéristiques étroitement liées à l'exploitation, en particulier celles qui touchent au rôle progressif du capital, se sont dissoutes » (*idem*, 2013a, p. 172 ; 210). En tous cas, la problématique de l'aliénation traitée par Hardt et Negri en passant par les écrits de jeunesse de Marx, néglige qu'

aucune aliénation, si déterminée qu'elle soit par l'économie, ne peut jamais se développer selon son caractère propre, et par conséquent ne peut être surmontée, en théorie et en pratique, de manière juste et efficace sans la médiation des formes idéologiques. Cette impossibilité de se passer de la médiation idéologique ne signifie pourtant pas que l'on serait en droit, sous un rapport quelconque, de considérer l'aliénation comme un phénomène purement idéologique ; quand s'impose cette apparence, elle provient dans tous les cas d'une ignorance des fondements économiques objectifs de ces phénomènes, dont le déroulement semble purement idéologique (LUKÁCS, 2012, p. 463).

Il importe de mettre en relief la perspective marxienne de l'idéologie. En général, on « voit en elle l'instrument social permettant de livrer conformément aux intérêts des hommes les conflits sociaux nés de l'évolution économique contradictoire » (*ibidem*) ; tandis que pour les negristes il s'agit d'assumer « l'acception péjorative de la notion d'idéologie qui est devenue historiquement prépondérante », celle qui essaye de « métamorphoser directement un complexe d'idées en idéologies » (p. 158 ; 159) au moment où ils concluent spécialement que « l'idéologie du marché mondial a toujours été le discours anti-fondamental et anti-essentialiste par excellence » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 194-195).

Mais la *chair* de la *multitude* – celle que Spinoza avait déjà anticipée, d'après Hardt et Negri (2004, p. 230) – en même temps qu'elle est produite par la

société comme une vie artificielle, elle dispose des moyens pour réaliser ce « pouvoir monstrueux » d'une nouvelle société qui serait enfin libéré de l'exploitation et de l'aliénation biopolitique actuelle. De plus, pour ces auteurs, le désir de faire surgir une société communiste de la puissance du sujet révolutionnaire multitude (au singulier¹¹⁸), s'oppose frontalement à l'exploitation et à la domination de l'Empire, une fois compris que « le refus de l'exploitation – c'est-à-dire la résistance, le sabotage, l'insubordination, la rébellion ou la révolution – constitue la force motrice de la réalité que nous vivons et, dans le même temps, son opposition vivante » (*ibidem*, p. 261-262). De la reconnaissance que « l'Empire est le non-lieu de la production mondiale où le travail est exploité » (p. 263), il faut partir vers le plan de la libération de la multitude et

pour que les singularités qui composent la multitude puissent se débarrasser du caractère borné, négatif et destructeur des différences de genre, ethniques ou sexuelles afin d'en faire une force, il nous faut transformer le monde de fond en comble (HARDT, NEGRI, 2004, p. 127).

L'ouvrier social des années de l'*autonomia operaia* – protagoniste de la lutte pour l'auto-valorisation (fondée sur une compréhension toute particulière de la valeur d'usage) – s'est transmuté dans la *multitude*, qui se situe au-delà de l'État-nation, pour représenter ce sujet postmoderne multiple d'une nouvelle relation constituante ouverte et inclusive qui affronte l'Empire de nos jours.

Et pourtant, la multitude contemporaine reste « interne à l'Empire et pousse à sa constitution comme une force absolument positive qui pousse le pouvoir dominant vers l'unification abstraite et vide » (*idem*, 2000, p. 94), surtout à travers le « refus d'exploitation » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 84), mais quand les manifestations demeurent « fondée sur des intérêts régionaux immédiats » elles n'arrivent pas à « inspirer un cycle des luttes » en termes d'une lutte de la multitude (*ibidem*, p. 85). La multitude commence à esquisser les contours du type de démocratie qu'elle veut, basée sur une citoyenneté et une démocratie mondiale ; il n'y a pas de frontières à l'ère de l'Empire, et moins encore dans la société *du commun* de la multitude.

¹¹⁸ La *multitude* au singulier ne se constitue pas dans un corps social uni – « la multitude n'est pas un corps social » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 375).

Ce pouvoir, à cause de son apparente privation « de tout terrain réel » ou du « manque du moteur qui propulserait le mouvement », devrait être considéré « comme une machine vide » et « parasitaire » (*ibidem*, p. 94) Toutefois, la résistance de la multitude au pouvoir de subsomption de l'Empire, est le résultat de l'action de cet Empire lui-même, qui contradictoirement « crée et gouverne une société véritablement globale, dont l'autonomie grandit en proportion de la dépendance à son égard » (*ibidem*, p. 381).

L'alternative *multitude* (au peuple, aux masses, à la classe ouvrière...) est porteuse du fondement essentiel d'une démocratie radicale. De plus, cette nouvelle démocratie se constituera à partir de la production du commun, « par une reprise d'un schème spontanéiste de production », d'un subjectivisme extrême, de ce commun (DARDOT, LAVAL, 2014, p. 225). À la dynamique de cette production, nous tous, en tant qu'une multitude de singularités exploitées par ce nouvel ordre global, participerons pour rompre avec ce nouvel ordre capitaliste, une fois compris que « la multitude est un ensemble d'institutions toujours vivaces » (NEGRI, 2010b, p. 77), qui prendra les décisions au nom *du commun* pour ainsi atterrir directement au moment du réalisé communisme.

Malgré tout et loin du fantastique monde negriste, la multitude vue sous cet angle et par cet esprit commun (inexistant) n'ira pas affamer le malade capital même s'il « est sur la voie de la destruction, non seulement des autres – de l'environnement global et des populations les plus pauvres avant tout – mais aussi la sienne propre » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 435), et il « ne mourra pas de mort naturelle, puisque les prêtres libéraux lui promettent une vie éternelle » (COURS-SALIES, NEUMANN, 1998, p. 18).

Finalement, ce propos de libération humaine vis-à-vis d'un Empire isolé par abstraction logiciste et trouvé hâtivement dans le temps révolu devient un mythe apaisant, disponible à l'opération « contemplative » et convenable à « l'intérêt de classe borné ». Il ignore l'articulation entre les forces objectives et subjectives de l'histoire, inapte « à saisir dans le présent les tendances d'une médiation » (BLOCH, 1981, p. 18), il rompt la logique de l'excédent utopique de la catégorie « socialisme » pour affirmer que le socialisme réel correspond au socialisme historique de la transition émancipatrice : « en définitive, le socialisme est un régime de promotion et

de régulation du capital industriel, un régime de discipline de travail imposé par le gouvernement et les institutions bureaucratiques » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 383). Toutefois, il lui suffit de reconnaître qu'au présent imminent « il n'existe aucun mouvement automatique de progrès, aucune garantie que demain sera meilleur qu'aujourd'hui » (*ibidem*, p. 534). La multitude reste subsumée aux « groupes, aux élites qui détiennent les clefs de l'exploitation et qui tentent de s'imposer au niveau mondial » (NEGRI, 2001c, p. 78), quand bien même « l'Empire est meilleur, de la même façon que Marx affirmait que le capitalisme était meilleur que les formes de société et les modes de production qui l'aveint précédé ».

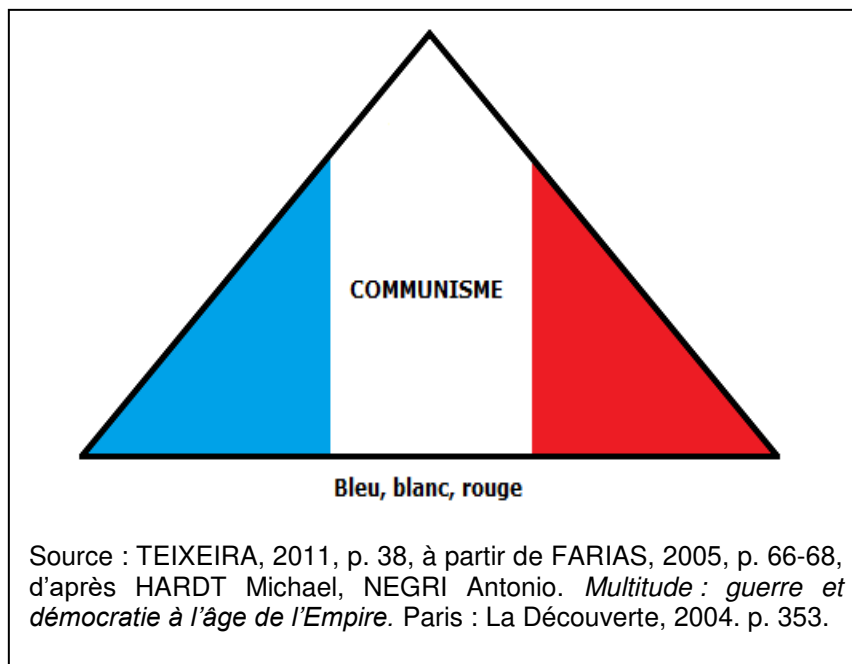
Pareillement, à présent « l'Empire liquide les régimes cruels de pouvoir modernes et augmente aussi les potentialités de libération » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 73), et il termine par recueillir les bénédictions de la multitude des pauvres. Il nous faut aussi être suffisamment républicains et « être républicain, aujourd'hui, signifie lutter à l'intérieur de l'Empire et construire contre lui, sur ses terrains hybrides et fluctuants » (*ibidem*, p. 272) pour renverser l'ordre impérial contemporain.

Pourtant, cette résistance à un non-lieu et à quelque chose qui ne bouge pas, se présente excentriquement comme un moment important de la conception théorique de Negri et Hardt. Ce moment de résistance, où « la multitude, dans sa volonté d'être-contre et son désir de libération, doit pousser sa pointe à travers l'Empire pour sortir de l'autre côté » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 272), en somme « les formes d'organisation démocratiques nourrissent le feu de la tactique de déstabilisation et de la stratégie de déstructuration en y ajoutant le projet de construction d'un nouveau type de pouvoir qui permettrait à la multitude de gérer le commun » (*idem*, 2012, p. 499).

À partir de la lecture de leurs ouvrages, la résistance révolutionnaire de la multitude entrainera « une nouvelle forme de gouvernement » (*ibidem*, p. 509) représentable par l'image ci-dessous. Le passage de la multitude subsumée à l'Empire, à la multitude en réalisant le désir *du commun*, c'est-à-dire en supprimant l'Empire tel qu'il se présente aujourd'hui, représente pour nos auteurs le retour au projet originel de démocratie réalisé par une multitude qui « est en fait un corps social diversifié et ouvert qui se caractérise par son absence de frontières et son mélange de couches sociales et de groupes » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 75).

Conformément à l'idée des révolutionnaires du XVIII^e siècle, il faut reprendre les idées de *liberté, égalité et fraternité* qui, à ce moment de l'histoire, n'étaient pas corrompues (HARDT, NEGRI, 2004, p. 352-353) ; mais justement ces principes « ont été recouverts par la formule consacrée : volonté d'amélioration purement subjective abstraite » la même surement que « constitua l'idéologie de la Révolution Française¹¹⁹ » (BLOCH, 2002, p. 224) et qui doit, dans les illusions des ngristes, figurer comme la formule de ses anticipations.

Image 5 – Le règne du commun



Ainsi, le moment final de production *du commun* et d'instauration d'un vrai régime démocratique sera possible par l'absolutisation empirique qui confirme abstraitement que « la multitude est finalement capable de se gouverner elle-même » (*ibidem*, p. 386) ; sous le prétexte qu'elle est « fondée tout à la fois sur de pratiques d'autodétermination et sur le commun : sa métamorphose continuelle, son métissage et son mouvement » (HARDT, NEGRI, 2013a, p.172).

¹¹⁹ « La Révolution française a été aussi une révolution des “droits de l'homme et du citoyen”, qui, dans sa phase démocratique de 1792 à 1794, parvint à abolir la féodalité et l'esclavage dans les colonies, en faveur des paysans et des esclaves et non pas des seigneurs ni des colons. Elle a également jeté les bases d'une “économie politique populaire” pour libérer la société de “l'économie politique despotique”, selon les termes de l'époque [...] » (GAUTHIER, 20 ?).

À cet égard, Negri et Hardt soulignent que la démocratie moderne apporte « deux innovations majeures par rapport à la démocratie antique », à savoir, essentiellement « l'universalisme de l'égalité et de la liberté, ensuite la représentation » ; néanmoins, ils oublient que « dans la démocratie moderne, le peuple » ou la multitude, pour employer les termes cohérents à leurs idées, « est toujours absent puisque l'universalisme de l'égalité et de la liberté ne peut s'incarner, ni socialement, ni *physiquement* » (ARTOUS, 2010, p. 102). Cet universalisme peut même être invoqué pour la neutralité d'un discours, « toute est affaire de contexte » (BADIOU, 2013, p. 9). Finalement, en lignes générales,

on ne passe d'un monde sensible à un autre monde sensible qui définit d'autres tolérances et intolérances, d'autres capacités et incapacités. Ce qui opère, ce sont des dissociations : la rupture d'un rapport entre le sens et le sens, entre un monde visible, un monde d'affection, un régime d'interprétation et un espace de possibilités ; c'est la rupture des repères sensibles qui permettaient d'être à sa place dans un ordre des choses (RANCIÈRE, 2008, p. 74-75).

Cependant, la réclamation de cet universalisme postmoderne se fait tout en refusant le système de représentation du à la démocratie moderne. Pour eux, ce mouvement de représentation ramène la multitude à l'unité, à la domination de l'Un et dans cette dynamique la démocratie de la multitude serait brisée par la domination de la logique du gouvernement de l'Un ; quand par son désir originellement radical, il faut rompre avec la démocratie directe et avec ce raisonnement qui impose l'image d'un souverain. Pour les théoriciens du commun, il faut, par d'autres voies, enfin construire la démocratie *du commun*, autrement dit,

Un commun nouveau. Un commun qui va au-delà de l'appropriation privée et de l'appropriation publique. Et qui, au contraire, se présente aujourd'hui comme un sujet de lutte contre les pouvoirs publics, dans la mesure où ses derniers ne sont en réalité rien d'autre qu'instrument du privé. Le commun contre le public. Le *commun*, c'est un surplus, une puissance que l'homme a construite, et qu'il peut continuer à construire dans le geste qui le libère du commandement et de l'exploitation. Le commun, c'est à la fois le milieu dans lequel se produit la rupture que nous construisons contre le pouvoir qui nous domine et le résultat de cette rupture (NEGRI, 2010b, p. 76-77).

La conclusion à laquelle l'auteur est arrivé concernant ce qui constitue le processus de construction *du commun* c'est quelque chose de « malheureusement hypothétique », surtout quand il s'agit du « développement spontané d'un communisme informationnel et réticulaire » (DARDOT, LAVAL, 2014, p. 56 ; 57). Cela illustre dans un premier plan le rejet de la dichotomie entre le public et le privé et pour rendre ce désir plus faisable, d'abord, il faut supprimer l'État-nation, barrière à la délocalisation libre des singularités de la multitude, et donc la séparation entre le privé et le public tels qu'ils se présentent dans la postmodernité en tant qu'un héritage de l'époque moderne. Le privé doit exprimer la singularité et le public ne doit pas être sous le contrôle étatique. De cette manière-là, il faut supprimer l'État-nation à la façon dont il l'a exprimé lors d'un entretien au journal *Libération*¹²⁰ en 2005.

Tout en considérant ce qu'on a critiqué sur ces dernières remarques negristes à l'égard de l'ère contemporaine, il est important de souligner que la pensée negriste est devenue incapable de « voir clairement qu'une inégalité de développement, avec des différences de niveau des organes idéologiques de règlement des conflits de la société » du moment de la modernité jusqu'à ce qui représente l'instant postmoderne, « est un phénomène social général aussi bien sous la forme de l'essor que sous celle de la dégradation, et qu'aucun des deux extrêmes ne peut supprimer leur continuité dans les tendances de l'histoire mondiale en faveur de la mission des idéologies évoluées » (LUKÁCS, 2012, p. 327).

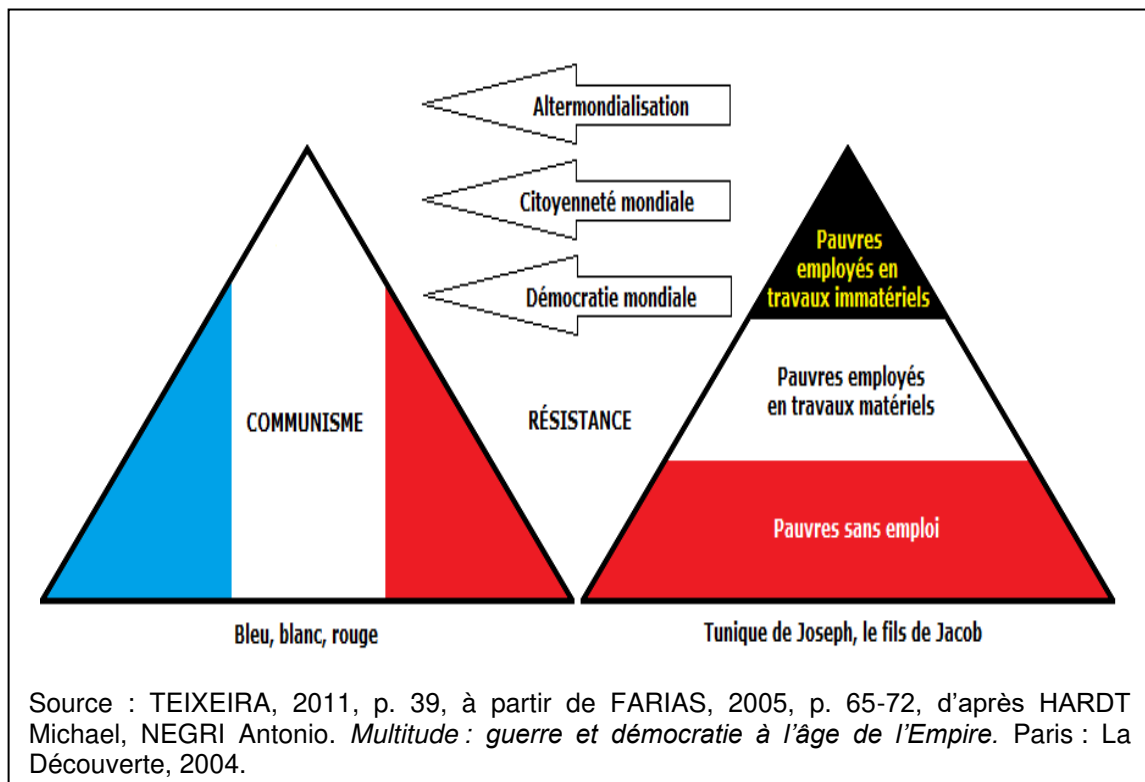
C'est donc à cette étape de l'évolution sociale selon la perspective negriste qu'on peut, en ce qui concerne les images présentées au-dessus, les mettre ensemble dans un cadre d'affrontement direct où « la machine de souveraineté » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 121) ne sera plus un Empire au sens postmoderne, de répression et d'exploitation biopolitique, mais une « démocratie du commun » où la « multitude des pauvres » sera enfin heureuse et pleinement réalisée par ce projet de vie démocratique commun.

De même, on part d'une image basée sur les écrits de Hardt et Negri (2013a, p. 173 *sqq.*) qui à plusieurs et confuses reprises nous offre une sorte de synthèse de ce qui configure le mouvement « contre » ou le moment de la « rupture

¹²⁰ Entretien disponible sur : <http://www.liberation.fr/politiques/0101528959-oui-pour-faire-disparaitre-cette-merde-d-etat-nation>

antimoderne » de cette multitude face au pouvoir de l'Empire postmoderne (dans le plan historique, ces pôles ne se rencontrent pas). De façon générique, « le capital est et doit être dans son essence un système *productif* qui génère de la richesse à travers la force de travail qu'il emploie et exploite » (*ibid.*, p. 208) dans le cadre actuel de la postmodernité pour la démocratie du commun. Et tous les problèmes seraient résolus, semble-t-il !

Image 6 – La résistance de la multitude des pauvres gens à l'Empire postmoderne



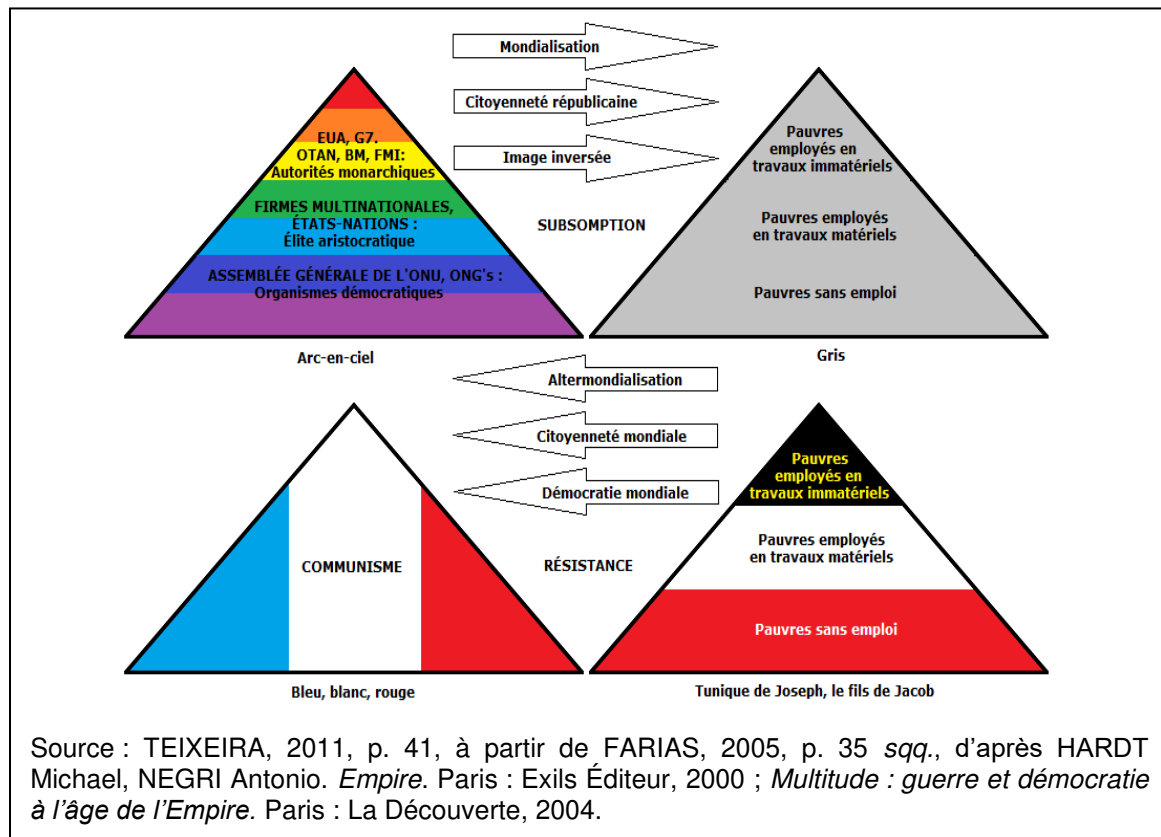
De même, on a une représentation imagée du tout qui configure ce paradigme théorico-philosophique de la multitude des singularités pauvres à l'âge de l'Empire. À propos de cette configuration d'ensemble, ils soulignent que leur « métaphore s'effondre et que l'aigle à deux têtes n'est pas vraiment une représentation adéquate » de ce tout réunissant la multitude et l'Empire, en tant qu'éléments principaux de la conjoncture postmoderne. Cela « parce qu'elle place les deux sur un pied d'égalité et ne reconnaît pas ainsi les hiérarchies et les discontinuités réelles qui définissent en fait leur relation » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 93). L'Empire est au-dessus de la multitude, ou l'inverse est-il aussi certain et croyable ?

En tout cas, même si elles nous paraissent assez contradictoires, ces images résultent de la lecture des deux des principaux ouvrages negristes. La représentation correspond à ce qui est décrit par Negri et Hardt comme la relation directe entre ces deux pôles, même si « d'un certain point de vue, l'Empire est clairement au-dessus de la multitude qu'il soumet au pouvoir de sa machine prépondérante, tel un Léviathan moderne » (*ibidem*) ; ce nouveau pouvoir impérial qui « se dresse sur le terrain social » (*idem*, 2012, p. 25).

En dépit de la “frustration” de cette constatation en 2000, nos auteurs reviennent en 2004 avec l'ouvrage *Multitude* pour affirmer que, « par la nature révolutionnaire de la multitude », c'est l'Empire qui avait été produit « comme une inversion de la propre image de la multitude ». Ainsi, par cette conception profondément marquée par l'élément dichotomique qui propage une pensée idéaliste et vaguement utopique, Negri et Hardt constatent que « la constitution de l'Empire n'est pas la cause, mais la conséquence de la montée des mouvements révolutionnaires » (p. 475). Ainsi, dans la perspective de l'ontologie de l'être social, les negristes remettent incessamment à l'ordre du jour cette idée « renaissante d'une révolution abstraite, indéfinie » provenant presque exclusivement de l'aspect subjectif au détriment de tout processus d'objectivation et d'extériorisation (LUKÁCS, 2012, p. 540).

Dans la représentation qu'on donne ci-dessous (image 7), l'image de la multitude apparaît, dans un premier plan, dépourvue de couleur car « toutes les couleurs qui chatoyaient au sein de la population se fondent dans le gris » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 8). Comme le correspondant négatif de l'Empire mondialisé, la multitude subsumée au pouvoir impérial est aussi hiérarchiquement inférieure à cette bête qui est aujourd'hui représentée par cet Empire postmoderne. Ce qui justifie l'image de la multitude pyramidale est le fait qu'elle en est le correspondant direct, c'est-à-dire qu'elle correspond au négatif de l'image colorée qui représente la nouvelle configuration mondiale – cet Empire postmoderne – à la façon *polybienne*.

Image 7 – L'image antinomique de l' « Empire postmoderne versus la multitude des pauvres »



Dans ce contexte, le déterminisme subjectiviste coïncide avec « la persistance de l'instabilité et de l'incertitude dans l'ordre global actuel », moment conceptuellement fragile qui « doit nous amener à comprendre qu'il ne s'agit pas là de conditions objectives mais plutôt du résultat de conflits et d'antagonismes difficiles à identifier » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 339). Ainsi, au niveau de la relation antinomique entre la multitude et l'Empire et en termes d'imprécision d'un projet politique, il est clair que « la multitude se trouve dispensée de l'étape de la conquête du pouvoir » (VERGNE, 2007, p. 1). En ce sens qu'aujourd'hui « nous avons besoin d'une révolution dans la vie, ou de la vie » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 344), la multitude des pauvres « doit simplement parachever le mouvement de dissolution de l'État déjà engagé dans le cadre de l'Empire et vivre le communisme sans entrave » (VERGNE, *op. cit.*).

Pourtant, la cristallisation ou la réification de ce moment historique, marqué par le pouvoir de l'Empire et par la résistance de la multitude, demeure un point faible de la théorie negriste. La réalité, par contre, reste dynamique et riche en

déterminations. Sous cet angle, « le point de fragilité essentiel » de cette théorisation consiste dans « l'affirmation de cette scène "impériale" comme scène unique » (RANCIÈRE, 2002, p. 1). Le résultat opérationnel c'est la reproduction mécanique des images archétypales déclarées non-dialectiques, pour reprendre quelques éléments de la pensée blochienne (1981, p. 68) :

un énoncé faisant sens vise toujours à dire ce qu'est quelque chose ; aussi l'énoncé atteste-t-il une relation entre la multiplicité donnée des quelque-chose et leur Que qui les englobe toujours dans sa généralité. De tels énoncés déterminants sont d'ordre catégoriel, c'est-à-dire qu'ils portent sur le comportement effectif et sur la nature des figures comme déterminations essentielles ; les formes de l'être-là concernent, sous l'angle de son relatif accomplissement, la constitution en figures, la nature qui sort d'elle-même et constitue les figures. Une ouverture est requise, et cette ouverture est tout particulièrement requise également pour chaque représentation ayant cours aujourd'hui et pour le contenu de catégories encore nullement dégagé de nos fixations idéologiques et de leurs coquilles de classe.

De la même façon, la construction théorique de la multitude *versus* l'Empire postmoderne telle qu'elle est proposée par Negri et Hardt, basée sur une certaine vision du système capitaliste mondialisé sous le signe du capital cognitif, s'oppose effectivement de l'approche du nouvel impérialisme, celui qui comprend la totalité contradictoire du phénomène de la mondialisation tant du point de vue du capital, que des différentes formes d'existence étatiques. Cela évoque aussi ce passage de l'ouvrage de Lukács (2009, p. 113), selon lequel

il ne peut échapper à personne que dans de pareils cas les attitudes d'approbation et de refus du système dominant présentent deux côtés des gradations significatives, de la simple adaptation jusqu'à la rébellion ouverte, de la nostalgie d'un passé qui ne connaissait pas encore les conflits du présent jusqu'à l'aspiration à un avenir qui ne les connaîtra plus, etc. S'opposant l'une à l'autre au sein de l'être social, elles en constituent ainsi les déterminations. Ce que, dans de tels cas, nous considérons sur le plan social objectif comme généricité présente, apparaît certes immédiatement et en pratique comme le résultat de ces forces en lutte, mais l'essence de cet être social s'exprime justement dans ces luttes, où leur manifestation généralisée et leurs antagonismes réels incarnent l'essence objective de la généricité en question, plus profondément et complètement que ne le fait l'issue réelle des luttes.

Différemment de l'ontologisation negriste, il s'agit donc de considérer le caractère social de l'homme ainsi que la dynamique historique pour saisir les enjeux de ce processus de réalisation pleine de la généricité humaine, en opposition à l'impérialisme global.

5.2 LES NOUVELLES FIGURES DE LA MULTITUDE POSTMODERNE

La configuration de l'Empire en formation a changé depuis les premiers écrits negristes, tout en considérant en 2012 la défaite de la grande stratégie des États-Unis afin d'établir un ordre unipolaire, bien que cela ne donne pas lieu au multilatéralisme qui « s'est déjà écroulé sur ses fondations pourries » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 390). Dans ce cas, où l'on est face à une voie sans issue, car « toutes les versions du socialisme et de la gestion étatique ont déjà montré leur incapacité à développer les forces productives biopolitiques » (*ibidem*), il reste le constat presque évident aux negristes que « l'économie capitaliste continue pourtant de fonctionner » maintenant sous l'égide d'un Empire.

Du point de vue descriptif negriste, comme on a pu voir, cet Empire s'appuie « de manière quelque peu ironique sur l'éloge que fait Polybe de la Rome antique » (*ibid.*, p. 393) : il est toujours possible d'envisager « sa constitution mixte comme une structure pyramidale qui associe un monarque unique, une aristocratie restreinte et une base (pseudo-) démocratique plus large » (*ibid.*). Il faut ici remarquer que cette opération théorique transpose à cette nouvelle configuration du capitalisme mondial une théorie de l'antiquité de manière aussi superficielle.

Sans plus de détails conceptuellement explicatifs, les negristes se sont senti de plus en plus disposés à accepter la nécessité d'une affirmation unilatérale du pouvoir occidental face au reste du monde, pour de cette façon pouvoir justifier son cadre d'analyse abstraite sur le nouvel ordre global impérial. C'est ainsi que les negristes assurent le caractère prédateur du capital « dans la mesure où il cherche à accaparer et à exproprier la richesse commune produite de manière autonome » (*ibidem*, p. 211-212).

Dans le contre-mouvement, à l'ère du capitalisme cognitif, les singularités pauvres de la multitude à travers « le travail cognitif et affectif produit en règle

générale une coopération indépendamment de l'autorité capitaliste, y compris dans les circonstances où l'exploitation et les contraintes sont les plus fortes » (p. 210). Les negristes théorisent cette contre-offensive comme si ces singularités fussent déjà émancipées et produisissent librement pour le maintien du règne du *commun*. Au-delà de la pyramide impériale, cela illustre que l'une des grandes difficultés pour « les théoriciens du gouvernement global consiste sur le fait que la distribution mondiale du pouvoir militaire est excessivement inégale et se calque strictement avec la distribution aussi inégale du pouvoir économique » (CALLINICOS, 2003, p. 34).

La conjoncture actuelle, après l'expérience du « cycle des luttes qui a débuté en 2011 » porte la marque de la segmentation de la *multitude des pauvres* en « multitudes » (HARDT, NEGRI, 2013b, p. 7), d'où émergent sur la scène politique « quatre figures principales de la subjectivité » (*ibidem*, p. 13). Aussi, la reconnaissance du fait que la dimension nationale ou locale est toujours importante au niveau des mobilisations pour *un autre monde*. Enfin, de manière contradictoire par rapport aux premiers écrits dans lesquels on ne pouvait pas prendre ces manifestations comme la continuation d'un cycle de luttes, pour les negristes « chacune de ces luttes est singulière et indexée à des conditions locales spécifiques » mais qui « peuvent articuler sans contradictions les conditions singulières de combats menés localement à une lutte globale et commune » (*ibid.*, p. 10 ; 11).

Au sens des mouvements sociaux contemporains, il y a encore le côté nomade de la multitude globale, autrefois saluée et qui a subi un coup sec car « les mouvements restent en place et refusent de se déplacer, ils sont profondément structurés autour de questions sociales locales et nationales » (*ibidem*, p. 11). Incontestablement, du point de vue de l'approche de l'utopie concrète on voit qu'à travers ces « simples images-souhaits, l'idéal apparaît ici en opposition très nette avec la réalité sociale et, en même temps, dans un éloignement particulièrement impuissant par rapport à elle » (BLOCH, 2002, p. 236).

Pour les negristes donc, la nouvelle crise économique, devenue politique et sociale, produit de la même façon des nouvelles « figures de la subjectivité », parmi lesquelles se trouvent principalement quatre, à savoir, les figures de l'*endetté*,

du *médiatisé*, du *sécurisé* et du *représenté*. Ces *figures* incarnent et éternisent les « subjectivités pauvres » (HARDT, NEGRI, 2013b, p. 13). En tant que multitude des pauvres, ces *figures* ont encore la formule pour inverser la logique dominante répressive et devenir ainsi des « figures de la puissance » (*ibidem*, p. 14). Par cette démarche subjectiviste qui ne tient compte que des sentiments et des désirs individuels (des singularités), que d'une certaine manière refuse, méprise ou ignore quelques faits importants concernant la réalité objective contemporaine, « l'histoire n'a une logique que lorsque la subjectivité règne » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 291).

La première de ces *figures* correspond au sujet passif de la transformation économique et sociale opérée au niveau de l'hégémonie de la finance et des banques où la « dette nous contrôle » ; c'est bien à la *figure* de l'*endetté* que Hardt et Negri font référence. Enfin, pour les negristes, la condition générale de la vie sociale réside actuellement sur le fait d'être endetté, condition qui peut connaître « seulement la destruction » (*idem*, 2013b, p. 21), surtout par le constat que dans les circonstances présentes, « l'exploitation est principalement fondée sur la dette d'une vaste multitude, salariée et non salariée » (p. 22 ; 23). C'est pour se sortir de cette condition d'endetté, que pour la nouvelle *figure* de la pauvreté « il lui faut parvenir à reconnaître, à saisir et à briser, pour devenir enfin libre » (p. 24).

Avec cette logique, les negristes à la suite de l'approche en termes de régulation, réalisent dans l'image du capitaliste financier, spécialement du rentier le vilain de cette ère postmoderne comme si le capitaliste industriel n'était plus capable d'explorer et d'opprimer les *pauvres* gens ; alors que « la caractéristique principale du capitalisme contemporain ne réside donc pas dans l'opposition entre un capital financier et un capital industriel, mais dans l'activation de la concurrence (hyper-concurrence) entre capitaux que permet la financiarisation » (HUSSON , 2006, p. 233). D'une manière plus générale, ces deux formes constituent, résumait Besancenot, « les différentes facettes du capital, aussi bien celles liées à la spéculation financière que celles liées à l'exploitation au travail » (BESANCENOT, 2014, p. 39).

Les banques ne forment pas un monde séparé de tout le reste. Elles opèrent de manière complémentaire à l'investissement et profitent lorsqu'elles développent une activité requise par leurs partenaires du commerce et de la production. Le système se reproduit avec de

formes de crédit qui inexorablement ressuscitent la spéculation. Lorsqu'on observe la tyrannie de ceux qui personnifient la finance en tant qu'un fléau divorcé de l'accumulation, on oublie aussi la place stratégique que les banquiers occupent à ces jours dans la réorganisation générale du capitalisme libéral. Cette gravitation a contribué pour imposer l'essor général du taux d'exploitation revendiqué par toute la classe dominante. Par l'intermédiaire de son contrôle du crédit, les banquiers définissent aujourd'hui le cours de l'ajustement demandé par tous les capitalistes et ils commandent les incisives chirurgies sociales exigées pour que le système se reproduise. Loin d'introduire une distorsion dans le capitalisme contemporain, ils continuent à agir en fonction des besoins de ce mode de production (KATZ, 2010, p. 4-5).

D'ailleurs comme l'expose Marx dans le troisième livre du *Capital* (voir le Tableau 3) il est tout à fait authentique que « la finance n'est pas le parasite ou la sangsue du capitalisme industriel, elle n'est que le corollaire logique d'une machine économique dont l'objectif consiste à générer toujours plus de profits, et par tous les moyens nécessaires. Elle est naturellement liée au capitalisme productif » (HARDT, NEGRI, 2013b, p. 39-40). C'est tomber dans la pure réification bourgeoise de ne souligner que l'aspect superficiel de l'exubérance financière, ainsi que les inégalités de revenu.

On se tourne vers la deuxième *figure* qui doit être détruite selon le raisonnement des negristes, celle du *médiatisé* – les vraies victimes « des gouvernements répressifs qui s'efforcent de limiter l'accès aux sites Web, de fermer les blogs et les pages Facebook, d'attaquer journalistes et d'une façon générale de bloquer l'information. » Au-delà de cela, le problème posé par les negristes se configure au contraire, par l'excès « d'information, de communication et d'expression » quand pour eux tout en donnant suite à la perspective *deleuzienne* « ce n'est pas d'information et de communication, mais de silence dont nous avons souvent besoin pour qu'il puisse y avoir de la pensée » (*ibidem*, p. 25).

Paradoxalement, les negristes croient « que le médiatisé est plein d'information morte qui suffoque sa capacité à produire de l'information vivante » (*ibid.*, p. 27). Nonobstant, le contraire peut aussi avoir un effet pervers : l'absence d'informations peut nous rendre aliénés par rapport à ce que se passe au niveau de la réalité concrète dans le cadre de la globalisation capitaliste qui « a épuisé les

réserves symboliques et langagières qui ont longtemps enrichi la diversité culturelle et dont la liquidation importe un conformisme passif et pauvre. Il serait utopique d'espérer le renversement immédiat de ce capitalisme en communisme » (TOSEL, ca. 2009, p. 15). De même, ce qui est implicite dans ce discours c'est la puissance de la multitude de provoquer des mobilisations en s'utilisant de ces médias, mais il « reste à savoir si cette performance réussie de mystification des médias a le pouvoir de provoquer des formes de mobilisation contre les puissances internationales du capital » (RANCIÈRE, 2008, p. 82).

Cela dit, l'idéologie sécuritaire et la généralisation de l'état d'exception auraient favorisé l'émergence de la troisième « figure subjective de la crise néolibérale en proie à la peur et aspirant à la protection », à savoir, du *sécurisé*. La prison postmoderne post-terrorisme avec les contrôles de sécurité et de surveillance généralisés a créé la « figure » du sécurisé dont la participation, selon les negristes, « fonctionne comme une sorte d'entraînement ou de dressage de nos désirs et de nos espoirs, mais aussi, surtout, de nos peurs » (p. 19 ; 35). Cette « figure » devrait être aussi détruite au nom de la démocratie du commun.

Plus qu'une *figure* qui doit être détruite, le sécurisé est victime de la réelle domination par l'idéologie sécuritaire antiterroriste, comme une réalité configuré post l'événement du 11 septembre 2001, dont les conséquences atteignent la dignité humaine de la classe dangereuse des "quartiers", du moment que parmi les conséquences « légales » entraînées par ces attentats il y a « le fameux *Patriot Act*, approuvé par le Congrès américain un mois après, légalisait toute une série d'intrusions policières dans la sphère privée des citoyens américains, tout en étendant des opérations dispensées de l'obligation de publicité qui est généralement considérée comme l'une des pierres d'assise des régimes démocratiques » (COLLIOT-THÉLENE, 2011, p. 180). Sans oublier le côté inhumain d'un système fait par l'homme, qui finalement le fait tomber dans l'aliénation, au sens d'une construction qui échappe à son intention, à sa conscience, à son contrôle, tout en devenant pour ainsi dire une réalité oppressive, une détermination très importante de la lutte des classes.

Enfin, la quatrième *figure* de la subjectivité de la crise correspondante à la pensée de Hardt et Negri et qui constitue « le terrain social sur lequel et contre lequel

les mouvements de résistance et de révolte doivent agir » est celle du *représenté*, en tant que fruit de la corruption de ce modèle de démocratie hérité de la modernité (HARDT, NEGRI, 2013b, p. 38) ; cette société du représenté « est aussi due à un véritable suicide des capacités entrepreneuriales, liquéfiées par l'hégémonie du capital financier », une société de ce contexte globalisé dans laquelle « les structures de participation sont invisibles » (*ibidem*, p. 39), tout en conduisant le représenté à une impasse d'où il « assiste à l'effondrement des structures de la représentation mais il n'entrevoit aucune alternative et se trouve renvoyé à sa peur » (*ibid.*, p. 38).

À la multitude des pauvres gens il ne reste que « l'insurrection contre ces figures subjectives appauvries et *dépotentialisées* » (p. 42), telle que les negristes ont esquissée dans une déclaration qui ne se veut pas être proclamé comme le manifeste de la multitude postmoderne. Cependant, pour eux ces *figures* ont la capacité de rompre avec ce cycle de domination auquel elles sont soumises pour devenir des « figures de la puissance », une inversion qui résulte seulement « d'un *kairos* subjectif qui brise » (p. 45), selon l'optique negriste, ces relations de dominations qui perpétuent l'existence même de ces qui sont les quatre « figures subjectives de la crise néolibérale » (p. 19).

Mais au-delà de ce côté nébuleux du capitalisme impérial qui produit toutes ces *figures* grises, à l'instant subsumée à ce pouvoir qui essaye de renverser la logique du futur commun, il est sûr pour les negristes que « nous pouvons déjà reconnaître – dans l'autonomie de la production biopolitique, la centralité du commun et leur commune séparation de l'exploitation et du commandement capitaliste – la formation de la nouvelle société dans la coquille de l'ancienne » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 301).

5.3 LE « DEVENIR-PRINCE » DE LA MULTITUDE DES PAUVRES

Le désir de la multitude est de construire une « démocratie authentique et universelle, fondée sur des relations d'égalité et de liberté » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 90). Outre cela, ils réclament un « retour au XVIII^e siècle », précisément à la conception de démocratie de cette époque, ou encore « à l'image de ceux qui furent

proclamés au cours des révolutions » de ce siècle (*idem*, 2013, p. 14), une fois que pour eux, ce concept « n'était pas aussi corrompu qu'il ne l'est aujourd'hui » (*idem*, 2004, p. 352).

La nouveauté théorique auquel ces auteurs sont arrivés face à ce nouveau moment des luttes, réside sûrement dans le *devenir-prince* de la multitude, une référence presque littérale à l'idée gramscienne du *prince moderne*. Cependant, le côté « moderne » est fortement rejeté par les negristes qui exaltent le sentiment d'antimodernité, et « c'est ainsi que les mots se calent sur la réalité idéologique des temps ; qu'ils se modèlent et se transforment avec les transformations des (mauvaises) habitudes des hommes » (GRAMSCI, 2012, p. 204). Mais l'acception postmoderne de ce « devenir-prince » diffère beaucoup du « prince moderne » gramscien.

Le parallèle tracé par Gramsci par rapport au *prince* de Machiavel – une sorte de personnalité exceptionnelle – sert à éclairer la nécessité de s'écrire sur *Le Prince Moderne*, « sur le *prince collectif* autrement dit le parti de la classe ouvrière » d'un type nouveau, la seule « figure » capable d'agir pour l'unification graduelle. Avec ce *prince moderne* « on entend créer *ex novo*, d'une manière originale, une volonté collective qu'on orientera vers des buts concrets et rationnels, mais évidemment d'un concret et d'un rationnel qui n'ont pas encore été vérifiés ni critiqués par une expérience historique effective et universellement connue » (GRAMSCI, 1977, p. 423 ; 428).

De manière général, ce genre de « prince collectif » prétendait dans la perspective gramscienne réaliser une unité beaucoup plus profonde de la « volonté collective nationale-populaire », en supprimant l'anarchie des moyens de production, tout en donnant aux hommes la possibilité d'une authentique libération, ainsi qu'en ouvrant des perspectives d'unification culturelle du genre humain tout entier. « Le prince moderne, le mythe-prince, ne peut être une personne réelle, un individu concret ; il ne peut être qu'un organisme, un élément complexe d'une société, dans lequel a pu déjà commencer à se concrétiser une volonté collective reconnue dans l'action où elle est affirmée partialement » (*ibidem*, p. 421-422).

Aussi, pour Gramsci (p. 422) « cet organisme est déjà fourni par le développement historique, et c'est le parti politique : la première cellule où se

résumé des germes de volonté collective qui tendent vers l'universalité et la totalité ». Mais dans la contemporanéité politiquement corrompue, une action d'un tel type ne sera guère caractérisée par la fondation même des nouveaux espaces sociaux. Cela veut dire, au-delà de Gramsci, qu' « il faut renoncer au vieux schéma kautskyste, repris par Lénine, d'un parti intellectuel collectif qui apporte la perspective juste au prolétariat ou aux exploités, et se tourner vers une conception plus complexe de la question » (VINCENT, 2004, p. 59) de l'émancipation humaine. En ce sens il importe de souligner que « le parti n'est pas une lente accumulation de forces, il est un appel à l'élargissement de l'expérience de ceux qui se tournent vers lui » (*ibidem*, p. 60). Car, il faut tenir compte aussi qu'à l'origine du signifiant de « ce qui caractérise le parti, c'est la recherche de confrontations audacieuses sur ce qu'il faut entreprendre pour changer les conditions de lutte, pour débusquer les adversaires et les dépouiller de leur apparente toute puissance » (p. 60).

Pourtant, vis-à-vis des mobilisations actuelles, les negristes, au fond « hésitent entre les vieilles théories de l'ultra-impérialisme et de l'effondrement, et le repli postmoderne sur des résistances et des subjectivités en miettes » (BENSAÏD, 2001, p. 11-12) et ont réfléchi sur ce qui peuvent devenir lesdits mouvements de la « multitude des pauvres » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 21) tout en « radicalisant le propos et supprimant la capitale de l'Empire » (BENSAÏD, *op. cit.*, p. 11). C'est la dimension objective qui est négligée par les negristes, alors qu'

il n'existe que des degrés d'évolution de la pratique humaine, dont les déterminations socio-historiques, dialectiques, peuvent être génétiquement démontrées, et qui, conformément à leurs conditions et exigences, dans des modes d'expression divers, avec des contenus et des formes diverses, produisent socialement leur essence qui repose toujours sur des décisions alternatives, la reproduisent, la développent, la problématissent, etc. (LUKÁCS, 2012, p. 53).

Enfin, pour les negristes « le *devenir-prince* est le processus par lequel la multitude apprend l'art de s'autogouverner et invente des formes démocratiques d'organisation sociale durables » (*ibidem*, p. 10). En plus, les termes pour définir le commun ont évolué du moment où « nos façons de communiquer, de collaborer et de coopérer ne sont pas seulement fondées sur le commun, mais elle se produisent à leur tour, dans une spirale dynamique et expansive » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 9)

vers le moment où tautologiquement le commun est à présent saisi comme « la richesse commune du monde matériel – l'air, l'eau, les fruits du sol et toutes les libéralités de la nature », puis « aussi et surtout les connaissances, les langages, les codes, l'information, les affects, etc. ».

Enfin, cryptographiée par Dardot et Laval (2014, p. 189), « le commun serait alors plutôt la dimension cachée et la condition ignorée du capitalisme le plus moderne. Il est non pas ce qu'il détruit, mais ce qu'il exploite et, dans une certaine mesure, ce qu'il produit », celui qui à présent « se trouve donc dans une situation paradoxale puisqu'il est à la fois un fondement ou une présupposition et le résultat d'un processus ». D'où l'idée confuse selon laquelle, le commun serait à la fois une prémisse – le commun pour construire le nouveau –, mais aussi, il semble, le résultat où cette multitude veut y arriver : « ce n'est pas "être commun" que notre analyse doit viser mais "construire le commun" » (HARDT, NEGRI, 2004, p.186).

En fait, la totalisation présentée par Negri et Hardt dont « le but principal est d'élaborer les bases conceptuelles sur lesquelles un nouveau projet de démocratie puisse se construire » (*ibidem*, p. 11), ne constitue pas un ensemble suffisamment cohérent du point de vue théorique vis-à-vis des affirmations ouvertes généralement posées par ces auteurs pour rendre intelligible cette équivoque lecture de la conjoncture actuelle.¹²¹ Pour les negristes, il s'agit du « déclin du pouvoir des États-nations » et de l'émergence d'une nouvelle configuration où « la géographie du développement inégal et les lignes de division et de hiérarchie ne se trouveront plus sur des frontières stables, nationales ou internationales, mais sur des limites fluides infra- et supranationales » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 404 ; 406).

Pour une sociologue proche des negristes, l'avènement de l'impérialisme à la fin de XIX^e siècle et sa consolidation au début du siècle suivant correspondait à une « ère hypernationale », marqué par les monopoles, le colonialisme, le militarisme, etc. (SASSEN, 2009, p. 102). Celle-ci soutient que « de fait, c'est la nouvelle littérature sur l'empire, plus que les focalisations sur le FMI et l'OMC, qui rend le mieux compte de la profondeur des changements potentiels. Même si Sassen (2009, p. 370) n'est pas toujours d'accord avec certaines des analyses

¹²¹ Elle est basée, parmi d'autres, sur les analyses de Sassen (2009) à propos de la configuration planétaire actuelle qui « nous offrent une base solide pour explorer ce nouvel ordre mondial » (idem, 2012, p. 323).

proposées par les negristes, puisque sa conception gravite autour d'un nationalisme institutionnaliste ou d'une sorte d' « ultra-impérialisme » de « désassemblage du national » (FARIAS, 2013, p. 59), où, selon l'analyse des negristes, « le mondial est au cœur du national, tout comme le national est au cœur du mondial » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 323).

En bref, c'est donc une généralisation vague tant au niveau de la configuration mondiale de la disparition des États-nations à l'ère postmoderne d'émergence d'un nouveau Empire ouvertement né en crise,¹²² qu'au niveau du rapport de l'ensemble du prolétariat contre cette nouvelle configuration (dans ce cas spécifique, de la multitude *par opposition* à l'Empire), malgré les efforts « d'écrire dans une langue accessible à tous, de définir les termes techniques et d'expliquer les concepts philosophiques » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 11). En effet,

La constitution de la multitude apparaît d'abord comme un mouvement spatial qui constitue la multitude dans un lieu sans limites. La mobilité des matières premières – dont celle, toute spéciale, qu'est la main-d'œuvre – a été présentée par le capitalisme, depuis sa naissance, comme la condition fondamentale de l'accumulation. Les types de mouvements des individus, des groupes et des populations que nous trouvons aujourd'hui dans l'Empire, ne sauraient toutefois être totalement soumis aux lois de l'accumulation capitaliste – elles débordent à tout moment et brisent les barrières de la mesure. Les mouvements de la multitude désignent de nouveaux espaces et ses voyages établissent de nouvelles résidences. L'autonomie du mouvement est ce qui définit le lieu propre à la multitude. Les passeports et autres documents légaux seront de moins en moins capables de réguler nos mouvements à travers les frontières (*ibidem*, p. 477).

En dépit de la faiblesse de l'analyse du « désordre et de la complexité de la situation globale actuelle » (*idem*, 2013a, p. 336) de l'impérialisme, cela ne nous « oblige pas à sombrer dans une nostalgie rétrograde des États-nations » (BENSAÏD, 2008, p. 90), ou du réformisme fordisme à la manière des approches de la régulation.¹²³ Mais, la croyance au pouvoir de libération du monde positivement

¹²² Puisque « leur hypothèse ne s'appuie pourtant sur aucune analyse sérieuse du procès de concentration et centralisation du capital, de réorganisation géopolitique de ses espaces d'accumulation, ou des nouvelles stratégies de réarmement et d'intervention militaire » (BENSAÏD, 2008, p. 239).

¹²³ À propos de la « nostalgie du fordisme », voir Ruy Braga (2003).

par la puissance de la *multitude* est une constante perceptible à mesure qu'on avance la lecture des ouvrages de Hardt et Negri.

Toutefois, en ce moment de crise du capitalisme globalisé¹²⁴, ils ont conclu au plan subjectif que les armes propres à la force biopolitique de la multitude, « la pauvreté et l'amour semblent sans doute trop faibles pour renverser les puissances dominantes actuelles et développer un projet du commun » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 16). Cela au détriment d'une perspective qui privilégierait « stratégiquement les médiations sans lesquelles la politique serait condamnée à se dissoudre dans l'impolitique au lieu de s'y opposer » (BENSAÏD, *op. cit.*, p. 90). Pour enfin poser de façon réflexive la problématique de l'émancipation humaine au niveau tant de la question sociale que de la question politique actuelle.

En ce sens, l'amour de la multitude, ce sentiment qui risque de tomber dans le mysticisme, incarne « les mystères que l'on rencontre dans le verbiage profond d'aujourd'hui », reflètent même « un idéalisme en arrière » éloigné « d'une praxis en avant », pour devenir une « praxis-des-cœurs ». À l'opposé, « l'amour humain, pour autant qu'il soit clairement compris comme amour de l'exploité », et des opprimés, au même temps qu'il « progresse vers la connaissance réelle, est sans conteste un principe actif indispensable » (BLOCH, 1991, t. I, p. 329-330) pour bouleverser l'ordre actuel.

En outre, les negristes semblent sous-estimer le pouvoir de contrôle des institutions capitalistes à propos de cette élaboration autour de la multitude et de l'Empire postmodernes, surtout de l'idée de l'autonomie ontologique de la multitude. Parfois, c'est la démarche inverse où ils croient excessivement à la résistance du travail vivant au procès de marchandisation, à la chosification des relations « à son incorporation au capital » (GARO, 2013, p. 231) et somme toute à la déshumanisation de l'homme. D'après cette idée, pour les negristes le « lieu nouveau » est déjà en voie de constitution dans le « non-lieu » de l'Empire (HARDT, NEGRI, 2000, p. 269) et de cette façon-là, la « classe globale » de « coproducteurs de l'immatériel » (DARDOT, LAVAL, MOUHOUD, 2007, p. 240) – la multitude – vient

¹²⁴ D'ailleurs, pour les negristes, « il faut comprendre la crise selon des termes subjectifs » (*ibidem*, p. 426).

à remplacer paradoxalement le vieux mythe de l'existence d'une classe universelle, même si

la multitude des pauvres, les forces de l'altermodernité et les forces biopolitiques productives, sont toutes de plus en plus autonomes et excèdent les formes de mesure et de contrôle qui les maîtrisaient autrefois. Nous devons descendre une fois de plus sur le terrain du commun afin de poursuivre notre analyse et examiner les alternatives naissantes pour contester et enfin remplacer la domination impériale (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 397-398).

À ce propos, la finance globalisée n'est pas autant imaginaire que théorisent les negristes. Certes le capital s'est mondialisé et les investissements propres à ce stade peuvent même dans quelques situations (et il le fait) ignorer les frontières nationales voire régionales, pourtant il n'est pas devenu *apatride*. Dans le cadre de l'impérialisme global, par exemple, derrière la finance, comme l'expriment de nombreux militants, il n'est donc pas difficile de pister des pays, des structures et d'identifier leurs responsables, qui ont des noms et des prénoms. La projection de ce capital est globale, mais ses propriétés et ses propriétaires ont une base clairement nationale. Les profits des activités du système financier « écoulent de diverses parties du monde pour ses matrices, et les crédits nécessaires pour financer ses opérations mondiales sont obtenus convenablement par ses banques nationales » (BORÓN, 2002, p. 51). Enfin, « le capital accepte d'être un peu bigarré mais pas question de toucher aux bijoux de famille » (BESANCENOT, *op. cit.*, p. 34).

Au fil de l'analyse critique proposée par les negristes, l'abstraction autour de la figure du sujet politique de la transformation sociale n'a pas pu se montrer clairement une fois qu'elle demeure centrée sur l'aspect subjectiviste. Cette faiblesse chez eux se confirme aussi dans le mesure où

la représentation subjective ou l'intention d'une position téléologique reste une simple idée, ou une velléité sans conséquences, si elles ne s'accompagnent pas du déclenchement de séries causales dans la nature inorganique ou organique, directement ou par d'amples médiations (LUKÁCS, 2012, p. 50-51).

Les applications negristes du concept de multitude à la réalité concrète semblent faire corps avec le grand récit de la postmodernité. Ce concept est la

tentative, à contre-sens, de faire revivre le projet de la lutte des classes à travers l'ensemble des *singularités productives*, puisque contradictoirement « les gens ne sont pas capables spontanément, par nature, de coopérer les uns avec les autres librement et de gouverner le commun ensemble » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 511). Il s'agit de réaliser cette « tâche extraordinaire qui est : ouvrir la propriété privée à l'accès et au bénéfice de tous ; transformer la propriété publique contrôlée par l'État en commun » (*idem*, 2013b, p. 129) ; et également dans ces circonstances particulières, de « découvrir des mécanismes permettant d'administrer, de développer et de soutenir la richesse commune à travers la participation démocratique » (*idem*, 2013b, p. 130).

En ce moment de crise du capitalisme, les negristes réélaborent aussi la conception de l'Empire, faute d'une analyse dialectique et littéralement situationniste, pour conclure que « l'épuisement de l'hégémonie américaine » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 304), au moment où « d'autres puissances avaient déjà décidé que l'action internationale des États-Unis – guerres, aventures unilatérales, modèles économiques, etc. – ne servait plus invariablement leurs propres intérêts ». Cela face à « l'impossibilité du multilatéralisme », une fois que pour les negristes on est devant l'échec du coup d'état nord-américain sur le système global, celui qui avait en tête « la tentative de créer un ordre unipolaire » (*ibidem*, p. 299) pour faire, selon eux, de l'Empire émergent un impérialisme à l'ancienne. Le monde postmoderne ne se présente comme un monde ni unipolaire, ni multipolaire – c'est plutôt une structure hiérarchique où « il existe beaucoup plus de centres de puissance, et un bon nombre de ces pôles ne sont pas des États-nations. » (*Ibid.*, p. 297).

Concevant l'idéal « par l'abstraction d'une théorie » ils relèvent d'un rappel de l'ironie de Bloch : ils écrivent sans se rendre compte qu'en général « plus ces idéaux sont abstraitement élevés, c'est-à-dire supra-historiques, et d'autant plus sûrement il en sort un autre, lors de la prétendue réalisation concrète ; et l'idéal dégénère en hypocrisie, ou, dans le meilleur des cas, devient le lieu de ralliement de nostalgies douteuses et viciées » (BLOCH, 2002, p. 239). C'est ainsi, par exemple, la nostalgie des temps et des idéaux des révolutionnaires du XVIII^e siècle, caractéristique d'un « anticapitalisme romantique » (LÖWY, 1979) fondamentalement passéiste, qui nie la perspective matérialiste de l'histoire.

En ce qui concerne la grande crise du capitalisme depuis 2008, selon la spéculation negriste, une « crise n'est pas synonyme d'effondrement, et les contradictions du capital, quelle que soit leur gravité, n'impliquent jamais en elles-mêmes sa fin ni ne créent une alternative à la domination capitaliste » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 225). Mais, « nous pouvons suivre une ligne de fuite, en transformant les relations de production et le mode d'organisation sociale dans lesquels nous vivons » (*ibidem*, p. 228). De cette manière, les negristes ne cherchent pas à analyser en quoi consistent les éléments en lutte dans cet affrontement... se contentant de nier la catastrophe elle-même.

À la manière de l'ancienne économie politique bourgeoise, leur discours consiste donc à « falsifier les faits économiques les plus simples et, plus particulièrement, à affirmer l'unité face à la contradiction » (MARX, 2009, p. 85). Cela est la conséquence de l'absence de la raison dialectique, alors qu'en matière méthodologique, « les contradictions dans la pensée et la conscience subjectives des hommes ont un fondement objectif et réel [...] les réalités ont, non seulement plusieurs aspects, mais des aspects changeants et contradictoires » (LEFEBVRE, 2012, p. 24).

Pour le negrisme, il faut « trouver une solution positive et non dialectique au problème de la transition qui conduit vers la démocratie par des moyens démocratiques » une fois qu'à ce compte-là « construire la multitude est donc un projet d'organisation démocratique qui se donne la démocratie pour but » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 513). On attire l'attention pour le fait que la multitude demeure contradictoirement un projet situé dans l'avenir pas si lointain d'un communisme, alors qu'historiquement, selon l'ironie de Bensaïd (2011, p. 103), la porte étroite par où peut encore faire irruption un possible intempestif reste encore entrouverte.

En dépit de l'optimisme de la raison et leur esprit communiste déclaré ou leur gauchisme extrême, le problème des negristes face à l'histoire, comme Gramsci le disait déjà à propos des fatalistes modernes (2012, p. 58), « n'est pas qu'ils ne voient pas clairement dans les choses, ou qu'ils ne soient pas capables d'envisager des solutions pour les problèmes les plus urgentes, ou pour d'autres problèmes qui, s'ils exigent plus de savoir et de temps, n'en sont pas moins urgents eux aussi » ; le problème consiste sur le fait que « ces solutions restent superbement infécondes »

(*ibidem*). Il s'agit de rejeter l'idée d'une sortie purement philosophique et subjectiviste de l'exploitation postmoderne. Puis, vis-à-vis de la perspective negriste on peut aussi reprendre une pertinente remarque critique de Korsch (1975, p. 263), qui soutient que

Le contenu d'une doctrine (système théorique, toute combinaison de signes langagiers, de phrases, servant à énoncer et à appliquer une théorie) n'est élucidé que si l'on peut le rattacher au contenu de la formation socio-économique considérée et aux intérêts matériels de classes déterminées de cette société.

Enfin, ce genre d' « ivresse révolutionnaire » née d'une sorte de communisme croyant qui met « en marche uniquement la volonté subjective de changer le monde, mais sans aucune méthode pour ce faire » demeure pour autant « abstraite et mythologique » (BLOCH, 1978, p. 122). Au sens de la praxis révolutionnaire,

on n'a donc jamais affaire à une stricte séparation des sphères, mais au contraire à des processus d'interactions très complexes dans lesquels l'être social, au premier chef déterminé économiquement, amène les hommes à résoudre grâce à l'idéologie les conflits qui naissent de lui. Le contenu, la nature, l'intensité etc. de ces processus de résolution ont une physionomie sociale double : soit ils se bornent à régler la vie personnelle des individus, et dans ce cas les fondements économiques restent identiques et la transformation ne se manifeste que dans les réactions des individus à leur égard, soit ils résultent de l'intégration sociale des révoltes individuelles des mouvements de masses suffisamment puissants pour engager avec succès la lutte contre les fondements économiques des aliénations humaines actuelles (LUKÁCS, 2012, p. 464).

En ce qui concerne l'objet de l'approche des negristes, en somme, par l'utilisation de nombreuses métaphores lancées par eux pour essayer de rendre plus compréhensible le schéma contemporain du *biopouvoir* et de la résistance *des pauvres* par un *amour* immensément universel, il se dégage que l'ensemble des images qui configurent le cadre explicatif de la multitude opposée à l'Empire, réifie à la fois la dynamique contemporaine du capitalisme en crise, et la condition de la subjectivité révolutionnaire ainsi traitée.

Il s'agit d'une conception structuraliste d'une représentation abstraite qui véhicule sans doute certains vestiges de contenu, mais justement par le recours à des éléments typiques d'une antinomie qui apporte la marque, en principe, « d'une

agitation désordonnée qui n'est pas un mouvement » (BLOCH, 1981, p. 146), mais de l'ordre de la représentation : elle correspond à une contradiction affichée au moment même de son conflit, pétrifiée avec une telle rigidité qu'elle assume la forme d'une antinomie réactionnaire, au sens de la critique faite par Jameson (1997, p. 20).

Sous un autre aspect, ce genre d'approche structuraliste qui arrête le mouvement reste « quant à elle incontestablement prisonnière d'un recours archaïsante, en raison de son insistance sur la permanence d'une forme de présence qui demeure tournée vers le passé » (BLOCH, *op. cit.*, p. 152), spécifiquement à l'esprit incorruptible des révolutionnaires du XIII^e siècle. Ainsi qu'à la négation de la modernité et du socialisme comme le moment de la transition du capitalisme vers le communisme des hommes libres, de la réalisation de la généricité humaine. Au-delà de ce « leitmotiv de la remémoration » (*ibidem*),

il est encore important de noter que si les archétypes n'ont pas leur sort lié au destin de l'archaïque, les *catégories* ne sont pas plus qu'eux liées à l'époque de leur naissance et de leur validité, c'est-à-dire réductibles à des périodes d'une façon telle que chacune de ces époques aurait sa propre doctrine des catégories. Au contraire, on voit justement leur validité persister et surplomber l'histoire, tout en apportant son concours et son témoignage (*ibidem*, p. 153).

De son côté, tout en rejetant la dialectique de l'ontologie sociale et historique, Negri tombe dans « le radicalisme chic des rhétoriques de la résistance et procède d'une tentative récurrente, en des temps défensifs, de *purifier la contradiction* et d'éliminer toute médiation et représentation » (BENSAÏD, 2011, p. 22), pour ainsi éterniser le désir du bonheur, sans se rendre compte, que ce désir « ne se peignit jamais dans un avenir vide et totalement nouveau » (BLOCH, 1978, p. 128). Loin de là, pour réaliser cette passion « il fallait toujours fabriquer un passé meilleur » (*ibidem*). Finalement, au niveau de cette multitude de pauvres singularités en lutte contre l'Empire postmoderne – ce système tout puissant

qui semble capable de digérer toute opposition et d'intégrer toute contestation, il s'agit de faire comme si l'on n'appartenait pas à ce monde, comme si l'on pouvait s'installer provisoirement sur un ailleurs, dans une extériorité absolue au cercle vicieux de la domination, quitte à substituer aux protagonistes réels de la lutte historique un théâtre d'ombres où s'affrontent, non plus des classes ou des fractions de classes, des partis, des mouvements sociaux, mais des masses dissidentes informes (plèbes, multitudes, hordes

hirsutes) et un État totalitaire conçu à l'image d'un Goulag gigantesque (BENSAÏD, *op. cit.*, p. 22).

Il semble que « le déplacement de vocabulaire contribue à éliminer la question des médiations et de la représentation perçue comme le principal obstacle à l'émancipation » (*ibidem*, p. 23). Par contre « la transformation qui mène au *règne de la liberté*, ne peut s'opérer que grâce à une connaissance solide et la maîtrise toujours plus précise de la nécessité » (BLOCH, 1991, t. I, p. 337). Par cette étude du monde réel, cet archétype postmoderne semble venir d'une utilisation passéiste de certaines structures archaïques qui se perpétuent dans l'inaltérabilité ou dans l'incompréhensibilité du présent, « en types originaires persistantes que l'histoire se contente de travestir » (*idem*, 1981, p. 151).

Mais au lieu simplement de négliger les contributions des expériences situées dans le passé historique de l'homme, conçue avec discernement, « l'histoire elle-même, en tant que catégorie sectorielle, représente donc quelque chose de nouveau au sein du devenir organique dans son ensemble ». Comme telle, « cette non-contemporanéité relative par rapport au présent » doit être comprise au-delà, par exemple, de la manipulation opérée par l'idéologie réactionnaire du national-socialisme (*ibidem*, p. 179). Manifestement, le contraire s'affirme par la nécessité de « prendre en compte la persistance d'un modèle d'interprétation et l'inversion de son sens si nous voulons nous engager dans une véritable critique de la critique » (RANCIÈRE, 2008, p. 30).

Pour remplacer les formules purement fonctionnelles, la *multitude*, par exemple, « il faudrait un type de mesure en accord avec des contenus dialectiques animés et avec leurs quanta qualitatifs, c'est-à-dire leurs *figures-catégorielles* (BLOCH, *op. cit.*, p. 147).

Dans la suite de notre discussion, centrée précisément sur la catégorie-figure marxiste du *prolétariat*, une catégorie colorée par « les aspects conservables des archétypes », des types d'archétypes qui encore « peuvent être à la fois envisagés par la critique de l'idéologie et sous un angle spéculatif » : selon Bloch (1981, p. 153), « on peut les tirer du mythe pour les intégrer à l'imagination scientifique objective et au rapport qu'elle entretient avec son objet ».

De cette manière, sous le prisme de l'actualisation réalisée par certains marxistes contemporains, dont la contribution renouvelle l'esprit de l'utopie au sens d'une praxis concrète vis-à-vis de l'être social des hommes, il faut conquérir par cette praxis consciente « un point de vue dégagé des illusions » subjectivistes ou objectivistes. Il faut ainsi qu'arrive à « une réflexion tout particulièrement intense de la partialité qui porte l'intérêt à l'émancipation » des individus globalement opprimés, qui terminent toujours par actualiser « ce non-révolu » (*ibidem*, p. 52). En fin de compte, la conscience du conflit et la résistance en bloc à l'oppression (domination, exploitation et humiliation) en un moment situé au-delà du fordisme et à l'ère de la globalisation postmoderne, n'est pas le point de départ a priori, bien que les possibilités actuelles de luttes deviennent de plus en plus larges et profondes.

D'autre part, « la dialectique de l'intégration et de la rupture prolétaire au sein du capital social global ne s'est pas résolue dans une médiation capable d'éliminer la polarité entre les classes sociales concernées, ni dans la modernité de l'État social, ni dans la postmodernité de l'État néolibéral » (FARIAS, 2001, p. 71). La spécificité de la dialectique entre l'intégration et la rupture prolétaire, relativement au *capital* et à l'*État*, réalités politiques considérées soit au centre soit à la périphérie, empêche les negristes de constater « la réelle convergence des luttes à travers le monde, dans les pays dominants comme dans les pays subordonnés » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 324).

Du point de vue du présent, au lieu de la convergence abstraite à laquelle les negristes sont arrivées, il faut garder à l'esprit l'idée générale de dialectique (et non de fusion antinomique) entre la base et la superstructure, et que la conception des contradictions à l'échelle mondiale ne signifie pas la disparition du syllogisme de la souveraineté inhérente à l'impérialisme, qui persiste encore, sous les angles de l'homogénéité, de la hiérarchie et de la différenciation (LEFEBRVE, 1980). Une réalité socio-politique, cependant, lie et différencie les structures et la fonctionnalité des formes de pouvoir : le capitalisme combine divers types de développement. De même, ils abandonnent l'analyse concrète des expériences situées dans un cadre spatio-temporel où s'établit la dialectique réelle entre l'État et le capital, alors qu'il fallait saisir que

l'évolution sociale produit nécessairement l'en-soi de l'espèce humaine comme forme réelle de l'être social, mais que son être pour-

soi ne peut être produit par le processus objectif que sous forme de possibilité ; et cela aussi bien à toutes les étapes auxquelles l'en-soi atteint à un stade donné devient (ou non) un pour-soi relatif, que dans celle du grand tournant qui peut objectivement conduire au règne de la liberté (LUKÁCS, 2012, p. 118).

Il ne s'agit pas d'un procès subjectif seulement orienté par les singularités d'une grande multitude vers la réalisation de la généricité humaine émancipée de la « standardisation » capitaliste. Il faut comprendre que les forces qui pourront mener à ce moment sont de même de l'ordre objectif. Quant à l'objectivité « c'est dans et par son rapport actif avec les réalités que l'homme les pénètre, les saisit dans leur devenir en s'insérant dans ce devenir, et comprend les choses en les transformant » (LEFEBVRE, 2012, p. 118). Pour réaliser cette démarche « actualisée » et « inspirée » de la méthode marxienne (HARDT, NEGRI, 2004, p. 174-186), les negristes postmarxistes cherchent à appliquer mécaniquement certaines images au présent à partir d'une notion rustique de l'objectivité ; cela correspond à un déterminisme simpliste qui refuse la dialectique. L'erreur consiste à ignorer

que les lois de la dialectique, en elles-mêmes, n'expliquent rien, ne prouvent rien, ne prédisent rien et ne sont la cause d'aucun phénomène. Ce sont plutôt des façons d'organiser les formes de changement et d'interaction les plus courantes sur n'importe quel niveau de généralité afin d'en faciliter l'étude, et notre intervention dans le monde dont ces lois font partie. (OLLMAN, 2005, p. 94).

C'est le contraire que nous affirmons. Il est possible, « sur la base de la méthode marxiste authentique, de découvrir scientifiquement la voie économique », sans l'aspect déterministe, mais par le principe de la primauté ontologique de cette dimension par rapport à d'autres éléments de la superstructure ; et cela « mène à la situation actuelle, à ses problèmes, aux moyens de les affronter » (LUKÁCS, *op. cit.*, p. 276). Par ce genre d'approche, et avec « les lois de la dialectique » (OLLMAN, *op. cit.*, p. 92 *sqq.*), on peut saisir « la liaison intime entre la faim qui torture les couches les plus travailleuses de la société et l'accumulation capitaliste, avec son corollaire, la surconsommation grossière ou raffinée des riches, il faut connaître les lois économiques » (MARX, 1976b, l. 1, p. 475), dans le sens de tendances qui se répètent dans les phénomènes.

La rénovation en termes lexicologiques d'une « *pensée marxiste* » telle qui a été opérée par ce groupe de postmarxistes occidentaux, ne résulte pas d'un « échange conflictuel entre des langues réelles, d'expériences sociales et historiques fondatrices, de luttes de paroles » (BENSAÏD, 2008, p. 9). C'est simplement la persistance (de la part de Negri) de « l'habitude de lire les mouvements sociaux comme vérification de ses thèses » vis-à-vis des interprétations unilatérales des mouvements organiques et historiques (ALBERTANI, 2003). En lignes générales, l'impérialisme réellement existant se totalise avec des contradictions ; toutefois en vue de comprendre la forme politique irréversible de la mondialisation, ainsi qu'à penser théoriquement toutes les formes possibles de résistance ou de contre-offensive,

les notions de démocratie, de représentation, de globalisation et d'Empire, de biopouvoir et de biopolitique, de nouvelle composition technique et politique des classes, de multitude, etc., se superposent à celles de dépendance, de nation, de classe ouvrière, de dette¹²⁵, de répression, d'impérialisme. Parfois elles les remplacent purement et simplement ; parfois encore, elles les investissent et les transforment de l'intérieur (NEGRI, COCCO, 2007, p. 33).

De fait, nous ne sommes pas d'accord avec la théorie du *monde biopolitique* car, en général, elle suppose que « la post-modernisation et le passage à l'Empire impliquent une convergence réelle des domaines habituellement désignés comme base et superstructure » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 463). En particulier, elle est « fermement située dans le monde biopolitique où production et reproduction sociales, économiques et politiques coïncident. » (*Ibid.*, p. 467).

Ainsi, Hardt et Negri soutiennent les aspects positifs, pour tous les républicains, de la constitution de l'Empire postmoderne (marqué par absence de la valeur) par rapport à l'impérialisme moderne (marqué par la présence de la valeur) du moment où ils affirment qu' « être républicain, aujourd'hui, signifie donc avant tout lutter à l'intérieur de l'Empire et à construire contre lui, sur ses terrains hybrides et

¹²⁵ Le débat académique et politique sur la question de la dette ou de l'endettement, parmi d'autres questions cruciales pour penser la sortie du capitalisme, « intéresse celles et ceux qui combattent contre la régression sociale et l'injustice, pour une démocratie qui se soit pas un simple paravent masquant la domination de l'oligarchie financière » puisque « l'endettement des gouvernements est aujourd'hui une arme pour imposer les réformes propres au capitalisme libéralisé, financiarisé et mondialisé » (CHESNAIS, 2011, p. 7).

fluctuants ». Dans une perspective dichotomique du positif et négatif, poursuivent-ils « nous devons ajouter ici, contre tous les moralismes et toutes les positions de ressentiments et de nostalgie, que ce nouveau terrain impérial fournit des possibilités plus grandes pour la création et la libération. La multitude, dans sa propre volonté d'être-contre et son désir de libération, doit pousser sa pointe à travers l'Empire pour sortir de l'autre côté. » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 272). Au cours de cette lutte, ce sujet multitude devenue *multitudes* à l'heure actuelle, ne dépend que de lui-même puisque les conditions objectives seraient déjà mûres pour vivre les principes d'égalité, de liberté et de commun.

Conclusion

Hardt et Negri bouleversent la méthode marxienne pour saisir les formes économiques et politiques du capitalisme postmoderne. En effet, on ne peut pas actualiser la critique de l'économie politique, ainsi que de l'État sans considérer les changements de la forme-capital liés à la restructuration productive et à la globalisation postmodernes.

Dans ce contexte, divers cadres interprétatifs occultent souvent les relations devenues de plus en plus patentes entre les formes de la base et de la superstructure, qui préservent leur existence propre et leurs connexions internes. Ce type d'occultation existe aussi dans les idéologies modernes (des libérales de la régulation de l'économie, des néolibérales du marché autorégulé, des anti-libérales de la politique pure – de l'ami *versus* l'ennemi, etc.). Nous avons déjà souligné dans cette thèse, qu'il y a des connexions formelles et fonctionnelles entre les sphères distinctes qui traversent les configurations historiquement déterminées d'intégration/socialisation, où les idéologies socioéconomiques dominantes sont celles du marché autorégulé (taylorisme, libéralisme), du marché régulé (fordisme, providentialisme), du marché libre et éternel (après-fordisme, néolibéralisme), etc., tandis que la grande stratégie de défense et de politique étrangère est marquée par les guerres "chaudes" (*pax britannica*), la guerre froide (*pax americana*), par les guerres hors limites et permanentes (*pax americana*), etc., comme nous avons pu voir avec la Figure 5.

Ce genre d'occultation se passe de façon très similaire dans les critiques idéalistes et postmodernes notamment dans celles anti-systémiques que fusionnent l'économie et la politique (comme celle de l'*Empire*, par exemple), et qui prétendent dépasser à la fois le capitalisme et le socialisme du même coup. Ainsi, l'on réaffirme que l'actualisation structuralo-antinomique proposée par Negri (et les negristes) à l'ère de la globalisation néolibérale (en crise), se voit en difficulté d'appréhender la nouvelle configuration correspondante à la généricité humaine sous la forme contemporaine des expériences altermondialistes.

En revanche, à travers la méthode génétique-ontologique et l'approche dynamique proposé par d'autres marxistes comme Bloch, Lukács, Lefebvre par exemple, on réaffirme la possibilité de l'actualisation de la catégorie-figure du prolétariat du point de vue d'une démarche critique et révolutionnaire concernant le contexte de la globalisation capitaliste. C'est la discussion du prochain chapitre de cette thèse.

CHAPITRE 6

L'APPROCHE ONTOLOGICO-GÉNÉTIQUE DU PROLÉTARIAT CONTEMPORAIN

Introduction

Au-delà des réactions fondées sur les antinomies de la postmodernité (JAMESON, 1997), avec la crise globale du capitalisme du début du XXI^e siècle, la subjectivité révolutionnaire doit s'actualiser. Il lui faut prendre à cette fin une forme capable d'être appréhendée, avec les références, les délimitations, les dimensions et les appuis indispensables à une consciente reprise de souffle et de vigueur en ce qui concerne les luttes émancipatrices. Il faut donc partir des contributions théoriques d'un « Marx, penseur du possible¹²⁶» (VADÉE, 1998), contrairement à toute une série d'interprétations de sa pensée qui ont mis « l'accent sur le "réalisme" et l'ont transformée en une théorie du "réel" », tout en sachant que par cette version de la pensée marxienne il y a un marxisme extrêmement réaliste au moyen duquel « on justifiait ainsi la terrible *Realpolitik* de Staline, ainsi que l'économisme et le productivisme communs au capitalisme et au socialisme d'État, régimes en effet très "réaliste" » (LEFEBVRE, 1980, p. 215).

Pourtant, il s'agit de réaffirmer dans ce chapitre et dans les sections qui en découlent, la pertinence de la catégorie-figure *prolétariat* pour exprimer les diverses conditions de l'être social à l'heure de la globalisation capitaliste en crise. Il s'agit des conditions sociohistoriques qui configurent la structure persistante et la nouvelle dynamique de la lutte des classes dans ce cadre.

¹²⁶ Au sein des recherches de Marx, le futur doit être compris comme un moment essentiel du présent, c'est-à-dire que l'examen critique du présent s'étend de même dans l'avenir, pour analyser les issues possibles de ce présent.

6.1 L'ENSEMBLE ET LES SOUS-ENSEMBLES DU PROLÉTARIAT

Il faut toujours « comprendre l'évolution globale du capitalisme comme un processus dialectique » (LUKÁCS, 2001, p. 69), et donc à actualiser, car « c'est vrai, le capitalisme contemporain nous donne à voir un paysage très enrichi et bien plus contrasté que celui du temps de Marx » (LORDON, 2010, p. 11). Certes, la réalité de la lutte des classes se transforme elle aussi, « elle a quitté la localisation étroite dans les lieux de travail, car la classe ouvrière elle-même se "délocalise" » ; aussi, comme Lefebvre l'avait souligné dans les années soixante-dix, il est sûr et certain que « la lutte des classes n'a pas disparu, elle s'est plutôt généralisée, passant à travers les organisations de la classe ouvrière, à travers le savoir, à travers l'État, jusqu'à l'espace mondial » (LEFEBVRE, 1980, p. 257).

Selon le cas, la subjectivité révolutionnaire échappe à la fluidité et à la polarité réifiées pour devenir une « figure processuelle » (BLOCH, 1981, p. 148). Celle-ci, au lieu de s'opposer au flux dynamique, « est bien plutôt le signe que ce flux débouche sur quelque chose : sur un quelque chose progressivement *déterminé* » – en effet dans la mesure même où le catégoriel « est aussi la théorie des figures » tant les figures, que les catégories « ne sont pas prisonnières d'une succession sans fin mais possèdent au contraire un degré relatif d'élaboration, quelque chose qui surpasse et le simple flux et les parties qui les composent » (*ibidem*, p. 144 ; 158).

C'est pourquoi on peut affirmer, en termes d'une actualisation de la pensée marxienne, que « toutes les médiations représentatives analysées par Marx, des imaginaires et des idées, ont en commun d'amener au jour, à la conscience individuelle et collective, la nature contradictoire d'une totalité, caractérisée par sa dynamique interne et ses déchirements incessants » (GARO, 2009, p. 163). C'est bien la nature de la méthode marxienne qui pourrait préserver cependant le marxisme lui-même, nous éclaire Lukács (2001, p. 92), « du danger de négliger le caractère historique (parfois même extrêmement tardif et dérivé) de ces catégories élémentaires », comme celle du prolétariat.

De ce point de vue, il importe de souligner que « la dialectique marxienne, au sens le plus plein, n'est rien d'autre que cette capacité de la théorie à épouser un devenir et à participer à sa vie propre » (GARO, *op. cit.*, p. 165). Autrement dit, « le

marxisme ne trouve pas sa dialectique comme elle se présente dans le capitalisme. Il la module concrètement selon les différents états de société », et donc, contrairement aux approches historicistes qui ont « tout le passé dans une polyphonie infinie, sans voix dominante » (*ibidem*). Ainsi, à travers cette dialectique, le marxisme « cherche surtout à maintenir, même devant le passé qui continue à jouer un rôle dans le capitalisme, cette totalité qui appartient à la tendance dialectique de l'évolution » (*ibid.*).

À ce même titre, au marxisme opposé à la pensée sociale qui applique « à tout le passé des "lois" ou des "figures" typiquement identiques, ou du moins formellement identiques » correspond la notion d' « une dialectique pluri-temporelle et pluri-spatiale. La polyrythmique et le contrepoint d'une telle dialectique sont ainsi l'instrument de la totalité critique, non contemplative, qui intervient pratiquement » (BLOCH, 1978, p. 114) face au rythme et à la dynamique de l'accumulation capitaliste. A l'époque actuelle « il ne s'agit pas avant tout de sauver un mot, ni même un concept au sens traditionnel du terme, mais de poursuivre une critique qui articule la théorie sur la pratique sans les confondre » (GARO, 2009, p. 165).

Au mieux, c'est par une approche critique du système construit autour de la lutte de la *multitude*¹²⁷ que l'on oppose une totalité historique homogène, différencié et hiérarchisé (LEFEBVRE, 1980, p. 151 *sqq.*). D'ailleurs, la structure analysée par certains marxismes se présente plus dynamique et complexe contrairement à la perspective réifiée vis-à-vis du structuralisme contemporain, parfois rigide et contradictoirement passéiste et anhistorique. En fin de compte, « l'emploi très large que Marx fait du concept de structure n'a rien de commun avec le structuralisme » (*idem* 1975b, 189). Ainsi, le fait est que ce concept « permet d'énoncer les principes d'une méthodologie dialectique et d'apprécier de façon critique le structuralisme » (*ibid.*).

Au cours de la grande transformation sociale et historique, où la formation socioéconomique passe actuellement par une grande crise, on observe des mutations spécifiques dans les configurations autour de la réalité du travail et par

¹²⁷ Comme l'antithèse de l'Empire postmoderne, cette notion étroite de la configuration impérialiste actuelle prise pour une « totalité fragmentée, sciences parcellaires mêlées d'idéologies opposées, mais qui ont émergé au cours de conflits qui les marquent » (LEFEBVRE, 1975b, p. 150).

conséquent, de la composition même du prolétariat. En général, il importe de prendre la perspective de l' « impérialisme global » (FARIAS, 2013b), dont l'approche diffère de la lecture negriste de l'*Empire* global et du pouvoir impérial, comme on a pu signaler dans l'introduction de cette thèse.

Dans l'approche de l'impérialisme global, il y a deux traits fondamentaux dans l'héritage de la critique marxienne de l'économie politique, à savoir : « d'une part, la recherche des lois économiques, des tendances nécessaires » pour la compréhension « du mouvement de la société capitaliste », où « ces lois expriment les conditions objectives historiques dans lesquelles se déroulent les luttes des classes et le sens objectif de l'évolution créée par les hommes » ; propre à cet héritage marxien aussi « c'est, d'autre part, le caractère de processus de cette recherche des lois, la relativité consciente du *Capital* et le caractère progressif de sa démarche » (*ibidem*, p. VII), centrée sur la totalité et fondée sur la contradiction dans un contexte historiquement déterminé (voir les Tableaux 2 et 3, ci-dessus).

Cela rend possible l'usage original de sa méthode, tout en actualisant ses écrits pour penser les évolutions concernant l'univers capitaliste, tant en ce qui concerne sa logique propre de fonctionnement, que des facettes de l'oppression du début jusqu'à la fin du capital : ce phénomène finit par différencier les hommes entre eux, d'abord par des critères purement socioéconomiques, pour enfin capturer la vie collective des individus. Avec cette captation « toute la reproduction matérielle, individuelle et collective, est désormais entrée sous la logique de l'accumulation du capital », conséquence du fait que « la production des biens et des services qui reproduisent la vie matérielle n'est plus effectuée que par des entités économiques déclarées capitalistes et bien décidées à n'opérer que sous la logique de marchandisation profitable » (LORDON, 2014, p. 1).

Lorsqu'on saisit la tendance générale de l'accumulation capitaliste, du début jusqu'à la fin, « il n'est nullement contradictoire qu'un excès de capital s'y allie à une surpopulation croissante. » (MARX, 1976b, I. 3, p. 239). En général, la recomposition actuelle du prolétariat reste déterminée tant par les oppositions entre les classes fondamentales qu'entre ceux qui personnifient les capitaux nombreux, qui se cachent derrière l'exubérance financière et l'essor des inégalités à l'échelle mondiale. L'alternative choisie à cet instant, c'est qu'il est possible de penser la

transformation pour « un autre monde » à partir de la référence à la production marxiste, contrairement au renouvellement de la conception marxiste du monde tenté par les auteurs d'*Empire* (2000), de *Multitude* (2004) et également de *Commonwealth* (2012¹²⁸). La discussion restera centrée autour des contributions des penseurs marxistes contemporains qui en gros ont proposé une nouvelle lecture de la situation du capitalisme mondialisé, tout en ayant en perspective les nouveaux défis lancés par ce système en termes d'appropriation de toutes sortes de richesses construites socialement pour les subjectivités exploitées, les dominées et pour tous ceux dont la dignité est sévèrement attaquée.

Pourtant, le défi à l'ère postmoderne au niveau de cette démarche de conjugaison des éléments universels face au récit des évènements récents et ceux situés dans le passé, contrairement à la grille de lecture negriste, « c'est de ne pas faire du subjectif une réalité suspendue dans les airs en la traitant de façon idéaliste, mais de ne pas rabaïsser non plus le matérialisme au ras du sol à force d'arguments mécanistes » : cette matière doit être abordée sur le front de l'histoire, de la présence du facteur subjectif dans toute sa profondeur, son inquiétude réfléchie, en termes non mécanistes (BLOCH, 1981, p.19).

Ainsi, au premier regard, le contexte de crise économique, sociale et politique met en évidence, notamment, qu'il s'agit de la recomposition du prolétariat lui-même au moment où on est confronté à ladite nécessité de la socialisation des pertes. Il s'agit aussi de la pression constante exercée par le capitalisme sur les conditions de vie et de travail des travailleurs opprimés, de même que de la dynamique de la dégradation de ces conditions, avec, entre autres, la persistance du chômage. Sans oublier la précarité de l'existence humaine, sous une perspective élargie et actualisé de l'ensemble qui garantit l'unité et la diversité de ce prolétariat, de sorte que le mouvement même de l'histoire le transforme tant au niveau de son extension, que de son hétérogénéité vérifiée surtout par ses composantes diverses.

En réalité, au niveau de la *grande transformation* actuelle, l'exploitation, la domination et l'humiliation de l'homme par l'homme se maintiennent, bien qu'elles persistent sous des nouvelles formes, mais cela ne veut pas nécessairement dire,

¹²⁸ Pour cette thèse on a pris l'édition de poche publiée par Gallimard en 2013.

vis-à-vis de la démarche théorique sur les NTIC et le capitalisme cognitif, qu'il s'agit majoritairement des « nouvelles classes qui émergent à travers le web ». Dans le cadre de ce *tort*, au sens marxien, il faut actualiser la catégorie du prolétariat originaire soit du jeune Marx à partir de la catégorie *peuple* (CINGOLANI, 2006, p. 42), soit du vieux Marx qui a élaboré, tout en actualisant le sens de *peuple* qui inclut les classes sociales. Le prolétariat qui rassemble dans le même tout la population active et la surpopulation relative, c'est-à-dire qui comporte l'armée industrielle active et de réserve, celle-ci sous la forme de flottante, latente et stagnante (FARIAS, 2011, p. 16). Il s'agit d'une construction qui se réfère indirectement à la pensée spinozienne, surtout à l'idée de figure (présentée ci-dessus), tout en partant de la figure de la multitude et du principe dialectique selon lequel « *déterminer c'est nier* ».

En ce qui concerne le processus de prolétarisation (pas inédite !) du monde pour la majorité qui ne possède que sa force de travail¹²⁹ afin de se mettre à la disposition du marché capitaliste, certainement l'« accumulation du capital est donc en même temps accroissement du prolétariat¹³⁰ » (MARX, 1976b, l. 1, p. 438). Au niveau de la sphère des contextes historiquement déterminés, (par exemple, du fordisme et de l'après-fordisme), on considère aussi que tant l'exploitation que l'humiliation de l'homme par l'homme, configurent des éléments concrets qui déterminent l'unité et la diversité du prolétariat sous l'actualisation historique et dialectique de cette *catégorie figure*.

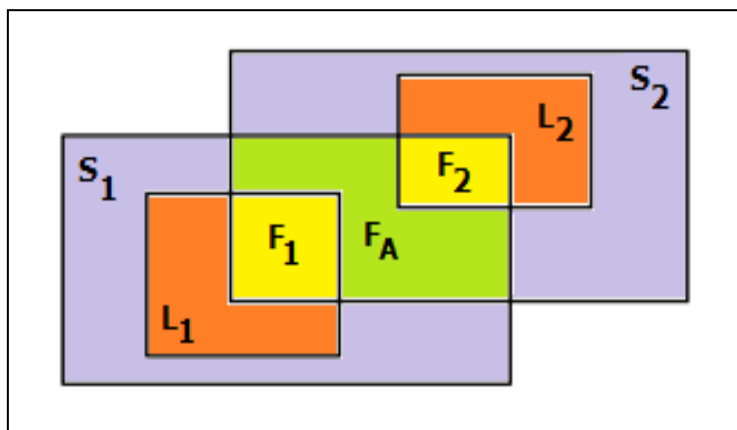
Dans cette *figure processuelle*, les diverses conditions du prolétariat furent déterminées par l'intermède de la négation référenciée par le noyau où se trouve la force de travail active (Figure 7). Le prolétariat s'exprime en ensemble et sous-ensembles de la force de travail ; ses conditions d'unité et de diversité dépendent de la dynamique de l'accumulation du capital. Les couleurs représentent les conditions : flottante, latente et stagnante ; les indicatifs numériques 1 et 2 peuvent signaler des caractères spécifiques propres à l'âge, la race, le genre et bien d'autres variables – qui par abstraction de certaines déterminations « ne supprime sur le plan de l'être

¹²⁹ « Sous ce nom il faut comprendre l'ensemble des facultés physiques et intellectuelles qui existent dans le corps d'un homme, dans sa personnalité vivante, et qu'il doit mettre en mouvement pour produire des choses utiles. » (MARX, 1976, l. 1, p. 129).

¹³⁰ Et aussi le véritable début du « mouvement de la classe ouvrière, né spontanément, des deux côtés de l'Atlantique » autour de la revendication de la journée de travail à huit heures (MARX, 1976b, l. 1, p. 221).

aucun » autre type de « détermination concrète » (LUKÁCS, 2009, p. 181) –, qui expriment la condition diversifiée même de la surpopulation discriminée et méprisée à des moments conjoncturelles spécifiques par rapport au noyau du prolétariat actif.

Figure 7 – L’actualisation de la *catégorie-figure* du prolétariat



Légende	Salariés	Surpopulation relative		
	$F_1 + F_2 + F_A$	Flottante = $F_1 + F_2$	Latente = $L_1 + L_2$	Stagnante = $S_1 + S_2$
Sources	MARX, 1976b ; FARIAS, 2005.			

Cela veut dire qu’à partir de la figure du prolétariat élaborée comme représentation de l’unité et de la diversité qui englobe la catégorie marxienne de l’armée active et de réserve, on a une représentation « concrète de l’existence différenciée du prolétariat » (MARX, *op. cit.*, p. 16), au moyen de laquelle on peut exprimer avec les indicatifs (1 et 2) les situations singulières qui les différencient concernant par exemple aussi le groupe d’âge, l’espace géographique à propos de la campagne et de l’urbain, le genre, qui continue à mettre en positions différenciées les hommes et les femmes, le niveau d’instruction par le fétiche du diplôme, parmi d’autres différenciations concernant les positions et les relations au monde du travail.

À partir de cette figure encore, il est tout à fait possible de faire un examen critique des informations statistiques officielles sur la population touchée par la crise globale, de même qu’à travers cette figure il est possible de concevoir le nouveau cadre de la recomposition de ce prolétariat (en termes d’armée de réserve et d’armée active) tout en ayant comme proposition première qu’une partie « du divers est numériquement englobé par des parenthèses arithmétiques qui en enfermant la multiplicité tolèrent en leur sein les différences » (BLOCH, 1981, p. 159).

La quête de l'actualisation de cette catégorie diffère considérablement des propositions negristes de même que d'autres théorisations plus récentes et quelque peu imprécises, comme celle qui constate que le prolétariat n'a jamais été aussi vaste. Il est regrettable que les intellectuel-le-s de la société postindustrielle du centre ne rendent pas compte en lui donnant toute son importance pour l'ensemble des régions du monde, du fait que « le capital a organisé sa fabrication industrielle à l'échelle internationale », de sorte qu'on trouve des ouvriers partout, la production industrielle s'est spectaculairement accrue, et aussi transformée, dans les pays du tiers-monde, principalement en Asie et en Amérique Latine. Cet aveuglement intellectuel est lié à la délocalisation des industries européennes et étatsunienne vers les pays où le bas coût de main-d'œuvre se configure comme une réalité frappante. Peut-on croire, en gros, que les ouvriers des pays du centre auraient disparus ?

En ce qui concerne cette incursion dans le domaine de la prolétarisation du monde de « la classe salariée des producteurs », ¹³¹ le défaut consiste à ne considérer comme « l'essentiel du statut prolétaire » que « la division sociale du travail », le fait « qu'il existe une séparation entre le travailleur et ses moyens de production (*ibid.*, p. 75 ; 118). En résumant ce statut « à un acte, la dépossession du producteur de ses moyens de fabrication et le vol d'une partie des richesses qu'il a créées », cette idée, tend à ramener la lutte des classes à la persistance de la figure ouvrière industrielle (p. 76).

Certes, avec ce genre de prolétarisation on tombera sur un indubitable et timide ouvriérisme qui au moment de la lutte essayera de rassembler tous ceux que se manifestent déjà contre tous les aspects de la domination. Pareillement, contre les diverses formes d'attentats à la dignité humaine, dans un front de « lutte pour la défense de l'égalité des droits contre un système qui perpétue des discriminations raciales, sexistes ou sexuelles » (p. 139), à partir de la classe des exploités, au domaine d'une politique étroite. Or, du point de vue de la catégorie-figure marxienne du prolétariat, la lutte des classes se configure en tant qu'une lutte contre les trois aspects considérés ci-dessus. Le sujet prolétaire correspond à « l'Être en mouvement, en train de se transformer et transformable, tel qu'il apparaît dans sa

¹³¹ Car « le prolétariat est un camp social bien plus large, qui englobe les vastes secteurs du salariat » (BESANCENOT, 2014, p. 116).

dialectique matérielle, a cette capacité ouverte de devenir, n'est pas encore clos, aussi bien dans son fondement qu'à son horizon » (BLOCH, 1991, t. I, p. 238). Tout en actualisant l'héritage ontologique marxien, puisque « seule la critique ontologique est ici en mesure de découvrir la nature réelle de l'être » (LUKÁCS, 2009, p. 182),

pour la maîtrise intellectuelle et surtout la maîtrise pratique d'un étant déterminé, dans des circonstances données et dans des cas concrets, il peut être utile, et même parfois inévitable, de faire abstraction de certaines déterminations de l'être. Il ne faut cependant jamais oublier que lors de telles opérations d'abstractions, celles-ci, à elles seules, ne peuvent en aucun cas provoquer la moindre transformation dans l'être qu'elles visent (*ibidem*, p. 181).

On a présenté, lors de la discussion portant sur l'élaboration de la figuration catégorielle du prolétariat la description marxienne de chacun des éléments de la totalité qui composent cette figure. Il est évident qu'on ne peut plus rester avec ce signalement, particulier à un moment déterminé du capitalisme du XIX^e siècle. Marx lui-même a su tirer des données de l'expérience et de la pensée moderne une théorie originale et si l'on accepte la définition large du marxisme comme *conception du monde*, et comme expression de l'époque moderne avec tous ses problèmes, il est clair que le marxisme ne se réduit pas à l'œuvre, à la pensée ou à la philosophie de Karl Marx (LEFEBVRE, 2012, p. 14 ; 17). Il faut donc, de manière consciente et rigoureuse, si l'on veut « apprendre quelque chose de neuf » penser par nous-mêmes – d'après la consigne de Marx (1976, I. 1, p. 11) – l'état de choses présent, à partir d'éléments légués par la pensée marxienne à propos surtout de sa méthode d'investigation puisque (au-delà des formules orthodoxes), « la société actuelle, bien loin d'être un cristal solide, est un organisme susceptible de changement et toujours en voie de transformation » (*ibidem*, p. 13).

On revient donc à la figure du prolétariat à l'ère contemporaine pour soutenir l'hypothèse stratégique selon laquelle cette catégorie demeure utile pour penser la contemporanéité de la *lutte des classes*, en tant qu'essence subjective de la forme-État capitaliste. Celui qui fait la médiation d'un régime d'accumulation contradictoire, tout en conservant et en approfondissant nombreuses formes d'oppression de l'homme par l'homme. Il importe la clarté à propos de la caractérisation de l'armée industrielle de réserve ou d'une surpopulation relative : Marx (1976, I. 1, p. 453) l'a défini comme *relative* « parce qu'elle provient non d'un

accroissement positif de la population prolétaire qui dépasserait les limites de la richesse en voie d'accumulation, mais, au contraire, d'un accroissement accéléré du capital social qui lui permet de se passer d'une partie plus ou moins considérable de ses manouvriers. »

Ainsi, au-delà du noyau de la force de travail active, des salariés relativement stables, nous avons de manière spécifique, la surpopulation relative représentée par la forme « flottante » (F1 + F2) ; elle correspond actuellement à la condition des salariés qui s'ajustent aux contrats, à durée déterminée ou provisoires, sans avoir la stabilité du marché du travail ; « elle se compose de travailleurs constamment ballottés entre l'emploi et le chômage, mais pour lesquels l'emploi l'emporte malgré tout sur le chômage. » (BIHR, 2009, p. 4).

La forme flottante correspond aussi à ce que l'économie bourgeoise du travail nomme, selon Chesnais (2013, p. 1), le « chômage frictionnel » ou « conjoncturel », classifié par les statistiques comme « chômage de courte durée ». Ce type de chômage affecte les travailleurs des « *centres de l'industrie moderne, ateliers automatiques, manufactures, usines, mines, etc.* », qui ne sont pas protégés, mais à peu près certains de retrouver du travail dès la remontée du cycle industriel. Pas dans n'importe quelles conditions cependant. Seulement s'ils sont jeunes (le critère d'âge variant d'une activité à l'autre) et en bonne santé. Marx, à propos de cette forme d'existence de la surpopulation relative, notait qu'on « n'emploie par masse les ouvriers mâles que jusqu'à l'âge de leur maturité. Ce terme passé, on en retient un faible contingent et l'on renvoie régulièrement la majorité. Cet élément de la surpopulation s'accroît à mesure que la grande industrie s'étend. Une partie émigre en suivant l'émigration du capital. » (1976, I. 1, p. 462).

Dans les moments de crise, cette fraction du prolétariat tend à s'agrandir. Au contraire de certaines fragmentations théorico-conceptuelles, la nouvelle configuration par rapport à la main-d'œuvre qui se trouve directement engagée dans le processus de production de biens immatériels, constitue une fraction très importante dans la réalité représentée du prolétariat.

Cette nouvelle configuration du prolétariat sous la forme d'armée active et d'armée de réserve (la surpopulation relative) a été analysée par Bihl (2009) dans un bref article, où il essaie de présenter « la surpopulation relative chez Marx ». Cette

actualisation faite par Bihl procède d'une description des catégories de cet ensemble sans analyser les diverses conditions représentées par la figure ci-dessus, avec leurs indices un et deux, par exemple.

Aussi, un autre économiste marxiste a présenté quelques éléments de la figure du prolétariat face à la conjoncture de crise mondiale, une actualisation, la « mondialisation de l'armée de réserve industrielle » (CHESNAIS, 2013, p. 1). Selon lui, les explications et les analyses développés par Marx « ont une valeur analytique et méthodologique considérable. Seule une analyse diversifiée des couches dont est formée l'armée de réserve aujourd'hui dans la phase de la mondialisation du capital en permettra la pleine réappropriation théorique. » (*Ibidem*).

Pourtant, la deuxième manière d'être *prolétariat* concerne la surpopulation relative en tant que « latente » : à notre époque elle constitue l'immense partie de cette armée de réserve, immédiatement attirée par le capital dès que nécessaire. Cela correspond à la fraction des « sans-travail » qui sont à l'attente d'un poste et, selon les tendances économiques majeures, sont immédiatement employables « dès que le besoin s'en fait sentir par le capital, par exemple dès que l'accumulation repart, que le cycle économique redémarre. » (BIHR, 2009, p. 4).

Dans la perspective de Chesnais (2013, p. 1), la catégorie latente de l'armée industrielle de réserve, « comprend aussi, à un moment où la législation sur le travail commence à peine, les femmes et les enfants. L'emploi des enfants est aussi l'un des facteurs incitatifs de la natalité ouvrière (comme elle l'est aujourd'hui dans les pays du Tiers monde). » À l'époque de Marx même à présent (si l'on considère la situation de ces pays), elle est obtenue « *au moyen de mariages précoces (conséquence fatale de la situation sociale des ouvriers manufacturiers), et grâce à la prime que l'exploitation des enfants assure à leur production.* » (MARX, 1976, l. 1, p. 463).

Finalement, la troisième catégorie de la surpopulation relative – la stagnante – se situe à la marge de l'armée de réserve et composée par les travailleurs qui ont très peu de chances d'être recrutés par le capital (à cause de l'âge, du niveau d'instructions ou pour bien d'autres facteurs dits limitant). Selon Chesnais (*op. cit.*) encore, ce dernier élément constitutif de la couche latente que Marx désigne du terme de stagnante, réunit des prolétaires dont « *l'irrégularité*

extrême de l'embauche fait un réservoir inépuisable de forces disponibles. Accoutumée à la misère chronique, à des conditions d'existence tout à fait précaires et honteusement inférieures au niveau normal de la classe ouvrière, elle devient la large base de branches d'exploitation spéciales où le temps de travail atteint son maximum et le taux de salaire son minimum. Le soi-disant travail à domicile nous en fournit un exemple affreux. » (MARX, op. cit., p. 463-464). Quand ils sont employés, ils sont les plus disqualifiés et mal payés. « Et ils vivent pratiquement tous dans la pauvreté ou dans des situations proches de la pauvreté. » (BIHR, 2009, p. 5).

Dans la description des différentes formes d'existence de la surpopulation relative, Marx traite encore d'un résidu de la surpopulation relative qui « habite l'enfer du paupérisme. Abstraction faite des vagabonds, des criminels, des prostituées, des mendiants, et de tout ce monde qu'on appelle les classes dangereuses », aujourd'hui les « exclus » ; en d'autres termes, on se réfère aux « *ouvriers et ouvrières que le développement social a, pour ainsi dire, démonétisés, en supprimant l'œuvre de détail dont la division du travail avait fait leur seule ressource* », puis « *ceux qui par malheur ont dépassé l'âge normal du salarié ; enfin les victimes directes de l'industrie – malades, estropiés, veuves, etc., dont le nombre s'accroît avec celui des machines dangereuses, des mines, des manufactures chimiques, etc.* » (1976, l. 1, p. 464).

D'après la reformulation proposée par Bihr (2009, p. 5),

il s'agit de la part de la surpopulation qui ne fait pas (plus) partie de *l'armée industrielle de réserve*, autrement dit qui n'est pas (plus) employable par le capital, donc qui se trouve en principe totalement et définitivement exclue de l'emploi salarié, rejeté sur les marches extérieures de celui-ci : ouvriers en état de travailler mais durablement jetés sur le pavé, enfants abandonnés et orphelins, ouvriers démonétisés ou trop vieux pour travailler, malades chroniques, infirmes, estropiés, etc.

L'analyse concrète de cette figuration processuelle située dans le temps et dans l'espace démontre que, dans la grande transformation sociale et historique en cours, l'oppression de classe s'amplifie, avec un changement qualitatif tout en assumant des nouvelles formes, mais sans déconnecter, en ce sens que « le rapport fécond au passé concerne toujours l'aurore qui point dans ce passé, une aurore

toujours destinée à advenir de nouveau, actualisable, et qu'il faut arracher au monde de l'anéantissement, recréer, porter vers l'avant » (BLOCH, 1981, p. 89). Ainsi, Meillassoux (2009, p. 10) note qu'au milieu des années 1970, au moment de la crise,

la demande industrielle en force de travail dans les villes des pays sous-développés baissa en raison des nouveaux seuils de productivité atteints dans certains secteurs qui demandaient moins d'ouvriers mais plus qualifiés. Les industries de main-d'œuvre qui persistaient durent utiliser, sous l'effet de cette concurrence, une force de travail encore meilleur marché.

Paradoxalement, nous pouvons vérifier à présent que les masses de création d'emplois plus qualifiés amènent plus de chômage et une baisse des salariés pour une grande partie des autres salarié(es). Certes, la crise récente du capitalisme n'est pas un retour de l'histoire. Mais encore une fois, il faut faire payer aux opprimés des coûts de « dettes illégitimes » (CHESNAIS, 2011), en faveur du capital financier, en particulier : en privatisant les gains tout en socialisant les pertes.

Dans ce contexte, une actualisation a été proposée par Braga (2012) pour réaffirmer l'existence d'un « précarariat » – la figure du prolétariat précarisé. Ainsi, pour Braga (2014a, p. 1) ce précarariat « est formé pour ceux qui, "exclus" tant du lumpenprolétariat que de la population paupérisée, Marx vient à nommer *surpopulation relative* : la population stagnante, latente et flottante. » Évidemment, cette actualisation présente des limites de représentativité puisque le « précarariat » ne se réfère qu'à la surpopulation relative, une fois exclue toute la fraction active et le résidu paupérisé de cet armée de réserve – le lumpenprolétariat. Une représentation limitée au niveau des relations, par la « menace permanente d'exclusion social et par l'intensification de l'exploitation économique » (*ibidem*).

Concernant la dynamique de la lutte des classes, ces *prolétaires précarisés* « constituent la fraction la plus subordonnée et explorée de la classe travailleuse » (*ibidem*). Au sujet de la nécessaire valorisation à notre ère de cette *catégorie-figure prolétariat*, au-delà des observations critiques, la pertinence actuelle des analyses marxiennes sur la figuration processuelle propre à la surpopulation relative est solide :

seule une lecture superficielle peut laisser croire qu'il s'agit là d'une vision fonctionnaliste et archaïque, qui se limiterait à l'analyse d'une

éphémère *armée industrielle de réserve* appelée à être absorbée lors du prochain cycle économique. La définition marxienne de la *loi de population* propre au mode de production capitaliste suggère en réalité une *ouverture* essentielle de ce mode, qui interdit de l'assimiler à un système autorégulé (KOUVÉLAKIS, 2007, p. 47).

De cette façon, l'actualisation de la catégorie du prolétariat n'est possible que par le fait qu'elle contient en soi-même, c'est-à-dire dans son essence, l'élément dynamique rendu par la pensée dialectique qui a été arrachée par Marx « de la matière au prétendu esprit du monde (*weltgeist*), placée dans son contexte matérialiste, après quoi elle aurait été intelligible, comme loi du mouvement, au niveau de la matière » (BLOCH, 1991, t. I, p. 251). La dialectique, moyen de saisir le mouvement de l'histoire (les formes et les transformations), reste négligée par Negri sous l'angle du sentiment *antimodernité*, étant donné l'étonnante incapacité de « saisir dans le présent la valeur universelle des événements historiques de portée mondiale » (*idem*, 1981, p. 22). Ce que nous semble configurer, métaphoriquement, une espèce de *mentalité démocratique qui ne parvient même pas à fixer dans les mots quelque chose de solide et d'achevée* (GRAMSCI, 2012, p. 204).

« La seule loi qui traverse de part en part l'histoire », pour Bloch (1981, p. 140), « la loi du mouvement de l'histoire », par rapport à l'existence des catégories « met bien plutôt en mouvement les antagonismes et ne cesse de propulser hors des figures déjà devenues les figures processuelles de nouvelles catégories. Au sein du marxisme – cette *conception du monde* dont les catégories-figures peuvent être actualisées –, il s'agit de « localiser le pouvoir de rendre autre, qu'on rencontre du côté du facteur subjectif, et la possibilité objective de devenir autre, propre à un monde de tendances et de latences. Pour cela, il faut conserver « sans relâche à l'esprit, ce lointain but utopique » : il est indispensable de « viser et se porter en intention au-delà des buts immédiats si l'on veut aussi prendre à la racine ces mêmes buts à court terme » (BLOCH, 1981, p. 138 ; 252).

Encore à propos du prolétariat, ce *sujet perdu*, pour certains par commodité, dont l'actualité se fait, de façon « discrète », sa représentation réelle s'éloigne de l'archaïque structurant ; voilà qui empêche ainsi toutes les tentatives et voire les efforts de trouver « une définition figée » puisqu'il « évolue au rythme de la société » et n'a pas vocation à stagner *ad vitam aeternam* (BESANCENOT, 2014, p.

74). Il n'a pas à rester centré sur la figure de l'exploité des usines puisque d'après Marx, « la création de cette surpopulation relative est inséparable du développement de la productivité du travail » (MARX, 1976b, l. 3, p. 231).

Évidemment, « la surpopulation relative est d'autant plus frappante dans un pays que le mode de production capitaliste y est plus développé » (*ibidem*, p. 231-232). De sorte qu'à présent, notamment depuis les années 1980, « l'informalité économique est de retour, et avec une puissance redoublée » (DAVIS, 2007, p. 181). À propos de ce groupe en tant qu'élément de la figuration processuelle du prolétariat, contrairement à la perspective de la semi-prolétarisation des paysans¹³², « les estimations montrent que l'emploi informel représente plus de la moitié des emplois non agricoles dans la plupart des pays en développement : il représente 82% en Asie du Sud, 66% en Afrique subsaharienne, 65% en Asie de l'Est et du Sud-Est (à l'exclusion de la Chine), et 51% en Amérique Latine » (BIT, 2013, p. 4).

En effet il s'agit de comprendre, à travers la loi générale de l'accumulation capitaliste¹³³, que « dès que le régime capitaliste s'est emparé de l'agriculture, la demande de travail y diminue absolument à mesure que le capital s'y accumule ». Ceci corrobore aujourd'hui l'analyse de Marx selon laquelle « une partie de la population des campagnes se trouve donc toujours sur le point de se convertir en population urbaine ou manufacturière et dans l'attente de circonstances favorables à cette conversion » (1976, l. 1, p. 463). Néanmoins, il suffit d'observer la recomposition du prolétariat : « pour que les districts ruraux deviennent pour les villes une telle source d'immigration, il faut que dans les campagnes elles-mêmes il y ait une surpopulation latente, dont on n'aperçoit toute l'étendue qu'aux moments exceptionnels où ses canaux de décharge s'ouvrent tout grands » (*ibidem*, p. 463).

¹³² À propos de ce processus de semi-prolétarisation, selon Davis (2007) il s'agit à l'ère de la globalisation néolibérale, de reconnaître que de l'expansion urbaine avec ses quartiers dégoûtants « le résultat final (en Amérique Latine aussi) fut une "semi-prolétarisation" rurale, c'est-à-dire la création d'une immense classe mondiale de semi-paysans et de journaliers miséreux dépourvus de toute sécurité existentielle de subsistance » (p. 179).

¹³³ Cette loi exprime la nature contradictoire du processus de l'accumulation capitaliste, à savoir la production croissante de nouveaux produits est inséparable de l'existence d'une surpopulation relative ; le rapport entre l'accumulation du capital et le taux de salaire par l'augmentation du capital fixe en comparaison de la somme de force de travail pour les mettre en œuvre (MARX, 1976b, l. 1, p. 437 *sqq.*). Dans la troisième section du livre 3 (Le Capital) Marx analyse « la loi de la baisse tendancielle du taux de profit », et ses contre-tendances ; c'est-à-dire l'accumulation capitaliste et les formes qui lui évitent de se mettre dans une crise mortelle. Il y a tant de « marxistes » de peu de culture qui croient que Marx n'avait pas compris « les contradictions internes » dont le capitalisme vit en se développant.

Contrairement à la proposition negriste en ce qui concerne les « nouveaux modèles de migrations » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 202), le flux migratoire vérifiable surtout dans les moments de crise, constitue un élément qui configurera une autre situation pour une fraction de l'armée de réserve à l'évidence d'un corollaire déductible, « parce que la prévision scientifique » au sujet du prolétariat « ne se confond pas avec on ne sait quel don de prophétie » (LEFEBVRE, 2012, p. 122). Ainsi, « en général l'attraction l'emporte à la longue sur la répulsion, de sorte que le nombre des exploités y va en augmentant, bien qu'il y diminue proportionnellement à l'échelle de la production » (MARX, 1976, I. 1, p. 462) – l'affirmation de la forme flottante du prolétariat.

L'esprit du capitalisme reste oppresseur et les conséquences pour les moins favorisés par sa condition économique, et par sa condition humaine et sociale – le fait d'être, au-delà d'être un être humain, une femme, une femme noire ou une femme étrangère, un homme noir, un homme étranger ou encore ethniquement minoritaire par rapport à certaines sociétés, etc. – enfin, tous les traces de l'hétérogénéité de l'être humain aux niveaux local, régional et mondial restent mal tolérés dans « le monde actuel des affaires » où « l'aiguillon économique a conduit à l'infamie la plus pure » (BLOCH, 1991, t. I, p. 183).

Cette tendance historique, selon les observations de Silver (2016, p.1), le capitalisme la confirme avec les pratiques du colonialisme, du racisme et du patriarcat, par le statut, fragmente et différencie l'ensemble des travailleurs en termes de citoyenneté, race/ethnicité et genre. À bien des égards, les tendances actuelles, par exemple, face aux phénomènes migratoires au sein de l'Union européenne, signalent que ces divisions par la différenciation se renforcent (une vague de xénophobie souleva une partie de l'Europe depuis les débuts des guerres civiles en Libye, en Syrie...). Dans la contre-offensive, les mobilisations collectives des fractions de la figure du prolétariat se propagent encore aux niveaux locaux, régionaux et internationaux.

En effet, les variables de l'équation propre à cette formation socioéconomique restent bien imbriquées. Certes une infinité de mesures ont établi la possibilité cette liberté d'action du capital ; ce mouvement a permis « l'exploitation de la force de travail au prix le plus bas et avec un degré aussi fort que possible de

soumission des prolétaires dans le procès de production. » (CHESNAIS, 2013, p. 1).

En général,

le mode de production capitaliste s'est transformé en transformant le monde ; en le ravageant, mais en lui apportant la mondialité elle-même. Il se déploie en détruisant et même s'autodétruisant (armements, guerres toujours menaçantes). Il gaspille et met en avant "l'économie". Il ne se réalise et ne produit un espace mondial, une mondialisation de l'État dominateur, qu'en anéantissant le social, par exemple (LEFEBVRE, 1980, p. 223).

Au-delà du fordisme et à l'ère de la globalisation, aux dépens des opprimés, il y a aussi au niveau géopolitique et de la stratégie militaire mondiale la mise en place

d'un système de contrôle politique de toutes les économies nationales ou presque, par le FMI et la BM, l'intervention armée des corps militaires locaux ou étrangers, celle des agences de subversion des différents États capitalistes, qui constituent ensemble un système d'exploitation du travail et des matières premières, sans précédent dans l'histoire du monde, et qui alimente matériellement et financièrement les pays riches (MEILLASSOUX, 2009, p. 2).

Hier comme aujourd'hui, « l'armée industrielle de réserve n'est jamais un ensemble homogène. Sa division en couches ou en strates distinctes, séparées par leur degré de vulnérabilité sociale, est même indispensable pour qu'elle remplisse ses fonctions. » (CHESNAIS, 2013, p. 1). Ce moment particulier de crise globale correspond de nouveau à un moment de recomposition du prolétariat tant de la surpopulation relative (flottante, latente et stagnante), que de l'armée active (F_A) car cette figuration processuelle n'a pas une grandeur rigide, fixe et immuable : tant la production capitaliste fait appel à de nouveaux travailleurs, tant elle licencie une fraction considérable de l'armée active. Certes la dynamique de ce « présent tumultueux et le sentiment d'impasse que nous connaissons appellent une discussion sur l'horizon possible » (COURS-SALIES, ZARKA, 2013, p. 12).

6.2 LA FIGURE PROCESSUELLE DU PROLÉTARIAT DANS LE CADRE DE LA CRISE DU CAPITALISME GLOBAL

Avec cette crise globale, le prolétariat des pays situés au centre de la finance mondialisée a été fortement touché par la réduction des salariés actifs, par la

chute des salaires, par la baisse de la consommation, et par bien d'autres qui constituent des faits qui rendent encore difficile la vie de la généralité humaine considérées les déterminations de cette formation socioéconomique capitaliste.

Tableau 8 – La détérioration des conditions du marché de travail dans les pays de la Triade et de l'OCDE

	2007	2008	2009	2010	2011	2012
Pourcentage de variation par rapport à l'année précédente						
Emploi						
États-Unis	1.1	-0.5	-3.8	-0.5	1.2	1.6
Japon	0.5	-0.4	-1.6	-0.4	0.1	-0.3
Zone euro	1.8	1.0	-1.8	-0.5	0.3	0.6
OCDE	1.5	0.6	-1.8	0.3	1.0	1.1
Population active						
États-Unis	1.1	0.8	-0.1	-0.1	1.0	0.6
Japon	0.2	-0.3	-0.5	-0.4	-0.2	-0.8
Zone euro	0.9	1.0	0.3	0.1	0.1	0.1
OCDE	1.0	1.0	0.5	0.5	0.7	0.5
Taux de chômage						
	Pourcentage de la population active					
États-Unis	4.6	5.8	9.3	9.7	9.5	8.7
Japon	3.8	4.0	5.1	5.1	4.9	4.5
Zone euro	7.4	7.4	9.3	9.9	9.6	9.2
OCDE	5.7	6.0	8.1	8.3	8.1	7.5

Source : OCDE, 2011.

Dans les circonstances actuelles, la libéralisation des investissements directs à l'étranger et des échanges de marchandises dans le cadre de l'OMC, qui est plus accentuée encore dans le cadre institutionnel de marchés uniques comme celui de l'UE, a eu pour conséquence de mettre en concurrence directe sur le plan de l'emploi et des salaires les travailleurs entre pays d'un même continent et d'un continent à l'autre, d'après la démonstration du Tableau 8 (CHESNAIS, 2015, p. 1).

Encore dans le cadre de la globalisation néolibérale, où la dévalorisation du capital entraîne cette recomposition de l'armée de réserve, de même que la délocalisation de la fraction active à l'échelle mondiale, les schémas dualistes dichotomiques qui opposent le centre à la périphérie, le travail formel au travail informel, l'employé au sans-emploi, le français à l'étranger, l'on part de l'utilisation de la catégorie-figure d'inspiration marxienne du prolétariat dont l'unité et de la diversité, avec ses frontières dynamiques tout en obéissant aux lois générales de l'accumulation capitaliste (MARX, 1976b, l. 1, p. 437 *sqq.*), peuvent servir à saisir ainsi qu'à dépasser la situation mondiale contemporaine de travail flexible, mobile et précaire, de discrimination et d'humiliation. Certes,

dans chaque domaine du savoir la figure caractérise le supplément que représente toujours la totalité, dont le tout relatif centre de façon objective et réelle les éléments sur une unité qui les imbrique spécifiquement. Chaque figure émerge du processus dialectique et de la matière comme substance en développement et en gestation, tout à la fois immanente et spéculative. C'est que les catégories à contenu ne sont justement pas des essentialités panoramiques immuables mais des figures processuelles dialectique s'évadant d'elles-mêmes, elles appartiennent au processus comme figures de tension, figures de tendances (BLOCH, 1981, p. 158).

Dans l'approche des « activités humaines », la logique positiviste de l'emploi est insoutenable : elle « les transforme en simples objets de manipulation (par l'omnipotence des 'informations') » ; d'autre part, elle « élimine complètement l'être de la sphère de la connaissance » (LUKÁCS, 2009, p. 312), pour l'intégrer et affaiblir la résistance prolétaire, « résistance à l'exploitation économique, mais aussi, et ce n'est pas secondaire, résistance des travailleurs à leur réduction à l'état de force de travail corvéable et jetable. » (VINCENT, 2004, p. 59).

La critique de l'économie politique a montré le caractère inévitable de cette résistance, qui « peut être réprimée et s'assoupir, mais elle est inextinguible et porte toujours des aspirations à vivre autrement, autrement qu'en appendice des machineries du Capital » (*ibid.*). Inversement, les apologistes néolibéraux ont proclamé la fin de l'histoire, ou mieux, « la liberté pour le Capital d'exploiter sans vergogne à l'échelle planétaire en se comportant comme un prédateur qui n'obéit à aucune loi et n'a plus à craindre de contestation majeure. » (P. 61). Devant cela, la logique positiviste de l'emploi tombe encore une fois dans le fétichisme du salut providentiel de l'humanité.

En outre, la quotidienneté par rapport au travail de ce prolétariat a été complètement bouleversée : la perception d'un travail stable pour de longues périodes de la vie, durable, ne fait plus partie de l'horizon idéal de sécurité¹³⁴. Face à cette éventualité « il n'est pas possible de considérer ontologiquement l'être social

¹³⁴ Certes, le monde du travail a été bouleversé : les lieux de travail ont changé, les métiers devant l'importance croissante des nouveautés technologiques, ainsi que les rapports sociaux. « Sur un plan social, cela n'entraîne pas seulement une accélération croissante de la répartition des fonctions en raison de la multiplication et la transformation d'activités spécialisées interférant les unes avec les autres [...] cette transformation s'accompagna aussi d'une transformation correspondante des relations sociales entre les hommes et des individus eux-mêmes. » (ELIAS, 1991, p. 188 ; 189)

sans partir des faits les plus simples de la vie quotidienne de l'homme. Toute pensée dont les présupposés et les conclusions s'éloignent de ce point fondamental, ne peut cueillir qu'une baie existante etc. » (LUKÁCS, 2009, p. 40). Cela veut dire qu'on ne peut pas ignorer l'extension du phénomène de l'aliénation à des espaces visiblement extérieures au mécanisme de l'activité productrice ; il faut aussi reconnaître, suivant la perspective analytique d'Henri Lefebvre (1947) exposée dans sa *Critique de la vie quotidienne*, la corrélation entre l'univers du travail et les domaines sociaux qui lui sont externes, et donc entre les diverses conditions d'existence du prolétariat.

En outre, au moment historique de la globalisation néolibérale, ce prolétariat se présente de façon extrêmement segmentée, divisé si l'on considère, par exemple, les critères de sexe ; en dépit des gains importants pour les femmes¹³⁵ aux dernières années, des écarts importants persistent entre les femmes et les hommes sur le marché du travail. Il est évident eu égard à cette relation, que les femmes, en général, sont toujours moins susceptibles de faire partie de la population active que les hommes. À ce propos, Hirata (2005, p. 116) remarque, à l'ère de la globalisation, le paradoxe de la situation des femmes dans le monde du travail : « dans un extrême, des professionnelles hautement qualifiées avec des bons salaires (ingénieures, architectes, médecin, enseignantes, etc.), de l'autre, des femmes à des faibles qualifications, des bas salaires et dans des travaux sans la reconnaissance sociale ». En générale, en ce qui concerne l'écart salarial¹³⁶ entre hommes et femmes,

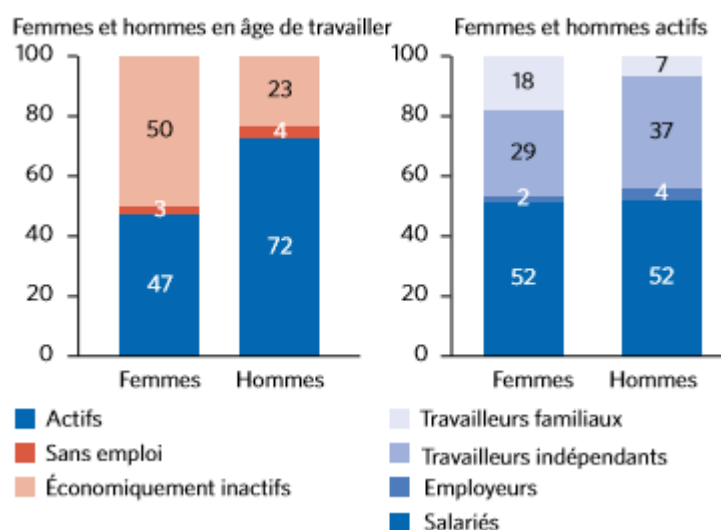
des activités traditionnellement féminines comme la couture et la cuisine ont tendance à être moins bien rémunérées que des activités traditionnellement masculines. Les femmes touchent un salaire inférieur, y compris dans des professions comme le soin aux enfants et aux malades ou l'enseignement, parce que leur travail n'a pas été équitablement évalué et que la part des postes de direction qu'elles occupent reste minoritaire. (CSI, 2008, p. 13).

¹³⁵ Pour la critique de la division sexuelle du travail et des rapports sociaux de sexe à l'ère de la mondialisation capitaliste voir les travaux de Helena Hirata : *Le sexe de la mondialisation : Genre, classe, race et nouvelle division du travail* (2010) ; *Travail et genre. Regards croisés France - Europe - Amérique latine* (2008) ; *Organização, trabalho e gênero* (2007) ; *Dictionnaire critique du féminisme* (2004) ; *Nova divisão sexual do trabalho ? Um olhar voltado para a empresa e a sociedade* (2002).

¹³⁶ « Selon certaines études, une réduction de l'écart salarial entre hommes et femmes est plutôt due à la diminution des salaires de la main-d'œuvre masculine, qu'à une augmentation des salaires des employés. Des recherches sur la libéralisation du commerce au Brésil, par exemple, ont démontré que l'ouverture des marchés au libre-échange et à la compétitivité a entraîné une diminution de l'ensemble des salaires, principalement des hommes. » (CSI, 2008, p. 26).

Encore selon les analyses de la Confédération syndicale internationale (CSI), la majorité des emplois à temps partiel sont occupés par des femmes, qui réduisent le nombre d'heures lorsqu'elles ont des enfants ; en somme, les femmes restent les plus vulnérables dans le marché du travail à cause d' « une discrimination au travail, une ségrégation professionnelle, ou parce qu'un plus grand nombre de femmes que d'hommes occupent des emplois à temps partiel ou à un niveau inférieur à leur niveau d'études – et souvent moins bien payés. » (CSI, 2009, p. 9).

Graphique 10 – Répartition des femmes et des hommes en âge de travailler (15 ans ou plus) dans la population active, et femmes et hommes employés selon leur situation professionnelle (%), 2015¹³⁷



Source : ONU, 2015, p. 30.

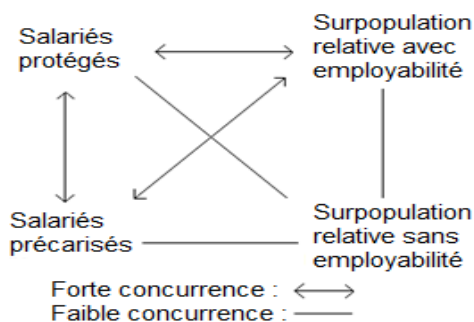
Le Graphique 10 ci-dessus nous offre une certaine représentation de la situation des femmes et des hommes sur le marché de travail après le début de cette crise. Les disparités se réduisent (le concret immédiat) mais, selon ces enquêtes sur le marché du travail, les caractéristiques des emplois des femmes et des hommes restent éloignées, soit les emplois occupés restent très différents.

En ce qui concerne la conjoncture, il importe de souligner que les solutions trouvées, institutionnellement au niveau du marché du travail mettent en concurrence les éléments du prolétariat, comme la résultante d'une fausse résolution des problèmes étroitement liées à une crise économique, « générées par les

¹³⁷ « Les données pour 2015 sont des projections. » (ONU, 2015, p. 30).

conditions des contrats (protégés, précarisés) et par les conditions d'employabilité (positive, négative) » (FARIAS, 2015, p. 54), représentation perceptible par la figure suivante :

Figure 8 – Formalité et employabilité de la force de travail



Source : FARIAS, 2015, p. 54.

Face au complexe processus de réorganisation du système mondial, l'actualisation concernant la condition du sujet vis-à-vis des différentes formes de travail se fait nécessaire, car en dépit de cette diversité des conditions du prolétariat, il est indubitable le fait que chaque partie de cette figuration processuelle se trouve séparée des moyens de production, et « son homogénéité ne résulte pas de l'uniformité, mais de la complémentarité d'individualités nettement marquées » (COURS-SALIES, ZARKA, 2013, p. 9). En général, soit au niveau des pays qui sont actuellement affrontés au processus de désindustrialisation, de mécanisation de l'espace productive etc., soit « l'improbable possibilité d'industrialisation concernant les populations abandonnées du monde postmoderne nous autorise à faire une nouvelle conceptualisation, et cognitivement de nouveau mapper ses positions structurelles dans le système mondial » (JAMESON, 2012, p. 582).

Avec la crise globale, le prolétariat des pays centraux a été touché par la réduction des salariés actifs, par la chute des salaires, par la baisse de la consommation, etc. Ainsi, par exemple, selon le rapport de l'ILO (*International Labour Office*¹³⁸), à l'échelle mondiale, le nombre de chômeurs a presque atteint les 202 millions en 2013 et « le déficit mondial d'emplois lié à la crise qui est apparu depuis le début de celle-ci en 2008, venant s'ajouter à un nombre de chômeurs déjà conséquent, continue de se creuser » (ILO, 2014, p. 10), et dans cette configuration

¹³⁸ OIT, Organisation International du Travail.

quasi tragique, toujours selon ce rapport il faut souligner que 32 millions sont de nouveaux demandeurs d'emploi, fraction donc de la surpopulation latente, 23 millions sont des personnes découragées qui ne cherchent plus de travail et 7 millions des inactifs qui préfèrent ne pas participer au marché du travail, ces deux derniers groupements correspondent à la représentation toujours actuelle de la surpopulation stagnante concernant la catégorie-figure du prolétariat.

Tableau 9 – La situation du marché du travail et les perspectives dans les économies développées et l'Union européenne¹³⁹

		2009	2010	2011	2012	2013*	2014*	2015*	2016*	2017*	2018*
Taux de participation au marché de travail		60.4	60.2	59.9	60.0	59.9	59.9	59.8	59.8	59.7	59.6
Taux de chômage	Total	8.4	8.8	8.4	8.6	8.6	8.6	8.4	8.2	8.0	7.9
	Homme	8.8	9.1	8.5	8.6	8.6	8.5	8.3	8.0	7.8	7.6
	Femme	7.9	8.4	8.3	8.5	8.6	8.6	8.5	8.4	8.3	8.2
	Jeune	17.4	18.1	17.6	18.0	18.3	18.0	17.4	16.8	16.3	16.0
	Adulte	7.1	7.5	7.2	7.4	7.3	7.4	7.3	7.1	7.0	6.9
Taux de croissance annuel de l'emploi	Total	-2.2	-0.2	0.4	0.5	0.4	0.4	0.5	0.5	0.5	0.4
	Homme	-3.1	-0.4	0.7	0.5	0.4	0.4	0.6	0.6	0.5	0.5
	Femme	-1.1	0.0	0.1	0.6	0.4	0.3	0.4	0.5	0.5	0.4
	Jeune	-7.5	-4.0	-1.0	-1.1	-0.6	0.1	0.3	0.3	0.1	0.0
	Adulte	-1.5	0.3	0.6	0.7	0.5	0.4	0.5	0.6	0.5	0.5
Taux de croissance annuel du PIB		-3.6	2.6	1.6	1.4	1.0	1.9	2.4	2.5	2.5	2.4

Source : Rapport ILO, 2014, p. 36.

Il est possible d'observer avec ces données à propos de la dynamique du marché de travail des pays situés au centre du système capitaliste, la conjoncture de crise ne favorise nullement les segments détaillés dans ce Tableau 9, au contraire, au moment de crise il est certain qu'il y aura une recomposition de l'armée de réserve ; s'observe qu'il y a eu une baisse par rapport au taux de participation vis-à-vis de ce marché, explicable en gros par la hausse du taux de chômage chez les hommes, les femmes, les jeunes et les adultes. Mais aussi les références statistiques de même niveau concernant les univers particuliers et singuliers moins développées en ce qui concerne l'activité capitaliste du monde globalisé. Par d'autres spécialités, ces régions et pays, à exemple de l'Amérique Latine et Caraïbe, laissent comprendre une certaine réification du donné, la disparité par rapport au centre du système.

¹³⁹ Pour cent. * Les données référentes à 2013 sont des estimations préliminaires. * 2014-2018 sont des projections.

La France, notamment, devrait faire face, d'une part, à la compétitivité commerciale mondiale de pays émergents comme la Chine et l'Inde, dont la réserve de main-d'œuvre et de productivité sont immenses ; d'autre part, la France devrait aussi assurer un niveau de croissance de la demande suffisante pour éviter de se laisser emporter dans le cycle réel déflationniste actuel, en raison des capacités productives oisives (AGLIETTA, BERREBI, 2007, p. 404). Par ailleurs, la recomposition de l'ensemble et des sous-ensembles de la force de travail se réalise à partir d'une structure et d'une évolution très inégale du prolétariat (voir par exemple, le Graphique 5).

Le défi latino-américain est d'une autre nature, car la crise va entraîner des « séquelles », comme l'a avoué la secrétaire-exécutive de la CEPAL, Alicia Bárcena, dans sa présentation de l'étude économique régionale 2008-2009. Dans cette période, les retombées sur le prolétariat urbain régional se sont manifestées par la perte de l'emploi de plus d'un million de travailleurs, ainsi qu'en général l'augmentation du taux de chômage, des niveaux de pauvreté et de l'emploi informel, parmi d'autres qui expriment la dégradation de la condition prolétaire.

Tableau 10 – La situation du marché du travail et les perspectives en Amérique latine et dans les Caraïbes (pour cent)

		2010	2011	2012	2013*	2014*	2015*	2016*	2017*	2018*
Taux de participation au marché de travail		66.0	65.9	66.2	66.2	66.2	66.2	66.2	66.2	66.3
Taux de chômage	Total	7.3	6.7	6.6	6.5	6.5	6.5	6.5	6.4	6.4
	Homme	6.0	5.5	5.4	5.4	5.4	5.4	5.4	5.3	5.3
	Femme	9.1	8.4	8.2	8.1	8.1	8.0	8.0	8.0	7.9
	Jeune	15.0	14.3	13.8	13.6	13.5	13.4	13.3	13.2	13.1
	Adulte	5.4	4.9	4.8	4.8	4.9	4.9	4.9	4.9	4.9
Taux de croissance annuel de l'emploi	Total	2.4	2.2	2.3	1.8	1.7	1.7	1.6	1.6	1.5
Emploi vulnérable	Total	31.8	31.7	31.7	31.6	31.5	31.3	31.1	31.0	30.8
	Homme	31.6	31.5	31.7	31.6	31.5	31.3	31.1	30.9	30.7
	Femme	32.0	32.0	31.7	31.6	31.5	31.3	31.2	31.1	30.9
Pauvreté au travail (US\$ 2 par jour)	Total	7.5	7.2	6.9	6.7	6.4	6.1	5.8	5.5	5.3
Taux de croissance annuel du PIB		6.0	4.6	2.9	2.7	3.1	3.5	3.7	3.7	3.7

Source : Rapport OIL, 2014, p. 48.

Certes, cette démonstration reste quant à elle bien limitée, puisqu'elle ne représente que la dichotomie qui oppose l'employé au chômeur, ne révélant pas la diversité de la figure processuelle du prolétariat, beaucoup plus riche de signifiant que le prétendent les marxistes vulgaires, avec l'identification de cette figure au noyau actif soumis directement à l'exploitation de l'industrie et même de l'entreprise

de l'ère postmoderne. Néanmoins, en ce qui concerne le Tableau 10 (ci-dessus), cette situation se dégrade vis-à-vis de la conjoncture politico-économique mondiale de restructuration des économies sous-développées (sous les orientations générales et directrices des organismes internationaux tels le FMI et la BM), d'une part ; et, d'autre part de l'effet de la dette publique. On comprend que « les grandes villes industrielles du Sud – Bombay, Johannesburg, Buenos Aires, Belo Horizonte et São Paulo » – ces deux dernières au Brésil – « ont toutes souffert de fermetures massives d'usines et d'une désindustrialisation tendancielle » (DAVIS, 2007, p. 17). Il s'agit d'un cadre conjoncturel qui maintient et aggrave la situation inégalitaire propre à chacun des pays de villes nommées ci-dessus.

Par rapport à la situation générale du prolétariat, si « jusqu'aux années soixante-dix, les accords avaient un caractère contraignant pour des entreprises qui étaient confrontées au pouvoir mobilisateur des syndicats et à une période de plein-emploi », à présent, la situation « montre des changements radicaux. Le chômage de masse », par exemple, « avec son cortège de précarisation sociale augmente sans cesse – et à rythme particulièrement rapide depuis l'effondrement » des politiques d'industrialisation nationales (COURS-SALIES, NEUMANN, 1998, p. 15). Cela clairement en respect à la logique de la division internationale du travail, où chaque pays assume un rôle, comme c'est le cas du Brésil où il manque d'un vrai projet d'industrialisation, mais le pays survit intégrés à la globalisation marchande en échangeant des matières premières et des produits agricoles avec des produits manufacturés, à partir d'une pluralité d'enclaves.

Il existe également, bien loin du règne enchanté de la multitude "nomade", notamment « des millions de travailleurs temporaires et de paysans désespérés » qui également « gravitent sur les bords des capitales mondiales de la » surexploitation par exemple dans des villes comme Surat¹⁴⁰ et Shenzhen¹⁴¹, ces travailleurs « n'ont de point d'ancrage ni en ville ni à la campagne et passent souvent leur vie dans une sorte de mouvement brownien » (DAVIS, 2007, p. 49). De l'état-providence jusqu'à aujourd'hui, « ces "adieux au prolétariat" ont cependant été déjà faits si souvent et en tant de lieux que l'on est surpris de découvrir des travailleuses mal payées » (BRUNHOFF, 1986, p. 13), davantage encore au XXI^e siècle.

¹⁴⁰ La neuvième ville la plus peuplée de l'Inde.

¹⁴¹ Ville chinoise.

Pour une analyse de la « restructuration » de la surpopulation relative et de la force de travail active ou de la population active de l'univers prolétaire, il faut faite une appropriation des données rendues publiques par des organismes internationaux comme le sont l'OIT et l'OCDE. Notre exposé sera basé sur les classifications et les statistiques de l'OIT (ILO) pour rendre intelligible la catégorie figure du prolétariat, et aussi le caractère oppresseur propre à la dynamique inégalitaire du mouvement de la société capitaliste.

On justifie le choix pour les données de l'OIT uniquement par les critères méthodologiques empruntés par cette organisation, à travers une résolution concernant les statistiques, « afin de répondre aux objectifs susmentionnés », ce genre de programme « devrait couvrir en principe toutes les branches de l'activité économique, tous les secteurs de l'économie, toutes les catégories de situations dans la profession (salariés, personnes travaillant à leur propre compte, etc.) et devrait être élaboré, dans toute la mesure possible, en harmonie avec les autres statistiques économiques et sociales. » Tout autant cette méthodologie doit « comprendre des statistiques sur la population active du moment et ses composantes, de telle sorte qu'il soit possible d'observer convenablement les tendances et les variations saisonnières » (p. 1). Certainement, il faut, face à cette quantification d'un phénomène de la réalité, se garder du risque du « fétichisme de la mesure¹⁴² » ou de la réification des données « à partir duquel le sujet se réserve la liberté d'opposer au Donné défectueux une force contradictoire », pour de la sorte « être plus qu'un plissage douteux » de ce qui a été déterminé, puisque « la surillumination du Donné n'est en fait qu'une mystification, ou tout au plus, une harmonisation prématurée enveloppée des vapeurs fumeuses ou encensantes de la fausse conscience » (BLOCH, 1991, t. I, p. 180-182).

Certes, beaucoup se demandent s'il est encore possible de parler de « prolétariat ». Dans ce travail, on constate que les statistiques concernent des catégories qui permettent toujours de cerner à peu près à partir de chiffres la notion de prolétariat, dont la nature est dialectique. Ainsi, selon la résolution de 1982 adoptée par la treizième *Conférence Internationale des Statisticiens du Travail* qui balisent les recherches des organismes internationaux concernant les statistiques de

¹⁴² Cf. GOLDMANN Lucien. *Sciences humaines et philosophie*. Paris : Éditions Delga, 2012. 145 p.

la population active, de l'emploi, du chômage et du sous-emploi, en tenant toujours en perspective les définitions marxistes concernant la figure du prolétariat, on peut expliciter que :

1. La force de travail active comprend selon la méthodologie de l'OIT, adopté par tous les organismes internationaux qui mènent de recherche sur le marché du travail y compris l'OCDE, « toutes les personnes des deux sexes qui fournissent, durant une période de référence spécifiée, la main-d'œuvre disponible pour la production de biens et services¹⁴³ ». Pour mesurer l'ensemble de population active, cet organisme inclut « deux mesures utiles », à savoir, « la *population habituellement active* mesurée en fonction d'une longue période de référence (telle que l'année) et la *population active du moment*, appelée encore *main-d'œuvre*, mesurée par rapport à une courte période de référence telle qu'une semaine ou un jour (OIT, 1982, p. 2) ;

2. La surpopulation relative à la condition flottante correspond selon l'ILO/OCDE aux « personnes pourvues d'un emploi », c'est-à-dire, comprennent toutes les personnes ayant dépassé un âge spécifique qui se trouvaient, durant une brève période (une semaine ou un jour) dans les conditions qu'ils classifient comme emploi salarié (personnes au travail et personnes qui ont un emploi mais ne sont pas au travail, sont absentes durant la période de référence) et emploi non salarié (personnes au travail et personnes ayant une entreprise industrielle, un commerce, une exploitation agricole ou une entreprise de prestations de services mais n'étant pas au travail) ;

3. Dans la condition de surpopulation latente se trouvent les « chômeurs » conforme aux catégories de l'OIT (p. 4). Dans cette catégorie des *chômeurs* sont « toutes les personnes ayant dépassé un âge spécifié qui au cours de la période de référence étaient » sans travail, disponibles pour travailler et à la recherche d'un travail ;

4. La surpopulation relative stagnante correspond finalement à la catégorie définie par l'OIT comme « population inactive » qui « comprend toutes les

¹⁴³ Selon l'OIT (1982, p. 2), « la production de biens et services comprend toute la production et la transformation des produits primaires, que ceux-ci soient destinés au marché, ou troc ou à l'autoconsommation, ainsi que la production pour le marché de tous les autres biens et services et, dans le cas de ménages produisant de tels biens et services pour le marché, la production correspondante qui fait l'objet d'autoconsommation. »

personnes, indépendamment de leur âge, y compris celles ayant un âge inférieur à l'âge spécifié pour la mesure de la population active, qui n'étaient pas économiquement actives » (p. 5). La population inactive peut être pensée, si l'on se rapporte à la classification de cet organisme, en termes de « population inactive du moment » qui correspond à « toutes les personnes qui n'étaient ni pourvues d'un emploi ni en chômage durant la brève période de référence spécifiée » (p. 5) ; et « la *population habituellement inactive*, comprend toutes les personnes dont le principal statut d'activité durant la longue période de référence spécifiée n'était ni celui de personne pourvue d'un emploi ni celui de chômeur. » D'après les nécessités de cet organisme, « des sous-catégories fonctionnelles distinctes peuvent être introduites pour identifier : a) les personnes occupées à des activités communautaires et volontaires non rémunérées ; b) d'autres personnes ayant des activités marginales qui sortent du cadre des activités économiques » (p. 6).

Ainsi, il importe d'actualiser en ces termes les éléments de la figure catégorielle du prolétariat qui configurent soit la fraction active de la force de travail, soit la surpopulation relative sous les formes déjà explicitées, tout en ayant en perspective que « la proportion différente suivant laquelle la classe ouvrière se décompose en armée active et en armée de réserve, l'augmentation ou la diminution de la surpopulation relative, le degré auquel elle se trouve tantôt "engagée", tantôt "dégagée", en un mot, ses mouvements d'expansion et de contraction alternatifs correspondant à leur tour aux vicissitudes du cycle industriel, voilà ce qui détermine exclusivement ces variations » (MARX, 1976b, I. 1, p. 459) à l'époque moderne et jusqu'à présent.

Une économiste brésilienne, Nara Sousa (2012, p. 64 *sqq.*) sous l'impulsion des travaux de Farias (1988 ; 2005), a fait une analyse de la structure de la force de travail partagée entre la population active et la surpopulation relative, dans les pays de l'OCDE, pendant la décennie 2000-2010. Cela permettrait d'explicitier les changements majeurs qui découlent de la grande crise déclenchée en 2008. En effet, l'économiste brésilienne considère, premièrement, que la population active est formée par les salariés permanents, en accord avec la méthodologie de l'OCDE/OIT, tout en ayant pour référence le type de contrat de travail avec l'employeur principal ; deuxièmement, elle estime que la surpopulation relative flottante se compose des salariés temporaires, encore une fois selon la

méthodologie de l'OCDE, basée sur le type de contrat de travail avec l'employeur principal, dont l'espoir de durée de l'activité accordée ne dépasse pas une année ; troisièmement, elle considère que la surpopulation relative latente est formée par les chômeurs, selon la méthodologie de l'OIT, qui les définit comme les travailleurs de 15 à 74 ans qui étaient sans travail dans la semaine de référence, bien qu'ils soient disponibles pour reprendre le travail dans les deux semaines suivantes, ainsi que mobilisés dans une quête active de travail pendant les quatre dernières semaines ; quatrièmement, elle suppose que la surpopulation relative stagnante inclut les travailleurs découragés, en accord avec la méthodologie de l'OCDE, c'est-à-dire les personnes qui ne s'engagent pas activement à la quête d'un emploi pour diverses raisons, comme l'âge trop avancé ou trop jeune selon les critères des employeurs, le manque de scolarité, de formation technique, d'habileté, d'expérience, etc., ainsi que l'absence d'emploi dans la région où elles habitent, ou leur inadéquation à certains travaux, ou enfin l'absence d'espoir concernant la disponibilité d'emploi pour eux-mêmes (SOUSA, 2012, p. 65). En dépit de sa conscience des limitations inhérentes à l'uniformisation dans la méthodologie d'accès aux données concernant l'ensemble la force de travail insérée en situations historiquement déterminées, sans oublier les diverses formes de gestion étatique de l'armée active et de l'armée de réserve, l'économiste brésilienne a élaboré le Tableau 11 synthétique (suivant).

Tableau 11 – Structuration de la force de travail dans l'ensemble des pays membres de l'OCDE, selon les catégories de la surpopulation relative (en milliers d'individus), 2000-2010

Année	Population active	Surpopulation relative		
		Flottante	Latente	Stagnante
2000	351.235	45.585	31.899	11.555
2001	358.768	45.034	33.384	10.676
2002	360.598	46.018	36.652	10.030
2003	361.558	46.879	37.858	10.887
2004	363.681	47.418	37.206	11.217
2005	368.690	50.339	36.025	9.280
2006	372.854	52.221	33.323	7.859
2007	377.455	53.097	31.018	7.916
2008	381.978	52.271	33.160	8.031
2009	379.729	50.984	45.342	9.348
2010	379.545	51.520	46.695	10.270

Source : SOUSA, 2012, p. 66 ; OCDE, 2011.

D'après cela, il faut noter tout de go que les statistiques officielles ne permettent qu'une certaine approximation entre les données empiriques et les catégories correspondantes à la définition marxienne d'armée de réserve, sous les conditions distinctes de flottantes, latentes et stagnantes, il est possible d'observer face à ce moment de crise, une complète reconfiguration de la fraction active et de la surpopulation relative (flottante, latente et stagnante) du prolétariat, sans prendre en compte les variables applicables pour exemplifier les conditions diversifiées de cet ensemble, même si elles permettent de mesurer que la proportion des trois catégories de l'armée de réserve reste forte à peu près stable entre 2000 et 2010, sauf un pic en 2004

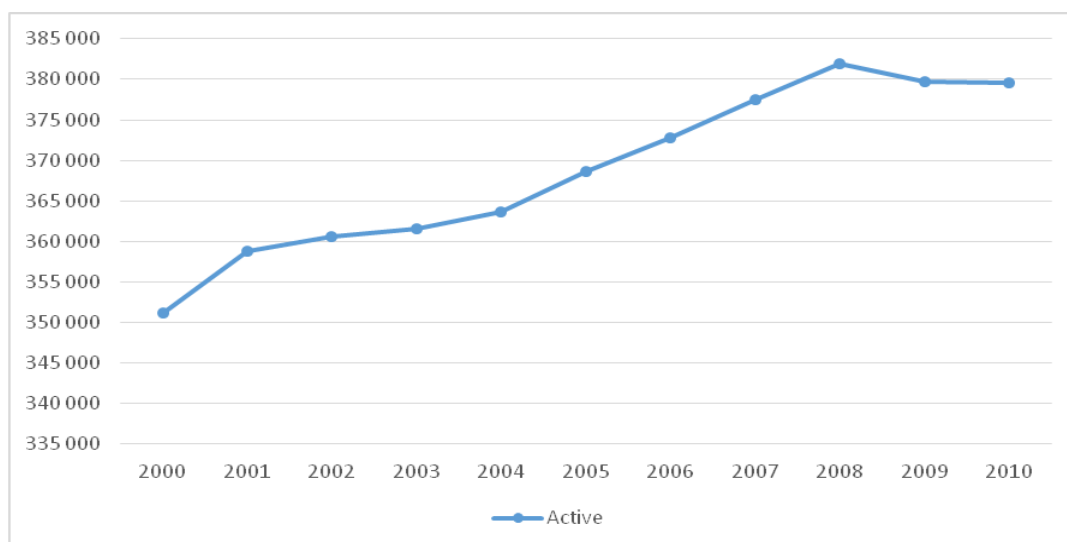
En ce qui concerne l'expérience des pays membres de l'OCDE, la résolution dialectique de la crise globale au moyen de la recomposition de l'armée de réserve a entraîné des évolutions très inégales tant vis-à-vis de la population active, qu'au sein des formes d'existence de la surpopulation relative. Les quatre graphiques suivants illustrent le développement inégal des sous-ensembles de la force de travail dans le cas des pays membres de l'OCDE, dans la première décennie du siècle en cours. D'une manière simple, à propos de cette configuration des prolétaires, malgré leur commune appartenance à une classe sociale opprimée, « la concurrence pour les emplois est un facteur de division, et de pression sur les salaires, les prestations sociales et le temps de travail. Ainsi que sur les contrats de travail, dont une partie croissante est à durée déterminée. » (BRUNHOFF, 2006, p. 53).

En France, par exemple, la situation socioéconomique lors de la dernière décennie a été significativement modifiée sous l'angle de la "stabilité" héritée du compromis fordiste qui a, parmi d'autres, caractérisé l'état providence. Dans ce mouvement, il est évident que durant la période 2000-2010, la France a traversé une turbulence en matière de désindustrialisation particulièrement rapide vis-à-vis des grands pays de la zone euro (KOLÉDA, 2012, p. 17).

La force de travail active (F_A) est un élément actif de la production capitaliste et ce n'est que dans ce régime qu'elle se transforme en marchandise (fétichisation autour et dans le travail) – elle est donc historiquement construite, n'est pas un donné. Ainsi, d'après le Graphique 11 (L'évolution de l'armée active – 2000-

2010), au cours des dernières années, notamment après le début de cette crise financière du capitalisme, l'armée active se trouve pressionnée par la logique même de l'accumulation du capital, à savoir « au fur et à mesure que l'accumulation du capital se développe, la demande absolue de travail augmente certes, mais son taux d'augmentation ne cesse de diminuer » (une population active de 381.978 en 2008, 379.729 pour l'année 2009 et finalement, 379.545 en 2010), en d'autres termes, « la population active employée par le capital continue de croître, mais son taux de croissance diminue régulièrement » (BIHR, 2009, p. 3). De cette façon, l'on reconnaît qu' « au plan mondial, le taux d'emploi de l'ensemble de la population, soit la proportion de la population en âge de travailler qui a un emploi, a diminué de 62 % en 1991 à 60 % en 2015, avec un important ralentissement durant la crise économique mondiale de 2008-2009 » qui se perpétue jusqu'à présent (ONU, 2015, p. 17). En ce moment dans le monde, tout autour de cette fraction active du prolétariat, « il y a 30 millions de chômeurs de plus qu'avant la crise » (OIT, 2015a, p. 1).

Graphique 11 – L'évolution de l'armée active (2000-2010)



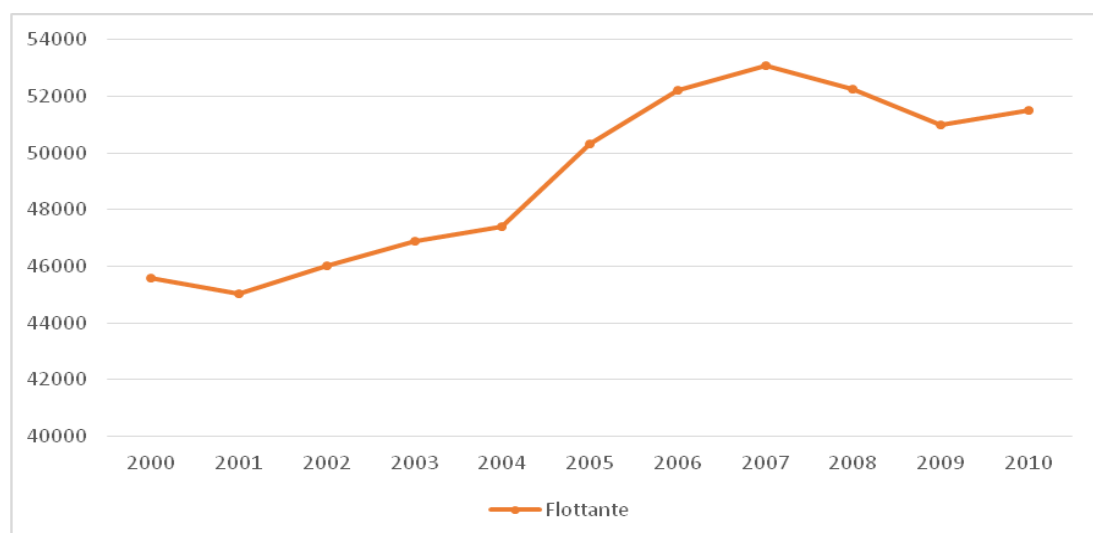
Source : SANTOS, 2012, p. 68 ; OCDE, 2011.

Dans le cadre de cette transformation sociale et historique située à l'ère de la globalisation du capital, la fraction active du prolétariat se trouve aussi soumise « aux logiques de la fragmentation et de la destructuration de sa condition » propre à

ce moment particulier. La croissance vertigineuse des centres d'appels¹⁴⁴ témoignent, entre autres, l' « un des principaux aspects du capitalisme globalisé : la radicale altération de l'ambiance institutionnelle des entreprises au sens de l'émergence tendancielle hégémonique de l'entreprise néolibérale en réseau avec la domination financière » (BRAGA, 2009, p. 67).

Une forme nouvelle de précarisation du travail jeune, même si la majorité bénéficie d'un contrat à durée indéterminée, soit en Inde soit au Brésil ces salariés « sont soumis à des scripts très précis et subissent un contrôle constant. Leur activité symbolise la taylorisation du tertiaire où l'outil informatique permet de pousser très loin l'uniformisation des tâches » (COUSIN, 2002, p. 2-3).

Graphique 12 – L'évolution de la surpopulation flottante, de 2000 à 2010



Source : SANTOS, 2012, p. 68 ; OCDE, 2011.

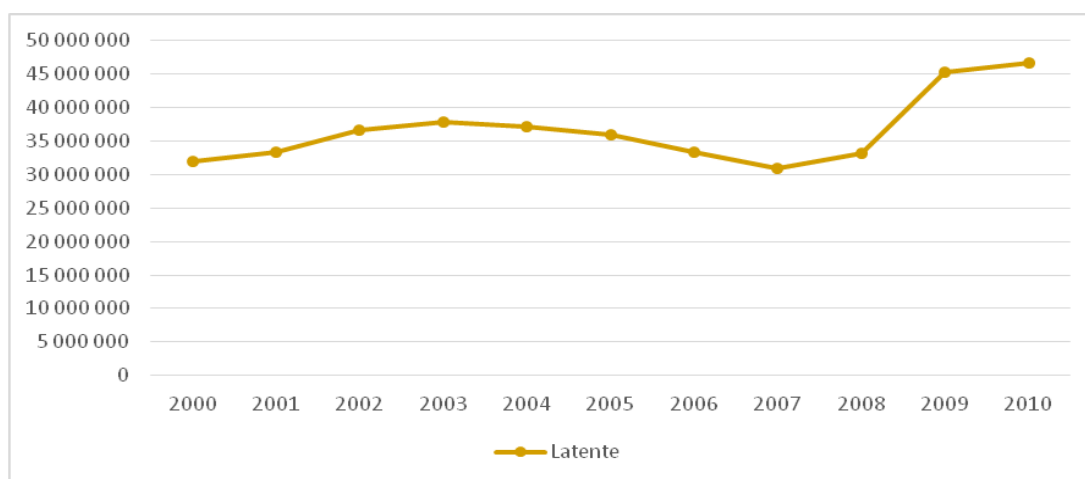
Contrairement aux analyses qui séparent les prolétaires les uns des autres, il convient de réfléchir à « l'état de division réelle du monde » prolétaire, selon plusieurs facteurs dont quelques-uns sont réaffirmés en ce moment : la qualification, le sexe, l'âge, la situation entre pays, comme le montre Marx (1976, I. 1, p. 449 *sqq.*) lors de l'analyse faite sur la composition de l'armée de réserve, qui va des prolétaires prêts à retrouver un travail – la surpopulation à l'état latente (voir le graphique 13 à

¹⁴⁴ « Pour certains, les centres d'appels correspondent à une segmentation entrepreneuriale composée surtout par des activités à faible valeur ajoutée qui attirent une force de travail peu qualifiée et formée fondamentalement par des étudiants » (BRAGA, 2009, p. 70).

propos de l'évolution de la surpopulation relative dans la forme flottante entre les années 2000 et 2010), à une condition de « misère chronique » de la forme stagnante (le graphique 14) (*ibid.*, p. 463).

Pour Marx, de même que la surproduction relative des marchandises découle de la production croissante des nouveaux produits, la surpopulation relative est engendrée par une loi historique intimement liée au mode de production capitaliste, à savoir loi du décroissement progressif de la partie variable du capital, soit par la « loi de l'accroissement progressif de la partie constante du capital par rapport à sa partie variable » (p. 444).

Graphique 13 – L'évolution de la surpopulation relative latente, de 2000 à 2010

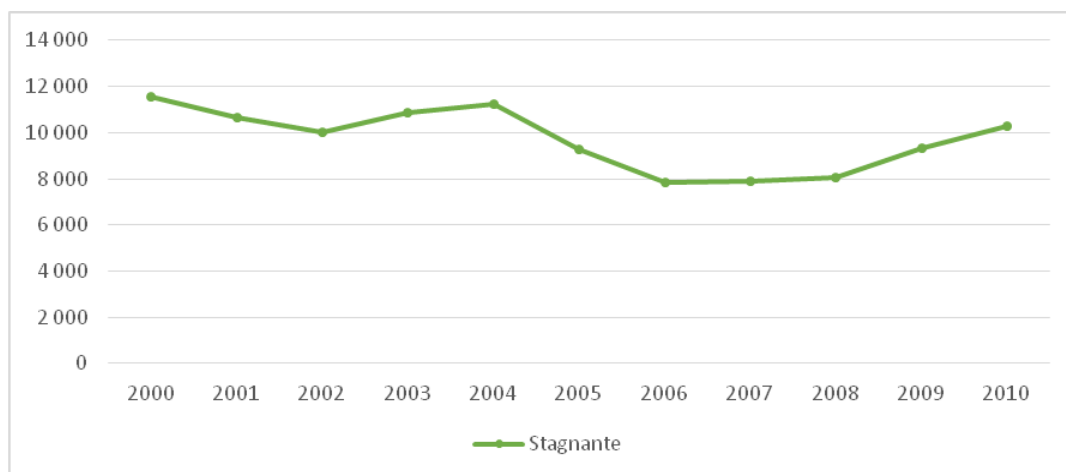


Source : SANTOS, 2012, p. 73 ; OCDE, 2011.

« Les travailleurs clandestins, sans papiers, éprouvent d'ores et déjà des conditions de travail et de vie qui ressemblent à bien des égards aux modes d'exploitation en vigueur au 19^e siècle. L'angoisse sociale que pareille régression provoque profite paradoxalement aux forces néofascistes et racistes, ce qui contribue encore à durcir le sort des travailleurs immigrés » (COURS-SALIES, NEUMANN, 1998, p. 11), quand ils ne sont soumis à un « travail de masse en commun dans des locaux clos, et dans des conditions déterminées non par la santé des travailleurs, mais par la commodité dans la fabrication du produit, c'est cette concentration massive dans le même atelier qui, d'une part, est source de profit croissant pour le capitalisme, mais, d'autre part aussi, cause le gaspillage de la vie et de la santé des travailleurs » (MARX, 1976b, l. 3, p. 101-102) ; cette situation se

répète encore aux jours actuels : il suffit de faire attention aux conditions de travail (analogue au travail esclave) dans les ateliers sous-traités par ZARA au Brésil, en générale, de la main-d'œuvre des immigrants boliviens et péruviens¹⁴⁵.

Graphique 14 – L'évolution de la surpopulation relative stagnante, de 2000 à 2010

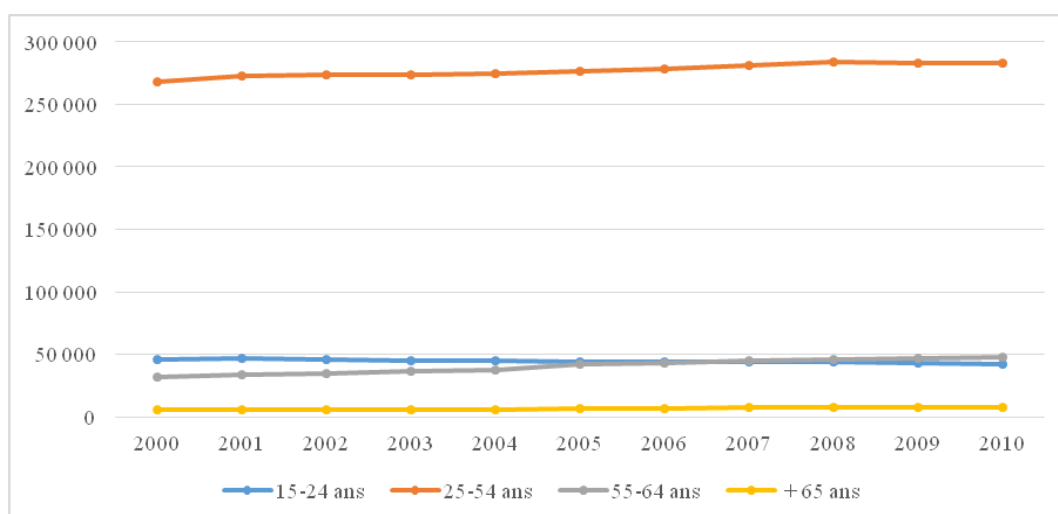


Source : SANTOS, 2012, p. 75 ; OCDE, 2011.

Dans le cas des pays membres de l'OCDE, pendant la période 2000-2010, il y a une hétérogénéité structurelle dans l'évolution des sous-ensembles de la force de travail, voire du prolétariat, selon qu'il s'agit de la population active et de la surpopulation relative, qui devient assez évidente avec la division de ces catégories soit par des critères d'âge (graphiques 15 et 16), soit par des critères de sexe (graphiques 17 et 18).

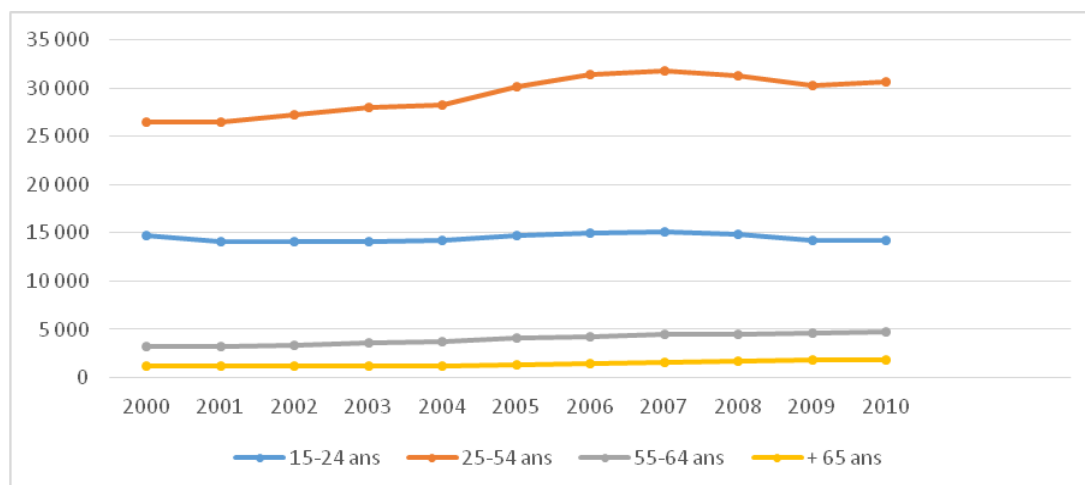
¹⁴⁵ Les inspecteurs du travail ont constaté que de nombreux employés (femmes et hommes) des ateliers de couture à São Paulo (SP) travaillaient dans des mauvaises conditions, un viol des droits et à la sécurité au travail (BRASIL, 2014, p. 1).

Graphique 15 – La composition de l’armée active selon l’âge (2000-2010)



Source : SANTOS, 2012, p. 70 ; OCDE, 2011.

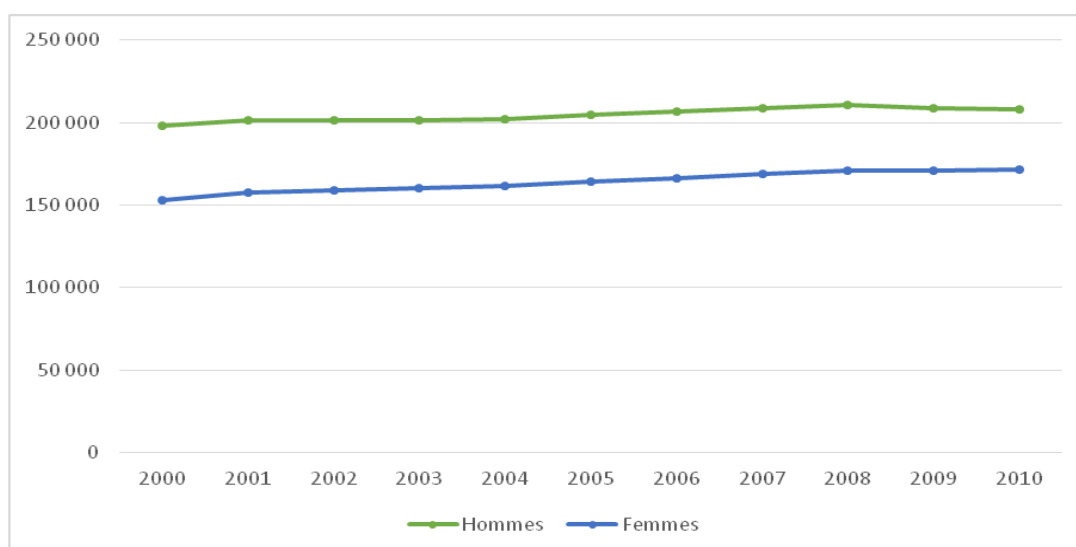
Graphique 16 – La composition de la surpopulation relative flottante selon l’âge (2000-2010)



Source : SANTOS, 2012, p. 70 ; OCDE, 2011.

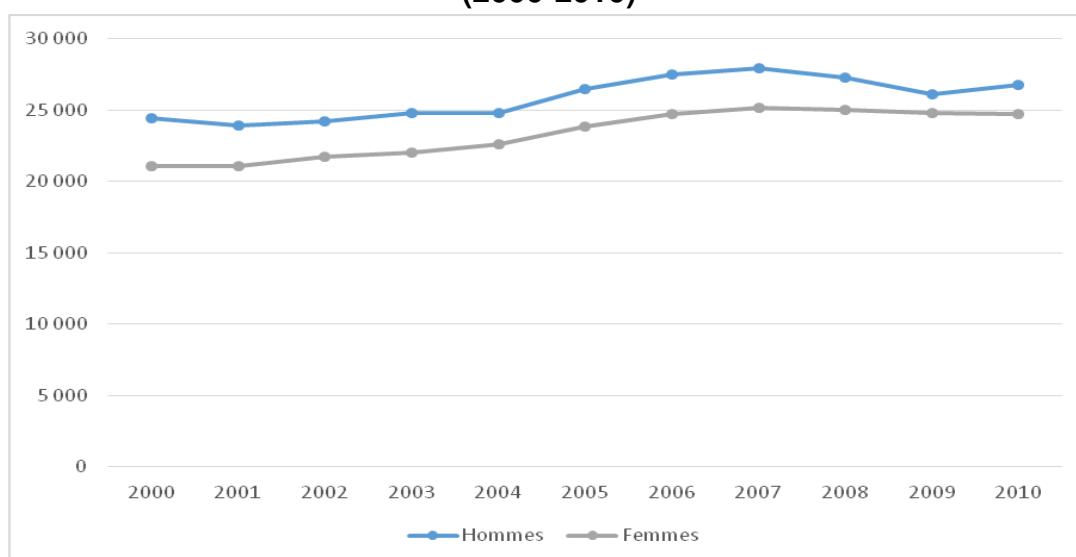
D’abord, il est important de souligner encore que ces deux Graphiques 10 et 11 réunissent les données concernant la population active et la surpopulation relative flottante tout en considérant les critères d’âge et aussi en fonction du sexe (graphique 17 et 18). Il est aisé de constater que ces graphiques respectifs de l’une ou de l’autre des situations du prolétariat ont une trajectoire très inégale, qui selon l’espace doit changer aussi.

Graphique 17 – La composition de l’armée active par sexe (2000-2010)



Source : SANTOS, 2012, p. 72 ; OCDE, 2011.

Graphique 18 – La composition de l’armée relative flottante par sexe (2000-2010)



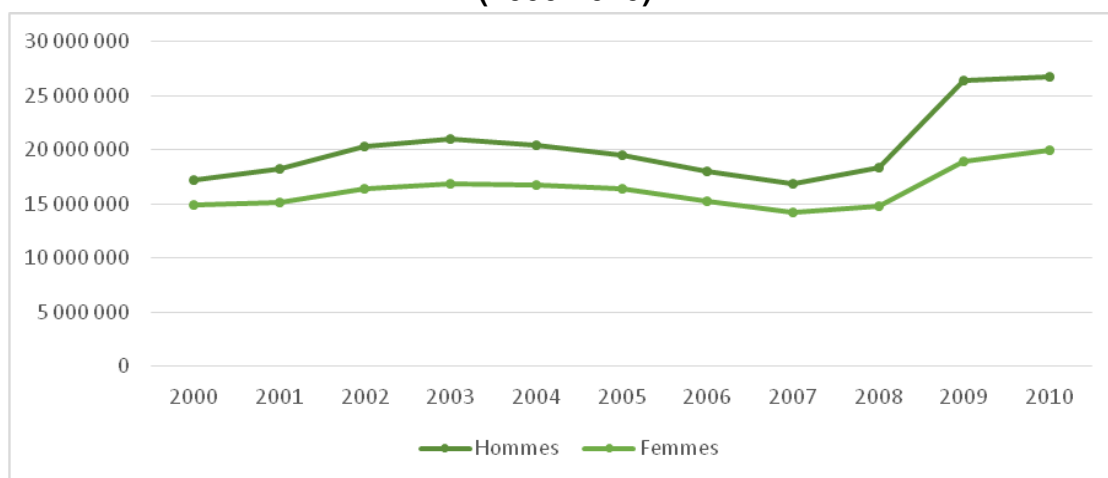
Source : SANTOS, 2012, p. 72 ; OCDE, 2011.

Selon les données des organismes internationaux, au niveau mondial, « le taux de chômage des jeunes est près de trois fois supérieur à celui des adultes. En 2015, la situation est plus grave en Afrique du Nord et en Asie de l’Ouest, où la proportion de jeunes qui ont un emploi est seulement la moitié de celle de l’ensemble de la population en âge de travailler. » Si l’on prend la situation des jeunes, en particulier des jeunes femmes, on observe qu’elles « continuent d’être affectés de

manière disproportionnée par les possibilités d'emploi limitées et par le chômage. Seulement quatre jeunes femmes et hommes sur dix entre 15 et 24 ans sont employés en 2015, contre cinq sur dix en 1991. Cela représente une baisse de plus de 10 points de pourcentage » (ONU, 2015, p. 17).

Après cela, le graphique suivant (19) contient les chiffres concernant la situation de la surpopulation latente pour la période en question. Ne disposant pas des données selon des critères d'âge, on ne considère que la condition liée au sexe. Encore une fois, les trajectoires correspondantes sont loin d'avoir pris des traits homogènes, et dans le cadre de la mondialisation capitaliste, le changement au niveau du marché du travail implique aussi « des conditions de travail particulièrement défavorables pour les femmes ; les privatisations, notamment, avec la réduction des services publics, entraînent un accroissement de la charge de travail rémunéré mais aussi non rémunéré des femmes. » (FALQUET, HIRATA, LAUTIER, 2006, p. 8).

Graphique 19 – La configuration de la surpopulation relative latente (2000-2010)



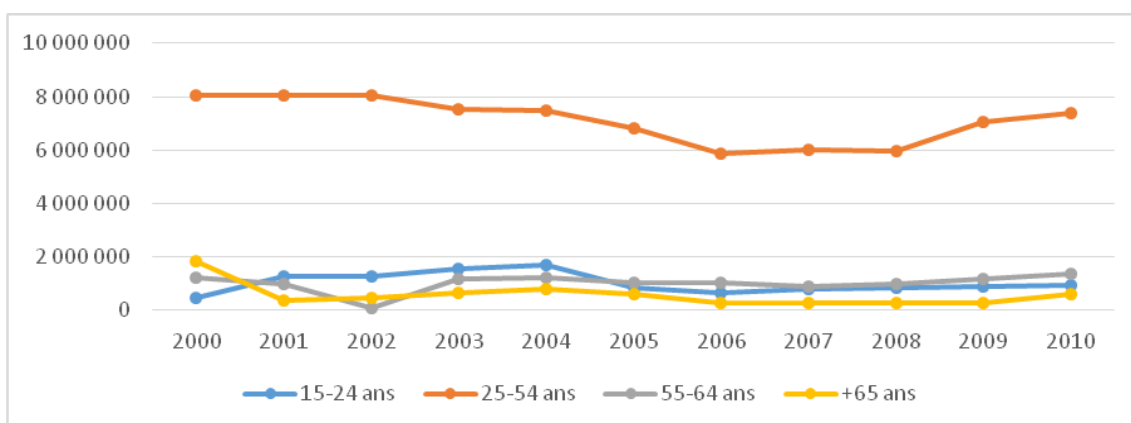
Source : SANTOS, 2012, p. 74 ; OCDE, 2011.

En dépit de la positivité de la théorisation negriste, il s'agit de considérer aussi vis-à-vis de la situation de la surpopulation relative latente, en particulier de la situation des femmes, l'effet du développement des nouvelles technologies de l'information et de la communication, ainsi que le fait que « l'expansion des réseaux et la financiarisation des économies ont conduit à un essor de la mise au travail

salarié des femmes du Sud dans les années 1990, dans des secteurs tels que l'informatique, le télémarketing, les centres d'appels. » (*Ibidem*).

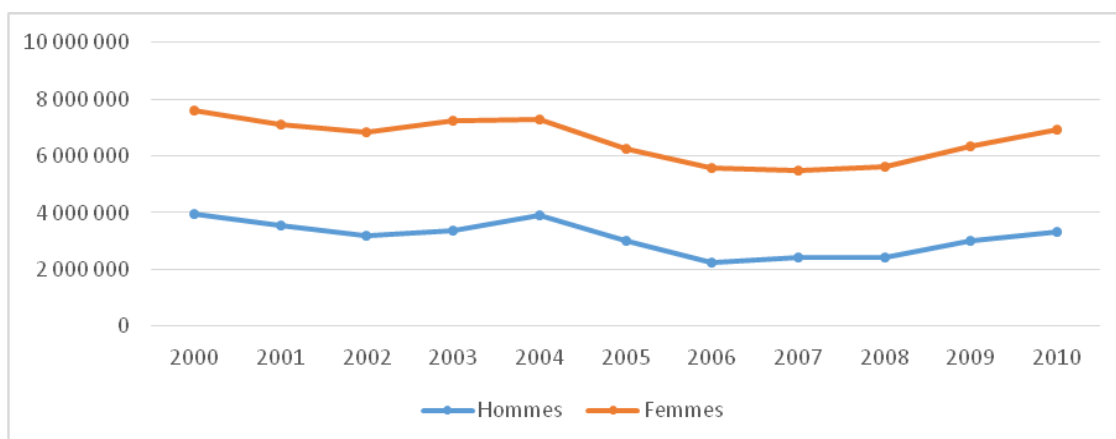
Enfin, les deux représentations graphiques ci-dessous contiennent les données concernant la surpopulation relative stagnante, tout en prenant compte le jeu de rapports sociaux d'âge (graphique 20) et de sexe (graphique 21). Il n'est pas étonnant de voir que les trajectoires propres à chacune de ces situations vécues par le prolétariat portent, comme il a déjà été souligné, la marque de l'inégalité dans le temps et dans l'espace, figurant ainsi la diversité de la condition prolétaire.

Graphique 20 – La composition de la surpopulation relative stagnante selon l'âge (2000-2010)



Source : SANTOS, 2012, p. 76 ; OCDE, 2011.

Graphique 21 – La configuration de la surpopulation relative stagnante par sexe (2000-2010)



Source : SANTOS, 2012, p. 76 ; OCDE, 2011.

Encore à propos de la figure du prolétariat, surtout pour exprimer la diversité de cette condition, il est possible de vérifier la différenciation : d'abord, par le niveau de revenu de chaque pays (graphique 22 et 23) indispensable tant pour « la distribution de l'emploi par statut » tant pour la « réglementation des 'différentes formes d'emploi' » face à la forme dite 'classique' (OIT, 2015b, p. 4 ; 6) ; puis, vis-à-vis de l'hétérogénéité des coûts unitaires de la main d'œuvre (Graphique 24). Cela renforce la perspective d'un impérialisme global où le cadre national reste important pour délimiter institutionnellement les particularités en matière de la gestion de la force de travail.

D'autres enquêtes sociologiques portant sur l'évolution comparative du chômage, c'est-à-dire d'une condition qui concerne la surpopulation relative dans la forme latente et stagnante, ont pointé quelques traits remarquables sur cette situation particulière en contextes différenciés où « les systèmes d'emploi sont structurés de manière fort différente » (DEMAZIÈRE, GUIMARÃES, HIRATA, SUGITA, 2013, p. 80).

Ainsi, cette approche comparée de la réalité des marchés du travail des régions métropolitaines de Paris, São Paulo et Tokyo constate surtout que cette forme du chômage concernant la surpopulation relative latente et stagnante est un phénomène bien variable dans l'espace. L'analyse de quelques éléments propres aux systèmes d'emploi de ces trois régions (Tableau 12) montre que « la condition de chômeur est l'objet de régulations normatives, institutionnelles et sociales multiples et différentes selon les régions considérées » (*ibidem*, p. 304).

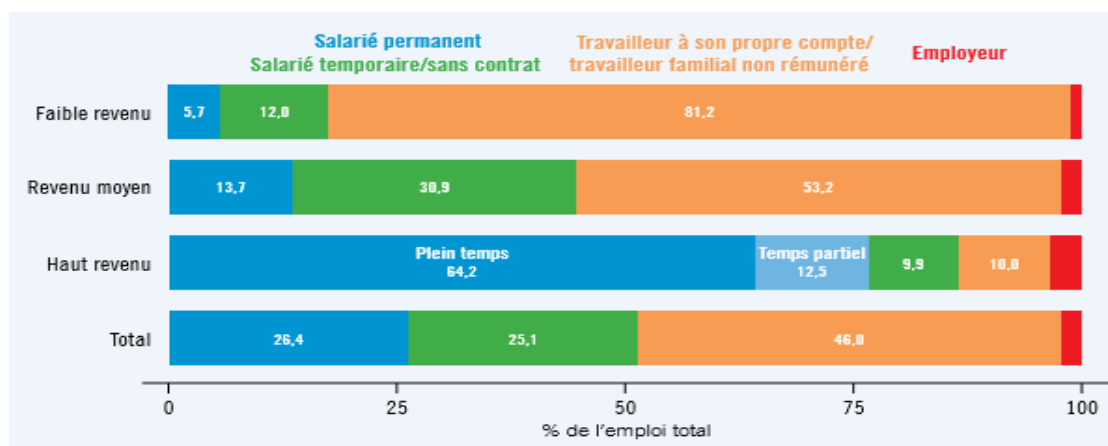
Tableau 12 – La condition de chômeur en trois contextes métropolitains

	Paris	São Paulo	Tokyo
Propriétés de la norme d'emploi de référence	Contrat à durée indéterminée Généralisation	Registrado na carteira de trabalho Symbolisation	<i>Shû koyô</i> (emploi à vie) Segmentation
Variétés des formes de l'emploi	Contrats salariaux très variés, dits atypiques Protection sociale	Travail informel, indépendant, externalisé Absence de protection	Contrats temporaires et spécialisés ou ciblés Moindre protection
Marquage historique du chômage	Ancien et résistant Risque d'exclusion ou de précarisation	Résurgent et indistinct Composante des mobilités	Récent et brutal Rupture du système de sécurité professionnelle
Protection et encadrement	Forts et hétérogènes Institutions publiques Accompagnement	Faibles et inégaux Institutions lointaines Initiatives dispersées	Limités et ponctuels Institutions dévalorisées Auto-assistance
Brouillage du chômage	Par production de (quasi-) statuts Chômagés aménagés Variété des offres statutaires	Par occultation de formes de sous-emploi Chômagés occultés Hétérogénéité des marchés du travail	Par concurrence d'autres statuts Chômagés hybrides Modulation des normes d'activité
La condition de chômeur (en tension)	Une condition institutionnalisée, mais fragilisée	Une condition visible, mais labile	Une condition émergente, mais discriminée

Source : DEMAZIÈRE, GUIMARÃES, HIRATA, SUGITA, 2013, p. 81.

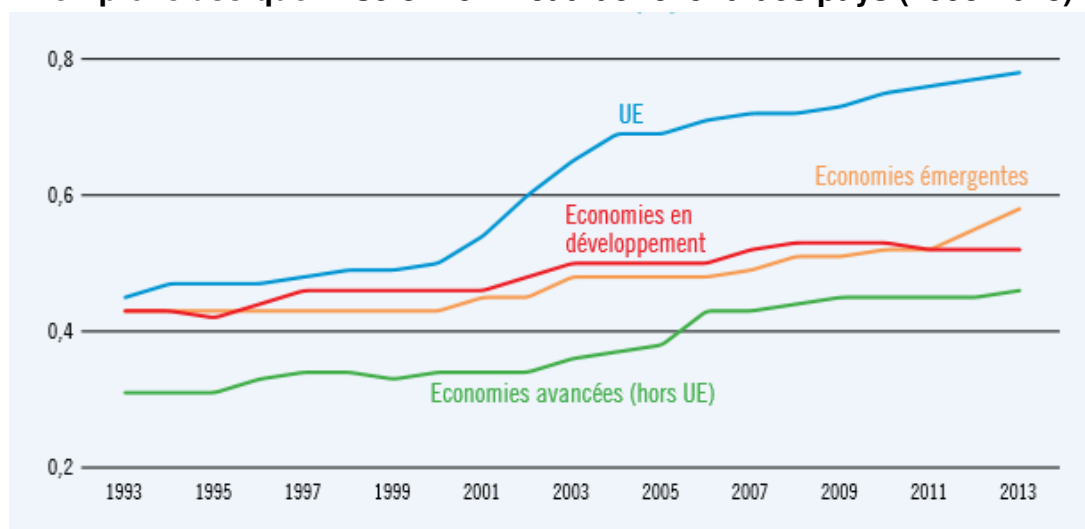
On voit qu'au niveau du cadrage spatial s'exprime la diversité de l'ensemble et des sous-ensembles de la catégorie-figure du prolétariat. Aussi, chacune des conditions prolétaires seront vécues de manière spécifique dans les divers pays, à chaque moment historiquement déterminé, comme on peut observer à la lumière des deux Graphiques suivants (22 et 23) :

Graphique 22 – Distribution de l’emploi par statu et selon le niveau de revenu des pays¹⁴⁶ (2013)



Source : OIT, 2015b, p. 4.

Graphique 23 – Réglementation des « différentes formes d’emploi » vis-à-vis de l’emploi classique¹⁴⁷ selon le niveau de revenu des pays (1993-2013)



Source : OIT, 2015b, p. 6.

En somme, il n’y a pas dans le capitalisme global une gestion universelle concernant le prolétariat dans le contexte de la crise. De même qu’il est évident qu’au sein même du système capitaliste persiste une « différence dans le taux des salaires nationaux » (MARX, 1976b, L. 1, p. 397). Tout cela réaffirme la diversité de la condition prolétaire. Aussi, la part « distingué par Marx comme “capital variable”,

¹⁴⁶ « Estimations sur la base de 90 pays représentant 84 pour cent de l’emploi total (13 pays à faible revenu, 42 pays à revenu moyen et 35 pays à haut revenu). La répartition des emplois permanents entre temps plein et temps partiel est disponible pour les pays à haut revenu » (OIT, 2015b, p. 4).

¹⁴⁷ L’axe vertical de ce Graphique se réfère à la capacité protectrice en domaine de la réglementation du travail. Score entre 0 (peu ou pas de protection) et 1 (protection élevée).

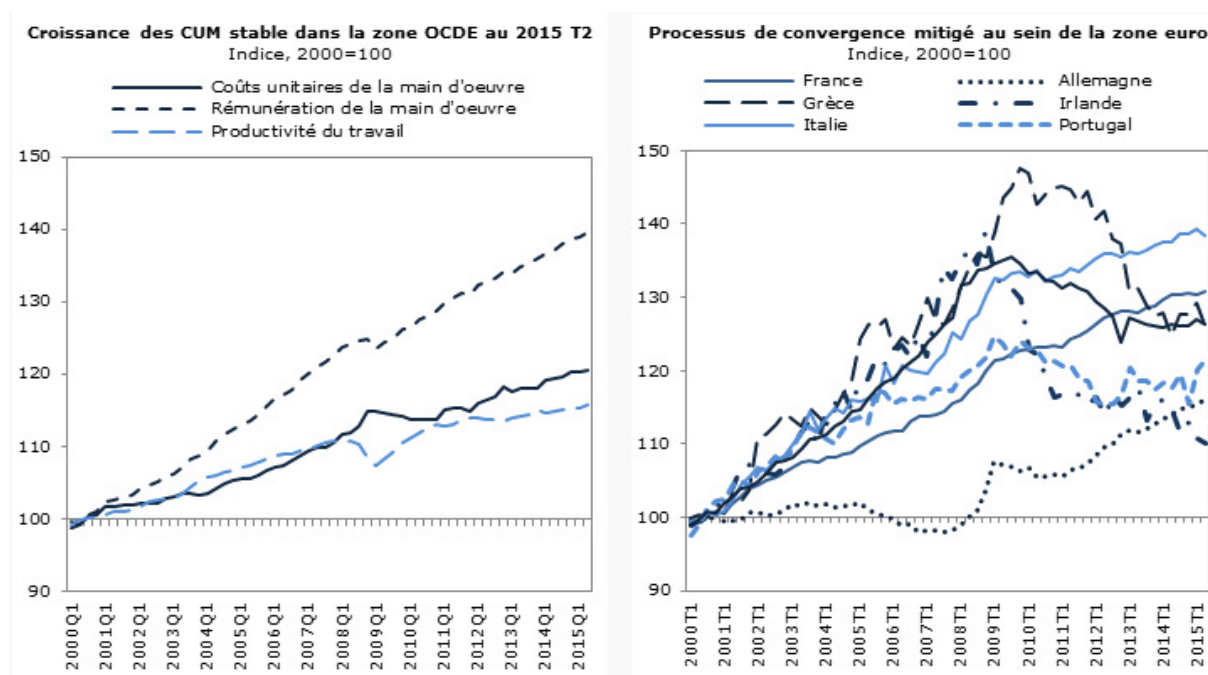
qui rémunère de façon partielle une dépense de “travail vivant”, le niveau du salaire, quelles que soient ses variations dans le temps et dans l’espace, est une variable qui dépend fondamentalement des besoins de l’accumulation » (BRUNHOFF, 1986, p. 59). En considérant donc les variations temporelles et spatiales, l’écart salarial peut être fondé sur le sexe, ou bien lié à l’immigration et à l’économie informelle. En somme, le processus de globalisation « ne veut pas dire la même chose pour tout le monde » (AGLIETTA, BERREBI, 2007, p. 7). C’est un processus qui

conduit donc tendanciellement à la formation d’un marché mondial et aussi à celle d’une *classe ouvrière* mondiale. Cette dernière est extraordinairement segmentée, en raison d’écarts de salaire considérables, mais sa mobilité est limitée alors que les capitaux ont obtenu une liberté de circulation à peu près totale. Dans ces conditions, la mondialisation a pour effet de mettre potentiellement en concurrence les travailleurs de tous les pays. Cette pression concurrentielle s’exerce aussi bien sur les salariés des pays avancés que sur ceux des pays émergents et se traduit par une baisse tendancielle de la part des salaires dans le revenu mondial (HUSSON, 2013, p. 3).

Les altermondialistes ont compris à l’occasion du dernier événement du FSM (en 2016, à Montréal), que la mondialisation ne se réfère pas à une organisation homogène du monde. En effet, selon les mots de l’un des organisateurs du processus du FSM 2016, « il y a une mondialisation des échanges, mais les humains ne circulent pas aussi vite que les marchandises et les capitaux. » (CARNET¹⁴⁸, 2016). Ces disparités au sein de la mondialisation capitaliste différencient aussi la condition prolétaire.

¹⁴⁸ Citation parue dans : BLANCHETTE-PELLETIER Daniel. Plus de 200 demandes de visas refusées ou bloquées pour le Forum social mondial. *Radio-Canada* [en ligne], 05 août 2016 [réf. du 06 janvier 2017]. Disponible sur : <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/796439/visa-refusees-bloquees-participants-forum-social-mondial-montreal>

Graphique 24 – Estimations rapides des coûts unitaires de la main-d’œuvre¹⁴⁹



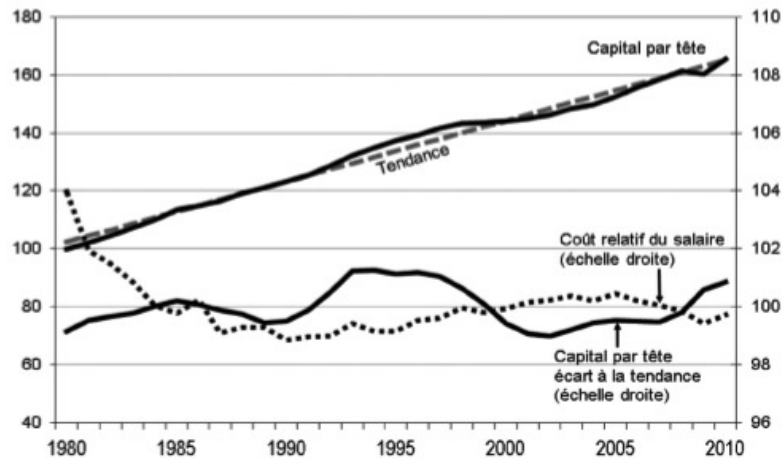
Source : OCDE, 2015.

L’armée de réserve, cette composante de la surpopulation relative analysée par Marx, continue à jouer un rôle important dans l’ajustement des coûts salariaux, non seulement dans l’espace où les entreprises se déplacent, puis, « en augmentant avec la crise, l’armée industrielle de réserve fait pression sur le niveau du salaire nominal. Le rapport des forces sur le marché du travail, structurellement asymétrique (en faveur des employeurs), permet alors au patronat de comprimer les coûts salariaux, sous l’effet d’une concurrence impitoyable » (BRUNHOFF, 1986, p. 59). Pourtant, dans ce cadre « aucun emploi n’a jamais été créé par des baisses de “charges” et ne le sera jamais » (HUSSON, 2015, p. 116). Dans le Graphique ci-dessus donc, l’on constate que les coûts unitaires de la main-d’œuvre, qui mesurent le coût moyen de la main-d’œuvre par unité produite et qui comprend en lignes générales à la rémunération des salariés (fondamentalement les salaires et les traitements en espèces et en nature, ainsi que les cotisations sociales à la charge des employeurs¹⁵⁰), varie dans le temps et dans l’espace et de même selon le type d’activité. Ainsi, l’on vérifie qu’il y a eu une considérable baisse, depuis 2008, par rapport aux coûts du travail surtout en Irlande, en Grèce et au Portugal.

¹⁴⁹ Trimestriels.

¹⁵⁰ EUROSTAT, 2015, p. 1.

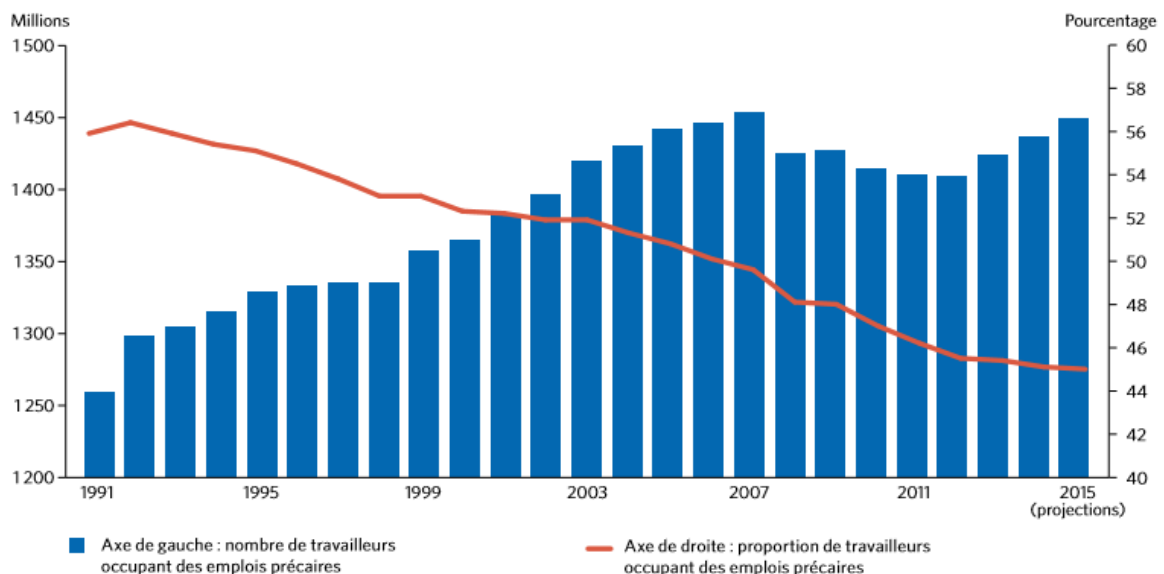
Graphique 25 – Capital par tête et coût relatif du travail France (1980-2010)



Source : HUSSON, 2015, p. 103.

Il est encore possible de penser à d'autres critères pour essayer d'exprimer la complexité de la situation d'oppression auquel est soumis le prolétariat jusqu'à présent et qui peut concerner, par exemple, les conditions de travail. En dépit du discours de progrès, près de la moitié des prolétaires qui intègrent l'univers de cette enquête et qui travaillent, le font dans des conditions précaires, voire pénibles.

Graphique 26 – Nombre et proportion de travailleurs indépendants et de travailleurs familiaux dans l'emploi total (1991-2015)



Source : ONU, 2015, p. 19.

Néanmoins, par le recours au type d'images de concentration, réifiées, proposées par les negristes, s'opposent « les figures de la tension et les formes de la tendance, les chiffres réels contenus dans le monde, ces mises à l'épreuve d'un exemple non encore réussi, rompent également, grâce à leur pourcentage particulièrement élevé d'utopie, ce cycle fondamentalement stérile » (BLOCH, 1991, t. I, p. 246). Par cette inversion d'un moment réifié, il s'agit de réaffirmer que dans ce qui concerne le prolétariat, « il doit être possible de découvrir sporadiquement la fonction utopique originale et maintenue dans son caractère concret ; il doit être possible de confronter les déformations et les abstractions, dans lesquelles tout n'est pas condamnable » (*ibidem*, p. 182-183), une fois compris que l'utopie concrète « est un degré de réalité objectif-réel, au front du monde en développement, en tant que non-être-encore *de la naturalisation de l'homme et de l'humanisation de la nature* » (p. 247).

Également, il va de soi que « toute anticipation doit se légitimer devant la fonction utopique qui réquisitionne toute valeur possible dans l'excédent anticipant y compris celle contenue dans les archétypes encore enkystés, dans les idéaux encore abstraits, dans les allégories et les symboles encore statiques » (p. 183), mais il suffit à ce moment du présent travail de valider la catégorie historique du prolétariat en ayant claire les transformations contemporaines soit au niveau de la base économique, soit au plan de la superstructure correspondants à cette formation socioéconomique. En effet, face à ces transformations,

les luttes menées par les travailleurs et les opprimé·e·s sont morcelées entre pays. Dans le cadre européen, lors des années 1990, les grandes grèves avaient un écho d'un pays à l'autre ; ces avancées n'ont pas résisté à la crise et la montée du chômage. La mise en concurrence directe des travailleurs sur le plan de l'emploi et des salaires entre pays d'un même continent – ainsi que d'un continent à l'autre – dans le cadre de l'économie mondialisée présente donne à chaque bourgeoisie, quelle que soit sa place dans la structure hiérarchique changeante du capital mondial, une position de force inédite historiquement à l'égard de ses « propres » travailleurs, travailleurs immigrés compris. (CHESNAIS, 2015, p. 1).

À propos de l'effondrement de la société capitaliste, sous une certaine perspective marxiste, « le facteur subjectif réside dans le prolétariat, qui est produit par la société capitaliste en tant que sa propre contradiction et qui prend conscience

de lui-même en tant que contradiction », d'un côté ; et, de l'autre côté, « le facteur objectif de son déclin réside dans l'accumulation et la concentration du capital, dans la monopolisation, dans la crise de surabondance qui résulte de la contradiction existant entre l'accession au mode de production collectif et le maintien de la forme de l'appropriation privée » (BLOCH, 1982, t. II, p. 213-214).

D'évidence, cela aide à comprendre les enjeux de la conjoncture sociale et économique actuelle au niveau du marché de travail actuel marqué par la précarité chez les jeunes, les femmes adultes et aussi par les réticences face au chômage des salariés âgés ; mais il ne nous suffit pas pour *l'analyse concrète d'une situation concrète* des vieux dualismes qui recouvre « l'unité de la personne », des singularités ou que bien situent « l'ordre fixe d'une collectivité fermée dont tout se laisse déduire » (BLOCH, 1981, p. 187).

À propos de la pertinence de l'usage de la catégorie-figure prolétariat, Mandel (1986, p. 1) a mis en cause « la thèse selon laquelle l'émancipation humaine ne peut plus reposer sur le "prolétariat" la classe des travailleurs salariés », thèse à l'époque et jusqu'aujourd'hui soutenue avec des arguments purement économiques. D'une conception tordue, rigide et réifié du marxisme,

certains avancent que le travail salarié serait en train de perdre rapidement sa position de principal secteur de la population active à cause de l'automatisation, de la robotisation, du chômage de masse, de la croissance des petites affaires économiques indépendantes, etc. (Gorz, Dahrendorf, Daniel Bell, Hobsbawm). (*Ibidem*).

Pour certains auteurs donc, la critique du capitalisme se réfugie dans la croyance selon laquelle « la barbarie du Capital finira par susciter des réactions de plus en plus fortes, mais ils doivent bien constater que de nombreuses réactions se tournent vers des fondamentalismes ou des intégrismes religieux, voire des communautarismes exacerbés » (VINCENT, 2004, p. 57), sans oublier la logique de changer le monde sans prendre le pouvoir (HOLLOWAY, 2002), de même que l'illusion de l'Empire sans impérialisme (HARDT, NEGRI, 2000). Dans cette partie on a voulu démontrer à l'inverse, que certains « concepts et procédures de la tradition critique ne sont aucunement désuets. Ils fonctionnent toujours très bien, jusque dans le discours de ceux qui en déclarent la péremption » (RANCIÈRE, 2008, p. 30).

Ainsi, à partir de la figure processuelle du prolétariat on réfléchira le rôle des sujets altermondialistes ainsi que les actions alter ou anticapitalistes pour consolider la proposition selon laquelle « autre monde est possible ».

En ce sens, la prochaine partie de ce travail ira procéder à l'exploration des positions prises par Negri vis-à-vis de la pensée de Spinoza, dont les idées, selon lui, représentent « une anomalie vivante, qui anticipe et qui peut construire une autre voie dans le développement de la pensée et de la liberté » (NEGRI, 2010b, p. 29) pour penser la logique des mouvements altermondialistes, et les expériences qui ont émergé depuis la première édition du Forum Social Mondial. On exposera l'« usage postmoderne de Spinoza » (*ibid.*, p. 14) pour une élaboration d'une théorie de la multitude telle qu'elle est proposée par Negri et Hardt au début du XXI^e siècle afin de penser la tâche de ce nouveau sujet révolutionnaire de l'ère de l'Empire mondial et les perspectives émancipatrices. De même, on revisitera la perspective marxienne à travers la contribution de certains marxistes utopiques et concrètement engagés dans un projet de dépassement de ce persistant cycle capitaliste pour comprendre la dynamique de ce phénomène altermondialiste qui accompagne au sens diamétralement opposé le processus de globalisation du capital et de l'État.

Conclusion

On a pu vérifier empiriquement, que le prolétariat, tel qu'on l'a défini tout au long de ce chapitre, ne se restreint pas seulement à la figure du salarié et moins encore à celle de l'ouvrier industriel. Cela réduirait les diverses expressions de la lutte des classes aux seules luttes du salarié actif contre l'exploitation capitaliste. La robotisation résultat direct de la nouvelle révolution technologique supprime des emplois, mais ne suffit pas pour faire disparaître le prolétariat. Au contraire, c'est aggravation de la permanence et l'approfondissement de la domination et la perpétuation des diverses formes de domination et d'attentat à la dignité humaine qui révèlent d'autres dimensions aussi frappantes de cette lutte. En conséquence, face à la réalité des faits, la tendance fondamentale, statistiquement vérifiable, est celle d'une variabilité du prolétariat à l'échelle mondiale, toujours entraînée par la dynamique de l'accumulation du capital, dans un cadre de développement très inégal

du monde, au “centre”, et dans des pays périphériques. Pourtant, on peut affirmer la pertinence de la catégorie du prolétariat pour exprimer les inégalités temporelles et spatiales concernant ceux qui ne disposent pas de moyens de production pour subsister dans ce monde.

CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE

Dans le cadre de la postmodernité, on a saisi d'après les negristes que l'Empire étend à l'échelle mondiale son pouvoir par les réseaux de corruption, de violence, de hiérarchies et de domination par les divisions, dont la fonction est de maintenir l'ordre à travers de nouveaux mécanismes de contrôle, tout en subsumant la multitude des pauvres employés en travail matériel et immatériel et les sans-travail à ce processus, de même qu'au modèle républicain de démocratie.

Une fois acquis que cette relation est toujours conflictuelle, sous la forme d'une antinomie immédiate, cette multitude multicolore des pauvres résiste, tout en portant en-soi l'esprit de l'antimodernité, mais déjà avec la proposition altermondialiste, voire *altermoderniste*, « de créer une société alternative » (HARDT, NEGRI, 2004 ; 2012, p. 351 ; 109) face à la domination réelle de la pauvreté, sous le communisme du capital (*ibidem*, p 76). Tout cela au nom du projet du *commun*, du développement d'une vraie démocratie révolutionnaire des luttes par la force subversive de l'amour et le pouvoir de l'imagination. Toutefois, la théorisation utopique dans l'abstraction, « découlant d'une anticipation non médiatisée, née dans le cerveau de son créateur » exclut du processus même de la transformation du monde le caractère anticipant. Toutefois, « la richesse et l'exubérance de l'imagination, si cette imagination est concrète et lucide, ainsi que son corrélat dans le monde ne peuvent être ni explorés ni inventoriés autrement que par la fonction utopique ; pas plus qu'ils ne peuvent être éprouvés sans le matérialisme dialectique » (BLOCH, 1991, t. I, p. 24). Alors que les negristes ont refusé celui-ci.

Au moment historique dite de la consolidation de l'Empire postmoderne qui propulsera l'action de la multitude, puisque celle-ci est la cause de l'existence de ce Léviathan situé à l'ère de la globalisation piègeuse, il est « foncièrement faux et constitue même à ce point un nouvel opium pour le peuple », la croyance dans l'idée « que le simple fait de laisser tourner la machine capitaliste jusqu'à épuisement mènerait automatiquement à sa propre perte » (*ibidem*, p. 240). De ce fait, par la conception negriste d'inspiration spinoziste, la multitude « risque d'entrer en contradiction avec elle-même, en acceptant de tenir une place dans ce mécanisme d'oppression matérielle et intellectuelle qui subordonne toute chose au point de vue de l'imagination » (MACHEREY, 1979, p. 9). En ce sens, « l'optimisme

automatique » constitue aussi « un poison à peine moins dangereux que le pessimisme absolu » (BLOCH, 1991, t. I, p. 240).

Au sens propre, on soutient que l'image de la multitude n'a exprimé, dès son départ, qu'une vision positiviste et, donc *favorable*, sinon compatible avec les discours du capitalisme libéral, qui parmi d'autres souhaits, désire un espace commun plus vaste, voire global tout à fait propice à sa propre reproduction. Cela aussi avec le rôle actif des immigrants du monde et leurs esprits nomadiques, même si « les travaux sur les migrations internationales insistent sur l'absence de marché mondial du travail, l'importance de ces "nouveaux désirs nomadiques" doit donc être sensiblement relativisée » (DARDOT, LAVAL, MOUHOUD, 2007, p. 195). Cela n'est permis qu'aux cerveaux hautement qualifiés, en particulier aux réseaux d'étudiants diplômés, par conséquent et « intuitivement, la proportion de main-d'œuvre qualifiée dans l'économie augmente du fait de l'immigration qualifiée » (OMC, 2013, p. 135). En outre, « ces tendances démographiques à long terme sont susceptibles d'affecter » (*ibidem*, p. 118) de manière positive la structure du commerce mondialisé, d'où conclure qu'en effet, « le commerce et la migration deviennent complémentaires » (*ibid.*, p. 138) et dans ce cas, la multitude negriste aussi.

C'est pour réaliser ce désir de fuite que la multitude de Negri (2007, p. 247) devient une « *sub specie aeternitatis* » et l'auteur s'éloigne d'une conception du sujet social historiquement déterminé, qui se constituerait selon les conditions particulières du capitalisme postfordiste et global, d'où finalement conformément à ce principe ontologique, la multitude est toujours en scène, *multitudo aeternus !* Par ce genre d'analyse dite marxiste de l'être contemporain, le negrisme contribue lui-aussi « à réduire la part du marxisme dans les tendances authentiquement socialistes du facteur subjectif tel qu'il se construit aujourd'hui » (LUKÁCS, 2012, p. 541).

Contrairement à cette démarche, « une ontologie authentique, *a fortiori* une ontologie marxiste doit, dans de telles conditions objectives et subjectives, se borner à un prudent constat des déterminations les plus générales. » (*ibidem*). Pour enfin saisir qu'une transformation radicale des paramètres sociaux actuels suppose spécialement le retour au marxisme en tant qu'une « analyse concrète d'une situation concrète » pour citer ici Lénine (1920, p. 1).

On peut aisément conclure que, avec son discours abstrait, quelques-unes des affirmations exprimées avec véhémence dans l'*Empire*, comme à propos de l'inexistence des différences entre le centre et la périphérie du système etc., sont loin de se présenter comme des nouveautés historiques et ont été même diffusées par des théoriciens reconnus par sa filiation à la pensée de droite de ce « monde lissé » de l'Empire postmoderne (HARDT, NEGRI, 2000, p. 403). Il s'agit d'une conception conservatrice qui « refuse d'accepter que l'économie internationale se caractérise par la radicale asymétrie qui éloigne les nations du centre de celui de la périphérie de ce système » (BORÓN, 2002, p. 40).

Bien au contraire de l'idéologie de l'Empire, tant le capitalisme constitue un système dont les conditions de développement ne sont également pas garanties à tous les pays, que « la croissance du capital va de pair avec l'augmentation du prolétariat », ceci compris comme une figure catégorielle dont l'excédent utopique agglutine tant ceux qui sont actifs par rapport au marché du travail, que ceux qui sont dans la condition de surpopulation relative, tout en attendant leur occasion d'être stable : « ce sont deux produits jaillissant aux pôles opposés d'un seul et même procès » (MARX, 1971, p. 260).

De cette manière, on revient à l'idée que la notion forgée dans l'esprit d'une *multitude des pauvres*, tombe, pour reprendre la perspective blochienne dans un *relativisme historique destructeur* :

ce ne sont pas n'importe quelles questions venues du passé ou venant de l'anticipation du futur qui concourent à l'élaboration pratico-collective des nouvelles catégories et formes sociales, mais bien celles qui prennent en compte l'universalisme capitaliste, son universalisation-synthétisation des formes de l'exploitation et de l'oppression, et l'unification contradictoire du temps et de l'espace du monde qui en découle. (VINCENT, 1984, p. 50).

La procédure théorique propre au paradigme de la *multitude* contre l'Empire semble n'apercevoir pas l'émaillage de contradictions et de régressions propres à la réalité contemporaine. N'en apercevoir aucun de ces traces « est un aveuglement, au même titre que l'espoir de la réaliser immédiatement grâce à quelques happenings est une illusion (LUKÁCS, 2012, p. 461).

Il faut reprendre la critique des expériences dans lesquelles « le mouvement ouvrier, n'aurait en fait été capable, une fois passée sa phase utopiste, que de chercher la consommation de masse du modèle social-démocrate ou l'industrialisme et les illusions du progrès de la bureaucratie se réclamant du communisme », pour découvrir « d'autres sources d'inspiration » (COURS-SALIES, 2003, p. 70), une fois tirées les leçons du lourd cadre historique qu'on a hérité.

QUATRIÈME PARTIE

**LA PERSPECTIVE DE LA MULTITUDE ET DU
PROLÉTARIAT COMME ANTICIPATIONS D'UTOPIE DEPUIS
PORTO ALEGRE**

INTRODUCTION DE LA QUATRIÈME PARTIE

Même si fait florès le discours postmoderne – qui situe dans cette époque et avec véhémence l'idée générale de la disparition des idéologies, de la lutte de classes, etc. –, c'est pour prendre une position « contre la dématérialisation postmoderne du monde » qu'il faut avoir à l'esprit l'héritage marxien. Celui-ci « procède à l'analyse réglée mais toujours singulière de la façon dont les idées et les représentations au sens large de ce terme participent à la structuration du réel, en accompagnent la production, la reproduction et la transformation » (GARO, 2009, p. 11). Il s'agit alors d'un genre d'analyse politique et révolutionnairement engagée « dont les luttes sont des moments constitutifs, n'offrant pas de voie rectiligne vers un monde idéal mais ouvrant sur la réappropriation de l'histoire humaine » (*ibidem*). Tout en prenant compte du présent (sans réification) vis-à-vis du passé (peigné à contre-poil) et du futur (anticipation concrète).

Le modèle *negriste* qui oppose directement l'Empire à la multitude et *vice-versa* a été élaboré à travers deux réductions comme exigence méthodologique, à savoir : premièrement, celle de la *subsumption* de la *multitude* à l'Empire qui simplifie sous la catégorie de *pauvres* toute une richesse de déterminations concernant la condition prolétaire, l'exploitation, la domination etc., dans l'après fordisme ; deuxièmement, celle de la *résistance* de la multitude à l'Empire qui simplifie sous la catégorie de *commun* toute la richesse de déterminations concernant le futur de la démocratie, d'un projet anticapitaliste et émancipatoire au-delà de la postmodernité.

Certes, pour l'analyse concrète d'une situation historiquement déterminée, « il faut simplifier d'abord, mais ensuite et au plus vite restituer progressivement ce que l'analyse a écarté. Sans quoi l'exigence méthodologique se transforme en servitude et de la réduction légitime on passe au réductionnisme » (LEFEBVRE, 2000, p. 126). Ainsi, les « schémas réducteurs », certainement et méthodologiquement « indispensables » à la pensée *negriste*, ne se transforment-ils pas « en pièges » (*ibidem*) devant les expériences des mouvements altermondialistes ?

Dans le cadre de ces analyses, la proposition de discussion de ce moment doit partir des faits, c'est-à-dire des expériences concrètes telles que celle

du FSM depuis 2001,¹⁵¹ qui se présente comme une composante d'un mouvement dont le début a été la manifestation en 1999 à Seattle, aux États-Unis¹⁵² pour réaffirmer l'existence du prolétariat en tant que catégorie socio-philosophique et historique inépuisable, tant que la lutte de classes persiste dans le cadre oppressif du capitalisme. En même temps, on analysera les documents qui ont été produits au moment de la construction de cet espace du FSM – « le sommet de tous ceux qui s'opposent à la mondialisation néolibérale qui se construit à Davos, en Suisse » (GRET, SINTOMER, 2002, p. 5), mais aussi quelques résultats d'enquêtes menés lors de la réalisation de ces grandes rencontres des mouvements sociaux de différentes parties du monde.

Il est vrai qu'il y a un déficit théorique par rapport aux nouvelles pratiques capables de faire comprendre la diversité de ce prolétariat composé d'hommes et de femmes, qu'ils soient blancs ou noirs, qu'ils soient jaunes ou indigènes, de même que jeunes ou personnes âgées etc. Cependant, tous sont constamment soumis, involontairement, à la domination de ce système majeur d'opresseurs et d'opprimés, exploités dans certains cas et communément humiliés au quotidien de la vie postmoderne.

Même confrontés à tout ce genre de situation et « malgré le fait qu'il y a eu des tentatives pour formuler des théories sur les nouvelles pratiques qui s'articulent dans les réunions de Porto Alegre et ailleurs, il semble évident que persiste un grand déficit théorique » (IBASE, 2006, p. 6). En dépit d'un type d'analyse tourné vers les faits économiques contemporains et les contradictions proprement dites économiques du système capitaliste – où « la dynamique économique n'apparaît pas reliée de façon systématique et élaborée à la dynamique sociale » (VINCENT, 2004, p. 55) – il est certain que la persistance et les efforts théoriques de certains marxistes semble corroborer l'hypothèse néo/altermarxiste selon laquelle « le marxisme tarde à assimiler » la résurgence, en temps de capitalisme internationalisé, d'une « volonté d'émancipation "globale" » (BIDET, DUMÉNIL, 2007, p. 171).

¹⁵¹ Cette édition a eu lieu à Porto Alegre, dans la région Sud du Brésil.

¹⁵² À l'occasion d'une réunion de l'OMC pour la libération mondiale du marché, c'est-à-dire pour la constitution d'un « marché global » (SEONE, TADDEI, 2001, p. 111).

En ce sens, il faut entreprendre ici un bilan critique sous l'influence du renouvellement d'une manifeste tradition marxiste, de ce phénomène parallèle qu'accompagne l'avancement de la globalisation néolibérale à travers les mobilisations, protestations et toute une sorte de manifestations visiblement opposés à la logique réifiante, de marchandisation et de destruction de l'environnement humain, social et écologique.

La réalité immédiatement perceptible des actions politiques menées par les mouvements et instances qui s'articulent à l'occasion de la réalisation des forums sociaux mondiaux nous présente, certes, un engagement sous une allure utopiste inimaginable à l'ère du capitalisme globalisé de réifications et d'individualisme en ce qui concerne le domaine des êtres humains. Ainsi, les questions qui suivent visent à essayer de saisir les enjeux de la dynamique de notre temps : parmi ces nouvelles formes d'agir politiquement, bien qu'encore embryonnaire, y aurait-il un projet de suppression des conditions qui perpétuent le système capitaliste ? Ou bien, finalement ces grandioses réunions des mouvements divers ne servent-elles qu'à propager un esprit utopique abstraitement incapable de générer la rupture nécessaire pour la réalisation d'une nouvelle sociabilité entre les individus ? Et le processus des forums sociaux mondiaux est-il en crise et destiné à la complète disparition ? Au contraire de la pensée extrémiste de certains apologistes d'un *bien-être* capitaliste toujours à la portée de la main,

la remise en cause des garanties collectives et des formes de socialisation ressenties comme légitimes, l'abandon des projets de développement humain au nom de la spéculation capitaliste a mis en mouvement une discussion et des actions collectives, locales et internationales, questionnant les principes fondateurs de la démocratie elle-même (COURS-SALIES, 2003, p. 77).

Un autre élément qui doit être considéré à propos de l'engagement des mouvements sociaux de pays divers, à travers une proposition altermondialiste, découle du fait que « les mégapoles contemporaines concentrent une grande part des problèmes liés à cette structuration nouvelle du monde que l'on désigne communément par les termes de globalisation ou de mondialisation. » (COLLIOT-THÉLENE, 2011, p. 185). Pourtant, au-delà de la perspective d'une lutte uniquement au niveau mondial,

les combats menés par les habitants de ces mégapoles demeurent cependant locaux, même si nombre des paramètres qui les déterminent, depuis les logiques économiques jusqu'à l'existence de principes universellement reconnus que peuvent invoquer les individus luttant pour leurs droits, les inscrivent dans le contexte du monde globalisé. (*Ibidem*).

De même, la façon de faire la politique à l'ère postmoderne entraîne les mouvements vers la réalité des faits que « même la démocratie participative, que l'on propose aujourd'hui de développer pour compenser le formalisme devenu trop évident de la démocratie représentative » pour essayer de ressusciter, dans le même mouvement, « un sens civique que l'on croit voir disparaître », surtout dans les pays situés à la périphérie du système ; dans ces pays d'ailleurs, l'expérience de la démocratie participative ne configure « pour les gouvernants qu'un moyen parmi d'autres de s'assurer le consentement au pouvoir des gouvernés » ; au moment d'un bouleversement anti-systémique, « où cette démocratie participative vire à la résistance, elle est dénoncée comme une atteinte à l'État de droit », tout en constituant ainsi un problème pour la démocratie bourgeoise formelle (*ibidem*, p. 198).

Parallèlement, on analysera aussi le discours et l'interprétation qui ont été donnés par l'idéologie du projet *du commun* (qui aurait déjà commencé à se réaliser à l'ère postmoderne), face à ces nouvelles formes d'organisation et de mobilisations d'ampleur mondiale tout en ayant la maxime que « la domination-exploitation des êtres humains commence par les animaux, les bêtes sauvages et le bétail ; les humains associés inaugureront une expérience qui allait se retourner contre eux : tueries, élevages, abattages, sacrifices, castration (pour soumettre mieux) » (LEFEBVRE, 1981, p. 72).

Sous la perspective des théoriciens ou des intellectuels organiques du phénomène altermondialiste matérialisé surtout dans la réalisation des forums sociaux, ici se poursuivra la critique de la conceptualisation autour des images antinomiques d'un Empire postmoderne et d'une multitude potentiellement révolutionnaire, en ce moment très contrariée par la complexité et la persistance de la lutte des classes au sens large et profond. De même, par quelques enquêtes menées par l'*Instituto Brasileiro de Análises Sociais e Econômicas* (IBASE), se

réaffirme une idée-force vérifiée ici, à savoir l'incapacité analytique et pratique de l'actualisation negriste, en tant que fragment d'une certaine pensée marxiste, au sujet de la constitution du moment présent. Par ailleurs, on réaffirme la pertinence des écrits marxistes dont les idées originelles alimentent les esprits insoumis, pour rêver, au sens que « celui qui rêve ne reste jamais sur place. Il s'écarte presque à volonté du lieu et des conditions dans lesquels il se trouve au moment même » (BLOCH, 1991, t. I, p. 37). Aussi, une fois compris que

l'intention utopique ne se limite ni à l'enclave onirique purement intérieure ni non plus aux problèmes de la meilleure constitution sociale, il comprend tous les domaines du travail humain, il s'étend tout autant aux domaines de la technique et de l'architecture, de la peinture, de la littérature et de la musique, de la morale et de la religion (*idem*, 1982, t. II, p. 215).

Cela permet d'échapper aux anticipations limitées aux seuls domaines du travail, soit matériel soit immatériel, soit productif soit improductif. Ainsi, il s'agit dans cette partie du présent travail de montrer que la catégorie centrale des « pauvres » en tant qu'élément de la genericité antinomique abstraite de la multitude negriste postmoderne, ne révèle aucun intérêt pour une approche ontologico-génétique de l'altermondialisme en ce qui concerne la dialectique du point de vue soit des acteurs sociaux, soit des projets altermondialistes ou anticapitalistes voire émancipatoires en présence. De telle sorte qu'il est encore possible de penser la lutte des classes et plus encore, le rôle actif d'un prolétariat exploité, dominé et humilié par les chaînes du mode de production capitaliste, tout à fait à rebours de l'histoire « écrite par les vainqueurs », cette histoire qui « dénie bien des réalités des luttes passés », à mesure qu'« elle transforme même souvent les vaincus en semi-sauvages, à tout le moins en personnes "dépassées" par la marche du monde » (COURS-SALIES, 2003, p. 70).

Ainsi, pour la quatrième partie de cette thèse on propose la discussion d'une expression de ce phénomène altermondialiste à savoir, celle du Forum social mondial de 2001 jusqu'à 2015. Ce mouvement selon lequel *un autre monde est possible* sera analysé à la lumière tant de la multitude postmoderne negriste sous la perspective donc de l'altermodernité, que de l'actualisation contemporaine de la figure du prolétariat et de l'utopie concrète anticapitaliste.

CHAPITRE 7

LA MULTITUDE ET LES EXPERIENCES ALTERMONDIALISTES CONTRE L'EMPIRE POSTMODERNE

Introduction

C'est dans le double mouvement de subsumption et de résistance à l'Empire que se constitue la multitude negriste, dans laquelle les pauvres sont les nouveaux acteurs de l'altermondialisme ou bien encore, du projet d'altermodernité, ainsi que les sujets collectifs de l'alliance du commun.

Ces nouveaux acteurs de l'altermondialisme correspondent-ils à la multitude des « pauvres » décrite par Negri ? Les propositions de ce groupe, présentes dans les éditions du FSM, sont-elles dans le sens de la consolidation de l'*Empire*, c'est-à-dire vers un renforcement de la tâche des institutions supranationales comme l'ONU, le FMI, la BM, etc. pour voir enfin l'arrivée du communisme ? Quel est le vrai désir de ceux qui construisent ce monde meilleur ? Marche-t-on nécessairement déjà vers le communisme, le règne de la liberté et de l'amour comme l'anticipent les negristes ? On pourrait poser ici beaucoup d'interrogations, voire certains doutes, puisque dans l'ouvrage *Multitude* les prévisions positives et les certitudes du communisme se situent dans l'avenir prochain de l'humanité.

Pour autant, tout en échappant à ce type d'ambition ou d'imprécision téléologique, on prendra l'expérience empirique du Forum Social Mondial depuis 2001, en comprenant le processus des forums sociaux comme l'une des expressions la plus significatives du phénomène contemporain altermondialiste. Ces expériences constituent des moments où l'hétérogénéité des causes en lutte vont du local au régional, tout en passant par les « luttes qui mettent en question la logique du système » (LÖWY, 2011, p. 135). Notamment au plan international, ces forums configurent le plus important mouvement de résistance face à la nouveauté du capitalisme globalisée sous le signe du néolibéralisme et de la financiarisation, voire de l'essor des inégalités et du pouvoir de l'argent. L'objectif de ce septième chapitre

est d'analyser la réalité de ce mouvement altermondialiste sous le prisme du paradigme de la multitude à l'âge de l'Empire postmoderne (sections 7.1 et 7.2).

7.1 LA MULTITUDE ET L'ESPRIT DE L'ALTERMODERNITÉ

Comme on a pu voir ci-dessus, la *multitude* c'est le nom de ce nouveau concept façonné pour les negristes afin d'exalter les singularités qui vont conquérir le *commun* produit par le processus de globalisation. À ce propos, Cingolani (2006, p. 32), qui réduit le prolétariat à la classe ouvrière industrielle, critique « la magie du concept » de Negri, qui reste trop abstrait et téléologique (et même théologique...), puisque à l'égard du paradigme antinomique de la multitude postmoderne,

en cherchant à entrer dans le social et dans la réalité objective de la société, qu'elle soit post-industrielle ou informationnelle, l'*idée* alternative dont était porteuse jusque-là "la classe ouvrière" sous les traits du prolétariat, il postule une orientation de l'histoire qui est plus l'effet du concept que l'effet d'une activité politique constitutive d'un mouvement. (*Ibid.*, p. 34-35).

Ainsi, le soulèvement de la multitude, des « multitudes » ou simplement de « ceux qui restent passionnément attachés aux principes de liberté, d'égalité et du commun » (HARDT, NEGRI, 2013b, p. 132), contre l'Empire, voire contre « ce qu'il reste du capitalisme » (*idem*, 2012, p. 399), se fait dans la conjoncture du capitalisme cognitif (au sens établi par l'école de la régulation) : « la constitution d'une société démocratique est à l'ordre du jour » (HARDT, NEGRI, *op. cit.*, p. 132).

La spécificité de la dialectique entre intégration et rupture prolétaire, relativement aux formes capital et État au centre et à la périphérie, n'autorise pas Negri et Hardt (2000, p. 324) à constater « la réelle convergence des luttes à travers le monde, dans les pays dominants comme dans les pays subordonnés. » Ils n'arrivent à cette convergence abstraite, comme nous avons déjà souligné, que parce qu'ils nient le syllogisme des formes étatiques capitalistes nationales et transnationales (FARIAS, 2000 ; 2001 ; 2004), de même qu'ils abandonnent l'analyse concrète des expériences réelles.

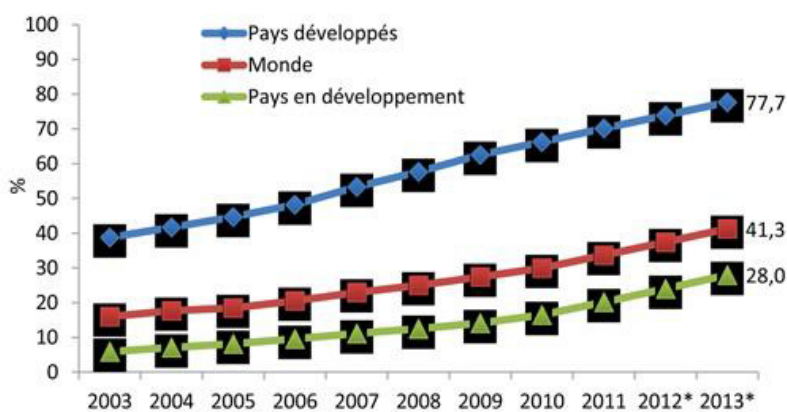
La notion régulationniste de gouvernement disciplinaire – « une nouvelle forme de contrôle afin d'établir l'autorité sur ce qui n'était plus contrôlable en termes disciplinaires » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 315) –, comme réponse aux « mouvements des subjectivités désirantes » tant dans les pays dominants, comme dans les pays subordonnés, n'est pas utile pour appréhender, par exemple la réelle situation de l'État périphérique en ce qui concerne la « discipline des facteurs de production », mise en œuvre par les gouvernements populistes et militaires brésiliens, tous les deux d'inspiration fasciste (FARIAS, 1988), ainsi que l'aspect postmoderne de l'État capitaliste périphérique brésilien (FARIAS, 2001, p. 233 *sqq.* ; FARIAS, 2003b).

La même inutilité existe en ce qui concerne la situation concrète des pays centraux. En effet, l'analyse du régime d'accumulation installé autoritairement à l'échelle mondiale depuis 1979 montre la domination exercée par les finances au niveau des capitaux nombreux (FARIAS, 2003a ; DUMÉNIL, LÉVY, 2006). Ce phénomène a déjà pris de configurations très diverses, à côté des changements survenus tant dans les relations entre les États-nations et les fractions du capital, que dans les rapports politiques entre ceux qui personnifient le capital et la force de travail. Pourtant, ce n'est pas pour aujourd'hui l'avènement du dépassement, au centre et à la périphérie, du syllogisme de l'ordre impérialiste, quand à travers de suppositions abstraites l'Empire devient « la forme globale de la souveraineté contemporaine » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 6), en même temps que par hypothèse « le capital et la souveraineté se confondent totalement dans l'Empire. » (*Ibid.*, p. 380).

Métaphoriquement, au sein de cette démarche negriste, l'allusion à un type d'action spiritualisée contre l'Empire où prédomine la réification de l'accès et de l'usage des nouveaux dispositifs de la communication et de l'information, se confirme par des références – imprécises – à une « révolution informationnelle » à travers de laquelle le travail immatériel du « capitalisme cognitif » n'est en fait défini que par une dimension privilégiée : la coopération, la « mise en commun » (LOJKINE, 2008, p. 31). Dès lors, il suffit d'analyser la réalité à propos de la question de l'accès à internet. Ces données révèlent que la majorité des « pays figurant parmi les 30 premiers du

classement¹⁵³ sont des pays à revenus élevés, ce qui fait bien ressortir la forte corrélation entre revenu et progression des TIC » (ITU, 2013, p. 8). Cela va à l'encontre de l'interprétation negriste sur la possibilité de se connecter, dans le cadre des innovations dans les technologies de l'internet. Aussi, « en répondant à ses propres besoins, la production capitaliste contemporaine ouvre la possibilité et pose les bases d'un ordre social et économique fondé sur le commun. » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 13). Étranges affirmations ne prenant semble-t-il pas en compte les formes de développement inégal : cela est écrit comme si une marche générale avait lieu vers le nouvel ordre démocratique informationnel. Nous avons déjà noté cette absence de l'analyse effective des espaces et états mondialement.

Graphique 27 – Pourcentage de ménages ayant accès à internet, dans le monde et en fonction du niveau de développement, 2003-2013*¹⁵⁴



Source : ITU, 2013, p. 8.

La réification résultant du processus d'occidentalisation du monde du point de vue des pays riches rend les choses très problématiques pour le paradigme de la multitude postmoderne, surtout en ce qui concerne la préméditation de la libération humaine par l'usage horizontal de tous ces dispositifs correspondants aux NTIC. Une

¹⁵³ Classement des pays en fonction de l'indice de développement des TIC. Les 30 pays dont les TICs sont le plus développés : Corée (République de), Suède, Islande, Danemark, Finlande, Norvège, Pays-Bas, Royaume-Uni, Luxembourg, Hong Kong (Chine), Australie, Japon, Suisse, Macao (Chine), Nouvelle-Zélande, États-Unis, France, Allemagne, Canada, Autriche, Estonie, Irlande, Malte, Belgique, Israël, Espagne, Slovaquie, Barbade et Italie. Le Brésil occupe la 62^{ème} position de cette liste.

¹⁵⁴ * Estimations. À propos de ce rapport, la catégorie « Monde » comprend 67 pays représentant 87% du PIB mondial. La catégorie « Pays développés » comprend 31 pays développés représentant 96% du PIB total des pays développés. La catégorie « Pays en développement » comprend 36 pays en développement représentant 72% du PIB total des pays en développement.

fois que, loin de la « positivité ontologique du travail immatériel » (LOJKINE, 2008, p. 32),

la communication interactive n'implique nullement une sorte de « communisme » communicationnel spontané, mais un rapport social conflictuel entre des usages solidaires, coopératifs des nouvelles technologies de l'information et de la communication et un usage capitaliste qui privilégie la concurrence, la division entre information stratégique monopolisée par une élite technocratique et informations opérationnelles appropriées par les exécutant [qui peuvent être très qualifiés tout en étant exclus des informations stratégiques] (*ibidem*, p. 31-32).

Par ailleurs, si « l'usine était un lieu fondamental », de même qu'elle « donnait les conditions des activités principales de la classe ouvrière », et si la métropole de l'impérialisme postmoderne « est une usine de production du commun », il demeure ignoré pour les défenseurs du *Commonwealth* (2013a, p. 358 ; 359) le fait que « 653.800 habitants de Bogota n'avaient pas de travail en ville, et, plus révoltant encore, la moitié d'entre eux a moins de vingt-neuf ans » (DAVIS, 2007, p. 52). Contradictoirement, ce phénomène se passe à l'ère du capitalisme cognitif où par supposition, « le travail cognitif et affectif produit en règle générale une coopération indépendamment de l'autorité capitaliste » (HARDT, NEGRI, *op. cit.*, p. 210). Cela donne l'impression qu'ils s'éloignent effectivement de la réalité de la domination, de l'exploitation et de l'humiliation de l'homme par l'homme à l'échelle mondiale, pour plonger dans des anticipations abstraites d'un monde meilleur. Mais, c'est

à l'aune des évolutions contemporaines qu'il convient d'évaluer la contribution de Hardt et Negri. En l'occurrence, la manière dont leur analyse se saisit de ces mutations atteste la perméabilité de leur propre conception du monde – comme de leur représentation des possibilités actuelles de l'émancipation – à ce qui constitue un véritable choc (SERFATI, 2006, p. 44).

La réalité des situations qui expriment la dégradation même de la vie humaine demeure presque inexplorée par les negristes du point de vue de l'anticipation pour la suppression des conditions qui maintiennent le statu quo. La politisation de la *multitude* est restreinte à une classe moyenne, d'une vie intellectuelle géographiquement située dans des lieux privilégiés. Lieux d'où parlent

les negristes, théoriciens qui parmi d'autres, problématisent avec une certaine difficulté le sujet des périphéries du monde globalisé, ou « pour maintenir le sujet de l'Occident, ou l'Occident comme le sujet » (SPIVAK, 2010, p. 20).

Selon les negristes, au cours des dernières décennies, l'Empire postmoderne ce « sujet politique qui règle effectivement les échanges mondiaux, le pouvoir souverain qui gouverne le monde » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 15) se matérialise, mais, contradictoirement, est une réalité encore en train d'émerger. Dans l'incertitude de ces jours, nous assistons à l'échec de l'unilatéralisme américain, mais le multilatéralisme et ses structures internationales « ne sont pas capables de répondre aux défis contemporains sur le terrain militaire, économique, idéologique ou encore juridique » (*idem*, 2013a, p. 322). Cet échec de l'hégémonie américaine et la faiblesse du multilatéralisme donnent visibilité au « cycle biopolitique du commun » (*ibidem*, p. 399).

Selon les negristes, malgré l'imprécision sur la conjoncture dans laquelle se manifeste la multitude, pour faire face au mouvement de la globalisation, du passage général de la subsumption formelle¹⁵⁵ à la subsumption réelle¹⁵⁶, la multitude a besoin d'un projet qui refuse l'histoire moderne, celui d'« altermodernité » (*ibidem*, p. 158). Avec un projet d'exode, ces singularités pauvres pourront faire disparaître le passé moderne, ainsi que surmonter l'esprit de l'antimodernité. C'est un sentiment qui sous le point de vue de ces auteurs, « désigne une rupture décisive avec la modernité et la relation de pouvoir qui la définit » (*ibid.*, p. 159). Cette résolution altermoderniste « naît des traditions de l'antimodernité. Mais elle s'en détache également en ce qu'elle va au-delà de l'opposition et de la résistance » (p. 159).

Par l'usage de ce nouveau terme, les negristes pensent aussi à rompre avec quelques fragments du passé et de l'histoire humaine. Surtout des faits remarquables de la modernité, en matière politico-économique, ou dans une perspective de philosophie politique. D'abord, « l'*altermodernité* ne s'intègre pas

¹⁵⁵ Rappelons que pour Negri et Hardt (2000, p. 314) la subsumption formelle du travail par le capital est lié « intrinsèquement à l'extension du domaine de la production capitaliste et des marchés capitalistes. À un certain point, l'expansion capitaliste atteignant ses limites, les processus de subsumption formelle ne peuvent plus jouer le rôle central. »

¹⁵⁶ À travers les processus de subsumption réelle, « l'intégration du travail sous le capital devient plus intensive qu'extensive et la société est encore plus complètement modelée par le capital. » (*ibidem*).

dans le long processus des luttes antimodernes, elle rompt également avec une dialectique figée entre la souveraineté moderne et la résistance antimoderne ». Après avoir envisagé un développement uniforme pour le monde, pour affirmer le désir d'altermodernité en tant que nouveau projet politique, il faut que la *multitude* de l'élaboration negriste refuse toutes les formes dialectiques pour pouvoir assumer la liberté en tant que « la base de la résistance » ; enfin, dans les esquisses idéalistes des principaux idéologues de l'alterglobalisme impérial, c'est par le refus de toute genre de médiation qu'on passe dans l'immédiat du capitalisme globalisé au communisme, « alors que le socialisme oscille entre modernité et antimodernité, le communisme doit rompre avec les deux pôles et construire un rapport direct au commun pour développer les voies de l'altermodernité » (p. 164).

En suivant le raisonnement sur ce projet de rupture avec la modernité, et face à la réalité des mouvements émergents post-*victoire* néolibérale, nos philosophes signalent les campagnes zapatistes¹⁵⁷ pour les droits des indigènes au Mexique qui constituent, contradictoirement au sein de l'antimodernité « un exemple évident de cette altermodernité » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 160). Pour la pensée de l'eurocentrisme, encore une fois « les mouvements et les discours sur la condition indigène qui se sont développés dans les Amériques et le Pacifique » consolident un univers, voire « un champ particulièrement complexe si l'on veut explorer » cette frontière entre l'anti et l'alter par rapport à la modernité historique, pour enfin pouvoir consolider « l'évidence fantastique. » (*Ibidem*). Toutefois, cette approche inclut le risque, déjà signalé bien avant, « de falsifier dangereusement les données les plus

¹⁵⁷ « Les commandants et les membres de l'EZLN sont principalement indigènes du Chiapas, cela est parce que nous, indiens représentent le secteur le plus humiliés et dépossédés du Mexique, mais aussi, comme nous le voyons, le plus digne. Nous sommes des milliers de rebelles autochtones, derrière nous il y a des dizaines de milliers de familles. Donc, nous sommes dans des dizaines de milliers en lutte. Le gouvernement affirme qu'il ne s'agit pas d'un soulèvement indigène, mais nous pensons que si des milliers d'indigènes se lèvent dans la lutte, alors il s'agit bien d'un soulèvement indigène. Il y a aussi dans notre mouvement mexicain d'autres groupes sociaux de différents états de notre pays. Ils sont d'accord avec nous et ils nous rejoignent parce qu'ils ne sont pas d'accord avec l'exploitation auquel nous sommes soumis. Comme ces mexicains non-autochtones nous rejoignent, d'autres aussi, parce que notre lutte est nationale et ne se limitent pas seulement à l'état de Chiapas. Actuellement, la direction politique de notre lutte est totalement indigène, 100 pour cent des membres des comités révolutionnaires clandestines autochtones à travers le pays dans le combat appartiennent à la tzotzil, tzeltal, Chol, tojolabal et d'autres ethnies. Il est vrai qu'ils ne sont pas encore tous les indigènes du Chiapas avec nous, car il y a beaucoup de frères qui sont encore soumis à des idées et des tromperies du gouvernement, mais nous sommes assez nombreux et il faut que le gouvernement nous prenne en considération. L'utilisation de masques ou d'autres moyens pour cacher nos visages en raison de mesures de sécurité de base et comme un vaccin contre les seigneurs de la guerre. » (ELZN, 1994, p. 1).

importantes, à savoir le temps, le lieu et la condition sous laquelle ils peuvent devenir intelligibles » (BENJAMIN, 2009, p. 79).

Un simple examen des signataires de l'*Appel de Porto Alegre pour les prochaines mobilisations*, qui a été lancé en janvier 2001 au moment de la conclusion du premier Forum Social Mondial, permet d'établir quels sont les nouveaux acteurs sociaux de l'altermondialisme. Il s'agit de « syndicats et ONG, mouvements et organisations, intellectuels et artistes, femmes et hommes : paysannes et paysans, travailleuses et travailleurs, professionnelles et professionnels, étudiantes et étudiants, chômeuses et chômeurs, peuples indiens et noires, originaires du Sud et du Nord » (FSM, 2001, p. 1). C'est l'évidence concrète de la diversité même, à propos du sujet qui rêve et donc de certaine manière qui anticipe, bien qu'à partir des causes encore fragmentées mais en lutte. Introduire ces catégories dans celle de Negri, signifierait un réductionnisme évident propre à la taxinomie conceptuelle de *pauvre* qui sert de contenu à l'image de la multitude. D'après Henri Lefebvre (2000, p. 126), ce type de construction idéologique se met au diapason d'une pratique politique loin d'être opposée aux puissances impérialistes réellement existantes :

alors que la réduction méthodologique appelle dialectiquement la réintroduction d'un contenu, on exalte la forme réduite, la logique interne de la démarche, sa cohérence. Après quoi la pensée critique s'aperçoit que la réduction systématisée et le réductionnisme correspondent à une pratique politique (*ibidem*).

Tandis que celle-ci, à mesure que Hardt et Negri (2004, p. 169) proclament que « nous sommes tous pauvres ! », se révèle trop réductionniste vis-à-vis de la pauvreté réellement existante. Il importe de souligner que « ce pari, qui fait du *pauvre* le fondement de la multitude et de toute possibilité d'humanité, relève d'un populisme régressif » (BENSAÏD, 2008, p. 295). Alors que depuis 2001 les forces opposées à la globalisation néolibérale ratifient plutôt la figure de l'être humain qu'une telle image dont la qualification commune reste liée uniquement à la notion-souhait¹⁵⁸ de pauvreté, de même qu'elles réaffirment en tant que mouvements

¹⁵⁸ De la conceptualisation proposée par Bloch (1976, t. I, p. 63-64) on retient la différenciation entre le simple souhait et la volonté précédé d'un souhait intéressé à savoir « le souhait peut être indécis en dépit de la représentation précise du but vers lequel il tend, tandis que la volonté est nécessairement progression active vers ce but ; elle se dirige vers l'extérieur et ne doit se mesurer qu'à des choses

sociaux de différents continents et pays : « notre participation au Forum Social Mondial a enrichi la compréhension de chacune de nos luttes et nous en sommes sortis fortifiés » (FSM, 2002b, p. 1) ; cependant, cet espace du FSM est loin de réunir l'ensemble des exploités, des humiliés et des dominés, dans la figure du prolétariat dont les conditions matérielles d'existence l'éloignent de la nature dispersive des mobilisations altermondialistes.

Il y a un exemple intéressant à propos de la représentativité des dites singularités pauvres, en tant qu'éléments constitutifs de l'image conceptuelle de la multitude postmoderne, au sein du mouvement altermondialiste. Selon les enquêtes menées lors de trois des éditions du FSM (de 2003 à 2005), on constate que la majorité des participants (les délégués, les non-délégués et les campeurs) se trouvent engagés dans des formes institutionnalisées de mouvements ou d'organisation sociale. Cela va dans le sens opposé à la perspective d'une « multitude mobile et flexible » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 352).

Tableau 13 – La participation à un mouvement ou organisation sociale (FSM de 2003 à 2005)

La participation à un mouvement ou organisation sociale - de 2003 à 2005			
La participation à un mouvement ou organisation sociale	2003	2004	2005
Total	100,0	100,0	100,0
Oui	64,9	60,4	55,4
Non	35,1	39,6	44,1
SO/SR	-	-	0,5

Source : IBASE, 2005, p. 30.

Au plan théorique, on le sait, ce phénomène peut donner lieu à diverses lectures. Ainsi, il est bien vrai que « la notion de multitude a rencontré un important écho en Amérique latine comme dans certains pays européens » (BENSAÏD, 2008, p. 280) probablement par la référence à la suppression du capitalisme, de même que par la théorisation autour de la défense d'une autre image révolutionnaire

bien réelles. Et pourtant on ne veut que ce que l'on souhaite d'abord : le souhait intéressé est la "mélodie de la pulsion", c'est elle qui libère la volonté et lui souffle ce qu'elle doit vouloir. Ainsi s'il est possible de souhaiter sans vouloir, s'il existe des souhaits languissants, apathiques, qui s'épuisent dans l'imagination et sont irréalisables, il n'y a pourtant aucun vouloir qui ne soit précédé de souhaits.
».

superficiellement différenciée de la représentation de l'ouvrier-masse. Comme si changer de mot pouvait produire l'effet enchanteur d'effacer l'ordre social rejeté.

D'après Labica (2002, p. 87), « il faut donc parler d'une *perversion théorico-politique* ». Dans la suite du désastre du socialisme réellement inexistant et de la conséquente réduction – d'ailleurs trop facile de la pensée marxienne au marxisme vulgaire – il fallait trouver une nouvelle théorie pour la vielle gauche, qui traversait une nouvelle crise des paradigmes. En réalité, il s'agit plutôt, selon Labica (*ibidem*, p. 87-88), d'une procédure de « détéléologisation du marxisme » à travers la nécessaire « reprise et la mise à jour de la réflexion critique interne sur la relation du marxisme à la philosophie, à la religion, à l'État et aux institutions ». Au-delà des limites théoriques qui posent « le principe de l'idéal », propre à cette « démission de la pensée critique » (p. 196) promue par les negristes, la tâche de la multitude se situe bien « au-dessus de l'histoire, opposée à celle-ci sans la médiation, non seulement des faits, mais aussi de la tendance » (BLOCH, 2002, p. 239). À propos de cette conceptualisation de l'*impérialisme* de l'Empire et des *luttés des classes* de la multitude, le succès de ces “nouveaux” concept, d'abord aux États-Unis, est compréhensible sous une autre perspective

dans la mesure où elle semble rendre compte de la pluralité bigarrée des mouvements populaires, de l'ampleur des phénomènes d'exclusion, de l'extension du travail précaire et informel, mais aussi du souci des mouvements sociaux (féministes, écologistes, homosexuels, associations de chômeurs, paysans sans terre, *cocaleros* boliviens, mouvements indigènes du Mexique ou d'Équateur, etc.) de faire valoir leurs intérêts spécifiques, sans se dissoudre dans l'abstraction d'un intérêt général hypothétique, ou se soumettre aux urgences d'une contradiction principale les réduisant à un rôle secondaire (BENSAÏD, *op. cit.*).

Les nouveaux acteurs des expériences altermondialistes peuvent voir ainsi, concrétisé par le concept imagé de multitude, ce que lesdits « nouveaux mouvements sociaux » des années 1970 et 1980 ont pu voir d'après les écrits d'Alain Touraine : celui-ci, « dès le début des années 1960, s'oppose à certaines orientations “classistes” du syndicalisme, considérant que ce dernier a cessé de porter la contestation radicale de la société industrielle » (COURS-SALIES, VAKALOULIS, 2003, p. 12). Pour Hardt et Negri (2004, p. 8) c'est l'acceptation de la différence, une fois que « le mouvement ouvrier a exclu les autres types de

travailleurs, la multitude est un concept inclusif ». Il y a de l'espace pour tout le monde dans la *multitude*, il suffit d'être pauvre et croire que nous sommes tous en train de produire le *commun*.

Comme le paradigme des « nouveaux mouvements sociaux » par lequel « la perspective centrale du mouvement social de l'ère "post-industrielle" se déplace du côté des nouvelles mobilisations, régionalistes, féministes ou écologiques, dissociées de tout lien aux processus d'exploitation et de domination capitalistes » (COURS-SALIES, VAKALOULIS, 2003, p. 12), la *multitude* vient à contredire les grands récits concernant la société de classes, tout en affirmant contradictoirement la fin de la lutte des classes et la possibilité de l'émancipation à travers le pouvoir des singularités, qui finalement ont quelque chose, encore à découvrir de commun entre elles « avec l'aspiration frustrée à un prétendu paradis pour tout de suite » (BLOCH, 2002, p. 240).

Cependant, par ce concept postmoderne de multitude ne sont pas « écartées les équivoques théoriques réduisant les rapports de classe à la sphère de la production » (BENSAÏD, 2008, p. 282) ; c'est une production dans le sens positif, la « production des nouveaux réseaux de coopération » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 89). Dans ce cas-là, les negristes « se contentent d'enregistrer à leur manière une extension de la figure du prolétariat dans les sociétés contemporaines avec pour contrepartie des différenciations profondes en son sein » (BENSAÏD, 2008, p. 282).

Le processus décrit par Hardt et Negri d' « un éclectisme édulcoré » (MARX, 1976b, I.1, p. 17) de certaines catégories, peut être résumé par la formule : « dans la postmodernité, le "subjugué soumis" aurait absorbé l'exploité, et la "multitude des pauvres gens" a "avalé et digéré la multitude prolétarienne" » (BENSAÏD, 2008, p. 288). Le résultat : une *multitude* – une sorte de « nouveau prolétariat », « pauvre » dans ce qu'il y a de plus « singulier » ; et la nouveauté de « la figure paradigmatique du pauvre » en ce qu'elle devient dans *Multitude*, « l'incarnation symbolique » (*ibidem*, p. 307), la singularité fondatrice de la multitude et « non seulement de la condition ontologique de la résistance, mais de celle de la vie productive elle-même » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 166 ; 185 ; 250).

Néanmoins, « ce fétichisme de la multitude ne résout aucune des contradictions à l'œuvre dans les mobilisations sociales et les grands mouvements

de résistance collective » (BENSAÏD, 2008, p. 294). Le « large réseau décentralisé, multiple, divers et hétérogène, associant syndicats ouvriers et mouvements paysans, ONG et organisations indigènes, mouvements de femmes et associations écologiques, intellectuels et jeunes activistes » (LÖWY, 2008, p. 32) que constituent le mouvement altermondialiste met en échec la conception de la multitude des travailleurs pauvres, qui semble réaffirmer la lutte dans la perspective des mouvements sociaux à la manière de Touraine.

En ce sens, il faut retenir encore les luttes concernant ceux qui sont supposément “*out*”, - pour reprendre un terme tourainien (terme inadéquat pour analyser le phénomène réel d’oppression du prolétariat) -, du cycle de reproduction social du capital. En effet, les indigènes, les « sans » (papier, terre, logement...) entre autres, ne sont pas en position d’extériorité par rapport à la dynamique oppressive du capitalisme. En outre, en termes de pertinence de la lutte des classes à l’ère contemporaine, la motivation des sociétés du centre développé du système, pour donner un exemple, c’est la dégradation même de la vie sociale, fruit de la prédominance du marché, renforcée par une sorte de domination par la consommation. Ce qui manque est de rassembler ces initiatives pour qu’elles ne restent pas détachées d’un ensemble plus vaste, dont les déterminations sont aussi concrètes, complexes et contradictoires.

Pour un important théoricien du mouvement altermondialiste, le portugais Sousa Santos, dont l’interprétation est « l’une des plus significatives de la phase initiale » de ce mouvement (BENSAÏD, 2008, p. 191), il est vrai que les caractéristiques et les thèmes du FSM sont associés aux dits « nouveaux mouvements sociaux » à savoir le mouvement des femmes, des noirs, des immigrés, des minorités ethniques, des homosexuels, des travailleurs urbains, des paysans, etc. Néanmoins, tant dans la pensée marxienne que chez certains marxistes du XX^e siècle, cette diversité n’a jamais été méprisée, surtout dans les expériences en termes de la libération humaine qui ne sont pas encore accomplies.

Mais il y a un caractère tout à fait nouveau dans cette expérience contemporaine opposée à l’ordre actuel du capitalisme : le FSM est ouvert et global, mais ce global n’a pas le même sens que le global de la multitude chez Negri. Le FSM est global parce qu’il accueille les mouvements locaux,

nationaux et internationaux (SANTOS¹⁵⁹, 2002, p. 1) par un type de lien paradoxalement complexe, au moment même de la confrontation entre la réalité des faits et le paradigme qui oppose frontalement (à l'ère postmoderne) par la pétrification de la dialectique, la multitude à l'Empire, ainsi que l'Empire à la multitude. Toutefois, au sein du FSM,

en réalité, toutes les distinctions et divisions se traduisent dans des pratiques très différentes, sinon même en contradictions qui contribuent à éloigner les mouvements entre eux et à fomenter des rivalités et l'atomisation, ce qui d'ailleurs constitue le côté négatif de la diversité et de la multiplicité (SANTOS, 2005a, p. 1).

Contrairement à la description des negristes à propos du sujet de l'émancipation humaine – une abstraction vide autour d'une multiplicité des singularités atomiques –, dans ces expériences altermondialistes, notamment celle correspondante aux processus des forums sociaux, il y a participation d'une diversité de participants qui dénote les situations diverses d'oppression. À ce propos, par exemple, la multiplicité présente à l'occasion des éditions du processus des forums sociaux mondiaux (de 2003, 2004 et 2005) est marquée par la présence majoritaire des jeunes¹⁶⁰ altermondialistes. En ce sens, il faut considérer toute une série d'éléments expressifs en termes d'une "caractérisation", certes réifiée, des "sujets" engagés dans un mouvement hypothétiquement *contre* mais qu'en même temps à désirer la construction de l'Empire, la *multitude* « a appelé l'Empire à être » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 72 ; 284 *sqq.*).

¹⁵⁹ Comme nous avons averti, toutes les traductions des citations bibliographiques du portugais, de l'espagnol et parfois de l'anglais, sont de notre fait.

¹⁶⁰ Sur ce point, apparemment en contradiction avec l'information donnée dans la première partie du présent travail, il est important de souligner que « les jeunes proviennent, dans son immense majorité, du propre Brésil ou des pays voisins. Les participants d'autres pays sont d'un groupe d'âge plus élevé. » (IBASE, 2005, p. 17).

Tableau 14 – Les participants des forums sociaux de 2003 à 2005 par le critère d'âge

Présence par groupe d'âges, forums sociaux 2003, 2004, 2005			
Âge	2003	2004	2005
Total	100,0	100,0	100,0
14-24 ans	31,1	37,4	42,2
25-34 ans	32,1	25,1	28,6
14-34 ans	63,2	62,5	70,8
35-44 ans	18,1	19,9	15,0
45-54 ans	13,3	12,7	10,2
55 ans ou plus	5,4	4,9	4,0

Source : IBASE, 2005, p. 17.

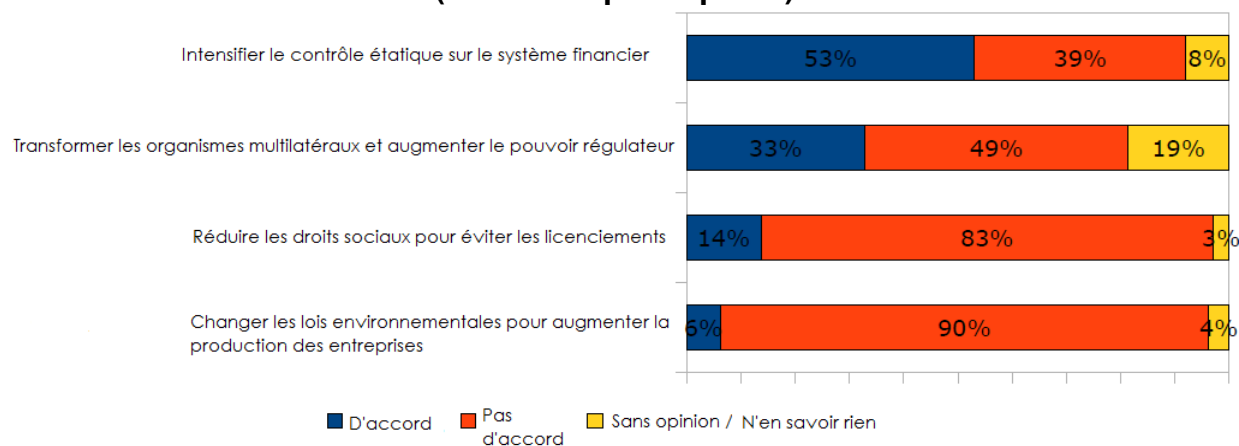
Une caractérisation des participants de quelques éditions du FSM atteste les limites ou le grand écart entre la réalité des expériences altermondialistes et ce cadre théorique imagé, « entre ce qui se dit dans l'Internationale universitaire des penseurs euro-américains, maigre substitut des Internationales ouvrières disparues, et ce qui sévit dans l'arène planétaire » (DEBRAY, 2012, p. 20). Il s'agit d'une considérable participation de la jeunesse dont l'intégration à l'univers du travail au Brésil ou en France, par exemple, est souvent difficile. On constate ici et là que « la réalité d'un nombre croissant de jeunes à l'âge d'entrer sur le marché de travail dans des conditions croissantes de détérioration de la protection des travailleurs surgit comme un fantôme sorti directement du XIX^e siècle. » (BRAGA, 2014, p.1).

Par rapport au renforcement du pouvoir de l'*Empire postmoderne*, de fait la grande majorité des présents dans le FSM 2005 estimait que le processus de globalisation, toujours en cours, augmente la concentration de richesses, et de la même façon la dominance du monde par le capital. Toujours par rapport à cette tendance du capitalisme, la moitié des participants – 50,2 % – croyait à un des aspects dits *positive* décrit par les théoriciens du capitalisme cognitif, qui concerne la possibilité d'une large et virtuelle interaction entre les "singularités" au niveau planétaire (IBASE, 2005, p. 43).

En outre, au sein de l'espace global de l'*Empire*, « l'aristocratie globale et la gouvernance impériale » ne sont plus capables d'orchestrer cette nouvelle forme d'impérialisme. Pour Hardt et Negri (2002, p. 356), la seule base possible pour

« bâtir l'espace public global » est celle du mouvement de la multitude dans son exode. Alors qu'à propos des luttes pour le commun qui « contestent la loi de la propriété privée tout autant qu'elles s'opposent à celle de la propriété publique et au pouvoir de l'État » (*idem*, 2013, p. 13), pour les altermondialistes présents au Forum social mondial de 2009 réalisé à Belém, au Brésil (voir le graphique 28), il faut, de préférence, à titre de gestion de la crise globale, intensifier le contrôle étatique sur le système financier :

**Graphique 28 – Opinion sur les mesures pour faire face à la crise
(le total de participants)**



Source : IBASE, 2009, p. 22.

Ainsi, « tout laisse penser qu'il s'agit d'une erreur de parcours » (HARDT, NEGRI, 2013b, p. 101). Cette multitude des pauvres et altermondialistes n'a pas compris que la lutte pour le commun ne doit pas « glisser vers une défense du contrôle public » (*ibidem*, p. 100). À l'opposé des participants à ce FSM, pour ces auteurs, il s'agit « d'encourager et de cultiver le passage de la propriété publique au commun et du contrôle étatique à l'autogestion démocratique » (*ibid.*, p. 101).

Pour les negristes, comme les luttes menées par les acteurs de l'altermondialisme restent soumises à « la stratégie de la résistance locale », ils identifient « mal l'ennemi et le masquent par là même », c'est pourquoi ils n'aperçoivent guère que « l'ennemi, au contraire, est un régime spécifique de relations mondiales » propres à l'*Empire* (HARDT, NEGRI, 2000, p. 75). Par conséquent, « cette stratégie de défense du local est dommageable parce qu'elle obscurcit et nie même les solutions alternatives réelles et les potentialités de libération qui existent à l'intérieur de l'Empire. » (*ibidem*). Dans ce sens hallucinant, il

semble que les expériences altermondialistes ont du mal à comprendre que « le déclin de toute sphère politique autonome marque aussi le déclin de tout espace indépendant où la révolution pouvait apparaître dans le régime politique national » (*ibidem*, p. 375). Ces expériences seraient, dans cette perspective, en train de se manifester dans un espace qui, hypothétiquement, n'existe plus, celui des États-nations dans la tradition du post-marxisme occidental (FARIAS, 2013b, p. 97 *sqq.*)

Néanmoins, après quelques éditions du processus des forums sociaux, Sousa Santos – dont les écrits contribuent significativement au débat contemporain en sciences sociales – affirme qu'il y a eu un passage d'une politique des mouvements sociaux à ce qui il appelle la « politique d'inter-mouvements sociaux », c'est-à-dire une politique guidée par l'idée selon laquelle aucun mouvement social isolé ne peut conduire son agenda politique sans la coopération des autres mouvements sociaux. Par contre, il admet aussi que « par la courte période de maturation du FSM, la vérification de sa contribution dans la transformation de la théorie critique et de la gauche globale est un exercice de spéculation » (SANTOS, 2007, p. 1).

Au cours de l'espace du FSM, on voit s'esquisser tout un ensemble de revendications pour l'élaboration des programmes (tentative de passer d'un moment réactive – *anti*, pour l'autre des propositions – *alter*), qui a été largement accepté et porté par le mouvement. Parmi les propositions, à travers ces programmes, les altermondialistes ont indiqué la nécessité de l'abolition de la dette de pays du Tiers-Monde, de la taxation des transactions financières, la suppression des paradis fiscaux, le moratoire sur les OGM, pour le droit des peuples à se nourrir eux-mêmes, pour l'égalité effective entre hommes et femmes. De même, pour la défense et extension des services publics, priorité aux politiques de santé, à l'éducation et à la culture, jusqu'à la sauvegarde de l'environnement. Ces types de revendications ont été discutés, selon Santos (*op. cit.*, p. 35), dans les forums sociaux et ont été élaborés par des réseaux internationaux altermondialistes (comme la Marche mondiale des femmes, Attac, *Focus on Global South*, Via Campesina, Comité pour

l'Abolition de la Dette du Tiers Monde, etc.¹⁶¹) et par différents mouvements sociaux (*ibidem*, p. 35).

De cela on peut conclure à première vue que la composition de ce mouvement altermondialiste, en analysant le moment représenté par le FSM, ne correspond pas, a priori, à la notion de *multitude* forgée par Negri (et Hardt) ; et qu'il reste fort loin des questions de la philosophie spinoziste. On veut dire ici simplement que ce mouvement n'est pas une expression du mouvement de la multitude, ces singularités altermondialistes doivent encore devenir multitude puisque la « multitude n'est pas un sujet politique spontané mais un projet d'organisation politique » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 251). La diversité des acteurs présents dans cet espace ainsi que les motivations pour être là, qui sont diverses, font que se manifestent différents programmes. Il n'existe pas pour l'instant un projet « unique » de société, comme le pensent les negristes. Majoritairement, ces programmes sont dirigés vers la concrétisation de politiques publiques, sociales et économiques, nationales et internationales sous le nom du respect de l'être humain.

Enfin, on doit reconnaître et admettre que le rassemblement « facilité par le FSM est encore de faible intensité, les objectifs sont limités » et le futur du mouvement reste incertain ; la pluralité des mouvements dans cet espace ne met pas en évidence la puissance de la *multitude* negriste : que ce soit sous le point de vue du travail immatériel et de la « figure du pauvre » comme le sujet responsable pour la construction « d'un projet d'amour commun » (NEGRI, 2010b, p. 111), voire « d'une société nouvelle et alternative » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 191) ; que ce soit du point de vue de l'antinomie de la multitude *versus* l'Empire, car le phénomène du FSM « refuse toute idée d'une théorie générale, la diversité présente dans cet espace ne veut pas être cannibalisée par des faux universalismes ou par des fausses stratégies uniques » (SANTOS, 2007, p.1).

¹⁶¹ La liste complète d'organisations et mouvements sociaux qui ont signé l'Appel de Porto Alegre en 2001 est disponible sur le site du FSM : www.forumsocialmundial.org.br

7.2 L'ALTERMODERNITÉ AUTONOMISTE DE LA MULTITUDE POUR LA RÉALISATION DU COMMUN

Nous avons décelé une abstraction éclectique structuralo-marxiste qui porte les restes de l'ouvriérisme (l'opéraïsme). En ce qui concerne la réflexion autour d'un mouvement d'une multitude en faveur du communisme, « on ne sait toujours pas comment s'assure ce fondu-enchaîné qui identifierait travail et coopération et plus généralement travail et politique » (CINGOLANI, 2006, p. 38). Plus spécifiquement, le travail et le projet global d'émancipation appelle (ou exige), au-delà de la dimension subjective d'un processus, l'analyse situationnelle des conditions objectives. Sans le « réchauffement de l'analyse des conditions historiques, tout comme, a fortiori, de celle des conditions actuelles-pratiques, cette analyse court le risque de sombrer dans l'économisme et l'opportunisme oublieux du but » (BLOCH, 1991, t. I, p. 252). Et dans ce cas de maintenir un schéma réifiant de la dynamique contemporaine, ce qui rappelle la métaphore wébérienne de la « cage d'acier » (LÖWY, 1992, p. 89) ; voire de cristalliser la figure dynamique de l'impérialisme global (FARIAS, 2015, p. 144-145)¹⁶² au moyen d'une image immobilisée comme la suivante :



Source : d'après FARIAS, 2015, p. 144-145.

D'ailleurs, la figure de la *multitude* représentative de la subjectivité porteuse du projet de l'émancipation humaine des conditions de domination, d'attentats à la dignité humaine et d'exploitation perpétués par le mode de production capitaliste, est prise aussi dans le piège « d'une certaine "orthodoxie" marxiste. » (ARTOUS, 2010, p. 126 ; 12).

Ainsi, selon Negri (2010, p.11) la multitude s'engage dans la construction de « l'épistémè d'un communisme », ou encore dans la production « généreuse du

¹⁶² Cf. les Figures 1 et 2 dans l'introduction générale de cette thèse.

commun » (*ibidem*, p. 68) et d'une « société sans État » (p. 111). La multitude est ainsi engagée dans un *faire-multitude* « toujours-déjà-là et jamais-encore » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 260), en faveur de la nouvelle société du commun tout en nourrissant l'esprit altermoderniste par-delà la modernité puisque « seule l'altermodernité que nous voyons naître aujourd'hui, ancrée dans l'interaction entre le commun et la multitude des singularités, constituerait le véritable terrain de la révolution » (*idem*, 2012, p. 486). Cette utopie abstraite reste caractérisée entre autres, par l'observation souvent purement négative du moment présent, bien que du refus du passé (modernité), pour déterminer unilatéralement le règne démocratique de l'avenir. L'approche negriste néglige la conception matérialiste de l'histoire de Marx dont « l'histoire est le récit du passé et, comme toute histoire, il commence dans le passé et se rapproche du présent ou aussi près du présent » que nous le souhaitons (OLLMAN, 2005, p. 115).

Du reste, pour les altermondialistes de l'expérience du FSM 2005 (voir le Tableau 15), le projet altermondialiste de construction d' « un autre monde » ne sera possible que par le « renforcement de la mobilisation de la société civile aux niveaux global, continental, national et local. » (IBASE, 2005, p. 53) :

Tableau 15 – Pour la concrétisation d'un « autre monde est possible »

Pour vous, le processus de construction d'un « autre monde est possible » doit être par: (%)			
Chemin pour la construction d' « autre monde est possible »	Pas d'accord	Indifférent	D'accord
(1) Renforcement de la mobilisation de la société civile aux niveaux global, continental, national, et local	1,7	7,9	90,4
(2) Démocratisation des gouvernements	11,2	16,4	72,3
(3) Action directe	20,1	20,6	59,3
(4) Démocratisation des organismes internationaux (ONU, OMC, FMI...)	23,6	17,2	59,2
(5) Action directe avec usage de la force	76,4	10,1	13,5

Source : IBASE, 2005, p. 53.

Par contre, Hardt et Negri (2004, p. 7) affirmaient que pour la transformation révolutionnaire des temps présents, la multitude se mobilise déjà à l'intérieur de l'Empire, mais comme une « entité théologico-politique » (SARFATI, 2006, p. 51). Pour enfin satisfaire son désir de consolidation du projet *du commun*, la

multitude doit créer un monde nouveau ; par « l'imagination » pure et simple, puisque celle-ci « est la puissance qui effleure la rationalité et qui en structure le parcours – ou plus exactement : qui l'exprime » (NEGRI, 2010b, p. 19).

De la tradition communiste, dont la méthode qui passe « par l'analyse des transformations du travail et de la production » est bien acceptée, il suffit pour les negristes de réaffirmer : « la notion de révolution que nous présentons ici se distingue nettement de celle que proposaient et pratiquaient les mouvements communistes du XX^e siècle » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 495). Ainsi, pour instituer le bonheur, l'analyse des negristes dévoile que le « terme de “*commun*” désigne non la résurgence d'une idée communiste éternelle, mais l'émergence d'une façon nouvelle de contester le capitaliste, voire d'envisager son dépassement » (DARDOT, LAVAL, 2014, p. 16), surtout par « les luttes contre l'exploitation capitaliste, le règne de la propriété et ceux qui détruisent le commun à travers le contrôle public et privé » (HARDT, NEGRI, *op. cit.*, p. 541).

Dans ce cas, alors que « Marx a consacré plus des neuf dixièmes de son œuvre à l'analyse critique du moment présent, et a assigné une place relativement réduite aux déterminations du futur » (BLOCH, 1982, T. II, p. 212), la médiation du passage du capitalisme au communisme, décrit par Marx comme étant le moment du socialisme et signe « d'un réalisme chargé d'avenir ». En ce sens, avec ce paradigme postmarxiste de l'Empire, ce moment de médiation n'a aucune chance d'être mis en place car, à leur avis, reste limité par « l'empirisme exagérément collé aux choses » (*ibidem*) ; car la transition socialiste « prévoit un transfert des richesses et du contrôle depuis le privé vers le public, augmentant la régulation, le contrôle et la gestion étatiques de la production sociale » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 441). Il serait certainement possible de reprendre l'examen du 20^e siècle avec d'autres lectures et débats. Mais ils les ignorent et se contentent d'une affirmation péremptoire.

De même, il n'existe plus de médiation entre cette bête dichotomique postmoderne, l'Empire et la multitude. La relation fut par eux de cette manière réduite « au binarisme simpliste qui qualifie dans un geste digne des antiques théogonies le combat direct annoncé de l'Empire et de la multitude » (SARFATI, 2006, p. 45). En ce qui concerne le plan de l'interaction sujet-objet, de

*l'experimentum mundi*¹⁶³, même ignorance et même silence ; or, « la connaissance du sujet n'est possible que sur la base de l'activité du sujet lui-même dans le monde. Le sujet connaît le monde dans la mesure seulement où il y intervient activement ; il ne se connaît lui-même qu'en transformant le monde par son activité. » (KOSIK, 1978, p. 126).

L'odyssée et le drame de la *multitude* se joue « tout au long d'un procès riche en épisodes » (SARFATI, *op. cit.*, p. 48), tout comme dans la tradition chrétienne, et au nom de l'amour – le cerne du projet du commun – cet utopisme qui survole la *multitude*. Cette *multitude* donc doit supporter le long calvaire à l'âge de l'Empire car son « projet démocratique est nécessairement exposé à la violence militaire et à la répression policière : la guerre suit la multitude, elle l'oblige à se défendre et force le projet d'une démocratie absolue à se définir paradoxalement comme résistance » (HARDT, NEGRI, 2004, p. 394).

Le problème posé est celui de la manière de concevoir la production du *commun* à partir des différences constitutives – les singularités – de « la singularité puissante » (NEGRI, 2002, p. 47) qu'est la *multitude*. Comment pourront-elles agir ensemble au nom de ce projet *du commun* ? Negri et Hardt (2004, p. 9) expliquent que « le commun que nous avons en commun n'est pas tant découvert qu'il est produit », en d'autres termes, « bien qu'étant plus maladroite, l'expression *le commun* souligne le contenu philosophique du terme mais aussi le fait qu'il ne s'agit pas là d'un retour vers le passé mais d'un phénomène nouveau. » (*Ibidem*). Cela va à l'encontre de la perspective *anti-conceptuelle* et extrémiste de Santos (2004, p. 78) selon laquelle « nous n'avons pas besoin d'une théorie générale mais encore on a besoin d'une théorie générale sur l'impossibilité d'une théorie générale. » Pour lui, un des principaux intellectuels du mouvement altermondialiste, « on a besoin d'un universalisme négatif¹⁶⁴ qui puisse donner la place aux écologies des savoirs et des pratiques transformatrices. » (*Ibidem*).

Telle que croient les negristes encore, comme on a pu constater dans la partie précédente, l'arrivée du communisme en train de se concrétiser au sein même

¹⁶³ Titre de l'ouvrage d'Ernst Bloch, 1981.

¹⁶⁴ Selon Santos (2004), l'universalisme négatif part du refus opposé à toute tentative d'encadrer la réalité du mouvement altermondialiste dans une théorie générale.

de l'Empire, si l'on peut dire, puisque « le concept de multitude nous introduit dans un monde entièrement nouveau, nous plonge dans une révolution qui est en train de se faire » (NEGRI, 2002, p. 39). Cela par une inversion qui refuse la dialectique où le théorique délimite et définit la praxis émancipatoire, simplement un aspect constructif d'une conceptualisation dans laquelle « le projet d'une société future meilleure » demeure traversé et orné par « l'élément romanesque », un élément d'ailleurs propre aux utopies abstraites (BLOCH, 2002, p. 248).

C'est dans ce sens que les negristes situent les manifestations contre les abus postmodernes du capitalisme globalisé néolibéral, qui généralisent et caractérisent les expressions du mouvement altermondialiste. Elles sont la manifestation du travail vivant de la multitude qui veut (consciemment ou inconsciemment ?) et qui se mobilise pour une société du *commun* à partir de notre commun. Toute un parcours qui réduit la tâche révolutionnaire à la prémisse simpliste suivante : « ce que les gens font au travail et les talents qu'ils y exercent (la composition technique) contribuent à déterminer leurs capacités dans le champ de l'action politique (la composition politique) » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 496). À propos du « notre commun » il faut comprendre que, selon les negristes,

ce n'est pas notre fondement, c'est notre production, notre invention sans cesse recommencée ; le commun est devant nous, toujours, c'est un processus. Nous sommes ce commun : faire, produire, participer, se mouvoir, partager, circuler, enrichir, inventer, relancer (REVEL, NEGRI, 2008, p. 9).

Sous l'angle de la multitude actualisée par Negri – la nouvelle lutte des classes n'est que la lutte de travailleurs pauvres ; finalement c'est bien la pauvreté, la condition commune et unique qui rassemble les individus autour d'une praxis qui se veut révolutionnaire, comprise dans un cadre analytique limité. À partir d'une analyse sociologique, politiquement engagée et plus proche de l'expérience concrète contemporaine on voit clairement que

l'expérience de Porto Alegre (débarrassée de sa mythologie exotique), ses contradictions et ses limites auraient pourtant dû attirer l'attention sur le fait que la thématique participative, positive dans la mesure où elle renvoie à celle de l'auto-émancipation ne suffit pas à refonder une stratégie politique (BENSAÏD, 2008, p. 298).

Penser les programmes altermondialistes dans la perspective tracée par Hardt et Negri (2000, p. 93) selon l'image de la *multitude*, « une positivité combative et créatrice », signifierait avoir une vision simplifiée des causes complexes qui entourent ces mobilisations ; elles seraient en dernière instance limitées par un projet abstrait et vague. En effet, selon Löwy (2008, p. 35), au sein du mouvement altermondialiste « aucune instance n'a approuvé un "programme commun", et aucune force politique n'a imposé son projet ». Il corrobore encore cette idée du fait qu'à l'intérieur du processus de ce mouvement évidemment hétérogène « on a vu se dessiner les contours d'un ensemble de propositions communes » (*ibidem*, p. 38). Ce n'est pas forcément un projet communiste, contrairement à ce que disent les negristes dans leurs nombreux écrits lorsqu'ils affirment en 2004 et réaffirment en 2012 que le communisme est déjà en marche. Après les diverses expériences manifestement contraires, et les effets de ce processus de globalisation néolibérale et financière sur les espaces locaux, ils ont changé d'avis : « les conditions de sa réalisation n'existent pas encore », mais ils aperçoivent toujours la cité du commun sur la colline grise, même semblant être si lointaine (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 125).

Les événements, tout au long des années d'approfondissement du projet de globalisation néolibéral, configuraient les principes et les propositions de cet ample mouvement, à rebours du cursus déjà naturalisé pour certains, du mode de production capitaliste. Reste à situer la perspective utopique soutenue en ce moment de l'histoire, sans tomber dans la soi-disant unicité théorique sur le bon ou le mauvais chemin pour le projet de suppression des conditions qui matérialisent les situations d'oppression de l'homme par l'homme.

S'il y a une dimension utopique dans le FSM, elle réside dans l'affirmation d'une actualité d'alternatives à la globalisation libérale, en s'inscrivant pourtant, selon Bensaïd (2008, p. 191) « à contre-courant de l'air du temps. » Sous l'angle de l'observation faite par Santos (2007, p. 1) « plutôt que de trancher entre différentes options, comme ce fut le cas dans le passé, l'utopie nouvelle se contente de proclamer que des alternatives sont possibles et que peuvent exister des formes de globalisation contre-hégémoniques. » Dans ce cas, il s'agit donc d'une « utopie

négative¹⁶⁵ » (défini à partir de la critique) pour rompre « avec la tradition des utopies de la modernité occidentale, dont la plupart ont tourné à l'échec » (*ibidem*).

Globalement, le projet utopique du FSM se définit, si l'on prend le fil du raisonnement de Sousa Santos (2004, p. 8), par l'affirmation de la « négation du présent ». Pour cet auteur, l'utopie de ce processus « s'affirme plus comme négativité (la définition de ce qu'il critique), l'aspect critique s'associe en tant qu'élément authentiquement propre à cette nouvelle configuration des mobilisations protestataires sociales d'appellation économique et politique face au démantèlement post-libéral globalisant, à la "refuse" de cet esprit (destructeur) du capitalisme. Mais le problème des « propositions vagues » reste entier, d'où l'imprécision d'une politique engagée par la sensibilité humaniste et anticipante : en bref, le FSM « n'assume pas une idéologie clairement définie, tant dans ce qu'il rejette que dans ce qu'il défend » (*ibidem*, p. 6).

Fortement centrée dans le moment présent, l'*utopie critique altermondialiste* dans l'approche du théoricien des « épistémologies du sud » (SANTOS, 2010) correspond au fait que les altermondialistes « s'identifient avec la réalité complète du présent et découvrent sa dimension utopique dans la radicalisation ou dans la réalisation complète du présent (*idem*, 2004, p. 10). Pourtant, cette dynamique s'opposerait tant au mouvement vide d'utopie propre au capitalisme néolibéral globalisé, qu'aux discours des postmodernes.

Tout en restant sur cette perspective analytique, les expériences altermondialistes suivent, tout en soutenant un projet d'utopie abstraite, une fois que leurs actions restent « basées dans la négation du présent au lieu de se trouver dans la définition du futur » (*ibidem*, p. 11). Le mouvement altermondialiste exprimé dans la forme particulière du FSM, par exemple, insiste sur un "autre monde est possible" », « au lieu de se référer aux conceptions que tout au long du XXe siècle ont signifié l'idée d'une société alternative – socialisme, communisme, nationalisme » quand est nécessaire et décisive une analyse critique du moment présent, pour comprendre les éléments fondamentaux du projet de suppression du capitalisme.

¹⁶⁵ « L'utopie négative fait converger tous les mouvements et ONG – correspond au refus de l'idée selon laquelle il n'existe plus d'alternative au désordre actuel du capitalisme global – coexistent avec des différents et contradictoires intérêts, stratégies et agendas. » (SANTOS, 2005b, p. 41).

Si pour Santos (2008, p. 13) en ce qui concerne la mouvance altermondialiste, « la revendication des alternatives est plurielle, dans la forme de protestation, et dans le contenu des alternatives », il faut ajouter que loin de ce caractère abstrait, où il serait « plus important affirmer la possibilité d’alternatives que les définir » (*ibidem*, p. 12) – « la primauté du futur » propre à la conscience révolutionnaire réclame « au contraire que l’excédent extra-idéologique », ainsi que « le pas-encore conscient [...] soient repris et réinterprétés pour faire céder les résistances d’un certain passé, le passé de l’immobilité et de la reproduction du même » (VINCENT, 1987, p. 46).

À ce propos, concernant l’utopie *altermoderniste autonomiste* de la multitude, on observe que, profondément marqué par les éléments de l’idéologie propre au mouvement *autonomia operaia*, Negri, avec la collaboration de Hardt, esquisse les paramètres théoriques d’une sorte d’anticapitalisme. Cet esprit anticapitaliste serait surtout orienté par la renonciation au pouvoir centralisé vis-à-vis de « l’échec du projet unilatéral américain » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 317). Également, selon Callinicos (2003, p. 54), orienté par un intérêt particulier sur les méthodes d’organisation en réseau et aussi sur les formes d’actions.

En ce qui concerne l’organisation de l’ « homme du commun » (HARDT, NEGRI, 2013b, p. 129) dans la forme de « *multitudes* », ils incorporent à l’approche de la multitude versus l’Empire postmoderne la puissance des mouvements organisés de la société de nos jours. Précisément, cette puissance réside sur le fait de ne pas avoir la figure d’un dirigeant, car « ils sont organisés horizontalement, ils prennent la forme de multitudes, et leur insistance sur la démocratie à tous les niveaux est plus qu’une vertu : c’est la clef de leur pouvoir. » (*Ibidem*, p. 132).

Tout en saluant la diversité du mouvement altermondialiste qui se reconnaîtrait pour un *commun* pas encore identifié, les idéologues de cette utopie “radicale” essentiellement autonomiste, remplacent la figure de l’ « ouvrier-prolétaire », ou de l’ « ouvrier-masse » des luttes contre « la médiation sociale du travail abstrait » (NEGRI, 1978, p. 226 *sqq.*), par l’image de la *multitude*. Les principes que ce mouvement défend depuis 2011, « notamment l’égalité, la liberté, la durabilité et le libre accès au commun, peuvent fournir les bases sur lesquelles il sera possible de construire une nouvelle société dans l’éventualité d’une rupture

sociale radicale » (HARDT, NEGRI, 2013b, p. 128). Il s'agit pour ces auteurs, de compter sur la capacité des nouvelles subjectivités de construire des relations démocratiques, celles qui entraîneront ce nouvel *homme du commun* et surtout, de lutter pour l'inclusion.

Il y a des références dans la conclusion de l'ouvrage *Empire* à trois exigences d'un probable « programme politique pour la multitude globale » : 1) la « citoyenneté globale », 2) d'un « revenu social garanti pour tous », et 3) le « droit à la réappropriation » (HARDT, NEGRI, 2000, p. 473 *sqq.*). Comme on a pu voir, la première et la troisième des exigences sont formulées dans des termes extrêmement vagues, et sont évidemment non-viables sous la formule du capitalisme néolibéral avec ses mécanismes toujours présents de contrôle social ; il suffit de constater que « le citoyen reste attaché à l'État national aussi longtemps qu'il voit en celui-ci la structure fondamentale dont dépendent ses droits et ses conditions de vie » ; d'où la tension entre l'universalisation de droits et les droits qui évoluent tout en respectant les frontières nationales, un État qui « résulte du principe de la souveraineté des États, qui reste jusqu'à aujourd'hui l'un des piliers du droit international » (COLLIOT-THÉLÈNE, 2011, p. 178).

Bien que le projet de la multitude ne se situe que dans l'avenir pas si lointain et qu'au bout de compte il ne s'éloigne pas tellement de l'esprit de la démocratie libérale contemporaine, il s'agit aussi pour les negristes de « proposer aux puissances dirigeantes actuelles » les revendications d'inclusion de la multitude (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 539). Un ample programme d'inclusion d'abord à partir de « la création d'un revenu garanti à tous » – contradictoirement proposés par les institutions de l'Empire tels les Nations unies (*ibidem*, p. 537). Puis, l'inclusion se fera par « l'accès à l'éducation de base ainsi qu'à un ensemble de connaissances, de savoirs techniques et sociaux fondamentaux » (*ibid.*, p. 538) ; et finalement, les singularités seront en interaction par « l'accès libre au commun en opposition aux barrières de la propriété privée. » (P. 538).

Sur les premières propositions de la multitude (celles de 2000), face à la domination par les instances mondialisées du pouvoir, le désir d'une *citoyenneté mondiale*, comme on a pu discuter dans la troisième partie de cette thèse, demeure

imprécis par les limites conceptuelles propres à cette approche qui envisage les contours d'un empire mondial.

En ce qui concerne la deuxième exigence, celle d'un « revenu social garanti pour tous », elle est un lieu commun des programmes de la gauche libérale contemporaine sous les déterminations des organisations financières mondiales telles que la BM et le FMI. Aujourd'hui, on le sait, la redistribution de revenu dans des pays pauvres et émergents constitue un élément constitutif des politiques publiques sociales visant positivement le marché. Au lieu de fêter les expériences existantes par une analyse simpliste et superficielle d' « une utopie peu crédible » (LOJKINE, 2008, p. 35) il faut dénoncer le caractère « aliénant » de ce type de détermination politique, puisque elle sert plutôt à stimuler la consommation par les classes moyennes et ainsi de suite selon le goût de l'empirisme sociologique, pour enfin assurer que soit garanti le lien « établi entre l'essor du commerce, la croissance, et donc la réduction de la pauvreté » par l'ajustement du *Washington Consensus* (WHO), tout en passant par les objectifs du *Millennium Development Goals* (MDGs) (SALAMA, 2005, p. 198 *sqq.*). S'inspirant directement de ce genre de politique, les théoriciens de l'antinomie postmoderne, configurée par la relation directe et frontale entre l'Empire et la multitude, semblent absorber « l'apologie, sous prétexte d'un antinationalisme de bon aloi, des vertus progressistes de la mondialisation (tout ce qui est ouvert serait bon à prendre), doublé d'un néo-populisme où la compassion envers les refusés du monde devient le nouveau credo des exclus, ne contribue guère à clarifier les enjeux de la mobilisation contre la globalisation capitaliste » (BENSAÏD, 2001, p. 12).

Dans cette voie, la conceptualisation negriste réifie une condition dite révolutionnaire en projetant uniquement la situation d'une sorte de classe moyenne, d'un lieu privilégié, celle du centre du système capitaliste. Malgré la référence aux indigènes de l'Amazonie ou à la situation particulière en Amérique Latine, pour affirmer la multitude, « l'antithèse exploitée du capital » (CALLINICOS, 2003, p. 56), comme le sujet porteur du désir d'émancipation humaine. Quand la réalité est bien loin de cela, à l'ère de la globalisation capitaliste néolibérale où se perpétue en Asie, par exemple, une situation dans laquelle « des centaines de milliers de victimes de la guerre et de réfugiés de retour d'Iran et du Pakistan squattent sans eau ni hygiène dans des dizaines de bidonvilles, les enfants de ces bidonvilles souffrent

continuellement de maux de gorge et de diverses maladies dues à l'eau contaminée » (DAVIS, 2007, p. 51). Toutes ces situations, parmi beaucoup d'autres problèmes, se présentent comme facettes de la lutte des classes, concernant une des formes contemporaines d'oppression, qui touche profondément l'humanité, « car une chose est sûre : il y a aussi peu de dignité humaine sans fin de la misère que de bonheur à la mesure de l'homme sans fin des sujétions anciennes, modernes » (BLOCH, 2002, p. 11), ainsi que postmodernes.

De ces observations, on peut inférer que la trilogie *Empire*, *Multitude* et *Commonwealth* ne propose aucune réflexion sur la manière dont le mouvement social, spécifiquement le mouvement altermondialiste travesti en altermodernité, parviendra à réaliser ce programme dit de la *multitude des pauvres* à l'ère de la postmodernité (CALLINICOS, 2006, p. 173). Ce projet, devrait remplacer « la triade identité-propriété-souveraineté de la modernité, de la manière la plus schématique qui soit, par singularité-commun-révolution » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 486).

Par contre, en partant de cette schématisation antinomique, sans une analyse effective des contradictions, « il serait toutefois imprudent d'en conclure que ce capitalisme contient en lui la possibilité d'un renversement communiste » (TOSEL, ca. 2009, p. 8). Mais, le fait est que pour les negristes « la révolution est enfin à l'ordre du jour (HARDT, NEGRI, *op. cit.*, p. 486). Il est clair aussi que par rapport au fondement du *faire-multitude*, c'est-à-dire sur l'émergence du paradigme du travail immatériel,

loin de représenter par lui-même une possibilité d'émancipation, ce paradigme du travail immatériel constitue davantage la possibilité d'une nouvelle forme du travail aliéné, parce qu'il coïncide avec le franchissement d'un seuil supplémentaire dans la sophistication des formes d'exploitation et d'extraction de la plus-value (SARFATI, 2006, p. 48).

Indubitablement, la dématérialisation se confirme par « la montée des activités de recherche et développement », par le travail immatériel, par « le rôle croissant de l'information et de la connaissance ». Mais il est évident que « la dimension matérielle maintenue de tous les moyens techniques qui permettent la production et la diffusion de l'information – écrans, caméras, disques durs, espaces de stockage, etc. dépend du travail matériel le plus classique ». Contrairement à la

vision myope des negristes, « il ne s'agit pas de nier que les transformations en question sont en effet considérables, mais de rappeler que les processus matériels interviennent à tout moment – de l'usure nerveuse et cérébrale des salariés concernés aux objets matériels utilisés – comme supports et relais d'activités qualifiées d'immatériels » (GARO, 2013, p. 237).

Pour dire les choses plus concrètement, l'intellectualisation du travail impliquée par la révolution informationnelle, bien au-delà des travailleurs dits intellectuels, sous la contrainte du profit capitaliste, n'a nullement entraîné une homogénéisation des fonctions de traitement de l'information la division sociale entre concepteurs et exécutants ; par contre cette division passe maintenant dans le travail intellectuel même le plus sophistiqué entre les "spécialistes" techniques, les experts opérationnels et ceux des intellectuels d'entreprise qui monopolisent le travail de direction, de synthèse, la vision d'ensemble stratégique (LOJKINE, 2008, p. 132).

« Toutes les constructions des rêves-souhaits épanouis dans les temps modernes, malgré l'intérêt philosophique dont elles furent l'objet de la philosophie politique moderne et postmoderne des negristes et régulationnistes de telles anticipations n'ont pas abouti, « ni même à une psychologie du rêve éveillé découvrant de nouveaux horizons » (BLOCH, 1991, t. I, p. 170) : utopies sociales d'un monde dominé par la technique. Dans le cas singulier du communisme de la multitude il faut plutôt « trouver une solution positive et non dialectique au problème de la transition qui conduit vers la démocratie par des moyens démocratiques » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 513), même si, inconcevablement, la réalisation de ce projet de révolution « réclame l'usage de la force » (*ibidem*, p. 519). Au bout de comptes, on constate que nous ne sommes pas devant « une théorie de la connaissance du lieu de la possibilité réelle de ces anticipations dans le monde » (BLOCH, *op. cit.*), comme prétend l'être le paradigme de la biopolitique de la multitude versus le biopouvoir de l'Empire global.

Dans ce sens, la transition avec laquelle ils théorisent se contente de rappeler une approche ultra-impérialiste, « car en poursuivant ses intérêts propres et en essayant d'assurer sa survie, il est obligé d'encourager la puissance et l'autonomie de la multitude productive », ceci veut dire que c'est le capital lui-même qui « exige l'autonomie croissante de la multitude par rapport au contrôle privé et public ; la métamorphose des sujets sociaux à travers l'éducation et l'apprentissage

de la coopération, de la communication et de l'organisation des rencontres sociales ; et donc une accumulation progressive du commun » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 441).

Puis, la suppression de toutes les conditions qui façonnent le capitalisme est (ré)signifié par la philosophie mutante du commun et par une sorte de « désutopie spinoziste » dans laquelle « la centralité du politique est une affirmation de l'absolue positivité de l'être » (NEGRI, 1982, p. 331 ; 332), dont les significations demeurent superficielles du point de vue de l'articulation entre les divers éléments de la réalité démarquée du capitalisme globalisé. Il est notable que « l'unité conceptuelle du commun est en fait donnée non à partir des réalités dont il prétend rendre compte mais sur la base d'un spinozisme "communisé" qui fonctionne comme clé universelle » (DARDOT, LAVAL, 2014, p. 195). Certes, ces explications conceptuelles du commun « ont l'ambition de donner une vaste amplitude au concept, mais elles peinent à s'articuler entre elles », concrètement, « l'unité du concept semble purement rhétorique quand elle est référée à une nouvelle "raison biopolitique" d'inspiration vitaliste qui en rassemblerait les aspects » (*ibidem*).

Contrairement à ce genre de dépassement du capitalisme, pour une approche de l'oppression à l'échelle mondiale il faut dépasser le marxisme vulgaire selon lequel ne compte vraiment que l'exploitation de l'homme par l'homme comme produit mécanique de la mondialisation du capital matérialisé par cette multitude de pauvres. Ainsi, s'ensuit que « les formes d'émancipation de ces artisans qui se faisaient un corps nouveau pour vivre ici et maintenant dans un nouveau monde sensible ne pouvaient être que des illusions, produites par le procès de séparation et par l'ignorance » du processus de la globalisation capitaliste, qui constitue en effet dans « l'assujettissement à la loi du Capital » d'une société dont l'unité a été « brisée, dont la richesse », fut de même « aliénée, projetée au-dessus ou en face d'elle » (RANCIÈRE, 2008, p. 49).

Conclusion

Dans ce chapitre, a été mis en évidence le fait que le paradigme imagé des negristes n'a pas bien saisi la dynamique propre à ce mouvement anti-systémique de contestation du format imposé de la globalisation néolibérale. Pour les negristes ces mouvements de résistance à cette expérience se présentent en tant que la manifestation *vivante* de la multitude depuis la fin du XX^e siècle. Toutefois, la conception antinomique, élaborée autour de l'idée d'un *Empire postmoderne* qui exploite une *multitude des pauvres*, devient de plus en plus incapable d'appréhender la richesse des déterminations de la lutte de classes à savoir contre l'exploitation (économique), la domination (politique) et l'humiliation (sociale) à l'échelle globale, dans le cadre du nouvel impérialisme.

CHAPITRE 8

L' « UTOPIE CONCRÈTE » ANTICAPITALISTE DU PROLÉTARIAT

Introduction

Pour saisir la condition de l'être social et historique dans la société contemporaine, il faut se tourner vers d'autres approches de la *multitude* que celle des negristes. Nous devons analyser la généricité prolétaire en lutte contre l'exploitation, la domination et les attentats à la dignité humaine, au sens marxien du terme, et sur cette base, suivre pas à pas le mouvement réel des rapports complexes entre les hommes au sein de cette formation socioéconomique.

La multiplicité présente dans les manifestations et les mobilisations au nom d'un autre monde témoigne l'équivoque des démarches qui rendent uniformes les acteurs sociaux sous l'optique d'une cause unique de lutte. La diversité elle-même des groupes, comme les participants des éditions du FSM au Brésil, a rendu explicite la réalité plus complexe que l'ensemble présenté par Negri en tant que *multitude* vaguement énoncée, ouverte et inclusive. Qu'est-ce qui peut rassembler les individus dans un événement comme celui représenté par le FSM ? Serait-il simplement le *commun* qu'on a en commun ? Qu'est-ce qu'est ce *commun* comme personification des catégories ?

Cette section de notre thèse entreprend une discussion en termes d'alternatives théoriques et pratiques, incitée par ces questions, tout en considérant ce qui a été développé dans les parties précédentes. Il s'agit d'ouvrir des perspectives à une autre démarche théorique visant la possibilité de traiter la contemporanéité des expressions de la lutte des classes à partir de la figuration processuelle et de l'existence concrète d'un prolétariat dont l'existence ne se réduit pas à l'espace de l'activité industrielle mais l'englobe.

8.1 LA GÉNÉRICITÉ PROLÉTAIRE ET LES NOUVEAUX ACTEURS DE L'ANTICAPITALISME

Soulignons que si l'on part de la Charte de Porto Alegre, à propos des subjectivités engagées dans le processus de totalisation "internationaliste", c'est-à-dire dans l'expérience de totalisation hétérogène et complexe des diverses causes de luttes, le projet de l'univers là-bas représenté de construction d' « un autre monde » correspond en partie à la catégorie-figure du prolétariat, surtout à la fraction *active et flottante* au sein de la diversité de la condition prolétaire.

De cette manière, en ce qui concerne la conception de l'espace du FSM, il est admis (au moins du point de vue de la militance), qu' « il convient donc d'élargir en permanence la représentativité des forums si l'on veut faire progresser l'idée non seulement de la nécessité, mais aussi de la possibilité d'alternatives au néolibéralisme » (CASSEN, 2003, p. 137). Pour paraphraser cet auteur, il faut toucher, au-delà de la France de tradition révolutionnaire, le vrai monde de l'oppression capitaliste "d'en bas". Autrement dit, par exemple, les 48,5% de la population de l'Afrique Subsaharienne que ne disposait que de moins de \$ 1,25 par jour en 2010 pour essayer de vivre, selon les indicateurs de la Banque Mondiale (2011, p. 1). Sans oublier les diverses conditions de l'être prolétaire, correspondant aujourd'hui aux « petits commerçants éliminés par les grandes surfaces, précaires, immigrés, etc., qui sont "sans" accès à l'exercice effective de la citoyenneté » dans ce monde enchanté de la démocratie bourgeoise formelle. Dans un régime où en somme, « ces personnes ne sont ni organisées ni représentées, mais c'est pourtant prioritairement pour elles que sont menés les combats altermondialistes. Pour elles, mais largement sans elles [...] » (CASSEN, *op. cit.*, p. 140).

Parmi les auteurs marxistes qui ont examiné la grande transformation sociale et historique qui traverse notre temps sous le point de vue d'une actualisation de la pensée spinozienne, de la même manière que Hardt et Negri sont arrivés au paradoxe de la multitude subsumée/résistante à l'Empire, Lordon (2010) lors de sa proposition de mettre en dialogue Marx et Spinoza, a formulé « le paradoxe contemporain du capitalisme », celui-ci

tient à ce que, au moment même où il s'efforce de sophistiquer ses méthodes pour développer le salariat content, il maltraite à des échelles et des intensités inouïes depuis des décennies. Devenant haïssable alors qu'il s'efforce de se rendre aimable, le capitalisme répand le mécontentement et nourrit *l'affect commun par lequel une multitude pourrait venir à s'assembler* (*ibidem*, p. 190).

Par cet aspect, le rapprochement spinoziste de la configuration oppressive du capitalisme laisse clairement comprendre qu'il est pleinement possible de traiter la "multitude" tout en suivant une autre approche concrète des situations historiquement déterminées. Il s'agit d'expériences réelles « toutefois, marquées par les réalités éclatées des situations, les luttes qui ont eu à se développer séparément ne convergent pas facilement. Elles ne font pas un système d'action dynamique » (COURS-SALIES, 2003, p. 78) immédiat, au sens du *commun* negriste.

Vakaloulis, Vincent et Zarka (2003, p. 133 *sqq.*) ont fait trois pertinentes remarques à propos de la "mouvance antimondialiste" qui importe au cours de cette approche concrète de l'expérience sociale et historique. Elles se réfèrent à trois faits à savoir : « premièrement, les actions antimondialisation sont une mise en mouvement concertée à l'échelle planétaire pour une *autre mondialisation* » (*ibidem*, p. 135) – cela correspond aux diverses approches résultantes de la diversité présente dans les différentes expressions du mouvement altermondialiste.

Deuxièmement, selon l'analyse de ces auteurs, « les mobilisations antimondialisation rendent visibles les potentialités de coordination des mouvements sociaux à l'échelle internationale » par le principe de l'horizontalité, malgré leur diversité (*ibid.*, p. 137). Enfin, troisièmement, « les mobilisations antimondialisation permettent de repenser la crise politique en tant que crise d'alternative au capitalisme postmoderne » après la ruine de l'expérience social-démocrate de certains pays européens (p. 137).

Le mérite de ces mobilisations est, précisément, de sortir des ornières de la politique institutionnelle, non pas pour nier la politique mais pour la refonder. Pour refaire la politique de manière démocratique, réfléchie et offensive. Pour renouer avec l'idée de la transformation sociale par-delà des tutelles partisans et les logiques bureaucratiques. (*ibidem*, p.138).

Enfin, bien que la *mouvance antimondialiste* ne soit pas toujours *anticapitaliste*, ce mouvement n'est pas incompatible avec les aspects qui viennent d'être soulignés et en somme la question qu'on doit se poser « est alors de savoir si nous serons capables de rassembler le révolutionnaire et l'anticapitaliste, le militant et l'activiste, celui qui se pose la question du pouvoir et celui qui résiste inconditionnellement, pour tisser entre eux une culture révolutionnaire commune » (BENSAÏD, 2011, p. 42). De même, par-dessus le marché, si on arrivera à « penser l'événement non comme miracle surgi de rien mais comme historiquement conditionné, comme articulation du nécessaire et du contingent, comme singularité politique » (*ibidem*).

Au-delà des luttes ouvrières dernièrement soulignées par Besancenot (2014, p. 109 *sqq.*) comme « une relation sociale globale où se trame l'exploitation de l'ensemble de la classe ouvrière par l'ensemble du capital », il est aussi nécessaire de penser les luttes actuelles, comme dans d'autres configurations antérieures, comme des luttes pour l' « abolition des cloisonnements qui servent de base aux sociétés modernes d'exploitation et d'oppression » (KORSCH, 1975, p. 57). Au sens de cette articulation dialectique entre les luttes locales et de caractère internationales, le mouvement zapatiste, par exemple, ainsi que d'autres de la mouvance altermondialiste nous

donnent une intéressante illustration de cela. Dès lors qu'ils ne se considèrent pas tout court comme un mouvement indigène, ils ne distinguent pas les luttes particulières et celles mondiales, tout en sortant du dilemme d'en reconnaître les différences et d'en nier l'égalité ou de considérer la seconde sans la première. Par conséquent, ils proposent des différences sans hiérarchie et l'égalité non homogénéisante, tout en parlant jusque même de communauté planétaire. Ils associent la valorisation des diverses ethnies indigènes, la défense de l'État mexicain devant les sphères dominantes externes, l'exaltation de la société – et son auto-organisation – devant l'État, ainsi qu'une perspective de solidarité mondiale. Ces dimensions ne sont pas séparés ni opposées, mais articulées entre le local (indigène) et l'universel (humanité) (TIBLE, 2011, p. 22).

Nous ne pouvons pas nous en tenir à simplement croire que le monde sera protégé « par l'établissement d'une sorte de réserve de "biens communs naturels" (terre, eau, air, forêts, etc.), "miraculeusement" préservés de l'expansion indéfinie du capitalisme » encore en perspective (DARDOT, LAVAL, 2012, p. 13). En

ce sens, « il ne s'agit donc pas tant de protéger des "biens" fondamentaux pour la survie humaine que de transformer profondément l'économie et la société en renversant le système des normes qui menace maintenant très directement l'humanité et la nature » (*ibidem*). Nous sommes requis à théoriser que « pour sortir de l'insoutenable moment que nous vivons » et il ne suffit pas d' « appeler à la spontanéité créatrice de la société, comme s'il suffisait par exemple de réclamer un revenu universel d'existence pour que le commun s'épanouisse en mille activités diverses, grâce à l'heureuse conjonction d'une multitude de singularités » (p. 459).

Pour Marx et Engels (1976), la question écologique est importante depuis leur jeunesse, surtout quand ils critiquent la façon selon laquelle la philosophie classique allemande établissait les rapports entre l'être social et l'être naturel (voir Figure 3 dans le chapitre 3). Ainsi,

une restructuration radicale du mode prévalant de l'échange et du contrôle humains c'est le requis nécessaire pour un contrôle effectif des forces de la nature, qui sont mises en mouvement de façon aveugle et fatalement autodestructive, précisément en raison du mode prévalant, aliéné et réifié de l'échange et du contrôle humains. (MÉSZÁROS, 2002, p. 988).

Les rapports entre l'être social et l'être naturel ne disparaissent pas dans un isolement réel et définitif avec l'abstraction qui permet l'approche de la formation socioéconomique. Il s'agit d'une abstraction rationnelle qui permet de saisir le mode de production capitaliste. Celui-ci a la primauté ontologique vis-à-vis de la superstructure juridique, idéologique, étatique, etc., ainsi que de la nature, puisqu'elle reste soumise aux impératifs de la valorisation, de l'accumulation, de la reproduction et de la crise du capital. En raison de son double caractère productif de valeur (subjectif, abstrait) et de valeur d'usage (objectif, concret), le travail transforme la nature dans un contexte métabolique qui totalise l'homme et la nature de manière complexe, concrète et contradictoire, tout en obéissant aux lois inhérentes aux formes d'existence organiques et inorganiques, d'une part ; et, de l'autre, aux lois tendanciennes propres au capital comme un être social et historique (ALTVATER, 2006, p. 24-25). L'idée générale d'une forme de société déterminée peut servir de point de départ pour saisir la dynamique du rapport entre l'être social et la nature dans l'ère située au-delà du fordisme et dans la globalisation. Toutefois, l'approche

de cette question implique le dépassement de l'abstraction rationnelle selon laquelle toutes les valeurs d'usage produites correspondent à l'estomac du marché libre et éternel. Aujourd'hui,

Ce n'est pas un secret le fait que nous sommes en train de d'affronter une émergence écologique planétaire, qui met en danger beaucoup d'espèces de la planète, y inclut la nôtre elle-même, et que la catastrophe en cours a ses racines dans le système économique capitaliste. En dépit de cela, les dangers extrêmes que le capitalisme entraîne de manière inhérente à l'écologie sont couramment mal compris, ce qui donne marge au mythe selon lequel il est possible de créer un nouveau "capitalisme naturel" ou "capitalisme climatique", où le système change sa nature d'ennemi de l'écologie et devient son sauveur [...]. Le plus grand problème de ses visions c'est qu'elles sous-estiment la menace cumulative à l'humanité et à la Terre originaires des rapports de production existants. En fait, la totale importance de la crise écologique planétaire, sans doute, ne peut être comprise que d'un point de vue basé sur la critique marxiste du capitalisme. (FOSTER, 2012, p. 1)

Ou encore, qu'il s'agisse seulement d'exalter l'unique pouvoir de la subjectivité quand « la question de la transformation du temps libre en loisir, qui tient déjà de l'idéologie, présuppose toujours les relations entre les catégories économiques, malgré toute l'importance du facteur subjectif, du développement inégal etc. » (LUKÁCS, 2012, p. 517). C'est dans cette même perspective que nous observons qu'au-delà de la réduction économiste opérée par la pensée vulgaire, l'analyse des catégories économiques dont nous parle Lukács a pour prémisse « la conception de la réalité en tant que procès pratique de production et de reproduction de l'homme social. » (KOSIK, 1978, p. 130).

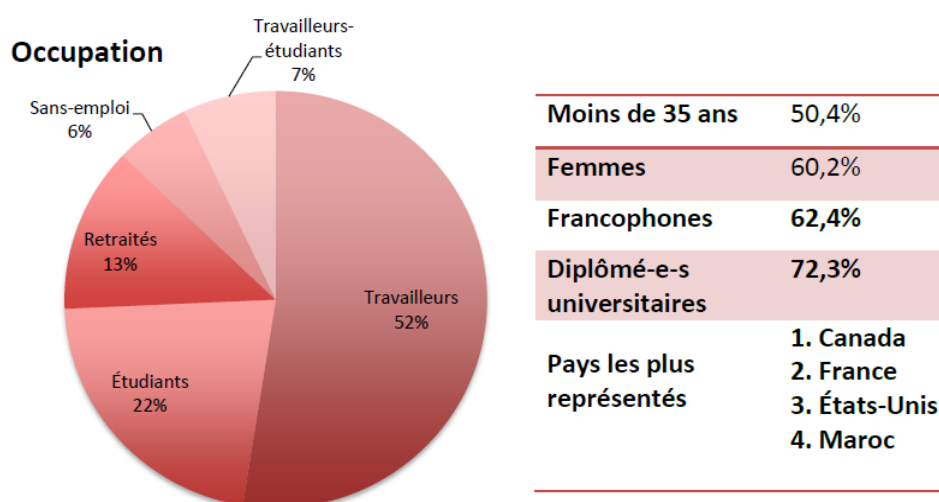
À la lumière de cette discussion et à propos des mobilisations récentes contre les politiques néolibérales du capitalisme en crise, par exemple du mouvement *Occupy Wall Street*, au contraire des assertions de certaines thèses,

si intéressant qu'ait pu être ce mouvement, et si prometteur d'un regain des mobilisations contre la violence économique et sociale exercée par le pouvoir de la finance internationale, il faut bien admettre que sa manière d'opposer le 1% représentant la fraction la plus riche d'une nation aux 99% qui représenteraient le "peuple" assemblé revient à effacer les différences considérables à l'intérieur d'un groupe si vaste. C'est comme si la hiérarchie entre les classes

disparaissait dans le geste de révolte contre quelques profiteurs et spoliateurs. Mais non ! (ERIBON, 2014, p. 15).

Ainsi, dans la perspective du prolétariat, il est crucial de penser la diversité des sujets, de même que des causes en luttés. À ce propos, les axes thématiques pour les discussions au long du processus des forums sociaux¹⁶⁶ l'attestent, il faut penser, entre autres, la suppression de toutes les formes de discrimination. Une référence explicite au fait que la dignité humaine n'est pas possible « sans fin de sujétions anciennes et modernes » (BLOCH, 2002, p. 11), de même que postmodernes.

Graphique 29 – Profil des participant-e-s du FSM 2016



Source : COLLECTIF FSM 2016, 2016, p. 6.

Par la diversité des sujets engagés (voir graphique ci-dessus), on voit que l'univers altermondialiste réaffirme l'espace du FSM comme « un processus inclusif qui doit être investi par tous les citoyens et organismes militants qui pensent qu'un autre monde est non-seulement possible, mais surtout nécessaire » (FSM, 2016, p. 3).

¹⁶⁶ Basé sur le principe de l'horizontalité, l'organisation du dernier événement FSM (2016) a proposé 13 thèmes (explicité dans la première partie, chapitre 2), pour faciliter les activités via le processus d'auto-programmation.

À propos de cet *autre monde*, il importe de souligner que Marx n'a pas élaboré dans une richesse de détails une théorie de la transition, mais « on ne saute par du règne de la nécessité dans le règne de la liberté » (RUBEL, 2000, p. 98). De même, il ne s'agit pas d'un mouvement uniquement guidé par la condition d'exploité de la figuration processuelle du prolétariat.

Quant au règne de la liberté, « le droit à une telle vie a par conséquent une résonance incontestablement utopique » (BLOCH, 2002, p. 246), puisque « il n'y a pas de dignité humaine sans fin de la misère, mais pas non plus de bonheur à la mesure de l'homme sans fin des sujétions anciennes et modernes. » (*Ibidem*, p. 251). Le marxisme « prend les mesures, et avant tout les voies du socialisme dans l'histoire concrète dialectique et non dans la sphère privée de la volonté réformatrice et de l'idée anhistorique que l'on applique de l'extérieur » (p. 250). À travers la figure du prolétariat « en tant que classe particulière », il réaffirme cette

classe qui soit la dissolution de toutes les classes, une sphère qui ait un caractère universel par ses souffrances universelles et ne revendique pas de droit particulier, parce qu'on ne lui a pas fait de tort particulier, mais un tort en soi, une sphère que ne puisse plus s'en rapporter à un titre historique, mais simplement au titre humain, une sphère qui ne soit pas en une opposition particulière avec les conséquences, mais en une opposition générale avec toutes les suppositions de ce système politique (MARX, 1998, p. 37).

Il s'agit donc de concevoir le mouvement pour lequel se réalise entre autres, la liberté humaine et la réalisation de la généricité humaine, conséquences directes de la suppression des conditions de l'oppression de l'homme par l'homme. Dans cette liberté où figurera la dignité personnelle de l'homme qui « est la nécessité maîtrisée de laquelle a disparu toute aliénation et d'où se dégage un ordre réel, en tant justement que *Règne* de la liberté. » (BLOCH, 1982, t. II, p. 216). Ce moment se présente encore sous la perspective d'une totalité historique avec ses contradictions, dont certains éléments de médiation ne permettent nullement ce genre d'acte automatique auquel la pensée negriste semble faire écho, en dépit de son espoir concernant la réalisation d'un autre monde.

8.2 LA SUBJECTIVITÉ PROLÉTAIRE ET LA RÉALISATION DE LA POSSIBILITÉ

La façon dont Negri conçoit la configuration de la lutte des classes ne diffère presque pas de la vision d'un certain marxisme vulgaire largement mis en cause après l'insuccès de l'expérience bureaucratique du « socialisme réellement inexistant » (BENSAÏD, 2012, p. 35). D'ailleurs, la perspective negriste a épuisé le socialisme en tant que figure catégorielle avec l'effondrement de l'expérience de l'URSS, tout en proposant la réalisation immédiate du communisme sans aucune sorte de médiation posée en termes d'un autre socialisme face à la difficile situation du monde occidental.

Au contraire de ce que propose Negri, la notion de prolétariat actualisée, ainsi que la réalité irréfutable de la lutte des classes, en accord avec certaines tendances du marxisme du XX^e siècle, ne nie pas le fait que les hommes se trouvent dans une situation d'exploitation, de domination et d'humiliation. À partir de cette hypothèse stratégique, « le conflit de classe doit être analysé en tenant compte des multiples déterminations de l'individuel et du social ; bien au-delà de l'économique et du politique étroitement compris » (VINCENT, 1987, p. 44). Pourtant, sans rester « subjugué par le concept massif de domination », mais en voyant clairement que les transgressions et les subversions actuelles recouvrent « en effet toute une palette de rapports, d'hégémonie, d'exploitation, d'oppression, de discrimination, de disqualification, d'humiliation, qui font l'objet d'autant de résistances ». Sous la perspective du mouvement altermondialiste il faut croire qu' « elles résistent, mais c'est là le sort de toute lutte que d'être asymétrique, et le défi de toute émancipation que de retourner une faiblesse en force » (BENSAÏD, 2011, p. 39).

Avec le mouvement altermondialiste, il se dégage une série de questions problématiques contre le capitalisme. Les mouvements se positionnent en général, au moins dans le discours, contre la guerre, contre toutes les formes de violence et de domination des peuples du Tiers-Monde. De cette façon, comme l'on a déjà souligné, ces propositions extrapolent les limites d'une lutte des classes au sens d'une lutte contre l'exploitation à la manière de la lutte de la multitude negriste.

Dans le domaine théorique de la figure du prolétariat, et dans le contexte d'inégalités diverses, survient toute forme d'attentat à la « dignité humaine » (BLOCH, 2006), où les prolétaires « peuvent même se tourner contre eux-mêmes et

contre ceux qu'ils sentent plus faibles et possibles objets d'agression dans une sorte de spirale régressive » (VINCENT, 2004, p. 57). Pour ceux qui sont humiliés et dominés, les rapports sociaux subjectifs apparaissent souvent en tant que rapports fétichistes, sinon même aliénés qui servent bien à dissimuler l'exploitation de l'homme par l'homme. De fait, « la barbarie des rapports sociaux capitalistes peut ainsi être intériorisée et naturalisée et se manifester comme barbarie des rapports interpersonnels, mais surtout comme barbarie des rapports entre hommes et femmes » (*ibidem*) ; et encore, à reproduire le « cercle vicieux sans issue de la domination et du fétichisme absolus » ; en conséquence, « il faut accepter de travailler dans les contradictions et les rapport de forces réels, plutôt que de croire, illusoirement, pouvoir les nier ou s'y soustraire » (BENSAÏD, 2011, p. 41 ; 131). Car « les dominés ne sont pas extérieurs au domaine politique de la lutte, et la domination n'est jamais entière et absolue » (*ibidem*).

Par la réalité du système capitaliste, les hommes sont divisés, de même que le traitement entre eux est différent ; « les êtres humains se séparèrent : d'un côté les maîtres, les hommes dignes de ce nom – de l'autre les sous-hommes, traités comme les animaux, avec les mêmes méthodes : dominés, exploités, humiliés. À qui la faute ? » (LEFEBVRE, 1992, p. 73). Tel est le « caractère déshumanisé et déshumanisant de la relation marchande » (LUKÁCS, 1985, p. 150), l'aliénation, la réification, ce devenir-marchandise de tous les hommes et de toutes les choses : c'est cela qui pour les marxistes « constitue l'ennemi héréditaire auquel le capitalisme a donné plus que jamais l'occasion de triompher » (BLOCH, 1991, t. III, p. 538), au-delà du désir abstrait de fuite des espaces de l'exploitation du biopouvoir de singularités d'une prétendue *multitude* porteuse de l'idéal révolutionnaire.

Loin du processus théorique de dichotomie opéré par le refoulement de la perspective humaniste réelle vis-à-vis de la dénonciation de l'imposition capitaliste de généralisation du besoin de travailler pour la satisfaction de toute sorte de besoins, la pensée marxienne « est remise sur ses pieds en tant qu'humanisme réel et non plus formel » (BLOCH, 1991, t. III, p. 539). Elle donne ainsi sa place à la dignité humaine dans un règne démocratique réellement possible, puisque « le royaume de la liberté commence seulement là où l'on cesse de travailler par

nécessité et opportunité imposée de l'extérieur ; il se situe donc, par nature, au-delà de la sphère de production matérielle proprement dite » (MARX, 1976b, l. 3, p. 742).

La condition d'humiliés est figurée aussi dans la représentation actualisée du prolétariat par l'ensemble des chômeurs, dans une situation stagnante (exemplifiés par les indices 1 et 2 de la Figure exposée auparavant dans la troisième partie de ce travail de thèse), lors de la recherche d'un nouveau emploi dans certains bureaux de reclassement, « il suffit de lire certains témoignages sur les humiliations imposées aux chômeurs, notamment dans les bureaux, pour voir comment, ici aussi, on s'entend à faire peser sur les victimes les poids du blâme et de la honte » (GOBLOT, 2003, p. 20).

Selon Farias (2011), le prolétariat dans son tout arrive à avoir une certaine perception de l'exploitation, de la domination et de l'humiliation qui est subie au travail (les diverses manifestations autour de ces dimensions se font entendre partout dans le monde), mais les individus restent attachés au marché du travail et au "sauve-qui-peut" du quotidien, ils ne peuvent pas déchiffrer le rapport entre sa situation concrète et la dynamique de l'accumulation du capital, de même que saisir le rapport spécifique entre production et circulation dans le cadre de cette dynamique. Selon Vincent (2004, p. 57), « beaucoup de travailleurs sont ainsi conduits à juger de leur situation à travers le prisme de la surface, de leurs difficultés à s'y affirmer et des frustrations qu'ils ressentent à chaque moment », surtout en face de la réification liée à l'exubérance financière et l'essor des inégalités de revenus.

Le capitalisme libéral a introduit des innovations en matière de mythes et d'artifices qui cherchent à segmenter le prolétariat et à l'empêcher d'appréhender sa propre vie d'ensemble et de sous-ensembles, ou à cacher ses réalités et pratiques spécifiques (FARIAS, 2011, p. 17). En somme, la domination, telle que l'a bien perçu le jeune Marx, reste liée à un processus global qui a efficacement « séparé la société de sa vérité » (RANCIÈRE, 2008, p. 49), voire de sa genericité. Surmonter ces obstacles c'est « dépasser la vieille problématique de la prise de conscience, de la progression de la conscience empirique de classe vers la conscience révolutionnaire à travers les luttes » (*ibidem*, p. 58). Certes, il n'existe pas de formules sur la façon dont se dérouleront ces luttes, mais il est presque évident, dans cette expérience inégalitaire du capitalisme, que « par elles-mêmes les luttes, seraient-elles très

dures, n'indiquent pas les voies et les moyens à utiliser pour démonter les constructions sociales autonomisées du capital qui passent par-dessus la tête des hommes (*ibid.*).

On souligne l'importance décisive de la méthode ontologique-génétique dans l'approche concernant les luttes de la multitude saisie à partir de la figure catégorielle du prolétariat, au sens qu'on a actualisé ici. D'ailleurs, « d'une manière générale, dire que l'homme est étranger à son être générique, c'est dire que les hommes sont devenus étrangers les uns aux autres et que chacun d'eux est devenu étranger à l'essence humaine » (MARX, 1996, p. 117). Aussi,

Il faut même ajouter que l'acquisition, la plus efficace immédiatement, de la méthode marxienne de la lutte des classes comme force motrice réelle du développement social et donc comme moteur décisif dans l'histoire du genre humain en tant que facteur réel agissant, ne peut être pleinement comprise si l'on n'apprend pas à saisir le complexe des décisions d'où provient l'individualité humaine, en tant que dépassement de la simple singularité, comme des moments réels évaluant et évalués du processus global. Marx a décrit en toute clarté cet état de choses dans son importante œuvre de jeunesse *Misère de la philosophie*. C'est le développement économique objectif qui transforme une masse de population en travailleurs en créant pour eux des situations communes, des intérêts communs. Ce n'est que dans la lutte, dont la genèse immédiate ne peut être comprise sans l'action continue de décisions alternatives individuelles, que se constitue ce que Marx désigne avec justesse comme "classe pour soi". Ce n'est qu'à partir de là qu'est possible une lutte vraiment élargie, une lutte politique (LUKÁCS, 2009, p. 101).

De même, il faut percevoir « la lutte des classes par les éléments subjugués de la société réelle contre l'oppression » (LEFEBVRE, 1975a, p. 15), tout en sachant que « Marx a révélé à sa manière, dans les conditions pratiques, dans le vécu, une triade méconnue : exploitation, oppression et humiliation. Ces trois termes vont ensemble, sans se confondre » (*ibidem*, p. 104), et ils expriment la richesse même de la lutte des classes par-delà de la perspective qui centre le projet d'un autre monde sur la grande masse des exploités du règne capitaliste.

Pourtant, au-delà de l'exploitation, le capitalisme est également un système de domination et d'humiliation de l'homme par l'homme, d'ailleurs

« d'innombrables êtres humains combattirent et combattent encore contre l'humiliation et l'oppression, à travers lesquelles ils vivent l'exploitation » (p. 105). Les femmes, les noirs, les immigrés et leurs luttes, par exemple, sont l'expression de la manutention – au contraire de ce qui fut disséminé entre les sciences sociales à travers le discours postmoderne – de l'antagonisme de classe et conséquemment, de la lutte des classes. Les propositions qui dérivent du schéma de Marx en ce qui concerne la lutte des classes viennent défendre que

ce n'est pas la propriété que doit être libérée, mais les hommes qui doivent être libérés de la propriété ; non pas liberté du profit, mais libération des hommes de l'égoïsme du profit ; non pas émancipation qui libère l'individu égoïste de la seule société féodale, mais émancipation qui libère tous les hommes de toute société de classes (BLOCH, 2002, p. 214-215).

Surtout, la complexité du capitalisme n'est pas réduite, selon l'héritage de la pensée marxienne, au seul désir de fuite des espaces d'exploitation et aux luttes ouvrières. Il nous faut la compréhension que ce combat a besoin d'intégrer la diversité ; il ne fléchit pas avec elle, il se dévitalise au contraire lorsqu'il l'ignore (BESANCENOT, 2014, p. 141). De même que,

au berceau du marxisme il n'y a donc pas seulement la partialité économique pour les exploités et les opprimés, mais aussi la partialité pour les humiliés et les offensés – partialité qui s'y connaît en fait de luttes pour la dignité humaine (BLOCH, 2002, p. 225).

Le but pratique du marxisme, sous le prisme d'une vraie relation théorie-praxis, c'est donc le renversement de tous les rapports d'oppression (MARX, 1998, p. 25) qui façonnent la lutte des classes à l'ère contemporaine et pour lequel, contrairement à un certain marxisme, le fait d'accepter les déclinaisons diverses de la lutte, ce n'est pas accepter son éclatement, c'est tenter de l'unifier dans un même sens, contre un adversaire commun et vers une direction commune.

Par conséquent, et encore à partir de Bloch (2002, p. 9) il faut considérer que la consigne du *jeune* Marx « n'est pas seulement économique » et que l'approche du *vieux* Marx,

découvert dans l'être social du prolétariat lui-même, en tant que généralité, le processus dont il faut seulement rendre consciente la dialectique réelle pour parvenir à la théorie de la praxis

révolutionnaire, et donc à la praxis de l'idéal révolutionnaire. L'idéal est ici posé par la tendance, non par l'abstraction d'une théorie, et rectifié par la praxis de la tendance, à des niveaux de plus en plus profonds de la réalité ; mais de telle sorte que l'idéal n'abdique nullement devant le foisonnement des réalisations concrètes, ni, non plus, devant l'étroitesse de la possibilité réelle » (*ibidem*, p. 238).

Ontologiquement, suivant la perspective critique de l'idéalisme hégélien, un tel processus de dépassement s'orientera vers une grande mutation sociale qui ne constitue pas pour autant une simple utopie, mais une synthèse de multiples déterminations « qui dans les différents domaines s'opposent à la logique de la valorisation capitaliste », alors que celle-ci s'accompagne de la « logique de la séparation et de l'affrontement dans la soumission à des machineries sociales, qui sont comme des puissances étrangères au-dessus de la tête des hommes » (VINCENT, 2004, p. 64). C'est bien dans ce sens que le mouvement de compréhension de la configuration contemporaine de l' « impérialisme global » (FARIAS, 2013b), tout en refusant les théories et les consensus postmodernes, est décisif pour la transformation critique et pratique de la réalité du capitalisme global. Cela exige beaucoup plus que de simples inversions comme celle de la « pauvreté » en « puissance » ; cela exige aussi que l'on appréhende qu' « exploitation et domination s'articulent en fait à plusieurs niveaux : national, régional et mondial » (MATHIA, 2006, p. 41) et que pour réaliser ces expériences de transformation, quant à sa forme, l'ensemble du prolétariat opprimé doit s'organiser chez lui « en tant que classe et que les pays respectifs sont le théâtre immédiat de sa lutte » (MARX, 1975, p. 19). La compréhension de ce mouvement doit aussi considérer comme nous avons présenté, les déterminations du « grand syllogisme des formes étatiques capitalistes contemporaines » (FARIAS, 2013a) pour rompre avec la marche de la répétition des différences de classe, au-delà de la lutte contre l'exploitation et de la maîtrise de la « concentration extrême des patrimoines » (PIKETTY, 2013).

Enfin, lorsque le marxisme prétend dépasser les schémas simplistes et simplificateurs d'explication du moment présent, cela ne peut se faire qu'à travers le remplacement de terminologies qui restent prises dans l'immédiateté. Ce n'est pas au moyen de la dissolution de « la problématique humaine en une multiplicité de cas singuliers » dans un prétendu espace homogène d'exploitation, que l'on pourra

« déterminer et réaliser l'ordre universel dans lequel l'individu pourra ainsi atteindre à la satisfaction et à la plénitude » (CHÂTELET, 2009, p. 260-261).

Il faut avoir clairement à l'esprit, que le capitalisme continue à faire « des classes, des maîtres et des serviteurs, des riches et des pauvres, des possédants et des prolétaires », pourtant « cela ne suffit pas à mesurer la puissance maléfique du capital. Il se construit et s'édifie sur le mépris de la vie et de ce fondement » (LEFEBVRE, 1992, p, 72). Ou encore comme affirmait Marx lors de son manifeste inaugural à l'occasion de la fondation de *l'Association Internationale des Travailleurs* en 1864,

dans tous les pays de l'Europe, et du monde, ni le perfectionnement des machines, ni l'application de la science à la production, ni la découverte de nouvelles communications, ni les nouvelles colonies, ni l'émigration, ni la création de nouveaux débouchés, ni le libre-échange, ni toutes ces choses ensemble ne supprimeront la misère des classes laborieuses ; au contraire, tant qu'existera la base défectueuse d'a-présent, chaque nouveau progrès des forces productives du travail aggravera de toute nécessité les contrastes sociaux et fera davantage ressortir l'antagonisme social (p. 1).

À la multitude abstraite de la pensée négative, « il importe de substituer la considération de l'homme dans sa réalité empirique, comme être pratique historique » (CHÂTELET, *op. cit.*, p. 284), en tant qu'une classe révolutionnaire qui « honore elle aussi ses précurseurs et les écoute encore » (BLOCH, 1978, p. 133). En dépit du fait que la maxime marxienne s'exprime en termes d'impératif catégorique, selon lequel il faut « renverser toutes les conditions dans lesquelles l'homme est un être humilié, asservi, délaissé, méprisable » (MARX, 1998, p. 25), de même qu'il ne l'a prononcée dans ces termes que dans ses écrits de jeunesse, « *l'Humain* demeure la jauge, le juge, dans les analyses ultérieures de la journée de travail prolétarienne et de tout l'ensemble des rapports sociaux » (BLOCH, 1991, t. III, p. 539).

Enfin dans ce qui a été esquissé par la critique marxienne au programme du parti ouvrier social-démocrate allemand en 1875, pour un programme vraiment socialiste en vue de l'émancipation humaine, d'après Kosik (1968, p. 90) « le but des changements de structure de la société et le sens de la praxis révolutionnaire ne sont pour Marx ni le grand écrivain, ni l'État fort, ni un puissant empire, ni un peuple

élu, ni une société de masse prospère ». Ce communiste tchèque trouve dans le vieux Marx une position critique et révolutionnaire concernant le travail¹⁶⁷ et « l'économie du temps¹⁶⁸ », en ce sens que dans le communisme il y a le développement d'une

riche individualité qui est aussi polyvalente dans sa production que dans sa consommation et dont le travail, par conséquent, n'apparaît plus non plus comme travail, mais comme plein développement de l'activité elle-même, où la nécessité naturelle a disparu sous sa forme immédiate ; parce qu'un besoin produit par l'histoire est venu remplacer un besoin naturel. [...] C'est le libre développement des individualités, où l'on ne réduit donc pas le temps de travail nécessaire de la société jusqu'à un minimum, à quoi correspond la formation artistique, scientifique, etc., des individus grâce au temps libéré et aux moyens créés pour eux tous. (MARX, 1980, t. I, p. 264 ; t. II, p. 193-194).

En dernière analyse, c'est penser politiquement, penser historiquement et passer ainsi à l'action politique tout en concevant, pour reprendre les mots de Bensaïd (2011, p. 41), « le temps politique, comme un temps brisé, discontinu, rythmé de crises. C'est penser la singularité des conjonctures et des situations. C'est penser l'événement non comme miracle surgi de rien mais comme historiquement conditionné, comme articulation du nécessaire et du contingent, comme singularité politique. » (*Ibidem*). C'est comprendre que « dans le maintenant qui ne cesse de se ponctuer, le présent authentique, le maintenant exhaussé, continue de demeurer en suspens comme une présence qui ne serait plus tributaire d'aucun futur et qui n'existe nulle part » (BLOCH, 1981, p. 85) : rappelons que ce sont les termes généraux des questions auxquelles est confronté le mouvement altermondialiste. Aussi, face à cette conjoncture de crise et de perpétuation de l'oppression de l'homme par l'homme « de même qu'on ne saurait déjà trancher dans le sens d'un pessimisme portant à la résignation, mais seulement d'un pessimisme militant, on

¹⁶⁷ « Ce qu'il faut rechercher, ce n'est pas une civilisation du travail et de la production, c'est une société libérée dans ses échanges, ses communications et son imagination [...] La réussite de l'évolution autogestionnaire se mesurera au fait que l'on attribuera de plus en plus de place à des activités non productive au sens traditionnel du mot » (NAVILLE, 2016, p. 319).

¹⁶⁸ « [...] la société doit répartir adéquatement son temps afin d'obtenir une production conforme à l'ensemble de ses besoins ; tout comme l'individu singulier doit répartir correctement son temps pour acquérir des connaissances dans des proportions adéquates ou pour satisfaire les diverses exigences que pose son activité. Économie de temps et distribution planifiée du temps de travail entre les différentes branches de la production demeurent la première loi économique sur la base de la production collective. » (MARX, 1980, t. I, p. 110).

n'admettra pas non plus un optimisme garanti mais tout juste un optimisme militant – celui de l'homme qui transforme le monde sur le front du processus historique » (*ibidem*, p. 142).

Puis, il s'agit d'accentuer que « tout élément anticipatif est un composant de la réalité elle-même », ce qui nous donne le « droit de rattacher la volonté d'utopie à la tendance objectale, qui la confirme et l'accueille comme sienne » (*idem*, 1976, p. 239). Si l'on accorde ce droit, impérativement « de choses aussi humaines que la révolution ne peut guère s'accomplir sans des hommes visibles, sans l'image de personnes réelles (pas des idoles) » (BLOCH, 1978, p. 134). Pas de subjectivités abstraitement isolées des aspects concrets de la vie quotidienne qui configurent l'état de choses présentes, des situations où les entraves et les dissimulations idéologiques ont ontologiquement comme primat les phénomènes de nature économique. Pour reprendre ceci autrement, les propos de Kosik (1968, p. 89) montrent bien comment cela ne se comprend que dans sa structure réversible entre la vision de l'individu et celle dite « de structure » :

L'individu ne peut intervenir dans l'histoire, c'est-à-dire dans les processus et les lois de continuité objectives que parce qu'il est déjà historique, et ceci à deux titres : il se trouve toujours être déjà en fait le produit de l'histoire et en même temps potentiellement le créateur de l'histoire.

L'horizon « d'un possible encore inépuisé et irréalisé » qui reste du point de vue de l'utopie concrète ouvert, recourt « à l'homme humilié, asservi, délaissé, avili, au prolétariat, compris comme lieu de bouleversement », pour une praxis émancipatrice, de naturalisation de l'homme (*ibidem*, p. 253). Ainsi que de « la fin de l'aliénation des sujets-objets », quant à « cet être-en-possibilité positif, qui ne doit plus subir aucune démystification qui embrasse la réalisation croissante » de ce tout utopique, et qui signifie aussi « cette liberté, cette patrie de l'identité où l'homme et le monde cessent de se comporter comme des étrangers l'un vis-à-vis de l'autre » (*ibid.*, p. 254).

Mais la clairvoyance des conditions prédestinant au royaume de la liberté, au contraire de ce qui affirment les negristes, dépend de la compréhension « que la théorie-praxis concrète » est « étroitement liée à l'examen du monde de la possibilité objective-réelle », de même, cette démarche vers l'avant exige « la prudence

critique, qui détermine le rythme de la marche, que l'attente fondée, qui garantit un optimisme militant en considération du but, sont déterminées par l'intelligence du corrélatif de la possibilité » (*ibidem*, p. 249). Aussi, au-delà de l'optimiste révolutionnaire face aux nouveautés technologiques dans les domaines de l'information et de la communication, « pour la conscience socialiste concrète, qui pourrait s'emplir d'un monde autre que celui jusqu'alors existant, le vide capitalotechnique est exactement le rien où elle espère trouver son tout » (BLOCH, 2015, p. 18).

Il est tout à fait concevable de reconnaître dans le paysage réel du capitalisme globalisé, dès lors que « le possible, en tant qu'il n'est pas encore pleinement conditionné, n'est pas arrêté » (BLOCH, t. I, p. 297), une volonté propre à l'utopie d'un monde désaliéné et « affranchi de l'exploitation » et de l'oppression : de l'homme qui « veut enfin pénétrer dans le *hic et nunc*, y devenir lui-même » ; qui également « veut vivre réellement dans la plénitude de l'instant et non plus dans l'attente d'un lointain avenir » (*ibidem*, p. 25). Pourtant,

l'émancipation, elle, commence quand on remet en question l'opposition entre regarder et agir, quand on comprend que les évidences qui structurent ainsi les rapports du dire, du voir et du faire appartiennent elles-mêmes à la structure de la domination et de la sujétion. Elle commence quand on comprend que regarder est aussi une action qui confirme ou transforme cette distribution des positions (RANCIÈRE, 2008, p. 19).

D'autre part, « même aujourd'hui, en dépit de tout le scepticisme postmoderne à l'égard du désir de changer la vie » (p. 29), du vide politique de l'Empire esquissé à la façon negriste, à propos de l'imagination abstraitement évoquée pour la réalisation du commun, indubitablement, « dans l'activité politique aussi, l'imagination a un rôle immense ». Toutefois, cette imagination « concerne les hommes, leurs douleurs, leurs affects et les nécessités qu'ils rencontrent dans leur vie d'hommes » (GRAMSCI, 2012, p. 61). Dans la perspective d'une utopie concrète, le mot « émancipation » doit être pensé aussi en termes de « brouillage de la frontière entre ceux qui agissent et ceux qui regardent, entre individus et membres d'un corps collectif » (*ibidem*, p. 26).

Une ambiguïté propre au mot « émancipation » vient de son étymologie et de ses usages contradictoires dans l'histoire. Le premier sens est « la mainlevée », formule qui est accomplie par le maître affranchissant ses esclaves. Dans l'histoire du mouvement ouvrier, on finit par lui donner un sens de « libération dans les divers aspects de l'existence » ; mais cet usage a sa propre perversité et la richesse des aspects du kaléidoscope de l'humanité rend embrumée la question décisive : se débarrasser du fétichisme de la marchandise. Cette question reste centrale tant que le capitalisme dure : l'émancipation de toutes les formes d'exploitation, oppression, domination.

Au-delà de l'aspect mécanique et exclusivement économique exploré par certains courants vulgaires, « classiques ou traditionnels » du marxisme, comme « le trotskysme », dont des groupes et organisations se revendiquent et « se veulent les continuateurs » (VINCENT, 2004, p. 54), le processus révolutionnaire libérateur des généralités humaines de « la misère terrestre » et du « désordre réel » (GRAMSCI, *op. cit.*, p. 119), « n'est que l'expression logique de la conditionnalité matérielle suffisante d'une part, de l'ouverture matérielle d'autre part » (BLOCH, 1991, t. I, p. 249). Aussi, à ce stade du capitalisme, cette émancipation ne sera jamais garantie par l'affrontement uniquement dirigé vers les banquiers, ceux qui personnifient le capital financier en général. Le piège qui met le capitaliste industriel à côté du prolétariat puisque « par rapport au capitaliste financier, le capitaliste industriel est un travailleur » oublie que ce « travailleur en tant que capitaliste », est lui aussi « un exploitateur du travail d'autrui » (MARX, 1976b, I. 3, p. 359). C'est ainsi que, pour ne pas passer à côté des contradictions décisives, Marx montre que la tâche essentielle d'une transformation de la société n'est pas la répartition, « le partage » différent des richesses ; mais l'établissement de gratuités, la dé-marchandisation ; le « socialisme » n'est pas un programme mais la politique possible, suivie pour faire se développer les conditions de l'utopie d'un autre monde, du « règne de la liberté ». Au lieu des rejets peu étayés des negristes, les réflexions de Marx en 1875¹⁶⁹ marquent pourquoi ils ne veulent pas des simples interprétations qui posent la nécessité d'instituer un monde de richesses partagées, ces genres d'analyses l'amènent, lui et Engels à dire, « si c'est cela, nous ne sommes pas marxistes ».

¹⁶⁹ *Critique du Programme de Gotha*. Pour cette thèse nous avons pris l'édition française de 1975.

De même, au sens ontologique, à propos de ce mouvement vers la naturalisation de l'homme il est nécessaire de comprendre qu' « entre aujourd'hui et hier il n'a pas de coupure absolue. Il n'y a pas de travail totalement nouveau, surtout pas si ce travail est révolutionnaire » (BLOCH, 1978, p. 133), si l'on considère que les rêves les plus éveillés, ceux qui sont tout entiers tournés vers quelque chose de nouveau à partir des conformations correspondantes à l'aliénation et exploitation capitalistes, ont une préhistoire ; « c'est pas à pas que l'on progresse le plus souvent sur le chemin du Nouveau. Tout n'est pas possible et exécutable à tout moment ». Incontestablement « si tout est possible lorsque les conditions partiellement réunies sont suffisantes, tout est encore impossible au niveau des faits lorsque les conditions nécessaires sont totalement absentes » (BLOCH, 1991, t. I, p. 248).

Contrairement à la défense impulsive de « l'activisme en soi, néfaste et putschiste, qui se déchaîne inconsidérément et dont la part trop grande de subjectivité s'imagine pouvoir passer outre à l'ensemble des lois objectives économiques », il importe de réaffirmer que tant le facteur subjectif que le facteur objectif « doivent être compris comme participant d'une interaction dialectique continue et indissoluble, irréductible » (*ibidem*, p. 181). Cela encore, sans tomber dans les périls qui représentent les extrêmes : par l'excès de subjectivité, le risque de plonger dans la complète abstraction au sens littéral du terme, « car une fois isolé, le facteur subjectif n'est plus qu'un facteur de putschisme et non de révolution, de fanfaronnade à la Spielberg¹⁷⁰, et non de travail constructif » et de même, « il serait faux de croire que ce facteur subjectif, qui est celui de la réalisation et de la transformation du monde, représente une activité autre que matérielle » (*ibid.*, p. 241) ; ce facteur risque de devenir l'élément réel d'un engagement pragmatique.

Il s'agirait d'un processus de « naturalisation de l'homme et de l'humanisation de la nature » (BLOCH, 1991, t. I) par un optimisme militant qui « ne permet pas, comme le dit Marx, de réaliser des idéaux abstraits, mais bien de libérer les éléments opprimés de la société nouvelle, humanisée, c'est-à-dire de l'idéal concret » (*ibidem*). Car à l'ère du capitalisme, sous n'importe quel régime d'accumulation, « il n'y a plus que l'homme en général, transhistorique, et des

¹⁷⁰ Steven A. Spielberg, le réalisateur et producteur nord-américain dont les films de science-fiction portent la marque de la simplicité (dans les thèmes) et des excès techniques (pour la réalisation).

rapports sociaux qui ne sont que des combinaisons d'interactions » (VINCENT, 2002, p. 99), d'un côté ; et, de l'autre par un élément pertinemment souligné par Bloch (1981, p. 187-188) : une forme d'existence où « le Soi signifie le Moi », autrement dit, « le devenir-identique de l'homme », dont la solidarité se manifeste comme le troisième élément « de cette identité en devenir, c'est-à-dire d'une substance que ne recèlent ni l'individu ni le groupe, dans la mesure où la société sans classe peut être plus individuelle qu'aucune autre avant elle – dans la mesure aussi où elle peut être simultanément plus collective qu'aucune autre auparavant ». Enfin, du point de vue marxien l'humanisme réel « n'a plus rien d'une idéologie. C'est une pratique. Liberté implique possibilités multiples, conflits, mais aussi résolution de ces derniers entre le réel et le virtuel » (LEFEBVRE, 1980, p. 256).

Par rapport au futur authentique, la condition *sine qua non* implique « que le nouveau futur auquel nous pouvons nous attendre ne saurait se produire si l'on ne tient pas compte avec précision de ce qui le conditionne ; en ce sens, la condition est la raison efficiente du futur dans une situation d'incertitude plus ou moins prononcée », dans ce cas, c'est l'anticipation qu'implique l'utopie (BLOCH, 1981, p. 122). Cela va dans le même sens d'une affirmation de Marx (1998, p. 40) : « quand toutes les conditions intérieures auront été remplies, le jour de la résurrection serait annoncé par le chant éclatant du coq gaulois. »

Ainsi, au sein du marxisme, cette conception du monde, « le froid et le chaud de l'anticipation concrète y sont préfigurés et sont présents sur les deux faces du Possible réel », à travers laquelle en même temps la « richesse inépuisée en espérance rayonne sous forme d'enthousiasme qui illumine la théorie-praxis révolutionnaire, ses déterminations rigoureuses, qui ne peuvent être ignorées, exigent une analyse froide, une stratégie prudemment précise » (BLOCH, 1991, t. I, p. 252) ; et finalement, en un sens dans ce qui concerne le marxisme « seule l'alliance du froid et du chaud dans l'anticipation concrète empêche donc que la voie en soi ou le but en soi ne soient a-dialectiquement dissociés l'un de l'autre et ne soient réifiés dans leur isolement » (*Ibidem*). La « catégorie de la possibilité » (VADÉE, 1998, p. 29-30 ; 494) dans la pensée marxienne tient sa place parce qu'elle est essentiellement autant une pensée du devenir (la possibilité abstraite ou théorique), du changement et de l'activité (la possibilité concrète ou historique) que de leurs conditions nécessaires pour la pratique (la possibilité réelle ou liberté).

Si l'on part de l'idée de socialisme comme une catégorie-figure « qui possède la richesse de la substance non dans des passés dorés mais dans l'héritage réel de sa fin dans le temps présent, grâce à la richesse incomplète du passé, surtout quand elle n'est pas dépassée et reprise au stade ultime », il est tout à fait valide d'affirmer avec Bloch (1978, p. 124), que « le socialisme a une tradition grandiose dans l'imaginaire ; s'il est, bien entendu, dépourvu, à des stades aussi primitifs, de toute espèce de regard économique » et que l'histoire, au lieu d'être refusée, soit comprise comme un fait des hommes. Certes ils l'ont « faite jusqu'ici plutôt mal que bien ; mais pour cette raison elle n'est nullement condamnée à demeurer un destin qui viendrait seulement sur nous depuis le futur » (*idem*, 1981, p. 180). Le mouvement doit dépasser certain idéalisme au lieu de refuser l'histoire pour comprendre que le sujet (aussi la conscience) reste immergé dans la réalité de faits historiques et sociaux.

L'analyse qui permet de réfléchir à partir de la loi fondamentale, celle de la dialectique de la formation économique sociale du présent vis-à-vis des expériences du passé, « est déjà une analyse du devenir historique et dans ce cas, il importe de souligner catégoriquement que « le communisme comportera un genre ou style de vie dont nous n'avons aucune idée » (LEFEBVRE, 2012, p. 100). C'est bien en ce sens qu'il s'agit de renforcer que, hors toute sorte d'utopisme abstrait qui sort d'un non-lieu pour arriver à nulle part, « le possible n'est que la tendance profonde du réel » (*ibidem*, p. 101). D'ailleurs, ce que Bloch (1981, p. 180) a formulé à propos de la correspondance entre l'utopie et le marxisme déploie toute sa vérité : « le marxisme n'est pas le contraire d'une utopie mais au contraire le *novum* d'une utopie concrète. »

Il est crucial « de mettre en évidence que nous pouvons donner une autre forme à l'avenir et qu'il existe d'autres options que la déréglementation néolibérale » (HENSCHE, 1998, p. 47). Dans ce sens et à propos de la discussion autour de l'émancipation humaine, il faut partir surtout de l'ontologisation de l'advenir faite par Ernst Bloch, pour considérer que ses contributions au plan théorique engagent les esprits à rompre avec le cycle destructeur du capitalisme tardif, situé au-delà du fordisme et dans la mondialisation.

Au lieu de saisir que l'avènement des puissances étatiques bourgeoises, aux dimensions de plus en plus larges, ne peut se produire que quand elles s'articulent dialectiquement dans le cadre de la mondialisation du capital, la récente théorie negriste de l'Empire accorde une certaine primauté idéaliste au facteur politique, idéologique, juridique, etc., sans même prendre en compte la grande transformation historique et sociale qui a conduit l'infrastructure jusqu'à la conjoncture présente, sur laquelle émergent ces nouveaux éléments de quelques instances de la superstructure. Alors que d'une manière contradictoire le paradigme negriste demeure centré sur un genre de prolétariat extrêmement prisonnier du lieu de production (dans ce cas spécifique, de la production biopolitique), puisque « à la place d'un capital fondé sur la firme en naît un autre fondé sur la société dans lequel cette dernière, est le site principal de l'activité productive et, corrélativement, le site fondamental du conflit lié au travail et de la révolte contre le capital » (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 416).

En partant du fait que le paradigme de la multitude postmoderne negriste se constitue en tant que tel, comme une conception philosophique prétendument révolutionnaire à partir d'une compréhension adialectique du moment présent au sens grammatical et pas seulement, a-t-on appris ailleurs toute une autre chose, à savoir : que « la véritable théorie-pratique a pour méthode de tirer les buts de l'action d'une analyse du monde qui l'entoure et qu'il faut changer » (BLOCH, 1981, p. 241). Pourtant, dans le sens de la transformation radicale, « une telle pratique ne saurait se limiter à libérer les rapports de l'homme avec l'homme de leur aliénation dans une société sans classes », mais d'une manière opposée,

elle prolonge son œuvre de transformation dans le rapport de l'homme à la nature, afin que l'homme n'ait plus à vivre au sein de la nature comme en pays étranger, sous la menace constante de l'accident technique qui lorsque l'homme entretient avec les forces naturelles un rapport d'exploitation abstrait est toujours prêt à sanctionner la crise qu'entraînent les rapports d'exploitation entre les hommes (*ibidem*).

En ce sens, contrairement à l'imprécision du signifiant concret d'un royaume du commun de la multitude negriste, il est important de souligner que

le royaume de la liberté commence seulement là où l'on cesse de travailler par nécessité et opportunité imposée de l'extérieur ; il se

situe donc, par nature, au-delà de la sphère de production matérielle proprement dite. De même que l'homme primitif doit lutter contre la nature pour pouvoir à ses besoins, se maintenir en vie et se reproduire, l'homme civilisé est forcé, lui aussi, de le faire et de le faire quels que soient la structure de la société et le mode de la production (MARX, 1976b, l. 3, p. 742).

Tout en prenant la solidarité comme le troisième élément qui constitue la base d'une société sans classes, pour Bloch (1981, p. 187), elle « ne se laissera réaliser que si l'on met en œuvre, là où dominaient les rapports maître-esclave, une philanthropie sans entraves économiques – et plus seulement formelle, voire phraséologique ». Il s'agit d'une forme de solidarité matériellement au-delà de l'expérience qui reste dans le capitalisme, comme dans l'économie solidaire du commun negriste. Certes,

le combat éminemment moral contre l'exploitation et l'oppression n'a nul besoin d'impératifs moraux dès lors qu'il procède de la misère d'une nécessité pressante. Car, avec elle, c'est l'intérêt même de la classe ouvrière, celui aussi des opprimés du passé, qui pousse à refuser l'oppression subie, et il a suffi, il suffit encore, que cet intérêt soit réfléchi par le prolétaire pour que l'on pense et qu'on agisse » ensemble (*ibidem*, p. 187).

Du point de vue de ce but, « c'est par solidarité avec les exploités, les opprimés et les offensés » que « les intellectuels intègrent à leur propre réflexion la lutte et les situations des classes afin que le combat soit mené consciemment, il n'est pas douteux que l'impulsion qui les guide ne tient pas à leur propre situation de classe » (BLOCH, 1981, p. 188). Cela sans se laisser guider par le piège théorico-pratique d'une classe des illuminés qui serait à l'avant-garde du mouvement de la juste libération à l'ensemble du prolétariat exploité et opprimé.

Au niveau de l'anticipation concrète et « contre tout effondrement désespéré et lâche dans le nihilisme persiste le Plus possible de perspectives inachevées, ouvertes, il faut affirmer : Ce qui n'est pas encore devenu ne peut passer comme ce qui l'est déjà et jouit donc d'une exterritorialité par rapport à la mort, ce *Nihil* sans substance qui rend toutes choses vaines » (*ibidem*, p. 243). Dans ces circonstances, « de même qu'on ne saurait déjà trancher dans le sens d'un pessimisme portant à la résignation, mais seulement d'un pessimisme militant, on

n'admettra pas non plus un optimisme garanti mais tout juste un optimisme militant¹⁷¹ – celui de l'homme qui transforme le monde sur le front du processus historique » (*ibid.*, p. 142).

Comme Benjamin, Lefebvre et Lukács, Bloch lui aussi a évoqué l'interruption du temps qui avait régné jusqu'alors,

les horizons lointains n'ont-ils valeurs de pré-apparaître qu'en vertu de l'anticipation historique accomplie par la médiation de leur interruption, de leur bond, et ils doivent être par-là reliés dans la réalisation à la création de conditions nouvelles ainsi qu'à la nature préliminaire de buts immédiats (BLOCH, 1981, p. 249).

Pourtant, l'horizon du socialisme et conséquemment de l'émancipation humaine, « du fait même de leur caractère d'interruptions brutales, de tels horizons doivent être reconsidérés à la lumière du processus historique et des interruptions dialectiques de sa progression historique puisqu'aussi bien l'histoire n'est pas seulement interruption mais un continuum relatif pénétré de processualité dialectique. » (*Ibidem*).

Au plan théorique, il s'agit d'éviter toute sorte de « manipulation abstraite d'idées et de concepts coupés des pratiques réelles » (GARO, 2009, p. 103), puisque « il est tout simplement faux de prétendre que les mouvements de résistance contemporains peuvent éviter la question du pouvoir d'État » (CALLINICOS, 2006, p. 1), au-delà du fait qu'aujourd'hui, comme en Allemagne du 19^e siècle d'après les remarques de Marx (1843, p. 1), « l'oppression brutale est partout ». Marx (et Engels) n'évite pas la question du pouvoir d'État dans la *Critique du programme de Gotha (1875)* même si cela ne va pas au-delà de quelques points de rupture et d'une règle pour penser la suite : « cette espèce d'“État de l'avenir”, c'est un *État bien actuel* » mais cette « “État actuel”, au contraire, change avec la frontière [...] est donc une fiction. » (MARX, 1975, p. 26 ; 27).

¹⁷¹ Cette phrase souvent créditée à Gramsci, il a nettement rattaché l'usage de cette expression à Romain Rolland dans son article *Discours aux anarchistes* (1920) : « La conception socialiste du processus révolutionnaire est caractérisée par deux traits fondamentaux que Romain Rolland a résumé dans son mot d'ordre : “Pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté” » (GRAMSCI, 1977).

Il importe aussi de réaliser « une expérience qui n'est pas seulement celle qu'on fait du monde mais qui a lieu dans le monde, qui est l'expérience réelle que le monde fait de lui-même. Lui correspond, enfin mise en avant, une ontologie du pas-encore portant sur l'être du non-encore-conscient, « c'est-à-dire de ce qui est encore relativement inconscient, sur la face tournée de l'autre côté, vers l'avant, et non sur celle située en arrière » (*idem*, 1976, t. I, p. 19) et du non-encore-devenu qui habitent tous deux les perspectives de la tendance et de la latence, l'expérimentation réelle des catégories (modes et formes de l'être-là) et celle de leur matière, vers l'avant » (BLOCH, 1981, p. 253).

De même, contre toutes sortes de déterminisme, spécifiquement contre celui de la subjectivité sous l'angle du paradigme de la multitude negriste, on peut certes dire que « la détermination exhaustive et fermée par les raisons conduit pour sa part, y compris lorsqu'elle est utilisée dialectiquement, à mettre littéralement hors circuit les relents de futur de la possibilité objective ouverte » appelé encore « conditionnement partiel » (BLOCH, 1981, p. 123). Par ailleurs, « le facteur subjectif doit transformer des conditions relativement statiques en causes efficientes actives pour qu'on ne se contente pas de la simple maturité d'une situation. Ou qu'on ne se contente pas de jouer les médecins au chevet du capitalisme » malade par des mesures réformistes au meilleur style socio-démocrate (*ibidem*, p. 122).

Sur le mouvement de l'histoire il convient d'insister ainsi que Calvez (1970, p. 333), sur le fait que le seul réalisme possible est donc celui d'un devenir (contingent dans ses diverses déterminations) mais d'un devenir effectif, c'est-à-dire dont chaque détermination successive résulte d'un acte qui chaque fois supprime et pose », ce qui suppose la compréhension du caractère dialectique de l'histoire. Il y a là une tension et non un déroulement ou une évolution, comme le soulignait Lefebvre : « Les programmes tels qu'ils ont été conçus sont insuffisants, ce qu'il faut c'est un projet, le projet d'une société globale, impliquant la production de rapports sociaux entièrement nouveaux »¹⁷².

¹⁷² « La classe ouvrière est-elle révolutionnaire ? ». Colloque de Cabris, juillet 1970. In : LEFEBVRE Henri. *La survie du capitalisme*. 3^e éd. Paris : Éd. Anthropos, 2002. p. 89-98. Pour les réflexions de Lefebvre au sujet de la "Critique du Programme de Gotha", voir : LEFEBVRE Henri. *Sociologie de Marx*. Paris : PUF, 1966. p.164 *sqq.*

Conclusion

Par ce chapitre, on a pu réaffirmer une autre perspective théorique concernant le projet d'anticipation concrète du prolétariat par lequel il ne suffit pas seulement d'affirmer qu' « un autre monde est possible ». Au-delà du réformisme et de toute sorte de projet de transition automatique, qui méprise un fragment de l'histoire, vers le règne du commun, il s'agit plutôt de considérer le mouvement social (au sens large) dans une perspective historique.

Certes, il existe chez les negristes un vrai désir de suppression du capitalisme, une esquisse d'un projet utopique. Cependant, le problème reste dans la formule théorique qui comprend cet état de choses actuel et les spécificités des sujets qui s'engageront dans ce projet. Pour déplacer ce monde, il faut considérer les luttes d'autres époques et d'autres lieux, sans perdre de vue évidemment, la dynamique propre au moment présent. Cela ne sera possible que par une pensée dialectique concernant l'être social et historique.

CONCLUSION DE LA QUATRIÈME PARTIE

À partir de la critique portée à la pensée negriste notre réflexion s'est portée au phénomène contemporain nommé « altermondialisme », dont la devise principale est « *un autre monde est possible* ». On a montré que la référence negriste à une multitude, comme classe globale, est partie de ce mouvement, mais la façon dont ce concret a été théorisé au niveau abstrait, ne revient, ou ne se restitue pas dans la réalité concrète. D'où la difficulté en ce moment de la recherche de donner une explication au moyen de cette catégorie negriste de ce qui se passe à l'ère du capitalisme néolibéral, dans le domaine des êtres sociaux opprimés. Certes, à propos des expériences altermondialistes, d'une part

le pluralisme bon enfant et œcuménique a reculé devant les divergences stratégiques croissantes sur l'avenir de cette forme de contestation, avec un écart de plus en plus marqué entre ceux qui privilégient l'aspect protestataire (*un autre monde est possible*) et ceux qui insistent davantage sur la force propositionnelle du mouvement dans le sens d'une mondialisation mieux régulée et bien tempérée (BONFIGLIOLI, BUDGEN, 2006, p. 10).

D'autre part, avec les miscellanées structuralistes propres à certains apports postmodernes on est en face d'une étrange complémentarité de principes *a priori* inconciliables tout en témoignant « que les différentes approches dominantes du mouvement révolutionnaire sont loin d'avoir épuisé les ressources des travaux de Marx » (COURS-SALIES, ZARKA, 2013, p. 12).

De même, on a pu réaffirmer une autre perspective théorique concernant le projet d'anticipation concrète du prolétariat par lequel il ne suffit pas seulement d'affirmer qu' « un autre monde est possible ». Au-delà du réformisme et de toutes sortes de projets de transition quasi 'automatique', qui méprise un fragment de l'histoire, vers le règne du commun, il s'agit plutôt de considérer le mouvement social (au sens large) dans une perspective historique. Pour déplacer ce monde, il faut considérer les luttes d'autres époques et d'autres lieux, sans perdre de vue évidemment, la dynamique propre au moment présent. Cela ne sera possible que par une pensée dialectique, pour faire enfin des anticipations concrètes d'un monde meilleur.

Dans cette quatrième partie, nous avons soutenu qu'existe la possibilité concrète de construction d'une position internationaliste centrée sur les diverses luttes contre le mode d'existence qui les opprime tous – le capitalisme mondial structurellement en crise – dont les résolutions réformistes actualisent « les thèmes de la *déconnexion* (Samir Amin) ou de la *dé-globalisation* (Walden Bello), qui légitiment le protectionnisme des opprimés » ; ces propositions altermondialistes ne sont, selon Bensaïd, nullement contradictoires avec le développement de solidarités sociales et d'alliances politiques internationales (BENSAÏD, 2008, p. 266). Pourtant, liant le prolétariat avec une réalité internationale prégnante au quotidien,

l'émancipation des classes travailleuses requiert leur union et leur concours fraternels, comment pourraient-elles accomplir cette grande mission si une politique étrangère, qui poursuit des desseins criminels, met en jeu les préjugés nationaux et fait couler dans des guerres de piraterie le sang et dilapide le bien du peuple ? (MARX, 1864, p. 1).

Actuellement, il ne s'agit pas d'évoquer le retour de l'État-nation pour faire face au processus de globalisation vis-à-vis des faillites politiques ou de faire appel à la prudence des classes gouvernantes qui personnifient le mode étatique global contemporain afin d'humaniser le capitalisme.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Dans l'analyse de la grande transformation sociale et historique qui a dépassée le fordisme, les diverses interprétations de la dynamique des mutations techniques prennent la voie de la régulation réformiste tant dans la théorie du capitalisme patrimonial que dans la théorie du capitalisme cognitif. L'économie politique de la globalisation de la société salariale reste très critique à la forme de capitalisme de l'époque située au-delà du fordisme et dans la globalisation, sans toutefois arriver à des positions critiques et révolutionnaires. Sans s'approcher effectivement, ni des formes étatiques qui se mettent au même diapason de la mondialisation du capital, ni des positions de classe concernant les intérêts spécifiques et l'émancipation du prolétariat, dans un contexte de plus en plus oppressif. C'est bien dans cette conjoncture qu'émerge la mouvance altermondialiste, sur laquelle on a fait un exposé pour souligner ses principales caractéristiques.

Sommairement, il fallait caractériser le mouvement antiglobalisation dans la situation concrète de la mondialisation du capitalisme, depuis les esquisses génériques de la mouvance, ainsi que son développement, qui est devenu petit à petit mouvement altermondialiste proprement dit. Il s'agit précisément d'une mouvance dont l'existence accompagne le moment de la mise en place des politiques néolibérales tant dans les pays développés, que dans les pays situés à la périphérie du système capitaliste. Comme expériences dont la vocation est anti-systémique, ces manifestations sont très diverses dans le temps et dans l'espace, bien qu'elles puissent résister et protester fermement contre les barbaries de la postmodernité ; ceci, toutefois, sans polariser radicalement, en tant que subjectivité révolutionnaire contre l'oppression de classe qui découle de l'exploitation, de la domination et de l'humiliation de l'homme par l'homme à l'échelle globale. Il est vrai que le mouvement altermondialiste s'engage activement dans chacun de ces terrains de lutte, mais il n'arrive pas à dépasser dans des situations concrètes le clivage, la dispersion et les arythmies entre ces trois aspects décisifs de la lutte générale du prolétariat.

Ces mouvements qui caractérisent une phase altermondialiste viennent en peu de temps questionner le processus de mondialisation tel qu'il est incité par les dirigeants des économies plus riches de la planète ; ils questionnent ainsi la « direction » de l'avenir de l'humanité par des critères purement économiques qui

bénéficient à une minorité évidente. On sait que les conséquences de ce processus échappent au domaine de la production des richesses via le travail humain et vont aussi au-delà de l'exploitation de l'homme par l'homme puisque la transmutation « évolutive » du capitalisme suit, comme une tendance propre au système.

La destruction de la nature, la domination et l'humiliation que subissent les femmes, les noirs et les minorités ethniques imposent une autre concaténation plus logique de raisonnement de cette totalité complexe pour envisager le dépassement concret de ce modèle de sociabilité capitaliste. La pauvreté de millions de personnes dans les pays périphériques n'est pas la pauvreté abstraite définissable par une « ontologie de la pauvreté » qui enfin « projette dans la fiction d'une réalité solide l'image inversée d'un processus d'allègement généralisé » (RANCIÈRE, 2008, p. 36-37), contrairement à ce que proposait l'ontologie empruntée par Marx qui « voyait les hommes projeter dans le ciel de la religion et de l'idéologie l'image inversée de leur misère réelle » (*ibidem*, p. 37). Elle est concrète, elle s'inscrit dans une longue phase économique de relative stagnation et reculs dans les métropoles développées ; c'est même le manque des moyens pour la reproduction de la propre espèce humaine. Dans cette période de crise « la question-clé est donc celle de "l'acceptabilité sociale" de cette dégradation des conditions d'existence pour la majorité de l'humanité » (HUSSON, 2014). Il faut donc actualiser le marxisme avec créativité, sans oublier ou reléguer toutes les catégories défavorisées du système. La lutte des classes a ainsi de multiples déterminations, nous pouvons l'analyser en termes du syllogisme : l'exploitation (par le système capitaliste) correspond à l'aspect universel, la particularité de la domination politique et enfin, la dimension singulière qui correspond aux diverses formes d'attentats à la dignité humaine. Ces aspects se présentent de manière très diversifiée selon la dynamique de l'histoire que les hommes font.

Dans ce contexte, les diverses idéologies occultent souvent la dialectique devenue de plus en plus patente entre les formes de la base et de la superstructure, qui préservent leur existence propre au sein de la formation capitaliste. Ce type d'occultation existe dans les idéologies modernes (les libérales de la régulation de l'économie, les néolibérales du marché autorégulé, les anti-libérales de la politique pure – de l'ami *versus* l'ennemi, etc.). Cette occultation existe aussi dans les idéologies postmodernes notamment dans celles anti-systémiques de la fusion entre

l'économie et la politique (de l'*Empire*), qui prétendent dépasser à la fois le capitalisme et le socialisme du même coup. Ainsi, il est réaffirmé que l'actualisation structuralo-antinomique proposée par Negri (et les negristes) se voit en difficulté d'appréhender la nouvelle configuration correspondante à la généricité humaine à l'ère de la globalisation néolibérale, tout en considérant la forme contemporaine des expériences altermondialistes.

Depuis sa genèse tout au long des années 1980, ainsi que dans ses développements plus récents comme puissance globale, depuis les années 1990 et surtout pendant les années 2000, la conception antinomique de la *multitude* versus l'Empire reste sociologiquement abstraite, imprécise et insuffisante pour appréhender les spécificités de l'altermondialisme à l'ère de la globalisation néolibérale.

Au début du XXI^e siècle, le capitalisme global reste plongé dans une crise organique mettant en cause son développement socio-économique inégal et destructeur de la nature ; ses conséquences austères prolifèrent dans les pays du "centre" et dans les pays "périphériques" soumis à certains appareils internationaux qui portent la marque de l'impérialisme global et non de l'*Empire*. Au sens de la transition socialiste, la seule réellement possible est celle

qui satisfait les besoins humains réels (débarrassés de l'aliénation marchande), démocratiquement déterminés par les intéressés eux-mêmes, en prenant soin simultanément de s'interroger prudemment sur l'impact environnemental de ces besoins et de la manière dont ils sont satisfaits. (TANURO, 2010, p. 277).

Les problèmes théoriques auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui émergent lors des interprétations diverses des écrits spinoziens. Ainsi, les negristes accentuent la nature abstraite du tout – la configuration capitaliste contemporaine, ainsi que la représentation du sujet collectif en lutte ; tandis que d'autres marxistes ont élaboré une figure de la subjectivité révolutionnaire constitutive d'une totalité concrète tout en ayant pour principe le fait que « la philosophie marxiste est celle de l'avenir et donc aussi celle de l'avenir dans le passé » (BLOCH, 1991, p. 17).

De même, il a été possible de vérifier que la méthode utilisée par les negristes les a conduits à faire une totalisation de la *multitude* qui est plus

paradoxe et logiciste que réelle dans ce qui concerne les subjectivités protagonistes aussi bien que les actions correspondantes aux bouleversements de nos jours. On a pu voir aussi qu'il y a d'une part une *multitude contre*, construite selon une classification structuraliste et une terminologie ouvriériste, métamorphosée par la catégorie générique de la *multitude des pauvres* ; d'autre part il y a une *multitude en faveur*, élaborée selon une téléologie (et théologie) historiciste. À travers cette démarche, la *multitude des pauvres* finit pour déboucher immédiatement dans l'utopie abstraite du *communisme* de demain dans un esprit de réfutation de la modernité, par la force des libres envolées de l'imagination. Envisagée dans une perspective historique « le réel est processus ; celui-ci est lui-même médiation, aux ramifications profondes, entre le présent, le passé non liquidé et surtout le futur possible » (*Ibidem*, p. 237).

La logique des phénomènes totalisés dans l'image de la *multitude* ne peut être établie que *post festum*. Toute tentative de dompter leur puissance *postmoderne* dans des cages préétablies à partir d'un prisme moderne, voire une *anomalie sauvage*, ne peut qu'être sanctionnée par un échec. À travers cette ontologisation abstraite¹⁷³ se dessine les contours d'un projet dichotomique – qu'implique un nouveau radical d'un passé qu'il faut rejeter – de dépassement, d'émancipation du capitalisme représenté sous la forme d'un nouvel Empire postmoderne.

Nous avons discuté l'idée de la *multitude* en lutte contre la subsomption à l'Empire, figure personnifiée par des acteurs sociaux condensés dans la conception spiritualisée de « pauvres ». Ces sujets qui par l'intermédiaire d'un pivotement mécanique et endogène deviennent immédiatement « la multitude en faveur du commun » tout simplement. Par la suite, il a fallu examiner si cette double réduction permet de restituer la spécificité du mouvement altermondialiste sous les angles de ses acteurs sociaux et de leurs programmes pour le changement radical du monde. Au sens propre, on a pu constater la nature réductrice des deux figures de la multitude negriste en tant que *pièges* contre la figure du prolétariat opprimé (exploité, dominé et humilié), sans oublier que leur projet postmoderne d'émancipation reste vaguement dessiné. Il faut se situer, par contre, au-delà d'une analyse métaphorique

¹⁷³ « [...] qui recouvre une humanité conçue comme une universalité reliant par un lien purement naturel la multiplicité des individus entre eux » (BLOCH, 1991, t. I, p. 318).

centré sur l'utopie abstraite de dépassement d'une conjoncture globalisante en crise qui demeure quant à elle mal appréhendée par ce postmarxisme extrêmement impétueux, où il manque une liaison historico-temporelle entre les bases sociales – les singularités rebelles de la *multitude* – et son projet (utopique) strictement juridico-politique d'une nouvelle société du *bien commun*.

Toutefois, les negristes écartent toute transition socialiste, pour passer du capitalisme au communisme par un coup de baguette. Dans le même coup ils essaient de résoudre les contradictions dans les termes propres à ces catégories postmodernes : l'Empire et la multitude. En bref, entre l'Empire et la multitude il y a une totalisation sans médiation ; tandis qu'à l'intérieur tant de l'Empire que de la multitude il y a un passage sans transition.

Chez le jeune Marx, nous avons déjà l'accès à l'héritage du principe directeur du communisme concernant l'émancipation comme une tâche des prolétaires eux-mêmes, à savoir : l'élimination concrète des « conditions de l'antagonisme des classes », de sorte qu' « à la place de l'ancienne société bourgeoise, avec ses classes et ses antagonismes de classes, surgit une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous. » (MARX, 1971b, p. 46). Il s'agit d'un mouvement contradictoire, qui passe par une médiation, la transition socialiste, car « le communisme n'est pour nous ni un état qui doit être créé, ni un idéal sur lequel la réalité devra se régler. Nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit l'état actuel. Les conditions de ce mouvement résultent de la présupposition qui existe actuellement. » (MARX, ENGELS, 1976, p. 33).

Dans les travaux du vieux Marx, ce principe directeur du communisme comme un mouvement contradictoire devient de plus en plus précis, clair et net, en raison de l'apport de l'approche de nature critique et révolutionnaire, théorique et pratique, etc. Ainsi, dans la *Critique du Programme de Gotha*,

au sein d'un ordre social communautaire, fondé sur la propriété commune des moyens de production, les producteurs n'échangent pas leurs produits ; de même, le travail incorporé dans les produits n'apparaît pas davantage ici comme valeur de ces produits, comme une qualité réelle possédée par eux, puisque désormais, au rebours de ce qui se passe dans la société capitaliste, ce n'est plus par la voie d'un détour, mais directement, que les travaux de l'individu

deviennent partie intégrante du travail de la communauté. (MARX, 1975, p. 13).

Dans l'*Experimentum Mundi* « une expérience qui n'est pas seulement celle qu'on fait du monde mais qui a lieu dans le monde », le socialisme devient la transition mondiale de l'ordre ancien capitaliste vers l'ordre nouveau communiste, dont la réalisation combine précisément dans « l'expérience réelle que le monde fait de lui-même » (BLOCH, 1981, p. 253) des facteurs objectifs et des facteurs subjectifs, en ce sens que

le capitalisme développe en son sein les conditions d'un passage révolutionnaire au socialisme, mais on n'y trouve certes pas d'emblée les causes de ce passage. Car les conditions se contentent de créer une atmosphère chargée dans laquelle le facteur subjectif, dont l'activité est ce qui déclenche effectivement le nouveau, doit apporter le souci impérieux des fins s'il veut rester dans la ligne du travail révolutionnaire et atteindre ainsi un résultat réellement révolutionnaire. (*Ibidem*, p. 124).

Le socialisme est dirigé subjectivement par la conscience de classe de ceux qui portent le refus radical du capitalisme lui-même. Une fois que celui-ci est compris par la critique, il reste à être transformé par la révolution, dont le point d'arrivée ne sera le stade supérieur communiste que comme une anticipation d'une expérience localisée dans le futur. De sorte que

la force persistante du facteur révolutionnaire subjectif doit donc être instruite et guidée, non seulement par une étude préalable des causes au sein de l'ordre à changer mais plus particulièrement par la recherche de conditions nouvelles préparant la réalisation de l'ordre utopique concret qu'il exige – un être finalement semblable à l'utopie. (*Ibidem*).

L'utopie est concrète en ce sens qu'elle reste réellement disponible, héritière et forgée par les expériences prolétaires émancipatrices du passé et du présent. Entre le présent expérimenté et le futur anticipé il y a « l'océan de possibilités toujours ouvertes... dans ses tendances et dans sa latence », comme « conditionnement partiel » (*ibidem*) d'une médiation historique, la transition socialiste, qui réalise l'extinction de l'ordre socio-économique bourgeois.

Dans la téléologie émancipatrice de réaliser le dépassement des conditions objectives qui font que les luttes de classes continuent à exister (LÉNINE, 1975, t. 2, p. 281 *sqq.*), la transition socialiste n'est pas une dictature bureaucratique (ce que n'a pas constitué l'objet de cette thèse) contre ceux qui, dans l'ordre bourgeois, personnifient l'oppression de l'exploitation économique, la domination politique et l'humiliation sociale. En réalité, la médiation socialiste implique une grande transformation sociale et historique dont la nature effective est celle d'un processus de démocratisation, au fur et à mesure de « l'extinction de la bureaucratie » et de sa *realpolitik* bourgeoise ou staliniste (MANDEL, 1992).

Paradoxalement, il n'est pas gênant pour le marxisme-structuraliste negriste de soutenir à la fois la démocratisation qui conduit au communisme et la réification ou la cristallisation de la démocratie bourgeoise formelle, ou mieux, l'apologie de la légitimation étatique, de l'ordre et du progrès bourgeois à l'échelle globale. Par contre,

Dans une phase supérieure de la société communiste, quand auront disparu l'asservissante subordination des individus à la division du travail et, avec elle, l'opposition entre le travail intellectuel et le travail manuel ; quand le travail ne sera pas seulement un moyen de vivre, mais deviendra lui-même le premier besoin vital ; quand, avec le développement multiple des individus, les forces productives se seront accrues elles aussi et que toutes les sources de la richesse collective jailliront avec abondance, alors seulement l'horizon borné du droit bourgeois pourra être définitivement dépassé et la société pourra écrire sur ses drapeaux : "De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins !"» (MARX, 1975, p. 16).

Il s'agit d'une base rationnelle pour l'ordre communiste tout autre que celle de la valeur et, donc, de la valorisation, de l'accumulation, de la reproduction et de la crise propres à l'ordre capitaliste, celui de la production pour la production (MARX, 1976b).

La multitude en tant qu'une totalisation abstraite de deux composantes dont l'une est sociale et l'autre est politiquement étroite, respectivement, devient le pivot d'une forme d'existence paradoxale, téléologiquement et théologiquement (CINGOLANI, 2006, p. 32) déterminée, tout en expulsant la dialectique réelle de l'origine des mouvements de multitude dans la conjoncture impériale. Le projet de la *multitude* se volatilise dans l'abstraction théorique des negristes pour « se contenter

d'être un simple contrepoint à l'existant négatif » (VINCENT, 2001, p. 167) correspondante à ce nouvel Empire : cette pseudo-réalité de faits prétendument établis auquel nous sommes condamnés, qui est plus réifiés, portés à l'absolu et privés de toute attache avec une analyse historique du monde que nous voulons changer (BLOCH, 1991, t. I, p. 238).

Selon la pensée negriste, depuis son début la tradition politique de la modernité a expulsé la *multitude* au moment de la réflexion sur le mouvement fondateur de la politique ; par contre, Spinoza a construit sa théorie politique et les fondements de la légitimation du droit civil à partir de la *multitude*, puisqu'il s'agit pour lui du sujet politique qui sert de référence pour la constitution de « la République et du droit civil » (NEGRI, 2010, p. 112).

En outre, nous avons discuté l'idée selon laquelle la multitude qui résiste au processus de subsumption à l'Empire devient une image personnifiée par des acteurs sociaux réunis dans la catégorie de pauvres. Il y aurait ensuite un pivotement mécanique et endogène à la *multitude contre*, qui devient tout simplement la multitude en faveur *du commun*, sans aucune médiation capable de rendre intelligible ce passage d'un moment à l'autre. Tous ces mouvements se réaliseront automatiquement parce que les singularités, paraît-il pour Negri, désirent déjà et pour toujours construire la société du commun.

Compte tenu de ce qui précède, à l'ère du fantasmagorique Empire postmoderne qui est partout et nulle part, nous voyons selon ce prisme analytique s'opposer directement, sans quelque sorte de médiation, la multitude fantastique des pauvres vaporeux qui suit son cours révolutionnaire à la défense d'un projet presque réformiste du capitalisme de conquête de la « citoyenneté globale », d'un revenu social pour tous et de la reprise du pouvoir constituant perdu au milieu de ce flux Empire.

Selon la méthode ontologique-génétique du marxisme du XX^e siècle, en accord avec la méthode dialectique-historique concernant la démarche en termes immédiat – abstractions – concret pensé, il faut « décomposer tout d'abord le nouveau complexe de l'être par une abstraction analytique, pour pouvoir, sur la base ainsi acquise, revenir (ou parvenir) au complexe de l'être social non plus seulement donné, et donc simplement représenté, mais aussi compris dans sa totalité réelle »

(LUKÁCS, 2011, p. 54). Par contre, la *multitude* chez Negri reste une totalité abstraite, premièrement, sous le prisme de la thèse du jeune Marx (1996, p. 171) qui par une série d'abstractions à propos de la loi de population, a pu cerner les diverses formes d'être de cet ensemble.

Sous la perspective du "vieux" Marx (1976b), en tant qu'être social, la *multitude* comme armée active et de réserve correspondrait à une totalité concrète et, donc, un *concret pensé*, concernant la *souffrance* de l'être social inhérent à la condition du prolétariat exploité, dominé et humilié situé dans le contexte dynamique de l'accumulation de capital. Il n'y a donc pas de muraille de la Chine entre les luttes prolétaires concernant ces trois déterminations autour soit d'un programme de réformes, soit d'un projet d'émancipation.

Du point de vue de l'analyse marxienne donc, il ne s'agit pas de la défense d'un humanisme abstrait attaché à des valeurs intemporelles. L'humanisme de Marx présuppose le rapport dialectique entre l'homme et son être générique, c'est-à-dire de la production de soi-même et aussi avec la nature. En outre, il importe de reprendre l'idée marxienne selon laquelle « l'homme est le produit d'un processus d'enfantement qui est l'histoire » (MARX, 1996, p. 172).

Hardt et Negri ont inventé leur méthode « marxienne » pour saisir les formes économiques et politiques du capitalisme postmoderne. En effet, on ne peut pas actualiser la critique de l'économie politique, ainsi que de l'État sans considérer les changements de la forme-capital liés à la restructuration productive et à la globalisation postmodernes. En revanche, à travers la méthode ontologico-génétique et l'approche dynamique proposé par des marxistes tels Bloch, Lukács, Lefebvre parmi d'autres, on réaffirme la possibilité de l'actualisation de la catégorie-figure du prolétariat du point de vue d'une démarche critique et révolutionnaire concernant le contexte de la globalisation capitaliste.

On a pu vérifier à partir de quelques donnés, que le prolétariat, tel qu'on a défini tout au long du sixième chapitre, ne se restreint pas seulement à la figure du salarié moins encore à celle de l'ouvrier industriel, c'est qui réduirait les diverses expressions de la lutte des classes aux seules luttes du salarié contre l'exploitation capitaliste. La robotisation résultat directe de la nouvelle révolution technologique supprime des emplois, mais ne suffit pas pour faire disparaître le prolétariat. Au

contraire, c'est aggravation de la permanence et l'approfondissement de la domination et la perpétuation des diverses formes d'attentat à la dignité humaine qui révèlent d'autres dimensions aussi frappantes de cette lutte. En conséquence, face à réalité des faits, la tendance fondamentale, statistiquement vérifiable, est celle d'une croissance du prolétariat à l'échelle mondiale, soit au centre, soit dans des pays à l'extrémité dans la division internationale du travail, et sur tous les continents et non celle d'un déclin relatif ou total.

Par ce travail encore, on a constaté que les mouvements de résistance à la mondialisation néolibérale sont d'après Negri la manifestation vivante de la multitude depuis la fin du XX^e siècle. Toutefois, la conception antinomique entre l'Empire et la Multitude (représentée aussi par des figures articulées mécaniquement), devient de plus en plus incapable d'appréhender la richesse des déterminations des luttes d'émancipation ainsi que des luttes contre l'exploitation, la domination et l'humiliation à l'échelle globale une fois que la multitude reste déterminée par la dualité employée et sans-emploi et par la méthode adoptée pour saisir les conditions de la dynamique actuelle « elle-même objet d'une évolution considérable, combien l'unique prise en considération des faits est peu réaliste, que la réalité elle-même n'a pas dit son dernier mot, qu'elle doit encore se déployer et qu'elle confine à l'advenant, au bourgeonnement et à l'éclatement » ; c'est bien dans ce sens que le marxisme, au contraire d'un « idéalisme en avant », « c'est un *matérialisme en avant*, c'est le matérialisme dans sa plénitude », sans le paradis du règne du commun mal démythifié qu'il faudrait faire redescendre immédiatement sur terre en dépit de toutes les conditions objectives pour privilégier la dimension subjective de ce complexe processus (BLOCH, 1991, t. I, p. 238 ; 322).

Enfin, on a essayé de faire une liaison entre l'approche du negrisme et le mouvement altermondialiste. Il a donc fallu examiner si la double réduction subsumption *versus* résistance permettait de restituer la spécificité du mouvement altermondialiste sous les angles de ses acteurs sociaux et de leurs programmes pour le changement du monde. Au sens propre, on a pu constater la nature réductionniste des images de la multitude negriste opposées à l'Empire d'aujourd'hui en tant que *pièges* contre la figure du prolétariat opprimé sous les formes distinctes de domination et humiliation, d'asservissement et d'exploitation, ainsi que son projet d'émancipation, de transformation, au sens inexact du terme. Contrairement à la

transformation du monde sous l'angle d'un autre marxisme qui reconnaît la primauté (il ne s'agit pas de déterminisme) « théorique-pratique de la vraie philosophie » dont la perception des propriétés de la réalité sont porteuses d'avenir, puisque « la transformation qui mène au règne de la liberté, ne peut s'opérer que grâce à une connaissance solide et la maîtrise toujours plus précise de la nécessité » puis, elle « ne s'accomplit donc que sur la base de l'analyse de la situation, de la tendance dialectique, des lois objectives, de la possibilité réelle », par un savoir qui s'attache au passé et surtout, à l'advenant (BLOCH, 1991, t. I, p. 337 ; 338).

On a constaté la difficulté de la pensée des negristes à saisir en général le mouvement contemporain altermondialiste. En particulier, la référence negriste à une *multitude* comme classe globale concerne ce mouvement, mais la façon dont ce phénomène a été théorisé, ne se restitue pas dans la réalité, « le concept de *multitude* paraît plutôt comme une déclaration de bonnes intentions qu'un concept analytique rigoureuse » (CALLINICOS, 2003, p. 56). À ce moment de la recherche, on comprend donc la difficulté, au moyen de ce concept, d'une explication de ce qui se passe à l'ère du capitalisme néolibéral, dans le domaine des êtres sociaux opprimés. Il fallait, peut-être, vérifier de plus près ce phénomène, ainsi qu'approfondir les études sur la catégorie de multitude pour avoir des approches plus précises et pour dépasser les insuffisances quant à ce qu'on a pris comme hypothèse initiale et qui se réfère à la nature abstraite, imprécise et vague du concept développé par Negri depuis 1980.

Certes, le rejet du capitalisme est aujourd'hui très répandu. Si l'on pense à la négativité du mouvement altermondialiste on constatera que ce « rejet est loin de se couler dans des formes efficaces d'anticapitalisme. La négation du capitalisme reste le plus souvent abstraite, morale, mêlée souvent de rage, d'impuissance. » (VINCENT, 2004, p. 57). Outre cela, « la négation radicale du système établi est seulement un des aspects de ce qu'il faut faire, mais la négation nécessaire de ce système, aura du succès si elle est complétée par le côté positif de la totalité de l'entreprise » (MÉSZÁROS, 2007, p. 226).

La position anticapitaliste doit créer les liens sociaux entre les exploités, les dominés et les humiliés et « ne pas se laisser absorber par le champ institutionnel, notamment le champ politique profondément marqué par

l'économisme » (VINCENT, 2004, p. 59), au lieu de simplement fêter le fait que nous sommes des *singularités* irréductibles qui ont quelques choses en commun et que par l'*imagination* nous ferons atteindre « la lumière d'une nouvelle vie collective » (BADIOU, 2013, p. 10).

Enfin, peut donc se réaffirmer une autre perspective théorique concernant le projet d'anticipation concrète du prolétariat par lequel il ne suffit pas seulement d'affirmer qu' « un autre monde est possible ». Au-delà du réformisme et de toute sorte de projet de transition automatique, qui méprise un fragment de l'histoire vers le règne du commun, il s'agit de considérer le mouvement social (au sens large) dans une perspective historique. Pour déplacer ce monde, il faut considérer les luttes d'autres époques et d'autres lieux, sans perdre de vue évidemment, la dynamique propre au moment présent. Cela ne sera possible que par une pensée dialectique concernant l'être social et historique. Et d'ores et déjà cette question fait réfléchir dans toute l'étendue du mouvement altermondialiste dans sa diversité.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Ouvrages et articles scientifiques

AGAMBEN Giorgio. *Moyens sans fins : notes sur la politique*. Paris : Éditions Payot & Rivages, 2002. 160 p.

AGLIETTA Michel. *Le capitalisme de demain*. Paris : Fondation Saint-Simon, 1998. 52 p.

AGLIETTA Michel, BERREBI Laurent. *Désordres dans le capitalisme mondial*. Paris : Odile Jacob, 2007. 448 p.

AGLIETTA Michel, BRENDER Anton. *Les métamorphoses de la société salariale : la France en projet*. Paris : Calmann-Lévy, 1984. 280 p.

ALBERTANI Claudio. *Empire et ses pièges : Toni Negri et la déconcertante trajectoire de l'opéraïsme italien* [en ligne]. Sept. 2003 [réf. du 29 mars 2017]. Disponible sur : https://infokiosques.net/imprimersans2.php?id_article=541

ALTVATER, Elmar. *¿Existe un marxismo ecológico?* Buenos Aires : CLACSO, 2006, pp. 341-363. Disponible sur : <http://biblioteca.clacso.edu.ar/clacso/formacion-virtual/20100720072323/16Altvater.pdf>

ANDERSON Perry. *As origens da pós-modernidade*. Tradução de Marcus Penchel. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editora, 1999. 165 p.

ARTOUS Antoine. *Démocratie, citoyenneté, émancipation. Marx, Lefort, Balibar, Rancière, Rosanvallon, Negri...* Paris : Éditions Syllepse, 2010. 157 p. (Collection Mille Marxismes).

BADIOU Alain. Vingt-quatre notes sur les usages du mot « peuple ». *Qu'est-ce qu'un peuple ?* / Alain BADIOU, Pierre BOURDIEU, Judith BUTLER et alii. Paris : La Fabrique Éditions, 2013. pp. 9-21.

BALIBAR Etienne. *Spinoza et la politique*. Paris : PUF, 1985. 128 p. (Collection Philosophies).

_____. Individualité et transindividualité chez Spinoza. *Architectures de la raison : Mélanges offerts à Alexandre Matheron* / dir. par Pierre MOREAU. Lyon : ENS Éditions, 1996. pp. 37-47.

_____. *La crainte des masses. Politique et philosophie avant et après Marx*. Paris : Galilée, 1997. 455 p.

BEAUD Michel. *L'art de la thèse. Comment préparer et rédiger une thèse de doctorat, un mémoire de D.E.A. ou de maîtrise ou tout autre travail universitaire*. Paris : Éditions La Découverte, 1985. 160 p.

BENJAMIN Walter. *Œuvres I, II, III*. Paris : Gallimard, 2000. 402 p. / 462 p. / 482 p. (Collection Folio/Essais).

_____. *Paris : capitale du XIXème siècle. Le livre des passages*. 3^e éd. Paris : Éditions du Cerf, 2006. 976 p. (Collection Passages).

_____. *Rêves*. Paris : Éditions Gallimard, 2009. 168 p.

_____. *Critique et utopie*. Paris : Éditions Payot & Rivages, 2012. 256 p. (Collection Rivages poche Petite bibliothèque).

_____. *Sur le concept d'histoire*. Paris : Éditions Payot & Rivages, 2013. 208 p. (Collection Petite Bibliothèque Payot).

BENSAÏD Daniel. Le nouvel désordre impérial. *Seattle, Porto Alegre, Gênes : Mondialisation capitaliste et dominations impériales* / préparé par Christophe AGUITON, Daniel BENSAÏD. Paris : Les Éditions Textuel, n^o 2, septembre 2001. pp. 9-20.

_____. *Résistances : essai de taupologie générale*. Paris : Fayard, 2001. 250 p.

_____. Multitudes ventriloques. *Revue Multitudes* [en ligne]. 2004 [réf. du 10 septembre 2012]. Disponible sur : <http://multitudes.samizdat.net/Multitudes-ventriloques>

_____. John Holloway, révolution sans la révolution. *La planète altermondialiste : guide critique de la pensée de...* / coord. par Chiara BONFIGLIOLI, Sébastien BUDGEN. Paris : Textuel, 2006. pp. 117-134. (Collection La Discorde).

_____. *Éloge de la politique profane*. Paris : Éditions Albin Michel, 2008. 359 p. (Collection Bibliothèque Idées).

_____. Crises d'hier et d'aujourd'hui. *Les crises du capitalisme* / Karl MARX, éd. et traduite par Jacques Hebenstreit. Paris : Éditions Demopolis, 2009. pp. 27-72.

_____. *Mondialisation : le point de vue internationaliste* [en ligne]. La Brèche numérique, février 2010 [réf. du 17 janv. 2015]. Disponible sur : <http://www.preavis.net/breche-numerique/article1825.html>

_____. *Le spectacle, stade ultime du fétichisme de la marchandise : Marx, Marcuse, Debord, Lefebvre, Baudrillard ...* Paris : Éditions Lignes, 2011. 144 p.

BIDET Jacques, DUMÉNIL Gérard. *Altermarxisme : un autre marxisme pour un autre monde*. Paris : Presses Universitaires de France, 2007. 304 p.

_____. Le monde aujourd'hui vu dans sa tendance historique. *Une autre ONU pour un autre monde* / Collectif UNE AUTRE ONU POUR UN AUTRE MONDE. Bruxelles : Éditions Tribord, 2010. pp. 30-33.

BIHR Alain. La surpopulation relative chez Marx. *Revue Interrogations* [en ligne], n. 8, juin 2009. 6 p. [réf. du 1er août 2013]. Disponible sur : <http://www.revue-interrogations.org/La-surpopulation-relative-chez>

BLOCH Ernst. *Le principe espérance*. Paris : Gallimard, 1982, 1991. 3 t. 544 p. / 584 p. / 576 p. (Collection Bibliothèque de Philosophie).

_____. *Sujet-objet : éclaircissements sur Hegel*. Paris : Éditions Gallimard, 1977. 504 p.

_____. *Héritage de ce temps*. Paris : Payot, 1978. 200 p. (Collection Critique Politique).

_____. *Experimentum Mundi : question, catégories de l'élaboration, praxis*. Paris : Payot, 1981. 276 p. (Collection Critique de la politique).

_____. *Droit naturel et dignité humaine*. Paris : Payot & Rivages, 2002. 396 p. (Collection Critique de la Politique).

_____. *Avicenne et la gauche aristotélicienne*. Saint-Maurice : Éditions Premières Pierres, 2008. 96 p.

_____. *L'angoisse de l'ingénieur*. Paris : Éditions Allia, 2015. 80 p.

BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Ève. *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard, 2011. 980 p. (Collection Tel).

BONFIGLIOLI Chiara, BUDGEN Sébastien. *La planète altermondialiste : guide critique de la pensée de...* Paris : Textuel, 2006. 256 p. (Collection La Discorde).

BORÓN Atilio A. El nuevo orden imperial y cómo desmontarlo. *Resistencias mundiales. De Seattle a Porto Alegre* / comp. par José SEOANE, Emilio TADDEI. Buenos Aires : CLACSO, 2001. pp. 31-62.

_____. *Império & imperialismo: uma leitura crítica de Michael Hardt et Antonio Negri*. Buenos Aires : CLACSO, 2002. 168 p.

BRAGA Ruy. *A nostalgia do fordismo : modernização e crise na teoria da sociedade salarial*. São Paulo: Xamã Editora, 2003. 248 p.

_____. A vingança de Braverman : o infotaylorismo como contratempo. *Infoproletários : degradação real do trabalho virtual* / org. par Ricardo ANTUNES, Ruy BRAGA. São Paulo : Boitempo Editorial, 2009. pp. 59-88. (Coleção Mundo do Trabalho).

_____. *Quem é o precariado?* [en ligne]. Blog Convergência. São Paulo, décembre 2014a [réf. du 13 juin 2015]. Disponible sur : <http://www.boitempoeditorial.com.br/v3/Noticias/visualizar/3743>

_____. *Une sociologie critique en quête du sens des Journées de Juin* [en ligne]. Blog Inégal et Combiné, 04 juin 2014b [réf. du 14 sept. 2015]. Disponible sur : <https://inegaletcombine.wordpress.com/category/auteurs/ruy-braga/>

BRUNHOFF Suzanne. *L'heure du marché : critique du libéralisme*. Paris : P.U.F., 1986. 160 p. (Collection Pratiques Théoriques).

_____. Finance, Capital, États. *La finance capitaliste* / éd. par S. de BRUNHOFF, F. Chesnais, G. DUMÉNIL, M. HUSSON, D. LÉVY. Paris: PUF, 2006. pp. 15-63. (Collection Actuel Marx Confrontation).

CALLINICOS Alex. *Un manifesto anticapitalista* [en ligne]. Barcelona : Crítica, 2003. 208 p. (Coléccion Letras de Crítica). Disponible sur : <http://en.booksee.org/book/1195301>

_____. Toni Negri, théoricien de l'Empire. *La planète altermondialiste : guide critique de la pensée de ...* / coord. par Chiara BONFIGLIOLI, Sébastien BUDGEN. Paris : Textuel, 2006. pp. 161-176. (Collection La Discorde).

_____. Qu'entend-on par stratégie révolutionnaire aujourd'hui [en ligne]. *Revue Critique communiste*. N° 179, mars 2006. pp. 82-97 [réf. du 27 mars 2014]. Disponible sur : <http://www.europe-solidaire.org/spip.php?article2535>

CALVEZ Jean-Yves. *La pensée de Karl Marx*. Paris : Éditions du Seuil, 2006. 386 p.

CASSIOLATO José Eduardo ; MATOS Marcelo Pessoa ; LASTRES Helena M. M. *Desenvolvimento e mundialização : o Brasil e o pensamento de François Chesnais*. Rio de Janeiro : E-Papers, 2014. 294 p.

CECEÑA Ana Esther ; SADER Emir (org.). *La Guerra Infinita : hegemonía y terror mundial*. Buenos Aires : CLACSO, 2002. 280 p.

CHAUÍ Marilena. *Espinosa, uma filosofia da liberdade*. São Paulo : Moderna, 1995. 111 p.

_____. *Política em Espinosa*. São Paulo: Companhia das Letras, 2003. 344 p.

_____. Espinosa: poder e liberdade [en ligne]. *Filosofia política moderna. De Hobbes a Marx / Atílio A. BORÓN*. CLACSO ; USP, 2006. pp. 113-143 [réf. du 27 mai 2017]. Disponible sur : http://bibliotecavirtual.clacso.org.ar/ar/libros/secret/filopolmpt/06_chauí.pdf

_____. *Desejo, paixão e ética em Espinosa*. São Paulo : Companhia das Letras, 2011. 360 p.

CHÂTELET François. La liberté des hommes ensembles [1983]. *Marx... ou pas ? Réflexions sur une centenaire / Jean-Marie BROHM, Henri LEFEBVRE, François CHÂTELET...* Paris : Études et Documentation Internationales, 1986. pp. 27-36.

_____. *Logos et praxis. Recherches sur la signification théorique du marxisme*. Paris : Hermann Éditeurs, 2009. 335 p.

CHESNAIS François. *La mondialisation du capital*. Paris : Syros, 1994. 288 p.

_____. *Les dettes illégitimes : quand les banques font main basse sur les politiques publiques*. Paris : Éditions Raisons d'Agir, 2011. 160 p.

_____. *La mondialisation de l'armée de réserve industrielle : la « délocalisation interne dans l'agriculture »* [en ligne]. 21 juin 2013 [réf. du 02 mars 2016]. Disponible sur : <https://mpsge.wordpress.com/2013/06/21/la-mondialisation-de-larmee-de-reserve-industrielle-la-delocalisation-interne-dans-lagriculture-1-francois-chesnais/>

_____. *Économie mondiale. Une situation systémique qui est spécifique à la financiarisation comme phase historique* [en ligne]. Mars 2015 [réf. du 30 août 2015]. Disponible sur : <http://alencontre.org/economie/economie-mondiale-une-situation-systemique-qui-est-specifique-a-la-financiarisation-comme-phase-historique.html>

CINGOLANI Patrick. Destin de la multitude ou événements de la politique. A propos des deux derniers livres de Hardt et Negri. *Variations. Revue internationale de théorie critique* [en ligne]. 2006, n° 1, [réf. du 2 mai 2011], pp. 31-44. Disponible sur : <http://theoriecritique.free.fr/pdf/v7/V7.pdf>

COLLIOT-THÉLÈNE Catherine. *La démocratie sans « demos »*. Paris : PUF, 2011. 218 p.

CORNFORTH Maurice. *L'idéologie anglaise : le positivisme, le pragmatisme*. Paris : Éditions Delga, 2012. 304 p.

CORSANI Antonella *et al.* *Le capitalisme cognitif comme sortie de la crise du capitalisme industriel : un programme de recherche* [en ligne]. Paris, 2001 [réf. du 22 novembre 2014]. Disponible sur : http://www.utc.fr/oi2/Textes_support_interventions/Paulr%e9%20et%20alii%20-%20Le%20capitalisme%20cognitif%20comme%20sortie%20de%20la%20crise%20du%20capitalisme%20industriel-%20CAPITALC.PDF

COURS-SALIES Pierre, NEUMANN Alex. La résistance sociale outre-Rhin, foyer d'une autre Europe. *Les perspectives de la protestation : la résistance sociale outre-Rhin, foyer d'une autre Europe* / ed. par Pierre BOURDIEU, Claude DEBONS, Detlef HENSCHKE, Burkart LUTZ. Paris : Éditions Syllepse, 1998. pp. 7-18.

COURS-SALIES Pierre, VAKALOULIS Michel. Quelle sociologie des mouvements sociaux ? *Les mobilisations collectives : une controverse sociologique* / dir. par Pierre COURS-SALIES, Michel VAKALOULIS. Paris : PUF, 2003. pp. 7-14.

COURS-SALIES Pierre, ZARKA Pierre. Introduction : Marx et Engels et la coopération. *Propriété et expropriations : des coopératives à l'autogestion généralisée* / textes de Karl MARX, Friedrich ENGELS. Paris, Mont-Royal (Québec) : Éditions Syllepse, M. Éditeur, 2013. pp. 7-77. (Collection Mille Marxismes).

COURS-SALIES Pierre. Une discussion à poursuivre : travail, automation et liberté. *Revue Contretemps*, n° 33, jan. 2017.

COUTINHO Joana Aparecida. *ONGs e políticas neoliberais no Brasil*. Florianópolis : Editora da UFSC, 2011. 152 p.

DANTE. *La monarchie*, précédé de *La modernité de Dante* par Claude Lefort. Paris : Éditions Belin, 1993. 256 p. (Collection Littérature et politique).

DARDOT Pierre, LAVAL Christian, MOUHOUD El Mouhoub. *Sauver Marx ? Empire, multitude, travail immatériel*. Paris : La Découverte, 2007.

DARDOT Pierre, LAVAL Christian. *Commun : essai sur la révolution au XXI^e siècle*. Paris : La Découverte, 2014. 600 p.

DAVIS Mike. *Le pire des mondes possibles : De l'explosion urbaine au bidonville global*. Paris : Éditions La Découverte, 2007. 252 p. (Collection La Découverte Poche).

DEBONS Claude. De la résistance à l'alternative. *Les perspectives de la protestation : la résistance sociale outre-Rhin, foyer d'une autre Europe* / éd. par Pierre BOURDIEU, Claude DEBONS, Detlef HENSCHKE, Burkart LUTZ. Paris : Éditions Syllepse, 1998. pp. 125-181

DEBRAY Régis. *Éloge des frontières*. Paris : Éditions Gallimard, 2010. 104 p.

DEMAZIÈRE Didier, GUIMARÃES Nadya Araújo, HIRATA Helena, SUGITA Kurumi. *Être chômeur à Paris, São Paulo, Tokyo : une méthode de comparaison internationale*. Paris : Presses de Sciences Po, 2013. 352 p.

DIEUAIDE Patrick. Nouvelles technologies, nouvelle dynamique du capitalisme. *Vers un capitalisme cognitif : entre mutations du travail et territoires* / éd. par Christian AZAÏS, Antonella CORSANI, Patrick DIEUAIDE. Paris : L'Harmattan, 2001. pp. 90-112. (Collection Logiques Sociales).

DUMÉNIL Gérard, LÉVY Dominique. *Économie marxiste du capitalisme*. Paris : Éditions La Découverte, 2003. 128 p. (Collection Repères).

_____. *La finance capitaliste : rapports de production et rapports de classe. La finance capitaliste* / éd. par S. de BRUNHOFF, F. Chesnais, G. DUMÉNIL, M. HUSSON, D. LÉVY. Paris : P.U.F., 2006. pp. 131-180. (Collection Actuel Marx Confrontation).

ENGELS Friedrich. *Anti-Düring*. 3. éd. Paris : Éditions Sociales, 1977. 502 p.

ERNOUT Alfred, MEILET Antoine. *Dictionnaire étymologique de la langue latine : histoire des mots*. 4e éd. Paris : Klincksieck, 2001. 838 p.

FALQUET Jules, HIRATA Helena, LAUTIER Bruno. Les nouveaux paradoxes de la mondialisation. *Cahiers du Genre*, 2006/1, n° 40, pp. 5-14 [réf. du 10 juin 2016]. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2006-1-p-5.htm>

FARIAS Flávio Bezerra de. *O Estado capitalista contemporâneo*. São Paulo : Cortez Editora, 2000. 120 p. (Coleção Questões da Nossa Época).

_____. *A globalização e o Estado cosmopolita*. São Paulo : Cortez Editora, 2001. 120 p. (Coleção Questões da Nossa Época).

_____. Au-delà de l'Empire. *VIII Jornadas de Economía Crítica, Globalización, Regulación Pública y Desigualdades* [en ligne], Valladolid, du 28 février au 2 mars 2002, [réf. du 14 mai 2011]. Disponible sur : <http://www.ucm.es/info/ec/jec8/Datos/documentos/comunicaciones/Fundamentos/Bezerra%20Flavio%202.PDF>

_____. A economia política do financeiro. *Revista de Políticas Públicas*, 2003a, v. 7, n° 2, pp. 141-174.

_____. Na direção de uma nova economia. *Revista Outubro*, 2003b, pp. 91-112.

_____. *Filosofia política da América : a ideologia do novo século americano*. São Paulo: Cortez Editora, 2004.

_____. Do capital ao império: miséria da filosofia política. *Revista de Políticas Públicas*, 2005, v. 9, n° 1, pp. 31-76.

_____. La critique et la crise du capitalisme global. *Congrès Marx International* [en ligne]. 2011 [réf. du 10 avril 2011]. Disponible sur : <http://actuelmarx.u-paris10.fr/cm6/index6.htm>

_____. *O modo estatal global : crítica da governança planetária*. São Paulo : Xamã Editora, 2013a. 103 p.

_____. *O imperialismo global : teorias e consensos*. São Paulo : Cortez Editora, 2013b. 128 p.

_____. Da mundialização do capital à mundialização do Estado. *Desenvolvimento e mundialização: o Brasil e o pensamento de François Chesnais* / éd. par José E. CASSIOLATO, Marcelo P. de MATOS, Helena M. M. LASTRES. Rio de Janeiro: E-Papers, 2014. pp. 99-120.

_____. *Crise global : ampulheta fatal*. Prépublication São Paulo: Xamã Editora, 2015. 168 p.

FARIAS Flávio Bezerra de, TEIXEIRA Juliana Carvalho M. Atualização das figuras da subjetividade revolucionária: proletariado *versus* multidão. *Revista de Políticas Públicas*, 2014, n° especial, pp. 171-176.

FOSTER John Bellamy. A ecologia da economia política marxista [en ligne]. *Revista Lutas Sociais*, n° 28, 2012, pp. 87-104. Disponible sur: <https://revistas.pucsp.br/index.php/ls/article/view/18539>

GARO Isabelle. *L'idéologie ou la pensée embarquée*. Paris : La Fabrique éditions, 2009. 184 p.

_____. *L'« infâme dialectique » : le rejet de la dialectique dans la philosophie française de la seconde moitié du 20^e siècle* [en ligne]. 2011 [réf. du 22 mars 2014]. Disponible sur :

http://www.marxau21.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=155:i-garo-l-infame-dialectique-r-le-rejet-de-la-dialectique-dans-la-philosophie-francaise-de-la-seconde-moitie-du-20e-siecle&catid=63:philosophie&Itemid=86

_____. *L'or des images : art – monnaie – capital*. Paris : Éditions La Ville Brûle, 2013. 272 p.

GIRAUD Pierre-Noël. *Le commerce des promesses : petit traité sur la finance moderne*. Paris : Éditions du Seuil, 2001. 370 p.

_____. *La mondialisation : émergences et fragmentations*. Auxerre : Éditions Sciences Humaines, 2008. 168 p. (Collection Petite Bibliothèque de Science).

GIRÓN Alicia ; Eugenia CORREA (dir.). *Del Sur hacia el Norte : economía política del orden económico internacional emergente*. Buenos Aires : CLACSO, 2007. 288 p.

_____. *Reforma financiera en América Latina*. Buenos Aires : CLACSO, 2006. 336 p.

GOLDMANN Lucien. *Lukács et Heidegger. Pour une nouvelle philosophie*. Paris : Éditions Denoël, 1973.

_____. *Sciences humaines et philosophie*. Paris : Éditions Delga, 2014. 140 p.

GRAMSCI Antonio. *Gramsci dans le texte*. Paris : Éditions Sociales, 1977. 800 p.

_____. *Pourquoi je hais l'indifférence*. Paris : Éditions Payot & Rivages, 2012. 208 p. (Collection Rivages Poche / Petite Bibliothèque).

HARDT Michael, NEGRI Antonio. *Il lavoro di Dionisio: per la critica dello stato postmoderno*. Roma: Manifestolibri, 1995. 144 p.

_____. *Empire*. Paris : Exils Éditeur, 2000. 560 p.

_____. *Multitude : Guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*. Paris : La Découverte, 2004. 408 p.

_____. *O que é a multidão? Entrevista com Michael Hardt e Antonio Negri* [en ligne]. Propos recueillis par Nicholas Brown, Imre Szerman. *Revista Novos Estudos CEBRAP*, n° 75, pp. 93-108, 2006 [réf. du 25 déc. 2010 ; 8 mai 2011]. Disponible sur : <http://www.scielo.br/pdf/nec/n75/a07n75.pdf>

_____. *Commonwealth*. Paris : Gallimard, 2013a. 624 p. (Collection Folio Essais).

_____. *Déclaration : ceci n'est pas un manifeste*. Paris : Éditions Raison d'Agir, 2013b. 144 p.

HARVEY David. *Le nouvel impérialisme*. Paris : Les Prairies Ordinaires, 2010. 252 p.

HEGEL Georg W. F. *Leçons sur l'histoire de la philosophie VI. La philosophie moderne de Fr. Bacon aux « Lumières »*. Paris : J. Vrin, 1985. 578 p. (Collection Bibliothèque des Textes Philosophiques).

HENSCHÉ Detlef. La contestation sociale en Allemagne et le rôle des syndicats. *Les perspectives de la protestation : la résistance sociale outre-Rhin, foyer d'une autre Europe* / éd. par Pierre BOURDIEU, Claude DEBONS, Detlef HENSCHÉ, Burkart LUTZ. Paris : Éditions Syllepse, 1998. pp. 45-58.

HIRATA Helena. *Nova divisão sexual do trabalho ? Um olhar voltado para a empresa e a sociedade*. São Paulo: Boitempo, 2002. 336 p.

_____. Globalização, trabalho e gênero. *Revista de Políticas Públicas*, 2005, v. 9, n° 1, pp. 111-128.

HIRATA Helena, SENOTIER Danièle, LABORIE Françoise, LE DOARÉ Hélène (coord.). *Dictionnaire critique du féminisme*. 2e éd. Paris : PUF, 2000. 299 p.

HIRATA Helena, SEGNINI L. (dir.). *Organização, trabalho e gênero*. São Paulo : Senac, 2007. 360 p. (Coleção Trabalho e Sociedade).

HIRATA Helena, LOMBARDI M.R., MARUANI M. (dir.). *Travail et genre. Regards croisés France - Europe - Amérique latine*. Paris : La Découverte, 2008. 278 p. (Collection Recherches).

HIRATA Helena, LABARI B., FALQUET J., LE FEUVRE N., KERGOAT D., SOW F., SPENSKY M. (dir.). *Le sexe de la mondialisation. Genre, classe, race et nouvelle*

division du travail. Paris : Presses de Sciences, 2010. 280 p. (Collection Académique).

HOBBSAWN Eric John. *Marx et l'histoire*. Paris : Éditions Demopolis, 2008. 206 p.

HOUTART François. La mundialización de las resistencias y de luchas contra el neoliberalismo. *Resistencias mundiales. De Seattle a Porto Alegre* / comp. par José SEOANE, Emilio TADDEI. Buenos Aires : CLACSO, 2001. pp. 63-69.

HUSSON Michel. *Le grand bluff capitaliste*. Paris : La Dispute, 2001. 214 p.

_____. Finance, hyper-concurrence et reproduction du capital. *La finance capitaliste* / éd. par S. de BRUNHOFF, F. Chesnais, G. DUMÉNIL, M. HUSSON, D. LÉVY. Paris : P.U.F., 2006. pp. 221-247. (Collection Actuel Marx Confrontation).

_____. *La formation d'une classe ouvrière mondiale* [en ligne]. 18 décembre 2013, note n° 64 [réf. du 20 mars 2014]. Disponible sur : <http://hussonet.free.fr/classow.pdf>

HUSSON Michel. La théorie des ondes longues et la crise du capitalisme contemporain. *Les ondes longues du développement capitaliste : une interprétation marxiste* / Ernest MANDEL. Paris : Éditions Syllepse, 2014. pp. 227-251.

ISRAËL Jonathan. *Les lumières radicales. La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité (1650-1750)*. Paris : Éditions Amsterdam, 2005. 934 p.

_____. *Les lumières radicales. La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité* [en ligne]. Propos recueillis par Olivier Doubre. *Revue Multitudes*, 20 ? [réf. du 27 juin 2017]. Disponible sur : <http://www.multitudes.net/Les-Lumieres-radicales-La/>

JAMESON Fredric. *As sementes do tempo*. São Paulo : Editora Ática, 1997. 216 p.

_____. *Valences of the dialectic*. London : Verso, 2010. 625 p.

JOHSUA Isaac. *Une trajectoire du capital : de la crise de 1929 à celle de la nouvelle économie*. Paris : Syllepse, 2006. 293 p.

_____. *La grande crise du XXI^e siècle : une analyse marxiste*. Paris : Éditions La Découverte, 2009. 140 p.

KATZ Claudio. *El rediseño de América Latina : ALCA, MERCOSUR y ALBA*. Buenos Aires : Ediciones Luxembourg, 2006, 136 p.

_____. *Interpretaciones de la crisis* [en ligne]. La Haine, Espagne, 10 octobre 2010 [réf. du 08 mai 2014]. Disponible sur : http://www.lahaine.org/b2-img10/katz_interpr.pdf

KEYNES John Maynard. *A teoria geral do emprego, do juro e da moeda*. São Paulo : Abril Cultural, 1983. 334 p. (Coleção Os Economistas).

KORSCH Karl. *Marxisme et contre-révolution*. Paris : Éditions Seuil, 1975. 286 p.

KOSIK Karel. *La dialectique du concret*. Paris : François Maspero, 1978. 184 p.

_____. L'individu et l'histoire [en ligne]. *L'Homme et la société*. Sociologie tchécoslovaque et renouveau de la pensée marxiste, n° 9, 1968. pp. 79-90. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1968_num_9_1_1134

KOUVÉLAKIS Stathis. *La France en révolte : luttes sociales et cycles politiques*. Paris : Éditions Textuel, 2007. 320 p.

KOUVÉLAKIS Stathis, VAKALOULIS Michel. Lutte de classes, renouveau et déplacements (1995). *La France en révolte : luttes sociales et cycles politiques / Stathis KOUVÉLAKIS*. Paris : Éditions Textuel, 2007. pp. 23-54.

KRINSKY John. *Le workfare : néolibéralisme et contrats de travail dans le secteur public aux États-Unis*. Les notes de l'Institut Européen du Salarat. N° 8, nov.-déc., pp. 1-4, 2009. Disponible sur : http://www.ies-salarat.org/IMG/pdf/Notes_IES_8.pdf

LABICA Georges. *Le statut marxiste de la philosophie*. Paris : Éditions Complexe, 1976. 400 p. (Collection Dialectiques).

_____. *Démocratie et révolution*. Pantin : Les Temps des Cerises, 2002. 203 p.

LAGOS Ricardo (dir). *América Latina : ¿Integración o fragmentación?* Buenos Aires : Edhasa, 2008. 648 p.

LAZZERI Christian. *Droit, Pouvoir et Liberté – Spinoza critique de Hobbes*. Paris : PUF, 1998. 336 p.

LE QUEUX Stéphane. *Altermondialisme, alter-syndicalisme ? Revue et regard sur l'Australie* [en ligne]. Interface : a journal for and about social movements, v. 6, n° 2, pp. 59-75, nov. 2014 [réf. du 14 oct. 2015]. Disponible sur : http://www.interfacejournal.net/wordpress/wp-content/uploads/2014/12/Issue-6_2-Le-Queux.pdf

LEFEBVRE Henri. *Critique de la vie quotidienne (Introduction)*. Paris : Éditions Bernard Grasset, 1947. 249 p. (Collection Les Témoins).

_____. *Problèmes actuels du marxisme*. Paris : PUF, 1975a. 137 p.

_____. *L'idéologie structuraliste*. Paris : Éditions Anthropos, 1975b. 256 p. (Collection Points).

_____. *De l'État : les contradictions de l'État moderne*. Paris : Union Générale d'Éditions, 1978. t. 4. 480 p.

_____. *Une pensée devenue monde... faut-il abandonner Marx ?* Paris : Fayard, 1980. 266 p.

_____. *Logique formelle, logique dialectique*. 3^e éd. Paris : Éditions Sociales, 1982. 291 p.

_____. Lettre [1983]. *Marx... ou pas ? Réflexions sur un centenaire* / Jean-Marie BROHM, Henri LEFEBVRE, François CHÂTELET... Paris : Études et Documentation Internationales, 1986. pp. 21-25.

_____. *Éléments de rythmanalyse : Introduction à la connaissance des rythmes*. Paris : Éditions Syllepse, 1992. 118 p.

_____. *La production de l'espace*. Paris : Anthropos, 2000. 496 p.

_____. *La survie du capitalisme. La reproduction des rapports de production*. 3^e éd. Paris : Anthropos/Economica, 2002. 232 p.

_____. *Le marxisme*. 24^e éd. Paris : PUF, 2012. 128 p. (Collection Que sais-je ?).

LEHER Roberto. *Manifestações massivas no Brasil têm origens na esquerda* [en ligne]. 27 juin 2013 [réf. du 21 mars 2014]. Disponible sur : http://www.correiocidadania.com.br/index.php?option=com_content&view=article&id=8543:submanchete270613&catid=63:brasil-nas-ruas&Itemid=200

LÉNINE Vladimir. Le communisme [en ligne]. *Œuvres* / LÉNINE. Avril – décembre 1920. Tome XXXI. Disponible sur : <https://www.marxists.org/francais/lenin/works/1920/06/vil19200612.htm>

_____. *I. Œuvres choisies*. Moscou : Progrès, 1975. Tome 2. 530 p.

LIMA Marcos F. da Costa (dir.). *O lugar da América do Sul na nova ordem mundial*. São Paulo : Cortez, 2001, 472 p.

_____. *Dinâmica do capitalismo pós-guerra fria : cultura tecnológica, espaço e desenvolvimento*. São Paulo : Editora UNESP, 2008. 376 p.

LOJKINE Jean. *La crise des deux socialismes : leçons théoriques, leçons pratiques*. Paris : Les Temps des Cerises, 2008. 174 p.

LORDON Frédéric. *La crise de trop : reconstruction d'un monde failli*. Paris : Fayard, 2009. 306 p.

_____. *Capitalisme, désir et servitude*. Paris : La Fabrique Éditions, 2010.

_____. *Les entreprises ne créent pas l'emploi* [en ligne]. Février 2014 [réf. du 25 septembre 2014]. Disponible sur : <http://blog.mondediplo.net/2014-02-26-Les-entreprises-ne-creent-pas-l-emploi>

LÖWY Michael. *Marxisme et romantisme révolutionnaire : essais sur Lukács et Rosa Luxemburg*. Paris : Le Sycomore, 1979. 224 p.

_____. *Figures du marxisme wébérien*. Actuel Marx – Weber et Marx. n° 11. Paris : PUF, 1992. pp. 83-94.

_____. *Walter Benjamin : avertissement d'incendie. Une lecture des thèses « Sur le concept d'histoire »*. Paris : PUF, 2001. 138 p.

_____. Leonardo Boff et Frei Betto, la théologie de la libération. *La planète altermondialiste : guide critique de la pensée de ...* / coord. par Chiara BONFIGLIOLI, Sébastien BUDGEN. Paris : Textuel, 2006. pp. 43-53. (Collection La Discorde).

_____. Negatividade e utopia do movimento altermondialista. *Revista Lutas Sociais* [en ligne], 2008, n° 19/20, jun./dez., pp. 32-38. Disponible sur : http://www4.pucsp.br/neils/downloads/pdf_19_20/3.pdf

_____. *Éco-socialisme : L'alternative radicale à la catastrophe écologique capitaliste*. Paris : Éditions Mille et Une Nuits, 2011. 240 p.

LUKÁCS Georg. *Histoire et conscience de classe : essais de dialectique marxiste*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1976. 424 p. (Collection Arguments).

_____. *Textes*. Paris : Messidor/ Éditions Sociales, 1985. 410 p. (Collection Essentiel).

_____. *Dialectique et spontanéité : en défense d'Histoire et conscience de classe*. Paris : Les Éditions de la Passion, 2001. 128 p.

_____. *Prolégomènes à l'ontologie de l'être social*. Paris : Éditions Delga, 2009. 416 p.

_____. *Ontologie de l'être social : le travail, la reproduction*. Paris : Éditions Delga, 2011. 488 p.

_____. *Ontologie de l'être social : l'idéologie, l'aliénation*. Paris : Éditions Delga, 2012. 560 p.

MACHEREY Pierre. *Hegel ou Spinoza ?* Paris : François Maspero, 1979. 264 p.

MANDEL Ernest. *Émancipation : Science et politique chez Karl Marx [1983]. Marx... ou pas ? Réflexions sur un centenaire / Jean-Marie BROHM, Henri LEFEBVRE, François CHÂTELET...* Paris : Études et Documentation Internationales, 1986. pp. 281-298.

_____. *O significado da Segunda Guerra Mundial*. São Paulo : Ática, 1989. 236 p.

_____. *Socialismo x mercado*. São Paulo : Editora Ensaio, 1991. 100 p. (Coleção Cadernos Ensaio).

_____. *Power and Money : A Marxist Theory of Bureaucracy*. London/New York : Verso, 1992. 252 p.

_____. *The Place of Marxism in History*. New Jersey : Humanities Press International, 1994. 104 p.

_____. *Les ondes longues du développement capitaliste. Une interprétation marxiste*. Paris : Éditions Syllepse, 2014. 251 p. (Collection Mille marxismes).

_____. *Marx, la crise actuelle et l'avenir du travail humain* (1986) [en ligne]. Anti-K, l'économie anticapitaliste, 03 jan. 2015 [réf. du 27 sept. 2015]. Disponible sur : <http://www.anti-k.org/2015/01/03/marx-la-crise-actuelle-et-lavenir-du-travail-humain/>

MARX Karl. *Correspondance, Lettres à Arnold Ruge* [en ligne]. 1843 [réf. du 26 juil. 2015]. Disponible sur : <http://www.karlmarx.fr/marx-correspondance-ruge.php>

_____. *Manifeste inaugural de l'Association Internationale des Travailleurs* [en ligne]. 1864 [réf. du 31 mars 2014]. Disponible sur : <http://www.marxists.org/francais/ait/1864/09/18640928.htm>

_____. *Un chapitre inédit du Capital*. Paris : Éditions Anthropos, 1971a. 320 p.

_____. *Le manifeste du Parti communiste*. Paris : Union Générale d'Éditions, 1971b. 192 p.

_____. *Misère de la philosophie : réponse à la philosophie de la Misère de M. Proudhon*. Paris : Éditions Sociales, 1972. 224 p.

_____. *Critique du Programme de Gotha*. Pékin : Éditions en Langues Étrangères, 1975. 94 p.

_____. Thèses sur Feuerbach. *L'idéologie allemande : critique de la philosophie allemande la plus récente dans la personne de ses représentants...* / Karl MARX, Friedrich ENGELS. Paris : Éditions Sociales, 1976a. pp. 1-4.

_____. *Le Capital*. Paris : Éditions Sociales, 1976b. 3 livres. 762 p. / 524 p. / 872 p.

_____. *Contribution à la critique de l'économie politique*. Paris : Éditions Sociales, 1977. 310 p.

_____. *Manuscrits de 1857-1858 (« Grundrisse »)*. Paris : Éditions Sociales, 1980. 2 tomes. 456 p. / 464 p.

_____. *Manuscrits de 1844*. Paris : GF-Flammarion, 1996. 246 p.

_____. *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*. Paris : Éditions Allia, 1998. 48 p.

_____. *Les crises du capitalisme*. Paris : Éditions Demopolis, 2009. 206 p.

MARX Karl, ENGELS Friedrich. *L'idéologie allemande : critique de la philosophie allemande la plus récente dans la personne de ses représentants...* Paris : Éditions Sociales, 1976. 622 p.

MATHERON François. Operaïsme. *Multitudes revue politique, artistique, philosophique* [en ligne]. 2004, p. 1. Disponible sur : <http://www.multitudes.net/Operaïsme/>

MATHIA Alain. Pour une hégémonie émancipatrice : vers les crises stratégiques du XXI^e siècle [en ligne]. *Cahiers de formation marxiste*, n° 3, 2006 [réf. du 27 mars 2014], pp. 40-45. Disponible sur : <http://www.lcr-la gauche.be/cm/pdf/cahiers/Strategie.pdf>

MEDEIROS, Marcelo; SOUZA, Pedro Herculano Guimarães Ferreira de; CASTRO, Fábio Ávila de. A estabilidade da desigualdade de renda no Brasil, 2006 a 2012: estimativa com dados do imposto de renda e pesquisas domiciliares. *Revista Ciência e saúde coletiva*. Rio de Janeiro, v. 20, n° 4, pp. 971-986, abr. 2015 [réf. du 22 juin 2017]. Disponible sur : http://www.scielo.br/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S1413-81232015000400971&lng=pt&nrm=iso.

MEILLASSOUX Claude. Succès de la politique d'aide au surdéveloppement des pays riches. *Journal des anthropologues* [en ligne], pp. 118-119, 2009 [réf. du 28 sept. 2015]. Disponible sur : <http://jda.revues.org/4096>

MÉSZÁROS István. *Para além do capital: rumo a uma teoria da transição*. São Paulo: Boitempo Editorial/ Editora da UNICAMP, 2002. 1.104 p.

_____. *O século XXI : socialismo ou barbárie ?* São Paulo : Boitempo Editora, 2003. 120 p.

_____. *O desafio e o fardo do tempo histórico*. São Paulo : Boitempo Editora, 2007. 400 p.

MORO Domenico. *La crise du capitalisme et Marx : abrégé du Capital rapporté au XXI^e siècle*. Paris : Éditions Delga, 2009. 296 p.

NAVILLE Pierre. Vers l'automatisme social. *Revue française de Sociologie*, 1960, v. I, n^o 3, pp. 275-285. [réf. du 10 mai 2017]. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1960_num_1_3_1022

_____. *Vers l'automatisme social ? Machines, informatique, autonomie et liberté*. Paris : Éditions Syllepse, 2016. 332 p. (Collection Mille marxismes).

NEGRI Antonio, COCCO Giuseppe. *GlobAL. Luttés et biopouvoir à l'heure de la mondialisation : le cas exemplaire de l'Amérique Latine*. Paris : Éditions Amsterdam, 2007. 217 p.

NEGRI Antonio. *La classe ouvrière contre l'État*. Paris : Éditions Galilée, 1978. 318 p.

_____. *Marx au-delà de Marx : cahiers de travail sur les « Grundrisse »*. Paris : Christian Bourgois Éditeur, 1979. 238 p.

_____. *Spinoza subversif : Variations (In)Actuelles*. Paris : Éditions Kimé, 1994. 140 p.

_____. *Orologi del capitale e liberazione comunista. La costituzione del tempo. Prolegomeni*. Roma : Manifesto Libri, 1997a. 182 p.

_____. *Le pouvoir constituant : essai sur les alternatives de la modernité*. Paris : PUF, 1997. 448 p.

_____. *L'anomalie sauvage : Puissance et pouvoir chez Spinoza*. Paris : PUF ; Éditions Amsterdam, 1982 ; 2007. 352 p. / 343 p.

_____. Ainsi commença la chute de l'Empire. *Multitudes revue politique, artistique, philosophique* [en ligne]. 2001a, n° 7, pp. 17-26. Disponible sur : <http://multitudes.samizdat.net/Ainsi-commenca-la-chute-de-l>

_____. L'Empire, stade suprême de l'impérialisme. *Le Monde Diplomatique* [en ligne]. 2001b [réf. du 10 mars 2011]. Disponible sur : <http://www.monde-diplomatique.fr/2001/01/NEGRI/14678>

_____. Ruptures dans l'Empire, puissance de l'exode [en ligne]. Propos recueillis par Giuseppe Cocco et Maurizio Lazzarato. *Revue Multitudes*, 2001c, n° 7, pp. 75-84.

_____. Pour une définition ontologique de la multitude. *Revue Multitudes* [en ligne]. 2002, n° 9 [réf. du 13 mars 2011], pp. 36-48.

_____. Spinoza : Une sociologie des affects. *Spinoza et les sciences sociales : De la puissance de la multitude à l'économie des affects* / dir. par Yves CITTON, Frédéric LORDON. Paris : Amsterdam, 2010a. 456 p.

_____. *Spinoza et nous*. Paris : Éditions Galilée, 2010b. 143 p.

NIELSBERG Jérôme-Alexandre (dir.). *Violences impériales et lutte des classes*. Paris : PUF, 2004. 332 p.

OLIVA Carlos ; AYERBE Luis F. (dir.). *Los Estados Unidos, América Latina y el Caribe : los otros senderos del ALCA*. La Habana/São Paulo : Cultura Académica Editora/ UNESP, 2006. 232 p.

OLLMAN Bertell. *La dialectique mise en œuvre : le processus d'abstraction dans la méthode de Marx*. Paris : Éditions Syllepse, 2005. 140 p.

ORLÉAN André. *Le pouvoir de la finance*. Paris : Éditions Odile Jacob, 1999. 276 p.

PANITCH Leo, GINDIN Sam. As finanças e o Império estadunidense. *Socialist register : o Império reloaded* / Leo PANITCH, Colin LEYS. Buenos Aires : CLACSO, 2006. pp. 65-104.

PAULRÉ Bernard. Le capitalisme cognitif : un nouveau programme de recherche. *Vers un capitalisme cognitif : entre mutations du travail et territoires* / Christian AZAÏS, Antonella CORSANI, Patrick DIEUAIDE (eds.). Paris : L'Harmattan, 2001. pp. 7-21. (Collection Logiques Sociales).

PIJL, Kees van der. *Transnational classes and international relations*. London/New York : Routledge, 1998. 192 p. (The RIPE Series in Global Political Economy).

PIKETTY Thomas. *Le Capital au XXI^e siècle*. Paris : Le Seuil, 2013. 976 p. (Collection Les Livres du nouveau monde).

PLEYERS Geoffrey. *Forums Sociaux Mondiaux et défis de l'altermondialisme : de Porto Alegre à Nairobi*. Louvain-la-Neuve : Academia Brylant, 2007. 210 p. (Collection Pixels 2).

_____. Brève histoire du mouvement altermondialiste. *La Vie des idées* [en ligne]. 29 mars 2013 [réf. du 19 mars 2014]. Disponible sur : <http://www.laviedesidees.fr/Breve-histoire-du-mouvement.html>

POCHMANN Márcio. Impasse político brasileiro. *Brasil, sociedade em movimento / Pedro de SOUZA* (org.) São Paulo : Paz e Terra, 2015. pp. 49-56.

POLANYI Karl. *La grande transformation : aux origines politiques et économiques de notre temps*. Paris : Éditions Gallimard, 1983. 424 p. (Collection Bibliothèque des Sciences Humaines).

PORTA Donatella Della. L'altermondialisme et la recherche sur les mouvements sociaux. Quelques réflexions [en ligne]. *Cultures & Conflits*, n° 70, 2008 [réf. du 28 mars 2014], pp. 13-31. Disponible sur : <http://conflits.revues.org/12293>

RANCIÈRE Jacques. *Peuple ou multitudes ?* [en ligne]. *Multitudes*, n° 9, mai-juin 2002 [réf. du 11 octobre 2012]. Disponible sur : <http://www.multitudes.net/Peuple-ou-multitudes/>

_____. *Le spectateur émancipé*. Paris : La Fabrique Éditions, 2008. 152 p.

REVEL Judith, NEGRI Antonio. Inventer le commun des hommes. *Revue Multitudes* [en ligne]. 2007, n° 31 [réf. du 5 avril 2011], pp. 5-10. Disponible sur : www.cairn.info/revue-multitudes-2007-4-page-5.htm

REVELLI Marco. *Le due destre: le derive politiche del postfordismo*. Torino : Bollati Boringhieri, 1996. 256 p.

REYNO Jaime Estay (dir.). *La economía mundial y América Latina : tendencias, problemas y desafíos*. Buenos Aires : CLACSO, 2005. 416 p.

RICHTA Radovan. *La dialectique de l'homme et de son œuvre dans la civilisation moderne* [en ligne]. Mai 1969 [réf. du 09 mai 2017]. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1969_num_13_1_1228

SALAMA Pierre. Abertura e pobreza: qual abertura? *Revista de Políticas Públicas*, 2005, v. 9, n° 1, pp. 189-216.

SANTOS Boaventura de Sousa, MENESES Maria Paula (org.). *Epistemologias do sul*. São Paulo: Cortez Editora, 2010. 637 p.

SANTOS Theotonio dos. (dir.). *Os impasses da globalização*. Rio de Janeiro/São Paulo : EdPUC/Loyola, 2003. 252 p.

_____. *Globalização e Regionalização*. Rio de Janeiro/São Paulo : EdPUC/Loyola, 2004. 334 p.

SARFATI Georges-Elia. Figures et ferveur de la multitude : la rhétorique muette de la démocratie. *Revue Controverses* [en ligne]. 2006, n° 1 [réf. du 3 mai 2011], pp. 40-57. Disponible sur : http://www.controverses.fr/pdf/n1/ferveur_multitude.pdf

SASSEN Saskia. *Critique de l'État : territoire, autorité et droits de l'époque médiévale à nous jours*. Paris : Demopolis / Le Monde Diplomatique, 2009. 480 p.

SEGRERA, Francisco López. *Los Retos de la Globalización*. Caracas : UNESCO/CRESALC, 1998. 2 tomes. 896 p.

SEOANE José, TADDEI Emilio (comp.). *Resistencias Mundiales. De Seattle a Porto Alegre*. Buenos Aires : CLACSO, 2001. 208 p.

SERFATI Claude. *Le militaire, une catégorie nécessaire à l'analyse du mode de développement du capitalisme contemporain* [en ligne]. Forum de la Régulation, octobre 2001 [réf. du 02 mai 2015]. Disponible sur : http://webcom.upmf-grenoble.fr/regulation/Forum/Forum_2001/Forumpdf/SERFATI_Claude.pdf

_____. Économies de guerre et ressources naturelles : les visages de la mondialisation [en ligne]. *Annuaire suisse de politique de développement*, v. 25, n° 2, pp. 107-126, 2006 [réf. du 14 mai 2015]. Disponible sur : <http://aspd.revues.org/258>

_____. The new configuration of the capitalist class. *Socialist Register 2014 : Registering Class* / ed. par Leo PANITCH, Greg ALBO, Vivek CHIBBER. UK/USA/Canada : The Merlin Press, Monthly Review Press, Fernwood Publishing, 2014.

_____. « Vive le Rafale, vive la République, et vive la France » : retour sur la place du militaire en France [en ligne]. *À l'encontre. La Brèche*, 7 juil. 2015 [réf. du 28 nov. 2015]. Disponible sur : <http://alencontre.org/europe/france/vive-le-rafale-vive-la-republique-et-vive-la-france-1-retour-sur-la-place-du-militaire-en-france-i.html>

SÈVE Lucien. *Une introduction à la philosophie marxiste : suivie d'un vocabulaire philosophique*. 2^e. éd. Paris : Éditions Sociales, 1980. 718 p. (Collection Terrains).

_____. *Structuralisme et dialectique*. Paris : Éditions Sociales/Messidor, 1984. 271 p. (Collection Essentiel).

SÉVÉRAC Pascal. *Éthique : appendice à la première partie Spinoza*. Paris : Ellipses, 1999. 64 p. (Collection Philo – textes).

_____. *Spinoza : union et désunion*. Paris : Librairie Philosophique J. Vrin, 2011. 272 p. (Collection Bibliothèque des Philosophes).

SINGER André. Quatro notas sobre as classes sociais nos dez anos do lulismo [en ligne]. *Classes ? Que classes ? Ciclo de debates sobre classes sociais* / éd. par Fundação PERSEU ABRAMO, Fundação FRIEDRICH EBERT. São Paulo : 2013. 224 p. [réf. du 14 oct. 2015]. Disponible sur : <http://www.fpabramo.org.br/ciclosfpa/wp-content/uploads/2014/02/Classes-sociais-Final-ALTA-2dez2013.pdf>

SPINOZA Baruch de. *Œuvres I : Court traité / Traité de la réforme de l'entendement / Principes de philosophie de Descartes / Pensées métaphysiques*. Paris : GF-Flammarion, 1964. 446 p.

_____. *Traité théologico-politique*. Paris : GF-Flammarion, 1965. 382 p.

_____. *Éthique*. Présenté, traduit et commenté par Bernard Pautrat. Paris : Éditions du Seuil, 1999. 704 p. (Collection Points).

_____. *Traité politique / Lettres*. Paris : GF-Flammarion, 2007. 382 p.

SPIVAK Gayatri C. *Pode o subalterno falar ?* Belo Horizonte: Editora UFMG, 2010. 133 p.

SILVER Beverly. *O refazer-se da classe trabalhadora global*. Blog da Boitempo. 27 juillet 2016 [réf. du 30 juil. 2016]. Disponible sur : <https://blogdaboitempo.com.br/2016/07/27/o-refazer-se-da-classe-trabalhadora-global/>

TANURO Daniel. *L'impossible capitalisme vert*. Paris : La Découverte, 2012. 232 p. (Collection La Découverte Poche).

TERTRE Christian du. Une approche sectorielle du travail / dir. par Robert BOYER, Yves SAILLARD. *Théorie de la régulation : l'état des savoirs*. Paris : La Découverte, 2002. pp. 323-331.

TERTULIAN Nicolas. Préface. *Ontologie de l'être social : le travail, la reproduction* / Georges LUKÁCS. Paris : Éditions Delga, 2011. pp. 5-49.

TIBLE Jean F. G. A imaginação política crítica entre Estado e movimento [en ligne]. *Revista de Estudos Internacionais*, João Pessoa, v. 2, pp. 6-30, 2011. Disponible sur : www.revistadeestudosinternacionais.com/uepb/index.php/.../pdf

TOSEL André. *Du matérialisme de Spinoza*. Paris : Éditions Kimé, 1994. 220 p.

_____. *Spinoza et Marx, la révolution philosophique et scientifique* [en ligne]. 2008 [réf. du 20 mai 2017]. Disponible sur : <http://michelpeyret.canalblog.com/archives/2015/08/23/32522706.html>

_____. Cinquante thèses sur la mondialisation capitaliste et sur un communisme possible [en ligne]. ca. 2009 [réf. du 03 avril 2014]. Disponible sur : http://www.marxau21.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=150:a-tosel-cinquante-theses-sur-la-mondialisation-capitaliste-et-sur-un-communisme-possible&catid=49:tosel-andre&Itemid=68

TRIGANO Shmuel. Comment aborder la notion d' « esprit des lumières » ? *L'esprit perdu des lumières est-il perdu ?* / dir. par Nicolas WEILL Nicolas. Rennes : PUR, 2007. 292 p.

TROTSKY Léon. *Histoire de la révolution russe*. Paris : Éditions du Seuil, 1950. 1. La Révolution de Février. 512 p. (Collection Points).

VADÉE Michel. *Marx penseur du possible*. Paris : L'Harmattan, 1998. 561 p. (Collection Ouverture philosophique). Disponible sur : <https://es.scribd.com/doc/83284208/Michel-Vadee-Marx-penseur-du-possible>

VAKALOULIS Michel, VINCENT Jean-Marie, ZARKA Pierre. *Vers un nouvel anticapitalisme : pour une politique d'émancipation*. Paris : Éditions du Félin, 2003. 188 p.

VARELA Nicolás G. Karl Marx, lector anómalo de Spinoza. *Cuaderno Spinoza / Karl Heinrich MARX*. Traducción, estudio preliminar y notas de Nicolás Gonzáles Varela. Barcelona : Montesinos, 2012. pp. 7-124.

VERGNE Francis. Pousser Negri au-delà de lui-même ? Du sujet en politique et des difficultés stratégiques qui persistent dans leur être. *Europe Solidaire sans frontières* [en ligne]. 2011 [réf. du 22 mars 2011]. Disponible sur : <http://www.europe-solidaire.org/spip.php?article7262>

VINCENT Jean-Marie. Marx au-delà des marxismes [1984]. *Marx... ou pas ? Réflexions sur un centenaire* / Jean-Marie BROHM, Henri LEFEBVRE, François CHÂTELET... Paris : Études et Documentation Internationales, 1986. pp. 37-54.

_____. *Critique du travail : le faire et l'agir*. Paris : PUF, 1987. 168 p.

_____. La légende du travail [en ligne]. *La liberté du travail* / coord. par Pierre COURTS-SALIES. Paris : Syllepse, 1995. Disponible sur : http://sd-1.archive-host.com/membres/up/4519779941507678/J-M_Vincent_-_La_legende_du_travail.pdf

_____. *La déstabilisation du travail*. Revue Futur Antérieur [en ligne]. N° 35-36, 1996 [réf. du 16 mai 2017]. Disponible sur : <http://www.multitudes.net/La-destabilisation-du-travail/>

_____. *Dépérissement de l'État et émancipation sociale*. Revue Contretemps, Logiques de guerre. Dossier Émancipation sociale, n° 3, février 2002, Paris : Textuel, pp. 94-104.

_____. *Le trotskysme dans l'histoire*. Critique Communiste, 2004, n° 172, pp. 48-64.

WALLERSTEIN Immanuel. *Impenser la Science sociale : pour sortir du XIX^e siècle*. Paris : Presses Universitaires de France, 1995. 320 p.

_____. O que significa hoje ser um movimento anti-sistêmico? *Pensamento crítico e movimentos sociais: diálogos para uma nova práxis*. / dir. par Roberto LEHER, Mariana SETÚBAL. São Paulo : Cortez Editora, 2005. pp. 263-276.

ŽIŽEK Slavoj. *Um empreendimento pré-marxista* [en ligne]. Septembre 2000 [réf. du 25 janv. 2014]. Disponible sur : <http://zizek.weebly.com/texto-006.html>

Sur le mouvement altermondialiste

AGUITON Christophe. *L'Internationale sans nom des résistances*. Contre Temps, n° 2, sept. 2001, pp. 23-34. Paris : Textuel.

ANDERSSON Nils. Introduction : La raison, ou la barbarie et le chaos. *Une autre ONU pour un autre monde* / Collectif UNE AUTRE ONU POUR UN AUTRE MONDE. Bruxelles : Éditions Tribord, 2010. pp. 15-26.

BESANCENOT Olivier. *La conjuration des inégaux : la lutte des classes au XXI^e siècle*. Paris : Cherche-Midi, 2014. 154 p.

CAMERON Ronald. Le Forum en débats. *Altermondialisme 2.0 : Bulletin de liaison du réseau Intercoll*. 2016 [réf. du 25 nov. 2016].

CASSEN Bernard. *Tout a commencé à Porto Alegre ... Milles forums sociaux !* Paris : Milles et Une Nuits, 2003. 224 p.

COUTROT Thomas. *Démocratie contre capitalisme*. Paris : La Dispute/SNÉDIT, 2005. 240 p.

DUFOUR Pascale. Les formes renouvelées de l'engagement militant. *Altermondialisme 2.0 : Bulletin de liaison du réseau Intercoll.* 2016 [réf. du 25 nov. 2016].

GAY Vincent. *Dossier Écosocialisme ou barbarie*. Critique communiste, n° 177, octobre 2005, pp. 88-89.

GRET Marion, SINTOMER Yves. *Porto Alegre. L'espoir d'une autre démocratie*. Paris : La Découverte et Syros, 2002. 135 p.

MASSIAH Gustave. *L'altermondialisme et la crise de la mondialisation* [en ligne]. ATTAC, 2008. [réf. du 9 mai 2011]. Disponible sur : <http://www.france.attac.org/archives/spip.php/www.attac.info/spip.php?article9287>

_____. *Une stratégie altermondialiste*. Paris : Éditions La Découverte, 2011. 324 p.

_____. *Les enjeux du forum social mondial de Tunis 2013* [en ligne]. Février 2013 [réf. du 14 juil. 2015]. Disponible sur : <http://www.forumsocial.info/spip.php?article223>

_____. *L'altermondialisme et les forums sociaux mondiaux*. *Altermondialisme 2.0 : Bulletin de liaison du réseau Intercoll.* 2016 [réf. du 20 nov. 2016].

MASSIAH Gustave, PÉRÉ-MARZANO Nathalie. *Les enjeux du Forum Social Mondial 2011 à Dakar* [en ligne]. CRID, déc. 2010 [réf. du 10 avril 2014]. Disponible sur : [http://www.crid.asso.fr/IMG/pdf/Les enjeux du FSM de Dakar- dec2010.pdf](http://www.crid.asso.fr/IMG/pdf/Les_enjeux_du_FSM_de_Dakar_dec2010.pdf)

MATTE Diane, GUAY Lorraine. *La marcha mundial de mujeres: por um mundo solidario e igualitario. Resistencias mundiales. De Seattle a Porto Alegre* / comp. par José SEOANE, Emilio TADDEI. Buenos Aires : CLACSO, 2001. pp. 169-177.

MESTRUM Francine. *An agenda for progressive political forces*. *Altermondialisme 2.0 : Bulletin de liaison du réseau Intercoll.* 2016 [réf. du 10 jan. 2017].

PESCHANSKI João A., MORAES Renato. *Os protestos de junho e a agenda propositiva: um argumento teórico*. *Revista Lutas Sociais*, v. 17, n° 31, jul./dez. 2013, pp. 111-124.

POLET François, DELCOURT Laurent, DUTERME Bernard. *Forces ou faiblesses du mouvement des mouvements ? Politique – revue de débats* [en ligne]. 2003 [réf. 23 juil. 2014]. Disponible sur : <https://mondediplo.com/IMG/rtf/Altermodialisme.rtf>

RODRÍGUEZ Pedro Santana. El Foro Social Mundial : expresión de los movimientos altermundialistas. *Reinventar la izquierda en el siglo XXI : hacia un dialogo norte-sur* / coord. par José Luis CORAGGIO, Jean-Louis LAVILLE. Buenos Aires : Los Polvorines / Universidad Nacional de General Sarmiento, 2014. P. 267-280. Disponible sur : <http://biblioteca.clacso.edu.ar/clacso/se/20140918020441/ReinventarLalzquierda.pdf>

SANTOS Boaventura de Sousa. *Um Fórum para durar* [en ligne]. Carta Maior, Février 2002 [réf. du 11 mai 2011]. Disponible sur : <http://cartamaior.com.br/?/Coluna/Um-Forum-para-durar/19408>

_____. *O Fórum Social Mundial : manual de uso* [en ligne]. Madison, déc. 2004. Disponible sur : <http://www.ces.uc.pt/bss/documentos/fsm.pdf>

_____. *O futuro do Fórum Social Mundial: O trabalho da tradução*. Fórum Social Mundial [en ligne]. 2005a [réf. du 12 mai 2011]. Disponible sur : http://www.forumsocialmundial.org.br/noticias_textos.php?cd_news=52

_____. A crítica da governação neoliberal: O Fórum Social Mundial como política e legalidade cosmopolita subalterna [em ligne]. *Revista Crítica de Ciências Sociais*, nº 72, 2005b, pp. 7-44. Disponible sur : http://www.boaventuradesousasantos.pt/media/pdfs/governacao_neoliberal_RCCS7_2.PDF

_____. *A esquerda no século XXI : as lições do Fórum Social Mundial*. Coimbra : Centro de Estudos Sociais, 2008 [en ligne]. 2008 [réf. du 12 mai 2011]. Disponible sur : <http://www.ces.uc.pt/publicacoes/oficina/ficheiros/298.pdf>

SOLÓN Pablo. Todo nace, crece y muere. *Altermondialisme 2.0 : Bulletin de liaison du réseau Intercoll.* 2016 [réf. du 10 jan. 2017]

TOUSSAINT Éric. *Pays en développement : vers une nouvelle crise de la dette* [en ligne]. Paris, 7 août 2009 [réf. du 08 juin 2014]. Disponible sur : <http://www.npa2009.org/content/pays-en-d%C3%A9veloppement-vers-une-nouvelle-crise-de-la-dette-par-%C3%A9ric-toussaint>

ZAFARI Sophie. *Femmes en marche*. Contre Temps, nº 2, sept. 2001, pp. 35-38. Paris : Textuel.

Organisations de l'altermondialisme et Forums sociaux mondiaux

AMARAL Márcio, CORRÊA Ana Maria dos S. *Acampamento intercontinental da juventude do Fórum Social Mundial Porto Alegre*. [S.l. : s.n.], 2007. 44 p.

ATTAC. *L'Empire de la guerre permanente*. Paris : Mille et une nuits / Fayard, 2004.

ATTAC, COPERNIC La fondation. *Que faire de l'Europe : désobéir pour reconstruire*. Lonrai : Les Liens qui Libèrent, 2014. 176 p.

CARTA MAIOR – O portal da esquerda. *FSM 2009 teve cerca de 150 mil participantes* [en ligne]. 02 février 2009 [réf. du 26 juillet 2014]. Disponible sur : <http://www.cartamaior.com.br/?/Editoria/Movimentos-Sociais/FSM-2009-teve-cerca-de-150-mil-participantes%0D%0A/2/14860>

CRID – CENTRE DE RECHERCHE ET D'INFORMATION POUR LE DÉVELOPPEMENT. *Le Forum social mondial : des principes, un cadre, un processus* [en ligne]. Nov. 2002 [réf. du 03 avril 2014]. Disponible sur : http://www.crid.asso.fr/IMG/pdf/cahier13_fsm_cadres.pdf

EZLN – Ejército Zapatista de Liberación Nacional. *Sobre el EZLN y las condiciones para el dialogo* [en ligne]. 06 jan. 1994 [réf. du 05 sept. 2014]. Disponible sur : <http://enlacezapatista.ezln.org.mx/1994/01/06/sobre-el-ezln-y-las-condiciones-para-el-dialogo/>

FSM – FÓRUM SOCIAL MUNDIAL. *Carta de Princípios do Fórum Social Mundial* [en ligne]. 2001 [réf. du 10 mars 2011]. Disponible sur : http://www.forumsocialmundial.org.br/main.php?id_menu=4&cd_language=1

_____. *CI – Caráter, responsabilidade, composição e funcionamento* [en ligne]. Août, 2002a [réf. du 08 mars 2014]. Disponible sur : http://www.forumsocialmundial.org.br/main.php?id_menu=3_2_2_1&cd_language=1

_____. *Porto Alegre convoca para as mobilizações – Memória FSM 2001*. 2002b [réf. du 13 juillet 2014]. Disponible sur : <http://www.forumsocialmundial.org.br/dinamic.php?pagina=movsoc2001>

_____. *Histórico do processo FSM* [en ligne]. Octobre, 2007 [réf. du 19 mars 2014]. Disponible sur : http://www.forumsocialmundial.org.br/main.php?id_menu=2&cd_language=1

_____. *Défis géopolitiques et économiques à la lumière des révolutions arabes* [en ligne]. Tunis, jan. 2015 [réf. du 14 août 2015]. Disponible sur : <https://fsm2015.org/news/2015/02/25/defis-geopolitiques-et-economiques-la-lumiere-des-revolutions-arabes>

_____. *FSM Montréal 2016* [en ligne]. Montréal, 2016 [réf. du 10 déc. 2016]. Disponible sur : <https://fsm2016.org/>

_____. *Axes thématiques 2016* [en ligne]. Montréal, 26 fév. 2016 [réf. du 10 déc. 2016]. Disponible sur : <https://fsm2016.org/sinformer/axes-thematiques-2016/>

_____. *Charte constitutive du Fórum Social Mundial à Montréal em 2016*. Montréal, 14 mars 2015 [réf. du 28 jan. 2017]. Disponible sur : <https://fsm2016.org/wp-content/uploads/2015/11/Charte-du-FSM-2016.pdf>

FSM TEMÁTICO PORTO ALEGRE. *História do Fórum* [en ligne]. Porto Alegre, 2012 [réf. du 24 février 2014]. Disponible sur : http://fsmpoa.com.br/default.php?p_secao=12

FUENTES-NIEVA Ricardo, GALASSO Nick. *En finir avec les inégalités extrêmes : confiscation politique et inégalités économiques* [en ligne]. Oxfam Grande Bretagne, 20 janvier 2014 [réf. du 13 mars 2014]. Disponible sur : <http://www.oxfam.org/sites/www.oxfam.org/files/bp-working-for-few-political-capture-inequality-200114-fr.pdf>

FPA – FUNDAÇÃO PERSEU ABRAMO. *Densidade sindical e recomposição da classe trabalhadora no Brasil* [en ligne]. São Paulo, juillet 2013 [réf. du 22 mars 2014]. Disponible sur : http://novo.fpabramo.org.br/sites/default/files/fpa_comunica_3.pdf

IBASE – INSTITUTO BRASILEIRO DE ANÁLISES SOCIAIS E ECONÔMICAS. *Raix da participação no Fórum 2005: elementos para o debate* [en ligne]. Rio de Janeiro, novembro 2005 [réf. du 13 mars 2015]. Disponible sur : <http://ibase.br/pt/midiateca/publicacoes/publicacoes/>

_____. *Olhares e reflexões: bases para a construção de uma agenda pós-neoliberal* [en ligne]. Rio de Janeiro, 2006 [réf. du 02 mai 2014]. Disponible sur : <http://www.ibase.br/pt/wp-content/uploads/2011/06/fsm-agenda-p%C3%B3s-neoliberal.pdf>

_____. *Fórum Social Mundial 2009. Relatório de pesquisa sobre os participantes* [en ligne]. Rio de Janeiro, 2009 [réf. du 10 mars 2015]. Disponible sur : <http://ibase.br/pt/midiateca/publicacoes/publicacoes/>

Mémoires et Thèses

FARIAS, Flávio Bezerra de. *L'État et le processus de socialisation capitaliste au Brésil*. 707 p. Thèse d'État : Sciences Économiques : Université Paris 13 : 1988.

LOUIS-JUSTE Jean-Anil. *Internacional Comunitária : ONGs chamadas alternativas e Projeto de livre individualidade. Crítica à parceria enquanto forma de solidariedade de espetáculo no desenvolvimento de comunidade no Haiti*. 353 p. Thèse : Serviço Social : Universidade Federal do Pernambuco : 2007.

PFRIMER Matheus Hoffmann. *A guerra da água em Cochabamba, Bolívia: desmistificando os conflitos por água à luz da geopolítica*. 409 p. Thèse : Géographie Humana : Universidade de São Paulo : 2009.

RIBEIRO. Bernardo Bianchi Barata. *Le fil rouge de la transformation : Marx et Spinoza*. 228 p. Thèse : Philosophie : Universidade do Estado do Rio de Janeiro : Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne : 2005.

SOUSA Nara Soares. *A mundialização do capital e a superpoluição relativa : uma análise sobre a reestruturação da força de trabalho nos países da OCDE, no período de 2000 a 2010*. 106 p. Mémoire recherche : Políticas Públicas : Universidade Federal do Maranhão : 2012.

TEIXEIRA Juliana C. M. *La genèse et la puissance de la multitude : pour la critique de l'altermondialisme chez Negri*. 85 p. Mémoire recherche : Sociologie / Économie et Société : Université Paris X : 2011.

TIBLE Jean F. G. *Marx e América Indígena: diálogo a partir dos conceitos de abolição e recusa do Estado*. 221 p. Thèse : Sociologia : Universidade Estadual de Campinas : 2012.

Documents des organismes

BM – BANQUE MONDIALE. *Données – pauvreté* [Ressource électronique]. 2011. [réf. du 02 sept. 2014]. Disponible sur : <http://donnees.banquemondiale.org/theme/pauvrete>

BIT – BUREAU INTERNATIONAL DU TRAVAIL. *Mesurer l'informalité : manuel statistique sur le secteur informel et l'emploi informel* [Ressource électronique]. Genève : BIT, 2013. 382 p. [réf. du 22 juil. 2014]. Disponible sur : http://www.ilo.org/wcmsp5/groups/public/---dgreports/---dcomm/---publ/documents/publication/wcms_222982.pdf

BRASIL – Portal Brasil. *AGU confirma nome da Zara na lista suja do trabalho escravo* [en ligne]. Brasília, 17 avril 2014 [réf. du 27 mai 2014]. Disponible sur : <http://www.brasil.gov.br/cidadania-e-justica/2014/04/agu-confirma-nome-da-zara-na-lista-suja-do-trabalho-escravo>

CSI – Confédération syndicale internationale. *Rapport sur l'écart salariale entre hommes et femmes*. London, fév. 2008 [réf. du 10 juil. 2017]. Disponible sur : https://www.ituc-csi.org/IMG/pdf/GAP_FR.pdf

_____. *Parvenir à l'égalité de genre : un manuel syndical*. Jan. 2008 [réf. du 10 juil. 2017]. Disponible sur : https://www.ituc-csi.org/IMG/pdf/manuel_FROK.pdf

_____. *Présence syndicale à la 21^e Conférence des parties de la Convention-cadre des Nations Unies sur les changements climatiques, Paris (France) 30 novembre – 11 décembre 2015* [réf. du 10 juil. 2017]. Disponible sur : https://www.ituc-csi.org/IMG/pdf/francais-cop21_parisreport_ituc_final.pdf

EUROSTAT – L'OFFICE STATISTIQUE DE L'UNION EUROPÉENNE. *Les salaires et le coût de la main-d'œuvre* [Ressource électronique]. Mars 2015 [réf. du 05 juil. 2015]. Disponible sur : http://ec.europa.eu/eurostat/statistics-explained/index.php/Wages_and_labour_costs/fr

ILO – INTERNATIONAL OF LABOUR ORGANISATION. *Résolution concernant les statistiques de la population active, de l'emploi, du chômage et du sous-emploi* [Ressource électronique]. Octobre 1982 [réf. du 31 mars 2014]. Disponible sur : http://www.ilo.org/wcmsp5/groups/public/---dgreports/---stat/documents/normativeinstrument/wcms_087482.pdf

_____. *Global Employment Trends 2014: Risk of a jobless recovery?* [Ressource électronique]. Genève : ILO, 2014 [réf. du 08 mars 2014]. Disponible sur : http://www.ilo.org/wcmsp5/groups/public/---dgreports/---dcomm/---publ/documents/publication/wcms_233953.pdf

ITAMARATY – MINISTÉRIO DAS RELAÇÕES EXTERIORES (BRASIL). *BRICS: Brasil, Rússia, Índia, China e África do Sul* [Ressource électronique]. Brasília, 2014 [réf. du 26 févr. 2014]. Disponible sur : <http://www.itamaraty.gov.br/temas/mecanismos-inter-regionais/agrupamento-brics>

ITU – INTERNATIONAL TELECOMMUNICATION UNION. *Mesuring the Information Society* [Ressource électronique]. Genève, 2013 [réf. du 20 juil. 2014]. Disponible sur : http://www.itu.int/en/ITU-D/Statistics/Documents/publications/mis2013/MIS2013_without_Annex_4.pdf

KOLÉDA Gilles (dir.). *Faiblesses et atouts de la France dans la zone euro : le défi de la reconvergence* [Ressource électronique]. Paris : Coe-Rexecode, mars 2012 [réf. du 11 mars 2014]. Disponible sur : <http://www.coe-rexecode.fr/public/Analyses-et-previsions/Etudes-Notes-publiques/Faiblesses-et-atouts-de-la-France-dans-la-zone-euro-le-defi-de-la-reconvergence>

MAUBOUSSIN Michael J., CALLAHAN Dan, MAJD Darius. *Capital Allocation: evidence, analytical methods, and assessment guidance*. *Credit Suisse*, oct. 2016 [réf. du 02 avril 2017]. Disponible sur : https://doc.research-and-analytics.csfb.com/docView?language=ENG&format=PDF&sourceid=em&document_id=1066007811&serialid=yKerDV9IV5IbOxhMTMaFhAZ9MZ8nqrqd4M0N8V3Gv9c%3D

OCDE – ORGANISATION DE COOPÉRATION ET DE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUES. *OECD Statistiques : marché du travail* [Ressource électronique]. 2011 [réf. du 23 août 2015]. Disponible sur : <http://stats.oecd.org/index.aspx>

_____. *Perspectives du développement mondial 2014 : accroître la productivité pour relever le défi du revenu intermédiaire* [Ressource électronique]. Avril 2015 [réf. du 02 juin 2015]. Disponible sur : http://www.oecd-ilibrary.org/fr/development/perspectives-du-developpement-mondial_22224491

_____. *Perspectives des migrations internationales 2015* [Ressource électronique]. Paris : Éditions OCDE, 2015 [réf. du 24 sept. 2015]. Disponible sur : http://dx.doi.org/10.1787/migr_outlook-2015-fr

_____. *Panorama de la société 2016 : les indicateurs sociaux de l'OCDE*. [Ressource électronique]. Paris : Éditions OCDE, 2017 [réf. du 03 avril 2017]. Disponible sur : <http://www.oecd-ilibrary.org/docserver/download/8116132e.pdf?expires=1491443742&id=id&accname=quest&checksum=6F2B5D55E2E63A3BDAE86A85E528B98C>

OIT – ORGANISATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL. *Résolution concernant les statistiques de la population active, de l'emploi, du chômage et de sous-emploi, adoptée par la treizième Conférence internationale des...* [Ressource électronique]. 1982. Disponible sur : http://www.ilo.org/wcmsp5/groups/public/---dgreports/---stat/documents/normativeinstrument/wcms_087482.pdf

_____. *Les écarts de salaires dans le monde freinent l'économie mondiale* [en ligne]. 21 mai 2015a [réf. du 04 oct. 2015]. Disponible sur : http://www.ilo.org/global/about-the-ilo/multimedia/video/video-interviews/WCMS_370202/lang--fr/index.htm

_____. *Emploi et questions sociales dans le monde : des modalités d'emploi en pleine mutation – résumé* [en ligne]. 2015b [réf. du 02 août 2015]. Disponible sur : http://www.ilo.org/wcmsp5/groups/public/---dgreports/---dcomm/---publ/documents/publication/wcms_368645.pdf

OMC – ORGANISATION MONDIALE DU COMMERCE. *Rapport sur le commerce mondial 2013* [en ligne]. 2013 [réf. du 28 mai 2015]. Disponible sur : https://www.wto.org/french/res_f/publications_f/wtr13_f.htm

ONU – ORGANISATION DES NATIONS UNIES. *Objectifs du Millénaire pour le développement : rapport 2015* [Ressource électronique]. New York, 2015 [réf. du 22 sept. 2015]. Disponible sur : http://www.undp.org/content/dam/undp/library/MDG/french/MDG-Report_2015_FR.pdf

Articles de presse

ERIBON Didier. La gauche contre elle-même. *Le Monde*, n° 21.558, 2014, p. 15.

Entretiens

AJALTOUNI Nayla. *Oui, on peut parler d'exploitation !* [en ligne]. Propos recueillis par Waad Bem Mabrouk, Tunis 28 mars 2013 [réf. du 13 sept. 2015]. Disponible sur : <http://blogs.mediapart.fr/edition/forum-social-mondial-2013/article/280313/oui-peut-parler-d-exploitation>

BENDASSOLLI Pedro F. Entrevista : Oded Grajew. *Revista GV-executivo*, 2005, vol. 4, n° 1, pp. 10-13.

BUFFET : 'There are lots of loose nukes around the world'. Entretien à Lou Dobbs CNN, U.S. édition. 19 juin 2005. [réf. du 07 février 2014]. Disponible sur : <http://edition.cnn.com/2005/US/05/10/buffett/>

« Entrevista a John Holloway y Toni Negri » par Vittorio SERGI, Marcello TARI. *Uninomade* [en ligne]. 2006 [réf. du 11 avril 2011]. Disponible sur : <http://encontrarte.aporrea.org/media/38/holloway%20negri.pdf>

Pequeños Saltamontes, Entrevista a Michael Hardt par Adrián CANGI. *Página 12* [en ligne]. 2 avril 2002 [réf. du 06 mars 2012]. Disponible sur : <http://www.pagina12.com.ar/diario/suplementos/libros/10-72-2002-04-02.html>

Reportages

ARTE. L'Europe en danger(s) ? Septembre 2015. 1 carte, colorée [réf. du 30 sept. 2015]. Disponible sur : <http://ddc.arte.tv/nos-cartes/l-europe-en-danger-s>

BLANCHETTE-PELLETIER Daniel. Plus de 200 demandes de visas refusées ou bloquées pour le Forum social mondial. *Radio-Canada* [en ligne], 05 août 2016 [réf. du 06 janvier 2017]. Disponible sur : <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/796439/visa-refusees-bloquees-participants-forum-social-mondial-montreal>

DOSSIER LE DÉCLIN DE L'EUROPE. *Revue Philosophie magazine*, 2010, n° 42, pp. 36-57.

UKRAINE : OBAMA RÉPLIQUE À LA RUSSIE, APPELLE LES EUROPÉENS À SE MOBILISER par Jean-Luc BARDET, Tangi QUEMENER. *Le Courier International* [en ligne], 26 mars 2014 [réf. du 01 avril 2014]. Disponible sur : <http://www.courrierinternational.com/depeche/newsmlmmd.urn.newsml.afp.com.20140326.94d0e4da.ab22.41c4.8971.2744608a77fa.xml>

RESUMO EXPANDIDO

A MULTIDÃO E O PROLETARIADO A PARTIR DOS FÓRUNS SOCIAIS MUNDIAIS DE 2001 A 2016:

Elaboração, atualização e antecipações de utopia

Essa tese retoma parte das discussões apresentadas na dissertação de mestrado em Sociologia realizado no ano universitário 2010-2011, e apresentada à Unidade de formação e pesquisa em Ciências Sociais e Administração da *Universidade Paris Ouest Nanterre La Défense*.

Plano de exposição da tese

Nesse trabalho, trata-se de analisar tanto o alcance teórico da abordagem própria ao paradigma pós-moderno da *multidão versus* o Império (HARDT, NEGRI, 2000; 2004), quanto a sua pertinência para se pensar a originalidade do movimento altermundialista na era da globalização neoliberal. Numa perspectiva crítica, compreende-se a necessidade de revisar esse quadro conceitual negrista enquanto meio ou instrumento intelectual para a compreensão e a indispensável análise crítica do real, sabendo que “a crítica (mais ou menos radical) da sociedade, não basta para produzir um novo conceito” (LEFEBVRE, 2002, p. 47). Geralmente, esse tipo de abordagem, “pretendendo-se radical ao denunciar a sociedade burguesa e o neocapitalismo, engrossa traços odiosos e mascara o conjunto nos detalhes” (ibidem). A primazia do experimento do mundo real torna-se então decisiva diante as elaborações puramente ideais.

A epistemologia negrista não seria ela reducionista? Estaríamos diante a “manifestação do trabalho vivo da multidão em vias que conquistar a emancipação dos atores” como pretendem certos programas altermundialistas? Em que o altermundialismo é a expressão de um movimento que conduzirá a humanidade ao comunismo? Com efeito, tratam-se de fenômenos novos que abrem a via para a produção de métodos e para a elaboração de amplas pesquisas, sob a impulsão de

um autor como Negri que pretende “ser um pensador do novo” (CINGOLANI, 2006, p. 41). Admitimos com Löwy (2008, p. 32) que

o movimento altermundialista é sem dúvida o fenômeno mais importante de resistência antissistêmica do início do século XX. Esta vasta nebulosa, esta espécie de “movimento dos movimentos”, que se manifesta de forma visível por ocasião dos Fóruns Sociais – regionais ou mundiais – e das grandes manifestações de protesto – contra a OMC, o G8 ou a guerra no Iraque – não corresponde às formas habituais da ação social ou política.

Entre essas novas formas, o Fórum Social Mundial tornou-se o mais expressivo dentre outros do movimento altermundialista. Entretanto, é preciso sublinhar que esse “movimento altermundialista não se resume aos fóruns sociais mundiais, mas estes processos ocupam um lugar particular” ao longo dos primeiros anos do século XXI. (MASSIAH, 2009, p. 1).

Nesse quadro conjuntural complexo, pretende-se estudar um fragmento desse fenômeno atual, mas particularmente importante, através de dois tipos de abordagem: de um lado, a relação heurística do conceito de multidão de acordo com a perspectiva analítica dos negristas; do outro, a categoria marxiana e marxista do proletariado; e finalmente, o alcance desses dois quadros teóricos face a determinados aspectos sociais e políticos do movimento contemporâneo altermundialista que em suma, traz a marca de um espírito anticapitalista.

Da leitura atenta de materiais diversos, resumimos os grandes domínios: do movimento dos sem-terra aos urbanos pela igualdade, das mulheres pelos direitos da pessoa, bem como dos que se posicionam pela reafirmação do elo indispensável à humanidade entre o social e o ecológico. Buscou-se compreender essas perspectivas estratégicas para em seguida se pensar a dinâmica teórica em torno desses sujeitos em movimento por outro formato de globalização.

Assim, a ideia diretriz que guiou as investigações apresentadas nessa tese consiste em afirmar que os projetos utópicos de uma transformação global, altermundialistas ou anticapitalistas, que se esboçam com o aprofundamento da globalização neoliberal, notadamente após a mais recente crise financeira do sistema capitalista mundializado, coloca em causa o uso da concepção ideada da “*multidão*” tal que ela foi reformulada pelos negristas. Em contrapartida, reafirmou-se

a pertinência da “categoria-figura” marxiana do “*proletariado*”, enquanto expressiva de um ser social e histórico explorado, dominado e humilhado, quer seja, oprimido. Estas são condições que asseguram o sentido amplo e profundo da figura do proletariado e mesmo a persistência da luta de classes na contemporaneidade, ao contrário da ideologia estruturalista e, ou pós-moderna.

Para tanto, essa tese que trata em suma sobre a atualidade da categoria-figura *proletariado* em detrimento da conceituação negrista da imagem da *multidão*, será apresentada em quatro grandes partes. Na primeira parte, sobre o fenômeno altermundialista face ao capitalismo globalizado, propõe-se uma caracterização do movimento altermundialista como reação antissistêmica diante as primeiras ofensivas neoliberais no quadro conjuntural da globalização financeira. Corresponde também uma caracterização das experiências diversas que se opõem ao fenômeno da globalização capitalista tal que ela é realizada hoje pelas instâncias do imperialismo global com vistas à expansão dos mercados, pela deslocalização e desindustrialização e, sobretudo, pela primazia do *capital-propriedade* em relação ao *capital-função*, de mesmo, que se opõem à opressão de classe, no sentido marxiano do termo. Em termos gerais e dialéticos, situou-se o objeto desse estudo no seio do movimento da história, numa situação historicamente temporal e espacial determinada.

A primeira parte dessa tese apresenta dois capítulos para abordar primeiramente, a grande transformação social e histórica do momento da passagem do fordismo ao pós-fordismo por meio de uma análise que traz a marca da crise da sociedade salarial fordista, para em seguida tratar a configuração do pós-fordismo, com destaque para algumas nuances da globalização. No capítulo seguinte, apresenta-se a partir de uma revisão de publicações diversas, os elementos atinentes ao movimento altermundialista, um movimento antissistêmico que emerge com o processo de globalização neoliberal na fase da financeirização.

Para a apresentação do movimento anti/altermundialista, reconstrói-se a genealogia dessa vaga, certos de que não existe consenso (pelo menos no plano teórico) sobre esse sujeito. Depois, trata-se a experiência singular dos fóruns sociais mundiais desde a sua primeira edição em 2001 no Brasil até o último encontro ocorrido em Montréal em 2016. Enfim, reconstituiu-se uma parte das mobilizações

mais recentes, desde 2008, que ocorreram em diversos lugares do mundo diante a intensificação da crise do capitalismo globalizado. Esta referência à realidade das experiências altermundialistas se configura como um momento importante dessa tese, uma vez que a partir dessa nova dinâmica social se poderá analisar a pertinência do uso tanto do conceito alegórico da *multidão* que da categoria-figura do *proletariado*.

O segundo momento desse trabalho parte da seguinte ideia motriz: o pensamento de Spinoza foi o ponto de partida para a elaboração tanto da figura do *proletariado* por Marx, quanto da generalização em torno da *multidão* feita por Negri. Essa dupla herança se distingue respectivamente pela construção de uma totalidade concreta dialética e de uma totalidade abstrata antinômica. Nesse momento, examina-se a elaboração do conceito de *multidão* e da categoria *proletariado*. Para compreender o processo próprio à gênese desse conceito (*multidão*) e dessa categoria (*proletariado*), a discussão é apresentada em dois capítulos (Capítulos 3 e 4).

Na terceira parte, apresentou-se os elementos conceituais para apreender a leitura negrista de certos escritos de Spinoza, e para apreender a evolução da *multidão* moderna para essa *multidão* que se torna o sujeito emancipador da dominação própria à era pós-moderna. Para tanto, referenciou-se essencialmente à *L'Anomalie sauvage* (1982) e a *Spinoza et nous* (2010), sem esquecer dos escritos *Marx au-delà de Marx* (1979) e de *Le Pouvoir constituint* (1997). Ainda à propósito do conceito forjado pelos negristas, as especificidades desta *multidão* foram apresentadas enquanto força antinômica ao poder do Império – esta rede difusa que explora as singularidades que trabalham sob a tutela do capital.

Este procedimento que remonta à gênese nos lembra aquele de Marx (1977, p. 153) para quem “a anatomia do homem é a chave para a anatomia do macaco”, ou seja, “o estado mais primitivo poderá então ser reconstruído pelo pensamento a partir do estado mais evoluído, de suas orientações, de suas tendências de desenvolvimento” (LUKÁCS, 2011, p. 55). Nesta tese, teve seu lugar uma discussão sobre a interpretação negrista da filosofia espinosista, notadamente a que se refere ao conceito de *multidão*, de mesmo que a aplicação recente desse

conceito como significante do sujeito revolucionário do momento do Império situado historicamente na pós-modernidade.

Ao longo desse concatenamento, afirma-se que o conceito de *multidão* atualizado pelo negrismo é sociologicamente impreciso; o que torna problemática todas as tentativas de abordagem dos fatos, toda análise crítica do real. De fato, a *multidão* resta um conjunto situado no lugar inexistente, o não-lugar do Império global pós-moderno, cuja configuração é também problemática quanto ao seu conteúdo; sobretudo, se se parte da visão marxista segundo a qual “a relação categorial no seu conjunto se deixa apreender através da plenitude incontestável das formas categoriais, das categorias-figuras reencontradas em rota e progredindo dialeticamente” (ibidem, p. 65).

Ainda no que se refere à segunda parte, a análise que se procedeu ao longo do quarto capítulo se reportou à totalidade concreta do proletariado, considerada também a influência do pensamento spinozista para a elaboração dessa figuração processual constituída em torno do sujeito revolucionário. Para esta discussão, partiu-se de alguns escritos de Espinosa e de outros autores que tentaram explicar parte da sua filosofia, afim de poder afirmar essa dupla herança, sobretudo do ponto de vista do pensamento marxiano.

A terceira parte desta tese desenvolve a ideia motriz a saber: a atualização estrutural-antinômica feita por Negri do conceito de *multidão* mostrou-se limitado para apreender a nova configuração da genericidade humana na era da globalização neoliberal. Mas através de uma abordagem ontológico-genética (a partir de Lukács, Bloch, Lefebvre, Kosik entre outros marxistas do século XX), foi possível atualizar a figuração processual do *proletariado* de maneira a se fazer uma análise crítica e revolucionária dessa nova era.

Dessa forma, propõe-se no capítulo 5 uma discussão em torno da pertinência do uso atual, diante a dinâmica e a complexidade da realidade contemporânea do capitalismo, seja no centro, seja na periferia, da *multidão* tal que ela foi tratada pelos negristas. A partir da leitura de *Império* (2000), de *Multidão* (2004), de *Commonwealth* (2013a) e de *Déclaration* (2013b) dentre outros textos de autoria de Hardt et Negri, construiu-se sob uma perspectiva crítica, o caminho desses autores para tornar atual o significante *multidão*, assim como a interpretação

dada por eles ao processo de globalização do capital e do Estado capitalista sob a forma hegemônica de um novo império.

Observa-se a propósito do negrismo que se trata de um raciocínio antinômico, do saber puro, que pode ser representado por meio de certas imagens piramidais hierárquicas ou não-hierárquicas. Neste sentido, com uma análise carregada de metáforas, os negristas afirmam uma dupla face da globalização a saber, a correspondente à diferenciação colorida da “multidão” versus o processo de uniformização acinzentado do Império, cujas imagens alternativas são reciprocamente, tais que uma pirâmide hierárquica republicana e uma pirâmide não-hierárquica comunista. Sublinhou-se ainda a propósito dessas representações, que todas duas restam abstratas, ecléticas e *pobres* em determinações, cujo processo de concepção teórica, marcada pelo dito choque de civilizações, é evidentemente pós-moderno no sentido de um ecletismo sem nenhum tipo de mediação, da democracia burguesa com o comunismo em escala planetária.

Nesse momento histórico específico, pode-se pensar que a crítica do quadro conceitual e analítico próprio à composição “multidão versus Império” pode não ter sentido teórico ou científico, uma vez ignorada sua viabilidade empírica. Entretanto, é notório que persiste uma conjuntura de “imperialismo global” sob uma perspectiva evidentemente bem distinta desse esquema intelectual proposto pelos negristas. Aliás, tudo o que é inteligente e inteligível pode ter sido pensado mil vezes, “mas, repensado cada vez em outro tempo e numa outra situação, não é a mesma coisa” (BLOCH, 2008, p. 7). Daí o interesse em confrontar e opor as análises do *proletariado* e da *multidão* na conjuntura atual do capitalismo global.

Da herança de Marx (1843, p. 1) se justifica um aporte submetido à primazia da prática: “o crítico pode então começar por qualquer forma de consciência teórica e prática e pelas formas peculiares da realidade existente para desvendar a verdadeira realidade como sua obrigação e fim último”. Por meio dessa aproximação por vezes dedutiva e indutiva, que se conduziu uma discussão a propósito dos projetos teóricos de supressão das condições atuais; foi fundamental retomar a interpretação negrista (próxima do que se convencionou de “marxismo estruturalista”) para compreender certos aspectos e seus limites diante a nova configuração do capitalismo globalizado, examinando se o projeto maior dessa

multidão na era pós-moderna, a saber, da realização do comunismo, pelo menos em nível teórico, encontra-se perto de se realizar, tal que esse tipo de “marxismo estruturalista” o imagina.

Na terceira parte na qual encontra-se o capítulo 5, a discussão prossegue com a perspectiva negrista em relação aos fenômenos próprios à era pós-moderna. Reafirma-se que uma abordagem analítico-crítica revela não somente “o fato isolado ou a coerência superficial do imediato abstrato, igualmente isolado do todo, mas também a relação dos fenômenos com o todo que lhe é contemporâneo e o totum utópico que se encontra em processo” (BLOCH, 1991, t. I, p. 268-269). Trata-se de uma posição identificável ao movimento do método materialista, dialético e histórico pelo qual *se interpreta o mundo para transformá-lo*, de acordo com o pensamento marxiano.

De mesmo, nesse momento da tese retoma-se as proposições de determinados marxistas do século XX, que em geral, procederam outro tipo de atualização da categoria-figura *proletariado*, para analisar e beneficiar as análises posteriores, especialmente sobre a dinâmica atual da luta de classes. No capítulo 6, a discussão se consagra sobretudo, aos escritos de autores como Ernst Bloch (1981) e Georges Lukács (2009). Para estes, a ideia de “categoria-figura” atinente ao proletariado também abriu a via para outras abordagens marxistas ao longo do século XX. Trata-se de destacar a atualização feita por alguns marxistas contemporâneos cujas contribuições tornam presente a concepção marxista do mundo que se supera ela-mesma, seja para pensar o ser social oprimido, seja para apreender a configuração capitalista que se reproduz na era da globalização neoliberal.

A partir da compreensão do conjunto e dos subconjuntos da categoria *proletariado*, distancia-se dos discursos que identificam o proletariado unicamente à classe operária ligada por sua vez, diretamente à indústria. A ideia de um proletariado dotado de um desejo utópico possível de supressão das condições de opressão é anterior à noção de classe operária, tal que ela é concebida pela sociologia¹⁷⁴. Além disto, discute-se as condições desse proletariado em meio a

¹⁷⁴ Este é o objeto do grande livro de Ernst Bloch, *Droit naturel et dignité humaine*. Paris: Payot, 2002. 398 p.

nova crise do capitalismo, partindo da ideia segundo a qual os momentos de crise correspondem sempre a momentos de recomposição desse proletariado (a população ativa e o exército de reserva).

Toma-se a contribuição de Lefebvre (1982) como ponto de partida para tratar a relação e as distinções entre a lógica formal e a lógica dialética, especialmente para discernir as especificidades da *multidão* e do *proletariado*. Sobre isso, a teoria dos conjuntos, elemento da lógica formal, foi utilizada para o tratamento e adaptação necessários dos dados estatísticos oficiais, observada a relação entre a teoria e a realidade, realizada em alguns momentos pela mediação de abordagens reificantes.

Sumariamente, para os dados apresentados na terceira parte, notadamente no capítulo 6, tomou-se as definições expostas em resoluções de 1982 da Organização Internacional do Trabalho (OIT). Esta resolução define os traços estatísticos gerais sobre a realidade, certo, reificada, atinente à população ativa, a situação de emprego, desemprego e de subemprego. Diante esses dados, procedeu-se à necessária atualização da categoria-figura proletariado para tratar suas diversas formas de existência na contemporaneidade.

Para os negristas, os movimentos de resistência à globalização neoliberal emergidos no fim do século XX correspondem à manifestação mesmo do trabalho vivo da *multidão*. Entretanto, a concepção antinômica do *Império* versus a *multidão* torna-se problemática sob diversos aspectos, para apreender a riqueza das determinações das lutas contra a exploração, a dominação e a humilhação humana em escala global. Corresponde as condições próprias da existência do proletariado; aproxima-se assim dos marxistas contemporâneos que guardam uma concepção dialética inerente ao referencial do marxismo do século XX, e para ler Marx e os marxistas da maneira que Benjamin (2000, t. III, p. 440) aconselha remonta-se aos escritos do passado para “fazer deflagrar o continuum da história” e da mesma forma, através de uma análise dialética, acordar “a mecha do material explosivo colocado no passado” (idem, 2006, p. 409).

Na discussão da quarta parte, é incontestável que, “mesmo se oposição à mundialização liberal constitua sempre o quadro unitário elementar entre diferentes forças, permanece uma ambiguidade real (mesmo que criadora) entre o

antiliberalismo e o anticapitalismo” (BONFIGLIOGI, BUDGEN, 2006, p. 14). Certo, existem divergências muito relevantes no que se refere ao movimento altermundialista antiliberal. Procede-se uma análise à luz dos conceitos e das categorias (nos capítulos 7 e 8), da experiência concreta altermundialista que, a partir dos documentos produzidos na ocasião dos encontros mundiais dos diferentes movimentos e organizações sociais, traduzidas pelos fóruns sociais mundiais e as respectivas perspectivas de ruptura ou de supressão do estado atual de coisas.

Assim, nessa quarta parte, a partir da leitura dos referidos materiais produzidos nos momentos dos fóruns sociais ou na ocasião destes, fez-se uma análise dos sujeitos engajados nesses processos. É questão de analisar os sujeitos que se mobilizam, de uma parte, diante a eclética imagem da multidão negrista na era do Império global, de mesmo, as perspectivas utópicas de altermodernidade da multidão (capítulo 7); de outra, a dinâmica da categoria-figura *proletariado* no momento do imperialismo global e a utopia concreta e anticapitalista de um mundo melhor do sonho acordado dos proletários (capítulo 8).

No que se refere as técnicas de pesquisa utilizadas para esse trabalho de tese, o primeiro momento foi consagrado à leitura crítica dos principais autores sobre os conceitos em questão, a saber, o *Império* versus a *multidão* pós-modernos. Da mesma maneira, de determinados autores marxistas do século XX que vieram apoiar a hipótese desse trabalho a respeito da pertinência atual do uso da categoria *luta de classes*. Toma-se as contribuições dos autores que trataram a categoria proletariado enquanto figura que sofre a opressão do imperialismo global, com vistas a oferecer um quadro categorial válido para uma sociologia dos movimentos sociais. Neste sentido, foi decisivo a utilização na sequência dessa tese de outro “procedimento científico” herdado do marxismo do século XX, que consiste primeiro em “reduzir” para depois “restituir” no sentido de Henri Lefebvre (2000, p. 126-130). Quanto ao sujeito proletariado, toda grandeza foi pensada considerando “as diferenças que ele recobre”, nesse sentido “toda grandeza é uma multiplicidade de unidades. E toda grandeza, a medida mesmo em que ela apreende uma multiplicidade, deve ser coerente, constituir sob uma forma métrica um *quantum* das múltiplas unidades” (BLOCH, 1981, p. 144).

A atualização do marxismo no âmbito da transformação da esfera estatal globalizada passa tanto pela ontologia do ser social, quanto pela ontologia histórica do que *ainda-não-é*. Com efeito, “é um dos pontos mais importantes do renascimento atual do marxismo que de elaborar, referentes às complexas questões sobre as quais Marx ele mesmo não pode trabalhar, as bases teóricas de uma *práxis* eficaz, fundada sobre uma história verdadeira e concreta” (LUKÁCS, 2009, p. 249). Enquanto formas do ser, as determinações da existência, as categorias que são explicitadas a partir da combinação dessa ontologia do ser social e histórica, são utilizadas também para ultrapassar um plano utópico abstrato de sociedade ideal pois

O plano refere-se a uma previsão, a utopia a uma antecipação. No prognóstico implicado pelo plano preocupa-se em tirar conclusões para o futuro partindo dos fenômenos regulares que não oferecem garantia que em razão de sua conformidade às leis, ou ao menos, da sua repetição constante. Na antecipação que implica ao contrário a utopia, preocupa-se em compreender a repetição afim de transformá-la e de romper a sua lei. (BLOCH, op. cit., p. 122).

Contra as abordagens positivistas e mistificadas de um mundo que queremos compreender, Bloch (ibidem, p. 147) demonstra que é preciso ter “critérios que não se conformem à simples realidade dos fatos, que se oponham mesmo, eventualmente, a esses fatos e que queira fazê-los desaparecer desde que eles representem momentos reificados de um processo”. A perspectiva que se adota com Bloch (1981), é essa em que as categorias dialéticas funcionam como figuras (figurações processuais) representando a mediação entre as formas subjetivas do pensamento humano e as formas estruturais de ordem objetiva, ainda, entre as “formas intelectuais objetivas” e a possibilidade objetiva real”. Assim, do ponto de vista dessa ontologia do ser social e histórico, a utopia concreta corresponde a um movimento na direção do futuro a partir de um presente que comunica com o passado de experiências diversas (a temporalidade histórica é vivida de maneira diferente pelas gerações).

Para tanto, foi exigida uma leitura atenta dos materiais elaborados pelos militantes e pelos teóricos do movimento altermundialista, especificamente dos materiais produzidos ao longo dos 15 anos de realização dos processos do Fórum Social Mundial (FSM) cuja primeira edição foi realizada em 2001. Da pesquisa em

documentos, livros, textos na forma de artigos, foi construída a explicação da gênese do conceito negrista de multidão, de mesmo que da categoria marxiana do proletariado. Em seguida, analisou-se as tentativas de atualização desse conceito, assim como desta categoria em relação com os seus desenvolvimentos atuais para finalmente proceder a análise da correlação desses com os fatos contemporâneos. Então, a partir desse esforço de atualização que parte da relação indiscutível entre a teoria e os dados reais, elaborou-se a hipótese estratégica desse trabalho, a saber, a da existência real de um *proletariado*, o que torna ainda possível uma teorização dos movimentos dos nossos dias, pela possibilidade ainda não realizada dessa categoria-figura.

Desta maneira, a partir dos elementos da realidade atual no que concerne a dinâmica do mercado de trabalho, de mesmo que desses movimentos altermundialista, fez-se eco ao conceito e categoria presentes, seja pela crítica, seja pelo esforço de atualização, para descobrir que a perspectiva aberta pela categoria-figura do proletariado resta pertinente hoje para se pensar a emancipação humana em termos de uma utopia concreta. Corroborou-se nesse trabalho, “ao lado de seu sentido habitual e justamente depreciativo, este outro sentido que, longe de ser necessariamente abstrato ou descolado do mundo, é ao contrário, centralmente preocupado do mundo: o da supressão da marcha natural dos acontecimentos” (BLOCH, 1991, t. I, p. 20). Em suma, trata-se de tomar seriamente a importância atual da antecipação de um mundo melhor.

A estrutura e a dinâmica socioeconômica contemporânea

Partiu-se da premissa da configuração de um imperialismo global. O que foi tomado como era pós-moderna corresponde a um momento da história da humanidade que coincide cronologicamente com o fim da modernidade, sob o pretexto do fim da luta de classes (ANDERSON, 1999). A era pós-moderna corresponde da mesma forma, a era do pós-fordismo. Sumariamente, equivale a era do mercado livre e eterno (MANDEL, 1991) própria ao neoliberalismo.

Essa nova situação conjuntural trouxe com ela uma série de mitos, dentre os quais o do fim da história e do desaparecimento da luta de classes; ao passo que

se perpetua o quadro de desigualdades próprio a esse modelo de sociabilidade capitalista. Após ter conhecido o imperialismo das potências nacionais e das superpotências continentais, é evidente que o imperialismo dos nossos dias não corresponde ao que foi praticado há uns trinta anos. O imperialismo global (FARIAS 2013b) corresponde a uma configuração nova de articulação entre o capital e o Estado; em geral, sob certos aspectos decisivos da formação socioeconômica capitalista, “a mudança foi muito importante” (BORÓN, 2002, p. 12).

Fenômeno historicamente determinado, situado no tempo e no espaço, o imperialismo global “aparece claramente através das múltiplas relações nas quais as determinações do espaço e as do tempo se entrelaçam” (BLOCH, 1981, p. 104). Além disto, no que se refere a esse momento específico do capitalismo, trata-se da mesma forma de compreender o movimento, assim como as mutações ocorridas no nível da base econômica, que interferem ao mesmo tempo em que elas são consequência, dialeticamente. Deve-se sem dúvida abordar os fenômenos no seio da superestrutura. Existe uma nova configuração no nível das relações dialéticas cada vez mais intensas, entre o Estado e o capital, que atravessam a situação concreta da socialização neoliberal, da grande estratégia da *pax impérialies*, assim como a forma de integração do pós-fordismo (FARIAS, 2013a, p. 17).

Em grandes linhas, o momento historicamente determinado do capitalismo globalizado afirma-se com os anos de neoliberalismo como um processo, cujo movimento é marcado por certas “mutações” e por “sua volátil” e perigosa mescla de persistência e inovação” (BORÓN, 2002, p. 12). Nesse quadro socio-histórico persistente de grandes mudanças ligadas às mutações científicas e tecnológicas, paradoxalmente, as previsões capitalistas para a humanidade não são certamente, de abundância e bem-estar para todos. Ao contrário, à primeira vista, a barbárie e o aprofundamento das desigualdades se perpetuam na era pós-moderna com os imprevistos na esfera socioeconômica, e também política.

O processo de globalização sob o ponto de vista do capital só fez acentuar as já insistentes assimetrias entre os estados-nações e as distintas regiões. A configuração atual do imperialismo global intensifica as condições que oprimem povos e nações inteiras, propaga catástrofes ecológicas, expondo a vida humana, bem como o planeta inteiro, aos perigos desse intenso desequilíbrio.

Quanto a isso, basta lembrar-nos da crescente poluição do ar nas grandes cidades, da água potável e do meio-ambiente em geral; o aquecimento global e o consequente processo de degelo (Groenlândia e Antártica), a multiplicação das catástrofes naturais; destruição dos solos, desertificação; acúmulo de dejetos difíceis de serem geridos (nucleares, por exemplo); destruição das florestas tropicais e a redução da biodiversidade de várias espécies (vegetal e animal) entre tantas outras que delimitam esse quadro de “catástrofe ecológica” que interpela a humanidade para uma “alternativa radical”, como chama atenção Löwy (2011, p. 25).

De fato, para além da busca incessante de perenizar o processo de crescimento econômico, “a grande estratégia do estado de exceção ordinário e da guerra permanente e ilimitada” dificulta o processo de consolidação dessa nova ordem mundial, “promessa ideológica” encarnada como a grande missão do século XXI “de dissipar no planeta inteiro o mesmo bem-estar já atingido por certos países ou blocos regionais dominantes” (FARIAS, 2013a, p. 39). Longe de uma ordem estável, a era da globalização implica “o reconhecimento cada vez mais explícito e firme da intromissão dos aparelhos estatais imperiais, de modo a estabelecer uma governança dita tecnicamente neutra na escala global” (ibid.).

Na época atual – que se lê também com Ernst Bloch –, “esse instante inquieto não é somente fato do agora mas participa, de longe somente, da obscuridade do instante do momento em que se vive” (1981, p. 81; 82). Com efeito, existe a configuração de um capitalismo globalizado do ponto de vista do capital, mas este processo supõe de maneira similar o porvir de um “modo estatal global”, quer seja, um movimento de mundialização do Estado (FARIAS, 2013a). No entanto, a realidade dessa marcha não coincide em nada com a constituição do “Império” da interpretação negrista, cuja representação “parcial e unilateral” apresenta-se “incapaz de perceber a totalidade do sistema e de dar conta de suas manifestações globais para além do que supostamente acontece nas praias do Atlântico Norte” (BORÓN, 2002, p. 18).

Longe disto, é preciso sublinhar que “a mundialização não significa o fim dos Estados, mas uma mudança no seu papel”; para simplificar, basta constatar que “o Estado nacional não desapareceu, e nada faz pensar que ele deve desaparecer a curto ou longo prazo” (COLLIOT-THÉLENE, 2011, p. 192; 196). Neste sentido,

reafirma-se com Serfati (2005, p. 1) que “uma mudança maior na conjuntura econômica e geopolítica mundial teve lugar a partir do fim dos anos 2000. As duas dimensões devem ser levadas em conta”.

A tese negrista se transforma num tempo absoluto, num presente “prisioneiro de uma imediatidade quase inteiramente privada de mediação” (BLOCH, 1981, p, 82). Essa tese concebe ainda o desaparecimento da forma estatal nacional como uma consequência direta da constituição de um Império mundial pós-moderno cada vez mais poderoso do ponto de vista das forças político-econômicas e jurídicas. Ao passo que essa globalização se conduz de maneira tal, que as formas estatais singulares permanecem com existência própria apesar das mutações e adaptações, e com uma importância que não pode ser negligenciada no que se refere ao “grande silogismo” histórico do “modo estatal global”, essa articulação configurada pelas formas estatais contemporâneas, tanto as nacionais, quanto as mundializadas¹⁷⁵ (FARIAS, 2013a). Desse ponto de vista, ontologicamente “como todas as categorias sociais importantes, a objetivação e a exteriorização possuem um duplo aspecto: de um lado elas determinam todas as expressões vitais de uma maneira universal, logo, generalizante; do outro e simultaneamente elas constituem sua singularidade social específica” (LUKÁCS, 2012, p. 163).

Ao contrário das abordagens que reduziram a questão da natureza do Estado aos conflitos de classes, trata-se de pensa-lo como uma forma autônoma relativamente à base, uma vez que ela dispõe de meios de existência próprios ao seu domínio particular, separados das outras formas da sociedade capitalista. Nesse sentido, o silogismo do Estado ou o sistema das formas estatais tomou a configuração de uma totalidade concreta, complexa e contraditória. A configuração planetária estatal forjada nos termos de um “grande silogismo¹⁷⁶” se combina com a existência das formas nacionais tomadas singularmente, já que sob o plano metodológico “a singularidade é, claro, uma propriedade ontológica geral de todas as coisas e de todos os processos” (LUKÁCS, 2012, p. 163).

¹⁷⁵ Ver Quadro 1 – O silogismo do Estado (*tableau 1 – Le syllogisme de l'État*).

¹⁷⁶ O silogismo é uma categoria filosófica apropriada pelo materialismo de Marx no que se refere ao método materialista dialético e histórico. Ele se inspira no pensamento hegeliano para pensar a totalidade em termos de universalidade – particularidade – singularidade em que “o enunciado do particular por meio do universal, do universal se impondo, se constituindo no particular, como coleção existente pela reunião de alguma coisa múltipla nesse Quê que é próprio no momento considerado: é isto que inaugura a ordem categorial” (BLOCH, 1981, p. 68).

Afinal, é preciso compreender as manifestas arritmias do capital, contrariamente a toda ideia de hegemonia, como Marx sintetiza nos *Manuscritos de 1857-1858* (“*Grundrisse*”):

A contradição entre a produção e a valorização – cujo capital constitui a unidade – deve ser apreendida de maneira ainda mais imanente, como manifestação indiferente e aparentemente independente dos diferentes momentos singulares do processo, ou mais exatamente a totalidade de vários que se opõem (MARX, 1980, 354).

A totalidade que se exprime como um silogismo é a categoria central na perspectiva da crítica marxiana da economia política. Isso pode ser percebido tanto nos Quadros 2 (sobre o capital em geral), quanto no Quadro 3 (referente aos capitais numerosos), correspondentes ao conjunto da obra *O Capital de Marx* (1976, l. 1, 2 e 3), instrumento teórico com o qual se pode ver os aspectos atinentes à evolução interna do movimento da sociedade capitalista sob a perspectiva da luta de classes tal que se configura nos dias atuais.

A categoria “capital em geral” corresponde à discussão dos livros 1 e 2 e da *Crítica da economia política* de Marx (1976). O capital em geral não é somente uma coisa, mas uma relação de produção (l. 1), assim como um movimento (l. 2). O quadro apresentado na introdução que representa a estrutura do capital em geral segundo Marx, cujo livro 1 corresponde à análise da mercadoria e da moeda para compreender o capital em si (os pequenos silogismos da produção mercantil) e o livro 2 consagra-se à análise do processo de circulação do capital (o grande silogismo do capital social total), oferece também a perspectiva em que a classe dos capitalistas industriais exploram a fração ativa do proletariado.

O processo de produção do capital (l. 1) é uma totalidade concreta cuja objetividade reside no processo de trabalho, ao passo que a subjetividade reside no processo de valorização. Também, existe a produção e a reprodução da exploração individual do assalariado pelo capitalista e, cuja acumulação do capital. O capitalista personifica o processo de produção imediato, ao passo que o assalariado personifica a força de trabalho. É uma relação social de produção que opõem o representante dos capitalistas ao representante dos trabalhadores, na exploração do homem pelo homem.

O processo de circulação do capital (l. 2) refere-se à totalidade dos ciclos, da rotação e da reprodução do capital social total. Este ciclo é personificado pela classe dos capitalistas industriais, em oposição à classe trabalhadora, que personifica a força de trabalho industrial como um todo. É uma relação social de produção que opõe todos os capitalistas a todos os trabalhadores.

Longe de ser um sistema coerente, relativamente definido, o capitalismo constitui hoje uma totalidade diferenciada, especializado, globalizado, ele consiste na pluralidade de silogismos, como se pôde verificar com o quadro 3. Na configuração definida pelo capital produtivo e pelo capital comercial, a explicação da crise do capital não se resume simplesmente à baixa progressiva da taxa de lucro (o valor produzido pelo trabalho não pago); as condições que determinam a grandeza desse lucro à dividir “são extremamente diferentes das que determinam sua divisão entre os dois tipos de capitalistas, e muitas vezes atuam em sentido contrário” (MARX, 1976b, l. 3, p. 337).

A categoria “capitais numerosos” corresponde no Livro 3 da Crítica da Economia Política de Marx (ibidem). Os capitais numerosos (segundo o quadro 3) não correspondem somente aos movimentos dialéticos horizontais das três formas capitalistas a saber, industriais, comerciais e financeiros, mas também aos movimentos dialéticos verticais das duas formas capitalistas referentes ao capital produtivo e ao improdutivo, a função e a propriedade, o ativo e o passivo, etc. No quadro do grande silogismo dos capitais numerosos, essas categorias horizontais e verticais dos capitais numerosos são personificadas tanto pelos que participam da luta de classes entre os capitalistas (a luta intercapitalista), quanto pelos que personificam a luta entre as classes fundamentais (os capitalistas e os trabalhadores).

Seja individualmente, seja coletivamente, no âmbito de um mesmo todo, a exploração do homem pelo homem não pode ser separada da das dimensões de dominação e da humilhação que por força de abstrações, nunca para delegar as partes, ao isolamento abstrato e não dialético. Em O Capital (MARX, 1976b) existe a abstração, mas não o isolamento da forma Estado, cuja essência resta determinada subjetivamente pela luta de classe, mas objetivamente pela divisão capitalista do trabalho. Daí a importância da ruptura com as condições objetivas que fazem com a

luta de classes continue a existir. Assim, o Estado capitalista (FARIAS, 2000) assume a função de premissa e de mediação das relações contraditórias, na multiplicidade e na generalidade do capital, desde a sua origem, seu desenvolvimento e sua superação imediata (logo, a extinção do Estado).

Em oposição a essa abordagem evidentemente dialética de pensar a totalidade do capitalismo, que se configura hoje a proposição teórica eclética própria à análise negrista em torno das imagens do *Império* e da *multidão*. Deriva, dentre outras influências, de um tipo particular de análise linear e antinômica. Também, a propósito da *multidão* de Negri, vale retomar a redefinição de ruptura revolucionária com o capitalismo nesses termos: “ao invés de contar com o efeito *boomerang* da dialética para deslanchar no último momento a passagem ao extremo oposto do espectro, mesmo se o movimento não chegue a sua conclusão”, resta o confronto direto ao poder imperial uma vez que seria preferível crer hoje, que “a distância entra a transição e o alvo, entre os meios e os fins torna-se tão infinitamente pequeno, que ela deixa de ser um problema” (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 513). Afrontamento do Estado mundializado e superação imediata do sistema capitalista, um instantâneo.

Pela recusa do referencial materialista dialético da crítica da economia política, a abordagem de Negri foi marcada pelos elementos de uma análise tipicamente estruturalista, por meio do qual ele não se debruça sobre as estruturas de uma realidade de um ser social e histórico e da qual ele faz uma imagem globalizante e cristalizada da composição e da reconfiguração recente do sistema capitalista. Talvez, em última instância, se trate de um eurocentrismo dos negristas em razão do “lugar privilegiado de onde eles observam a cena social” dos tempos pós-modernos (BÓRON, 2002, p. 18). Uma crítica se impõe por outra perspectiva ontológica. É preciso escapar desse tipo de ecletismo dominante em matéria de estudo dos fenômenos sociais, se apoiando também sobre o movimento da dialética.

Assim, interessou considerar como pressuposto a noção de silogismo histórico para compreender o “modo estatal global” correspondente às “atuais experiências estatais nacionais, transnacionais e coletivas ideais planetárias” (FARIAS, 2011, p. 11). Da mesma forma, admitiu-se com esse autor, que é preciso expandir em escala mundial a noção de Engels (1977, p. 315) segundo a qual é “o

Estado dos capitalistas, o capitalista coletivo na ideia”. Portanto, essa generalização não nega as outras formas de existência estatais.

A partir da contribuição de Farias (2011; 2013a; 2013b) “uma visão mais ampla e mais profunda do fenômeno exige uma elaboração centrada no silogismo do modo estatal capitalista global”. A totalidade concreta correspondente a um modo de existência “da nova constelação temporal e espacial” (idem, 2011, p. 11). A configuração do capitalismo globalizado implica uma análise cada vez mais dialética, diante os diferentes elementos estatais específicos, sejam nacionais (Estados-nações), sejam regionais (União Europeia, UNASUL, etc.) ou planetárias (tais a OMC, a OTAN, o G20, a ONU etc.). Basta compreender que “o modo de produção estatal se expande em escala mundial e se desenvolve de maneira desigual e combinada: é uma lei inerente aos dois modos de existência capitalistas” (FARIAS, 2013a, p. 95).

No que se refere ao modo estatal global enquanto totalidade concreta, complexa e contraditória, trata-se de sublinhar que “as formas de existência nacionais singulares, inseridas no contexto particular das formas de existência regionais, conduzem ao advento de um modo de existência global”, configurando num mesmo todo o “grande silogismo” das formas estatais capitalistas contemporâneas. (Ver quadro 4).

A representação dos três pequenos silogismos (conforme o referido quadro), “que reúnem simultaneamente homogeneidade, diferenciação e hierarquização” significam conseqüentemente “o advento de uma forma de existência planetária”, como pressuposição da universalidade; assim como “a reconfiguração das formas de existência regionais”, como implicação da particularidade; enfim, “a reconfiguração das formas de existência nacionais”, como suposição preliminar de *singularidade* (FARIAS, 2013a, p. 91-92). Em linhas gerais, segundo esse autor, da mesma maneira que o capital se mundializa (CHESNAIS, 1994), o Estado em quanto forma e função assume uma nova configuração, se colocando no mesmo diapasão do processo da mundialização do capital, mas de maneira coletiva ideal planetária sob a representação das instituições como a OMC, a OTAN, o FMI e o G20.

Certo, a realização de um Estado mundial se particulariza na era do modelo fordista. Entretanto, para além dessa forma particular de Estado-nação, apesar das instituições políticas internacionais, do Estado capaz de ter outra forma mais universal, “tão geral que seja a sua definição, não se encontra hoje nenhum início de sua realização em escala mundial” (LORDON, 2009, p. 248). Essas instituições supracitadas, por exemplo, não representam uma autêntica comunidade política mundial, elas são ineficazes para imporem suas normas em nível “do modo estatal global” (FARIAS, 2013a).

Ademais, sob a configuração desse “modo estatal global” se totalizam determinações e realidade, no mesmo grande silogismo histórico. De um lado, a estruturação e a dinâmica do capital industrial, comercial e financeiro, na atual conjuntura das mudanças que trazem a marca da luta de classes, da globalização econômica e do desenvolvimento desigual do capitalismo, passa pela mediação global pós-moderna, sob a configuração desse “modo estatal global”. Do outro lado, no que se refere ao “imperialismo global” (FARIAS, 2013b, p. 145), a estruturação e a dinâmica do *modo estatal global*, na conjuntura atual das mudanças marcadas pela luta estatal pela hegemonia, da globalização das formas estatais e do desenvolvimento desigual das potências, é atravessada pela mediação global pós-moderna, sob a configuração da globalização do capital (figuras 1 e 2).

Segundo Farias (ibidem), trata-se de uma totalidade que se exprime, à maneira do materialismo dialético, por silogismos históricos, situados no tempo e no espaço. Com efeito, o conjunto das categorias da elaboração do imperialismo global não poderiam ser cristalizadas numa estrutura rígida, como o pretendem os estruturalistas. A interpenetração crescente e dinâmica entre as figuras do capital e do Estado redundam na perda de autonomia relativa de uma em relação a outra.

Se, de um lado, a cristalização weberiana do capitalismo imperialista sob “a temática da ‘jaula de aço’, das ‘frias escuridões’ que esperam a humanidade, poderia ser reportada a um tipo de ressentimento aristocrático mal superado e meio consciente” (VINCENT, 1998, p. 76); do outro, a atualização estruturalista do imperialismo global sob uma ampulheta fatal, eternizada, corresponderia a uma reificação burguesa bem estabelecida e consciente.

O estudo do presente pelo pensamento marxiano, em função do que existe de novo no mundo do ser social e histórico, da totalização contraditória do modo de produção capitalista em que é necessário considerar o processo de globalização do capital, mas também da globalização das formas estatais, torna-se pertinente. Mas nessa configuração atual de desigual desenvolvimento, de coexistência de todos os níveis (do local ao supranacional, passando pelo regional), do imperialismo global resta inacabada e desestabilizar, o que torna o sistema reversível, menos dependente das possibilidades de remodelá-lo.

A reflexão que se segue nesse trabalho é a seguinte: “nessa totalização concreta, complexa e contraditória, as formas de existência nacionais singulares, inseridas no contexto particular das formas de existência regionalizadas, conduzem ao advento de um modo de existência global”; é a combinação historicamente determinada entre as três formas de existência em três “pequenos silogismos”, a saber, a forma universal, a particular e a singular, que dá corpo a esse “grande silogismo”. Isto é, através do silogismo do qual se trata aqui e que se assumiu enquanto perspectiva teórica para se pensar a conjuntura atual, tendo por base a análise proposta por Farias (2011; 2013a; 2013b; 2015), sobretudo, a propósito do Estado capitalista contemporâneo.

Essa abordagem se diferencia da que propõem os negristas sob a imagem do Império, enquanto uma república aristocrática global situada na era da pós-modernidade, “um terreno muito misturado, composto entre outras, de mecanismo nacionais coordenados, de acordos bilaterais e multilaterais, de instituições internacionais e supranacionais” (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 391). Ao contrário, é no seio da formação socioeconômica capitalista atual que existe a configuração do imperialismo global (segundo o Quadro 5).

Aliás, sobre a existência mundial das formas institucionais, tais o G/7, o G8 e o G20, os autores Negri e Hardt (2000) não dedicam mais do que seis páginas de uma obra de quase 500 páginas da proposição de atualização teórica da nova conformação capitalista em que afirmam a existência de um Império. Para além da realidade dessas formas institucionalmente globalizadas, depara-se com a existência própria e articulada das formas regionais configuradas tais a EU, a UNASUL, com a presença considerável dos estados-nações, num contexto em que,

historicamente, “essas diversas influências tem tendência a exercer tanto simultaneamente no espaço, tanto sucessivamente no tempo” (MARX, 1976b, l. 3, p. 243).

Para compreendermos essa dinâmica própria ao silogismo do modo estatal global, basta retornar à lembrança, a título de exemplo, da guerra aérea conduzida primeiramente pela França (forma do estado-nação) na Líbia em 2011. Ação que, posteriormente, teve o apoio da Inglaterra (uma outra potência da forma de estado União Europeia), em seguida dos Estados-Unidos, já que para Obama “o mundo está mais seguro e mais justo quando a Europa e os Estados-Unidos são solidários”; em última instância, esta guerra culminou com o bombardeamento do território líbio pela Organização do Tratado do Atlântico Norte (OTAN), como aparelho militar de uma forma-estado globalizado que delimita e enquadra esse “modo estatal global”, no sentido proposto por Farias (2013a). Este autor brasileiro atualiza a ideia de Lefebvre (1978, t. 4, p. 23) segundo a qual após a Guerra Fria, “o Estado moderno” se generaliza e se globaliza.

Com efeito, era preciso uma atualização, especialmente pelo fato que “a mundialização do Estado” (ibid.) não se realizou conforme a *realpolitik* estatista socialdemocrata ou estalinista, mas em outro contexto, próprio ao neoliberalismo. Aliás, não se trata de um simples fenômeno de internacionalização, mas da mundialização do capital.

Deparou-se ainda com o questionamento negrista quanto à pertinência da noção de luta de classes para o século XXI. Pelo menos para certos milionários, está claro e evidente que de classes persiste. Assim, para Warren Buffet (2005), proprietário de uma companhia de investimentos, “isto é luta de classes, minha classe está ganhando sempre, quando ela não o deveria”. Apesar da crise do sistema, que no fim das contas “não modificou a tendência da curva da concentração de rendas” (FUENTES-NIEVA, GALASSO, 2014, p. 5), os ricos tornam-se cada vez mais ricos, e em contrapartida, a maioria da população mundial se encontra excluída da prosperidade experimentada por essa elite mundial. E que quadro realmente existente! “A crise é também a das famílias despejadas por dívidas, das demissões massivas, dos fechamentos de empresas e de descentralização, de filas que se prolongam diante os *Restos du Coeur*, dos sem-

moradias que padecem de frio, das pequenas economias”, também dos sem-terra para produzir, “é a criminalização das resistências sociais, a forte escalada do Estado penal inversamente proporcional a do Estado social, a instauração de um estado de exceção progressivo, sob o manto do antiterrorismo” (BENSAÏD, 2009, p. 47).

Além disto, para Serfati (2014, p. 139), após a tendência observada por Pijl (1998) da “transformação da classe dos capitalistas” no nível da política econômica global, trata-se hoje de um novo regime de acumulação e de distribuição que conduziu à concentração da massa da riqueza nas mãos dos 1% dos privilegiados. Como uma tendência global, isto não significa que não se possa identificar uma classe capitalista transnacional e homogênea que esteja controlando o mundo. Guardadas as necessárias configurações nacionais, a propósito desse grande processo de internacionalização da burguesia, pôde-se constatar com os grandes dirigentes das multinacionais e o capital financeiro mundial, uma burguesia transnacional.

A determinação e a delimitação do sujeito e do problema da pesquisa

Há uma década, as forças sociais do mundo inteiro se reúnem seja em nível local, seja globalmente. Após se questionar o alcance do movimento operário, da crise da organização destes nos países situados no centro do sistema capitalista, os anos 1990 foram marcados pelo desenvolvimento de “um movimento internacional de protestos contra as debilidades e injustiças da nova mundialização”, e nesse momento particular “seus participantes foram considerados como altermundialistas” (BRUNHOFF, 2006, p. 61). Neste contexto, pode-se retomar as remarques de Gramsci (2012, p. 145-146) no sentido de que há “um capitalismo incontrolável”, que por assim dizer “habita ao mesmo tempo, um pouco em todos os países do mundo” e que persegue a sua busca “de mercados para as suas mercadorias e de ganhos para os seus acionistas, como ele pode e onde ele pode”. Isto não tem tom de profecia, mas se encontra como uma tendência desse modo particular de produção.

Para tentar abordar a complexidade dessa nova conjuntura, inúmeros teóricos que se posicionam no extremo do pensamento único da pós-modernidade, para a qual não é mais possível nenhuma grande narrativa. Tal abertura das diversas abordagens teóricas favorecerem em certa medida, a fusão de um pluralismo intelectual a contrapelo da história. Após a modernidade, eles apresentam, senão o desaparecimento de todo referencial teórico, um novo quadro explicativo face a nova configuração da sociedade dividida, com um novo tipo de sujeito protagonista que se opõe aos efeitos perversos da globalização capitalista em marcha.

Dessa maneira, a figura da multidão é concebida no que se refere tanto à perspectiva marxiana, quanto a visão negrista, como uma herança (direta ou indireta) de Espinosa relativa à ideia da genericidade humana num nível muito elevado de abstração. É o que justifica as várias interpretações, esforços de atualizações, as vezes divergentes, quando não contraditórias, a que ela se presta há séculos. Centrou-se nessas duas tendências maiores. Uma é dialética já que “não basta que o pensamento tenda para a sua realização, a realidade ela mesma deve tender para o pensamento” (MARX, 1998, p. 25), a saber, a multidão proletária marxiana. A outra representação permanece, apesar da diversidade anunciada, antinômica sem parâmetros precisos; “sem relação de ação recíproca com o real, uma utopia abstrata tendo por único efeito justificar uma realidade ruim” (BLOCH, 1981, p. 63). A proposição para essa tese foi da análise crítica à essa herança de Espinosa encerrada no paradigma da *multidão* altermundialista e particularmente altermodernidade negrista.

Em definitivo, partindo de um pensamento eclético para abordar e para tornar compreensível “o papel da ciência no mundo capitalista, e utilizando dos estudos americanos dos anos 1960 sobre a importância crescente do conhecimento, certos autores, entre os quais figura Negri, um intelectual ativo do operaísmo italiano dos anos 1970”, partiram em busca do homem perdido no meio dos tempos modernos (GARO, 2009, p. 229).

Os teóricos da conceitualização ideada da *multidão* em luta na era do Império global “vem assim a construir uma teoria do capitalismo contemporâneo” (ibid.). Eles “se esforçaram em utilizar e em renovar o quadro teórico herdado do

marxismo”, mas acabaram por romper com algumas abstrações marxianas gerais (como a de base e superestrutura, objetividade e subjetividade, aparência e essência) e específicas (como a de exército ativo e exército de reserva, capital em geral e capitais numerosos), assim como com a base racional (valor e mais-valia) e o caráter historicamente determinado da forma-capital (a exploração de classe, a opressão da dignidade humana, o desenvolvimento desigual e combinado) para se aproximarem de maneira eclética, das teses estruturalistas.

Da mesma forma, é uma teoria – essa do capitalismo cognitivo – que privilegia a nova dinâmica da acumulação, “uma forma histórica emergente de capitalismo na qual a acumulação” se encontra também “fundada na exploração sistemática do conhecimento e das novas informações” (PAULRÉ, 2001, p. 10). Assim, para Negri e aqueles que defendem a pertinência desse novo regime de acumulação e de inovação, “o conhecimento pode ser considerado como a nova forma do capital” e, desse ponto de vista se coloca também “a questão da nova forma de capitalismo”, marcada, sobretudo, pela emergência de outra natureza do trabalho – cooperativo e imaterial (ibid.).

Para além da sua experiência no movimento *operaísta*, Negri se refere a autores que ele identifica as suas próprias intuições, aproximações teóricas as vezes pouco argumentadas, com Michel Foucault, Gilles Deleuze. Ele afirma (como para essa tese), que é preciso repensar o capitalismo nesse novo estágio pós-moderno. Uma das constatações decorrentes disso, sugere que esse sistema “não olha mais para fora, mas para dentro de seu domínio e sua expansão é mais intensiva que extensiva, a acumulação pós-moderno repousa sobre a subsunção real do próprio terreno capitalista” (HARDT, NEGRI, 2000, p. 332-333). Esse tipo de poder subentendido traduzido pelo “biopoder é um outro nome para a subsunção real da sociedade sob o capital” (ibid., p. 440).

Portanto, a novidade dessa nova era, segundo o prisma analítico negriano, corresponde ao fato que esse (bio)poder “cede lugar a uma nova contradição, situada no mesmo lugar em que se afrontam a autonomia irredutível do intelecto e a lei capitalista do valor” do qual, em última instância, segundo os negrianos, “os novos explorados, dentre os quais os intermitentes do espetáculo e os intelectuais precários constituem o modelo, estariam em via de substituir o antigo proletariado”

(GARO, 2013, p. 229), tomando somente por sua atividade – industrial, no sentido socioeconômico certamente muito restrito.

Negri e seus parceiros acreditam na subversão que deslança a marcha na direção da era do *comum* no interior desse novo capitalismo sob o signo do Império pós-moderno. Para eles, as forças subversivas (a *multidão* ela mesma) que esse poder imperial criou são finalmente incontrolláveis, sem, no entanto, dar conta do fenômeno da alienação que individualiza, limita, restringe uma ampla participação do indivíduo ao conjunto das capacidades do homem social, e sem se colocar a questão de saber como esse trabalho vivo das multidões “resistiria fundamentalmente à mercantilização e a sua incorporação ao capital” (ibid., p. 231).

A “figura da multidão” de inspiração espinosista também foi utilizada pela análise crítica e revolucionária do capitalismo industrial sob a designação marxiana da população ativa e da superpopulação relativa (flutuante, latente e estagnante). Uma vez recusada a abordagem da população, uma multidão que faz abstração das classes que a compõem, a população da sociedade capitalista foi discernida nos seus múltiplos aspectos sob uma totalidade formada pelo proletariado cujos interesses se opõem aos dos opressores. Esta perspectiva escapa dos limites de um certo marxismo vulgar que até hoje tende a reduzir a representatividade da figura proletária à classe operária engajado na atividade estritamente industrial, dissociado então de um projeto mais amplo e profundo de emancipação humana.

Literalmente, foi preciso compreender que a palavra “proletário”, do latim *proletarius* refere-se aos cidadãos de última classe do povo, isentos de impostos, que não podem ser úteis ao Estado que por sua descendência, ou seja, que não podem oferecer outro recurso para a cidade que a sua *prole* (ERNOUT, MEILLET, 2001, p. 24); em suma, o proletário já existia na época da Roma Antiga. A conotação pejorativa do termo se reproduz até o triunfo do capitalismo sobre o regime feudal, sem, entretanto, romper com os grilhões da exploração, “se é verdade ainda que a burguesia dissolveu a dignidade pessoal no valor de troca, ela não substituiu ipso facto as formas de exploração da Idade Média, piedosas, generosas e mercantil, uma exploração aberta e bem visível” (KORSCH, 1971, p. 155).

Em última análise, a contribuição dessa mesma burguesia “só substituiu a exploração, rejuvenescida de ilusões religiosas e políticas, por uma outra forma de

exploração obscura, uma forma mais refinada e mais difícil de desmascarar” (ibid., p. 155); tal perspectiva resta válida até os dias presente, e mesmo que os movimentos atuais que se espalham um pouco por todos os lugares do mundo, sinalizem a necessidade de uma mudança na formulação dos objetivos, das formas e das perspectivas diante a dinâmica do movimento operário, um projeto de autoemancipação implica o reconhecimento da “pluralização da luta de classes” (CHÂTELET, 1983, p. 32).

A própria figura do proletariado realmente se transformou pois não se centra exclusivamente na do operário explorado em condições salariais “normais” através da acumulação da mais-valia. Certo, as análises estritamente marcadas por um economicismo quiseram crer e não se deram conta que Marx trata da classe dos trabalhadores e não somente dos operários. As releituras cada vez mais abstratas se revelam incapazes de compreender “esse elo objetivo espontâneo entre as lutas de classes do dia, por objetivos econômicos imediatos e o grande problema de conseguir significar a vida humana para a totalidade dos homes” (LUKÁCS, 2012, p. 516). Ora, é “certamente uma das razões do irresistível poder de atração que possuía – para além do proletariado – o movimento operário dessa época” (ibid.).

De uma maneira geral, o marxismo, para além da retração, sofreu “ataques imperiosos” desde o fim do século XIX. Recentemente, segundo Ollman (2005, p. 13), o mais significativo desses ataques, atrelada à negligência, ou mesmo distorção da dialética, deriva

de um tipo de ecletismo delirante, um marxismo dos “anos das vacas gordas”, desprovido da sua classe operária, na qual as ideias de Marx foram casadas a uma série de pretendentes mal preparados provenientes da universidade burguesa [...]. Esse último ataque teria pouca importância se não fosse acompanhado de um deslocamento da visão primeira de Marx, assim como de uma diluição drástica de sua análise social e do seu programa político.

É verdade que as abordagens vulgares dotadas de um economicismo diante o antagonismo de classes, empobreceram a riqueza das diversas formas de existência do proletariado, quando a retomada da figura da *multidão* pelo referencial marxiano refere-se a um modo de existência próprio aos explorados, dominados e humilhados no seio do modo de produção capitalista.

Admite-se a hipótese que esta via é especialmente útil na análise da conjuntura neoliberal atual em crise, sobretudo, para abordar a multiplicidade que compõe o movimento anticapitalista, ao mesmo tempo que admite-se que este não é incompatível com o movimento altermundialista na perspectiva anticapitalista do discurso e das ações, já que de fato, “as lutas atuais contra a mundialização capitalista relançam a questão de um movimento globalizante, capaz de abrir novas perspectivas históricas para uma política de emancipação (COURS-SALIES, VAKALOULIS, 2003, p. 13).

Ao fim, se interrogar sobre os escritos de Marx e dos marxistas, “notadamente ao confrontá-los a outras correntes teóricas, não é um esforço de transformá-lo num credo, mas a ocasião de cruzamentos multidisciplinares, de releituras e de novas apropriações, instruídas das lições da História mas não esterilizadas pelo passado” (GARO, 2013); a dimensão histórica reconhecida por um certo marxismo torna-se um elemento primordial para opô-lo às abordagens que apresentam uma visão fragmentada dos fenômenos, uma vez entendida “que a relação a mais elementar que se possa imaginar do homem com a natureza já é histórica” assim como “ela é também social, relação do homem com o homem” (LABICA, 1976, p. 285).

Nesse sentido, a atualização feita por Negri de Espinosa sob a forma antinômica do Império versus a *multidão* é marcada por um logicismo abstrato em que o movimento altermundialista já seria um movimento pela realização do projeto ideal do comum. A subsunção e a resistência da multidão ao Império no âmbito desse audacioso projeto teórico de renovação do marxismo, não configura um movimento no sentido de uma *práxis* dos explorados, dominados e humilhados, no sentido da percepção dos sujeitos em luta e da concepção mesmo de luta de classes.

De mesmo, este tipo de revisão positivista do marxismo parece buscar sua realização “para poder liberar as potencialidades teóricas e práticas da revolução teórica de Marx”. Com efeito, num primeiro momento, o projeto de Negri¹⁷⁷

¹⁷⁷ Trata-se da tese de Negri apresentada no livro *Marx au-delà de Marx* (1979), em que ele traz justificativas teóricas do *operaísmo* se inventando um pensamento de Marx à sua maneira (a ideia

de revisão do pensamento marxiano restou centrado nas possibilidades revolucionárias da teoria da mais-valia e na recusa da dialética; ora “o método da dialética materialista se opõe aos procedimentos idealistas e abstratos, que ela substitui pelo exame e pelo estudo das coisas tais como elas são, no seus movimentos e nas suas conexões reais”, ao passo que uma abordagem positivista “se distancia do exame das coisas em proveito do exame das palavras” (CORNFORTH, 2012, p. 56-57; 59). Audaciosamente ainda, pode-se dizer, “para poder salvar a ideia verdadeira de Marx da catástrofe iminente, representada pela incapacidade do marxismo em criticar as formas teóricas e práticas do estalinismo, e as do evolucionismo historicista e progressista” (TOSEL, 1994, p. 205).

Considerou-se a necessidade de se fazer um debate em que a dialética fosse reconsiderada a partir de um novo ponto de vista, sob o prisma da atualização do pensamento marxista e examinada mais a fundo, seguindo a perspectiva de “uma teoria das contradições do real que abra para a intervenção política seu próprio campo” (GARO, 2011, p. 1).

Para um marxista do século XX, vincular esse pensamento à realidade de nossos dias “oferece enfim as condições econômico-sociais necessárias à elaboração de uma teoria do não-ainda-consciente e de tudo o que corresponde a isso no não-ainda-tornado no mundo” (BLOCH, 1991, t. I, p. 173). Eis então, como diante um homem inacabado num mundo aberto, sob o ângulo de uma possibilidade objetiva, “o marxismo sobretudo, clareou uma concepção do conhecimento centrada não mais essencialmente sobre o futuro, mas sobre a tendência do que pode vir a ser; ele é o primeiro a introduzir a noção de futuro na abordagem teórica e prática da realidade” (ibid.). À opressão dos trabalhadores, das mulheres, dos refugiados, etc., se congregam a dominação política, tecnológica, etc., assim como a necessidade de mudanças a partir do atual, o futuro aberto que corresponde a tendências, pode se colocar em marcha concretamente nesse presente.

No seio do processo de reestruturação produtiva, o operário massa do jovem Negri operaísta foi substituído pela imagem da multidão “progressista” pós-moderna dos pobres e parece confirmar a tese de Tosel (1994, p. 1985) segundo a

que *O Capital* deve ser completado por um retorno aos *Grundrisse*). Uma obra que é cronologicamente anterior a abordagem do Império, da multidão, do altermundialismo, do comum.

qual “o tour ou o retorno de Espinosa no marxismo se opera nos momentos de crise do marxismo, em meio a momentos intensos em que está em jogo a interrogação sobre a sua estrutura teórica, sobre a sua dimensão filosófica”.

Entretanto, o caráter vago e aberto dessa atualização, consiste entre outros aspectos, em afirmar que o movimento de resistência é fruto do desejo das singularidades que permanecem diferenciadas, mas que possuem alguma coisa em comum, mesmo se essa determinação resta ainda a descobrir. É um tipo de afirmação profética que parte de uma limitada análise conjuntural da forma do imperialismo. Na perspectiva da multidão, o imperialismo se define na contemporaneidade pelo contrário, a saber, que “para melhor compreender a natureza do nascente Império, devemos estudar os antagonismos, as revoltas, as rebeliões que pressionam, pois essas lutas pela liberdade determinam todo o desenvolvimento das estruturas do poder” (HARDT, NEGRI, 2013, p. 338). A *multidão* se impõe também como um elemento teórico desse todo conceptual abstrato aplicado ao domínio da subjetividade revolucionária em oposição à opressão capitalista.

Ainda, o prisma estruturalista negrista mata a vida da multidão e de fato a reifica sob uma norma geral de população que se revela claramente como categoria “pós-fordista”. O estruturalismo desse esquema construído em torno da oposição horizontal entre a multidão e o Império parece se configurar como uma “estrutura constante”, ou seja, segundo a filosofia blochiana (1981, p. 149), como um “todo fixo de formas de pensamento fechadas nelas mesmas”. Apesar do interesse dos negristas pelo real e a aparência do conteúdo que caracteriza essa concepção na sua gênese, o ressurgimento dessa análise imóvel e fechada das categorias nas noções de Império e de multidão pós-modernas segue como “uma recusa da toda a história humana, mas também um repúdio do próprio sujeito [...]” (BLOCH, 1981, p. 150). Em termos metodológicos, em razão da recusa da dialética, a abordagem proposta pelos negristas tanto de “empirismo (que só se atenta aos fatos e acaba abordando uma poeira de constatações),” quanto da “inteligência analítica (que aborda os elementos descolando-os no real, mas deixa fugir o movimento e a totalidade” (LEFEBVRE, 1975b, p. 163).

Uma vez recusada a dialética por esse quadro conceitual de análise, como o fazer em geral os estruturalistas em razão do pretendido “efeito *boomerang*” (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 513), a ausência de elementos de um pensamento concreto torna problemática esse tipo de referencial, uma vez que a dialética se torna “a questão política de um debate estritamente teórico, que não leva em consideração a história real” (GARO, 2011, p. 1). Existe ainda uma falta no sentido de uma compreensão histórica, a saber “ao passo que a relação do presente ao passado é da ordem puramente temporal, o tempo de outrora ao agora é uma relação dialética: de natureza não temporal, mas germinal” (BENJAMIN, 2012, p. 235), no sentido utópico. Assim, é possível desconsiderar “a temporalidade histórica como continuidade de sucessão, ou seja, como uma temporalidade sequencial” (VINCENT, 1987, p. 126). E, neste sentido, a dialética é por vezes é movimento e possibilidade de retornos reflexivos sobre si das diversas instituições e grupos, que podem ter o efeito paradoxal de estabilizar uma forma e um momento de um conflito tornado repetitivo e sem saída.

Um ser não dialético e não histórico, tal a *multidão* pós-moderna negrista, engendra um mito. “O emprego amplo que Marx faz do conceito de estrutura não tem nada em comum com o estruturalismo”. Através desses conceitos de análise, Marx “se permite um movimento mais profundo e mais real: o movimento dialético da sociedade e da história” (LEFEBVRE, 1975b, p. 189). Aliás, é neste sentido, afirma-se, que diante o caráter dinâmico da realidade dos homens, a realização dialética das formas de existência ou das figuras, no sentido de Bloch, (1981) é autenticamente histórica, ou seja, “os significados vão além, aquelas que representam heranças não permanecem ligadas à sua formulação primeira” (ibidem, p. 152). Desse modo, uma “figura processual” ou “categoria-figura” preserva, em decorrência da sua relação com a experiência real concreta, sua validade no decurso da história.

A dinâmica proletária própria ao pensamento marxiano não deve ser normalizado, enquadrado e cristalizado no sentido das elaborações negristas. A categoria *proletariado* corresponde à uma forma de existência dinâmica que deve ser compreendida no bojo de uma análise do contexto temporal e espacial da acumulação do capital. Dessa configuração, portanto, enquanto uma categoria

historicamente determinada, se encontra uma série de questões constitutivas da contribuição de Marx para a crítica do sistema capitalista.

Pôde-se afirmar que a condição de existência real dos proletários “vai piorando relativamente à medida que a potência do capital aumenta pela explosão das novas forças do trabalho socializado” (CALVEZ, 2006, p. 174). Mas esta expressão – com esse advérbio ‘relativamente’, que resta pouco definido – expressa e delimita bem questões como: pauperização absoluta e relativa, mais-valia e constituição pelas práticas de uma classe capaz de tudo reorganizar, economia mundializada e concorrência generalizada suscitando os movimentos e as tentativas de ações internacionais comuns, diferenciações no seio dessa classe e objetivos históricos debatidos, etc. Assim, é inegável a relação histórica existente entre essas tendências e os fatos concretos.

Trata-se da apresentação de certa tendência do debate teórico-militante para se pensar as práticas contemporâneas perturbadoras que se exprimem no aumento das desigualdades e na financeirização, esta última atrelada a “uma dívida ilegítima” (CHESNAIS, 2011), cujas consequências se proliferam do centro à periferia. É uma conjuntura marcada também por uma crise capitalista cujas resoluções (que são na maioria das vezes justificadas, mas não necessariamente aceitáveis) atingem a imensa maioria dos cidadãos, e sobretudo, o proletariado.

Sob esse ponto de vista, importa atualizar ou mesmo refundar rigorosamente a categoria-figura do proletariado, uma vez que ela se transforma também em função das condições históricas e sociais. Esta análise e atualização são acompanhadas de um estudo crítico das abordagens que tentam relegar essa figuração processual à condição de um arquétipo arcaico por meio de uma operação ideológica, certo, fortemente marcada pela tentativa pós-moderna de inculcação do pensamento único da indiferença e da “perda de sentido ativo da história, seja como esperança, seja como memória” (ANDERSON, 1999, p. 67-68).

Para o pensamento negrista, a multidão parece permanecer inserida num quadro global para negar sua forma de existência nacional, enquanto que para a filosofia marxiana, essa forma é apensar um momento de um processo que se torna mundo, sem a destruição abstrato das fronteiras. A propósito da ideia do “antagonismo entre defesa e condenação do estado de coisas existente” (LUKÁCS,

2009, p. 293), é importante destacar, em matéria de refundar a ontologia, que “a tomada de posição pela genericidade, por ou contra o momento que se vive, produz necessariamente antagonismos ideológicos que são, dos dois lados, intimamente ligados à interpretação do que deve ser considerado como ser real.” (Ibid.). Além disto, no sentido da análise de um processo histórico considerado na sua complexidade real, “as experiências imediatas como os métodos científicos tornados – mais ou menos – racionais, podem provocar distorções, as vezes muito profundas, na compreensão (p. 294).

Portanto, é esta distorção pela imediatidade na análise do instante vivido, que marca, entre outras, a teorização aberta a todas as noções e centrada na ideia de uma *multidão* revolucionária de singularidades, que neste momento particular da história propriamente dita, se encontra na busca de seu elo comum perdido.

O quadro teórico e metodológico

No domínio da sociologia política, as figuras de análise ou as categorias elaboradas por Marx e pelos marxistas com o advento do capitalismo foram postas em xeque, sobretudo, no momento dito pós-moderno do capitalismo tardio. Após a falência do “socialismo realmente existente”, do fim da modernidade e das grandes narrativas, defronta-se com a proclamação da “crise” ou morte do marxismo como uma concepção de mundo e como um método de análise dos processos socioeconômicos, e onde ele resiste, a incompreensão de determinados aspectos essenciais para esta corrente teórico-política de íntima relação entre a teoria a práxis.

Considerada a diversidade das tradições conferidas ao marxismo, não se saberia encerrá-lo em categorias rígidas, sectárias e dogmáticas, profundamente anticientíficas. Ao contrário, pode-se subscrever a esse projeto um olhar renovado sobre a forma e o conteúdo dessa vasta herança do qual se pode reclamar hoje. Foi preciso atualizá-lo tanto como pensamento, quanto como práxis, para se poder passar da reflexão à transformação guiada por um espírito aberto na consciência utópica a mais viva, mas “o ato marxista da análise situacional é intimamente ligado ao exaltante da prospecção” (BLOCH, 1991, t. I, p. 252).

Desse ponto de vista, é preciso recusar certas “heranças”, mesmo releituras reducionistas, que se apresentam confusamente diante a realidade dos fatos. Com a ontologia lukácsiana (2009, p. 158), rejeita-se “a tentativa contínua de fazer das categorias lógicas transmitidas pela história da filosofia como pela práxis, o fundamento intelectual da nova visão do mundo”. Somente pela necessária atualização engajadas das categorias potencialmente abertas para um excedente utópico “que o pensamento se torna verdadeiramente rigoroso e fluído, ao mesmo tempo em que ele tira lições da ação para fixar novos fins, que ele retém novas perspectivas para guiar novas ações” (BLOCH, 1981, p. 240). Uma vez compreendido que seguindo certos escritos marxistas “as categorias são formas de existência sob as quais cada sociedade representa as relações dos homens que a compõem, uns com os outros e entre eles e a natureza”, se trata então do corroborar que “aqui cada uma das sociedades surgidas na história possui seu próprio sistema dominante de categorias, que ele tenha sido constituído de maneira consciente ou não” (idem, 1977, p. 151).

Quando “a ciência puramente contemplativa se vincula necessariamente ao que é concluído e então passado” ela se mostra “impotente face ao presente e cega quando se trata de futuro”; ao passo que, na perspectiva do materialismo dialético e histórico, a proposição é de conjugar o engajamento, a coragem e o saber para impedir que os tempos vindouros não se abata sobre nós como uma maldição; também, no sentido de que “é supérfluo de afirmar que esta maneira de proceder do saber é a única objetiva, a que reflete a realidade da história: história elaborada pelo trabalho dos homens e que resulta das ricas imbricações processuais do passado, do presente e do futuro” (BLOCH, 1991, t. I, p. 240).

Ao mesmo tempo, lembra-se, não se trata de “realizar ideais abstratos, mas de liberar os elementos oprimidos da nova sociedade, humanizada, ou seja, do ideal concreto” que alia o fator subjetivo “aos fatores objetivos da tendência material econômica” (ibidem, p. 241). No que se refere à dialética,

Sua concepção do existente, afirmando-o, encerra ao mesmo tempo, o reconhecimento da negação e da necessária destruição dele; porque apreende, de acordo com seu caráter transitório, as formas em que se configura o devir; porque, enfim, por nada se deixa impor, e é, na sua essência, crítica e revolucionária. (MARX, 1976b, l. 1, p. 21).

Assim sendo, para uma abordagem verdadeiramente engajada na experiência da transformação, é preciso ainda, “segundo a definição de Marx, ir à raiz das coisas” uma vez que o marxismo é o materialismo dialético na sua plenitude graças “a análise das condições se combinando à toda dimensão situacional-histórica” (BLOCH, op. cit., p. 322). Isto corresponde à uma abordagem científica que nos permite “de desmascarar as ideologias e de desmistificar a ilusão metafísica”, da mesma forma, ao se tornar a “ciência das condições”, o marxismo transubstancia-se na “ciência da luta e da oposição a todos os entraves e as dissimulações ideológicas” (ibidem), como na reificação do Império versus a *multidão*. Disso deriva, no que se refere ao plano epistemológico, que a atividade do pensamento deve ser, sob a lógica da descoberta, uma atividade crítica e reveladora de novas perspectivas; sob uma práxis mediatizada pela teoria, o aspecto revolucionário do materialismo dialético e histórico supõe também, a transformação do mundo à partir do agora e do seu presente para que possa chegar num mundo para além da opressão, cujos princípios “não correspondem a um simples para além mitológico” (ibid.), pois esse mundo melhor antecipado se encontra também muito distante do socio-estatal degenerado pela reificação. Categorias de análise e termos que foi necessário precisar nesse instante da tese.

1. As categorias de análise:

A seriedade com que se tratou as contribuições de Marx – instrumentos de produção científica – ajudou na compreensão das nuances da produção e a lógica das forças produtivas, assim como a evolução do institucional e das superestruturas, na era historicamente determinada da globalização neoliberal, contexto no qual emergem atividades diversas do movimento altermundialista.

Neste sentido que se propôs, com as categorias apresentadas abaixo, interrogações sobre os múltiplos problemas atuais que permanecem na obscuridade do aparente imediato, insistindo sobre o momento dinâmico do conhecimento.

A) As figuras processuais ou categorias-figuras versus as imagens

O ponto de partida no que se refere ao procedimento teórico, ou melhor, o referencial teórico-metodológico próprio a esse trabalho de pesquisa, centrou-se principalmente, na noção de “figuras” ou “figurações processuais” enquanto “categorias de manifestação” que se herdou de Bloch (1981, 1991). Aqui, basta esclarecer que elas se apresentam como fundamentos de um estudo marxista do ser social e histórico, cujas categorias emanam da própria realidade e em consequência, permanecem na incerteza, abertas para as últimas figuras” (idem, 1981, p. 149). Compreendeu-se que “a conceitualização e a realidade fazem movimento um na direção do outro, a medida que os conceitos se recolocam em questão na e pela extensão do horizonte rejeitado e trabalhado” (VINCENT, 1987, p. 43). Trata-se de uma perspectiva por vezes indutiva e dedutiva.

Foi então a partir da referência original proposta pelo marxismo do século XX que se discutiu as questões referentes ao sujeito portador do ideal emancipatório, sob o ponto de vista da dinamização das categorias históricas, atinentes, entre outras, ao seu potencial de realização, para escapar das análises teóricas manifestamente reificadas pelo simples uso de categorias mudas e anti-históricas.

Da ontologia histórica do que ainda-não-é de Bloch (1981; 1991) adquiriu-se esclarecimentos em torno da noção de “categoria-figura”. Afirmou-se a validade de uma categoria cujo elemento positivo permanece “conservado de maneira crítica” para abordar, sob o prisma do sujeito potencialmente revolucionário, o movimento da sociedade contemporânea. O processo de “mundialização capitalista unifica o mundo, fragmentando-o e tornando-o desigual”, assim como “as desigualdades entre as classes dirigentes e as outras classes assumem formas vertiginosas” (TOSEL, ca. 2009, p. 9). Pretendeu-se aqui promover a atualização da categoria-figura do proletariado (MARX, 1976b), partindo do pressuposto segundo o qual, esta figuração-processual conversa em si o excedente utópico “que a história ainda não realizou no passado puro e simples” (BLOCH, 1978, p. 115).

Contra a teorização especulativa, a do referencial pós-moderno negrista, tomou-se os princípios da filosofia engajada de uma experiência com e no mundo de Ernst Bloch (1981). Contrariamente às imagens especulativas, para a ontologia do ser social e histórico, as “figuras categoriais” se transformam diante a dinâmica do

real. Correspondem a figuras ainda inacabadas do ponto de vista das suas formas de existência. Como ainda demonstrou Bloch (1991, t. I, p. 63), “esse movimento, esse caráter animado das formas significa uma transformação processual, que só se realiza diante as coisas, pela intervenção” direta e concreta “do trabalho sobre o mundo assim como por uma mutação do mundo que responde a esse trabalho”. Trata-se de uma relação, de uma troca dialética entre o sujeito que participa e que vive o objeto vivido e experimentado para além de uma aproximação que opõem as partes de um todo.

Longe do estatismo anunciado por certas correntes marxistas a propósito da categoria-figura e a existência concreta do proletariado, insistir sobre o aspecto processual corresponde a um movimento incontornável; é uma leitura analítica e crítica pela qual se dá conta que “o categorial, a medida em que ele é também a teoria das figuras, não se opõe de maneira alguma ao fluxo genético” (BLOCH, 1981, p. 144), essas categorias se opõem aos conceitos das abordagens tradicionais e se voltam para o futuro (o que ainda-não-é). O fluxo das categorias-figuras desemboca sobre alguma coisa pois essas figurações processuais não permanecem enquanto tais nelas mesmas. Isto significa da mesma forma, que essas figurações processuais “continuam a se modificar sempre em formas novas”, sob esse ponto de vista, “sua determinação não se fecha de modo algum, mas as revela, abrindo-as na direção do futuro para elas mesmas” (ibidem).

Para substituir as fórmulas puramente funcionais como a da imagem da *multidão* contra o Império, por exemplo, “era preciso um outro tipo de medida em acordo com os conteúdos dialéticos animados e com as suas figuras categoriais – uma medida que incluiria essencialmente a hostilidade do novo no rumo do estatismo” (ibid., p. 147). O paradigma da multidão pós-moderna permanece então enquanto uma imagem já que no sentido da gênese do conceito “o próprio de toda imagem é de criar relações sem teorizá-las” (GARO, 2013, p. 81).

Quanto à figura marxiana do proletariado (categoria que foi tratada nos capítulos 4 e 6 dessa tese), conjunto que encerra uma categoria-figura, quer seja, uma categoria de manifestação, ela representa da mesma maneira o universo “das figuras processuais que saem delas próprias, medidas de um novo que se

metamorfoseia também” pelo movimento dialético e de uma maneira criativa (BLOCH, 1981, p. 148), longe de ser produtivista.

Portanto, no sentido de um referencial histórico aberto referente à figuração processual do proletariado, foi possível em princípio afirmar que toda a perspectiva negrista em torno da multidão espinosista “resta quanto a ela incontestavelmente prisioneira de um recurso arcaizante, em razão da sua insistência na permanência de uma forma de presença que se volta para o passado” (ibid., p. 152); sobretudo, para o passado das revoluções situadas no século XVIII no intuito de “reinventar o conceito de democracia e para criar novas instituições adaptadas” ao mundo globalizado “que é o nosso” (HARDT, NEGRI, 2004, p. 352-353).

À propósito desse trabalho de reafirmação e da pertinência atual do uso da categoria *proletariado*, importou estabelecer aqui a diferença entre a perspectiva de “uma categoria de figuração” (BLOCH, 1981, p. 211) da de uma imagem no sentido filosófico do termo. Em geral, as “figuras” se apresentam de forma tal que “ao invés de insinuar e de pressupor, elas sublinham e expõem [...], elas próprias se designam como o lugar de uma relação de forças, como representações situadas e situantes em que o objeto é a vida real” (GARO, 2009, p. 15).

No universo teórico das figuras categoriais, existe uma conduta analítica de “um aperfeiçoamento e de significação do ‘dado’, que são denominadas arquétipos quando eles resultam desse aperfeiçoamento”; se esse trabalho de significação do dado concebe um arquétipo fechado, se apreende que “esse embelezamento busca sobretudo, completar o ‘dado’, mas ele o faz de maneira a idealista e abstrata e sem base dialética real” esses são arquétipos que se reproduzem exteriormente sem grandes mudanças, olhando para trás. Nesse sentido, remarcou-se o fato de que o arquétipo do projeto revolucionário do comum tornou-se um tipo de “antecipação de dimensão puramente espacial e não, ou então somente, de maneira inautêntica” (BLOCH, 1991, t. I, p. 182).

No que se refere à ideologia da multidão pós-moderna e contra o poder imperial pode-se afirmar que ela se tornou muito estreita: o que no passado não foi realizado, é mascarado pelos negristas (a recusa da modernidade). Este procedimento aprisiona o passado na sua própria reificação, a saber, a “do simples

estabelecimento de uma ordem de sucessão que conduz de maneira estritamente cronológica até o presente” (id., 1981, p. 89), uma ideia que investiu o passado “de imobilidade e lhe atribuiu esse caráter observável em nível de reificação”; tal atitude – de associação ao que é passado, concluído – condena a concepção dessa multidão pós-moderna e contra o poder imperial a ser apenas uma abordagem puramente contemplativa.

Ademais, ainda à luz da filosofia blochiana (1991, t. I, p. 183), será possível confrontar as deformações e as abstrações próprias ao sistema de imagens correspondentes à visão instantânea do presente em que se opõem a *multidão* e o Império, às categorias de figuras que se acordam e se coalizam com o mundo sempre em processo. E por isto, diante as campanhas de uma intenção idealista, resultante da natureza descritiva do real por figuras imóveis que se transformam em imagens, propôs-se a leitura das latências pela matéria das categorias-figuras: elas têm “por caráter, no sentido temporal e espacial, de não se encontrarem no passado”; elas são o substrato da possibilidade na ordem subjetiva nutrida do fator objetivo da tendência social (BLOCH, 1981, p. 215), tanto em matéria da epistemologia sociológica, quanto de uma filosofia crítica.

B) A genericidade humana

Contrariamente à tese de Feuerbach segundo a qual a essência religiosa é convertida na essência humana, “a essência humana não é uma abstração inerente ao indivíduo singular, ela é o conjunto das relações sociais” (MARX, 1845¹⁷⁸). Esta última no sentido da “sociedade humana” ou da “humanidade socializada”, que se separa desse modo, da sociedade “atomizada em indivíduos e dominada por um gênero abstrato, um ideal abstrato de humanidade, de qualidade humana” (BLOCH, 1991, t. I, p. 316; 317). Trata-se de recusar as perspectivas em que o homem aparece isolado de todo movimento histórico e social, quer seja, das abordagens em que a singularidade predomina em detrimento do indivíduo, do caráter da individualidade social. De mesmo, no que se refere ao domínio da genericidade humana ou ainda da humanidade socializada “a questão da formação do indivíduo e do completo desenvolvimento das capacidades humanas é

¹⁷⁸ Edição de 1976. Nas referências bibliográficas: MARX Karl. Thèses sur Feuerbach. *L'idéologie allemande* / Karl MARX, Friedrich ENGELS. Paris: Éditions Sociales, 1976a.

inseparável da questão da superação do capitalismo” (GARO, 2009, p. 106). No âmbito dessa liberdade pós-capitalista que “o homem e o mundo deixam de se comportar como estranhos um diante do outro” (BLOCH, op. cit., p. 253).

Nesse sentido, foi preciso compreender que o Humano, se se parte da tese marxiana segundo a qual “o ponto de vista do antigo materialismo é a sociedade ‘burguesa’, o ponto de vista do novo materialismo, é a sociedade humana, ou a humanidade socializada”, não está disseminado em todas as sociedades sob a perspectiva do ser humano. Entretanto, o Humano permanece presente “unicamente enquanto gênero, enquanto universalidade interna, muda, ligando de maneira puramente natural os vários indivíduos” (MARX, 1976a, p. 3). Também, concretamente, essa dimensão não se situa em “nenhuma genericidade existente”, ao contrário, esse Humano corresponde e se confunde com ele” (BLOCH, 1991, t. I, p. 318), no momento da completa coincidência do homem com ele próprio. Ainda, com a sociedade (e suas práticas) que “não se remete, nesse sentido, a um esquecimento do ser ou a um enclausuramento totalitário (submissão dos indivíduos a um universal abstrato), mas à insatisfação da falta a ser, ao constrangimento de um querer-mais que ainda não foi realizado” (VINCENT, 1987, p. 41). O dinamismo dessa dialética é anunciado com clareza por Bloch (1982; 1991): “não é a propriedade que deve se tornar livre, mas os homens que devem ser liberados da propriedade; não a liberdade do lucro, mas a liberação dos homens do egoísmo do lucro”.

Pela negação da antropologia feuerbachiana, Marx fez “descer o homem ideal-genérico, que pairava sob os indivíduos, sobre o solo firme da humanidade real, e da humanidade possível” (ibid., p. 319). Da mesma forma, a reafirmação da genericidade humana faz eco ao fato concreto da ruptura revolucionária com esse sistema que diferencia os homens entre eles próprios, ao mesmo tempo que os aliena.

Foi então pela crítica do pensamento filosófico de Hegel que o jovem Marx facilmente sublinhou que a afirmação do homem “enquanto ser genérico real, como ser humano, só será possível se o homem realiza efetivamente a totalidade de suas forças genéricas – o que pressupõe a ação comum dos homens, enquanto

resultado da história”, em oposição às teorizações dos pós-hegelianos críticas em nome da subjetividade individual de cada “si”.

Para se compreender a realização dessa genericidade humana, importa também considerar a relação entre o humano e desumano a partir da distinção entre esses fatos, no sentido proposto por Lefebvre (2012, p. 34 et seq.). Segundo ele, o humano corresponde na condição de fato ao “pensamento, ao conhecimento, à razão e também a certos sentimentos, tais que a amizade, o amor, a coragem, o sentimento de responsabilidade, o sentimento de dignidade humana, a verdade”; ao passo que o desumano ou o falsamente humano “designa: a injustiça, a opressão, a crueldade, a violência, a miséria e o sofrimento evitável [...]” (ibid., p. 34). Em consequência, através do desenvolvimento exaustivo dessa genericidade humana que se exprime de maneira plural, “o homem só pode se tornar humano quando criar um mundo humano” (p. 42).

Portanto, não se trata de um recenseamento em relação à “natureza eterna do homem”, um conjunto de “determinações que permanecem iguais a elas mesmas” para reduzir o homem à sua particularidade imediata. O erro seria tratar a genericidade humana sob o prisma “das determinações eternas, aqui exclusivamente, determinações reificadas, determinações de abstrações reificadas”. Basta corroborar o fato que “não existe ser genérico fixo ‘homem’, com suas propriedades estáticas sobre as quais se poderia fundar um direito natural”; o contrário é afirmado quando se constata que “toda história mostra uma transformação continuada da natureza humana” (BLOCH, 2002, p. 231). Claro que o homem resta “um produto das relações sociais do momento” e desse ponto de vista, para o marxismo, “o humanum tem o valor de um fim histórico, não de um princípio de dedução a priori, é o não-existente utópico e o presente” (ibid.) oposto então à visão religiosa, à perspectiva anti-histórica da distorção estruturalista.

Do ponto de vista da abordagem ontológica lukácsiana, à medida que se realiza esse processo de “naturalização” do homem enquanto resultado da “evolução social espontânea, objetiva, independente da atividade do indivíduo”, desse “processo específico da síntese dos atos teleológicos dos homens, em resposta às questões de natureza socioeconômica”, se cria um mundo determinado pela sociedade – processo de hominização (LUKÁCS, 2012, p. 447).

Finalmente o momento da “unidade da teoria e da prática como fim da separação do homem e do mundo, como fim da discórdia entre os homens, seria, nesse sentido, o crescimento para si-mesmo da espécie humana” (VINCENT, 1987, p. 94). Isto confirmou a perspectiva segundo a qual “não se pode defender a fetichização do correlato exterior do homem eterno: a fetichização de uma pretensa natureza global invariável e normativa” (BLOCH, 2002, p. 232). A proposição ontológica é então a reconciliação do ser e do social, da realização consciente do homem como ser social, na sua realidade e universalidade.

Tratar a genericidade humana implica ter uma visão histórica pelo de “uma convivência com a história” (ibid., p. 235), mas isto não somente à título de um retorno abstrato ao momento da vida na natureza. A “naturalização do homem” supõe sob o prisma do marxismo que se engaja em nível da imbricação teoria e práxis no processo de supressão de todas as condições e de todas as relações *nas quais o homem é um ser humilhado, servil, abandonado, desprezado*; e supõe também no mesmo espírito, “a humanização da natureza” para destacar “que a individualidade do homem não pode de maneira alguma ser uma qualidade original, inata” (LUKÁCS, 2009, p. 106).

Ainda sob o ângulo dessa filosofia radical marxiana e pelo próprio movimento, trata-se de evitar que a “naturalização do homem venha a se tornar uma recomendação oficial e a abolição das diferenças entra a cidade e o campo se realize como abolição da cidade, como retorno à terra de origem” (BLOCH, 2002, p. 235). Enfim, restituir a humanidade supõe a abolição das condições de existência desumanas na sociedade capitalista. No que se refere à genericidade humana, longe de ser uma armadilha historicista em que “as hipóteses decorrem automaticamente do estudo dos ‘fatos’, e em que a explicação consiste numa coleção de relações de causa e efeito, ou repousa sobre os conceitos do determinismo, da evolução, etc.” (HOBSBAWN, 2008, p. 39).

Com efeito, parte-se dessa perspectiva que, ontologicamente restabelece ao centro o desenvolvimento da genericidade humana, partindo da evolução da espécie humana na direção do ser social, este que corresponde, de um ponto de vista geral, à adaptação ativa, pela práxis, ao seu próprio meio. Será possível também em termos ontológicos, de “restituir aos indivíduos a participação na

atividade intelectual, sem delegação de competência, pela participação ativa à elaboração de uma outra vida social que inclua, necessariamente, a mais alta consciência dela mesma”, se desprendendo também de um “praticismo” e de um esquema de ação que situa “um partido intelectual coletivo” acima da organização do proletariado oprimido (VINCENT, 2004, p. 59). No front do processo das forças em luta pela emancipação humana, é sobretudo, “atacar a alienação que suscita uma divisão mortífera das atividades, privando os subalternos de sua voz” (idem, 1987, p. 103) pelo trabalho que representa

simplesmente a atividade produtiva do homem em geral, a atividade que lhe permite realizar a troca da matéria com a natureza; atividade desprovida não somente de toda forma social e de todo caráter determinado, mas também, até na sua simples existência natural, independente da sociedade, situada fora de todas as sociedades; essa atividade é uma manifestação e uma afirmação da vida, e a esse título, ela é comum ao homem ainda não social e ao homem socialmente determinado de qualquer maneira que seja (MARX, 1976b, l. 3, p. 738).

Desta maneira, através da noção de “genericidade humana” tentou-se superar certos limites teóricos difundidos pela tradição marxista vulgar, cujo pensamento reduziu o marxismo a uma teoria do econômico, para finalmente incluir a perspectiva humana relativa, para além da dimensão social de igualdade entre os homens, na questão maior atinente a dignidade humana e as alternativas humanamente possíveis para superar esses tempos de capitalismo em crise (FARIAS, 2015). À luz dos escritos ontológicos de atualização, esses trabalhos sublinham que “Marx não via somente a miséria na miséria, como o fazem todos os personagens abstratamente misericordiosos ou as utopias abstratas, já que a dimensão de indignação contida na miséria vem a ser a força ativa da indignação dirigida contra as causas do mal” (BLOCH, 1991, t. III, p. 538); e isto é verdadeiro nesses tempos pós-modernos, contra as deformações nefastas do capitalismo global.

C) A reificação

A crítica da reificação passa pelo desvendamento do “caráter fetiche da mercadoria”, já que este resulta do trabalho do homem, que é ocultado por uma relação natural entre as formas materiais. Com efeito, os produtos fabricados pelos homens, colocados em circulação no mercado como objetos úteis, “tem o aspecto de serem independentes, dotados de corpos particulares, em comunicação com os homens e entre eles” (MARX, 1976b, l. 1, p. 69). Trata-se de um fenômeno inerente ao ser social, assim como um fenômeno de consciência social. Quer seja, que “a essa relação abstrata com as forças naturais, corresponde uma relação também abstrata do homem com o homem” (BLOCH, 1981, p. 242).

Numa carta endereçada a Engels sobre *O Capital*, de 8 de janeiro de 1868, Marx (1973, p. 195), sublinha “os três elementos fundamentalmente novos da obra”, a saber: em primeiro lugar, não lhe passou despercebido “que se a mercadoria tem um duplo caráter de valor de uso e de valor de troca, é preciso que o trabalho representado nessa mercadoria possua também esse duplo caráter”; em segundo lugar, o fato que ele apreendeu, atrás das formas fenomenais “renda, lucro e juro” sua essência oculta sob “a forma geral da mais-valia”; em terceiro lugar, ele percebeu o que esta última é o resultado da primazia, sobre o processo de trabalho objetivo, de um processo de valorização subjetivo, em que a exploração é “dissimulada” pela mediação do “salário”. Portanto, nas experiências mercantis simples ou desenvolvidas (em que a força de trabalho e os meios de produção se tornam mercadorias), a primazia do valor ou da mais-valia, respectivamente, ou seja, o trabalho concreto numa experiência, o processo de trabalho na outra. Nos dois casos, em razão do duplo caráter do trabalho, a sociabilidade do trabalho abstrato realizado na produção de uma mercadoria é afirmada enquanto meio de acesso às outras mercadorias, estas na qualidade de objetos úteis. As relações sociais entre os que produzem e personificam as mercadorias se escondem atrás das coisas. Portanto, o duplo caráter do trabalho se encontra na raiz no fetichismo e da alienação próprios à produção mercantil simples ou desenvolvida.

Sob outro aspecto, nas relações entre o homem e a natureza existe uma abstração totalitária no sentido de uma abstração; esta revela sempre, de antemão, que essa “relação abstrata com as forças naturais”, em detrimento da dimensão

ecológica por “uma destruição radical de suas condições de existência naturais”, se acordam e essa relação abstrata entre os homens, permanecendo centrado numa práxis reificada, “que se limita à matéria social” (ibid.). Aliás, esse gênero de operação intelectual faz de “um ser indeterminado” tal que a multidão, aparecer como “um produto mental: uma abstração de todas as determinações em que somente a totalidade faz do ser o que ele é” (LUKÁCS, 2009, p. 181).

Da mesma forma, “o capitalismo organizado do *welfare state* parece de fato, incitar ao extremo os fenômenos de alienação e de reificação analisados por Marx” (BENSAÏD, 2011, p. 93) na ocasião da sua exposição sobre o capitalismo industrial, e é verdade que “a reificação das relações de produção e como elas se tornam autônomas em relação aos agentes da produção (MARX, 1976b, l. 3, p. 751), permanece presente no momento atual do capitalismo. No contexto em que “a primazia atribuída ao mercado livre e eterno implica na mais extrema das reificações, a mercantilização do mundo” (FARIAS, 2015, p. 131), existe um processo pelo qual “as ideias dominantes do século XXI que se inicia são aquelas de uma dominação que busca idealizar menos seu reino, e diabolizar mais as alternativas” (GARO, 2009, p. 49).

Trata-se de impor verticalmente do alto para baixo, a ideologia dominante do “*there is no alternative*”, que se perpetua para configurar o “estágio supremo da dominação”, na qual “a oposição se reduz a buscar alternativas no interior do status quo”, que por meio de “um discurso tecnocrático emprega a embaraçante: não se pode fazer de outro jeito!” (ATTAC, COPERNIC, 2014, p. 113).

A categoria da reificação foi desenvolvida pelo jovem Lukács (1976), sobretudo, a partir dos escritos marxianos sobre o fetichismo e a alienação, dentre outras influências teóricas. Essa perspectiva constitui uma forma muito particular de apreender pelo pensamento, a desumanização das relações no momento contemporâneo da história humana. Na sua maturidade, Lukács (2009) retomou essa categoria para esclarecer certos aspectos, o que a torna teoricamente pertinente no presente. Assim, a reificação persiste enquanto uma categoria portadora de “uma atualidade a ser construída e reconstruída, e isto a partir de seu passado mais fecundo e ativo e nas suas possibilidades teóricas e políticas até hoje”

(GARO, 2009, p. 16), como tantas outras categorias herdadas das reflexões marxianas.

A propósito da percepção contemporânea do fenômeno da reificação, esta desenvolvida segundo a perspectiva da alienação, “se se segue o caminho que a evolução do processo do trabalho percorreu desde o artesanato, [...] até o maquinismo industrial, vê-se uma racionalização sem cessar, crescente, uma eliminação sempre maior das propriedades qualitativas, humanas e individuais do trabalhador” (LUKÁCS, 1985, p. 144). Ainda, para Lukács (1976, p. 114) trata-se de compreender o movimento da mercantilização do mundo, um mundo das mercadorias e de seu movimento sobre o mercado, objetivamente, um mundo de coisas acabadas em que as relações entre as coisas surgem. Disto decorre que a naturalização eterna da *coisificação* das relações – o capitalismo intensifica esse movimento ao mesmo tempo em que acentua “o caráter desumanizado e desumanizante da relação mercantil” (id., 1985, p. 150).

Em linhas gerais, a relação “sujeito-objeto” (BLOCH, 1977; 1981) no sentido de uma abordagem não contemplativa, não pode se contentar na apresentação parcial, oferecendo, portanto, uma imagem imutável e muda dos fenômenos. Contrariamente, a experimentação metodologicamente radical do mundo a partir dessa interação transformadora entre o sujeito e o objeto, deve constituir “uma parcialidade refletida, e se posicionar pela transformação e pela edificação da história segundo os fins humanos, em favor de toda tendência objetiva que vá neste sentido” (id., 1981, p. 147). Da mesma maneira, é necessário compreender que “se trata de critérios que não se conformam à simples realidade dos fatos, mas que se opõe, eventualmente, a esses fatos e que entendem fazê-los desaparecer desde que eles passam a representar momentos reificados de um processo” (ibidem). Mas, convém admitir, no que se refere às “categorias dimensionais” correspondentes à noção de tempo e de espaço, que elas se tornam também “categorias de enquadramento”. Com essas categorias, não se trata de esvaziar o presente do conteúdo do passado para olhar o futuro isolado, tal que o concebe o idealismo transcendental; ou ainda “que devemos negligenciar abstratamente, a atualidade do presente” (p. 80 et seq.).

Longe da reificação “do instante que se vive e de sua imediatidade pontual, ainda inteiramente estranha à toda forma de mediação”, é preciso que se reconheça que “o presente não está em presença, no sentido de uma união, de uma identificação com a realização bem-sucedida e idêntica”; quer seja, o que acontece ao longo dessa década, surgiu das contradições próprias ao momento atual com os elementos reais de continuidade histórica (KOUVÉLAKIS, 2007, p. 12).

Essa questão do presente não tem o mesmo sentido que o apresentado pela interpretação simplista, marcado ainda por um dualismo antitético tal que ofereceram Hardt e Negri (2013a, p. 349) aos escritos de Bloch (*O princípio esperança*). Notadamente sobre os “dois modos formais que constituem precisamente a amplitude do presente” a saber, “a temporalidade capitalista” que, segundo eles, continua solidamente ancorado no presente e o outro modo, correspondente à “temporalidade proletária orientada para o futuro”. Ora, segundo Bloch (1981, p. 81), “este instante é tão rápido e estreito que nada pode se prender a ele, se manter. O agora não é o *presente*, bem que ele constitua o polo em torno do qual se estende esse último”.

Para além desse projeto futurista abstrato próprio à perspectiva teórico-filosófica e reducionista negrista, no sentido de um futuro autêntico, “nem sua irrupção, a fortiori, nem o seu conteúdo estão condicionados, determinados e então, inteiramente previsíveis” (ibid., p. 86); uma vez que aceitamos que “um futuro inteiramente conhecido, ao qual falta a surpresa do novo que emerge, e por esta mesma razão, um futuro autêntico” (ibid.).

De maneira ampla, o fenômeno da reificação permite também a análise das formas estatais capitalistas globais, representadas, por exemplo, pela forma hierática e rígida de um “Império” (HARDT, NEGRI, 2000; 2004; 2013a). Trata-se de um Estado mundial situado na era pós-moderna, cuja sociabilidade inerente à essa concepção (Império) se esconde atrás do eixo natural das instituições supranacionais ligadas à divisão global do trabalho. Esta abordagem se acorda com a prospectiva de um ultraimperialismo, favorável às ações coletivas dos conjuntos estatais nacionais, cuja colaboração recíproca poderia ser capaz de regular o capitalismo mundial, para assegurar o movimento vislumbrado por Negri desde os anos 1970, de passagem “do mercado mundial ao comunismo” (p. 265 et seq.).

Entretanto, “os processos irreversíveis, mesmo nos estádios mais elevados que possam atingir, são apenas tendências”, com este enunciado compreende-se então que, “as possibilidades de evolução determinadas, podem favorecer-las ou freá-las, às vezes, pode até excluí-las, mas nunca as produzir, obrigatoriamente de maneira mecânica” (LUKÁCS, 2009, p. 152). Cair na reificação do Estado em escala global sob a forma do Império pós-moderno como o fazem os negristas, é acreditar na ideologia antiprocessual e anti-histórica segundo a qual “o Império volta”, assim como a de que ele não é “uma utopia” e que a humanidade não tem “então outra escolha que de se confrontar à formação do Império” (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 296).

Esse Império que hoje e no quadro do pós-Guerra Fria representa, segundo esses autores, uma ordem global, “uma forma de rede de potências que requer a ampla colaboração dos Estados-nações dominantes, das maiores empresas, das instituições políticas e econômicas supranacionais, das diversas ONGs, dos conglomerados de mídias e de toda uma série de outros poderes” (ibid., p. 298). Ademais, não há nada de idílico, basta proclamar que “essa crise significa um intervalo durante o qual os processos de governança global constituem, a infraestrutura de um novo Império em formação”; como para o Estado-mundo, o Império da perspectiva negristas se inscreve numa tendência pesada, dualista e excessivamente subjetiva dos tempos pós-modernos, e não pode efetivamente funcionar “sem o apoio, nem a regulação política, jurídica ou institucional desse gênero de estrutura global” (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 329; 392).

No fetichismo desse Império em gestação há muito tempo, já que “vivemos hoje um período de transição, de *interim*: o antigo imperialismo está morto e o novo Império está ainda em vias de emergir” (ibidem, p. 318). Em termos da personificação desse conceito para definir a nova condição planetária, “os ataques e as aventuras unilaterais que se seguirem, mesmo que paralisantes e trágicas, não representam os momentos de uma mudança radical, mas etapas na formação do Império” (ibid., p. 300). E com a criação da ONU “apesar das injustiças que eles dissimularam e as manipulações frequentes das potências dominantes, as Nações Unidas por vezes obtiveram sucesso impondo um critério mínimo de paz” (p. 321).

Como “o novo Império está em vias de se realizar”, os altermundialistas de espírito reformista só podem se regozijar diante o fato que “a orientação política realista das Nações Unidas contribuiu para evitar explosões mundiais bem mais destrutivas” e que, até o presente, ela tem se “recusado” em apoiar as guerras de agressão levadas pelos Estados Unidos “no que se refere ao controle econômico unilateral” com vistas a manter a hegemonia norte-americana. Enquanto que esta, com a colaboração de outros Estados na pretensão de se tornar um “Estado coletivo ideal”,

Sempre foi um instrumento da opressão à serviço da classe dominante; [...] na era capitalista ele se torna verdadeiramente e unicamente um “Estado ideal” [...]. A coletividade em seu sentido autêntico, não essa que abusa com intenção de guerra, só se manifestou em raras ocasiões ao longo da história, mas esses dias forma verdadeiramente revolucionários (BLOCH, 1981, p. 186).

No extremo, importa também escapar das formas reificadas do sujeito da transformação social que “incorpora” a luta de classes ao projeto neoliberal de exacerbação do individualismo por uma concepção de mundo em que “o indivíduo assume posição essencial na análise da realidade” (LEFEBVRE, 2012, p. 7). Isto para ofuscar as desigualdades e camuflar a opressão e a exploração do homem pelo homem.

O sujeito coletivo que resiste não deve se atrelar burocraticamente ao economicismo, nem mergulhar no voluntarismo, enquanto desvios oportunistas que tentam, respectivamente, influenciar o proletariado através dois gêneros de atitudes ideológicas. A primeira, a saber “que deve sem dúvida alguma, limitar, e até frear, toda práxis realmente eficaz, socialmente universal”; e a segunda, “que isola subjetivamente da sua base ontológica legítima, da totalidade dinâmica do processo socioeconômico em seu conjunto” (LUKÁCS, 2009, p. 208).

Por essa razão que hoje se torna decisiva e crítica para além da simples percepção anunciada da exploração e da perpetuação das desigualdades, o fato da atualização e do realinhamento de uma ordem neoliberal democrática que comporta uma maior diversidade de Estados. Compreender as nuances dessa ordem que configura um sistema arbitrário de poder e de violência, de desigualdade, com vistas a contribuir, diante as circunstâncias atuais, para uma crítica global e dialética do capitalismo para assim superar os tradicionais projetos de um “alter” futuro,

ampliando o alcance crítico de uma teoria que “dará a ver as possibilidades que estão inscritas no cotidiano” (COURS-SALIES, ZARKA, 2012, p. 10).

2. A metodologia

O momento de construção de um trabalho científico é sempre um momento de reflexão teórica que mobiliza o conhecimento das diferentes abordagens, das diferentes interpretações. Para esse trabalho em particular, mobilizamos parte do que fora produzido a propósito do fenômeno da globalização e dos movimentos antissistêmicos próprios dessa era, para se poder, em seguida, realizar uma reflexão crítica do paradigma da multidão versus o Império pós-moderno, assim como uma análise do imperialismo global que oprime o conjunto do proletariado. Nesse sentido, traçou-se um quadro informativo, referências dos debates teóricos, em suma, acompanhou-se os debates referentes a temática sobre a qual se propôs trabalhar nesse momento, para se chegar as linhas de clivagem, de reflexão atinentes a esse domínio temático (BEAUD, 1985, p. 10).

Da mesma forma, é incontornável o procedimento formal que distingue o momento da investigação do momento de exposição; “pela investigação apropria-se da matéria em todos os seus detalhes, para analisar as suas diversas formas de desenvolvimento, e para descobrir a conexão íntima que há entre elas”, no instante em que é “concluído esse trabalho, é que se pode descrever, adequadamente, o movimento real. Se isto se consegue, ficará espelhada, no plano ideal, a vida da realidade pesquisada, o que pode dar a impressão de uma construção a priori.” (MARX, 1976b, l. 1, p. 21).

Ainda, do ponto de vista da referência teórico-metodológica para tratar o sujeito proposto, apropriou-se da contribuição de Goldmann (1973 et seq.), que adotou uma perspectiva genética. Este método foi utilizado nesse trabalho de tese, sabendo que “o método genético não é dedução a partir de um princípio a priori, mas a reconstrução de uma totalidade em suas diversas formas, respeitosa da ordem de dependência ontológica e da especificidade de níveis plurais” (TOSEL, 1994, p. 202).

Contrariamente à atualização proposta por Negri e outros em torno do sujeito multidão na era do capitalismo globalizado do Império, busca-se “demonstrar que se trata de uma ilusão nascida de uma visão ‘anti-histórica’ que prolonga até o passado a situação atual, ela própria dificilmente compreensível quando situada numa perspectiva genética” (GOLDMANN, 1973, p. 59). Aliás, esta perspectiva analítica permitirá também de descobrir que entre o velho Negri e o velho Marx se coloca “toda uma série de elementos comuns, pouco visíveis num primeiro momento, mas que constituem o fundamento comum sobre o qual se elaboram incontestáveis antagonismos” (ibid., p. 60).

A concepção materialista e dialética das formas sociais e históricas foi reforçada e atualizada pela ontologia dos marxistas do século XX, como Walter Benjamin (2000), Georges Lukács (2009; 2001; 1982; 1979), Henri Lefebvre (1980; 2012), Karel Kosik (1968; 1978), Pierre Naville (1960; 2016), Ernst Bloch (1978; 1981; 1982-1991), André Tosel (1994; 2008; 2009), entre outros marxistas cujas contribuições conferiram o aspecto dinâmico ao método próprio a essa concepção do mundo a todos que querem “pensar por si mesmos” (MARX, 1976b, l. 1, p. 11). A partir então da compreensão segundo a qual “o método não dispensa a compreensão de cada objeto em si; ele simplesmente fornece um guia, um quadro geral, uma orientação para a razão no conhecimento de cada realidade”. Assim, em nível de “cada realidade, é preciso apreender suas próprias contradições, seu movimento (interno), sua qualidade e suas bruscas transformações; a forma (lógica) do método deve então se subordinar ao conteúdo, ao objeto, à matéria estudada” (LEFEBVRE, 2012, p. 29).

Enfim, trata-se de aplicar essa concepção materialista, dialética e histórica do mundo para uma análise concreta das experiências contemporâneas que tentam alterar a ordem presente, e proceder, a partir disto, a crítica da filosofia política correspondente, cuja “possibilidade real reside numa ontologia a ser incessantemente refundada, a do Ser que ainda não é, ontologia que descobre o futuro no passado e em toda a natureza” (BLOCH, 1991, t. I, p. 286).

A propósito da concepção proposta pelos negristas – a “multidão” (HARDT, NEGRI, 2000; 2004), Cingolani (2006, p. 31) sublinhou que esta só deslanchou uma ampla discussão no domínio filosófico, quando ela se refere

também ao domínio social e político. No sentido próprio, este autor insiste sobre a importância do conceito de *multidão* nos debates sociológicos relativos à atualização crítica da “figura proletária”. Paradoxalmente, a atualização pós-moderna da ideia de multidão “permanece tomada por uma lógica de destino herdada de um certo marxismo e que resta atrelada numa teleologia senão, numa teologia mesmo da história” (ibid., p. 31-32).

Nos textos sobre Espinosa escritos desde 1981, Negri (1994; 2010) abandonou o pensamento dialético, sem se dar conta que “no mundo feito pelo homem, mesmo a dialética é uma relação sujeito-objeto, nada mais: uma subjetividade no trabalho que sempre excede e se esforça em suprimir a objetivação e a objetividade que lhes são imputadas” (BLOCH, 1977, p. 484), em proveito do pensamento antinômico, num sentido ideológico e ético.

Um raivoso anti-hegelianismo para negar a dialética, foi alimentado pelos filósofos contemporâneos tais Foucault, Deleuze e Althusser, cujas teorizações foram amplamente solicitadas pela elaboração pós-moderna negrista, que opõe diretamente a multidão ao Império de hoje. O que reforça esse espírito de rejeição da dialética, uma dialética que “longe de ser uma simples característica formal da análise – estilo ou método de exposição – se alimenta das contradições que animam de dentro, o movimento de sua reelaboração constante” (GARO, 2009, p. 155). Para Negri, em consequência, “o desencantamento dos filósofos do futuro, o cinismo dos apologistas das mediações do poder, e o oportunismo dos pensadores dialéticos se voltam contra o ser na sua pureza” (ibidem, p. 9; 13).

O mundo do ser social e histórico torna-se superficial no âmago de uma totalidade abstrata que pode conter tanto o Império que a *multidão sem frase*, como no âmbito da “grande transformação” (POLANYI, 1983), da qual resulta o processo de globalização neoliberal, enquanto solução, dentre outras, da crise do fordismo. Os apologistas da multidão pós-moderna dos pobres parecem “considerar a história de outra maneira, como uma constelação de perigos; é nela que reside sua atualidade, é sobre ela que sua presença de espírito deve realizar sua intenção (BENJAMIN, 2012, p. 246); dessa maneira, diante a indiferença negrista ao materialismo dialético “o objeto construído na apresentação materialista da história é ele próprio a [figura] dialética. Esta é idêntica ao objeto histórico” (ibidem, p. 247), é

o que torna problemática, dentre outras, a abordagem contemporânea ornamentada da multidão pós-moderna.

Por outro lado, esse processo de globalização neoliberal sob a forma de um Império mundial será apreendida por um pensamento eclético por vezes pós-marxista, pós-estruturalista e neo-espinosista, enfim, “uma filosofia sem tempo: seu tempo é o futuro!” (NEGRI, 2007, p. 66), indo na contramão da realidade dinamicamente em processo; enquanto que esse processo “é ele próprio mediação, com ramificações profundas, entre o presente, o passado não liquidado e sobretudo, o futuro possível” (BLOCH, 1991, t. I, p. 237).

Nos tempos pós-modernos, os movimentos altermundialistas teriam uma “base que permite opor ao imperium a potência de desenvolvimento de uma verdadeira democracia revolucionária das lutas da multidão” (NEGRI, 2010b, p. 25). À subsunção da multidão ao Império corresponderia automaticamente a resistência da multidão ao Império, o que serviria de parâmetro para as ações emancipadoras de hoje. Para Cingolani (2006, p. 38), o pensamento negrista “nos ensina que o modo de organização desses movimentos e dessas lutas é reticular, mas isso não basta para demonstrar a efetividade do conceito e a dar conta da eficiência da categoria multidão”.

Aliás, o desafio de apreender a nova configuração cada vez mais global, segue as tendências contraditórias da realidade efetiva do ser social e histórico. A superação das fronteiras nacionais que puseram os fundamentos de um mercado mundial já tinha sido afrontada pela ontologia lukácsiana do ser social. Mas esta perspectiva foi descartada pela proposição negrista do Império que generaliza, de maneira reificada, o momento prático subjetivo da multidão, configurando um estado de situação em que “a mudança devida à moda, esse eterno hoje, se subtrai de uma abordagem histórica” (BENJAMIN, 2012, p. 247). De acordo com a ontologia do ser social, não se pode reduzir o desenvolvimento da economia capitalista à sua capacidade de engrenar um processo de integração, de socialização dos homens em nações.

Às formas principalmente econômicas e políticas de competição entre grandes nações reunidas em blocos regionais, se acrescenta um conflito geopolítico crescente no seio dos Estados-nações, uma vez que este persiste enquanto função

e causa, necessários à acumulação capitalista. Enfim, “não reconhecer a amplitude desses antagonismos entre poderes capitalistas rivais redundaria em não se oferecer os meios para compreender a natureza do mundo contemporâneo” (CALLINICOS, 2006, p. 172), no sentido próprio; e, em geral, admite-se como pressuposto metodológico para confrontar a teorização negrista que nos apresenta a noção confusa de um Império pós-moderno, a abordagem do imperialismo global que configura para a realidade de nossa época, uma totalidade concreta, complexa e contraditória; da mesma maneira, parte-se da luta dos que querem “um outro mundo”, ao invés de proclamar a potência da multidão de singularidades que se confrontam hoje ao Império da era pós-moderna.

PRIMEIRA PARTE

O FENÔMENO ALTERMUNDIALISTA FACE AO CAPITALISMO GLOBALIZADO

Na primeira parte dessa tese, tratou-se de apresentar a realidade contemporânea dos movimentos altermundialista como fenômeno singular próprio à conjuntura do capitalismo globalizado, para uma análise particular “de uma contradição muito forte que denota, claramente, entre outras, que “o possível resta para além de sua simples afirmação e as vezes a desorientação domina” (COURS-SALIES, 2013, p. 63).

É o caso dos autores da escola francesa da regulação cujas análises permanecem centradas na perspectiva da sociedade salarial mundializada que se reproduz sem interrupção, prisioneira então de uma utopia abstrata que traz a marca da ausência da luta de classes. No lugar desta, afirmam a dinâmica das mutações técnicas dos sucessivos regimes de acumulação capitalistas. Importa sublinhar que para não se colocarem na perspectiva da luta de classes, no nível das mobilizações, a própria sociologia dos movimentos sociais fez uma análise estruturalista que utiliza a noção de ciclo, cuja lógica segue “desenvolvendo-se nas fases de visibilidade das mobilizações, e ao contrário, consolidando-se nas fases de latência da mobilização” (PORTA, 2008, p. 21). Assim, para cada um dos ciclos analíticos serviu-se de uma adaptação dos conceitos e das teorias para explorar, por vezes por uma

especulação abstrata, as particularidades dos movimentos ativos contrariamente à natureza da globalização capitalista nesse momento. Com efeito as investigações sobre essa vaga dos movimentos confirmam a pertinência de certos conceitos e de determinadas hipóteses elaboradas e problematizadas no passado, mas o presente reafirma a necessidade de se atualizar a análise em torno desses processos, e mesmo das dimensões das lutas que permanecem marginais no quadro mais amplo da luta de classes.

Após “um século de capitalismo” e entre vários acontecimentos históricos como a realidade dos imperialismos e das guerras, a marcha desse sistema foi marcada “pelo advento de três grandes crises estruturais” a saber, a crise dos anos 1890, a de 1929 e a crise de 1970 (DUMÉNIL, LÉVY, 2003, p. 14; 22). Traçou-se, mesmo que brevemente, “a trajetória do capital” indo “da crise de 1929 à da nova economia”, para chegar enfim “na grande crise do século XXI” (JOSHUA, 2006; 2009). Esses ciclos de desenvolvimento capitalista ou “as ondas longas” como sublinhou Mandel (2016), isto é, os longos movimentos de crescimento no capitalista, e cujo ritmo é assimétrico, depende certamente das mudanças radicais no movimento de integração e/ou de socialização da base e da superestrutura em nível mundial, mesmo que cada uma dessas formas (Estado e o capital) tenha vida própria (ritmos distintos), existem conexões formais e funcionais que se estabelecem entre elas ao longo das configurações historicamente determinadas de integração e/ou socialização (FARIAS, 2013a, p. 16-17).

Longe do economicismo cujas análises não permitem visualizar alguns dos problemas do capitalismo que em termos puramente econômicos, a propósito da compreensão da nova conformação mundial, é notável que, de uma parte, “esse mundo pós-moderno se presta a ver sob os auspícios de um pluralismo desordenado, quando ele representa na realidade a forma capitalista a mais pura até o presente”; da outra parte, existe um processo de globalização resultante de um rearranjo em que finalmente “a integração econômica do mercado mundial não soube até hoje produzir formas próprias, mais elevadas, de integração social” (COURS-SALIES, 2003, p. 13).

Certamente, tratou-se de analisar a realidade das mobilizações antissistêmicas “sentidas como perturbações para as relações sociais existentes e para as instituições políticas, na sua proximidade com uma necessária abordagem

crítica dos fenômenos de dominação” (ibidem, p. 55). Na era do pós-fordismo a complexidade em torno da condição humana sob o regime capitalista contemporâneo impõe uma releitura das condições por vezes objetivas e subjetivas, assim como do referencial teórico-conceitual e da práxis. Parte-se novamente do princípio segundo o qual “a prioridade ontológica da economia (forma primordial da troca material entre sociedade e natureza) não significa de modo algum, a ocultação das outras formas de intersubjetividade, que se desenvolve em função de finalidades específicas” a exemplo das dimensões atinentes “a política e o direito, a moral e a ética” (TERTULIAN, 2011, p. 42).

Tratou-se ainda de proceder-se uma caracterização da dita onda altermundialista em paralelo a análise conjuntural correspondente à emergência desse fenômeno novo. Compreendeu-se que esse movimento em certa medida acompanha o ritmo do processo de globalização capitalista cuja crise convida a afirmar que “hoje, a questão das alternativas de projetos é central” (COURS-SALIES, ZARKA, 2013, p. 59); ao mesmo tempo, se reafirmou a perspectiva da luta de classes – considerada sua dimensão objetiva, a saber, a divisão capitalista do trabalho – enquanto o elemento essencial da estrutura do “Estado capitalista contemporâneo” (FARIAS, 2002), escondida pela reificação e camuflada pela simples aparência do “pseudoconcreto” (KOSIK, 1978).

1 A GRANDE TRANSFORMAÇÃO SOCIAL E HISTÓRICA: do fordismo ao pós-fordismo

Fez-se uma breve apresentação crítica da abordagem regulacionista da conjuntura própria à transição do regime de acumulação fordista ao regime de acumulação pós-fordista, como resolução da crise estrutural dos anos 1970; buscou-se entender as consequências em nível do conjunto das decisões e das ações guiadas pelas instâncias supranacionais para resolver o impasse gerado por essas perturbações. De maneira imediata, esta grande crise se configura “primeiro como uma crise de superacumulação, da baixa da taxa de lucro”; a possibilidade de regeneração por meio do aumento dos investimentos supunha, entre outras, “aumentar a taxa de exploração dos assalariados” (BÉNIÈS, 2005, p. 24), de mesmo que a recomposição do exército de reserva do ponto de vista das mutações que se

propagaram para além do domínio econômico e político estritamente compreendido. Isto implica tanto os interesses opostos entre os capitais numerosos, quanto entre o capital em geral e o conjunto do proletariado.

Procedeu-se a uma delimitação histórica quanto aos elementos conjunturais socioeconômicos importantes para a compreensão do fenômeno altermundialista ao qual fez-se referência num momento particular do trabalho. Esboçou-se então, num primeiro momento, uma crítica à reificação técnico-economicista do capitalismo patrimonial e cognitivo nas figuras dos regulacionistas franceses Aglietta e Brender, e dos teóricos do capitalismo cognitivo Paulré e Negri. Referenciados concomitantemente nos aportes teóricos e nos elementos empíricos, analisou-se as particularidades desse momento específico do capitalismo (o da crise da sociedade salarial fordista e o advento da mundialização/globalização), bem como a nova condição do sujeito proletário por meio das mobilizações altermundialista (as experiências dos fóruns sociais mundiais e os movimentos dada a crise de 2008), diante da complexidade da luta de classes.

Na análise dessa grande transformação social e histórica que depassou o fordismo, as diversas interpretações da dinâmica das mutações técnicas tomam a via da regulação reformista tanto na teoria do capitalismo patrimonial como na teoria do capitalismo cognitivo.

A interpretação dada pela teoria do capitalismo cognitivo em partícula, cujos esforços analíticos se concentram sobre certos aspectos indicados pela escola francesa da regulação apresentou alguma originalidade. Sublinhou-se sobretudo, as discussões sobre o papel das novas tecnologias da informação e da comunicação, assim como a realidade (não propagada e hegemônica) do trabalho imaterial.

As contradições específicas do desenvolvimento do sistema capitalista devem ser analisadas, na sua lógica de conjunto e também nas suas especificidades; demandam um estudo das relações capitalistas para além das desigualdades em nível da distribuição da renda e da exuberância financeira na era contemporânea.

A economia política da globalização da sociedade salarial é crítica à forma de capitalismo da época situada para além do fordismo e na era da

globalização. Entretanto, essa abordagem não contempla posições críticas em relação à dinâmica do sistema social e de seu futuro. Precisaria considerar e analisar as formas estatais que se colocam no mesmo diapasão da mundialização do capital, da mesma maneira as posições de classe referentes aos interesses específicos e a questão da emancipação do conjunto do proletariado, nesse contexto cada vez mais opressor. É em meio a essa conjuntura que emergem várias mobilizações altermundialista, sobre a qual se tratou também nessa primeira parte, no capítulo 2 intitulado “O movimento altermundialista: a multiplicidade das experiências”.

2 O MOVIMENTO ALTERMUNDIALISTA: a multiplicidade das experiências

Neste capítulo, examinou-se o processo constitutivo dos vários focos de resistência ao processo de globalização neoliberal em curso desde o fim da crise dos anos 1970, um movimento em princípio antiglobalização /antimundialização, agora alterglobalistas/ altermundialistas. Como dito no início, eles emergiram em meio ao movimento capitalista de reestruturação dos mercados pela via da flexibilização/precarização do trabalho e da privatização da esfera pública, a liberalização das economias mundiais até o advento da globalização neoliberal. Para tanto, avançou-se três perspectivas, a saber:

- 1) uma breve caracterização dos atores em mobilizações e as formas de ações empregadas dado o ritmo do agravamento da situação socioeconômica, política e cultura que envolve o conjunto do proletariado;
- 2) o quadro espaço-temporal das ações específicas a esse período do capitalismo;
- 3) a forma de organização mobilizadora adotada por esses representantes das lutas, para fazer face à conjuntura capitalista de crise desde 2008.

Dividido em três seções, essas perspectivas foram apresentadas quando da análise da genealogia do movimento altermundialista, pela compreensão da configuração atual das ações no âmbito do estado de crise econômica

concomitantemente às diversas formas de ataques à dignidade humana, passando também por uma leitura da experiência singular de realização dos fóruns sociais.

Sinônimo de experiências cuja vocação é antissistêmica, essas manifestações são diversas no tempo e no espaço. Elas podem resistir e protestar formalmente contra as barbáries da pós-modernidade, sem, no entanto, polarizar radicalmente, na perspectiva de uma subjetividade revolucionária contra a opressão de classe que decorre da exploração, da dominação e da humilhação do homem pelo homem em escala global. Certo, o movimento altermundialista se engaja ativamente em cada um desses terrenos de lutas, mas não tem conseguido ultrapassar por meio de situações concretas a clivagem, a dispersão e as arritmias entres esses três aspectos decisivos da luta geral do proletariado.

Seguindo o raciocínio de Debons (1998, p. 16), as grandes mudanças sociais e históricas dos nossos dias “criam novas condições”; a ação sindical, por exemplo, deve partir da realidade diversa da condição proletária para evitar todo e qualquer tipo de sectarismo obreirista com vistas a renovar a ação revolucionária; esta é uma das posições que se defende nessa tese.

Pode-se constatar, por meio de alguns elementos, que a novidade dessa “nova” fase das mobilizações e protestos realizados seja em nível local e regional, seja em nível internacional, testemunham a diversidade dos sujeitos engajados (mulheres e homens, adultos e jovens, rurais e urbanos, povos indígenas, aposentados, estudantes, imigrantes...), assim como, das causas das lutas contra as várias das consequências das políticas econômicas implementadas no curso desse processo de globalização, que permanece quanto a ele, baseado na diferenciação do desenvolvimento econômico das nações e das regiões.

Ao contrário de significar o arrefecimento da luta de classes ou de configurar “uma atitude depreciativa da sua própria época” (BLOCH, 1991, t. III, p. 541), a originalidade desse fenômeno altermundialista oferece a possibilidade de renovamento da base teórica capaz de compreender as sutilezas da questão social para a consolidação da solidariedade, entre outras, necessária para se romper os limites sempre destrutivos “do mundo existente, de atacar e de transformar praticamente o estado das coisas” (MARX, ENGELS, 1976, p. 24).

Essa conjuntura claramente desenhada após a queda do Muro de Berlim, a desintegração da União Soviética enquanto referência controversa do “socialismo real”, as guerras dos Balcãs e do Golfo (BENSAÏD, 2008, p. 11), configura o fim de uma sequência histórica situada no século XX, com esse novo discurso próprio a essa nova era da “entrada irreversível na eternidade mercantil”; como o da necessidade teórico-ideológica de “redenção” do capitalismo (neo)liberal. “A página virada permite aos entusiastas do neoliberalismo de veicularem a ilusão de um retorno, para além de um Marx definitivamente *démodé*” e apresentado como um filósofo decadente, cujo pensamento resulta do *zeitgeist* do século XIX. Alguns recorreram, mergulhados no passado, “na filosofia política clássica de Hobbes, de Locke, de Tocqueville, generosamente gratificadas de uma improvável juventude” (ibidem). A propósito da *multidão* negristas, essa ideologia da subjetivação individual como produtora de valor, verificou-se na segunda parte dessa tese que discutiu a gênese desse conceito. Uma abordagem ontológico-genética foi decisivo para compreender também na segunda parte, os elementos próprios à elaboração da categoria marxiana do *proletariado*.

SEGUNDA PARTE

A ELABORAÇÃO DO CONCEITO DE MULTIDÃO E DA CATEGORIA PROLETARIADO

Para a segunda parte da exposição, trata-se de se interrogar, primeiro, sobre a filosofia política do Império e da *multidão*, de examinar as origens intelectuais ou teórico-filosóficas dessa concepção que se pretende radical, mas que permanece quanto a ela, abstrata, desde o início, apesar das tentativas posteriores de aproximá-la das experiências concretas. Questionou-se se no fundo, se essa teorização exprime uma visão positivista, e em certa medida, “favorável” ao processo de globalização do capital, uma vez que a *multidão* impulsiona para a realização do Império pós-moderno.

Trata-se de compreender a atualização feita pelos negristas, de um conceito apresentado por Espinosa nos seus escritos sobre uma cidade nova, numa época em que o pensamento estava centrado nos mistérios do céu, do transcendente e da imagem de uma Deus “não somente o todo poderoso, mas o mais justo e infinitamente amoroso” digno de todo reconhecimento (BLOCH, 1981, p. 198). Esse conceito, situado na era moderna, retomado no sentido de uma subjetividade que se torna subversiva e revolucionária após um longo período de hibernação; que desde que acordada, se revela como uma imagem cuja possibilidade de realização não é mediatizada com o real, uma vez desprezado o movimento – a dialética – que torna compreensível a existência, concomitantemente, de objetos e fenômenos contraditórios.

Da mesma forma, a referência marxiana à multidão espinosista foi apresentada, enquanto base racional, dentre outras, da elaboração do proletariado moderno. O referencial materialista dialético e histórico permitiu a Marx de chegar a uma configuração heterogênea da força de trabalho no âmbito do nascente capitalismo, com suas crises, bem como das consequências diretas sobre a organização desse conjunto e seus subconjuntos, o que leva ao processo de recomposição de uma superpopulação relativa.

3 A GENERICIDADE ABSTRATA DA MULTIDÃO NEGRISTA: Negri herdeiro de Espinosa

Para elaborar a teoria da *multidão* tal que ela se apresenta na contemporaneidade, Negri se apropria de uma série de conceitos explicados por Espinosa na sua obra *Ética*, sabendo que é em torno das noções de amor, de conatus, de imaginação etc. que gravita o corpus dessa emboscada teórica. Da mesma forma, e menos explícita, mas evidentemente de maneira direta (quase literal), trata-se de um aprofundamento das proposições lançadas por Agamben nos seus escritos sobre a multidão, o biopoder entre outros, já nos anos 1990.

Objetivou-se nesse capítulo, apresentar num primeiro momento a interpretação que Negri deu aos escritos modernos de Espinosa, claramente tomados como fonte intelectual fundadora de seu pensamento pós-moderno, ou

simplesmente, de discutir o processo de elaboração da multidão por Negri. Em seguida, num segundo momento, a discussão centrou-se no caráter eclético dessa conceitualização. Enfim, discutiu-se a teoria pós-moderna desses pós-marxistas que situam essa multidão em oposição direta, e mesmo antinômica, ao Império de nossos dias, sem nenhum tipo de mediação, a partir de referências híbridas e em certos momentos, contraditórios. De mesmo, propôs-se a análise da maneira como eles transformam “a oposição negativa em oposição positiva” e como, ao contrário do “homem unidimensional” de Marcuse (1977), eles fortalecem a *multidão* romantizando-a, sob uma visão atrelada ao domínio da pura imaginação.

Assim, segundo o pensamento negrista, a tradição política da modernidade expulsou a multidão no momento da reflexão sobre o movimento fundador dessa dimensão; ao contrário, Espinosa construiu sua teoria política e os fundamentos da legitimação do direito civil (extensão do direito natural) a partir da multidão, uma vez que para esse filósofo, se trata do sujeito político que serve de referência para a constituição da “República e do direito civil” (NEGRI, 2010, p. 112).

Em Espinosa, a multidão adquire uma conotação positiva, se se toma como referência o pensamento de Hobbes, para quem a multidão é sinônimo de caos e de desordem, sujeito impossível de governar e conduzir as decisões políticas da Cidade. Desta maneira, para uma certa corrente teórica, a multidão é para Espinosa a protagonista do cenário político da modernidade (HARDT, NEGRI, 2000, p. 395-396).

Os impasses teóricos aos quais se confrontam hoje, emergem quando das interpretações diversas dos escritos espinosianos. Assim, os negristas acentuam a natureza abstrata do todo, – a configuração capitalista contemporânea, assim como o desenho do sujeito coletivo em luta –, ao passo que outros marxistas elaboraram uma figura da subjetividade revolucionária constitutiva de uma totalidade concreta tendo por princípio que “a filosofia marxista é do futuro e também a do futuro no passado” (BLOCH, 1991, t. I, p. 17). No capítulo seguinte analisou-se alguns elementos teóricos importantes, incluídos os da filosofia espinosista, para apreender os fundamentos genéticos da categoria marxiana “*proletariado*”.

4 A TOTALIDADE CONCRETA DO PROLETARIADO: Marx e a herança espinosista

No que concerne a filosofia de Espinosa, os especialistas do século das Luzes sublinham sua radicalidade teórica, pois “seu objetivo não era somente, para parafrasear Marx, de pensar o mundo, mas de transformá-lo” (ISRAËL, 2001, p. 212). Nesse momento, a discussão permanecerá centrada nas posições espinosistas em relação a noção de multidão, contrariamente à generalização de uma multidão sem frases, sabendo que não existe na análise marxiana uma teoria da multidão enquanto teoria de um sujeito potencialmente revolucionário.

Entretanto, existe uma série de interpretações que relacionam a sua filosofia ao pensamento marxiano, como se pôde ler em Marx (1976, I. 1, p. 437 et seq.) sobre o proletariado enquanto população ativa e superpopulação relativa, até os dias de hoje nas obras dos marxistas como Tosel (1994), Balibar (1996; 1997), Macherey (1979) entre outros. Perseguiu-se a discussão a propósito de Negri sobre a multidão representada pelos pobres empregados e desempregados, com vistas a delimitar as diferenças conceituais entre a elaboração categorial correspondente à figura marxiana do proletariado, atualizada de outra maneira pelo marxismo contemporâneo (FARIAS, 1988; 2010; FARIAS, TEIXEIRA, 2014) e a proposição negrista cujo conjunto de oprimidos se distingue pela imagem dialética da multidão.

Como para a apresentação da multidão pós-moderna negrista, foi preciso determinar a categoria “proletariado” a partir da leitura de certas interpretações marxianas, de alguns princípios próprios à filosofia espinosista, e dos elementos que permitiram tratar a especificidade proletária descrita por Marx em *O Capital*.

A concepção marxiana do mundo pôde ser aproximada da filosofia de Espinosa sob o ponto de vista das orientações filosóficas capazes de nos fazer pensar por nós mesmos. Espinosa colocou Deus em terra para defender a liberdade de pensar: os homens se representaram “Deus como um regulador, um legislador, um rei, enquanto todos esses atributos pertencem somente à natureza humana e devem ser inteiramente separadas da de Deus” (SPINOZA, 1965, p. 92).

Do ponto de vista marxiano, não se trata da defesa de um humanismo abstrato intimamente relacionados a valores atemporais. O humanismo de Marx pressupõe a relação dialética entre o homem e seu ser genérico, ou seja, a

produção de si-mesmo e com a natureza. Ademais, importa retomar a ideia marxiana segundo à qual “o homem é o produto de um processo de gênese que é a história” (MARX; 1996, p. 172).

O pensamento filosófico de Espinosa, pudemos ver, foi o ponto de partida tanto da conceitualização em torno da *multidão* de Negri, que da figuração processual marxiana do *proletariado*. A propósito da multidão pós-moderna, essa herança é marcada pela construção de um todo que se revela como uma genericidade abstrata.

Com efeito, a abordagem estruturalo-antinômica utilizada conduz o negrismo a uma totalização da multidão que se distancia do real para cair no paradoxal. Assim, tem-se de um lado, uma *multidão contra*, construída segundo uma taxinomia marcada pelo “subjetivismo do tipo operaísta” (TURCHETTO, 2003, p. 152), de abandono das contradições do trabalho por ver nele, a possibilidade de valorização de si como subjetivação (“auto-valorização do humano”), que elabora imediatamente a multiplicidade de *pobres*; por outro lado, uma *multidão em favor*, elaborada segundo uma teleologia (teologia) historicista “da repetição ou do eterno retorno”, projetando o passado estático “dos conteúdos formais acabados” no presente imediato (BLOCH, 1991, t. I, p. 13). O princípio esperança da *multidão* é este que desemboca imediatamente sobre a categoria e a realização do comunismo pelo poder de um gênero inconsciente e abstrato de imaginação “da divindade da multidão do pobre” (HARDT, NEGRI, 2000, p. 202).

A explicação, por ideias antinômicas, da realidade contemporânea imediata guia os negristas a elaborações conceituais que se opõem frontalmente, enquanto extremos contraditórios de um mesmo processo sem nenhum tipo de mediação, ao abandonar a dialética marxiana. Segundo Ollman (2005, p. 39) os “são muitas as razões para os desacordos propagados quanto ao significado e o valor da dialética”, mas é somente pela *força da abstração* (MARX, 1976b, l. 1, p. 11) que se pode pensar de maneira adequada a interação e a mudança das partes específicas de um todo – pensar dialeticamente

Como se pôde analisar, não se trata de rejeitar todo o saber produzido pelos homens ao longo da história moderna em nome de uma “nova ciência” (HARDT, NEGRI, 2004, p. 399). Ao contrário, trata-se sempre de tentar

compreender o ser social em todas as suas determinações e diante a realidade concreta, “trata-se ainda de critérios que não se conformam à simples realidade dos fatos, que se opõem a esses fatos e que entendem fazê-los desaparecer quando eles representam momentos reificados de um processo” (BLOCH, 1981, p. 147). Daí a importância de trabalhar a atualização estruturalista do conceito de *multidão* e a atualização dialética da categoria *proletariado*.

O próximo momento desse trabalho de tese ocupou-se então, da compreensão da evolução em termos de atualização da imagem da *multidão* negrista, que de maneira dualista se opõe ao poder imperial, assim como da discussão em torno da “categoria-figura” ou “categoria figurante” (BLOCH, 1981, p. 148) do *proletariado*, tendo por referência a totalidade complexa, de aspectos contraditórios, correspondente ao imperialismo global explicitamente em crise desde 2008.

TERCEIRA PARTE

A ATUALIZAÇÃO DO CONCEITO IMAGÉTICO DE MULTIDÃO E DA CATEGORIA-FIGURA PROLETARIADO

Na era da globalização do capitalismo, o Império que emerge hoje tem características diferentes do imperialismo praticado até último quarto do século XX pelos países europeus em concorrência, compreendida a forma de conquista de territórios, sobretudo, nos continentes africano e asiático. No entanto, para além de uma simples definição pela negação, o fenômeno pós-moderno resta observável por uma tendência à constituição de uma globalização do capitalismo atinente ao capital e ao Estado, que se apresentam como uma totalidade complexa e contraditória. Em última instância, “na realidade, o Império não suprime a antiga ordem das dominações interestatais. Ele se sobrepõe”, de maneira a manter o status dos estados-nações, ou melhor “o projeto de uma nova ordem jurídica supranacional dos estados-nações permanece ligado à antiga ordem dos Estados”, de tal forma que, no capitalismo globalizado “o capital e as firmas se transnacionalizam, mas eles

continuam a se apoiar na potência militar, monetária e comercial dos Estados dominantes” (BENSAÏD, 2001, p. 208).

Várias correntes teóricas, do pensamento conservador (liberal ou social-liberal), ou de uma vertente crítica (do alterglobalismo multipolar, regulacionista ou neomarxista, para dar alguns exemplos) esboçaram explicações para abordarem a conjuntura atual tanto em nível da globalização do capital, que em nível das novas formas estatais globalizadas. Assim é da compreensão dos novos atores da contraofensiva contemporânea, que a título de exemplo se apresentam na concepção “da emergência lenta, mas inelutável de um ‘Estado-mundo’”, ao qual se confrontaria “o povo-mundo” (BIDET, DUMÉNIL, 2007, p. 269). Esse parece com o paradigma pós-moderno da “forma-multidão” (HARDT, NEGRI, 2013a, p. 172) contra o novo Império formado após a fracasso da tentativa de “tentar concentrar os poderes da ordem global nas mãos dos Estados-Unidos” (ibid., p. 299). Essa abordagem concebe o proletariado como uma figura unicamente atrelada ao espaço industrial ou empresarial, relegando ao passado, a obra de um Marx por um arquétipo marxista “profundamente perdido e dissolvido nos vapores mágicos” da pós-modernidade (BLOCH, 1991, t. III, p. 543); uma época marcada pelo fim dos grandes discursos, notadamente o da emancipação humana.

Em consequência, uma ideia se impõe, a de necessária readaptação do sistema capitalista sob a promessa das reformas radicais para humanizá-lo. Neste sentido, importa continuar na busca de um referencial que permita fazer jus à subjetividade dos sujeitos, compreendendo a multiplicidade das determinações objetivas – a noção mesmo de subjetividades exploradas, dominadas e humilhadas. Assim, restituir ao presente, as categorias marxianas “que, em ampla medida, são herdeiras do passado” e também de certos princípios da filosofia espinosista, “não poderiam ser rejeitadas como conchas quebradas” (BLOCH, 1981, p. 24). Para os que querem livremente anunciar o fim da luta de classes e, ao mesmo tempo, a morte do marxismo, essas categorias “não podem ser rejeitadas sem uma análise, ou mesmo sem razão profunda” (ibid.).

Apesar do curso do pensamento único ou do pluralismo intelectual pós-marxista quando “hoje, existem vários marxismos, que se esforçam em vão de reduzi-lo num modelo único” (LEFEBVRE, 1975a, p. 19), compartilha-se a

perspectiva de Mandel (1983, p. 292) segundo a qual Marx elaborou um instrumento científico “que coloca radicalmente em questão todas as condições sociais desumanas, explicando suas origens, sua natureza profunda, sua evolução e as condições de sua superação”; num estado de confusão extrema somente um dogmatismo se esforça ainda de trabalhar com uma certeza absoluta de encontrar no marxismo uma ciência homogênea; hoje, em relação à obra de Marx, “é preciso tomar os conceitos, modificá-los, completá-los, transformá-los acrescentando outros conceitos... nem fetichizar Marx, nem enviá-lo para as lixeiras!” (LEFEBVRE, 1983, p. 23). Pode-se assim retomar as palavras de Marx (1976b, l. 1, p. 16) contra o ecletismo, à medida que a leitura de certos teóricos contemporâneos, “ostentavam erudição histórica e literária ou misturavam à economia outros assuntos, produzindo uma mixórdia de conhecimentos”.

É preciso tomar certa distância crítica da “emergência confusa de um povo-mundo” para fazer face a esse “novo espaço político” designado por um grupo de neomarxistas como sinônimo da gestação de um sistema global, do sistema do mundo referenciado pela concepção de um “Estado-mundo” – enquadramento contemporâneo explicativo próprio a essa abordagem neomarxista – que se engaja no processo de construção de um outro mundo através das políticas altermarxistas (BIDET, DUMÉNIL, 2007, p. 284; 268). Na realidade, a renovação do marxismo, numa perspectiva humanista e emancipadora, cujo universo representado é mais vasto do que o círculo restrito correspondente aos operários explorados, parte do princípio segundo o qual “o sentimento marxista de humanidade pode incluir círculos sempre mais amplos, com vistas a superar aqueles que são radicalmente explorados para se estender a todos aqueles que sofre a miséria do capitalismo” (BLOCH, 1991, t. III, p. 538).

Enfim, é necessário sublinhar, “Marx não perdeu um minuto objetivo prático da dinâmica real”, numa abordagem que não seja pela constituição de um sistema aberto, que rejeita todo tipo de reificação da realidade através de categorias e estruturas rígidas, mas para propor aos que querem pensar por si próprios “a análise da prática social e do mundo moderno, para agir e transformá-los partindo das tendências imanentes” (LEFEBVRE, 1975a, p. 18; 20). De mesmo, a compreensão segundo a qual as relações no seio desse sistema no sentido amplo do termo “são dialéticas, complexas. Elas constituem um todo estruturado,

hierarquizado e carregam múltiplas contradições” (idem, 1971, p. 146). Ainda, segundo o método dialético e histórico, “essencialmente crítico e revolucionário”, ao experimentar também o mundo, adquire-se que “o movimento do pensamento é uma reflexão do movimento real, transportado e transposto no cérebro do homem” (MARX, 1976b, l. 1, p. 20). É a dialética mesmo do ser social e histórico, desde o seu nascimento, sua vida até a sua morte, que exige que se utilize um procedimento dialético.

5 A ABORDAGEM ESTRUTURALO-ANTINÔMICA DA MULTIDÃO NA ERA PÓS-MODERNA

No sentido desenvolvido nessa tese, afirmou-se que os negristas desenvolvem um pensamento sobre o mundo contemporâneo pós-moderno, sob uma espécie de absolutização do momento presente ou ainda sob uma “transcendência hipostasiada” (BLOCH, 1981, p. 231), que tem “geralmente a tendência a perenizar o dado imediato” (LUKÁCS, 2009, p. 73).

Nos termos da nova configuração planetária, perguntou-se se era possível afirmar que na era da globalização neoliberal as transformações corroboram a perspectiva analítica do Império pós-moderno e da imagem da *multidão*, esta apresentada como a força coletiva que leva ao desenvolvimento das ações atuais de caráter antissistêmico. Na terceira parte da tese, discutiu-se as proposições afim de realizar uma atualização dos conceitos utilizados, a *multidão* dos negristas desde 2000 e a categoria-figura do *proletariado*. Esta elaboração marxiana foi retrabalhada por certos marxistas contemporâneos, cujas contribuições tornaram-na capaz de ser uma forma sociologicamente adequada para se pensar a dinâmica da luta de classes hoje.

Hardt e Negri modificam o método marxiano para abordar as formas econômicas e políticas do capitalismo pós-moderno. Com efeito, não se pode atualizar a crítica da economia política, assim como a do Estado sem considerar as mudanças da forma-capital atreladas à reestruturação produtiva e à globalização pós-modernas.

Nesse contexto, diversos quadros interpretativos ocultam por vezes, as relações cada vez mais flagrantes entre as formas da base e da superestrutura, que preservam sua existência própria e suas conexões internas. Esse tipo de ocultação existe também nas ideologias modernas (dos liberais da regulação da economia, dos neoliberais do mercado autorregulável, dos antiliberais da política pura – do amigo versus o amigo, etc.). Remarcou-se que existem conexões formais e funcionais entre as distintas esferas que atravessam as configurações historicamente determinadas de integração/socialização, em que as ideologias socioeconômicas dominantes são as do mercado autorregulador (taylorismo, liberalismo), do mercado regulado (fordismo, providencialismo), do mercado livre e eterno (pós-fordismo, neoliberalismo), etc., ao passo que a grande estratégia de defesa e de política estrangeira, como conclui Farias (2013a), é marcada pelas guerras quentes (*pax britannica*), guerra fria (*pax americana*), pelas guerras fora dos limites e permanentes (*pax americana*)... conforme demonstrado com a Figura 5.

Esse tipo de ocultação se realiza de maneira muito similar nas críticas idealistas e pós-modernas, notadamente nas antissistêmicas que fusionam a economia e a política (como a do Império, por exemplo), e que pretendem superar com um único movimento, o capitalismo e o socialismo. Dessa forma, reafirmou-se que a atualização estruturalo-antinômica proposta por Negri (e pelos negristas) da era da globalização neoliberal (em crise), se vê em dificuldade de apreender a nova configuração correspondente à genericidade humana sob a forma contemporânea das experiências altermundialista.

Em contrapartida, através da perspectiva metodológica ontológico-genética e o referencial dinâmico proposto por outros marxistas como Bloch, Lukács, Lefebvre, por exemplo, reafirmou-se a possibilidade da atualização da categoria-figura do proletariado do ponto de vista de uma abordagem crítica e revolucionária no que se refere ao contexto da globalização capitalista. Esta foi a perspectiva do capítulo 6 dessa tese, intitulado “*A abordagem ontológico-genética do proletariado contemporâneo*”.

6 A ABORDAGEM ONTOLÓGICO-GENÉTICA DO PROLETARIADO CONTEMPORÂNEO

Para além das reações fundadas nas antinomias da pós-modernidade (JAMESON, 1997), com a crise global do capitalismo no começo desse século XXI, a noção de subjetividade revolucionária deve ser atualizada. Para tanto, precisa-se partir de uma forma capaz de apreender, com as referências, as delimitações, as dimensões e outros aspectos indispensáveis a uma consciência tomada de fôlego e de vigor no que se refere às lutas emancipadoras. Deve-se partir então das contribuições teóricas de um “Marx, pensador do possível” (VADÉE, 1998), contrariamente a toda uma série de interpretações de seu pensamento que “enfatazaram o realismo e transformaram-no numa teoria do ‘real’”, sabendo que com esta versão do pensamento marxiano existe um marxismo extremamente realista por meio do qual “justifica-se a terrível *realpolitik* de Stalin, assim como o economicismo e o produtivismo comuns ao capitalismo e ao socialismo de Estado, regimes de fato muito ‘realistas’” (LEFEBVRE, 1980, p. 215).

Portanto, tratou-se de reafirmar no capítulo 6 e nas seções deste, a pertinência da categoria-figura *proletariado* para exprimir as diversas condições do ser social na era da globalização capitalista em crise. Trata-se das condições socio-históricas que configuram a estrutura persistente e a nova dinâmica da luta de classes.

Pode-se constatar empiricamente, que o *proletariado*, tal como se definiu ao longo desse capítulo, não se restringe somente à figura do assalariado e menos ainda à do operário industrial. Esta perspectiva reduziria as diversas expressões da luta de classes às lutas da força de trabalho ativa (F_A) contra a exploração capitalista. A robotização resultado direto da nova revolução tecnológica suprime empregos, mas não fez desaparecer a figura do proletariado. Ao contrário, é o agravamento da permanência e do aprofundamento da dominação e a perpetuação das diversas formas de dominação e de atentado à dignidade humana que revelam outras dimensões também expressivas dessa luta. Em consequência, diante a realidade dos fatos, a tendência fundamental, estatisticamente verificável, é de uma variedade da forma de ser do *proletariado* em escala mundial, sempre em relação com a dinâmica da acumulação do capital, num quadro de desenvolvimento muito

desigual do mundo, no “centro” e na periferia. Portanto, pôde-se afirmar a pertinência da categoria-figura do proletariado para exprimir as desigualdades temporais e espaciais atinentes aos que não dispõem dos meios de produção para subsistir nos termos do capitalismo de hoje.

Assim, no quadro da pós-modernidade, de acordo com os negristas, compreendeu-se que o Império expandiu o seu poder mundialmente por meio de redes de corrupção, de violência, por meio da hierarquização e de dominação pelas divisões, no intuito de manter a ordem através de novos mecanismos de controle, subsumindo a multidão dos pobres empregados em atividades do trabalho material, do trabalho imaterial e dos desempregados a esse processo, assim como ao modelo republicano de democracia.

Uma vez entendido que essa relação é sempre conflitual, sob a forma de uma antinomia imediata, a multidão multicolorida dos pobres resiste, trazendo consigo o espírito da antimodernidade, mas já com adiantando a proposição altermundialista (HARDT, NEGRI, 2004, p. 351) e mesmo altermodernista, “de criar uma sociedade alternativa (id., 2013a, p. 109) diante a dominação real da pobreza, sob o comunismo do capital. Tudo isto em nome do projeto do comum, do desenvolvimento de uma verdadeira tida como democracia revolucionária das lutas através da força subversiva do amor e o poder da imaginação. Assim, a teorização utópica na abstração, “derivada de uma antecipação não mediatizada, nascida no cérebro do seu criador” exclui do processo de transformação do mundo o caráter antecipador. Entretanto, a “riqueza e a exuberância da imaginação, se esta imaginação é concreta e lúcida, tal como o seu correlato no mundo, só podem ser exploradas e inventadas pela função utópica; e também só podem ser experimentadas com o materialismo dialético” (BLOCH, 1991, t. I, p. 24).

No dito momento histórico de consolidação do Império pós-moderno que propulsiona a ação da *multidão*, uma vez que esta é a causa da existência desse Leviatã situado na era da globalização, é “profundamente falso e constitui mesmo sob esse ponto de vista, um novo *opium* para o povo”, a crença na ideia “que o simples fato de deixar rolar a máquina capitalista até o seu esgotamento, levaria automaticamente à sua própria destruição” (ibid., p. 240). Disto, através da concepção negristas de inspiração spinozista, a multidão “periga de entrar em

contradição com ela mesma, aceitando de tomar lugar nesse mecanismo de opressão material e intelectual que subordina tudo à imaginação” (MACHEREY, 1979, p. 9). Nesse sentido, “o otimismo automático” constitui com efeito, “um veneno apenas menos perigoso do que o pessimismo absoluto” (BLOCH, 1991, t. I, p. 240).

No sentido próprio, defendeu-se que o conceito imagético da *multidão* desde os primeiros esboços, não exprime mais do que uma visão positivista e logo, “favorável”, senão compatível com os discursos do capitalismo liberal, que entre outras aspirações, deseja um espaço comum mais amplo, quiçá global propício para sua própria reprodução. Isto também com o papel ativo dos imigrantes do mundo e da realidade nômade destes, mesmo se “os trabalhos sobre as migrações internacionais insistam sobre a ausência de mercado mundial de trabalho, a importância desses ‘novos desejos nômades’ deve ser sensivelmente relativizada” (DARDOT, LAVAL, MOUHOUD, 2007, p. 195). Aliás, o nomadismo só é permitido aos “cérebros” altamente qualificados, em particular aos grupos de estudantes diplomados, em consequência e “intuitivamente, a proporção da mão de obra qualificada na economia aumenta com a imigração qualificada” (OMC, 2013, p. 135). No mais, “essas tendências demográficas são suscetíveis de afetar, a longo prazo” (ibid., p. 118) de maneira positiva a estrutura do comércio mundializado, do que se conclui que com efeito, “o comércio e a migração tornam-se complementares” (p. 138) e nesse caso, a *multidão* negrista também.

É para realizar esse desejo de fuga que a *multidão* de Negri (2007, p. 247) torna-se uma “sub specie aeternitatis” e que o se distancia de uma concepção do sujeito social historicamente determinado, que se constituiria segundo os critérios particulares do capitalismo pós-fordista e global, e conforme esse princípio ontológico, a *multidão* está sempre em cena, *multitudo aeternus*! Por esse tipo de análise dita marxista da era contemporânea, o negrismo contribui “para reduzir a parte do marxismo nas tendências autenticamente socialistas do fator subjetivo tal que ele se constrói hoje” (LUKÁCS, 2012, p. 541).

Contrariamente a essa abordagem, “uma ontologia autêntica, por uma razão mais forte uma ontologia marxista, deve, em tais condições objetivas e subjetivas, se limitar a uma prudente constatação das determinações mais gerais” (ibid.), para enfim considerar que uma transformação radical dos parâmetros sociais

atuais supõe especialmente o retorno ao marxismo enquanto uma ciência autêntica capaz de oferecer os elementos para uma “análise concreta de uma situação concreta” para citar aqui uma contribuição metodológica de Lênin (1920, p. 1).

Pôde-se concluir que, com o seu discurso abstrato, algumas das afirmações expressas veementemente em Império, como a que se refere à inexistência de diferenças entre o centro e a periferia do sistema etc., estão longe de se apresentar como novidades históricas e foram difundidas pelos teóricos reconhecidos por sua filiação ao pensamento de direita desse “mundo liso” do Império pós-moderno (HARDT, NEGRI, 2000, p. 403). Trata-se de uma concepção conservadora que recusa “aceitar que a economia internacional se caracterizava pela radical assimetria que separava as nações do centro daquelas da periferia do sistema” (BORÓN, 2002, p. 40).

Contrário à ideologia do Império, tanto o capitalismo constitui um sistema cujas condições de desenvolvimento não são igualmente garantidas a todos os países, quanto “o crescimento do capital vai de par com o aumento do proletariado”. Este conjunto compreendido como uma figural categorial cujo excedente utópico aglutina os ativos em relação ao mercado de trabalho, e os que estão na condição de superpopulação relativa à espera de se tornarem “estáveis”: “esses são dois produtos que surgem nos extremos de um único e mesmo processo” (MARX, 1971, p. 260).

Dessa maneira, retorna-se à ideia de que a noção forjada no espírito de uma multidão dos pobres, cai, para retomar a perspectiva da filosofia engajada blochiana, num “relativismo histórico destruidor”; este tipo de relativismo permanece “excluído pelo excedente presente nas categorias” (BLOCH, 1981, p. 154) que provém em parte de arquétipos ricos em excedentes que impedem as categorias de desaparecerem num sistema frágil, desarticulado, digno de um pensamento rígido pela falta de imaginação. Este procedimento teórico dos negristas parece não perceber o emaranhado de contradições e regressões próprias à realidade contemporânea. Não perceber nenhum desses traços “é uma cegueira, assim como a esperança de realiza-la imediatamente graças a alguns *happenings* é uma ilusão” (LUKÁCS, 2012, p. 461).

Retomou-se a crítica das experiências nas quais “o movimento operário não teria sido capaz, uma vez passada sua fase utopista, que de buscar o consumo de massa do modelo socialdemocrata ou a industrialização e as ilusões do progresso da burocracia se reclamando do comunismo”, para descobrir “outras fontes de inspiração” (COURS-SALIES, 2003, p. 70), uma vez tiradas as lições do pesado fardo histórico que herdamos.

QUARTA PARTE

AS PERSPECTIVAS DAS ANTECIPAÇÕES DE UTOPIA DA MULTIDÃO E DO PROLETARIADO A PARTIR DOS FÓRUMS SOCIAIS MUNDIAIS DE 2001 A 2016

Mesmo que tenha feito sucesso o discurso pós-moderno – que situa nessa época e com veemência a ideia geral do desaparecimento das ideologias, da luta de classes, etc. – é para tomar uma posição “contra a desmaterialização pós-moderna do mundo” que é preciso se guardar a herança marxiana. Esta, “procede uma análise regrada, mas sempre singular da maneira com que as ideias e as representações em sentido amplo desses termos, participam à estruturação do real, acompanhando a produção, a reprodução e a transformação (GARO, 2009, p. 11). Trata-se então de um gênero de análise política e revolucionária engajada “em que as lutas são momentos constitutivos que não oferecem uma via retilínea na direção de um mundo ideal, mas abrem para a reapropriação da história humana” (ibidem). Isto levando em conta o presente (sem a reificação) diante do passado (penteado a contrapelo) e do futuro (antecipação concreta).

O modelo negrista que opõe diretamente e frontalmente o Império à *multidão* e vice-versa foi elaborado através de duas reduções como exigência metodológica, a saber: primeiramente, a da subsunção da *multidão* ao Império que simplifica sob a categoria de *pobres* toda uma riqueza de determinações atinentes a condição proletária, a exploração, a dominação etc., no pós-fordismo; em segundo, a da resistência da *multidão* ao Império que simplifica sob a categoria de *comum*

toda a riqueza de determinações referentes ao futuro da democracia, de um projeto anticapitalista e emancipatório para além da pós-modernidade.

Certo, para uma análise concreta de uma situação historicamente determinada, “é preciso simplificar primeiro, mas depois e o mais rápido e progressivamente restituir o que a análise descartou. Sem isso, a exigência metodológica se transforma na servidão e da redução legítima passamos ao reducionismo” (LEFEBVRE, 2000, p. 126). Desse modo, os “esquemas reducionistas, certamente e metodologicamente indispensáveis ao pensamento negrista, transformam-se em armadilhas diante as experiências altermundialista.

No âmbito dessas análises, a proposição de discussão desse momento da tese, deve partir dos fatos, isto é, das experiências concretas tais que as do FSM desde 2001, processo que se apresenta como uma componente de um movimento cujo início, para alguns analistas desse movimento, como sublinhou-se no primeiro capítulo (primeira parte), foi a manifestação em 1999 em Seattle, nos EUA, para reafirmar a existência do proletariado enquanto categoria socio-filosófica e histórica inesgotável, uma vez que a luta de classes persiste no quadro estrutural opressivo do capitalismo. Ao mesmo tempo, analisou-se os documentos que foram produzidos no momento de construção do espaço do FSM – “a reunião de todos aqueles que se opõem à mundialização neoliberal que se construiu em Davos, na Suíça” (GRET, SINTOMER, 2002, p. 5), mas também a alguns resultados de pesquisas realizadas na ocasião desses grandes reencontros dos movimentos sociais de diferentes partes do mundo.

É inconteste que existe um déficit teórico em relação as novas práticas capazes de nos levar a compreensão desse proletariado composto de homens e mulheres, que sejam brancos ou negros, indígenas ou não, jovens ou idosos, dentre outros. Entretanto, todos são constantemente submetidos, involuntariamente, à dominação desse sistema maior de opressores e oprimidos, explorados em certos casos e comumente humilhados no cotidiano da vida pós-moderna.

Mesmo confrontados a todo gênero de situação e “apesar do fato que existiram tentativas para formular teorias sobre as novas práticas que se articulam nas reuniões de Porto Alegre e de outros lugares, parece evidente que persiste um grande déficit teórico” (IBASE, 2006, p. 6). Apesar de um tipo de análise voltada

para os fatos econômicos contemporâneos e as contradições propriamente ditas econômicas do sistema capitalista – em que “a dinâmica econômica não se encontra religada de maneira sistemática e elaborada à dinâmica social” (VINCENT, 2004, p. 5) – é evidente que a persistência e os esforços teóricos de certos marxistas parecem corroborar a hipótese neo/altermarxista segundo à qual “o marxismo tarda a assimilar” a ressurgência, em tempos de capitalismo internacionalizado, de uma “vontade de emancipação ‘global’” (BIDET, DUMÉNIL, 2007, p. 171).

Nesse sentido, empreendeu-se um balanço crítico sob a influência da renovação de uma manifesta tradição marxista, desse fenômeno paralelo que acompanha o avanço da globalização neoliberal através de mobilizações, protestos e toda uma série de manifestações visivelmente opostas à lógica reificante, de mercantilização e de destruição do meio ambiente humano, social e ecológico.

A realidade imediatamente perceptível das ações políticas protagonizadas pelos movimentos e instâncias que se articulam à ocasião da realização dos fóruns sociais mundiais, nos apresentam, certo, um engajamento sob um ar utopista inimaginável à era do capitalismo globalizado de reificações e de individualismo no que se refere ao domínio dos seres humanos. Dessa forma, as questões que nos guiaram para essa parte visaram apreender os elementos próprios à dinâmica do nosso tempo: sobre o espírito utópico que permeia os momentos de reunião dos fóruns sociais mundiais; a possível existência de um projeto de supressão das condições que perpetuam o sistema capitalista; a persistência dos processos do FSM diante a crise que o afeta hoje. Contrariamente ao pensamento extremista de certos apologistas de um bem-estar capitalista ao alcance das mãos,

a dúvida em torno das garantias coletivas e das formas de socialização sentidas como legítimas, o abandono dos projetos de desenvolvimento humano em nome da especulação capitalista pôs em movimento uma discussão das ações coletivas, locais e internacionais, que questionam os princípios fundadores da própria democracia (COURS-SALIES, 2003, p. 77).

Outro elemento considerado refere-se ao engajamento dos movimentos sociais de vários países por meio de uma proposição altermundialista, decorre do fato que “as megalópoles contemporâneas concentram grande parte dos problemas ligados à essa nova estrutura do mundo que se designa comumente pelos termos de

globalização ou da mundialização” (COLLIOT-THÉLENE, 2011, p. 185). Portanto, para além da perspectiva de uma luta única em nível mundial,

os combates protagonizados pelos habitantes dessas megalópoles, continuam no entanto, atrelados à dimensão local, mesmo se os parâmetros que os determinam, desde as lógicas econômicas até a existência de princípios universalmente reconhecidos que podem invocar os indivíduos em luta por seus direitos, os inscrevem no contexto do mundo globalizado (ibidem).

Do mesmo modo, a atividade política na era pós-moderna acena para os movimentos sociais “que mesmo a democracia participativa, que se propões hoje de desenvolver para compensar o formalismo tornado muito evidente da democracia representativa” para tentar ressuscitar, no mesmo movimento, “um sentido cívico que acreditamos ver desaparecer”, sobretudo, nos países situados na periferia do sistema; aliás, nesses países, a experiência de democracia participativa configura “para os governantes um meio dentre os quais pode-se assegurar o consentimento ao poder, dos governados”; no momento de uma reviravolta antissistêmica, “em que essa democracia participativa se volta à resistência, ela é denunciada como um atentado ao Estado de direito” (ibid., p. 198).

Em paralelo, analisou-se também os discursos e a interpretação que foram dados pela ideologia do projeto do comum (que já teria começado a se realizar na era pós-moderna), face às novas formas mundiais de organização e de mobilizações, guardada a máxima que “a dominação-exploração dos seres humanos começa pela dos animais, as bestas selvagens e os de criação; os humanos associados inauguram uma experiência que se voltaria contra eles mesmos: mortes, sacrifícios, castrações [...]” (LEFEBVRE, 1981, p. 72).

Sob a perspectiva dos teóricos ou dos intelectuais orgânicos do fenômeno altermundialista materializado sobretudo, nos processos dos fóruns sociais, se prosseguiu a crítica da conceitualização em torno das imagens antinômicas de um Império pós-moderno e de uma multidão potencialmente revolucionária, nesse momento contrariado pela complexidade e persistência da luta de classes no sentido amplo e profundo. Da mesma forma, através de algumas pesquisas conduzidas pelo Instituto Brasileiro de Análises Sociais e Econômicas (IBASE), reafirmou-se uma das ideias força dessa tese, a saber, a incapacidade analítica e prática da atualização

negrista, enquanto fragmento de certa vertente do pensamento marxista, a propósito da realidade contemporânea. Entretanto, reafirmou-se a pertinência dos escritos marxistas cujas ideias originais alimentam os espíritos insubmissos, para sonhar, no sentido de que “aquele que sonha não permanece nunca no mesmo lugar. Ele se distancia discretamente do lugar e das condições nas quais ele se encontra no momento” (BLOCH, 1991, t. I, p. 37). Também, uma vez compreendido que

A intenção utópica não se limita nem ao enclave onírico puramente interior, nem aos problemas da melhor constituição social, ela compreende todos os domínios da técnica e da arquitetura, da pintura, da literatura e da música, da moral e da religião (idem, 1982, t. II, p. 215).

Isso permite de escapar das antecipações limitadas aos domínios do trabalho, seja material, seja imaterial, seja produtivo, seja improdutivo. De mesmo, tratou-se nessa parte do presente trabalho de demonstrar (uma vez descoberto os seus limites) que a categoria central dos “pobres” enquanto elemento da genericidade antinômica abstrata da *multidão* negrista pós-moderna, não revela nenhum interesse por uma abordagem ontológico-genética do altermundialismo no que se refere à dialética do ponto de vista seja dos atores sociais, seja dos projetos altermundialistas ou anticapitalistas e mesmo emancipatórios em jogo. De tal maneira que ainda é possível pensar a luta de classes e mais ainda, o papel ativo de um *proletariado* explorado, dominado e humilhado pelas cadeias do modo de produção capitalista, totalmente ao contrário da história “escrita pelos vencedores”, esta história que “denega as realidades das lutas passadas”, na medida em que “por vezes ela transforma os vencidos em semi-selvagens, ou pelo menos em pessoas ‘dispensadas’ pelo mercado de trabalho” (COURS-SALIES, 2003, p. 70).

Para a quarta parte dessa tese propôs-se a discussão de uma expressão desse fenômeno altermundialista a saber, a dos processos do FSM de 2001 a 2016. Esse movimento segundo o qual “um outro mundo é possível” foi analisado tanto do ponto de vista da *multidão* pós-moderna negrista na perspectiva então da altermodernidade, que da atualização contemporânea da figura do *proletariado* e da utopia concreta anticapitalista.

7 A MULTIDÃO E AS EXPERIÊNCIAS ALTERMUNDIALISTAS CONTRA O IMPÉRIO PÓS-MODERNO

Para este capítulo intitulado “A multidão e as experiências altermundialistas contra o Império pós-moderno”, considerou-se o fato de que é no duplo movimento de subsunção e de resistência ao Império que se constitui a *multidão* negrista, esse conjunto em que os *pobres* são os novos atores do altermundialismo, ou melhor ainda, do projeto de altermodernidade, assim como constituem os sujeitos coletivos da aliança comum.

Partiu-se da experiência concreta do Fórum Social Mundial desde 2001, considerados os processos dos fóruns sociais como uma das expressões mais significativa do fenômeno contemporâneo altermundialista. Essas experiências constituem momentos em que a heterogeneidade das causas em lutas, vão do local ao regional, passando pelas “lutas que questionam a lógica do sistema” (LÖWY, 2011, p. 135). Notadamente no plano internacional, esses fóruns configuram o mais importante movimento de resistência face à novidade do capitalismo globalizado sob o signo do neoliberalismo e da financeirização, e mesmo da agudização das desigualdades e do poder do dinheiro. Analisou-se nesse capítulo em particular (nas seções 7.1 e 7.2), a realidade desse movimento altermundialista do ponto de vista do paradigma da *multidão* na era do Império pós-moderno.

Assim, nesse capítulo evidenciou-se o fato de que o paradigma imagético dos negristas não possibilita a compreensão por inúmeras abstrações, da dinâmica própria a esse movimento antissistêmico de contestação do formato imposto de globalização (neoliberal). Para os negristas esses movimentos de resistência a esta experiência particular se apresentam verdadeiramente enquanto a manifestação viva da *multidão* desde o fim do século XX. Entretanto, a concepção antinômica, elaborada em torno da ideia de um Império pós-moderno que explora uma multidão dos pobres, torna-se incapaz de apreender a riqueza das determinações da luta de classes que se defendeu nessa tese, a saber, de ser uma luta contra a exploração (econômica), a dominação (política) e a humilhação (social) em escala global, no quadro conjuntural do novo imperialismo.

8 A UTOPIA CONCRETA ANTICAPITALISTA DO PROLETARIADO

No capítulo 8, partiu-se então para uma discussão sobre A “utopia concreta” anticapitalista do proletariado, para apreender a condição do ser social e histórico na sociedade contemporânea. Para tanto, voltou-se para outras referências da multidão que essa dos negristas. Analisou-se a genericidade proletária em luta contra a exploração, a dominação e contra todas as formas de atentado à dignidade humana, no sentido marxiano do termo, e assentados nisto, seguiu-se passo a passo o movimento real das relações complexas entre os homens no seio dessa formação socioeconômica.

A multiplicidade presente nas manifestações e mobilizações em prol de “outro mundo” testemunham o equívoco das abordagens que tornam uniformes os atores sociais sob a ótica de uma causa única de luta. A diversidade ela mesma, dos grupos, como os participantes das edições do FSM no Brasil, explicitaram a realidade de uma condição mais complexa do que a correspondente ao todo apresentado por Negri como uma multidão vagamente anunciada, aberta e inclusiva.

Discutiu-se assim, em termos das alternativas teóricas e práticas, a partir de questionamentos próprios, considerando o que fora desenvolvido nas partes antecedentes. Tratou-se de abrir perspectivas para uma outra abordagem, outro referencial teórico visando a possibilidade de tratar a contemporaneidade das expressões da luta de classes a partir da figuração processual e da existência concreta de um *proletariado*, cuja existência não está reduzida ao espaço da atividade industrial, mas a engloba.

Com esse capítulo, reafirmou-se então outra perspectiva teórica para se pensar o projeto de antecipação concreta do proletariado, pelo qual não basta somente afirmar que “outro mundo é possível”. Para além das práticas reformistas e de todo tipo de projeto de transição automática, que despreza parte da história, para afirmar o reino do comum, trata-se preferencialmente de considerar o movimento social (no sentido amplo) numa visão histórica.

Certo, existe nos negristas um verdadeiro desejo de supressão do capitalismo, um esboço de um projeto utópico. Mas o problema permanece na fórmula teórica que compreende esse estado de coisas atual e as especificidades

dos sujeitos engajados nesse projeto. Para transformar esse mundo, é preciso considerar as lutas de outras épocas e de outros lugares, sem perder de vista, evidentemente, a dinâmica própria ao momento presente. Isso só será possível por intermédio de um pensamento dialético para pensar o ser social e histórico.

A partir da crítica ao pensamento negrista, refletiu-se o fenômeno contemporâneo “altermundialista”, cuja divisa principal permanece “um outro mundo é possível”. Revelou-se que a referência negrista a uma multidão como classe global, partiu desse movimento, mas a maneira pela qual esse concreto foi teorizado no nível abstrato, não retorna, ou não se restitui (no sentido de Lefebvre) na realidade concreta. Daí a dificuldade nesse momento da pesquisa de oferecer uma explicação com base nessa concepção negrista do que se passa na era do capitalismo neoliberal, no âmbito dos seres sociais e históricos oprimidos. Certo, a propósito das experiências altermundialistas, de uma parte

O pluralismo [...] ecumênico recuou diante as divergências estratégicas crescentes quanto ao futuro dessa forma de contestação, com um distanciamento marcante entre os que privilegiam o aspecto protestador (um outro mundo é possível) e aqueles que insistem na força propositiva do movimento no sentido de uma mundialização melhor regulada e bem temperada (BONFIGLIOLI, BUDGEN, 2006, p. 10).

De outra, com as perspectivas estruturalistas próprias a certas abordagens pós-modernas, está-se diante de uma estranha complementaridade de princípios *a priori* inconciliáveis que testemunham “que as diferentes abordagens dominantes do movimento revolucionário estão longe de ter esgotado os recursos dos trabalhos de Marx” (COURS-SALIES, ZARKA, 2013, p. 12).

Nessa parte da tese, pôde-se ainda defender que existe a possibilidade concreta de construção de uma posição internacionalista centrada nas diversas lutas contra o modo de existência que os oprime a todos – o capitalismo mundial estruturalmente em crise – cujas resoluções reformistas atualizam “os temas da desconexão” (Samir Amin) ou “da desglobalização” (Walden Bello), que legitimam o protecionismo dos oprimidos”; essas proposições altermundialistas não são contraditórias com o desenvolvimento de solidariedades sociais e de alianças políticas internacionais. Portanto, associando o proletariado com uma realidade internacional cheia de possibilidades no cotidiano,

Se a emancipação das classes operárias requer o seu concurso fraterno, como é que irão cumprir essa grande missão, com uma política externa que persegue objetivos criminosos, joga com preconceitos nacionais e dissipa em guerras piratas o sangue e o tesouro do povo? (MARX, 1864).

Atualmente, não se trata de evocar o retorno do Estado-nação para fazer face ao processo de globalização diante as falências políticas, ou apelar à prudência das classes governantes que personificam o modo estatal global contemporâneo com vistas a humanizar o capitalismo. Trata-se de acreditar na ruptura revolucionária através das lutas do conjunto do proletariado oprimido, uma vez que esta luta é universalmente justificada – *são legítimas todas as lutas humanas contra as condições inumanas* (MANDEL, 1983, p. 285).

CONCLUSÃO GERAL

Na análise da grande transformação social e histórica que “superou” o fordismo, as diversas interpretações da dinâmica das mutações técnicas tomaram a via da regulação reformista tanto na teoria do capitalismo patrimonial, que na teoria do capitalismo cognitivo. A economia política da globalização da sociedade salarial permanece crítica à forma do capitalismo da época situada para além do fordismo e no contexto da globalização, sem, entretanto, chegar a posições crítica e revolucionárias. Ainda, não se reportam efetivamente nem as formas estatais que se colocam no mesmo diapasão da mundialização do capital, nem das posições de classe atinentes aos interesses específicos e à emancipação do proletariado numa era de intensa opressão. É em meio a essa conjuntura que emerge o movimento altermundialista, sobre o qual fez-se uma exposição no intuito de destacar as suas principais características.

Sumariamente, foi preciso caracterizar o movimento antiglobalização na situação concreta da mundialização do capitalismo, depois os esboços genéricos dessa vaga, assim como elementos próprios ao seu desenvolvimento (seu ritmo), tornado pouco a pouco movimento altermundialista propriamente dito. Trata-se precisamente de um movimento cuja existência acompanha o momento da implantação das políticas neoliberal tanto nos países desenvolvidos, quanto nos

países situados na periferia do sistema capitalista. Como experiências cuja vocação é antissistêmica, essas manifestações se diversificam no tempo e no espaço, mesmo que elas possam resistir e protestar de maneira contundente, contra as mazelas que se perpetuam no pós-modernidade; isso, sem, no entanto, polarizar radicalmente, enquanto subjetividade revolucionária, contra a opressão de classe que decorre da exploração, da dominação e das situações de humilhação do homem pelo homem em escala global. Certo, o movimento altermundialista, de maneira geral, se engaja ativamente em cada um desses terrenos de luta, mas ele não consegue ultrapassar nas situações concretas, a separação, a dispersão e as arritmias entre esses três aspectos decisivos da luta geral do proletariado.

Esses movimentos que caracterizam uma fase altermundialista questionam o processo de mundialização tal que ele é incitado pelos dirigentes das economias mais ricas do planeta; as forças altermundialistas questionam da mesma maneira a “direção” para qual caminha a humanidade guiada por critérios puramente econômicos que só beneficiam uma minoria. Sabe-se que as consequências desse processo escapam o domínio da produção das riquezas via trabalho humano e vão também para além da exploração do homem pelo homem, uma vez que a transmutação “evolutiva do capitalismo segue, como uma tendência própria do sistema.

A destruição da natureza, assim como a dominação e os constantes ataques à dignidade humana da figura das mulheres, dos negros e das minorias étnicas, impõem a necessidade de outra concatenação para o entendimento dessa totalidade complexa para se visualizar a superação concreta desse modelo de sociabilidade. A pobreza de milhares de pessoas nos países periféricos, por exemplo, não é uma pobreza abstrata definida por uma “ontologia da pobreza” que enfim “projeta na ficção de uma realidade a imagem invertida de um processo de desagravamento generalizado” (RANCIÈRE, 2008, p. 36-37), contrariamente ao que é propunha a ontologia de Marx que “via os homens projetar no céu da religião e da ideologia a imagem invertida de sua miséria real” (ibid., p. 37). É concreta, ela se inscreve numa longa fase econômica de relativa estagnação e recuos, nas metrópoles desenvolvidas; corresponde ainda a falta dos meios para a reprodução da espécie humana. Nesse período de crise “a questão-chave é então a da ‘aceitabilidade social’ dessa degradação das condições da existência para a maioria

da humanidade” (HUSSON, 2014). É preciso atualizar o marxismo com criatividade, sem esquecer ou relegar todas as categorias desfavorecidas do sistema. A luta de classes tem também múltiplas determinações.

Nesse contexto, as diversas ideologias ocultam com frequência a dialética cada vez mais patente, entre as formas da base e da superestrutura, formas que preservam sua existência própria no seio da formação capitalista. Esse tipo de ocultação, afirmou-se num momento dessa tese, existe nas ideologias modernas (as liberais da regulação da economia, os neoliberais do mercado autorregulado, os antiliberais da política pura, etc.). Da mesma forma, essa ocultação se manifesta nas ideologias pós-modernas, notadamente nas antissistêmicas da fusão entre a economia e a política (do Império), que pretendem superar num único movimento, o capitalismo e o socialismo. Reafirmou-se que a atualização estrutural-antinômica proposta por Negri (e os negristas) é limitada para a apreensão da nova configuração da genericidade humana na era da globalização neoliberal, consideradas as mobilizações altermundialistas.

Desde a sua gênese ao longo dos anos 1980, assim como as reelaborações recentes em termos de uma fonte de global de poder entre os anos 1990 e 2000, a concepção antinômica da *multidão* versus o Império permanece quanto a ela, sociologicamente abstrata, imprecisa e insuficiente para apreender as especificidades do movimento altermundialista.

No começo deste século, o capitalismo global se encontra em meio a uma longa crise orgânica que coloca em xeque seu processo de desenvolvimento socioeconômico desigual e destruidor da natureza; as consequências austeras se proliferam por todos os países capitalistas submetidos a determinados aparatos internacionais que trazem a marca do imperialismo global e não do Império, quer seja do centro, quer seja da periferia do sistema. No sentido de uma transição socialista, a única realmente possível é esta

que satisfaz as necessidades humanas reais (liberadas da alienação mercantil), democraticamente determinadas por seus próprios interesses, tendo o cuidado, simultaneamente, de se interrogar de maneira prudente, sobre o impacto ambiental dessas necessidades e da maneira que elas são satisfeitas (TANURO, 2010, p. 277).

Os problemas teóricos aos quais somos confrontados hoje (a propósito da conceitualização da multidão), emergem da diversidade das interpretações dos escritos de Spinoza. Dessa maneira, os negristas acentuam a natureza abstrata do todo – a configuração capitalista contemporânea, assim como a representação do sujeito coletivo em luta; ao passo que outros marxistas elaboraram uma figura da subjetividade revolucionária constitutiva de uma totalidade concreta partindo do princípio de que “a filosofia marxista é essa do futuro e também a do futuro no passado” (BLOCH, 1991, t. I, p. 17).

Ainda, foi possível verificar que o método utilizado pelos negristas os conduziu a um procedimento teórico totalizante da *multidão* mais paradoxal e logicista do que real no que se refere a discussão sobre as subjetividades protagonistas e sobre as ações correspondentes as agitações dos nossos dias. Pôde-se ver ainda a perspectiva, de um lado, de uma *multidão contra*, construída segundo uma classificação estruturalista e uma terminologia obreirista, metamorfoseada pela categoria genérica da *multidão dos pobres*; do outro, da *multidão em favor*, elaborada segundo uma teleologia (e teologia) historicista. Por meio dessa abordagem, a multidão dos pobres acaba por aterrissar imediatamente na utopia abstrata do comunismo do amanhã, com um espírito de refutação da modernidade, pela força dos livres devaneios da imaginação. Visado numa perspectiva histórica “o real é processo; este é também uma mediação, com ramificações profundas, entre o presente, o passado não liquidado e, sobretudo, o futuro possível” (ibidem, p. 237).

A lógica dos fenômenos totalizados na imagem da *multidão* não pode ser estabelecida que *post festum*. Toda tentativa de domar a sua potência pós-moderna, sorte de anomalia selvagem, em esquemas preestabelecidos a partir de um prisma moderno, só pode ser sancionada por um insucesso. Por meio dessa ontologização abstrata se desenha os contornos de um projeto dicotômico – que implica um novo radical de um passado que é preciso rejeitar – de superação, de emancipação do capitalismo representado sob a forma de um novo Império pós-moderno.

Discutiu-se a ideia da *multidão* em luta contra a subsunção ao Império, imagem personificada por atores sociais condensados na concepção espiritualizada de “pobres”. Esses sujeitos que por intermédio de uma rotação mecânica e

endógena tornam-se imediatamente “a multidão em favor do comum”, simplesmente. Em seguida, foi preciso analisar se essa dupla redução permite restituir a especificidade do movimento altermundialista sob o ponto de vista dos seus atores sociais e de seus programas de mudança mais ou menos radical do mundo. No sentido próprio, pôde-se constatar a natureza redutora das duas imagens da *multidão* negrista enquanto armadilha contra a figura do proletariado oprimido (explorado, dominado e humilhado), sem esquecer que seu projeto pós-moderno de emancipação permanece vagamente esboçado. É preciso se colocar, ao contrário, para além de uma análise metafórica centrada numa utopia abstrata de superação de uma conjuntura globalizante em crise que permanece quanto a ela mal apreendida por esse pós-marxismo extremamente impetuoso, em que falta uma ligação histórico-temporal entre as bases sociais – as singularidades rebeldes da *multidão* – e seu projeto (utópico) estritamente jurídico-política de uma nova sociedade do *bem comum*.

Os negristas descartam toda transição socialista, para passar do capitalismo para o comunismo por um golpe de mágica. Por esse mesmo golpe de mágica, eles tentam resolver teoricamente, as contradições nos termos próprios às categorias pós-modernas: o Império e a *multidão*. Em suma, entre o Império e a *multidão* existe uma totalização sem mediação; ao passo que, no interior tanto do Império, quanto da *multidão* existe uma passagem sem transição.

No jovem Marx, é possível acessar a herança do princípio diretor do comunismo atinente a emancipação como uma função dos próprios proletários, a saber: a eliminação concreta das “condições do antagonismo de classes”, de sorte que “no lugar da antiga sociedade burguesa, com suas classes e seus antagonismos de classe, surgiu uma associação em que o livre desenvolvimento de cada um é a condição do livre desenvolvimento de todos” (MARX, 1971b, p. 46). Trata-se de um movimento contraditório, que passa por uma mediação, a transição socialista, já que “o comunismo não é para nós nem um estado que deve ser criado, nem um ideal sobre o qual a realidade deverá se regular. Chamamos comunismo o movimento real que abole o estado de coisas presente” (MARX, ENGELS, 1976, p. 33).

Nos trabalhos do velho Marx, esse princípio diretriz do comunismo como um movimento contraditório torna-se cada vez mais preciso, claro, em razão do

aporte da abordagem da natureza crítica e revolucionária, teórica e prática, etc. Assim, na *Crítica do Programa de Gotha*,

No interior da sociedade cooperativa, fundada no patrimônio comum dos bens de produção, os produtores não trocam os seus produtos; tão pouco aparece aqui o trabalho empregue nos produtos como valor desses produtos, como uma qualidade material possuída por eles, uma vez que agora, em oposição à sociedade capitalista, os trabalhos individuais não existem mais enfiadamente, mas imediatamente, como partes componentes do trabalho total. As palavras “provento do trabalho”, rejeitáveis hoje em dia também por causa da sua ambiguidade, perdem, assim, todo o sentido. (MARX, 1975 p. 13).

No Experimentum mundi “uma experiência que não é somente essa que fazemos do mundo, mas que acontece no mundo”, o socialismo surge como a transição mundial da antiga ordem capitalista na direção de uma nova ordem comunista, cuja realização combina precisamente na “experiência real que o mundo faz de si mesmo” (BLOCH, 1981, p. 253) dos fatores objetivos e dos fatores subjetivos, no sentido de que

O capitalismo desenvolve no seu seio as condições de uma passagem revolucionária ao socialismo, mas não encontramos as causas dessa passagem. Pois as condições se contentam de criar uma atmosfera carregada na qual o fator subjetivo, cuja atividade é o que deslancha efetivamente o novo, deve trazer a preocupação imperiosa dos fins se ele quiser permanecer na perspectiva do trabalho revolucionário e atingir assim um resultado realmente revolucionário (ibid., p. 124).

O socialismo é dirigido subjetivamente pela consciência de classe dos que nutrem a recusa radical do capitalismo. Uma vez que este é compreendido pela crítica, resta a ser transformado pela revolução, cujo ponto de chegada só será o estágio superior comunista como uma antecipação de uma experiência localizada no futuro. De sorte que

A força persistente do fator revolucionário subjetivo deve então ser instruída e guiada, não somente por um estudo prévio das causas no seio da ordem a ser transformada, mas particularmente, pela busca das novas condições preparando a realização da ordem utópica concreta que ela exige – um ser finalmente parecido a utopia (ibid.).

A utopia é concreta quando ela permanece realmente disponível, herdeira e forjada pelas experiências proletárias emancipatórias do passado e do presente. Entre o presente experimentado e o futuro antecipado existe um “oceano de possibilidades sempre abertas [...] nas tendências e na sua latência”, como “condicionamento parcial” (ibid.) de uma mediação histórica, a transição socialista, que realiza a extinção da ordem socioeconômica burguesa.

Na teleologia emancipadora de realizar a superação das condições objetivas que fazem com a luta de classes continue a existir (LÉNINE, 1975, t. 2, p. 281 et seq.), a transição socialista não corresponde a uma ditadura burocrática (discussão que não constitui objeto dessa tese) contra aqueles que, na ordem burguesa, personificam a opressão da exploração econômica, a dominação política e a humilhação social. Na realidade, a mediação social implica uma grande transformação social e histórica cuja natureza efetiva é essa de um processo de democratização, à medida da “extinção da burocracia” e da sua *realpolitik* burguesa ou estalinista (MANDEL, 1992).

Paradoxalmente, não parece ser desconcertante para o marxismo-estruturalista negrista de sustentar ao mesmo tempo a democratização que conduz ao comunismo e a reificação ou cristalização da democracia burguesa formal, ou melhor, a apologia da legitimação estatal, da ordem e do progresso burguês em escala global. Ao contrário,

Numa fase superior da sociedade comunista, depois de ter desaparecido a servil subordinação dos indivíduos à divisão do trabalho e, com ela, também a oposição entre trabalho espiritual e corporal; depois de o trabalho se ter tornado, não só meio de vida, mas, ele próprio, a primeira necessidade vital; depois de, com o desenvolvimento múltiplo dos indivíduos, as suas forças produtivas terem também crescido e todas as fontes manantes da riqueza cooperativa jorrarem com abundância — só então o horizonte estreito do direito burguês poderá ser totalmente ultrapassado e a sociedade poderá inscrever na sua bandeira: De cada um segundo as suas capacidades, a cada um segundo as suas necessidades! (MARX, 1975, p. 16).

Isto refere-se a uma base racional, para a ordem comunista, totalmente diferente da do valor e, conseqüentemente da valorização, da acumulação, da

reprodução e da crise próprios à ordem capitalista, essa da produção pela produção (MARX, 1976b).

A multidão enquanto uma totalização abstrata de duas componentes em que uma é social e outra é politicamente estreita, respectivamente, torna-se o pivô de uma forma de existência paradoxal, teleológica e teologicamente (CINGOLANI, 2006, p 32) determinada, expulsando a dialética real da origem dos movimentos da multidão na conjuntura imperial. O projeto da multidão se volatiliza na abstração teórica dos negristas para “se contentar de ser um simples contraponto ao existente negativo” (VINCENT, 2001, p. 167) corresponde a esse novo Império: esta pseudo realidade de fatos pretensamente estabelecidos a qual estamos condenados, que é reificada, levada ao absoluta e privada de toda relação com uma análise histórica do mundo que queremos transformar (BLOCH, 1991, t. I, p. 238).

Ainda, segundo o pensamento negrista, desde o início a tradição política da modernidade expulsou a multidão no momento da reflexão sobre o movimento fundador da política; entretanto, Espinosa construiu sua teoria política e os fundamentos da legitimação do direito civil (extensão do direito natural) a partir da *multidão*, uma vez que se trata, para este filósofo, do sujeito político que serve de referência para a constituição da “República e do direito civil” (NEGRI, 2010, p. 112).

Ademais, discutiu-se a ideia segundo a qual a multidão que resiste ao processo de subsunção do Império vem a se tornar uma imagem personificada pelos atores sociais reunidos na categoria de “pobres”. Existiria em seguida uma rotação mecânica e endógena para a *multidão contra*, que se torna, simplesmente a *multidão em favor do comum*, sem nenhum tipo de mediação capaz de tornar inteligível essa passagem de um momento para outro. Todos esses movimentos se realizarão automaticamente já que as singularidades, para Negri, já desejam hoje e para sempre construir a sociedade do comum.

Diante o que precede, na era do fantasmagórico Império pós-moderno que está em todo lugar e em lugar nenhum, vê-se segundo o prisma analítico, se opor diretamente, sem nenhum tipo de mediação, a multidão fantástica dos pobres vaporosos que seguem o seu curso revolucionário na defesa de um projeto quase reformista do capitalismo de conquista da “cidadania global”, de uma renda social para todos e da retomada do poder constituinte perdido em meio fluído Império.

Segundo o método ontológico-genético do marxismo do século XX, em acordo com o método histórico e dialético no que se refere especificamente à operação abstrações – concreto pensado, é preciso “decompor inicialmente o novo complexo do ser por uma abstração analítica, para poder, sobre a base assim adquirida, voltar (ou alcançar) ao completo do ser social não enquanto um ser dado, simplesmente representado, mas também compreendido na sua totalidade real” (LUKÁCS, 2011, p. 54). Em sentido contrário, tem-se que a multidão de Negri resta uma totalidade abstrata, primeiramente sob o prisma da tese do jovem Marx (1996, p. 171) que por uma série de abstrações a propósito da lei da população, pôde discernir as diversas formas de ser desse conjunto.

Sob a perspectiva do “velho” Marx (1976b), enquanto ser social, a multidão como população ativa e superpopulação relativa corresponde a uma totalidade concreta e, logo, a um concreto pensado, referente ao sofrimento do ser social inerente à condição proletária dos explorados, dominados e humilhados nesse contexto dinâmico da acumulação do capital. Não existe uma muralha da China entre as lutas proletárias no que concerne essas três determinações, em torno seja de um programa de reformas, seja de um projeto de emancipação.

Do ponto de vista da análise marxiana então, não se trata da defesa de um humanismo abstrato vinculado à valores atemporais. O humanismo de Marx (1844) pressupõe a relação dialética entre o homem e o seu ser genérico, ou seja, da produção de si-mesmo e também com a natureza. Ademais, importa retomar a ideia marxiana segundo a qual “o homem é o produto de um processo de gênese que é a história” (MARX, 1996, p. 172).

Hardt e Negri inventaram seu próprio método “marxiano” para abordarem as formas econômicas e políticas do capitalismo pós-moderno. Com efeito, não se pode atualizar a crítica da economia política, assim como a do Estado sem considerar as mudanças da forma-capital atreladas à reestruturação produtiva e à globalização pós-modernas. Em revanche, através do método ontológico-genético, Lefebvre entre outros, reafirmaram a possibilidade da atualização da categoria-figura do proletariado do ponto de vista de uma proposição teórica crítica e revolucionária do contexto da globalização capitalista.

Pôde-se compreender ainda, a partir de alguns dados, que o proletariado, tal que definimos ao longo do sexto capítulo, não se restringe somente à figura do assalariado menos ainda a figura do operário industrial, o que reduziria as diversas expressões da luta de classes às lutas do assalariado contra a exploração capitalista. A robotização resultado direto da nova revolução tecnológica suprime empregos, mas não é suficiente para fazer desaparecer o proletariado. Ao contrário, é o agravamento da permanência e o aprofundamento da dominação e a perpetuação das diversas formas de atentado à dignidade humana que revelam outras dimensões marcantes dessa luta. Em consequência, face a realidade dos fatos, a tendência fundamental, estatisticamente verificável, é a do crescimento do proletariado em escala mundial, seja no centro, seja nos países periféricos no âmbito da divisão internacional do trabalho, e sobre todos os continentes, e não a de um declínio relativo ou total.

Para esse trabalho ainda, constatou-se que os movimentos de resistência à mundialização neoliberal desde o fim do século XX, são, segundo Negri, a manifestação viva do trabalho da *multidão*. Entretanto, a concepção antinômica entre o Império e a multidão (representada por imagens articuladas mecanicamente), dificilmente possibilitam a apreensão da riqueza das determinações das lutas de emancipação, assim como da totalidade das lutas contra a exploração, a dominação e humilhação também em escala global, uma vez que a multidão é determinada pela dualidade empregados e desempregados. Assim como pelo método adotado para tratar as condições próprias à dinâmica atual, “ela mesma, objeto de uma evolução considerável, quando a simples tomada dos fatos é pouco realista, a realidade ela mesma não pronunciou sua última palavra, ela deve ainda se mostrar e ela relega ao que está por vir” (BLOCH, 1991, t. I, p. 238). É neste sentido que o marxismo, longe de um idealismo em torno do comum, busca através do materialismo dialético e histórico, explicar o mundo a partir dele mesmo para pretender a “metamorfose para um mundo para além da opressão que não tem em comum com o para além mitológico” (ibidem, p. 322).

Enfim, tentou-se estabelecer uma correlação entre a abordagem negrista e o movimento altermundialista. Para tanto, examinou-se se essa dupla redução subsunção versus resistência permitia restituir a especificidade do movimento altermundialista sob a perspectiva de seus atores sociais e de seus programas para

a transformação do mundo. No sentido próprio, constatou-se a natureza reducionista das imagens da multidão negrista em oposição ao Império dos nossos dias enquanto armadilhas contra a figura do proletariado oprimidos sob formas distintas de dominação e humilhação, de exploração, assim como seu projeto idealizado de emancipação do conjunto das singularidades pobres. Contrariamente, sob o ponto de vista de outro marxismo que reconhece a dialética teórico-prática (não é o mesmo que determinismo), para a transformação do mundo importa a percepção, segundo Bloch ainda (op. cit., p. 237), “que a realidade não é completamente determinada”. No sentido dessa outra filosofia marxista cujo saber resta atrelado à realidade concreta do presente que é por sua vez a mediação entre o passado e o futuro possível, “a transformação que leva ao reino da liberdade, só se opera graças a um conhecimento sólido e o domínio preciso da necessidade” (p. 337). Em suma, a transformação do mundo inteiro se realiza também a partir da análise da situação quer seja, das relações cada vez mais complexas da realidade social, da tendência dialética, das leis objetivas, da possibilidade real (p. 338).

Constatou-se a dificuldade do pensamento negrista em apreender o movimento contemporâneo altermundialista. Em particular, a referência negrista à uma multidão como classe global toca esse movimento, mas a maneira como foi teorizado esse fenômeno, não se restitui na realidade, “o conceito de multidão corresponde mais a uma declaração de boas intenções que a um conceito analítico rigoroso” (CALLINICOS, 2003, p. 56). Nesse momento da pesquisa, compreendeu-se a dificuldade, com esse conceito, de uma análise do que se passa na era do capitalismo neoliberal, no domínio dos seres sociais oprimidos. Dos estudos sobre o conceito multidão para se ter elementos mais precisos e para superar as insuficiências da hipótese inicial desse trabalho, pôde-se reafirmar a natureza abstrata, imprecisa e vaga desse conceito imagético por Negri nos anos 1980, e retrabalhado por outros autores – os negristas.

Certo, a recusa ao padrão capitalista está hoje bem disseminada. Se se pensa na negatividade do movimento altermundialista constata-se que essa “recusa está longe de se atrelar em formas eficazes de anticapitalismo. A negação do capitalismo resta abstrata, moral, misturada as vezes de raiva, de impotência” (VINCENT, 2004, p. 57). Ainda, “a negação radical do sistema estabelecido é somente um dos aspectos do que é preciso fazer, mas a negação necessária desse

sistema, terá sucesso se ela é completada pelo lado positivo da totalidade da investida” (MÉSZÁROS, 2007, p. 226).

A posição anticapitalista deve criar laços sociais entre os explorados, dominados e humilhados e “não se deixar absorver pelo campo institucional, notadamente o campo político profundamente marcado pelo economicismo” (VINCENT, op. cit., p. 59), ao invés de simplesmente saudar o fato que somos singularidades irredutíveis que possuem coisas em comum e que pela imaginação sem frase, faremos chegar “a luz de uma nova vida coletiva” (BADIOU, 2013, p. 19).

Finalmente, pôde-se reafirmar outra perspectiva teórica no que se refere o projeto de antecipação concreta do proletariado, pelo qual não basta afirmar que “outro mundo é possível”. Para além do reformismo e de todo tipo de projeto de transição em direção ao reino do comum que se realiza de maneira automática e que despreza um fragmento da história, trata-se de considerar o movimento social (no sentido amplo do termo movimento) numa perspectiva histórica. Para ultrapassar esse mundo, é preciso considerar as lutas de outras épocas e de outros lugares, sem perder de vista, evidentemente, a dinâmica própria ao momento presente. Isso será possível através de um pensamento dialético no domínio do ser social e histórico. E desde hoje, esta questão faz refletir toda a extensão do movimento altermundialista na sua diversidade.